



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

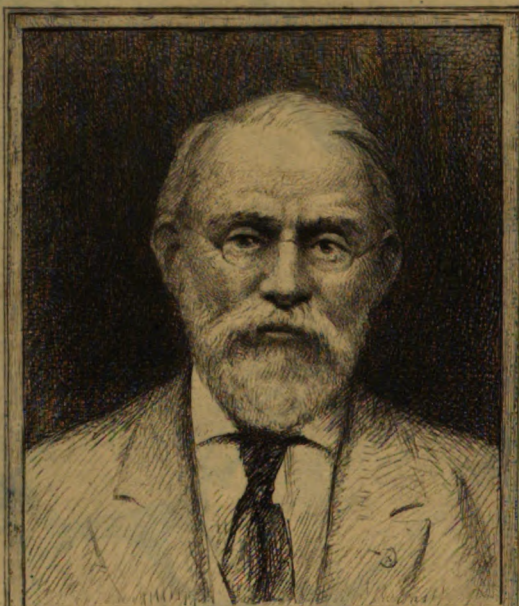
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



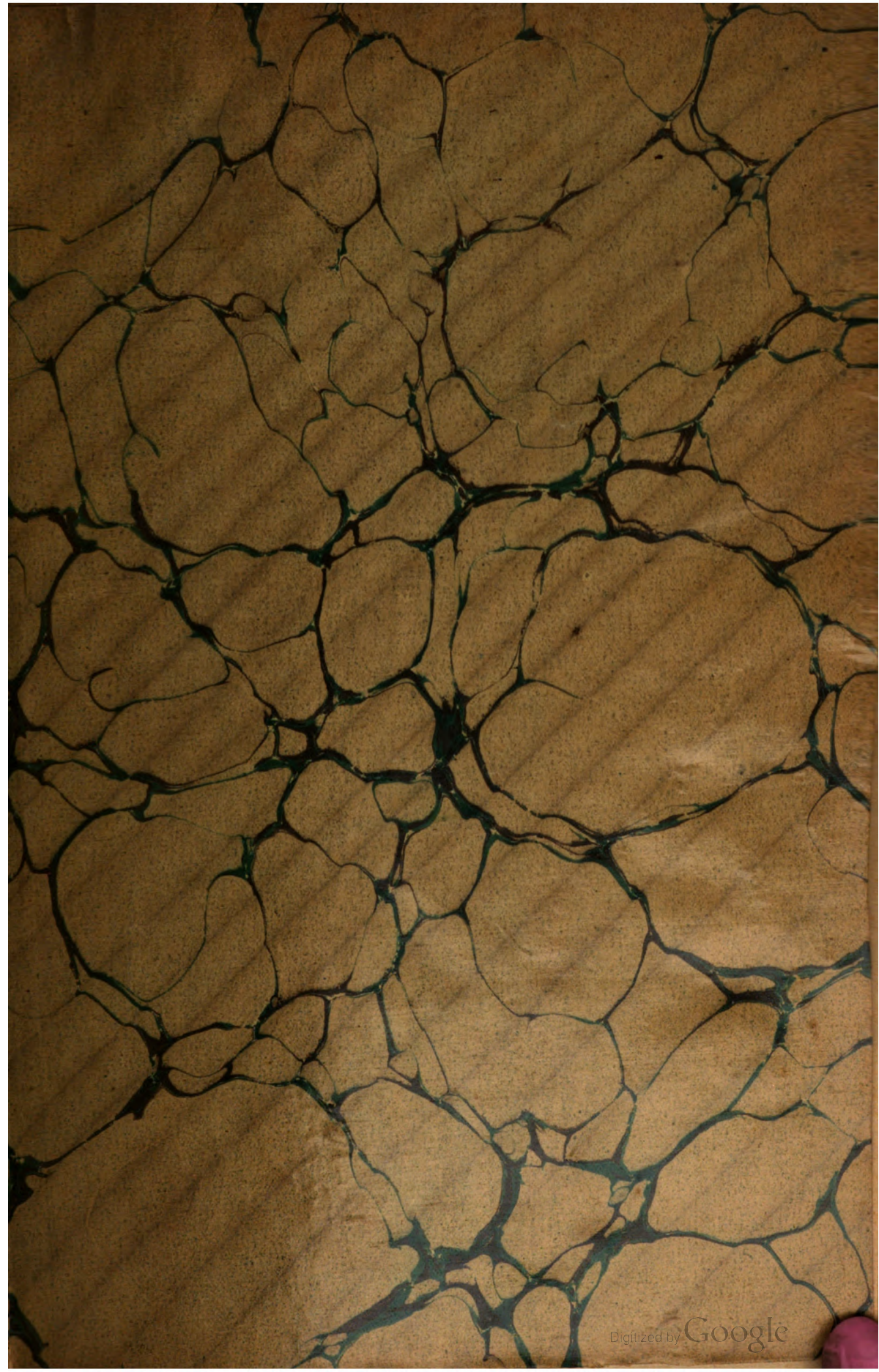
*Bulletin trimestriel de la
Société archéologique de ...*

Société archéologique de Touraine



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Wright 1930



20
1741
20

BULLETIN TRIMESTRIEL
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE TOURAINÉ

TOME XIII — 1901-1902



TOURS
L. PÉRICAT

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINÉ
85, rue de la Scellerie, 35

MDCCCIII

Dunning
high
6-1932
16143

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE

Fondée en juin 1840

RECONNUE COMME ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE LE 10 JUIN 1872

SIÈGE SOCIAL ET LIEU DE RÉUNION :

Au Musée, place du Musée, 1, Tours

Présidents (1)

MM.

- 1840-Avril 1845. — GOUIN (Henry), 1851 (B. II, 56; M. XXIX, 220).
Avril 1845-Janv. 1848. — CHAMPOISEAU (Noël), *, 1859 (B. II, 56; M. XVIII, 95).
Janv. 1848-Janv. 1853. — SOURDEVAL (Charles MOURAIN DE), *. 1880 (B. V, 82).
Janv. 1853-Janv. 1859. — BOURASSÉ (l'abbé Jean-Jacques) *. Réélu en 1862.
Janv. 1859-Janv. 1862. — LAMBRON DE LIGNIM (Henry), 1863 (B. II, 56; III, 369; M. XXX, 10).
Janv. 1862-Janv. 1868. — BOURASSÉ (l'abbé Jean-Jacques), *, 1872 (B. II, M. XXVII; 340).
Janv. 1868-Avril 1871. — GRANDMAISON (Pierre-Charles-Armand LOIZEAU DE), *.
Avril 1871-Juil. 1875. — CHEVALIER (l'abbé Casimir), *, 1893 (B. IX, 271).
Juil. 1875-Juil. 1878. — BOULAY DE LA MEURTHE (Alfred C^{te}).
Juil. 1878-Janv. 1883. — JUTEAU (l'abbé Augustin-Hubert), 1893.
Janv. 1883-Janv. 1889. — PALUSTRE (Louis-Marie-Léon), *, Réélu en 1892.

(1) A la suite des noms des Présidents, vice-présidents et secrétaires-généraux décédés sont indiqués : l'année du décès et les articles biographiques parus dans les *Bulletins* (B) ou les *Mémoires* (M.)

- Janv. 1889-Janv. 1892. — DELAVILLE-LE-ROULX (*Joseph-Marie-Antoine*).
Janv. 1892-Oct. 1894. — PALUSTRE (*Louis Marie-Léon*), *, 1894 (B. x, 13).
Janv. 1895-Janv. 1901. — BOSSERBEUF (*l'abbé Auguste-Louis*), A.
Janv. 1901. — FAYE (*Henry-Amable*).

Vice-présidents.

MM.

- 1840-Avril 1845. — CHAMPOISEAU (*Noël*), *, président 1845.
Avril 1845-Janv. 1848. — SOURDEVAL (*Charles MOURAIN DE*), *, président 1848.
Janv. 1848-Janv. 1853. — BOURASSÉ (*l'abbé Jean-Jacques*), *, président 1853 et 1862.
Janv. 1853-Sept. 1857. — SALMON (*André*), 1857 (B. i, 408 ; III, 375).
Janv. 1858-Janv. 1859. — LAMBRON DE LIGNIM (*Henry*), président 1859.
Janv. 1859-Janv. 1868. — GRANDMAISON (*Pierre-Charles-Armand LOIZEAU DE*), *, président 1868.
Janv. 1868-Avril 1871. — CHEVALIER (*l'abbé Casimir*), *, président 1871.
Avril 1871-Janv. 1874. — GALEMBERT (*Louis-Marie-Charles DE BODIN, C^{te} DE*), 1891.
Janv. 1874-Janv. 1877. — LADEVÈZE (*Jean-François-Hippolyte*), *, 1884.
Janv. 1877-Juil. 1878. — JUTEAU (*l'abbé Augustin-H.*), président 1878.
Juil. 1878-Janv. 1883. — BUSSEROLLE (*Jacques Xavier CARRÉ DE*).
Janv. 1883-Janv. 1889. — DELAVILLE-LE-ROULX (*Joseph-Marie-Antoine*), président 1889.
Janv. 1889-Janv. 1901: — FAYE (*Henry-Amable*), président 1901.
Janv. 1901- — GRANDMAISON (*Louis-Joseph-Armand LOIZEAU DE*), A.

Secrétaires généraux.

MM.

- 1840-Janv. 1844. — GIRAUDET (le D' *Alexandre* Amédée),
1863 (M. xxix, 203).
- Janv. 1844-Janv. 1874. — LADEVÈZE (Jean-François-Hippolyte),
*, vice-président 1874.
- Janv. 1874-Févr. 1879. — MILLET (Antoine, *Donatien*), * A,
1890 (B. v. 78).
- Janv. 1880-Mai 1883. — GUÉRIN (*Charles* Jean-Théophile-Adol-
phe).
- Mai 1883-Juin 1888. — QUINCARLET (l'abbé *Edouard* René).
- Juil. 1888-Janv. 1892. — BOSSEBŒUF (l'abbé *Auguste-Louis*),
président 1895.
- Janv. 1892- LÉPINAIST (*Marie-Pierre-Henry* GIL-
LOIRE DE).
-

LISTE DES MEMBRES

AU 1^{er} AVRIL 1901 (1)

Membres d'honneur ès-titres.

- | | |
|--|---|
| M. le Général commandant le
9 ^e corps d'armée. | S. E. M. le Ministre plénipo-
tentiaire de Suède et de Nor-
wège, à Paris. |
| S. G. Mgr l'Archevêque de
Tours (2). | M. le Président de l'Académie
royale des Belles-Lettres, His-
toire et Antiquités de Stock-
holm, à Stockholm (Suède). |
| M. le Préfet d'Indre-et-Loire. | |
| M. le Président du Tribunal
civil de Tours. | |
| M. le Maire de Tours. | |

Membres d'honneur à titre personnel.

MM.

- DELISLE (Léopold), G. O. *,  I, membre de l'Académie des
Inscriptions et Belles Lettres, administrateur général de la
Bibliothèque Nationale, 8, rue des Petits-Champs, Paris, 1^{re}.
LASTEYRIE (le C^{te} Robert de), *,  I, membre de l'Académie
des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur à l'Ecole des Chartes
10 bis, rue du Pré-aux-Clercs, Paris, VII^e (1896).
MAME (Paul), O. *, 3, rue de Clocheville, Tours (1898).
MAROLLES (le C^{te} de), O. *, capitaine de vaisseau en retraite,
8, rue Racine, Tours.
MOUCHOT, ancien professeur au Lycée Descartes, 58, rue de
Dantzig, Paris, VI^e (1896).
NODET (Henri), architecte des monuments historiques, 14, rue
Saint-Guillaume, Paris, VII^e (1896).
RATEL (Stanislas), *, ancien ingénieur, membre titulaire, 21,
rue Traversière, Tours.
WILLIEZ (S. G. Mgr), *, évêque d'Arras, membre correspondant
(1892).

(1) MM. les membres de la Société dont les noms, qualités ou
adresses seraient à modifier, sont priés d'en informer le Secrétaire
général.

(2) Mgr Renou est aussi membre correspondant.

Bureau

ÉLU POUR 3 ANS LE 30 JANVIER 1901.

MM.

FAYE (Henry), *président*, 44, boulevard Heurteloup.
GRANDMAISON (Louis de), $\odot$ A, *vice-président*, 9, rue de l'Archevêché.
LÉPINAIST (Henry de), *secrétaire-général*, 3, rue Sainte-Marthe.
JOUANNEAU (Abel), *premier secrétaire-adjoint*, 10 rue de Clocheville
FAY (l'abbé Paul), *second secrétaire-adjoint*, à Saint-Cyr-sur-Loire.
BRIAND (Paul), $\odot$ I, *conserveur du Musée*, 74, rue de Boisdénier.
BOUSREZ (Louis), $\odot$ A, *conserveur-adjoint du Musée*, 18, rue des Halles.
BERTHIAULT (Emile), *bibliothécaire-archiviste*, 22, rue de l'Arsenal.
BEAUMONT (Charles de), $\odot$ A, *bibliothécaire-adjoint*, château de Chatigny (Fondettes).
CAMUS (Louis), *trésorier*, 6, rue Corneille.
CLÉRAMBAULT (Edouard de), *trésorier-adjoint*, 13, rue des Minimes.
DELAVILLE-LE-ROUX (Joseph), $\times$ *président honoraire*.
BOSSEBŒUF (l'abbé A. Louis), $\odot$ A, *président honoraire*.
FERRÉ (Armand), G. O. $\times$ $\times$, *trésorier honoraire*.
MARTIN (Auguste), $\ast$, *trésorier honoraire*.

Conseil d'administration.

MM.

Le Président et les Membres du Bureau.
RATEL, $\ast$; LAURENT (Louis); LANGLOIS.

Comité de publication.

MM.

Le Président et le Secrétaire général.
BOSSEBŒUF (l'abbé Louis); LHUILLIER; BONNAUDET.

Commission des édifices départementaux.

MM.

Le PRÉSIDENT ; le SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ; FAYE ; GAZEAU ; DAMIEN ;
GILLET ; HARDION (Jean), Q A ; BEAUMONT (le C^e Charles
de), Q A ; BONNAUDET ; GABEAU (Alfred) ; LE GRIX ; SAGEY ;
VIOT (Arthur), X ; BOBEAU ; COLLON.

Inspecteur départemental (1).

M. BOUSREZ (Louis), Q A .

Membres honoraires.

MM.

AVISSEAU, (Edouard), artiste en céramique, 8, rue Avisseau, Tours
(1869).
DAMIEN (Pierre), statuaire, impasse Nicolas-Simon, Tours (1874).
(I. C.)

Membres titulaires (3).

MM.

AUVRAY (Arthur), 15, rue de l'Archevêché, Tours (1896).
AVENET (Alfred), avocat, 56, rue Victor-Hugo, Tours, et le Bour-
roux. Veigné, par Montbazou (1890).
AYMÉ-GABEAU, château de Belle-Roche, Saint-Denis-Hors, par
Amboise (1897).
BACOT (Raymond), ancien ingénieur des constr. navales. châ-
teau du Puy d'Artigny (Montbazou) et 27, quai d'Orsay, Paris
VII^e (1898).

(1) Dans les séances des 24 avril et 25 octobre 1895, la Société a
créé et organisé des *Inspecteurs Cantonaux* chargés de lui signaler
tout ce qui peut l'intéresser dans chaque contrée. Les lettres (I. C.)
les désignent. M. L. Bousrez est chargé de ce service pour le départe-
ment.

(2) La date qui suit le nom de chaque membre est celle de son
entrée dans la Société.

(3) Cotisation : 25 francs. et pour les Membres résidant hors
Tours : 26 fr. 50 (art. 4 du règlement). — Les membres titulaires, dont
le nombre est limité à 100, ont seuls voix délibérative ; seuls ils peu-
vent remplir les charges de la Société. A chacune des séances de
janvier, avril, juillet et octobre, ils ont droit à un jeton de présence
de 2 fr. 50, ce qui réduit leur cotisation à la somme de 15 francs.
(Art. 5 des statuts et 14 du règlement.)

MM

- BAILBY (Gaëtan), *, médecin-major de 1^{re} classe au 66^e de ligne, 64, rue Jules-Charpentier, Tours (1894).
- BAS (l'abbé Henri), curé de Mettray (1882).
- BATAILLE (Paul), architecte, 1, rue de Sully, Tours (1886), (I. C.).
- BEAUMONT (C^e Charles de), Ⓐ A, bibliothécaire-adjoint de la Société, château de Chatigny, Fondettes (1888), (I. C.).
- BERTHIAULT (Emile), ancien imprimeur, bibliothécaire-archiviste de la Société, 22, rue de l'Arsenal, Tours (1889).
- BIRONNEAU (Paul), rue des Ponts, à Loches (1899).
- BOBEAU (Octave), Ⓐ A, pharmacien, Langeais (1884), (I. C.).
- BOILLE (Marcel), architecte, 37, rue Victor-Hugo, Tours (1884), (I. C.).
- BOLLENOT (François), ancien receveur particulier, 7, rue Sainte-Marthe, Tours (1893).
- BONNAUDET, inspecteur de la Compagnie d'Orléans, membre du Comité de publication, 81, rue Victor-Hugo, Tours (1892).
- BOSSEBŒUF (l'abbé A.-Louis), Ⓐ A, historiographe du diocèse, président honoraire de la Société, 16 bis, rue du Belvédère, Tours (1880).
- BOULAY DE LA MEURTHE (C^e Alfred), 23, rue de l'Université, Paris, VII^e, et château de Frétay, Loches (1871).
- BOULLAY (Edouard) ✕, à Beauséjour, Saint-Symphorien (1889), (I. C.).
- BOUSREZ (Louis), Ⓐ A, libraire, conservateur-adjoint du Musée de la Société, 18, rue des Halles, Tours (1879) (I. D.).
- BRETON (Camille), conseiller général, château de la Brosse, par Loches, et 96, avenue Victor-Hugo, Paris, XVI^e (1890), (I. C.).
- BRIAND (Paul), Ⓐ I, conservateur du Musée de la Société, 74, rue de Boisdénier, Tours (1885), (I. C.).
- BRUZON (Albert), ✕ ✕, industriel, à Boisdénier, 3, quai Saint-Symphorien, Tours (1893), (I. C.).
- BUCQUET (Auguste), à Fontenay, par Bléré (1868), (I. C.).
- CAMUS (Louis), directeur de la Société générale, trésorier de la Société, 6, rue Corneille, Tours (1898).
- CHAUVIGNÉ (Auguste) fils, Ⓐ I, vice-président de la Société de Géographie de Tours, secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture d'Indre-et-Loire, 4, rue George-Sand, Tours, et la Mésangerie, Saint Avertin (1880), (I. C.).
- CHEVALLIER (Auguste), 61, rue d'Entraigues, Tours (1885).
- CLÉRAMBAULT (Edouard GATIAN DE), conservateur des hypothèques en retraite, trésorier-adjoint de la Société, 13, rue des Minimes, Tours (1890).

MM.

- COLLOMBIER, directeur de l'Enregistrement, 55, rue Nationale, Tours (1900).
- COLLON (Gaston), archiviste-paléographe, conservateur de la Bibliothèque municipale, 88, rue Nationale, Tours (1895).
- CONIN (Edgar), avocat, 36, rue Nicolas-Simon, Tours (1894).
- DELAVILLE-LE-ROULX (Joseph), ✕, archiviste paléographe, *président honoraire de la Société*, 52, rue de Monceau, Paris, viii^e, et château de la Roche, Monts (1876), (I. C.).
- DESJEUX VÉDIE, industriel, 59, boulevard Heurteloup, Tours (1884).
- DRAKE DEL CASTILLO (Jacques), député, conseiller général, président de la Société des Amis des Arts de Touraine, château de Candé, Monts, et 7, rue de Berri, Paris, viii^e (1887).
- DUBREUIL-CHAMBARDEL (Louis), étudiant en médecine, 3, rue Jeanne d'Arc, Tours (1899).
- FAY (l'abbé Paul), *second secrétaire adjoint*, vicaire à Saint-Cyr-sur-Loire (1898).
- FAYE (Henry), avocat, *président de la Société*, 44, boulevard Heurteloup, Tours (1883), (I. C.).
- GABEAU (Alfred), 14, rue de la Concorde, Amboise (1891), (I. C.).
- GAZEAU (Ernest), avocat, 12, avenue de Grammont, Tours (1884).
- GERMAIN (Clément), banquier, à Trianon, Saint-Symphorien (1898).
- GILLES, ancien ingénieur de la C^{ie} d'Orléans, 47, rue Colbert, Tours (1891).
- GOUIN (Eugène), O. ✕, ✕ A, sénateur, 37, boulevard Béranger, Tours, et 33, rue de Lisbonne, Paris, viii^e (1867).
- GRANDMAISON (Charles de), ✕, ✕ I, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, archiviste honoraire du département, 13, rue Traversière, Tours, et la Vellerie, la Membrolle, par Mettray (1853).
- GRANDMAISON (Louis de), ✕ A, archiviste du département, *vice-président de la Société*, 9, rue de l'Archevêché, Tours (1886), (I. C.).
- GRIMAUD (Henri), 5 rue Solférino, Chinon (1887), (I. C.).
- GUÉRIN DE MARSAC (Charles), architecte, 13, rue Jules-Moineaux, Tours (1874), (I. C.).
- HARDION (Jean), ✕ A, architecte diplômé du Gouvernement, 4, rue Traversière, Tours (1886), (I. C.).
- IMHAUS (C.), directeur du Crédit Lyonnais, 53, rue Nationale, Tours (1900).
- JOUANNEAU (Abel), avocat, *premier secrétaire-adjoint de la Société*, 10, rue de Clocheville, Tours (1897).

MM.

- LANGLOIS (Ludovic), notaire, *membre du Conseil d'administration*, 7, rue de la Serpe, Tours (1896).
- LAURENT (Louis), avocat, *membre du Conseil d'administration*, 2, rue Jeanne-d'Arc, Tours (1885).
- LAVIGNE-BACOT (Alfred), 5, quai Saint-Symphorien, Tours, (1890).
- LE GRIX (Ernest), Conservateur des forêts en retraite, 23, rue de Clocheville, Tours (1872).
- LÉPINAIST (Henry de), *secrétaire-général de la Société*, 3, rue Sainte-Marthe, Tours (1885), (I. C.).
- LESOURD (Paul) fils, avocat, 30, rue de Clocheville, Tours (1889), (I. C.).
- LHULLIER (Léon), *membre du Comité de publication*, Beaufrepic, Saint-Cyr-sur-Loire (1886), (I. C.).
- MARTIN (Auguste), *, commandant en retraite, *trésorier honoraire de la Société*, 7, quai Saint-Symphorien, Tours (1873).
- MARTINIÈRE (Louis RONDEAU), 1, rue George-Sand, Tours, et château de la Martinière, Neuvy-le-Roy (1897).
- MORRY (Charles de), 70, boulevard Béranger, Tours (1874), (I. C.).
- PÉRICAT (Louis), libraire de la Société, 35, rue de la Scellerie, Tours (1883).
- PIC-PARIS (Eugène), *,  I, conseiller général, *membre d'honneur de la Société*, 9 rue de Clocheville, Tours (1865).
- RATEL (Stanislas), *, ancien ingénieur, *membre du Conseil d'administration et membre d'honneur de la Société*, 21, rue Traversière, Tours (18).
- ROUILLÉ-LADEVÈZE, 3, place du Palais de Justice, Tours (1879).
- SAGEY (Louis), directeur de la Banque de France, 40, rue de Clocheville, Tours (1885).
- SALMON DE MAISON-ROUGE (Amédée), secrétaire général de la Société des Amis des Arts de Touraine, 1, rue de Groison, Tours (1861).
- VALLÉE (l'abbé Jean-Baptiste), missionnaire apostolique, ancien curé de Monts, 28, rue Avisseau, Tours (1875).
- VILLEMEN (Paul), artiste peintre, 5, rue Traversière, Tours (1890).
- VIOT (Arthur), *, 11 bis, rue Nicolas-Simon, Tours (1888), (I. C.).

Membres correspondants (1).

MM^{mes}

- BEAUMONT (ELIE DE), 26, rue Nicolas-Simon, Tours (1900).
BIERMANT (Alfred), Langeais (1897).
BOUSSARD, château de Rouvray, Saint-Jean-Saint-Germain par
Perrusson, et 12, rue de Clichy, Paris, ix^e (1898).
DECISY, château du Breuil, Mazières (1898).
DECISY (M^{lle}) château du Breuil, Mazières (1898).
LAPERCHE, 36, boulevard Heurteloup, Tours (1892).
MORRY (Charles de), 70, boulevard Béranger, Tours (1892).
ROCHE-AYMON (la C^{me} de la), château de Champigny-sur-
Veude (1885).
TESSIER (M^{lle}), 36, rue de la Préfecture, Tours (1899).

MM.

- ALLUCHON (Eugène), président de la Société d'Agriculture,
Sciences, Arts et Belles-Lettres d'Indre-et-Loire, la Briche,
Rillé (1897).
ARCHAMBAULT (Henri), avocat, rue Voie-Neuve, Loches (1900).
ARNAULT (l'abbé Victor), curé de Saint-Epain (1883).
AUGER (Maurice), banquier, place du Palais-de-Justice, Loches
(1900).
BAILLET, à la Ramée (Montlouis) (1900).
BARTH, relieur, 5, rue Ragueneau, Tours (1893).
BEAUFORT (Hubert de), *, lieutenant-colonel au 6^e dragons,
Evreux (Eure) (1887).
BEAUMONT (Gaston ELIE DE), lieutenant au 8^e cuirassiers, 26, rue
Nicolas-Simon, Tours (1900).
BEAUSSIER (Henri), ancien magistrat, directeur du *Journal
d'Indre-et-Loire*, 68, rue Bernard-Palissy, Tours (1883).
BELLUNE (l'abbé Jules de), chanoine titulaire. 1, place Grégoire,
Tours (1879).
BERTHÉ (Louis), ancien attaché d'ambassade, Huismes (1896).
BERTRAND DE BROUSSILLON (C^e Arthur), A, archiviste-paléo-
graphe, 15, rue Tascher, le Mans, et 45, rue de Grenelle, Paris,
vii^e (1886).
BESNARD-BERTHIAULT, imprimeur en taille-douce, Saint-Cyr-
sur-Loire (1897).

(1) Droit de diplôme 10; Cotisation annuelle : 12 francs et, pour
les Membres habitant hors Tours : 12 fr. 50 (Art. 2 et 4 du règlement).

MM.

- BÉVILLE (Paul), 95, avenue de Villiers, Paris, xvii^e (1879).
BLACAS D'AULPS (C^{te} Bertrand de), château d'Ussé, Rigny-Ussé, et 33, avenue de l'Alma, Paris, viii^e (1885).
BLAIVE (l'abbé), archiviste du diocèse, curé de Saint-Genouph, par Tours (18).
BLIN (l'abbé Joseph), aumônier de la Colonie, Mettray (1897).
BLOT (Jacques), 3, rue de l'Archevêché, Tours (1892).
BOILLEAU, place du Grand-Marché, Amboise (1898).
BOISSEAU (l'abbé François), chanoine honoraire, curé de Villeperdue (1878).
BOISSONNOT (l'abbé Henri), ✕, chanoine titulaire, 83 bis, boulevard Heurteloup, Tours (1882).
BONCOURT (Louis, PAUL-), Conseiller de préfecture, vice-président de la Société littéraire et artistique de la Touraine, 85, rue Victor-Hugo, Tours (1900).
BONNERY (Gaston) ✕, capitaine de cavalerie en retraite, 59, rue de la Californie, Tours (1895), (I. C.).
BOSSEBŒUF (l'abbé François), ancien professeur, à l'Université catholique d'Angers (1889).
BOUCHÉ (Georges), ☉ I, vice-président de la Société d'Agriculture d'Indre-et-Loire, la Closerie-Boisgaultier, Saint-Etienne-de-Chigny, par Luynes (1898).
BOUÉ (Ernest) architecte diplômé du Gouvernement, 61, rue de l'Alma, Tours (1901).
BOUSREZ (Paul), imprimeur de la Société, 5, rue de Lucé, Tours (1877).
BRETON (Emilien), conseiller général, la Groitière, au Grand-Pressigny (1868), (I. C.).
BRETONNEAU (l'abbé Léon), curé d'Abilly (1889).
BREY (Léon), architecte, château de la Ville-au-Maire, Huismes, et 71, avenue Wagram, Paris xvi^e (1887).
BRICOGNE fils, avocat, le Mortier, Saint-Symphorien (1890).
BRIDOUX, libraire, passage Saint-François, Tours (1898).
BRIFFAULT (Félix), percepteur, 3, bis, rue George-Sand, Tours (1886).
BRISACIER (l'abbé Pierre Paul), chanoine honoraire, curé de Lignéres, par Azay-le-Rideau (1863).
BRIZARD (René), avocat à la Cour d'appel, 59, boulevard Malesherbes, Paris, viii^e (1892).
BROCHARD (l'abbé Léopold), curé d'Ingrandes (1900).
BROSSET-HECKEL, capitaine à la 2^e Légion étrangère. Muong-Sên (via Saïgon), Haut-Mékong, et 27, quai Tilsitt, Lyon (1890).

MM.

- BRUNIER (François de), château de la Chassetière, par Notre-Dame d'Oë (1900).
- BUISARD (l'abbé Auguste), aumônier des religieuses de la Présentation, 101, rue de la Scellerie, Tours (1895).
- CARRÉ (Henri),  I, professeur d'histoire à l'Université de Poitiers, 24, rue Bourbeau, Poitiers (1894).
- CASTELLANE (C^{te} Jean de), château de la Mulotière, Langeais, et avenue Malakoff, 22, Paris, xvi^e (1899).
- CHAMPCHEVRIER (René, baron de), château de Champchevrier, Cléré (Indre-et-Loire), et château de Mariville, Bonneuil-Matours (Vienne), 1893).
- CHARPENTIER PATHAULT (Ernest), rue Joyeuse, Amboise (1897).
- CHATILLON (Raymond CHASSELOUP DE), à la Rousselière, près Montreuil-Bellay (1883).
- CHAUMIER (le D^r Edmond), 15, boulevard Béranger, Tours (1889).
- CHAUMIER (Etienne), greffier du Tribunal civil, quai Jeanne d'Arc, Chinon (1900).
- CHAUVET (le D^r Fernand), 14, rue Balzac, Tours (1899).
- CHAUVIN-JEUFFRAIN, rue Rabelais, Amboise (1898).
- CHAVIGNY (Octave de), château de Chavigny, Lerné, et 70, rue Volney, Angers (1887).
- CHOISNARD (Albert), architecte, inspecteur des monuments historiques, quai des Violettes, Amboise (1896).
- CHOLLET (Louis), correcteur d'imprimerie, 23 bis, rue Giraudeau, Tours (1896).
- COCHART (Georges), correcteur d'imprimerie, 9, place du Char-donneret, Tours (1883).
- COCHET (l'abbé Denis), curé-doyen de Vouvray (1900).
- COELLIER (Charles), 31, rue de Buffon, Tours (1896).
- COLLINET, château de Chenay, Athée (1897).
- CORNET, architecte, place de l'Hôtel-de-Ville, Chinon (1901).
- CRÉCHET (Alcide), architecte, Preuilly-sur-Claise (1879), (I. C.).
- CROUÉ (Elie), industriel, 29, rue du Rempart, Tours (1889).
- CROY (le C^{te} de), ancien ministre de France à Copenhague, château de Montaux (Loir-et-Cher), (1879).
- CRUCHET (l'abbé Narcisse), chanoine honoraire, curé de Saint-Etienne de Tours, 26, rue Michelet, Tours (1879).
- DAUXERRE (Benjamin), Ferrière-Larçon, par Liguéil (1863).
- DEGAIL (le D^r Léopold), Langeais (1897).
- DELAROCHE, notaire, rue de l'Hôtel-de-Ville, Amboise (1891).
- DELPÉRIER (Georges), statuaire, 25, rue du Nouveau-Calvaire, Tours (1899).

MM.

- DELCUÉ (l'abbé), curé-doyen de Montrésor (1896).
DESACHÉ (Benjamin), Sainte-Maure de Touraine (18).
DESCHAND (le D^r Louis), l'Isle-Bouchard (18), (I. C.).
DESHOULIÈRES, château de l'Isle-sur-Arnou par Lignières (Cher) (1901).
DESTREGUIL (Henri), directeur des *Affiches tourangelles*, 45, rue Nationale, Tours (1894).
DEVAILLY, graveur, ☉ A, 123, rue d'Entraigues, Tours (1895).
DORLÉANS (Gaston), pharmacien, 55, quai Saint-Symphorien, Tours (1900).
DRAKE DEL CASTILLO (Emmanuel), ☉ A, Saint-Ciran, par Châtillon-sur-Indre (Indre), et 2, rue Balzac, Paris, viii^e (1889).
DUBART (Adrien), percepteur, 3, rue de la Grandière, Tours (1900).
DUCHÉ, château de la Carte, Ballan (1898).
DUMAS (François), ☉ A, maître de conférences à l'Université de Toulouse (1887).
DUPUY, aux Pâtis, à Rochecorbon (1899).
DURAND (l'abbé Célestin) curé-doyen de Langeais (1897).
ESNAULT fils, marchand de couleurs, 19, rue du Change, Tours (1889).
ESPINAY (Gustave d'), ancien conseiller à la Cour d'appel d'Angers, Saint-Rémy-la-Varenne, par Saint-Mathurin (Maine-et-Loire), et 26, rue Taine, Angers (1868).
ESPOUS (le C^{te} d'), château de la Mothe, Sonzay, et 5, rue de la Salle-de-l'Évêque, Montpellier (189).
FAUCHER (l'abbé François), chanoine honoraire, curé-doyen de Ligneuil (1883), (I. C.).
FAUCHEUX (René), ✚ ancien notaire, 48, boulevard Heurteloup, Tours, et à la Basse-Chevrière, Saché (1893).
FERRAND (l'abbé), curé de Rochecorbon (1900).
FERRÉ (Armand), G. O. ✕ ✕, ingénieur, ancien directeur général de la Compagnie des chemins de fer serbes, *Trésorier honoraire de la Société*, 42, rue Margueritte, Paris, xvii^e, (1872).
FLORENCE, peintre en vitraux, 35, rue des Ursulines, Tours (1892).
FORT (le C^{te} GALBAUD DU), château du Verger, Chaveignes par Richelieu (1896), (I. C.).
FOURNIER, peintre en vitraux, 3, rue des Ursulines, Tours (1890).
FRION D'HYENCOURT (Louis), château de Châtigny, Fondettes, et 26, rue Martignac, Paris, vii^e (1892).
GABEAU (Charles), O. ✱, ancien interprète principal militaire, Fontaines-les-Blanches, Autrèche (1891).
GABRIAC (C^{te} de), château de Châteaufort, par Langeais (1900).

MM.

- GALLARD DE CORDOSE (Alexandre),  A, architecte de la ville d'Amboise, 18, rue Rabelais, Amboise (1898).
- GARNIER (l'abbé Raphaël), ancien curé de Saint-Quentin, 25 bis, avenue de Grammont, Tours (1898).
- GASNAULT-GUÉRIN (Edouard), château de Luynes (1884), (I. C.).
- GAUCHER (l'abbé Auguste), aumônier du Petit Hôpital, 14, quai Saint-Pierre-des-Corps, Tours (1883).
- GAUDRON (l'abbé Urbain), curé de la Tour-Saint-Gelin (1899).
- GILLET, juge honoraire, rue de la Lamproie, Chinon (1873), (I. C.).
- GIROU (l'abbé Etienne), curé d'Hommes (1882).
- GUERTIN (Charles-Emile), avoué, rue Saint-Etienne, Chinon (1899).
- HERPAIN (Albert), château de Noiré, Chinon (1897).
- HERSAND (l'abbé Stanislas), chanoine honoraire, curé doyen de Châteaurenault (1877).
- HERVÉ (Henri), avocat, 70, rue Marceau, Tours, et Rousson, Brain-sur-l'Authion (Maine-et-Loire) (1894).
- HUET (Auguste),  O *, Ingénieur de la marine de réserve, 14, rue de l'Archevêché, Tours (1900).
- JOHNSTON (N. A.), château de Bélair, près Fondettes (1900).
- JOUVENCEL (Ferdinand de), ancien officier de cavalerie, château des Arpentis, Saint-Règle, par Amboise (1897).
- JUET (l'abbé Louis-Vincent), chanoine honoraire, curé de Saint-Maurice, Chinon (1900).
- JULIOT (Emile), 53, rue Nationale, Tours (1890).
- LABLANCHERIE (le D' Ovide), rue de Tours, Loches (1900).
- LAFONT (C^{ie} de), villa Svapatis, Saint-Symphorien (1900).
- LAINÉ (Eugène), notaire, 16 rue du Cygne, Tours (1901).
- LAMBERT (Louis), banquier, Amboise (1898).
- LAURAS, ingénieur, 56, rue Madame, Paris, vi^e (1877).
- LAURENT (Félix),  I, conservateur du Musée municipal, directeur de l'Ecole régionale des Beaux-Arts, 2, rue Nationale, Tours (1879).
- LAURENTIE (Joseph), avocat à la Cour d'appel, 11, rue du Regard, Paris, vi^e (1898).
- LEBLANC (Léon), ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, Sainte-Maure-de-Touraine (1879), (I. C.).
- LECOINTRE (C^{ie} Adrien), château de Grammont, Saint-Avertin (1886).
- LECOINTRE (C^{ie} Pierre), château de Grillemont, la Chapelle-Blanche, par Ligueil, et à Poitiers (1888), (I. C.).
- LEDUC (Jules), 52, boulevard Béranger, Tours (1889).
- LEFEBVRE, château de Valmer, Chançay (1897).

MM.

- LEMAITRE (Georges), 45, boulevard Béranger, Tours, et le Tremblay, Saint-Roch, par Charentilly (1890), (I. C.).
- LENOIR (Mgr), chanoine honoraire, curé-doyen de Châtillon-sur-Indre (Indre) (1884).
- LEROUX (Joseph), *, ingénieur en chef, 30, rue Origet, Tours (1896).
- LESOURD (l'abbé Célestin), curé de Fondettes (1879).
- LETANNEUR (l'abbé Arsène), chanoine honoraire, curé de Sainte-Anne, la Riche-extra (1873).
- LÉTURGÉON, *, château de Sens, Rochecorbon (1897).
- LIEGARD (l'abbé Philippe), curé de Saint-Jean-Saint-Germain, par Perrusson (1888).
- LIGER (l'abbé Alfred), curé-doyen de Château-la-Vallière (1899).
- LOUVET (Félix), conducteur principal des Ponts-et-Chaussées en retraite, 88, rue Mirabeau, Tours (1889), (I. C.).
- LOYSEL (René), 32, avenue Raphaël, Paris, xv^e et château du Vivier-des-Landes, Courcelles, par Channay (1892).
- LUCAT (Georges), pharmacien, 82, boulevard Heurteloup, Tours (1897).
- LUSSAC (Antonin M^{re} de), château de Comacré, Sainte-Catherine-de-Fierbois, par Sainte-Maure-de-Touraine (1890), (I. C.).
- MADAMET (Léon), avoué, 15, rue de la Grandière, Tours (1896).
- MALARDIER (P. L.), notaire honoraire, 88, rue d'Entraigues, Tours (I. C.).
- MARCAULT (l'abbé Alphonse), curé de la Chapelle-Blanche, par Ligueil (1889).
- MARCAULT (l'abbé Octave), chanoine honoraire, secrétaire particulier de Mgr l'Archevêque, à l'Archevêché (1896).
- MARCHESNÉ (André), 91, rue de la Scellerie, Tours, et château de Beauchesne, Rouziers (1889).
- MARSAY (V^e René de), *, le Liget, Chemillé-sur-Indrois, par Montrésor, et 191, boulevard Saint-Germain, Paris, vii^e (1897).
- MARTIN (Georges), avocat, ✕, 1, rue du Belvédère, Tours (1892).
- MARTIN CRÉMIÈRE (l'abbé Marie-Arsène), curé de Rivarennes, par Azay-le-Rideau (1883).
- MARTINEAU (Gustave), château de Verneuil-sur-Indre, et 7 bis, rue de Monceau, Paris, viii^e (1884).
- MARTINIÈRE (RONDEAU-) père, rue Neuve, à la Flèche (Sarthe) et château de la Martinière. Neuvy-le-Roy (1862).
- MASCAREL (Henri), Vice-Président du Tribunal Civil, à Angers (1901).
- MAUPAS (Bernard du JUGLART, C^{ie} DE), ✕ ✕, camérier secret de S. S. Léon XIII, 33, rue de Longchamps, Paris, xvi^e (1876).

MM.

- MAURICE, D^r médecin, à Richelieu (1900).
MAYAUD-MAISONNEUVE (Justin), notaire à Amboise (1899).
MEFFRE (Marcel), 234, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris, VIII^e,
et château de Beaugaillard, Saint-Avertin (1890).
MESCHIN, avocat, rue Marceau, Chinon (1899).
MEUNIER (l'abbé Denis), curé-doyen de Richelieu (1895).
MEUNIER (le D^r Edouard), 41 A, médecin en chef de l'Hôpital
général, 50, boulevard Béranger, Tours (1898).
MONTEYNARD (Eynard, C^{ie} de), château de Chézelles, par la
Tour-Saint-Gelin, et 19, rue Nicolas-Simon, Tours (1890).
MORIZE (Louis), rue de la Poëlle, Luynes (1878), (I. C.).
MOUSSÉ (l'abbé Henri), curé de Sainte-Radégonde, par Tours (1889).
MULLER (Edouard), ancien député, château de Reignac, et 9,
avenue Kléber, Paris, XVI^e (1876).
PANNETIER-ROY, dessinateur, 2, rue de Sully, Tours, et villa des
Roses, Saint-Cyr-sur-Loire.
PELÉ (l'abbé Auguste), vicaire à Saint-Symphorien, 4, rue du
Vieux-Calvaire, Tours (1890).
PERRET, contrôleur des Contributions directes, 2, rue Georget,
Tours (1895).
PHILIBERT (l'abbé Jules), chanoine honoraire, curé-archiprêtre
de Saint-Ours, Loches (1865).
PICARD (J.), notaire, place du Palais-de-Justice, Loches (1899).
PICARD (), ancien juge de paix, mail du Donjon, à Loches (1900).
PIC-PARIS (Jules), vice-président de la Société d'Agriculture
d'Indre-et-Loire, 35, rue de Buffon, Tours, et château de la
Roche, Pocé (1896).
PIGNOLET, antiquaire, 41, rue de la Scellerie, Tours (1898).
PILLAULT (Albert), architecte, mail du Donjon, Loches (1900).
PINAULT (l'abbé Pierre), vicaire à la Cathédrale, 41, rue Saint-
Maurice, Tours (1897).
PITON (Charles), greffier des Prud'hommes, 8, rue Voltaire, Tours
(1899).
QUINENONT (C^{ie} de), *, inspecteur général honoraire des haras,
8, place Choiseul, Tours (1900).
RAGUIN (Emile), rue de l'Epeau, Chinon, et la Varenne, par
Onzain (Loir-et-Cher), (1899).
RAINEAU-ROBIN, à Verneuil-le-Château (1900).
RAZY, auditeur à la Cour des Comptes, château de la Ménaudière,
Saint-Denis Hors, par Amboise, et 18, rue d'Aguesseau, Paris,
VIII^e (1897).
RENOU (S. G. Mgr René-François), O. *, archevêque de Tours,
membre d'honneur de la Société, à l'Archevêché (1878).

MM.

- RENISSON (G. de), ancien auditeur au Conseil d'Etat, château des Ligneriers, Charentilly (1884), (I. C.).
- ROBIN (l'abbé Auguste), curé-doyen d'Azay-le-Rideau (1877), (I. C.).
- ROLLAND (Pierre), château d'Anzan, Noizay, et 4, boulevard Béranger, Tours (1898).
- ROQUE (Emile), château de Montifray, Beaumont-la-Ronce (1896).
- ROQUE (Paul), château de Montifray, Beaumont-la-Ronce (1896).
- ROUËDE (Maximilien), Châtillon-sur-Indre (Indre) (1900).
- ROUGER (Jacques), Ligueil (1898).
- ROUX (le docteur), rue Jean-Jacques-Rousseau, Chinon (1899).
- ROY (Louis), directeur de l'Ecole primaire supérieure, 14, place du Commerce, Amboise (1896).
- ROZE-LECESNE (Louis), 77, rue d'Entraignes, Tours (1901).
- ROZE (Raymond), ✕, Sainte-Anne, la Riche extra (1874), (I. C.).
- RUPELLE (Robert de la), château de la Grange, par Saint-Paterne (1901).
- SABRAN-PONTEVÈS (C^{te} Jean de), ✕, ancien officier supérieur de cavalerie, le Clos-Saint-Victor, Joué-lès-Tours, et 144, avenue des Champs-Élysées, Paris, VIII^e (1893).
- SAINT-BRIS (C^{te} Georges), château du Clos-Lucé, Saint-Denis-Hors, par Amboise (1898).
- SALMON-GASNAULT (Henri), Langeais (1897).
- SAUSSAY (Raoul du), ancien député, conseiller général, les Tourrelles, Fondettes (1889).
- SIBILLEAU (l'abbé Eugène), curé de Saint-Cyr-sur-Loire (1889).
- SIEGFRIED (Jacques), O. ✕, château de Langeais (1890).
- SOLOMAN (René), rue d'Orange, Amboise (1896).
- SOUDÉE (Emile), imprimeur, 13, rue Richelieu, Tours (1899).
- TESSIER (René), les Méris, Mazières (1890).
- TOURLET (Ernest-H.), Ⓢ A, inspecteur de pharmacie, quai Charles VII, Chinon (1890), (I. C.).
- TROUGNOUX (Edgar), avocat, 85, boulevard Heurteloup, Tours (1895).
- VALETTE (Raoul de la), château de Dolbeau, par Semblançay (1901).
- VANNOISE (le baron de), château de Sonnay, Cravant, par l'Isle-Bouchard (1890).
- VASLIN (l'abbé Ernest), curé de Ballan (1898).
- VILLARMOIS (Vic^{te} Martial de la), 5, rue de la Salle-de l'Evêque, Montpellier (Hérault), et château de Montgoger, Saint-Epain (1884).
- VILLIEN (l'abbé Antoine), missionnaire apostolique, vicaire à Vouvray (1900).

MM.

VINCENT (Adolphe), notaire honoraire, 35, boulevard Heurteloup, Tours (1853), (*I. C.*).

VINCENT (Georges), fils, notaire, 5, rue Colbert, Tours (1892).

VIOLLET (l'abbé Joseph), ancien aumônier, 125, rue Colbert, Tours (18).

VIOLLET (Paul), *,  1, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur à l'Ecole des Chartes, 5, rue Cujas, Paris, v° (18).

VIOT (Henri), banquier, rue Rabelais, Amboise (1889), (*I. C.*).

VIOT DE ROQUEFEUIL (Jacques), château du Breuil, Saint-Paterne (1896).

VITRY (Paul), ✕, attaché au Musée du Louvre, 7, boulevard Saint-Germain, Paris, v° (1898).

WILLIEZ (S. G. Mgr Alfred), *, évêque d'Arras, *membre d'honneur de la Société*, Arras (Pas-de-Calais) (1869).

YVONNEAU (Donatien), 6, rue de la Fuye, Tours (1897).

Imprimeurs : MM. BOUSREZ (Paul), 5, rue de Lucé, et SOUDÉE, 13, rue Richelieu, Tours.

Lithographe : M. JULIOT, 53, rue Nationale, Tours.

Libraire : M. PÉRICAT, 35, rue de la Scellerie, Tours.

Appariteur et gardien du Musée : M. HUMBERT () 9, rue des Cordeliers, Tours.

Le Musée de la Société Archéologique est ouvert tous les dimanches, de *midi à quatre heures*.

Tout sociétaire peut avoir communication des livres de la bibliothèque de la Société en adressant une demande à MM. les bibliothécaires.

Les *séances* se tiennent le *dernier mercredi* de chaque mois (vacances en août et septembre); elles ont lieu à *deux heures* en janvier, mars, mai, juillet, novembre, et à *huit heures* en février, avril, juin, octobre, décembre.

D'après l'article 6 du règlement, les *nouveaux membres*, à l'occasion de leur admission, sont invités à offrir à la Société quelque objet ancien, livre ou document d'histoire ou d'archéologie.

SOCIÉTÉS

ÉCHANGEANT LEURS PUBLICATIONS

AVEC LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE

EN 1901

MINISTÈRE de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

AMIENS Société des Antiquaires de Picardie.

ANGERS Société académique de Maine-et-Loire.

— Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts.

ANGOULÊME. Société archéologique de la Charente.

ARRAS Société de l'Académie.

AUTUN. Société Eduenne.

BEAUNE. Société d'Archéologie et de Littérature.

BEAUVAIS. Société d'Archéologie, Sciences et Arts de l'Oise.

BELFORT Société Belfortaine d'émulation.

BÉZIERS. Société archéologique, scientifique et littéraire.

BONE (Algérie) Société d'Hippone.

BORDEAUX. Société archéologique.

BOURGES Société des Antiquaires du Centre.

CAHORS Société des Etudes littéraires du Lot.

CHALON-S-SAONE. Société d'histoire et d'archéologie.

CHALONS-S-MARNE. Société d'histoire et d'archéologie.

CHARTRES. Société archéologique d'Eure-et-Loir.

CARCASSONNE Société des Arts et des Sciences.

CHATEAUDUN Société dunoise.

CHATEAUXROUX. Bulletin du Musée municipal.

— Société académique du Centre.

CLERM^t-FERRAND. Société scientifique de l'Auvergne.

— Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

CONSTANTINE Société archéologique.

DAX. Société de Borda.

DIJON Commission des Antiquités de la Côte d'Or.

EVREUX. Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres.

FONTAINEBLEAU. . .	Société historique et archéologique du Gâtinais.
GRENOBLE	Académie delphinale.
GUÉRET.	Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
LAVAL	Commission archéologique et historique de la Mayenne.
LIMOGES.	Société archéologique du Limousin.
MANS (LE).	Revue historique et archéologique du Maine.
—	Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.
MONTPELLIER. . . .	Société archéologique.
MOULINS	Société d'émulation du Bourbonnais.
NANCY	Société archéologique.
NANTES	Société académique.
—	Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure.
NARBONNE	Commission archéologique et littéraire.
NEVERS.	Société nivernaise des Lettres, Sciences et Arts.
ORLÉANS	Société archéologique et historique de l'Orléanais.
PARIS.	Annuaire des Bibliothèques.
—	Société des Antiquaires de France (au Louvre).
—	Comité des Travaux historiques.
—	Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements.
—	Sociétés des Études historiques.
—	Bibliothèque de l'Université de France (Sorbonne).
—	Bulletin monumental.
—	Congrès des Sociétés savantes.
—	Journal des Savants.
—	Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
—	Revue historique.
—	Société Française d'Archéologie.
—	Société de l'Histoire de Paris et de l'Île-de-France.
—	Romania.
POITIERS	Société des Antiquaires de l'Ouest.
RAMBOUILLET. . . .	Société archéologique.
ROCHECHOUART. . .	Société des Amis des Sciences et Arts de la Haute-Vienne.
ROUEN	Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure.

- SAINTES.** Commission des Arts et Monuments historiques de la Charente-Inférieure et Société d'archéologie de Saintes.
— Société des Archives historiques.
SÈNLIS Comité archéologique.
SENS Société archéologique de l'Yonne.
TOULOUSE. Société archéologique du Midi de la France.
TOURS. Conseil central d'hygiène.
— Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département d'Indre-et-Loire.
— Société de Géographie de Tours.
VANNES. Société polymathique du Morbihan.
VENDÔME Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois.
VITRY-LE-FRANÇOIS. Société des Arts et Sciences.
BELGIQUE Abbaye de Maredsous Denee, Province de Dinant.
— Analecta Bollandiana, Bruxelles.
— Société d'archéologie de Bruxelles (secrétariat général, rue Ravensten, 11).
CAMBRIDGE Antiquarian Society.
COPENHAGUE Société royale des Antiquaires (Danemark).
WASHINGTON Institution ou Société Smithsonian, à Washington (États-Unis). Service des échanges internationaux.
STOCKHOLM Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et des Antiquités de Stockholm.
-

HISTORIQUE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE

1840 (23 juin). — Statuts de la Société rédigés par les membres de la Commission d'organisation, MM. Henri Gouin, l'abbé Manceau ¹, Noël Champoiseau, et Alexandre Giraudet, rapporteur.

(18 octobre). — Approbation des statuts par M. de Rémusat, ministre de l'Intérieur.

1842. — Publication du premier volume des *Mémoires*.

1843 (6 décembre). — Ordonnance royale autorisant la ville de Tours et la Société archéologique à élever à Tours une statue en l'honneur de Descartes.

1847 (1 à 12 septembre). — Exposition de tableaux et d'objets d'art anciens dans l'église des Minimes à Tours (*Mémoires*, t. III, p. 283-306, rapport de M. Alfred Laurent).

1852 (11 septembre). — Inauguration de la statue de René Descartes, œuvre de M. le C^{ie} de Nieuwerkerke, sur la place de l'Hôtel-de-Ville à Tours (*Mémoires*, t. V, p. 43-52).

1854. — Mention très honorable au Concours des antiquités nationales (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) décernée à l'ouvrage d'André Salmon, *Recueil de chroniques de Touraine*, publié par la Société.

1861. — Allocation du Ministère de l'Instruction publique à la Société pour l'encourager dans ses publications.

1862 (30 mars). — Médaille de bronze décernée au Congrès des Sociétés savantes au t. XIV des *Mémoires* (*Catalogue analy-*

¹ Cf. *Mémoires*, t. VII, p. 290 et t. XXX, p. 154 des notices sur l'abbé François-Georges-Marie Manceau († à Tours, 1855) ; pour les autres membres de la Commission d'organisation, voir leurs notices nécrologiques à la liste des anciens présidents et secrétaires généraux.

tique de la collection dom Housseau, par E. Mabille ¹) (Concours de 1861).

1866. — Mention très honorable au Concours d'histoire des Sociétés savantes décernée au tome XVI des *Mémoires (Le Livre des serfs de Marmoutier, publié par feu André Salmon, suivi de Chartes sur le même sujet et précédé d'un essai sur le sercage en Touraine, par Charles de Grandmaison)*. Cette mention consiste en une médaille d'argent pour M. de Grandmaison et une médaille de bronze pour la Société (Concours de 1865).

1866. — Le Ministre de l'Instruction publique accorde une subvention à la Société.

1867. — Médaille de bronze offerte pour son concours à la Société par la Commission de l'Histoire du Travail de l'Exposition universelle de Paris.

1868. — Commencement de la publication des *Bulletins*, qui contiennent les procès-verbaux des séances depuis celle du 31 janvier 1866.

1869. — Publication du premier volume de la série in-4 des *Mémoires (Recherches sur les églises romanes en Touraine du vi^e au xi^e siècle, texte par J.-J. Bourassé et Casimir Chevalier, dessins photo-lithographiques par de Lafolaye)*. — Cet ouvrage fut honoré de trois médailles collectives d'argent au Congrès archéologique de France, session de Loches, 1869.

1870. — Prix d'archéologie (médaille d'or), décerné au Concours général des Sociétés savantes au tome XX des *Mémoires (Documents inédits pour servir à l'histoire des arts en Touraine, par Charles de Grandmaison)* (Concours de 1869).

1872 (10 juin). — Décret reconnaissant la Société comme ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE (Ce décret avec les pièces annexées est reproduit dans le *Bulletin*, t. II, p. 229).

1872. — Seconde médaille d'or décernée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans le Concours des antiquités nationales à la première partie du t. XXI des *Mémoires (Origines de l'Église de Tours d'après l'histoire avec une étude générale sur l'Évangélisation des Gaules, par l'abbé Casimir Chevalier)*.

1873 (19 avril). — Médaille d'argent et prix de 1000 francs accordés à la Société au concours des Sociétés savantes à la Sor-

¹ Cf. *Bulletin*, t. III, p. 100, et *Mémoires*, t. XXX, p. 138, des notices sur Louis-Émile Mabille († à Boulogne-sur-Seine, 1874).

bonne, pour le livre des *Origines* sus-relaté, le *Cartulaire* et *l'Histoire de l'Abbaye de Noyers*, par l'abbé C. Chevalier (t. XXII des *Mémoires* et 1^{re} partie du tome XXIII). — (Cf. le rapport de M. Hippeau dans le *Bulletin*, t. II, p. 486) (Concours de 1872).

1873 (mai). — Exposition rétrospective d'objets d'art à l'Hôtel-de-Ville (Ch. de Grandmaison, dans le *Bulletin*, t. II, p. 433-443 et Palustre, *Album*).

1873 (2 juin). — Pose d'une plaque commémorative sur la maison où est né Descartes à la Haye.

1886. — Médaille d'argent décernée au Congrès archéologique de Nantes au tome XXXIII des *Mémoires* (*Les Artistes tourangeaux*, par le D^r Eugène Giraudet ¹).

1889. — Médaille d'argent décernée à la Société à l'Exposition universelle de Paris.

1889. — 6^e Mention honorable au Concours des antiquités nationales décernée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres au tome XXXIV des *Mémoires*. (*La Coutume de Touraine*, par G. d'Espinay).

1890. — Fêtes du cinquantenaire de la Société. Exposition rétrospective (9 mai-28 juin) dans l'ancienne chapelle des Jésuites, église Saint-François-de-Paule (Cf. Palustre, *Album*). — Séance solennelle du 25 juin, sous la présidence de M. J. Delaville Le-Roulx, président, assisté de M. le C^{te} R. de Lasteyrie, délégué de M. le Ministre de l'Instruction Publique, et de M. L. Palustre, président honoraire de la Société (Cf. *Bulletin*, t. VII, p. 324, et *Mémoires*, t. XXXVI, p. 245).

1895 (27 novembre). — Diplôme et médaille pour la participation de la Société à l'Exposition d'Angers.

1896. — Célébration à Tours et à la Haye du troisième centenaire de la naissance de Descartes (H. de Léпинаist, Faye, L. et F. Bossebœuf, dans *Bulletin*, t. XI, 1 à 110.)

1897. — Publication du premier volume de la *Touraine historique et monumentale*. Amboise, le château, la ville, le canton, par M. l'abbé L. Bossebœuf (Ouvrage honoré d'une souscription du Conseil général d'Indre-et-Loire).

1898 (4 octobre). — Décret approuvant les modifications apportées aux statuts de la Société (Les nouveaux statuts figurent en tête du tome XII des *Bulletins*).

¹ Cf. *Bulletin*, t. VII, p. 391, une notice sur le docteur Louis-Eugène Giraudet († à Tours, 1887).

1899. — Participation au centenaire de la naissance de Balzac organisé par les Sociétés de Tours.

1900. — Médaille d'argent décernée à la Société à l'Exposition universelle de Paris.

1900. — Legs de 30,000 francs fait à la Société par M. Meunier, à charge de faire restaurer l'église paroissiale de Beaulieu-lès-Loches.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

Mémoires, série in-8, 41 volumes (1842-1900).

Mémoires, série in-4, 3 volumes (1869-1888).

Bulletins, in-8, 12 volumes (1871-1900).

Chroniques de Touraine, par André Salmon, 1 volume in-8 (1854), et un fascicule supplémentaire (1856).

Catalogue du Musée de la Société, par Léon Palustre, in-8, (1871).

La Touraine historique et monumentale. I. Amboise, le château, la ville et le canton, par L.-A. Bossebœuf, in-4 (1897).

En 1870, les membres titulaires seuls ont reçu la *Table analytique*, par Clément Proust, de l'*Histoire de l'église métropolitaine de Tours*, par le chanoine Maan, in-8 (1870), volume tiré à 50 exemplaires.

La Société a en outre accordé son patronage aux publications qui suivent :

Tableaux chronologiques de l'histoire de Touraine, par Noël Champoiseau, etc., gr. in-4 (1841).

La Touraine, histoire et monuments, in-fol. (Mame, 1855); cette belle publication ne porte pas mention du patronage de la Société, mais elle a été dirigée par son président, M. J.-J. Bourassé, et la plupart des articles sont dus à ses membres.

Album de l'exposition rétrospective des Beaux-Arts de Tours (mai 1873) par Léon Palustre, in-fol. (1873).

Monuments de la Touraine (1876, in-fol.); 56 planches photographiques représentant ceux dont la Société avait demandé le classement comme monuments historiques dans sa séance du 26 nov. 1873 (Cf. *Bulletin*, t. II, p. 535).

Registres des comptes municipaux de la ville de Tours (1358-1380), publiés par J. Delaville-Le-Roulx, 2 volumes in 8 (1878 et 1881).

Exposition rétrospective de 1890. Catalogue des objets exposés, 2^e édition revue et corrigée, 1 brochure in-12 (1890).

Exposition rétrospective de 1890. Notice sur les Rabelais de M. Bordes, 1 brochure in-12 (1890).

Album de l'exposition rétrospective de Tours (1890), par Léon Palustre, 1 vol. in-4 (1891).

TABLES DES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

I° MÉMOIRES : Table analytique des tomes I à XIV des *Mémoires*, par l'abbé C. Chevalier, insérée dans le tome XV.

II° BULLETINS : Table alphabétique des tomes I à V des *Bulletins*, par Léon Lhuillier, insérée dans le tome V.

III° BULLETINS ET MÉMOIRES. En préparation : Table alphabétique des *Mémoires* depuis le tome XV jusqu'au tome XL inclus et des *Bulletins* du tome I au 1^{er} janvier 1900 (tome XII), par H. de Lépinaist.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE

Séance du 28 novembre 1900.

PRÉSIDENCE DE M. L'ABBÉ L. BOSSEBEUF, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Ouvrages parus. — *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne* (1^{re} et 2^e trim. 1900), renferme une étude des plus documentées sur la Maison de Laval. — *Bulletin de la Société de Borda* (1900, 2^e trim.), Marques de tâcherons à Saint-Sever. — *Revue d'Auvergne* (1900, n^o 2), L'art roman auvergnat. — *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin* (t. XLIX), Anciens dessins des monuments de Limoges; vie de saint Yrieix; un souterrain-refuge à Liviers; monographie du canton d'Eymoutiers; étude sur les cloches du diocèse de Limoges. — *Mémoires de la Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de Beaune* (1899), Briques et pavages émaillés de l'atelier d'Argilly sous les ducs de Bourgogne. — *Recueil de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure* (juillet 1900), Le vieux pont de Saintes. — *Revue de Saintonge et d'Aunis* (septembre 1900), Baraudin et Alfred de Vigny. — *Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure* (t. XI, 3^e livr.), tombeaux des d'Estouteville à Valmont. — *Bulletin de la Société niernaise des lettres, sciences et arts* (4^e fascicule, 1900), Une léproserie de Nevers; Moules de monnaies romaines trouvés à Entrains. — *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Marne* (1900), Cahier des doléances des communes du bailliage d'Épernay en 1789.

Correspondance. — Accusé de réception par le Ministère des Beaux-Arts de nos *Bulletins* destinés aux Sociétés savantes et renvoi par le même de deux cadres renfermant les gravures que nous avions envoyées à l'Exposition de 1900. — Lettres de M. le curé de Saint-Paterne relatives aux statues revenant de l'Exposition; de MM. Auger, Brochard, Juet et Lablancherie, remerciant de leur admission à titre de membres correspondants; de

M. Bonnet, qui signale l'ancien *prieuré de Brennecey*, alias Berneçay (Saint-Quentin), aujourd'hui ferme délabrée.

Dons. — Par M. le C^{te} Ch. de Beaumont de plusieurs brochures dont il est l'auteur : *La Touraine au Petit Palais, Exposition de 1900* ; *Les tapisseries de Marie d'Albret* au musée de Nevers ; *Le Congrès archéologique de Chartres*. Des remerciements sont adressés à M. Charles de Beaumont.

Communications. — M. le Président signale le prix obtenu au concours des Antiquités de France par M. l'abbé Chabot, un de nos compatriotes.

M. l'abbé A. Marcault expose qu'il existe dans la rue du Petit-Saint-Martin un bâtiment fort ancien, jadis chapelle dont l'inscription, aujourd'hui disparue, rappelait que sur son emplacement avait été déposé, dès son arrivée de Candes, le corps du thaumaturge des Gaules. Mais alors, ajoute notre confrère, que signifie le nom de Petit-Saint-Martin donné à une chapelle de la rue Rapin ?

M. le Président répond que l'appellation populaire attribuée à la chapelle de la rue Rapin n'infirmes en rien la véritable et authentique dénomination du bâtiment de la rue du Petit-Saint-Martin, lequel n'était point le centre d'une paroisse.

Passant ensuite à une autre question, M. L. Bossebauf pense que si le fait de la naissance d'André Duchesne à l'Île-Bouchard repose seulement sur des preuves morales telles que l'affirmation du P. Martin Marteau, qui a été en relation avec le savant historien, il n'en est pas de même du fait de sa naissance en Touraine. A cet égard, dit notre Président, nous avons une certitude absolue fondée sur la déclaration formelle d'André lui-même. Dans son livre si instructif : *Les antiquités et recherches des villes*, etc., (1614), lorsqu'il arrive au chapitre consacré au « pays et duché de Touraine », il écrit, par manière de préambule, page 499 : « Desquelles (chastellenies) je marqueray icy par ordre les plus rares singularitez, afin que ma patrie me sache quelque gré et reconnaissance de n'avoir pas trahy par mon silence l'occasion de m'acquiescer de ce devoir envers elle ». De fait il consacre 40 pages à la Touraine, tandis que les provinces voisines, le Maine, l'Anjou et le Poitou sont décrites en quelques pages.

M. Grimaud déclare que ses recherches à l'état civil de Theneuil et de l'Île-Bouchard n'ont donné aucun résultat concernant la naissance d'André Duchesne.

M. l'abbé L. Bossebauf parle ensuite de l'église abbatiale de Marmoutier, qui pouvait rivaliser avec la cathédrale de Saint-Gatien et avec la collégiale de Saint-Martin pour l'ampleur des

proportions et l'intérêt architectural. Par malheur on ne sait du monument que ce qui a été publié par M. l'abbé Chevalier, dans le tome XXV des *Mémoires* de la Société, c'est-à-dire quelques données bien incomplètes. L'abbé Hugues de Rochecorbon (1210-1227) « entreprit le bâtiment de l'église dont il éleva les deux tours et acheva les quatre premières voûtes (travées) de la nef ». L'abbé Jean (1312-1330) « commença les portiques de l'église ». Dans une description, il est question de l'intérieur et, d'après un inventaire officiel de 1797, elle avait de longueur totale 56 toises, sur 26 « de largeur réduite ». était « en forme de croix latine et voûtée dans toute sa partie ». De la façade principale, on ne connaît que ce renseignement du même inventaire : « Au couchant de l'église, portique voûté couvert en ardoise, ayant en longueur 4 toises 4 pieds, sur 5 toises 3 pieds ».

Heureusement, avant la ruine totale, Ad. Morillon aîné a pris, en 1802, une vue de la façade et une autre des nefs. et, à l'aide de ces dessins qui figurent dans notre musée, on peut reconstituer l'ensemble de l'édifice. Nous commencerons par la façade occidentale. Aux trois nefs correspondaient trois portes monumentales de style ogival dans le genre de celles de la cathédrale de Tours ; les portes latérales ouvraient sous les deux tours qui encadraient la façade ; sur le flanc nord se développait un passage voûté dont on voit encore les arrachements. Sur le devant était un narthex, éclairé de trois grandes portes ogivales à voussoirs sculptés et appuyé par quatre contreforts de forme trapézoïdale. L'extrémité sud se rattachait au mur de clôture et celle du nord confinait à un escalier en spirale et, par celui-ci, au coteau et aux constructions qu'on y voit encore. Comme il présente le même développement que la façade de l'église et que ses trois baies correspondent aux trois ouvertures de celle-ci, il est à croire que, dans les dimensions indiquées plus haut, il convient de transposer les termes de longueur et de largeur. Les voûtes, en pierre d'appareil, formaient ainsi trois travées élégantes et, sous le toit en ardoise, courait un entablement en forme de tailloir. Ce narthex paraît appartenir au xv^e siècle.

Les deux tours semblent se rattacher originairement à l'époque romane, à l'instar d'ailleurs de celles de la cathédrale, et seraient des survivantes de l'église antérieure, si l'on en juge par le caractère des contreforts et surtout par les fenêtres à plein cintre que le dessin montre sur les côtés ouest et nord de la tour septentrionale, ainsi que dans la série des petites arcades avec colonnes et chapiteaux romans de la partie du triforium sous cette même tour. Elles auront été remaniées et surélevées au xiii^e siècle et aux âges qui suivirent. De fait, dans le dessin de Morillon, la tour

du midi est éclairée à l'est et à l'ouest de hautes baies ogivales ; au couchant, les deux fenêtres sont divisées en deux compartiments, celui de dessous, à arcature trilobée, et celui du dessus, à simple voussoir ogival, reposant sur un faisceau de colonnettes. La tour nord-ouest est analogue pour le côté occidental.

Une magnifique floraison de statues, de statuettes et de bas-reliefs s'épanouissait sur les portails et sur les tours. Commençons par la porte principale. A l'époque où le dessin a été fait, les sculptures des côtés avaient été brisées et il ne restait que des vestiges de colonnettes et de dais. Heureusement il n'en était pas de même de la partie supérieure. Le tympan présentait le Christ assis sous un dais, ayant à sa droite une sainte agenouillée (peut-être la Vierge), présentée par un ange ; dans le ciel d'autres anges. Au-dessous, le bandeau est occupé tout entier par un bas-relief figurant une foule de personnages avec ou sans vêtements. Cette scène représente, semble-t-il, le Jugement dernier, ainsi qu'on le voit dans plusieurs cathédrales, notamment à Bourges. Les cinq voussoirs sont décorés de statuettes formant comme le complément du sujet ; on remarque dans les deux plus rapprochés une série d'anges qui paraissent tenir les instruments de la Passion ; dans le suivant, des scènes de la Création et de la Chute ; dans les deux derniers, des personnages, la plupart assis, avec tablettes ou symboles, qui doivent être les apôtres et les évangélistes ; on reconnaît notamment saint Pierre tenant les clefs symboliques.

Le portail de droite ou épistolique, comme on disait jadis, montre, sur chacun de ses côtés, trois personnages sous des baldaquins et debout sur des colonnettes en guise de socle ; ils semblent porter des couronnes. Le tympan est décoré d'un bas-relief relatif à la vie de saint Martin. A la partie inférieure, le saint partageant son manteau ; au-dessus, dans le sommeil, il voit, tenant ce même manteau, le Christ figuré à mi corps à la manière byzantine. Les archivoltes montrent dans les deux premières séries des saints personnages debout ou assis ; dans la troisième, une série de cinq prélats avec la crosse ou la croix, c'est-à-dire, évêques ou archevêques. En effet, à partir du ^{xvii}^e siècle, les évêques firent porter la croix devant eux, c'était auparavant un privilège réservé aux archevêques, qui depuis lors, pour se distinguer, prirent une croix à double croisillon. Dans le quatrième voussoir se trouvent des saints dont on ne distingue pas bien les insignes ni les caractères.

La porte latérale du nord ne semble pas avoir reçu d'autres ornements que les motifs de sculptures sans personnages que comportait le style ogival. Les contreforts des tours, au travers

desquels est un passage correspondant à la galerie du triforium, sont décorés, à la partie supérieure, de chacun deux niches à arcatures trilobées renfermant des statues. A la tour sud, sur le contrefort méridional, sont deux chevaliers debout tenant une lance; sur les deux contreforts au couchant, en bas, deux évêques, et, en haut, deux personnages assis (et décapités) avec une sorte de tablette. A la tour du nord, également deux chevaliers sur le contrefort septentrional (peut-être saint Maurice et ses compagnons), tandis que les deux contreforts du couchant conservent au haut deux personnages assis (têtes absentes) et, au-dessous, deux saints debout (l'un sans tête) tenant une crosse; l'absence de mitre fait croire qu'il s'agit d'abbés, au moins pour celui qui est intact.

Entre les deux tours, à la partie supérieure de la façade, au-dessous de l'entablement et du tympan dont on voyait encore des traces, régnait une élégante galerie de statues dans onze niches trilobées, séparées par des colonnes et ornées de fines arcatures avec fleurons. Les statues debout portent sur des socles formés d'êtres animés; quelques têtes avaient disparu, d'autres conservent la mitre; les divers insignes, crosses et chasubles, indiquent que ce sont des statues de prélats. Dans la suite, cette élégante décoration, qui semble appartenir au xiv^e siècle, a été entaillée dans la partie centrale, pour donner place à une grande baie à plein cintre où se trouvait la rosace; cette modification se rapporte vraisemblablement au xvi^e siècle.

Telles sont les données qui nous sont fournies par le dessin en question, autant qu'il a été possible à M. l'abbé Bossebœuf de le lire avec la loupe.

M. L. Bousrez fait observer que nos collections s'entassent en des tiroirs où personne ne peut les examiner. Il propose donc d'ouvrir à M. Briand, actuellement à Paris, un crédit qui lui permette d'acheter à peu de frais trois vitrines de l'Exposition. Adopté.

M. l'abbé L. Bossebœuf a entretenu à deux reprises la Société des statues de Saint-Paterne; la première fois pour faire remarquer que les terres cuites se rattachaient, tout au moins, à deux époques bien différentes et, la seconde fois, pour montrer que la Vierge du groupe des Mages offrait une parenté frappante avec l'école de Léonard de Vinci, opinion qu'il a reprise plus récemment au Congrès des Sociétés des Beaux-Arts des départements. Comme ses conclusions sur ce dernier point ont été contestées dans un journal local, il estime de son devoir de reprendre la question devant la Société près de laquelle il l'a traitée tout d'abord.

Notre collègue examine l'ensemble des statues de Saint-Paterne,

qui proviennent de l'abbaye bénédictine de la Clarté-Dieu et forment un véritable musée de sculpture. Il les répartit en trois catégories. La classe la plus récente comprend les statues en pierre des quatre Docteurs de l'Eglise latine et le grand rétable de la Vierge au rosaire. M. le D^r Giraudet a écrit que ce rétable porte la signature de Mathieu Lespagnandelle, sculpteur célèbre, qui travailla au château de Richelieu. M. l'abbé L. Bossebœuf a vainement cherché cette signature, mais il reconnaît que l'attribution n'est pas en opposition avec le caractère de l'œuvre et les circonstances ; vers l'époque où cet artiste travaillait à Richelieu, le couvent avait pour abbé Jean de Sazilly, proche parent du gouverneur du château.

Une deuxième série comprend les terres cuites exécutées dans le premier tiers du xvi^e siècle ou dans la seconde moitié du siècle précédent. On peut y rattacher les statues de saint Joachim et de sainte Anne (dont l'une porte la date 1632), celles des anges qui, les unes et les autres, faisaient jadis partie du groupe principal, et, en outre, saint Joseph et les Mages qui, actuellement encore, composent le groupe factice de l'Adoration des Mages.

Cette seconde catégorie doit être rapprochée des statues exécutées au cours du xvi^e siècle par le Tourangeau Antoine Charpentier et par le Manceau Charles Hoyau pour divers couvents, en particulier pour celui des Minimes du Plessis ; quelques-unes se voient actuellement dans l'église de La Riche ; il y a manifestement des liens de parenté entre ces sculptures.

Quant à la Vierge assise, c'est une œuvre exquise et tout à fait à part, pour laquelle on a dû faire plus tard les personnages du groupe. Cette terre cuite, examinée de la tête aux pieds, dans la coiffure, dans l'attitude, la chaussure de sandale et, surtout, dans l'expression, porte manifestement le reflet de l'école de Léonard de Vinci. M. l'abbé L. Bossebœuf, qui a beaucoup étudié ce maître à Milan et à Florence, a signalé naguère et salue de nouveau l'influence de l'incomparable artiste mort en Touraine, sinon dans l'œuvre elle-même, du moins dans le dessin et la maquette qui l'ont inspirée. Aussi bien, afin de s'assurer que ses impressions n'étaient pas sans fondement, il les a communiquées à M. Alfred Lenoir, fils et petit fils des maîtres des arts, Alexandre et Albert, et, lui-même, l'un des plus éminents statuaires du xix^e siècle, et M. Lenoir a partagé cette manière de voir.

A l'appui de sa thèse, M. le Président fait passer une quantité de photographies de statues en s'attachant à montrer la différence de modelé entre les ouvrages italiens et les œuvres françaises, et, à titre de simple remarque, il fait observer qu'en général, à l'inverse du nôtre, l'art italien du xvi^e siècle représente la Vierge avec les pieds nus.

M. Ch. de Beaumont, pour des raisons exposées dans son étude intitulée *La Touraine au Petit Palais*, ne croit pas pouvoir partager l'avis de *M. Bossebœuf*, et il estime française cette œuvre remarquable.

M. l'abbé L. Bossebœuf, pour mieux confirmer sa manière de voir, convie les membres de la Société à faire une excursion à Saint-Paterne, afin d'examiner les statues dans tous leurs détails lorsqu'elles seront ramenées de l'Exposition rétrospective.

M. Faye parle des conditions renfermées dans le testament de *M. Meusnier* lequel charge notre Société d'employer exclusivement son legs au rétablissement du déambulatoire de l'église de Beaulieu, à la construction d'un portail et à l'achèvement de la partie spécialement réservée au culte. N'oublions pas, dit *M. Faye*, que cette église est un bâtiment communal et relève du ministère des Beaux-Arts. A ce titre, avons-nous le droit d'y toucher, et dans quelle mesure ? L'établissement d'un déambulatoire et, par ce mot, le défunt a certainement voulu désigner des absidioles, entraîne la destruction de tout le chevet qui remonte au xv^e siècle. L'édification d'un portail roman est elle-même une très grosse question et la somme léguée, sur laquelle la Société doit prélever d'abord les droits de donation, serait-elle suffisante pour accomplir le désir du testateur ? Celui-ci, cependant, a témoigné à la Société une confiance dont elle ressent tout l'honneur. Il est probable aussi que *M. Meusnier* n'a point voulu prescrire l'ordre immuable des travaux tel qu'il l'a inscrit.

A la suite d'une discussion provoquée par cet exposé, *M. Faye* estime que la Société, afin ne pas s'engager pour l'avenir, pourrait charger son Président de s'entendre avec la légataire pour rédiger un acte par lequel la Société serait en droit de faire faire les travaux d'après un projet conforme à l'interprétation logique du legs arrêtée par les deux parties.

Cette proposition est adoptée.

En présence des remaniements fréquents qui menacent les antiques souvenirs de la ville, *M. le Président* propose d'instituer une Commission dite « du Vieux Tours », qui étudierait les monuments intéressants, veillerait à leur entretien ou conservation, recueillerait les vues, plans, dessins ou gravures et autres reproductions, de façon à constituer une salle spéciale de notre Musée. Le Bureau en a désigné les membres qui seraient : MM. le Président et le Secrétaire général, Avisseau, Bataille, Berthiault, Boille, Bonnaudet, Bonnery, L. Bossebœuf, Boué, Boullay, L. Bousrez, Briand, de Clérambault, Coëllier, Damien, Delpérier, Faye, Florence, Fournier, L. de Grandmaison, Guérin, Hardion, Esnault, Imhaus, Langlois, Laurent, Leduc, Lemaitre,

de Lépinaist. Lesourd. abbé Pellé, Perret, E. Pic-Paris, R. Roze, Sagey, A. Viot. — Ce projet est adopté

M. Grimaud signale un médaillon en pierre d'Alexandre-le-Grand orné d'une inscription. Cet objet de la Renaissance se trouvait à Chinon sur une maison actuellement démolie, et il a été vu par MM. Boulay de la Meurthe et Bousrez.

M. Boullay fait passer une monnaie de Louis le More, gouverneur de Milan, avec l'inscription : LVDOVICVSPATRVVS (?) GVBNANS. Au revers l'effigie de Jean Galéas Sforza, duc de Milan, avec l'exergue, IO. GZ. M. SF. VICECO. DVX. MLI. SX. Cette pièce, qui ne porte aucun millésime, a été trouvée à Fontenailles, commune de Louestault.

Présentation. — Plusieurs collègues présentent la candidature de M. Etienne Chaumier, greffier du Tribunal civil de Chinon.

La séance est levée à 4 heures et quart.

Le Secrétaire général,

DE LÉPINAIST.

Séance du 26 décembre 1900.

PRÉSIDENCE DE M. L'ABBÉ L. BOSSEBŒUF, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Ouvrages parus. — A signaler : le *Bulletin de la Commission historique du Nord* (t. XXIII), avec une étude sur les portraits que possèdent les bibliothèques d'Arras, de Bruxelles et de Lille. — *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier* (t. II, fascic. I), présentant un chapitre sur Jacques Cœur, et un autre, avec nombreuses planches, sur la cachette du fondateur de Launac. — *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (1^{er} trim. 1900., où il est question de la collection de M. Crignon relative à Jeanne d'Arc. — *Revue historique et archéologique du Maine* (1^{er} sem. 1900); on y lira avec intérêt un passage sur le théâtre au Mans, au XVIII^e siècle, et une étude biographique et littéraire sur Racan. — *Mémoires de la Société des Sciences et Arts de Vitry-le-François* (t. XIX), présentant une étude sur l'helléniste Fr. Tissard, d'Amboise. — *Bulletin de la Société polymathique du orbihan* (1898, 1^{er} et 2^e sem.), relatant la série des fouilles exécutées aux environs de Carnac et un travail sur le bronze dans le centre de la Bretagne-Armorique. — *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* (1900, 2^e livraison); très intéressant travail sur l'orfèvrerie en Franche-Comté du VII^e au XVIII^e siècle. — *Bulletin et Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest* (t. XXII, 2^e série, 1899). — Dépôt du *Bulletin* de notre Société (4^e trimestre 1900). Il convient d'y signaler à la ligne 5 de la page 257 un errata : Au lieu de 1664, il faut lire 1644.

Correspondance. — Lettre de deuil de la Société archéologique du Limousin à l'occasion de la mort de son Président, M. le chanoine F. Arbellot, dans sa 84^e année. — Fascicule annonçant que la 25^e session du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements se tiendra du 28 au 31 mai inclus à l'Ecole des Beaux-Arts. — Lettre de M. le Président de la Société littéraire et artistique de la Touraine, portant que le 16 et le 17 décembre aura lieu une fête en l'honneur du potier-céramiste Charles-Jean Avisseau, avec conférence par M. Hennion; banquet et pose d'une plaque sur la maison de l'artiste. Invitation est adressée à notre Président. — Excuses de plusieurs de

nos collègues qui ne peuvent assister à la séance. — D'après une lettre de M. G. Desaché, des vitraux doivent être exécutés pour l'église de Notre-Dame-la-Riche. Notre Président est invité à en examiner les croquis.

Dons. — *M. l'abbé Pellé* fait hommage de ses *Notes historiques sur l'église Saint-Symphorien de Tours*. La Société lui exprime toute sa gratitude.

Communications. — M. le trésorier expose la situation financière en clôture de l'exercice 1900, et reçoit pour son excellente gestion la plus complète approbation et les félicitations de l'assistance.

M. le Président informe la Société du décès de *M^{lle} Pellechet*. « Comme pour mettre le comble à ses coups, dit-il, la mort vient de nous enlever une Sociétaire sur laquelle notre Compagnie fondait de précieuses espérances. *M^{lle} Pellechet*, sous bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale et officier de l'Instruction publique, avait entrepris et menait activement à bonne fin la tâche de rédiger le Catalogue des incunables des bibliothèques de France. Ce travail ardu, nous avons pu constater avec quel savoir merveilleux, quelle conscience absolue et quelle parfaite bonne humeur elle le poursuivait sans relâche, en particulier pour ce qui est des incunables de Touraine. On ne la trouvait pas moins disposée à faire profiter autrui de son érudition et de son expérience consommées qu'à accroître le trésor de ses recherches marquées par de précieuses découvertes.

« *M^{lle} Pellechet* avait une prédilection particulière pour la Touraine où elle revenait avec le plus vif plaisir. Elle connaissait et appréciait nos œuvres d'art. et, pour mieux montrer cet attachement, elle demanda à faire partie de la Société archéologique afin, dit-elle, qu'une fois éloignée nos « Publications lui rappelassent les monuments de notre belle Touraine ». Comme don de joyeux avènement, elle remit cent francs destinés à la reproduction d'un objet d'art ou à telle autre fin qui agréerait à la Société. *M^{lle} Pellechet* n'entendait pas limiter à cette générosité le concours qu'elle se proposait d'accorder à la Compagnie. Non contente de la promesse de nous adresser pour les publications les notes qui intéresseraient l'histoire du pays elle offrit de faire elle-même la photographie des dessins de Gaignières conservés à la Bibliothèque Nationale et relatifs à notre province, proposition d'autant plus favorable que *M^{lle} Pellechet* n'excellait pas moins dans le maniement de l'appareil à photographie que dans la pratique des autres arts.

« Parmi les édifices de Touraine, notre collègue, suivant la pente de son cœur vers les déshérités, avait jeté son dévolu sur l'inté-

ressante chapelle de Seigne, à Bléré. Elle entama les pourparlers utiles pour la restauration de cet élégant édifice de la Renaissance. Dans une lettre, datée du 26 décembre 1899, elle écrivait au Président : « Lorsque les murs seront consolidés et la toiture protégée, il y aura lieu de restaurer la chapelle. et, à ce moment, je mettrai à la disposition de la Société mille francs qui pourront peut-être décider la Commission des monuments historiques à voter quelques subsides. »

« Tant de savoir, de bon vouloir et de générosité nous donnent la mesure de la perte considérable que nous venons de faire en la personne de M^{lle} Pellechet. C'est de grand cœur que nous nous associons à la douleur ressentie par les membres de sa famille, à laquelle nous adressons toutes les condoléances de la Société. »

M. L. de Grandmaison a recherché de nouveau la source du faux acte de baptême de Descartes, dont il s'était déjà occupé (voir tome LX de la « Bibliothèque de l'École des Chartes », p. 444-445). Aux Archives d'Indre-et-Loire, dans le dossier de la commission qui réunit les fonds nécessaires à l'érection à Tours d'une statue de Descartes, existe une copie du faux acte de baptême renvoyant comme source au t. XXIV de la collection dite de dom Housseau, conservée à la Bibliothèque nationale. Cette copie, sur une fiche qui porte le timbre du « Cabinet historique de H. Lambron de Lignim », est toute entière de la main de cet érudit et on ne saurait mettre en doute sa parfaite honorabilité et sa conscience historique. L'assertion de M. Giraudet affirmant que l'acte faux avait été emprunté à cette collection, assertion citée déjà par M. de Grandmaison, se trouve ainsi confirmée, et il n'est plus possible d'accuser la Société archéologique de Touraine d'être l'auteur de ce faux. Il y a toutefois lieu de reconnaître que, malgré des recherches minutieuses, l'acte faux n'a pu être retrouvé dans les deux tomes de la collection de dom Housseau portant actuellement les numéros XXIV¹ et XXIV². Comme la copie de M. Lambron de Lignim est antérieure à 1843 et que la collection paraît avoir été reliée depuis cette date, on doit supposer que, lors de la reliure, des modifications ont été introduites dans le classement des volumes et des pièces.

M. l'abbé L. Bossebœuf parle ensuite de la belle Louison pour laquelle Gaston d'Orléans eut un caprice et qu'il présenta en 1639 à sa fille, M^{lle} de Montpensier, en l'hôtel de la Bourdaisière. Cette personne, née le 21 septembre 1619, appartenait à une famille poitevine, les Rogier, dont un membre fut maire de Tours. Notre président fournit quelques détails sur la généalogie des Rogier, sur les faits et gestes de Gaston qui leva des troupes en Touraine, mais dut les licencier faute d'argent. Il organisa un

ballet et fit jouer la comédie à l'hôtel de la Bourdaisière, édifice qui subsisterait peut-être au numéro 27 de la rue du Cygne. Le père de la « belle Louison » était seigneur de la Marbellière (commune de Joué), on voit encore sur la maison une inscription du *xvii^e* siècle avec des armoiries mutilées. Quant à sa fille, elle eut de Gaston un fils qui ne fut jamais légitimé, devint général et gouverneur d'Oran pour le compte de l'Espagne.

M. L. de Grandmaison communique à la Société une note de *M. le comte de Saint-Exupéry* destinée à la « Revue archéologique » et relative à des *empierrements découverts à Cracant*, qui occupent une longueur d'environ deux kilomètres dans les landes et les bois de cette commune et se prolongeraient, dit-on, à l'Est jusque sur le territoire de Panzoult. Il en existait autrefois de semblables sur les coteaux de Sonnay ; dans le pays on les désignait sous le nom de voie romaine et l'on en retrouve encore des traces au-dessus du village des Malvaudières, dans le parc de Sonnay et au lieu dit les Huttières. M. de Saint-Exupéry signale également près de ces empierrements plusieurs amas de gros rochers dans lesquels on reconnaîtrait soit les restes d'un camp gaulois, soit des tumuli précédemment fouillés ; l'un deux toutefois semble intact, il est situé entre les lieux dits les Jardins et la Poissonnerie. Ces amas, composés de cinq, dix et même trente rochers, présentent tous la forme circulaire. Un plan teinté accompagne cette note et permet de se rendre compte de la situation de ces antiques agglomérations.

M. l'abbé L. Bossebœuf entretient la Société de la *famille de Rabelais* et ajoute quelques renseignements à ceux déjà contenus dans nos publications. Ils proviennent d'un registre de la fabrique de Saint Maurice de Chinon, conservé aux archives départementales (G. 770). Il s'agit d'une rente de huit livres due à l'église de Saint Maurice par les ayant-droit de « M^r Anthoine Rabelais, sieur de la Devinière, et sa femme, suivant leur testament et jugement de vingt deuxiesme jour de janvier mil cinq cens cinquante neuf, aux charges de dire deux anniversaires par chacun an, savoir un le jour et feste Saint-Anthoine, l'autre, à la feste de Sainte Catherine et chacun mercredi de la sepmaine une messe ».

Cette rente, due à la Saint-Michel, était assignée sur des immeubles que Ives Le Nain, conseiller et élu, et André Guérin, procureur à Chinon, avaient acquis de « messire Jehan Burges, prêtre, curé de la paroisse de Cinais, l'ung des héritiers de defuncte Catherine Pelu, veuve de Jehan Richer. » Les « appartenances » étaient situées dans le voisinage de « l'auditoire royal dud. Chinon ». D'après la même pièce, « les tiltres de la

rente sont ung partaige du vingt sixiesme jour de janvier mil cinq cens trente quatre, faict des biens de la succession dudict Anthoine Rabelais et sa femme, entre Jamet Rabelais, Anthoine Rabelais, René Pellu et Françoise Rabelais sa femme, Jehan Gallet Michel Eude (?) et aultres héritiers ; plus ung aultre partaige faict entre les dessus dicts de lad. succession du quatorziesme jour d'aoust mil cinq cens trente neuf, par lequel ils estoient chargés de payer lad. rente de huit livres à l'église de Saint Maurice pour raison dud. service ». Une sentence du 9 décembre 1583 rendue à Chinon, et une autre du 15 mars 1585 rendue à Tours, condamnèrent M^r Jean Richer et sa femme, ainsi que Nicolas Martin et M^r Jacques Beaudelon à « paier, parfaire, continuer lad. rente » ; aussi une sentence du 9 mai 1622 condamna lesd. Le Nain et Guérin à payer la même rente.

M. l'abbé L. Bossebœuf est porté à croire que Antoine Rabelais, dont il est ici question, est le même que celui qu'il a signalé, voilà quelque quinze ans, comme signant aux « plaidz de l'abbaye de Seuilly », le 15 février 1556. Il ajoute qu'il a rencontré dans les Registres de Tours Marie Rabelays épousant, en 1560, Pierre Duchamp, paroisse Saint-Pierre-le-Puellier.

En attendant que des documents plus précis permettent d'établir les origines d'une manière rigoureuse, M. Bossebœuf inclinera à déterminer ainsi la parenté de Rabelais, d'après l'acte précité. La souche serait N Rabelais, possédant un domaine à la Devinière, paroisse de Seuilly, dont seraient sortis François Rabelais, né et baptisé à Seuilly, en 1482, et Antoine, qui fut sieur de la Devinière. De sa femme Catherine X.. (l'anniversaire se célébrant le jour de sainte Catherine, comme celui du mari à la fête de son patron, saint Antoine), le sieur de la Devinière eut : Jamet, Antoine et Françoise ; celle-ci épousa René Pellu, dont elle eut Catherine, qui donna sa main à Jean Richer.

M. Grimaud, dans ses recherches sur la famille de Rabelais, a constaté que le père du célèbre curé de Meudon fut un légiste, mais il n'a pu relever dans les actes notariés le nom de François. Serait-ce parce que ce dernier était un religieux, situation qui entraînait la mort civile ? Tel est en effet l'avis de M. le Président. Notre collègue annonce que de nouvelles fouilles doivent être pratiquées au château de Chinon et qu'il en observera les résultats.

M. Briand donne quelques détails sur ses démarches auprès des directeurs de l'Exposition, afin d'acheter des *citrines* que l'on s'appropriait à supprimer. Payées à raison de 20 fr. le mètre linéaire, elles valent bien le double et nous seront de la plus grande utilité. Reste à savoir où les déposer provisoirement.

M. Faye serait d'avis de les mettre aux Magasins généraux où

la location mensuelle est de cinquante centimes par cent kilos, la dépense atteindrait donc environ 7 à 8 francs par an.

Après diverses observations, l'assemblée décide de confier nos trois vitrines à M. Bossebœuf, brasseur, place des Halles, qui consent à les conserver gratuitement dans une partie de ses vastes locaux. La Société exprime en outre sa profonde reconnaissance à M. Bossebœuf.

M. le Président annonce que huit monnaies d'or des époques Charles VIII, François I^{er} et Charles IX ont été trouvées dans une cachette à Saint Symphorien. Ces pièces, dont la plus récente est de 1564, étaient renfermées dans un sac qui doit être de l'époque.

Ensuite M. l'abbé L. Bossebœuf, parlant du procès de Jeanne d'Arc, dit que, au cours des interrogatoires, il est question d'une femme nommée *Catherine, de la Rochelle*, qui prétendait avoir des visions que la Pucelle qualifie de « songes creux ». Cette femme commit la mauvaise action de s'exprimer en termes défavorables sur la fidélité de la capitale de la Touraine. Aussitôt la municipalité s'empressa d'envoyer un messager pour protester de son dévouement auprès du roi et de la reine d'Anjou et de Sicile, qui répondirent en proclamant leur absolue confiance. Les Registres de la ville renferment à ce sujet les renseignements que nous transcrivons ici :

« 10 septembre. J. Burget père de l'ordre Saint-Augustin, reçoit X livres pour salaire d'avoir esté à Sens devers le roy et la royne de Secille leur porter lettres faisant mencion de certaines paroles chargeant le bien et honneur des gens de la ville et de la ville d'Angers et que avoit dites et seurées une femme de devocion nommée Katherine qui est de la Rochelle; lesquelles paroles est que en lad. ville avoit charpentiers qui charpentoient non pas pour logeys, et que si en prenoit garde lad. ville estoit en voye de prendre briefvement un mauvais bout, et qu'en icelle ville avoit gens qui le savoient bien. Il a rapporté lectres faisant mention que de ce n'avoient aucunement oy, parler ne le Roy ainsi que ceulx auxquels ils en ont parlé, et que le Roy se fye bien es gens d'esglise et bourgeois (1) ».

Les registres des *délibérations de l'Hôtel de Ville de Tours* (t. XXXVIII) nous apprennent qu'en 1632, le 25 décembre, on décida de faire un présent de boîtes de confitures au seigneur cardinal-duc de Richelieu, qui est à Couzières, et d'aller le saluer de la

(1) *Papiers des mandemens, etc.*, de 1429 à 1430, t. 63, p. 274.

part de la ville. Le 26, des échevins furent députés pour aller le saluer à Amboise.

Elections. — M. Chaumier, présenté à la dernière réunion, est élu membre correspondant. — MM. Bironneau et l'abbé Fay, vicaire à Saint-Cyr, sont nommés membres titulaires.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général.

DE LÉPINAIST.

Séance du 30 janvier 1901.

PRÉSIDENCE DE M. L'ABBÉ L. BOSSEBŒUF, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Ouvrages reçus. — *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques* (1899, n° 3 et 4), où figure un inventaire d'un barbier de Crest en 1427. — *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais* (1900, 3^e et 4^e trim.); il convient d'y signaler des études sur les graveurs de l'école de Fontainebleau et Juste de Juste et sur les abbés de Ferrière. — *Le Musée municipal de Châteauroux* (1900). — *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe* (t. XXVII), contenant les photographies des effluves humains. — *Recue de Saintonge et d'Aunis* XXI^e vol., 1^{er} livr., janvier 1901). — *Analecta Bollandiana* (t. XIX, fascic. II-III) Plusieurs chapitres à y signaler, notamment : la légende de saint François d'Assise ; le saint Suaire de Turin ; le culte des saints sous les Mérovingiens. — *Bulletin de la Société dunoise* n° 125, janvier 1901). — *Bulletin de la Société archéologique de Nantes* (1899, 3^e fasc et 1900, 1^{er} fascic.) avec un tableau général des plus anciennes civilisations du pays de Guérande. — *Bulletin de la Société archéologique de Sens* (t. XIX) présentant une étude sur la fille de Jean Cousin et Etienne Bouvyer, avec armoiries — *Bulletin de la Société des sciences et arts de Rochechouart* — *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir* (janvier 1901). Il convient d'y signaler une bibliographie de la cathédrale de Chartres. — *Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences et arts de l'Eure* (V^e série, t. VII 1899). — *Bulletin de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (sept.-oct. 1900) avec une intéressante relation sur les fouilles de la nécropole punique de Carthage. — *Annales de la Société archéologique de Bruxelles* ; remarquable publication des plus luxueuses comme impression et planches. — *Journal des Savants* (nov.-déc. 1900). — *Recue historique* (t. LXXV). — *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne* (3^e trim. 1900) contenant de curieux documents relatifs à la Touraine et à la maison de Laval — M. le Président dépose sur le bureau le *XLI^e volume de nos Mémoires* comprenant onze inventaires de mobiliers ecclésiastiques et civils et diverses études sur Diane de Poitiers, Agnès Sorel, la seigneurie

de la Roche-Bertauld, la fabrique de soieries de Tours, la sainte Chapelle de Champigny, etc., avec plusieurs planches et gravures.

Bons. — Par M. le curé de Rochecorbon : un *incunable* de 1501 (Regimen sanitatis Salerni); — par M. le ministre des Beaux-Arts : un *album des monuments de la Touraine* photographiés par M. Blaise; — au nom de notre défunt collègue, M. Gouin, ancien instituteur : quatre *monnaies* dont une mexicaine et un tournois de Gaston (usufruitier) de 1650; — par M. Chollet : une *monnaie* de Constantin II; — par M. Boullay : un fac-similé de la *pièce de Ludovic Sforza* (voir séance du 28 novembre), que M. L. Bousrez a bien voulu mouler. — M. le Président exprime aux donateurs toute la reconnaissance de la Société.

Correspondance. — MM. Dubreuil-Chambardel et de Châtillon s'excusent de ne pouvoir assister à la séance. M. Gilles, dont la démission remonte à l'époque où il devait s'éloigner de Tours, sollicite sa réintégration dans nos rangs comme titulaire.

La Société fait droit à cette demande et nomme en même temps titulaires MM. Collombier et Imhaus.

Les héritiers de notre regretté collègue M. le curé Brung, proposent à la Société de recevoir, à *titre de dépôt*, son importante collection d'*instruments préhistoriques*. Cette demande est adoptée.

Communications. — La Préfecture, en conformité des instructions ministérielles motivées par la vente ou la disparition regrettable d'objets ayant une valeur artistique, a prié l'archevêché de vouloir bien faire dresser dans les églises un *inventaire* dont un duplicata serait déposé dans chaque mairie. Notre Société serait appelée à participer à ce travail.

Avant de procéder au renouvellement triennal du Bureau, M. le Président, pour se conformer à l'art. 8 du règlement, résume et rappelle les travaux qui ont vu le jour depuis son entrée en fonction, les études des vieilles archives, les inventaires si remplis de détails inédits, les fouilles signalées et surveillées, les excursions toujours si instructives, les fêtes du centenaire de Descartes et enfin les conférences brillamment organisées dans plusieurs de nos petites villes, où nos orateurs et nos excellentes projections photographiques ont mérité de chaleureux applaudissements. Ces manifestations extérieures ont grandi le renom de notre Société dont le musée a reçu, pendant ces six dernières années, 1067 objets, en même temps que nos rangs s'ouvraient pour 130 nouveaux confrères. M. le Président exprime en termes émus ses remerciements à la Compagnie qui lui a témoigné tant de confiance et de sympathie, d'abord en le plaçant à sa tête, puis en lui renouvelant en 1898 son mandat pour trois

autres années. Il s'adresse ensuite au Bureau qui lui a facilité sa tâche en menant à bien tous les détails de chaque service, et n'a garde d'oublier les membres du Conseil d'Administration et du Comité de Publication, dont la compétence s'est manifestée en toute occasion ; il remercie particulièrement M. L. Bousrez dont le talent a permis d'étudier avec intérêt au moyen de projections photographiques remarquables, les plus beaux monuments de la contrée

En terminant, M. l'abbé Louis Bossebœuf salue la mémoire de nos vaillants et regrettés défunts, de notre éminent Palustre dont il a pris la redoutable succession, de nos collègues dont les travaux plus modestes ont cependant témoigné de la vitalité scientifique de notre Compagnie.

Cette allocution, qui figurera *in extenso* dans le *Bulletin*, est suivie d'unanimes applaudissements.

Elections générales. — Il est donné lecture des articles 9 et 10 des Statuts de la Société qui doit, en conséquence, élire un nouveau Président et procéder au renouvellement de son Bureau. 37 membres titulaires ayant seuls droit de vote sont présents :

Sont élus :

Président : M. Faye.

Vice-Président : M. Louis de Grandmaison.

Secrétaire-général : M. de Lépinaist.

Secrétaires-adjoints : MM. Jouanneau et l'abbé Fay.

Conservateur des collections : M. Briand.

Conservateur-adjoint : M. Louis Bousrez.

Trésorier : M. Camus.

Vice-trésorier : M. de Clérambault.

Bibliothécaire-archiviste : M. Berthiault.

Bibliothécaire-adjoint : M. le C^{ie} Charles de Beaumont.

Membres du Comité d'administration : MM. Ratel, Laurent et Langlois.

Membres du Comité de Publication : MM. Lhuillier, Bonnaudet et Louis Bossebœuf.

MM. Bonnery, trésorier sortant, Féau, vice-trésorier, Vincent, bibliothécaire-adjoint, et l'abbé François Bossebœuf, membre du Comité de publication, avaient déclaré décliner toute candidature.

Enfin la Société désigne à l'unanimité des voix pour faire partie de la *Commission des édifices départementaux* : MM. Ch. de Beaumont, Bonnaudet, L. Bossebœuf, Collon, Damien, Faye, A. Gabeau, Gazeau, Gillet, Hardion, Le Grix, Sagey, A. Viot.

A la suite de ces opérations, M. l'abbé Bossebœuf proclame successivement le résultat des votes et déclare le nouveau Bureau

constitué pour trois ans, conformément aux Statuts; puis il cède le fauteuil au nouveau président.

M. Faye, prenant alors la parole, exprime à l'assistance toute sa gratitude pour la confiance dont elle l'honore. Mais son élection n'est pas sans exciter en lui un mouvement profond d'inquiétude, lorsque, d'un regard jeté sur le passé, il évoque le souvenir de ses devanciers, de ces hommes éminents dont il lui faut recueillir le lourd héritage, les Champoiseau, les Lambron de Lignim, les Bourrassé, les Grandmaison, les Chevalier, les Boulay de la Meurthe, les Palustre et son très remarquable prédécesseur, M. l'abbé Louis Bossebœuf. Parmi eux, dit M. Faye, je n'aurai garde d'oublier M. Delaville-le-Roulx, le premier des présidents, qui m'a associé aux travaux du Bureau et appelé à la vice-présidence de la Société. Je veux, ajoute-t-il, adresser un souvenir à la mémoire de Palustre, ce savant renommé dont la réputation avait même franchi les mers; Palustre, dictionnaire vivant, homme universel, qui fut la gloire de notre Compagnie. C'est lui qui guida mes premiers pas dans l'étude de l'archéologie, c'est lui qui m'apprit à aimer votre Société, il fut le premier de mes maîtres, le meilleur de mes amis.

Puis se tournant vers M. l'abbé L. Bossebœuf : « Permettez-moi, continue M. Faye, de vous dire combien il est à regretter qu'un impitoyable règlement nous oblige à vous choisir un remplaçant. Palustre avait donné à notre Société une très vive impulsion, un renom magnifique; par ses soins avait été organisée une exposition merveilleuse. Sa mort, considérée par tous comme un désastre, avait semé l'inquiétude dans nos rangs; nos craintes se sont rapidement calmées, Palustre avait en vous un véritable successeur. Sans parler du tact et de la délicatesse que nous avons tous appréciés pendant vos six années de présidence, pourquoi ne pas citer encore ces innombrables études aussi variées qu'intéressantes ce magnifique travail sur « Amboise et son canton » qui vous a valu et les éloges officiels et les félicitations unanimes du monde savant et artistique? « Pourquoi ne pas rappeler ces charmantes visites faites sous votre direction à nos vieux monuments de Tours, dont votre science faisait revivre en un langage précis et sans étalage les temps passés. Chacun n'a-t-il pas en mémoire ces excursions annuelles préparées avec un soin minutieux et que vos notes rendaient si pleines de charme et d'intérêt? Elles formeraient un recueil de monographies des plus séduisantes. Ce qu'il importe de bien établir c'est, grâce à vos efforts, le rajeunissement de nos traditions, en sorte que l'on a dû abandonner l'idée erronée faisant de l'archéologue un être un peu à part, plongé dans les vieilles paperasses ou considérant, au coin de son feu,

quelque pot fêlé. Il suffit de se rappeler l'organisation si réussie de conférences à Tours, à Amboise, à Chinon, à Loches, où des études locales, que venaient égayer quelques morceaux de musique, ont attiré et charmé le public. On a compris que l'on pouvait être savant sans être ennuyeux. et l'on est venu à nous. — La Société archéologique est apparue sous les traits, non d'une antique douairière, mais d'une femme d'esprit, jeune, vivante, très moderne. j'oserai presque dire. très « *nouveau siècle* ».

« Que reste-t-il à faire au nouveau président, ajoute M. Faye ? S'il n'est ni un savant ni un professionnel, il est homme de bonne volonté ; c'est assurément, selon lui, ce qui a dicté le vote de la Société. Il existe donc entre elle et lui une sorte de contrat réciproque puisque, de son côté, il fonde une ferme espérance dans le bon vouloir de notre Compagnie et, en particulier, en ceux qui viennent d'être appelés à constituer le Bureau. Il les remercie d'avoir accepté cette mission et sait d'avance rencontrer en eux de puissants et dévoués auxiliaires. Que tous donc apportent leur pierre à l'édifice commun en prenant pour devise : « pour la science et par le travail », afin de contribuer dans un effort commun à la prospérité de notre belle Société ».

M. Faye recueille, en s'asseyant, les bravos unanimes de l'assistance et propose de conférer à *M. l'abbé Louis Bossebœuf* le titre de *Président honoraire*. Cette motion est de nouveau soulignée par les applaudissements de tous.

M. Collombier donne quelques détails sur les monnaies cachées à Saint-Symphorien dans une vieille poutre et signalées au dernier procès-verbal. Ce sont huit écus d'or dont trois au Soleil de Charles VIII. un à la Croisette, trois au Soleil de François I^{er} et un au Soleil de Charles IX portant la date de 1564. Il y a tout lieu de croire que l'enfouissement remonte à cette époque troublée des guerres de religion. d'autant plus que le sac renfermant ces monnaies semble être lui-même du temps.

M. le Président, au sujet du *legs Meusnier*, donne lecture d'un projet de délibération qui lui permettra d'intervenir, au nom de la Société, auprès de la légataire universelle :

EXTRAIT DU REGISTRE DES DÉLIBÉRATIONS DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE, RECONNUE COMME ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 10 JUIN 1872.

Séance du 30 janvier 1901.

Élection du Président : M. Henry Faye, avocat à Tours, est proclamé président de la Société archéologique pour une période triennale commençant à dater de ce jour.

La Société archéologique de Touraine donne mandat à son Président pour arrêter avec M^{lle} Rosalie-Julie Chauveau, légataire universelle de M. Pierre Lucien-Fulgence-Louis Meunier, décédé à Beaulieu, le 18 juillet 190, les termes dans lesquels doivent être interprétées les conditions imposées par le testateur à la délivrance du legs particulier fait à la Société archéologique ;

En conséquence, signer l'acte préparé par M^r Hénault, notaire à Loches, aux termes duquel la D^{lle} Chauveau s'engage à délivrer le dit legs à la Société archéologique dès que cette dernière aura été autorisée à l'accepter.

Pour copie conforme :

Le Secrétaire général. DE LÉPINAIST.

Cette rédaction est approuvée par la Société.

M. L. Bousrez nous communique une lettre du 24 décembre par laquelle son correspondant, M. Alousque, instituteur, déclare être arrivé, après de nombreuses recherches à déterminer l'emplacement de la demeure des anciens curés de Boussay :

« Avant la Révolution, le presbytère de Boussay était à l'ouest de l'église, joignant l'ancien cimetière aujourd'hui transformé en partie place publique et jardin. Ce vieux presbytère (ou la cure, comme on dit encore) est la propriété de M. le V^e Eric de Becdelièvre, petit-fils et héritier de feu le marquis de Menou.

« La cuisine était en sous-sol, on y descendait par un escalier d'environ 20 marches dont l'accès est aujourd'hui muré.

« La salle à manger était éclairée par deux fenêtres regardant l'Occident.

« Sur la pierre de la partie supérieure de l'ouverture de droite sont gravés les mots :

QVI DES ABSENTS VEVT
PARLER ET MEDIRE
NE VIENNE ICI POVR
DISNER NI RIRE.
LAVRENT GOVRDIN
CVRE DE BOVSSAY
1640.

« Le style de ce vieux bâtiment paraît être du xv^e siècle.

« La Société archéologique ayant bien voulu me voter des re

merciements, il y a deux ou trois ans, pour une communication relative à la cave de Warton, j'ai pensé lui être agréable en transcrivant textuellement cette enseigne-défense d'un genre particulier.

« Recevez, etc ..

Signé : « ALOUSQUE. »

MM. A. Vincent et Malardier demandent, en raison de leur âge et de leurs infirmités qui les privent d'assister à nos séances, à redevenir membres correspondants, ainsi que MM de Châtillon et Fr. Bossebœuf qui ont définitivement quitté Tours. Ces changements sont adoptés.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,

DE LÉPINAIST.

DISCOURS DE M. L'ABBÉ L. BOSSEBŒUF

PRÉSIDENT SORTANT

à la Séance du 30 janvier 1901.

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Dans un jour, un poète dirait « d'imprudence et d'erreur », vous avez bien voulu me confier la direction de la Société ; bien plus, affrontant la récidive, vous m'avez accordé votre bienveillance dans toute l'étendue que permettent nos statuts. Au moment de l'expiration de ce mandat, j'éprouve le besoin de vous remercier bien cordialement de ce témoignage de confiance.

Vous m'aviez chargé de conserver intactes les nobles traditions léguées par nos devanciers, en particulier par l'éminent Léon Palustre, dont le savoir merveilleux a fait rayonner le nom de notre Compagnie par-dessus les monts et par delà les mers. Je me suis efforcé de demeurer le gardien scrupuleusement fidèle de ce beau patrimoine. Si, dans votre indulgente appréciation, vous estimez que je n'ai pas trop failli à l'accomplissement de cette lourde tâche, je le dois, Messieurs, à votre concours, dont je ne saurais assez reconnaître l'excellence et le dévouement.

A ce titre, et d'une façon plus immédiate, l'expression de ma gratitude va tout naturellement aux collaborateurs distingués dont les sages conseils ont éclairé nos pas. Quels avantages la Société n'a-t-elle pas recueillis du savoir séduisant de M. le Vice-Président, de l'intelligente activité de MM. les secrétaires, de l'érudition

méthodique de MM. les Conservateurs du Musée, de la vigilance soutenue de MM. les Conservateurs de la Bibliothèque, de la vaillante gestion de MM. les Trésoriers, enfin des avis éclairés de MM. les Membres du Conseil d'administration et du Comité de publication ! Au nom de la Société tout entière, et en mon nom personnel, je suis heureux de leur adresser l'assurance de nos vifs remerciements.

Ce premier devoir rempli, je n'ai garde d'oublier que le règlement, par l'article huitième, remet au président le soin de rendre compte des travaux accomplis au cours de l'exercice.

Juvénal, qu'on pourrait appeler l'implacable historien de l'ère romaine, parle d'un voyageur qui chemine tranquille et le refrain sur les lèvres, parce que son escarcelle vide n'a rien à redouter du larron,

Cantabit vacuus, coram latrone, viator.

Certes ce n'est pas à vous, Messieurs, qu'il convient, à aucun point de vue, d'appliquer le vers juvénalien, en le prenant tel quel, car vos mains sont remplies d'une riche moisson. Néanmoins vous me permettrez de m'en servir à votre endroit, en substituant l'épithète « *dives* » à celle de « *vacuus* », sans d'ailleurs altérer le rythme du vers, nettement gravé comme tout ce qui est sorti du stylet du poète.

Vous êtes en possession d'un trésor amassé par le travail constant des membres de la famille scientifique, et cependant, dans votre imperturbable sérénité, vous ne savez que sourire « aux pilleries de petits et de grands chemins », comme on s'exprimait naguère.

En maintes circonstances, les voix les plus autorisées ont rendu justice à votre labeur fécond, persévérant et consciencieux, et vous en avez éprouvé un sentiment de

légitime fierté pour la Société à laquelle vous appartenez ; non moins souvent, peut-être, une main « vide » a tenté de faire fortune à vos dépens par un larcin, je veux dire par un plagiat pratiqué avec un art plus ou moins consommé. En présence de cet hommage indirect à votre mérite, vous ne vous êtes pas départis de votre sang-froid ; vous avez continué et vous continuerez de grossir le trésor avec l'unique souci d'accroître le patrimoine intellectuel de la Touraine, de la France, dont notre province est l'un des joyaux les plus éclatants.

De fait, pour ne parler que des six dernières années dont je dois vous entretenir, la Société a publié cinq volumes in-8° et un volume in-4°, illustré d'environ 300 planches, ce qui forme un ensemble dépassant 3,300 pages, non d'une littérature plus ou moins fantaisiste et romanesque, mais de travaux sérieux et documentés.

Ces publications, d'ailleurs, ne constituent pas le labeur complet de la Compagnie et plusieurs manuscrits importants attendent de voir le jour. Parmi ces derniers : je citerai *l'Histoire de Loches au xvi^e siècle*, *l'Histoire du Jansénisme à Tours*, *les Donjons de Touraine* et la *Table générale des publications de la Société*. Il n'est pas une branche des sciences historiques qui n'ait été cultivée avec succès et n'ait porté d'excellents fruits. Les arts plastiques et les arts industriels, les monuments, la biographie des hommes illustres, les récits de voyages, les inventaires de mobiliers, la numismatique, la sigillographie, les pièces d'archives, la calligraphie et la miniature, la bibliographie et l'iconographie, les mœurs et les coutumes, les fêtes royales ou populaires, les cahiers du clergé, l'histoire civile, religieuse et militaire de notre province, ont été tour à tour l'objet de communications approfondies de votre part.

Je cherche vainement une époque sur laquelle vous n'ayez pas porté vos investigations : les âges préhisto-

riques avec leurs mégalithes mystérieux, la période celtique avec ses monnaies et instruments rudimentaires, l'ère gallo-romaine avec les vestiges de ses édifices grandioses, le moyen âge si captivant par son art bien national, la Renaissance qui a son berceau sur les rives enchantées de la Loire, les temps modernes, j'entends les *xvii^e* et *xviii^e* siècles, auxquels nous sommes redevables d'œuvres si charmantes, ces différentes époques vous ont fourni la matière d'études dont l'importance ne saurait échapper au regard attentif.

En même temps, un pieux sentiment de respect pour le passé vous portait, Messieurs, et, à votre exemple, entraînait maints donateurs de la ville et du département à enrichir notre Musée d'un millier d'objets présentant un intérêt artistique ou historique. Soyez remerciés pour ces travaux et pour ces libéralités, documents écrits et figurés, dont l'avenir tirera profit plus encore que le présent.

Ce n'est pas tout. Epris du désir de répandre autour de vous le goût de l'histoire, de l'archéologie, de l'art, et de tout ce qui forme comme la trame de notre vie nationale, vous avez organisé des conférences dans les principaux centres, à Tours, à Amboise, à Chinon et à Loches, avec la résolution de développer cette œuvre de vulgarisation. Jen'ai pas à redire l'accueil flatteur fait à ces conférences ; mais je ne puis me défendre de rappeler que le succès est dû, en grande partie, au beau talent de M. Faye et aux remarquables projections de M. L. Bousrez.

Messieurs, je devrais peut-être — et ce ne serait que justice — remémorer ici ce que chacun de vous a fait pour entretenir et accroître le renom scientifique de la Compagnie. Mais la difficulté de m'acquitter de cette tâche comme il convient fait que je préfère en référer à la Table de chaque volume des publications, que jeme

suis efforcé de rendre aussi complète que possible. Vous me pardonnerez, n'est-il pas vrai, d'avoir respecté jusqu'au scrupule la modestie des vivants et d'avoir osé dire tout le bien que je pensais, seulement à l'égard de ceux qui ont été trop tôt ravis à notre estime et à nos sympathies.

La mort a frappé des coups répétés dans nos rangs et, durant cette période, nous avons perdu trente-trois sociétaires. A chaque décès, en votre nom, je n'ai pas manqué de déposer sur la tombe entr'ouverte la couronne du pieux souvenir ; une fois de plus, j'envoie d'ici à tous nos confrères défunts et à leurs familles éplorées le tribut de nos regrets les plus sincères.

Aussi bien, Messieurs, c'est encore un hommage rendu à nos morts que le zèle avec lequel vous avez tenu à combler les vides qu'ils ont laissés parmi nous. Votre activité nous a permis, durant ces six années, d'inscrire sur nos listes 128 nouveaux sociétaires, dont l'adhésion empressée atteste l'excellente réputation de la Compagnie, en attendant que leurs ouvrages manifestent sa vitalité.

J'ai dit vitalité. Votre mémoire garde fidèle l'incomparable vision des dernières années de Léonard de Vinci en Touraine. Sur les terrasses du pittoresque castel de Clos-Lucé, le beau vieillard à la tête olympienne et au génie dépassant les plus hautes cimes, aimait à se promener en compagnie des meilleurs artistes.

La mélancolie, produite par le poids de soixante-sept hivers et par le coup qui paralysait la main droite, autorisait le Maître à goûter un repos conquis par des œuvres que ne surpassèrent point Raphaël et Michel-Ange. Mais Léonard portait en soi un impérieux besoin de travail et entendait donner l'exemple jusqu'au soir de la vie. Un visiteur célèbre, le cardinal d'Aragon, de passage sur les bords riant de l'Amasse, nous le représente tout occupé à dessiner et à enseigner. N'en soyez

pas surpris : le prince des arts et des sciences, à l'âge d'or de la Renaissance, avait pris pour devise l'adage antique : *Labor improbus omnia vincit*.

Admirable et persuasive leçon pour nous, Messieurs, que les années n'ont pas encore trop meurtri et qui avons la glorieuse mission de conserver l'héritage d'ancêtres justement admirés et de faire revivre les personnes et les choses du passé, sous le rayon évocateur de l'histoire. Nous tiendrons, entre tous, à arborer la devise de Léonard, le plus illustre enfant d'adoption de notre pays, pour en faire le stimulant de nos recherches, le principe de nos directions et le mobile de nos travaux, qui seront à toujours l'honneur de la Société archéologique et de notre chère Touraine.

En terminant, Messieurs, je vous dis encore une fois merci pour les sympathies et pour la confiance que vous n'avez cessé de me témoigner et qui demeureront l'un des souvenirs les plus précieux de ma modeste carrière.

TRANSLATION
DES
RESTES DE DESCARTES

A L'ABBAYE DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

Lorsque la Société archéologique a inséré dans le tome XXIII de ses *Mémoires* une *Note sur les monuments funéraires de Descartes*¹, les détails concernant la dernière sépulture du célèbre philosophe, en 1819, n'avaient pas tous été retrouvés. Une recherche faite aux Archives nationales était surtout demeurée inutile : elle s'était heurtée contre le désordre dans lequel s'entassaient encore confusément les liasses versées par le Ministère de l'intérieur. Il a fallu le progrès du classement pour remettre au jour le dossier de la translation de 1819. Nous en avons extrait le procès-verbal de cette cérémonie, à la fois pieuse et littéraire. Deux pièces, provenant des papiers de Lenoir et imprimées, il y a trois ans, s'ajoutaient si naturellement au procès-verbal, qu'il a paru à propos de les reproduire. Enfin, grâce à une communication libérale et obli-

¹ Nous devons rectifier ici une légende reproduite dans cette *Note*. En disant que les corps de Voltaire et de Rousseau avaient été enlevés furtivement pendant la Restauration, nous avons suivi une tradition généralement admise et répétée chaque jour aux visiteurs des caveaux de l'ancien Panthéon français. En 1898, une vérification a été ordonnée, les tombeaux des deux philosophes ont été ouverts et on a été surpris d'y retrouver leurs restes (voir séance du Sénat, du 9 mars 1893. Cf. *l'Intermédiaire*, n° du 25 mars 1890).

geante, une correspondance de G. Cuvier, qui a fait partie de la collection de M. Benjamin Fillon, fournira quelques éléments à la controverse élevée en 1821 sur un crâne attribué à Descartes. Tous ces documents peuvent servir à compléter le récit déjà publié par notre Société. Les faire connaître à l'occasion d'un centenaire est d'ailleurs un nouvel hommage, bien humble mais fervent, au grand homme qui, plus qu'aucun autre, a illustré la province où il est né.

C^{te} B. DE LA M.

I

ARRÊTÉ DU PRÉFET DE LA SEINE

26 mars 1818.

Nous, conseiller d'Etat, préfet de la Seine, vu l'état des monuments que S. Exc. le Ministre de l'intérieur nous a autorisé, par sa décision en date du 15 mars 1817, à faire retirer du dépôt des Petits-Augustins, et transférer aux différentes églises qui les possédaient avant la Révolution ; ledit état comprenant l'église de Saint-Germain-des-Prés pour les monuments ci-après désignés, savoir :

Statue couchée de Guillaume de Douglas, d'Écosse ;

Statue demi-couchée de Jacques de Douglas, son petit-fils ;

Mausolée de Jean Casimir, roi de Pologne ;

Mausolée de la famille des Castellans ;

Vu la décision, en date du 21 du même mois, par laquelle S. Exc. a consenti à ce que les tombeaux de Mabilon, Montfaucon, Descartes et Boileau, fussent retirés du même dépôt et placés dans ladite église ;

Vu la lettre, par laquelle l'Académie des inscriptions a témoigné le désir de choisir des commissaires, pour assister

aux translations et inhumations des restes de ces hommes célèbres ;

Vu enfin les observations contenues dans la lettre adressée, le 29 du dit mois de mars, à MM. les curé et marguilliers de l'église de Saint-Germain-des-Prés ;

Arrêtons ce qui suit :

Art. premier. — Les monuments funéraires et les tombeaux des hommes illustres ci-dessus désignés seront immédiatement, sous la surveillance du sieur Godde, architecte, inspecteur en chef des travaux de la seconde section, transférés du dépôt des Petits-Augustins à l'église de Saint-Germain-des-Prés.

Art. 2. — Les places qu'ils devront occuper seront reconnues par cet architecte, qui consultera préalablement MM. les membres de la fabrique et MM. les commissaires de l'Académie.

Art. 3. — L'extradition et la translation des restes mortels seront faites en pompe funèbre, avec tous les soins dépendants de l'administration.

Un commissaire de police y sera appelé.

Art. 4. — La cérémonie sera réglée par la fabrique et MM. les commissaires de l'Académie.

Art. 5. — Tout ce qui pourra concerner le rétablissement des inscriptions ou épitaphes, ou la demande de nouvelles inscriptions, sera concerté entre la fabrique et le conservateur des monuments de la ville de Paris, qui prendra nos instructions, s'il y a lieu.

Art. 6. — Il sera dressé procès-verbal de tout ce qui sera fait, tant sous le rapport de l'extradition et placement des mausolées et des tombeaux, que sous le rapport des honneurs funèbres, rendus à la mémoire des hommes illustres dont il s'agit.

La minute du procès-verbal restera à la fabrique ; deux expéditions dûment signées seront déposées à la Préfecture ; une troisième sera remise à l'Académie, si elle le requiert.

Art. 7. — Le paiement des frais résultant des dispositions qui précèdent, sera ultérieurement réglé.

Art. 8. — Le présent arrêté sera envoyé par ampliation à la fabrique¹, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à M. Godde, architecte, et à M. Larribe, conservateur des monuments de la ville de Paris.

Fait à Paris, le 26 mars 1818.

CHABROL.

(Inventaire des richesses d'art de la France : Arch. du Musée des monuments français, III, 259.)

II

LE PRÉFET DE LA SEINE AU MAIRE DU X^e ARRONDISSEMENT

Paris, 20 février 1819.

Monsieur le Maire, vous savez probablement que la fabrique de Saint-Germain-des-Prés a obtenu pour son église les cendres de Mabillon, Montfaucon, Descartes et Boileau, qui se trouvent actuellement réunies dans le dépôt des Petits-Augustins.

Vous savez aussi qu'aidé par un don de S. Exc. Mgr le comte de Cazes, et quelques fonds promis par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, j'ai fait exécuter, dans la chapelle de Saint-François de Sales, les travaux nécessaires pour recevoir les restes mortels de Mabillon, Montfaucon et Descartes.

¹ Cet arrêté fut notifié par une lettre de M. de Chabrol du 27 mars, invitant les membres de la fabrique « à faire connaître, conformément à sa première lettre du 29 mars 1817, la somme pour laquelle la fabrique pourrait concourir dans la dépense du placement desdits monuments et tombeaux. » Les fabriciens, réunis le 1^{er} avril, votèrent des remerciements au préfet, mais ajournèrent la question de la subvention jusqu'après l'apurement des comptes de leur trésorier.

— Le 11 décembre, ils offrirent une somme de mille francs, ajoutant « que M. le préfet sera prié de vouloir bien donner ses ordres pour qu'il soit suppléé à la pénurie que la fabrique éprouve. »

(Reg. des délibérations du conseil de fabrique, du 7 mars 1816 au 11 novembre 1829. Ce registre nous a été très obligeamment communiqué par M. Lallemand, corresp. de l'Institut et secret. actuel de la fabrique.)

Des inscriptions, composées par l'Académie, ont été gravées sous la surveillance de M. Quatremere de Quincy, et Dom Brial.

Les cendres de Boileau devant être déposées dans une autre chapelle, leur translation sera l'objet d'une cérémonie ultérieure ¹.

A l'égard des cendres des autres hommes illustres, j'ai décidé, de concert avec la fabrique et les Académies des belles-lettres et des sciences, qu'elles seraient transférées en cérémonie le 26 du mois courant, à onze heures et demie précises. Le point de réunion sera le musée des Petits-Augustins.

Appelé à cette cérémonie, et comme maire et comme membre né de la fabrique, j'ai l'honneur, Monsieur, de vous informer du jour où elle aura lieu, et vous engager à y assister avec MM. vos adjoints.

Le procès-verbal sera dressé par vous : une expédition m'en sera transmise, et des copies en seront délivrées aux Académies, et aux parents invités à la cérémonie.

M. Larribe, conservateur des monuments d'art de la ville de Paris, est chargé de vous fournir les documents dont vous pourriez avoir besoin pour la rédaction de ce procès-verbal. Des voitures de deuil sont commandées, et une d'elles sera mise à votre disposition pour l'heure déjà indiquée.

Au reste, j'ai tenu la main à ce que la Ville ne fût constituée dans aucune dépense inutile, et j'espère que la fabrique n'hésitera point à supporter les frais qui pourront la concerner, pour donner plus de solennité à une cérémonie dont son église recueille tout le fruit ².

Veuillez bien, M. le Maire, m'accuser réception de cette lettre, et agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

CHABROL.

(Arch. nat. F³ II, Seine 55.)

¹ Le procès-verbal de cette translation, faite le 14 juillet 1819, se trouve aussi aux Arch. nat. F³, Seine 55.

² Le conseil de fabrique s'étant réuni le 21 février, « un membre a fait observer que la fabrique n'ayant reçu d'autre avis officiel de la translation dont il s'agit, qu'une lettre de M. le préfet, du 7 du pré-

III

PROCÈS-VERBAL DE LA TRANSLATION ¹

26 février 1819.

L'an 1819 et le 26 février, à onze heures et demie du matin, nous, Urbin-Firmin Piault, chef d'escadrons et maréchal des logis de la maison militaire du Roi, en retraite, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur, maire du X^e arrondissement municipal de la ville de Paris, assisté de M. Edme de Laborne, notre adjoint,

En exécution d'un arrêté, sous la date du 20 février présent mois, par lequel M. le comte de Chabrol, conseiller d'Etat, préfet du département de la Seine, nous charge de présider à la cérémonie funèbre qu'il vient d'ordonner, pour faire transférer à l'église de Saint-Germain-des-Prés les cendres de René Descartes, célèbre mathématicien, et de Dom Jean de Mabillon et de Dom Bernard de Montfaucon, bénédictins de la ci-devant congrégation de Saint-Maur, illustres l'un et l'autre dans les lettres, le premier comme savant critique et profond dans la diplomatie, et le second comme savant antiquaire, lesquelles cendres avaient été recueillies pendant la Révolution dans l'ancien musée des monuments français, rue des Petits-Augustins, X^e arrondissement.

sent mois, qui l'invite à faire ses dispositions pour le service religieux qui devra être célébré led. jour 26, il ne pensait pas qu'elle dût faire aucunes autres dispositions de cérémonial, et qu'il lui semblait suffisant que tous les membres du conseil se réunissent dans le banc d'œuvre... et se joignent au cortège..., sauf à M. le curé à régler le service religieux ainsi qu'il le jugera convenable ; ce qui a été arrêté à l'unanimité. »

¹ Il ne faut pas confondre cette pièce avec le procès-verbal, très résumé, qui a été inséré au *Moniteur* du 1^{er} mars 1819, et reproduit dernièrement dans « l'Inventaire des richesses d'art, etc. », t. III, p. 260.

Nous nous sommes transporté à ce musée, où nous avons été reçu dans la salle, dite d'introduction, par le sieur Jean-Charles Lafolie, conservateur des monuments publics, chargé par S. Exc. le comte de Cazes, Ministre secrétaire d'Etat de l'intérieur, d'effectuer la remise des cendres des trois hommes illustres ci-dessus dénommés.

Où nous avons trouvé aussi réunis les sieurs Georges-Pierre Larribe, conservateur des monuments d'art de la ville de Paris, et Hippolyte Godde, architecte, inspecteur en chef des travaux des églises de la même ville, tous les deux désignés par M. le préfet pour assurer l'exécution de ses ordres sur la translation et la sépulture des restes précieux dont il s'agit.

Où, bientôt après, sont arrivés, dans les voitures de deuil envoyées par ordre du préfet, MM. les députés de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie des sciences.

Où se sont également réunies les personnes alliées aux familles des illustres morts, et quelques autres personnes, toutes invitées d'office, et dont les noms et qualités seront énoncées au présent acte.

Où s'est pareillement rendu le s^r Jean-François Sobry, jurisconsulte, pensionnaire du Roi, commissaire de police à Paris, quartier du faubourg Saint-Germain, désigné spécialement pour ces sortes de cérémonies par le ministre d'Etat, préfet de police.

La réunion se trouvant ainsi complète, nous nous sommes immédiatement transporté sur le lieu où sont érigés les monuments funéraires, et où le s^r Lafolie a fait devant nous, devant le s^r Sobry, les agents de la Préfecture, et en présence de l'assemblée, procéder à la démolition de la partie du sarcophage qui renfermait les restes de Descartes, et sur laquelle on lisait l'inscription suivante : « Restes de René Descartes, mort en Suède en 1650 ».

Pendant ce travail et à la vue de ce sarcophage, nous avons été amené naturellement à l'examen des faits relatifs à sa conservation, et dont la tradition offre toujours un nouvel intérêt, puisqu'ils concernent un des beaux génies que la France ait produits.

Il résulte de ces faits que le corps de Descartes, exhumé du cimetière du Nord-Malmoe, à Stockholm, le 1^{er} mai 1666, par les soins de M. le chevalier de Terlon, ambassadeur de Louis XIV en Suède, et transporté en France au commencement de janvier 1667, fut inhumé, en grande pompe funèbre, le 24 juin de la même année, dans l'ancienne église de Sainte Geneviève, entre la chapelle de ce nom et celle de Saint-François ;

Que le 12 vendémiaire an II (3 octobre 1793), la Convention nationale, sur le rapport de Chénier, décréta que Descartes avait mérité les honneurs dus aux grands hommes ¹, et que son corps serait transféré au Panthéon français ;

Que le 25 floréal de l'an IV, ce décret n'ayant pas encore reçu son exécution à cause des événements qui s'étaient succédé, Chénier reproduisit sa proposition au conseil des Cinq cents, et sollicita un décret pour fixer la cérémonie au 10 prairial ;

Que cette proposition, combattue par divers orateurs et notamment par Mercier, fut ajournée par le conseil ;

Qu'en l'an VIII, et par suite des mesures prises par le gouvernement pour faire réunir dans le musée formé en 1791, rue des Petits-Augustins, sous la surveillance du s^r Alexandre Lenoir, les tombeaux des hommes célèbres qui avaient été enterrés dans diverses églises ou maisons religieuses supprimées, la dépouille mortelle de Descartes, exhumée le 3 vendémiaire, avait été transférée le même jour à ce musée et recueillie dans ce sarcophage ;

Que, depuis la suppression dudit musée et l'affectation de son local à l'École des beaux-arts, ces cendres, celles de Mabillon et Montfaucon, et d'autres monuments funéraires dont celui de Boileau fait partie, avaient été mis à la disposition de M. le préfet de la Seine, et qu'enfin tous ces objets précieux avaient été concédés, par décision ministérielle du 21 mars 1817, à l'église de Saint-Germain-des-Prés.

Cet examen fait sur nos propres recherches et sur les documents du s^r Lafolie, et la partie supérieure du sarco-

¹ Sur les premiers honneurs décernés dans le Panthéon, voir *Lettres choisies de Ch. Villette* (Paris, 1792).

phage de Descartes étant ouverte, on en a retiré une boîte de plomb renfermant ses cendres, laquelle boîte a été sur-le-champ déposée dans une bière, à trois compartiments, étiquetée des noms de Descartes, Mabillon et Montfaucon.

Il a été ensuite procédé à la démolition des deux autres sarcophages. On lisait sur le premier :

Les restes de Jean Mabillon sont déposés dans ce tombeau.
Il mourut l'an 1707.

Sur la face latérale, à gauche de ce monument, se trouvait une petite table de marbre avec ces mots :

†	
Hic Jacet	Au-dessous était une petite
R. P. D.	table de marbre blanc, por-
Joannes Mabillon.	tant :
Obiit	†
27 Decembris 1707.	Hic jacet
On lisait sur le second sar-	R. P. D.
cophage :	Bernardus de Montfaucon.
D. O. M.	Obiit
Ici est déposé le corps	21 Decembris 1791.
de D. Bernard Montfaucon	
mort l'an 1741.	

Revenant, comme nous l'avions fait pour Descartes, sur les circonstances antérieures à l'érection de ces monuments, nous avons appris du s^r Lafolie que les corps des deux savants bénédictins, reposant dans la chapelle dite de Notre-Dame de l'ancienne abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où ils étaient indiqués par les inscriptions ci-dessus rapportées, avaient été exhumés par ordre du gouvernement le 3 vendémiaire an VIII, et transférés le même jour aux Petits-Augustins ; et que la restitution à l'église de cette paroisse en avait été ordonnée, comme nous l'avons déjà relaté.

L'extraction de ces corps, qui ne consistaient qu'en restes d'os et poussière, étant achevée, et chacun d'eux ayant été soigneusement placé dans le compartiment de la bière destiné à le recevoir, le s^r Lafolie a fait immédiatement, de-

vant nous et devant le commissaire de police, sceller et cacheter cette bière.

Elle a été en même temps revêtue d'un drap noir, portée dans la salle de réception et placée sur une table disposée à cet effet.

Rentré dans cette salle avec toute l'assemblée, le s^r Lafolie nous a donné lecture du procès-verbal de remise, que S. Exc. le Ministre de l'intérieur l'avait chargé de dresser et de lui envoyer. Nous avons signé cet acte, avec notre adjoint, le commissaire de police et les deux agents de la Préfecture. Nous avons ensuite pris la parole et dit :

« Messieurs, si les cendres des trois savants célèbres, dont nous honorons la mémoire, ont été un instant troublées, nous pouvons nous en excuser sur le changement passager de destination des édifices dans lesquels elles avaient été déposées, changement qui a nécessité leur déplacement.

« Ces cendres ont été religieusement recueillies par M. le directeur du musée des monuments français, qui a veillé à leur conservation. Nous lui devons, à juste titre, des remerciements pour les soins qu'il a pris. Il nous a préservés de regrets, et il nous met à même, aujourd'hui, de rendre à ces cendres les honneurs qui leur appartiennent, en les déplaçant de nouveau.

« On ne peut qu'applaudir au projet qu'avait eu M. le directeur du musée, de réunir dans le même lieu toutes les dépouilles des grands hommes qui ont droit à notre reconnaissance, de conserver en même temps les chefs-d'œuvre des arts qui les couvraient et qu'il importait de soustraire à un accès de fureur et de vandalisme, dont était tourmentée alors une partie du peuple. Heureusement pour nous, cet accès, comme les éruptions des volcans, a été de courte durée. S'il en eût été autrement, notre France ne serait plus qu'un vaste tombeau, où nous serions tous aujourd'hui couchés pêle-mêle sous les laves.

« Ce plan de M. le directeur du musée, dont l'exécution était déjà entreprise, nous donnait l'espérance d'aller saluer, dans un même champ, enceint d'une belle architecture, les ombres de nos modèles dans tous les genres. Là, nous aurions pu, au même moment, leur rendre à tous nos

hommages, si mille obstacles ne s'étaient pas opposés à l'accomplissement de ce projet.

« Il n'appartenait à personne de forcer d'y placer à l'avenir les restes de ceux qui devaient y avoir droit par la suite, ni de retenir les monuments, qui dans l'origine n'avaient point été destinés à y être placés. La volonté de nos pères doit être suivie : nous devons rendre tous ces monuments à leur première destination. Il est, messieurs, des droits particuliers auxquels personne ne peut porter aucune atteinte.

« La cérémonie dont nous nous occupons, n'est pas seulement destinée à la gloire des savants dont nous honorons la mémoire, elle l'est aussi à satisfaire au besoin de nos cœurs, aux expressions de notre reconnaissance envers des hommes qui se sont consacrés avec tant de fruit à l'agrandissement de nos connaissances, et qui y ont si puissamment contribué.

« Les écrits de ces savants illustres, connus partout, la nécessité de les consulter pour s'instruire sont des titres suffisants pour leur assurer l'immortalité. Leur existence spirituelle n'a pas besoin de la conservation de leurs restes matériels. Les inscriptions que nous gravons sur leurs tombeaux, sont moins destinées à perpétuer leur mémoire, qu'à nous avertir de ce que nous devons aux mânes de nos anciens maîtres, en passant près d'eux, et qu'à nous engager à les prendre pour guides dans notre conduite et dans nos travaux.

« Comme administrateur, chargé du simple soin de veiller à l'ordre et à la pompe de cette translation, il ne m'appartient pas, devant les savants distingués qui y assistent, de tracer la vie et de passer en revue les précieux écrits de ces trois illustres savants, qu'ils connaissent mieux que nous. Les deux premiers, Mabillon et Montfaucon, étaient membres de l'Ordre auquel appartenait l'église Saint-Germain-des-Prés. Nous ne faisons que rendre leur présence à ces lieux, dont ils avaient déjà été l'ornement. Il me suffira de vous dire, à leur égard, que leur vie ne nous offre que des traits de religion, de vertu et de modestie. Ils ont été, dans leur temps, tous deux infatigables

dans la recherche de la chronologie des transactions publiques et de l'histoire ancienne.

« Descartes fut un éclair de génie. Ce fut un philosophe du monde, quoique aussi un élève d'une congrégation religieuse ; mais le genre de ses connaissances, la liberté de penser qui lui était nécessaire, devait le rendre à la société. Ce fut un des savants qui honora le plus la France. C'est à lui qu'elle doit son avancement dans les sciences mathématiques, l'algèbre et l'astronomie ; c'est à lui peut-être que l'Angleterre doit son illustre Newton. Quoique homme du monde, il paraît s'en être peu occupé ; quoiqu'il ait été un instant père, il n'a pas laissé de postérité : c'est à la France entière qu'il a légué, comme les deux premiers, les P. P. Mabillon et Montfaucon, le fruit de ses travaux et le dépôt de ses cendres.

« Un seul trait de caractère de la vie de chacun de nos trois grands hommes, servira à les faire connaître, et à nous donner une idée du bon esprit qui a animé leur vie toute entière.

« Le grand Colbert, instruit du mérite de Mabillon, lui offrit une pension de 2,000 livres. « Que penseriez-vous de moi, lui répondit-il, si étant pauvre et né de parents pauvres, j'acceptais dans la religion ce que je n'aurais pas obtenu du siècle ? »

« Milord Parker et le comte d'Oxford, étonnés de l'étendue extraordinaire des connaissances de Montfaucon, lui envoyèrent le célèbre peintre de son temps, Moras, pour lui faire son portrait : il le renvoya sans le lui laisser exécuter, disant qu'il ne convenait point à un religieux de souffrir qu'il lui fût rendu des hommages qui appartiennent aux hommes du monde.

« Retiré en Hollande, Descartes fut pressé par le comte d'Avaux d'accepter une somme considérable pour l'engager à continuer ses travaux : il la refusa. Il pensait que c'était au public à payer ce qu'il faisait pour le public, et non à un particulier. « Vivre caché, disait-il quelquefois, c'est vivre heureux. »

« Ces traits de modestie et de désintéressement nous font assez voir combien étaient nobles et pures la vie et les

vues de nos trois savants. Modestes et sages, ils ne s'écartaient point du sentier où leur vocation leur prescrivait de marcher ; et ils y ont marché d'un pas sûr, qui les a conduits à une place distinguée parmi nos plus grands hommes.

« Si aujourd'hui, messieurs, nous pouvons nous vanter de l'étendue de nos connaissances, si nous pouvons dire que nous en savons plus que nos pères, ne serions-nous pas des ingrats si nous ne leur attribuons point le premier honneur de cet avantage ? Ne sont-ce point leurs premiers travaux qui nous ont servi d'échelle pour nous élever ? A qui devons-nous la récolte de notre siècle, si ce n'est aux amendements et à la semence des siècles précédents ? N'est-ce pas à nos pères que nous devons le défrichement de la science ?

« Les sciences et les arts, détruits par les Vandales et les Goths, pouvaient-ils sur-le-champ renaître à notre appel, sans aller chercher dans l'antiquité le point d'élévation où ils étaient restés ? C'est aux recherches de nos trois savants, entr'autres, que nous avons l'obligation d'être parvenus à en retrouver les traces.

« Le remplacement de ces cendres dans le lieu qui leur avait été consacré, nous porte naturellement à faire une réflexion sur l'anéantissement des congrégations religieuses. C'est à la congrégation de Saint-Benoît que nous devons les travaux de Mabillon et de Montfaucon ; c'est elle qui leur a procuré le moyen de vivre, sans s'occuper des soins de leur existence ; qui, en les éloignant des dissipations du monde, leur a permis de se consacrer entièrement aux sciences ; qui a mis auprès d'eux et à leur disposition tous les matériaux nécessaires à leurs recherches. C'est à elle que nous sommes redevables de leurs utiles découvertes ; c'est à une corporation religieuse que nous devons l'éducation de Descartes.

« Nous avons détruit, sans distinction, tous les ordres religieux. Quelques-uns, plus utiles que d'autres, rendaient de grands services aux sciences. Parmi eux, combien trouvait-on de pieux et laborieux savants, d'utiles instituteurs de la jeunesse ? Devaient-ils et doivent-ils tous

rester confondus ? N'accroissaient-ils pas d'un grand nombre nos sujets distingués ? N'en compte-t-on pas encore parmi nous ? Ce nombre, sans eux, ne serait-il pas moindre désormais ? Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'en juger ; mais c'est à ceux qui ont ordonné que de nouveaux hommages seraient rendus à deux membres de la congrégation de Saint-Maur, qu'il appartient de savoir s'il ne serait pas avantageux à l'État d'en rétablir quelques congrégations, qui seraient destinées à l'instruction publique et à celle des enfants ; qui, en faisant preuve de précieuses dispositions, ne trouveraient pas dans la fortune de leurs parents de quoi fournir aux frais de leur éducation.

« En rendant ici l'hommage que nous devons à d'illustres savants, nous acquérons pour nos savants contemporains les mêmes droits aux hommages de la postérité. Quelle émulation auraient-ils, s'ils n'avaient à espérer qu'elle honorerait leurs travaux comme nous honorons ceux de leurs prédécesseurs ?

« Je termine ici un sujet, qui serait trop vaste si je voulais me livrer à l'extension qu'il mériterait. Je ne puis cependant l'abandonner, sans rendre grâces à S. Exc. Mgr le Ministre de l'intérieur, protecteur spécial des sciences et des arts, qui a voulu contribuer de ses propres fonds aux frais de cette pieuse translation ; sans exprimer encore le vœu commun, que nous faisons tous, pour que les sciences et les arts ne cessent plus d'employer tous leurs puissants moyens à constater notre reconnaissance envers nos Rois et nos Princes pour ce qu'ils lui doivent depuis tant de siècles, et contribuer à affermir notre bonheur, essentiellement lié à la conservation et à la durée éternelle de leur règne. »

M. le baron Silvestre de Sacy, président de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, a fait, au nom de cette Académie, la réponse suivante :

« L'Académie royale des inscriptions et belles-lettres s'est fait un devoir religieux de répondre à l'invitation, qui lui a été faite, de prendre part à la cérémonie qui va remplacer sous la sauvegarde de la religion les cendres des grands hommes, dont les doctes travaux et le génie ont

honoré la France, et dont les noms sont depuis longtemps consacrés par le respect de toutes les nations de l'Europe. Entraînés par l'instinct de leur génie dans des routes diverses, ils ont également servi les sciences et les lettres, l'un en étudiant l'homme, en lui-même, dans ses facultés, dans les moyens que lui a fournis l'Auteur de la nature pour parvenir à la connaissance de la vérité; les autres en recherchant et éclairant du flambeau de la critique tous les genres de monuments des siècles passés, vraies archives de l'histoire du genre humain, de ses vertus et de ses passions, de ses découvertes et de ses égarements. Si, durant la vie si courte des hommes dont le nom doit être immortel, la diversité des directions, imprimées à leurs talents par la nature elle-même ou par le hasard des circonstances, semble les isoler les uns des autres, la mort, qui égale tout, en livrant leurs noms à l'histoire, rapproche tous les genres de mérites; et il se forme pour la postérité comme un seul faisceau de ces grandes renommées, auxquelles toutes les nations cultivées offrent un hommage unanime d'admiration et de reconnaissance. Ainsi des voyageurs, partis d'un même centre pour explorer des contrées lointaines, rapportent à leur commune patrie le fruit de leurs découvertes et les trésors qu'ils ont recueillis, et leurs noms sont inscrits dans un même temple, consacré à la Nature, et dans lequel sont réunies par leurs soins les productions des climats les plus opposés.

« L'Académie, messieurs, dans cette pompe funèbre, n'éprouvera point, il est vrai, l'effet de cette douleur vive et récente, mais nécessairement passagère, qui agrandit quelquefois, aux yeux des amis et des collègues d'un homme de lettres, l'objet de leurs regrets et le sentiment de leur perte. Mais, en honorant la mémoire de deux hommes aussi chers à la religion qu'aux lettres, en déposant leurs restes vénérables dans le lieu saint auquel ils appartenrent autrefois, non moins par leur piété que par leurs savants et utiles travaux, elle regrettera que ces sources, jadis si fécondes, d'une profonde et solide érudition, soient taries pour notre siècle; et en associant, dirai-je à leurs honneurs funèbres ou à leur triomphe, le philosophe religieux

qui enseigna aux hommes à arriver à la vérité par le doute, mais qui leur apprit aussi, par son exemple, à ne pas franchir témérairement les limites que la divine sagesse a mises à nos facultés, il lui sera permis de souhaiter, et peut-être d'espérer, qu'instruits par l'expérience du passé, nos neveux sauront, comme lui, joindre la soumission de la foi aux hautes spéculations des sciences et de la philosophie, et réconcilier la raison humaine avec les sacrifices que lui impose la religion. »

Après ces dispositions, le cercueil, mis sur un char funèbre et suivi des voitures de deuil, a été conduit à l'église de Saint-Germain-des-Prés, où nous l'avons accompagné à pied, avec toutes les personnes de la cérémonie et au milieu de deux rangs de gardes nationales.

Ce convoi a été reçu à l'église par M. de Kéravenant, curé, et tout son clergé, en présence de MM. les marguilliers de la paroisse, savoir :

MM. de Colonia, conseiller Péan de Saint-Gilles, notaire.
d'Etat, président.

Boulard, ancien notaire. Ricatte, jurisconsulte.
Dupré. Taillandier, avocat.

Le cercueil a été placé dans la nef, et environné des ornements qui annoncent un service solennel.

Nous avons nous même été reçu dans le chœur, où nous avons pris place avec toutes les personnes composant le cortège, et entendu la messe haute, célébrée par Dom Nainville, ancien bénédictin de la congrégation de Saint-Maur.

L'office terminé, nous avons suivi processionnellement ce cercueil jusque dans la chapelle de Saint-François de Sales, où un tombeau en pierre, à trois compartiments, avait été pratiqué d'après les ordres de M. le préfet. Ce tombeau était surmonté de trois tables de marbre, séparées et encadrées par des colonnes aussi de marbre, et portant chacune l'inscription relative à chaque corps.

Ces inscriptions, ainsi que nous l'avions appris par les communications qui nous avaient été faites, ont été composées par l'Académie des inscriptions, et gravées sous la

surveillance de MM. Quatremere de Quincy, Dom Brial et Petit-Radel, ci-après qualifiés.

Voici celle qui concerne Descartes... ¹

Celle qui concerne Mabillon...

Celle qui concerne Montfaucon...

Une autre inscription qui lie les trois tables de marbre est ainsi conçue...

Dès que toutes les personnes de la cérémonie et le clergé ont été réunis devant ce cercueil, nous avons fait procéder à la levée du scellé, et fait transférer les cendres de Mabillon au nouveau cercueil qui devait les recevoir.

La même disposition a eu lieu pour Descartes ; mais la boîte de plomb où étaient renfermées ses cendres étant trop grande pour entrer dans la cavité de la tombe qui leur était affectée, nous avons été forcé de la faire ouvrir pour en extraire le contenu. Indépendamment de la dépouille mortelle, qui ne consistait qu'en trois os, on a retiré de cette même boîte une plaque de plomb, sur laquelle était gravée l'inscription qui suit, et qui a été relevée par MM. Petit-Radel et Quatremere de Quincy :

« Ici sont enfermées les cendres de René Descartes, ce grand et incomparable mathématicien et philosophe, qu'y décéda en Suède en l'année 1650, et qu'y furent apportées en France par les soins de Pierre Lambert, conseiller du Roy, trésorier de France à Montauban, en l'année 1667. »

On a aussi retiré une médaille en cuivre, à l'effigie de la République, et un papier imprimé, mais presque illisible et d'ailleurs étranger aux écrits ou à la vie de Descartes. Lesquels objets ont été soigneusement réunis et déposés dans le nouveau cercueil.

Enfin, nous avons fait procéder à l'extraction et remplacement des cendres de Montfaucon ; ce qui a eu lieu avec les mêmes formalités et les mêmes soins que pour les deux autres corps.

Dans cet état de choses, et après que le *Libera nos* a été chanté, que les prières ont été dites et les restes bénis par

¹ Nous omettons le texte des inscriptions, parce qu'il se trouve dans la *Note sur les monuments de Descartes*.

M. le curé, nous avons fait fermer et sceller le tombeau, dépositaire de ces restes vénérables.

Nous nous sommes ensuite retiré dans la sacristie avec toutes les personnes invitées à cette cérémonie, pour recevoir leurs noms et déclarations, et dresser le présent procès-verbal, conformément aux ordres de M. le préfet.

La députation envoyée par l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, sur l'invitation officielle de M. le préfet, se composait de :

MM.

Le baron Silvestre de Sacy,	Naudet.
président de l'Académie.	Jomard.
Petit-Radel, vice-président.	Dureau de la Malle.
Dacier, secrétaire perpétuel.	Quatremere de Quincy et
Le comte de Laborde.	Dom Brial, commissaires,
Bernardi.	désignés en 1818 pour
Vanderbourg.	concourir, avec l'admini-
Dom Betencourt.	stration, au rétablisse-
Rémusat.	ment des cendres des
Raoul Rochette.	illustres morts dont il
Letronne.	s'agit.
Emeric David.	

La députation de l'Académie royale des sciences, envoyée également sur une invitation officielle de M. le préfet, se composait de :

MM.

Le chevalier Delambre, se-	Le baron Fourier.
crétaire perpétuel.	Cauchy.
Girard.	

Les personnes qui, sur un avis inséré dans les journaux, s'étaient déclarées alliées à la famille de Descartes et à celle de Montfaucon, et qui avaient reçu officiellement des invitations, étaient, pour Descartes :

MM.

Joseph-Alexandre Descartes, arrière neveu, pensionnaire du Roi.

René-Charles-Hippolyte Le Prêtre, marquis de Château-Giron, arrière-petit-neveu.

Claude-Laurent-Marie, chevalier Dodun.

Jean-Baptiste-Charles Dodun, son fils.

Le comte Georges Frère, lieutenant-général des armées du Roi.

Hippolyte Frère, son fils.

René-Thierry Descartes, avocal stagiaire à la cour royale de Paris. — Sa famille possède la maison où est né le philosophe, à la Haye, en Touraine.

Pour Montfaucon :

Le baron Etienne-Léon de Lamothe Langon, ancien magistrat, commandeur de l'ordre chapitral des quatre Empereurs, etc.

Il n'y avait aucun parent de Mabillon.

Etaient aussi présents, ayant été invités par la fabrique, Dom de Berry, ancien bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, membre et doyen de diverses sociétés savantes, et M. l'abbé Guillon, conservateur de la bibliothèque Mazarine.

Instruits, au reste, par les documents mis sous nos yeux, de tout ce qui concernait cette cérémonie à la fois civile et religieuse, nous n'avons point voulu terminer le présent acte sans redire combien l'administration municipale devait se féliciter d'avoir trouvé, et dans la générosité de S. Exc. M. le comte de Cazes, qui a contribué pour mille francs au rétablissement des cendres qui viennent d'être l'objet de nos devoirs religieux, et dans les sacrifices pécuniaires comme dans les soins éclairés de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, et enfin dans la présence simultanée des députations de cette Académie et de celle des sciences, un concours aussi efficace que bienveillant.

Nous avons dû aussi consigner l'expression des remerciements que les parents des illustres morts ont adressés à l'administration, pour l'attention qu'elle a eue de les appeler à une cérémonie, dont le souvenir, lié à ceux dont ils s'honorent déjà, va se perpétuer dans leur famille.

De tout ce que dessus nous avons dressé ce procès-verbal, les jour, mois et an susdits, pour servir et valoir ce que de raison et en être délivré les expéditions nécessaires; et avons, nous, maire, assisté de M. de La Borne, notre adjoint, signé la présente minute avec les personnes ci-après nommées et déjà qualifiées, savoir ¹ :

Les sieurs Sobry, Larribe et

Godde.	Le baron Silvestre de Sacy.
M. de Kéravenant, curé.	Petit-Radel.
Dom Nainville, officiant.	Dacier.
M. de Colonia, conseiller d'Etat, président du conseil de la fabrique.	Quatremere de Quincy.
M. Ricatte, secrétaire du conseil et du bureau.	Dom Brial.
M. Péan de Saint-Gilles, marguillier.	Le chevalier Delambre.
M. Dupré, marguillier.	Descartes.
M. Taillandier, marguillier.	Le m ^{ie} de Château-Giron.
Boulard, marguillier, président du bureau.	Le chevalier Dodun.
	Le comte Frère.
	Le baron Lamothe-Langon.

(Suivent les signatures.)

(Arch. nat. F³ n, Seine 55.)

¹ Les membres de la fabrique, de leur côté, rédigèrent « un procès-verbal sommaire de la même cérémonie, en ce qui concerne la part qu'ils y ont prise dans l'intérieur de l'église.

« Ils n'ont pu se refuser à consigner dans ce procès-verbal le tribut de reconnaissance que la fabrique doit, et à S. Exc. Mgr le comte de Cazes, Ministre de l'intérieur, qui a bien voulu remettre de ses propres fonds, à M. le curé, une somme de mille francs pour contribuer aux frais de la cérémonie qui vient d'avoir lieu, et à M. le chev. Boulard, administrateur et président du bureau de la fabrique, auquel la paroisse a l'obligation de posséder dans son église les restes vénérables de trois grands hommes. Il appartenait à un homme de lettres aussi distingué que M. Boulard, à un membre de la fabrique aussi zélé pour la décoration du temple dont elle a l'administration temporelle, de disputer à toutes autres églises l'avantage de pouvoir se glorifier d'être devenue le point de réunion des cendres d'un Descartes, d'un Mabillon, d'un Montfaucon, et bientôt d'un Boileau. C'est, on ne peut se le dissimuler, c'est à la pressante et sentimen-

IV

LENOIR A M. LAFOLIE.

Paris, le 4 mars 1819.

Monsieur, je m'empresse de satisfaire à la demande, que vous me faites, de renseignements sur le transport au musée des Petits-Augustins, des restes de René Descartes, venant de l'ancienne église Sainte-Geneviève, où le corps de ce philosophe fut déposé à son arrivée de Suède à Paris.

Nous n'avez pas dû trouver, Monsieur, de procès-verbal de l'exhumation de Descartes dans les archives du musée, car il n'y en a pas eu de dressé. Cette opération s'est faite révolutionnairement, en présence du commissaire de la section du quartier, à la requête de MM. l'abbé Saint-Léger et Le Blond, tous deux membres de la commission des monuments : ils sont morts l'un et l'autre. Les restes, et non pas le corps, car il y a fort peu de chose de cet homme justement célèbre, ont été apportés aux Petits-Augustins par un commissionnaire que j'ai payé. Quant à l'année, je ne m'en rappelle pas. Jamais Descartes n'est entré au Panthéon. Sa translation du musée dans cet édifice national a été, en effet, proposée à la Convention; mais Mercier, d'heureuse mémoire, s'y est opposé.

A son arrivée au musée, je l'ai déposé dans un tombeau antique en porphyre, d'où il a été retiré pour être placé dans le jardin, dans le sarcophage où il est encore. Ce monument, dont j'ai le dessin, a été exécuté exprès, à l'époque où le tombeau de porphyre a été remis à l'administration du musée du Louvre.

Voilà, Monsieur, les renseignements que je puis vous

taie pétition à M. le préfet, que cet honorable collègue a rédigée dès le 15 mars 1817, au nom de M. le curé et des administrateurs de la fabrique, c'est à la constance de ses soins, de ses démarches, qu'est due la préférence, accordée à l'église de Saint-Germain, de posséder les divers monuments qui doivent l'enrichir... » (Reg. cité. — Cf. Vanel, « Nécrologe des religieux de la Congrégation de Saint-Maur, décédés à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, » p. 77.)

offrir sur ce qui nous reste du fondateur de la philosophie en France; je me félicite d'avance s'ils remplissent vos intentions.

J'ai l'honneur d'être, avec des sentiments très distingués, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Le chev. ALEXANDRE LENOIR.

(Inventaire des richesses d'art de la France : Arch. du musée des monuments français, III, 262.)

V

M. LARRIBE AU MAIRE DU X^e ARRONDISSEMENT

Paris, 5 mars 1819.

M. le Maire, j'ai l'honneur de vous soumettre le projet de procès-verbal de la cérémonie relative à Descartes, Mabillon et Montfaucon.

Quelques recherches, qu'il m'a fallu faire pour reprendre des faits essentiels, m'ont empêché de vous le présenter plus promptement.

Deux dates sont restées en blanc. M. Lafolie, conservateur des monuments publics, doit me les donner demain.

J'ai laissé du papier libre pour transcrire votre discours. Je vous prie d'avoir la bonté de me le faire remettre, lorsque vous aurez définitivement approuvé le procès-verbal.

Quant aux signatures, je les réclamerai en votre nom, si vous y consentez.

Dès que la minute sera en règle, je la déposerai dans vos bureaux, afin que vous veuillez bien en faire dresser une expédition pour la Préfecture, et laisser délivrer d'autres expéditions pour l'Académie, les parents, etc.

J'ai l'honneur, M. le Maire, de vous offrir l'hommage de mon respectueux dévouement.

LARRIBE.

(Arch. nat., F³ II, Seine 55.)

VI

G. CUVIER A LENOIR.

Paris, 15 mai 1821.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien me dire ce que vous pouvez bien savoir sur un fait, qui peut contribuer à confirmer ou à détruire l'authenticité de la tête envoyée dernièrement de Stockholm à Paris, et qui passait, en Suède, pour être celle de Descartes (1).

Il s'agirait de savoir si, lorsque les restes de ce philosophe ont été portés aux Petits-Augustins, il y avait une tête ou quelque partie de la tête.

M. Berzelius, qui était à Paris lorsqu'on déposa ces restes à Saint-Germain-des-Prés, entendit raconter à l'une des personnes qui avaient été présentes à la cérémonie, que la tête ne s'y trouvait pas et qu'on la croyait restée en Suède. M. Delambre, qui a vu et examiné ces restes, assure aussi que l'on n'y apercevait aucun fragment reconnaissable de tête.

Cependant, M. Terlon, ministre de France en Suède, qui s'occupa, en 1666, de renvoyer ce dépôt en France, paraît avoir pris de grandes précautions pour en assurer l'intégrité : il faudrait qu'il eût été trompé par les personnes qu'il chargea de l'emballage.

Quoi qu'il en soit, si la tête y était au moment dont je parle, on ne pourrait plus croire à la réalité de l'opinion qui régnait en Suède : dans le cas contraire, on n'aurait, à la vérité, pas encore levé tous les doutes, mais on aurait du moins ajouté une probabilité de plus à celles que l'on a déjà.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien agréer l'assurance de ma haute considération.

(Coll. Benj. Fillon, n. 20 des séries I et II ; original autog.)

¹ Cette tête avait été envoyée par Berzelius, en même temps qu'une lettre, datée de Stockholm le 6 avril 1819, dont on trouvera le texte dans la *Note sur les monuments de Descartes*.

VII

LENOIR A G. CUVIER

Paris, le 16 mai 1821.

Je m'empresse de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire relativement aux dépouilles mortelles de René Descartes, déposées en 1667 dans l'église Sainte-Genève de Paris, où elles sont restées jusqu'en 1792, époque où cette basilique a été fermée au culte, conformément à une loi de l'Assemblée nationale législative.

En conséquence, MM. l'abbé Saint-Léger, Le Blond et moi, nous nous sommes rendus dans l'église pour y faire la recherche du corps de Descartes, et nous fîmes fouiller la terre auprès du pilier, à droite en entrant, où était attaché le médaillon en terre cuite, et les inscriptions gravées sur marbre blanc, qui formaient le mausolée de Descartes. A très peu de profondeur en terre, nous trouvâmes les restes d'un cercueil de bois pourri, et quelques ossements très frustes et en très petite quantité : c'est-à-dire une portion du *tibia*, du *femur*, et quelques fragments du *radius* et du *cubitus*.

Je vous prie de remarquer, M. le baron, que ces fragments, au lieu d'être en double, comme ils se seraient présentés si le corps eût été déposé là dans son entier, étaient uniques et isolés des autres parties du squelette, qui manquait. Cependant, nous avons trouvé la très petite partie d'un os plat, d'un tissu serré, qui nous a paru être un fragment du crâne, comme pourrait le présenter le *frontal*. Cette partie était si peu spongieuse, que j'en ai fait faire plusieurs bagues (ces bagues ressemblaient assez à une agathe spongieuse) : je les ai offertes à des amis de la bonne philosophie. Je n'affirme pas qu'elle soit précisément le crâne, mais elle en avait tous les caractères. Ce détail est seulement pour prouver la petitesse du morceau.

Tout ceci, M. le baron, semblerait confirmer l'opinion qui existe encore en Suède, et le bruit qui s'y répandit lorsqu'on fit la remise du corps de Descartes au trésor-

rier de France, M. Dalibert. On disait : « qu'il n'en avait qu'une partie ; que la plus considérable, principalement la tête, était restée à Stockholm ». Il est bon d'observer encore que le corps de Descartes, mort en 1650, fut transporté dans le cimetière de l'hôpital des Orphelins de cette ville, où il est resté seize ans en pleine terre. Déjà le squelette devait être fatigué lorsqu'on en fit l'exhumation.

Reste à savoir maintenant si la tête que l'on possède aujourd'hui à Paris est véritablement celle de René Descartes. Je le croirais difficilement, d'après l'importance que les Suédois ont mise à la conservation des restes du grand homme : il n'y a que le propriétaire de ce dépôt précieux qui puisse dire comment il a fait pour se le procurer. Par la configuration de cette tête, si on l'avait, on pourrait peut-être arriver à quelques éclaircissements ; je veux dire que, d'après les portraits de Descartes peints par Bourdon et Lenain, que j'ai examinés, la face doit être courte, aplatie, carrée ; les os de la pommette, par conséquent, un peu élevés et s'allongeant vers les temporaux. Ce serait une confrontation à faire.

Je parle ainsi, parce qu'ayant fait mouler la tête de Lafontaine, que j'ai eue dans les mains, je l'ai confrontée avec les portraits du célèbre fabuliste français, et j'ai eu la satisfaction de trouver partout les formes de la peinture semblables à celles de l'original que j'avais sous les yeux.

Je possède encore le plâtre de la tête de Lafontaine : il est facile de vérifier le fait. Cela pourrait servir d'autorité pour ce que je propose relativement à Descartes. Son portrait par Lenain est au musée du Roi.

Quoi qu'il en soit, M. le baron, permettez-moi de ne rien décider sur une question, qui aurait lieu de nous plaire si on avait droit à l'affirmative. Elle m'a procuré l'avantage de m'entretenir avec vous : j'y mets donc beaucoup de prix. Il faut convenir que si les grands hommes sont tracassés pendant la vie, il est du moins consolant de voir qu'après leur mort les nations se disputent l'honneur de posséder leurs dépouilles.

J'ai l'honneur d'être, avec des sentiments distingués, etc.

(Coll. Benj. Fillon, n. 20 des séries I et II ; minute autogr.)

VIII

CUVIER [A LENOIR].

Paris, 19^e mai 1821.

Je vous remercie de l'empressement que vous avez mis à répondre aux questions que j'avais pris la liberté de vous adresser au sujet des ossements de Descartes. Ce que vous avez bien voulu me dire relativement à Lafontaine, se rapporte entièrement à ce qu'il m'a semblé observer sur la tête en question. Dans la comparaison que j'en ai faite avec le portrait de Descartes, les os du nez et de la pommette, l'os frontal, les orbites, et en général toutes les proportions de la face m'ont paru d'une ressemblance frappante ; et l'authenticité de ce crâne me paraîtrait hors de doute, s'il ne lui manquait des marques d'avoir séjourné dans la terre. Il faudrait, d'après son état, qu'il eût été pris avant la première inhumation ; ce qui ne s'accorde pas avec la tradition de Suède sur le moment où s'exécuta la soustraction. Cependant, Monsieur, si vous voulez l'examiner vous-même, vous pourriez nous aider à constater la ressemblance dont je viens de parler, d'une manière encore plus précise ; et, pour peu que vous y preniez intérêt, je tiens ce crâne à votre disposition ¹.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

(Coll. Benj. Fillon ; n. 20 des séries I et II ; original autogr.)

¹ Des doutes semblables et aussi sérieux se perpétuent sur des reliques attribuées à d'autres personnages célèbres. Ainsi, sans sortir des personnages du xvii^e siècle, on a discuté récemment, en Angleterre, sur une tête de Cromwell (voir le *Journal officiel* des 6 janvier et 7 février 1875), et, en France, sur une tête de Madame de Sévigné (voir le *Temps* du 27 août 1896). Pour le charmant écrivain, comme pour Descartes, on produit aussi deux crânes ; ce qui augmente encore singulièrement l'embarras.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE

Séance du 27 février 1901.

PRÉSIDENCE DE M. FAYE, PRÉSIDENT.

Lecture du procès-verbal de la dernière réunion. Adopté.

Ouvrages reçus. — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* (n° 9, nov. 1900). — *Annales littéraires et historiques du Maine* (1901, n° 2). — *Société archéologique et historique de l'Orléonais* (1900, n° 169). Elle ouvre tous les cinq ans un concours de travaux locaux et décerne des récompenses. — *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* (1^{re} sem. 1901); y consulter un mémoire intéressant sur les jetons des Etats de Languedoc. Ces jetons, à l'origine, ne servaient qu'à compter au moyen d'une table à compartiment nommée abaque. Chacun des membres en recevait un. Plus tard on les utilisa pour constater la présence des personnes; enfin ils devinrent une simple pièce honorifique. — *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest* (1900, 3^e trim., t. VIII). Un article de M. Barbier parle de Descartes. — *Journal des Savants* (janv. 1901). Etudier un chapitre fort intéressant sur la fondation en 1899 de « l'Association internationale des Académies » de toutes les contrées (Voir ci-après sous la rubrique : Communications). — *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques* (1900, n° 1 et 2). Ce numéro parle du groupement des minutes notariales et des actes des échevins conservés aux archives du département du Nord. — *Bulletin de la Société archéologique de Béziers* (3^e série, t. III, vol. XXIX). — *Revue Bénédictine* (janvier 1901).

Dons. — Trois brochures de notre confrère, M. Ch. de Beaumont : *Souvenirs du petit Palais*. — *Les jetons des comtes du Lude*, faisant ressortir une alliance entre Jehan de Daillon et Anne de Bastarnay. La seigneurie de Champchevrier resta dans cette maison de 1528 à 1685. — *Jean-Louis Ducis, peintre, 1775-1847*. Il était neveu de l'académicien et élève de David. En 1840, il épousa Anne-Euphrosine Talma, sœur du grand tragédien. On a de lui un tableau représentant Napoléon sur la terrasse de Saint-Cloud, pendant les Cent Jours. — De la part

de M. Henri de Castellane, président de la Société de numismatique de France, un *fac-simile d'un sceau* représentant saint Martin (voir notice plus loin). — Par M. l'abbé Uzureau : *Les anciens collèges de la province d'Anjou*.

Au nom de la Société, M. le Président remercie les donateurs.

Correspondance. — Circulaire du Ministère des Beaux-Arts relative au 39^e congrès des Sociétés savantes, qui doit se tenir à Nancy du 9 au 13 avril. MM. Le Grix et Bobeau y représenteront notre Compagnie. — Lettre fixant à Paris, au 28 mai, le 25^e congrès des Sociétés des Beaux-Arts des départements. Sont délégués à cette réunion : MM. Faye, L. Bosseboeuf et Gabeau.

Vœu. — Dans le *Bulletin* cité plus haut du *Comité des Travaux historiques*, M. le Président relève et discute le passage concernant les *Minutes notariales* et les *Actes des Echevins* du département du Nord. Ces pièces, du plus puissant intérêt, seraient réunies en un local spécial dont la surveillance serait facile ; on pourrait ainsi les consulter. Si nos minutes de Tours et du département étaient ainsi groupées dans un dépôt où les travailleurs les auraient sous la main, aux archives, par exemple, quel inépuisable et merveilleux sujet d'études ! Les notaires en conserveraient d'ailleurs la propriété. La chose est très faisable, ajoute M. le Président, elle vient d'avoir lieu à Toulouse. La Société archéologique de Touraine ne serait-elle pas désireuse d'obtenir un pareil résultat ? Elle peut charger son *Bureau* de se mettre en relations avec la Chambre des notaires et d'étudier avec elle la meilleure solution à obtenir. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

Dans le *Journal des Savants*, M. le Président signale un passage concernant l'*Association internationale des académies* fondée à la fin de l'année 1900. Depuis 1892, l'Académie des sciences de Vienne, celles de Göttingue, de Leipzig et de Munich avaient conçu l'idée de réunions annuelles « où leurs représentants étudieraient le moyen d'associer leurs travaux et de mettre en commun leurs ressources pour encourager des œuvres scientifiques ». Telle fut l'origine de ce « cartell » ou association limitée, qui débuta en 1894 et fonctionne régulièrement depuis 1896. A ses côtés venaient se grouper, en 1898, les délégués de l'Académie de Berlin et la « Royal Society » ; le Président de cette dernière faisait, en novembre suivant, des ouvertures dans le même but à notre Académie des sciences de Paris et à celles des Lincei, de Rome, de Saint-Petersbourg, de Washington. Enfin un projet d'union internationale était présenté par l'Académie de Berlin.

La première réunion put grouper à Wiesbaden 24 délégués représentant l'Académie royale des sciences de Berlin, la Société

royale des sciences de Göttingue, celle de Saxe, la Royal Society de Londres, l'Académie royale des sciences de Bavière, l'Académie des sciences de Paris (ayant pour délégués MM. Moisan et Darboux), l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, celle de Vienne et la National Academy de Washington. Ces délégués étaient ou des savants, ou des érudits, ou des historiens, une sorte d'Institut. Suivent les 13 articles du projet des statuts pour l'*Association internationale académique*, tel sera son nom officiel, et l'on invitera à s'y adjoindre les Académies d'Amsterdam, de Belgique, de Budapest, de Christiania, de Copenhague, de Madrid, de Stockholm, celles des Inscriptions et Belles-Lettres et celles des Sciences morales et politiques de Paris, avec assemblée générale tous les trois ans et création d'un comité.

La conférence de Wiesbaden avait décidé que la première réunion de l'Association internationale se tiendrait à Paris en 1900 ; dix-huit académies avaient donné leur adhésion, dont trois de Paris ; les séances commencèrent le 31 juillet. Entre autres questions, il convient de signaler la jonction géodésique du méridien mesuré à 30° à l'est de Greenwich et de l'arc du même méridien se prolongeant en Afrique, dans la Rhodésie, opération qui nécessite l'assentiment de plusieurs Gouvernements. Le Comité a fait le meilleur accueil à une proposition tendant à rendre plus facile le prêt mutuel des manuscrits et autres documents ; enfin il a pris sous son patronage la commission de physiologie cherchant le moyen de contrôler les appareils enregistreurs. A côté de ces travaux, signalons un projet ayant trait à la publication d'un *Corpus des actes et diplômes grecs du moyen âge*.

La première assemblée générale est fixée à Paris pour le 15 avril prochain.

M. Briand donne la nomenclature des *objets volés* dernièrement au musée de Lyon, afin que l'on puisse reconnaître et recueillir ceux qui pourraient par hasard tomber entre nos mains.

M. Ch. de Beaumont a reçu du comte Henri de Castellane, président de la Société de numismatique de France, l'*empreinte* d'un *sceau* dont il possède la matrice, pour en faire hommage à la Société ; c'est un sceau orbiculaire de 22^{mm}, de facture très barbare. Il présente saint Martin à cheval, se dirigeant vers la gauche et coupant son manteau pour le donner à un pauvre placé derrière lui, avec la légende : S B. M. DE MALLEIO, qui doit se lire : *Sigillum Beati Martini de Malleio*. Il s'agit évidemment de Maillé-Lailé (Indre-et-Loire), dont l'église était consacrée à saint Martin, alors que les deux églises de Maillé, aujourd'hui Luynes, l'étaient à sainte Geneviève et à saint

Venant. Ce sceau a de grands rapports avec celui de l'église de Saint-Martin-Saint-Marcel de Paris, publié par J. Charvet, dans sa « Description des collections de sceaux matrices de M. E. Dongé » (Paris, 1872, in-8, p. 73) ; sans doute doit-il être daté, comme lui, du ^{xiv}^e siècle, si on s'en rapporte à la paléographie de la légende et à la forme de l'épée.

« J'ai acquis récemment, ajoute M. de Beaumont, d'un cultivateur de mes voisins, une petite *statuette* en terre cuite blanche. Bien que décapitée, elle m'a semblé assez intéressante pour être montrée à la Société. C'est une de ces nombreuses statuettes gallo-romaines votives représentant *Vénus Anadyomène*, comme il s'en rencontre presque partout en France, où leur présence décèle souvent l'existence sinon d'un temple, au moins d'un lieu consacré au culte, laraire domestique, fontaine, etc. M. James Milns en a trouvé un grand nombre dans le temple qu'il a fouillé aux Bossenno, près Carnac. Ceci n'est pas sans intérêt, étant donné le point où cette statuette a été trouvée, c'est-à-dire au lieu appelé les Panchiens, portion de plateau de la commune de Luynes, sur le bord de la vallée de la Loire, comprise entre le château de Panchien, le petit castel moderne de Bellevue, la vallée de Chaussepaille et le prieuré de Saint-Venant, célèbre par ses ruines gallo-romaines. Peut-être y aurait-il là une indication pour les fouilleurs de l'avenir. »

« Le catalogue du musée de la Société archéologique, dressé par M. Palustre en 1871, mentionne, sous le n° 148, une statuette analogue « en argile blanche », trouvée à Nérès-les-Bains (Allier) et donnée par M. de la Brousse. »

Notre collègue ajoute que « diverses circonstances lui avaient fait abandonner les *fouilles* entreprises pour dégager les restes de la *Villa Catiniaci*, origine du plus moderne château de Châtigny. Les années 1897 à 1900 avaient donc été stériles, et ce n'est qu'au mois de janvier 1901 qu'il a pu reprendre les déblaiements. Dans une partie très ruinée, on n'a souvent retrouvé que des portions de murs fort incomplètes ; cependant on a mis à découvert trois salles, B, C, D, toutes trois au nord de la salle A et de la grande piscine ronde dégagées en 1896. Elles donnent un total d'environ 180 mètres carrés découverts et 360 mètres cubes de terre enlevée. »

« La salle C n'offre point d'intérêt, son mur nord est complètement ruiné et celui de l'est à peu près entièrement ; elle devait mesurer 3^m 20 sur 3^m 50 environ. »

« La salle B a une sorte d'annexe B' en forme d'abside du côté de l'ouest ; cette dernière est séparée du reste de la pièce par un mur bas. Dans la muraille sont creusées trois rainures destinées

à recevoir des tuyaux de chauffage en poterie. On y a trouvé beaucoup de suie, mais point de piliers d'hypocaustes ; elle mesurait, abside comprise, 3^m 50 de large sur 5^m de long. »

« La pièce C est la plus intéressante ; elle a 3^m de large sur une longueur mal définie de 7^m environ ; le fond bétonné est en forme de vasque et entièrement garni de cinq rangs de piliers d'hypocaustes. A l'est se voient un certain nombre de pans de murs ruinés se rattachant mal à l'ensemble. Mais au nord existe une petite pièce ronde, de 2^m 50 de diamètre environ, ouvrant sur la salle C ; elle est garnie également de piliers d'hypocaustes, avec tuyaux de chauffage jumelés dans la muraille. »

« Peu d'objets recueillis dans les fouilles, quelques clous, des débris de poterie et de fresques sans grand intérêt, plusieurs morceaux de sculptures méplates sur pierre, d'un très faible relief, du verre, du fer, un fragment de meule à bras en granit, et c'est tout. »

« Voilà, rapidement esquissé, le résultat de la campagne des fouilles à Châtigny en 1901 ; j'ajouterai, dit M. de Beaumont, que, dans la Varenne, devant le château, des travaux divers ont amené la découverte de murailles, de tuiles romaines, de moulures et autres débris de marbre, de poteries rouges du type dit samien, d'un moyen bronze assez fruste d'Antonin le pieux, et de deux ou trois petits bronzes de Tétricus. »

Un plan dressé par notre collègue permet de suivre cette intéressante communication.

M. de Clérambault lit ensuite une note sur les *jetons des maires de Tours*, étude déjà traitée par Chalmel, M. Dauban, et que doit compléter un de nos confrères, M. Ch. de Beaumont, dans la « Gazette numismatique française ». L'autorisation de les frapper aux armes de la ville et du maire date de 1584 ; ils sont en cuivre à partir de 1642 et leur valeur, en 1785, est de 36 sols. Cette note figurera in-extenso dans le *Bulletin*.

M. l'abbé L. Bossebœuf a photographié dans la commune de Saint-Pierre-des-Corps, au lieu dit le Carroi-Voguet, un buste de Christ encastré dans le mur d'une habitation du xv^e siècle ; c'est le seul connu en Touraine, et il présente une frappante analogie avec d'autres médaillons existant à Bonnavet, à Oiron et à Thouars, dont le type commun semble être une médaille florentine de 1489. D'après une ingénieuse supposition, un érudit aurait vu, dans ces trois bustes étrangers à notre contrée, la signature de François Charpentier, le Christ étant le fils du Charpentier. On sait que l'artiste de ce nom « a besoigné à la chapelle de senestre » d'Oiron. M. l'abbé Bossebœuf observe que ce Christ n'était point connu en Touraine avant l'arrivée des Juste.

Ceux-ci, qui s'appelaient Betti et furent surnommés Justi du nom de leur aïeul Giusto, étaient originaires de Florence. Or les bustes dont il vient d'être parlé ont tous les caractères florentins ; et il semble très admissible de les attribuer à André, Antoine et Jean, qui travaillaient avec leur neveu, Juste de Juste. Des quatre médaillons superposés de Thouars, un seul est tourné à gauche, les autres à droite ; ne serait-ce point leur signature ? Le cadre qui entoure le Christ de notre contrée est orné de sculptures.

Notre collègue, M. Delpérier, veut bien se charger d'en prendre un moulage, ce dont M. le président le remercie à l'avance.

M. Louis de Grandmaison entretient la Société des importants *manuscripts généalogiques* laissés par M. le comte de Maussabré, décédé l'an dernier, à 84 ans, en son château de Puy-Barbeau. M. de Maussabré était un travailleur infatigable, pour qui les archives publiques, les bibliothèques, les minutes de notaires n'avaient pas de secret ; son travail a pour titre « *le Berry féodal* » et ne comprend pas moins de quinze cents généalogies de familles du Berry, de la Touraine, du Poitou, de la Marche et du Limousin, et l'impression en formerait, paraît-il, 41 volumes de 500 pages chacun.

Les Généalogies, telles que les a comprises M. de Maussabré, ne sont pas de pures flatteries, elles constituent l'histoire réelle ; loin d'être une simple énumération, elles traitent de la topographie, des coutumes, et des institutions.

Dans une notice publiée par M. Hubert, archiviste de l'Indre (Revue archéologique du Berry), à laquelle sont empruntés les détails qui précèdent, l'auteur exprime le vœu que les enfants de M. de Maussabré publient cet important travail, « afin d'immortaliser la mémoire glorieuse de celui qui fut l'un des plus grands érudits de notre époque. » La Société archéologique de Touraine ne peut que s'unir à ce vœu et souhaiter au moins, si l'impression est impossible, que cet admirable document ne soit pas perdu et vienne enrichir un des dépôts publics des provinces qu'il intéresse.

M. de Maussabré, voulant toujours perfectionner son œuvre, a peu publié ; sa bibliographie dressée par M. Hubert, ne contient que 13 articles, en général assez courts ; trois d'entre eux intéressent plus particulièrement la Touraine et, comme ils n'ont pas été connus par l'auteur du « Dictionnaire d'Indre-et-Loire », il n'est peut-être pas inutile de les signaler ici, car ils rectifient plusieurs assertions inexactes de cet ouvrage : les seigneurs de Brenna, la maison des Roches, etc (Compte rendu des travaux de la Société du Berry, 1855-1856, p. 132), qui contient de nombreux documents sur les seigneurs de Rochecorbon ; la famille Palestel en

Marche, la famille Palluau (Ibidem, 1858-1859), p. 229; renfermant d'utiles renseignements sur les seigneurs de Montrésor ; la famille Babou de la Bourdaisière (Procès-verbaux de la Société des Antiquaires du Centre, 1887-1888, p. 167).

Après échange d'observations entre divers membres, la Société charge M. Salmon de Maison Rouge de se mettre en rapport avec le fils de M. de Maussabré, afin de savoir s'il consentirait à donner l'autorisation de publier celles de ces généalogies se rapportant à notre province.

M. Grimaud rappelle que *Rabelais* a été relevé par le Pape de ses vœux de religieux, ainsi qu'il est relaté en tête de toutes ses œuvres. C'est alors qu'il rentra dans le clergé séculier ; aussi n'a-t-il été frappé de la mort civile que pendant une partie de son existence.

Notre collègue exprime le désir qu'un *répertoire* des écrits concernant notre *histoire locale* soit dressé, afin que le chercheur puisse, d'un coup d'œil, se référer à tout ce qui a pu être déjà dit sur le sujet qu'il veut étudier.

L'assemblée se range entièrement à cet avis.

M. de Beaumont constate que ce travail existe déjà en Périgord, où il rend les plus grands services ; il a fallu quatre ou cinq ans pour le terminer.

M. Louis de Grandmaison signale dans le « Bulletin du Comité des travaux historiques (1900, p. 132) » une remarque de M. de Mély au sujet d'une communication de M. le chanoine U. Chevalier intitulée : « Etude critique sur l'origine du suaire de Lirey-Chambéry-Turin ». M. Chevalier a fixé au 4 décembre 1532 la date de l'incendie de la Sainte-Chapelle de Chambéry, dans lequel le saint suaire fut atteint par le feu ; *Rabelais* parle de cet événement ; il est donc indiscutable, fait observer M. de Mély, que *l'Histoire de Gargantua* ne fut écrite qu'après cette date, alors qu'on supposait qu'elle avait été composée vers 1530 ; il y a là un point intéressant à noter pour l'histoire littéraire de la Touraine.

M. Grimaud dit que M. Audigé, dans le « Bulletin des amis de Rabelais », avait déjà signalé ce fait.

Sont ensuite présentées les candidatures de MM. Roze-Lecesne, Boué, architecte, et Laisné, notaire à Tours ; de la Rupelle, à Saint-Paterne ; Raoul de Lavalette, à Dolbeau ; Cornet, architecte à Chinon ; Mascarel, vice-président du tribunal d'Angers ; Deshoulières, à Portillon, commune de Saint-Cyr.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général,

DE LÉPINAIST.

Séance du 27 mars 1901.

Présidence de M. FAYE, président.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière réunion.

Volumes reçus. — *Analecta bollandiana* (t. XIX, fasc. IV). — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* (déc. 1900, n°10). — *Revue de Saintonge et d'Aunis* (XXXI^e vol., mars 1901). Il y est question de Jean de Bueil, époux d'Anne de Daillon et aussi de Bertrand d'Eschaux, archevêque de Tours. — *Bulletin de la Société des archives historiques de Saintonge et d'Aunis*. — *Annales de la Société archéologique de Bruzelles* (t. XIV, juill.-oct. 1900), avec une foule de très belles planches. M. le Président y signale avec intérêt un chapitre sur « le Double », « second exemplaire du corps en une matière moins dense que la matière corporelle, sorte de projection colorée, mais aérienne, de l'individu, le reproduisant trait pour trait, naissant et grandissant avec lui, mais continuant à subsister après la mort. » Il était de la plus haute importance de l'empêcher de mourir comme le corps, aussi les Egyptiens, afin de conserver l'intégrité de ce dernier, infaillible garantie de la survivance du « Double » dont il était le soutien, embaumaient-ils leurs défunts et plaçaient-ils des vivres dans les tombes. On cherchait d'ailleurs à dissimuler celles-ci par tous les moyens, afin de dérouter les violateurs de sépultures. On imagina aussi de représenter le corps humain par des statues dont le nombre donnait d'autant plus de chances de la persistance du « Double » qu'il était plus considérable.

Recueil de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure (5^e série, t. II). — *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse* (2^e série, t. VII). Ce volume contient une iconographie des tapisseries d'Aubusson, entre autres de celles représentant la dame à la licorne et l'histoire d'Abraham. Cette dernière aurait été commandée par François Falaiseau. — *Mémoires de la Société académique de l'Oise* (t. XVII). Notre collègue, M. de Clérambault, y fait paraître une étude sur les enceintes fortifiées, les châteaux forts et le donjon de Gisors. — *Romania* (janv. 1900, t. XXX). — *Journal des Savants* (fév. 1901). Dans la partie bibliographique, M. Léopold Delisle fait un grand éloge du « Cartulaire général de l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean-de-

Jérusalem », dont notre président honoraire, M. J. Delaville-le-Roux, vient de publier le quatrième et dernier volume. — *Annales littéraires et artistiques du Maine* (mars 1901). — *Bulletin de la Société des amis des sciences et des arts de Rochecouart* (t. X, n° 4). — *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir* (mars 1901). — *Annuaire des bibliothèques et des archives pour 1901*.

Dons. — *Les Souvenances*, volume de poésies, par notre collègue, M. L. Chollet. — Par M. Maurice Caudel : *Les premières incursions arabes dans l'Afrique du Nord*, ouvrage basé sur les manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale, et qui détruit la légende d'après laquelle les anciens Kabyles ou Berbères auraient été chrétiens avant d'adopter la religion musulmane. Ces peuplades étaient au contraire idolâtres et fétichistes, leur conversion au mahométisme n'a donc rien de surprenant. — Par M. de Lépinast, un manuscrit de la fin du siècle dernier intitulé : *Extrait du procès-verbal d'aménagement de la forêt royale de Loches*. — Par M. Grimaud : une photographie, grand format, d'un dessin de Gaignières. Toute la collection a été ainsi photographiée pour le Chinonais ; il serait du plus haut intérêt de posséder les épreuves nombreuses concernant la Touraine. — Par M. Hubert, archiviste de l'Indre, une brochure sur le comte Ferdinand de Maussabré. — Par M. Jenty, président de la Société historique du Cher, un travail sur l'œuvre du comte Ferdinand de Maussabré. — Par M. A. Gabeau : une étude sur la *Pagode de Chanteloup et le tombeau du duc de Choiseul* et une autre sur les *œuvres d'art de l'ancienne abbaye de Fontaine-les-Blanches* ; il s'agit ici d'un retable à quatre panneaux de bois sculptés dont le *Bulletin* a déjà parlé. — *Croquis Montfortois* ornés de nombreuses illustrations, par M. de Dion.

M. le président s'empresse de remercier les nombreux donateurs.

Correspondance. — M. le comte Ch. de Beaumont fait part du décès de son grand-père, M. Frion d'Hyencourt, membre de notre Compagnie, homme dont la vie entière a été consacrée aux œuvres de bienfaisance et qui, s'intéressant à l'archéologie, a singulièrement aidé aux fouilles si curieuses de Châtigny. M. le Président présente à M. de Beaumont le témoignage de la profonde sympathie de notre Société.

Programme du Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements qui aura lieu à Nancy en 1901. — Lettre de M. l'abbé Métais proposant l'acquisition du 4^e volume du *cartulaire de la Trinité de Vendôme*, lequel sera suivi d'un cinquième formant tables. L'examen de la question est réservé au Bureau.

Communications. — M. le Président propose de diriger sur Vendôme notre *excursion* annuelle. Nous pourrions nous entendre avec la Société archéologique locale. — Adopté.

M. Salmon de Maison-Rouge fait connaître que les pourparlers engagés (voir le précédent procès-verbal) pour la publication de l'*Armorial* dressé par M. de Maussabré, n'ont pas abouti ; cet immense travail a été fait par généalogies de familles et non par personnes, l'auteur n'a jamais voulu le faire imprimer, et le propriétaire actuel, adoptant les mêmes raisons, ne saurait consentir ni à s'en dessaisir ni à en laisser prendre des extraits.

M. Louis de Grandmaison lit une note de son père, M. Charles de Grandmaison, dans laquelle celui-ci proteste contre un passage d'une étude sur le tombeau d'Agnès Sorel, insérée par M. l'abbé Bossebœuf au t. XLI de nos *Mémoires*. Les termes de ce passage laisseraient supposer que M. Ch. de Grandmaison a nié l'ancienneté des inscriptions de ce tombeau, tandis que notre collègue aurait seulement voulu dire (p. 14 de sa brochure sur le tombeau d'Agnès Sorel) qu'une et peut-être deux des trois inscriptions actuelles ont été gravées à nouveau, lors de la restauration du monument, au début du xix^e siècle.

« Le doute sur sa pensée n'était guère possible, puisque, pp. 4 et 13 de cette brochure, il mentionne les anciennes inscriptions du tombeau, sans élever la moindre hésitation sur l'authenticité d'aucune d'elles, et que même, p. 15, il cite Dubuisson, qui « avait vu ces anciennes inscriptions au xviii^e siècle », Dufour qui les a reproduites et les « mémoires et anecdotes des rois et reines de France », où elles ont été imprimées au xviii^e siècle. »

M. l'abbé L. Bossebœuf pense que le texte de son étude a dû être l'objet d'une fausse interprétation et il a fort bien compris les affirmations de M. Ch. de Grandmaison relatives aux inscriptions du tombeau. Mais il persiste précisément à croire anciennes celles que notre collègue suppose au contraire modernes.

Au sujet d'un projet de *bibliographie tourangelle*, M. Grimaud demande à la Société d'en voter le complément, en y adjoignant l'*iconographie*. On dresserait par ordre chronologique une liste de toutes les estampes et gravures représentant les différentes villes de la Touraine, ainsi que des vues anciennes des églises et châteaux de notre province. Aucune reproduction photographique ne serait mentionnée dans cette liste, qui, d'ailleurs, s'arrêterait à 1840, date de la fondation de la Société archéologique. — La proposition de notre collègue est acceptée en principe.

M. Louis de Grandmaison croit, en effet, qu'à côté de la bibliographie tourangelle dont l'entreprise était souhaitée dernièrement par M. Grimaud, il serait bon de s'occuper également de l'*iconographie*. En attendant qu'un de nos confrères veuille bien se charger de ce travail, pourquoi ne pas signaler à la Société toute pièce peu commune se rattachant à l'*iconographie* tourangelle, chaque fois que nos travaux nous la révéleront ? Ces communications, brèves et aussi précises que possible, feront connaître une foule de documents actuellement très difficiles à trouver. A ce point de vue, M. L. de Grandmaison a noté dans le très bel ouvrage que viennent de publier MM. E. Molinier et P.-F. Marcou, *l'Exposition rétrospective de l'art français des origines à 1800*, la représentation d'un fragment de la *Chape dite de Saint-Mexme* (x^e siècle) conservée à Saint-Etienne de Chinon (voir planche de la p. 47), et deux héliogravures reproduisant, l'une, la *Commode en laque* avec ornements de bronze provenant de Chanteloup, aujourd'hui à la Préfecture d'Indre-et-Loire (époque Louis XV); l'autre, la *Vierge et l'Enfant Jésus*, terre cuite peinte de la fin du xvi^e siècle, dans l'église de Saint-Paterne.

En feuilletant quelques numéros de la seconde année de la *Décoration ancienne et moderne*, publiée sous la direction de MM. Wulliam et Farge, M. L. de Grandmaison a rencontré les planches suivantes qui intéressent aussi notre contrée.

Planche 25 (Peintures murales, planche 10) : Fresques des xv^e et xvi^e siècles dans l'église *Saint-Mexme* de Chinon (figure I, Christ en croix ; figure II, Jugement dernier), d'après les relevés de M. L. Yperman. M. de Galembert a parlé de ces peintures dans le t. V de nos *Mémoires*.

Planche 26 (Intérieurs, planche 11) : Fresques des xv^e et xvi^e siècles (figure I, dans la chapelle du château de *Clos-Lucé* ; figure II, dans la chapelle du château de *Véretz*), d'après les relevés de M. Yperman. M. L. Palustre s'est occupé des peintures de Véretz dans nos séances des 30 novembre 1892 et 22 février 1893 (*Bulletin*, t. IX, p. 82 et 142) ; M. L. de Grandmaison aura prochainement l'occasion d'examiner à nouveau la date de ces fresques et d'en déterminer l'auteur.

Planche 44 (Mobilier religieux, planche 2) : Baptistère de l'ancienne collégiale de *Bucil*, d'après un relevé de M. H. Bodin fait en octobre 1892.

Dans la séance du 29 octobre 1899, M. A. Viot communiquait à la Société l'inscription funéraire de Michel Duchamp, époux de Marthe Moisi, qui décéda âgé de 85 ans, laissant cent enfants et petits-enfants. M. L. de Grandmaison signale le *portrait* de ce

même *Michel Duchamp*, possédé actuellement par M. de Beaufort, lieutenant-colonel du 5^e hussards ; on y voit cette inscription :

*Michael Duchamp obiit 23 decembris 1644,
ætatis suæ 85. Ex numerosa
sobole centum cum liberos
tum nepotes reliquit sibi
superstites.*

M. l'abbé L. Bossebœuf entretient la Société de la suite de l'étude de M. A. Barbier sur *la famille de Descartes*, parue dans le *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest* du 3^e trim. 1900.

Après avoir rectifié deux incorrections typographiques dans notre *Bulletin* du 4^e trimestre 1900 (p. 257, ligne 5, lire 1644 au lieu de 1664, et p. 255, l. 15, lire 1535 au lieu de 1555), il aborde l'examen des considérations émises par notre savant confrère, en commençant par les points adoptés d'un commun accord.

1^o M. A. Barbier admet en substance, sauf quelques modifications, pour les ancêtres les plus reculés, la généalogie de l'Arsenal et de Baillet, ainsi que l'origine probablement tourangelles de la source primitive des Descartes, et proclame la haute compétence de M. Thouverez, suivant lequel Baillet a dû avoir sous les yeux les titres décisifs dans l'espèce (p. 563, 566, 570, 573). En outre il soutient la distinction entre Pierre Descartes, marchand bourgeois à Tours en 1531, et Pierre Descartes, médecin à Châtellerault en 1543 ; et aux raisons déjà données de cette distinction, il en ajoute une autre tirée de la différence de l'orthographe, sur laquelle il convient d'insister (p. 553-562).

2^o M. l'abbé L. Bossebœuf n'accepte pas l'argument fondé sur la divergence orthographique des noms et soutient que cette différence n'existe pas au fond ; que, quand bien même elle serait réelle, elle ne prouverait rien contre la communauté d'origine.

Tout d'abord à cette époque, observe notre collègue, on n'attachait pas à l'orthographe des noms l'importance que nous lui attribuons actuellement, ainsi qu'on peut le remarquer dans les actes de l'état civil, des comptes ou des contrats notariés, etc. De plus l'orthographe du nom des ancêtres poitevins du philosophe n'est pas restée immuable, même depuis 1543 (p. 562). D'après M. Barbier lui-même, sans parler des variantes en deux mots ou avec Des Chartes, de 1459 à 1489 une série d'actes portent Des Quartes ; sur l'acte de fiançailles de l'aïeul de René, on lit « Pierre Des Quartes, » de la main du beau-père qui, mieux encore que le notaire, connaissait l'orthographe du nom ; sur un acte de 1564, on lit « Des Quartes, » ce qui confirme bien la variabilité du nom.

D'ailleurs, avec MM. Lalanne et d'Argenson, M. A. Barbier incline à chercher le point de départ du nom dans une terre du Chatelleraudais, dite à *Quartis*, et il écrit que les « familles du nom de Descartes ou Des Quartes étaient fort nombreuses, aussi bien dans le Haut-Poitou qu'en Touraine (p. 562). » Ce qu'il y a de constant, c'est que, à partir de 1543, on rencontre d'ordinaire le mot « Descartes ».

A cet égard, M. l'abbé Bossebœuf tente de montrer les variations subies par le nom d'après les lois mêmes de l'évolution du langage. On a écrit d'abord « Des Quartes », de à *Quartis*, suivant l'opinion unanimement admise. Ensuite, au xvi^e siècle, on a simplifié après avoir accepté simultanément les deux façons, soit en premier lieu plus souvent « Des Quartes », puis, plus fréquemment, « Des Cartes », ainsi qu'il ressort des actes produits de part et d'autre. Finalement « Des Cartes » s'est substitué totalement au nom primitif, en deux mots, d'abord, puis en un seul, et René n'a pas peu contribué à fixer la dernière orthographe. Pour se convaincre du bien fondé de ces observations, il suffit de suivre la série des divers actes ou simplement de s'arrêter à l'évolution du nom d'un fief. Par exemple, le domaine situé sur la commune de Civray-sur-Cher et dont il est question ailleurs, a été désigné dans le principe par le terme de « Des Quartes », puis par celui de « Des Cartes » ; et il en est ainsi, d'ordinaire, des autres lieux-dits du même genre.

Quant à la noblesse des ancêtres de René, M. l'abbé L. Bossebœuf rappelle les différentes catégories de noblesse militaire, judiciaire, municipale, etc., et, sans rechercher si l'acte de réformation de 1668 ne s'est pas borné à confirmer les Descartes dans la possession d'armoiries plus anciennes, il cite des pièces d'après lesquelles, aux xv^e et xvi^e siècles, des membres de cette famille portaient les titres « d'écuier » et de « noble homme ».

M. l'abbé L. Bossebœuf termine en mentionnant un acte notarié de 1564 (étude de M^r Langlois) dans lequel il est question de Symone Descartes ; il se propose d'y revenir, et communique un travail sur les descendants de la famille Descartes, que notre érudit confrère, M. de Clérambault, a bien voulu rédiger sur sa demande.

M. de Clérambault lit un travail sur *les proches parents de Descartes en Touraine*. Ce document très détaillé concerne surtout la branche maternelle et, par conséquent, les alliances de la famille Brochard qui se continue par les de Marsay et présente une variante, dans cette dernière partie, avec la généalogie établie par notre collègue M. P. Viollet.

A propos du *portrait de Descartes*, un article de Jules Simon, paru dans le *Gaulois* du 17 mars dernier, pose une question qui ne manque pas d'intérêt. Voici cet article :

« Le roi (Louis-Philippe) me montra, en passant, le portrait de Descartes : « Voilà, dit-il, votre patron. C'est le portrait dont il fit lui même cadeau au père Mersenne. » J'aurais pu rectifier le Roi et lui servir une anecdote de ma façon ; mais je fus assez diplomate pour ne pas le faire. Un grand personnage (je ne sais si ce n'était pas le duc de Luynes) avait envoyé à Cousin, pour qu'il s'en fit honneur en le remettant au Roi, le portrait authentique de Descartes, donné au père Mersenne par Descartes lui-même. Mention du don était faite en caractères rouges sur le verso du portrait. Cousin ne manqua pas de le porter aux Tuileries, comptant être reçu à bras ouverts. Mais la place de Descartes était déjà marquée. Le cadre j'allais dire le siège, était fait ; le portrait authentique avait quelques centimètres de trop ; le Roi en fit faire une copie qui avait la taille réglementaire. Je regrette de ne pas savoir ce qui arriva par la suite. Qu'est devenu le tableau de Mersenne ? A-t-on trouvé le moyen de le replacer dans la galerie ? Je répète mon histoire comme Cousin me l'avait dite en grande indignation quelques jours auparavant. Cousin aurait été un homme très véridique s'il avait eu moins de feu dans l'imagination. Il était véridique en principe, car il croyait tout ce qu'il disait. »

M. Grimaud donne ensuite lecture d'une notice relative aux diverses propriétés possédées, depuis le xv^e siècle jusqu'au milieu du xviii^e, par la famille Rabelais, qui avait une véritable aisance. Ces biens se trouvaient sur Chinon, Cinais, Seully, Varennes-sous-Montsoreau, Benais, Bourgueil, etc. Mais cette fortune fut dissipée en 1630, par le dernier du nom qui habitait Chinon. Quant au père du célèbre écrivain, M. Grimaud croit pouvoir affirmer qu'il fut licencié ès-lois et non apothicaire.

Notre confrère reconnaît que la famille Rabelais jouissait en effet d'une certaine fortune, mais que dès 1604, la situation était sérieusement modifiée et, qu'à cette époque, un membre de la famille avait un emploi de jardinier. En 1598 « l'hôtellerie de la Lamproye » ne leur appartenait déjà plus.

Elections. — Sont élus membres correspondants MM. Roze-Lecesne, de la Rupelle, de Lavalette, Boué, Lainé, Cornet, Mascarel et Deshoulières, présentés à la dernière réunion. Plusieurs collègues posent la candidature de MM. Bonnichon, avocat, et Dubois, directeur du journal *le Tourangeau*.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,

DE LÉPINAIST.

Séance du 24 avril 1901.

PRÉSIDENCE DE M. L. DE GRANDMAISON, VICE-PRÉSIDENT.

Lecture du procès-verbal qui est adopté.

M. de Grandmaison annonce que M. Faye, notre président, encore assez souffrant, a dû se rendre à Arcachon pour hâter sa convalescence.

Ouvrages reçus. — *Bulletin du Comité des sociétés des Beaux-Arts des départements* (mars 1901). Document de 1496, sur Jean Perréal. — *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie* (2^e, 3^e et 4^e trim. de 1899, 1^{er} trim. de 1900). — *Société des Antiquaires de Picardie. La Picardie historique et monumentale* (n^o 6) ; ce fascicule achève le tome I^{er}, consacré à l'arrondissement d'Amiens, d'une magnifique publication entreprise par cette Société, grâce à la libéralité de M. Edmond Soyer, qui signe l'introduction ; de magnifiques planches hors texte ornent ce volume. — *Revue de la Société de Géographie de Tours* (n^o 1 de 1900 et n^o 1 de 1901). — *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (nov. et déc. 1900). Notice de M. H. Wallon sur Edmond Le Blant, le savant auteur des « Inscriptions chrétiennes de la Gaule ». — *Revue historique*, (mars-avril 1901). — *Revue bénédictine* de l'abbaye de Maredsous (n^o 2, avril 1901). — *Société archéologique de Bordeaux* (t. XXII, et XXIII, 3^e et 4^e trim. 1897). — *Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet* (série in-8^e, t. XIV), François Quesnay ; Bi-centenaire de Racine. — *Bulletin de la Société Dunoise* (n^o 126, avril 1901). — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* (janvier 1901). — *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois* (t. XXXIX, 1900). — *Bulletin du Musée municipal de Châteauroux* (mars 1901). — *Mémoires de la Société d'archéologie de Lorraine* (tome L, 1900). — *Annales de la Société historique et archéologique du Gatinais* (1^{er} trim. de 1901). — *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier* (2^e série, t. II, 2^e fascicule). Ce volume contient une étude de M. Ch. Revillout : « Les promoteurs de la Renaissance à Montpellier », où sont de nombreux renseignements sur les séjours de Rabelais à la Faculté de médecine de cette ville. En outre, M. le Président dépose le premier fascicule de notre *Bulletin* (1^{er} trim. du tome XIII, 1901), comprenant entre autres une nouvelle liste des membres, la nomenclature des Sociétés échangeant leurs publica-

tions avec les nôtres et un historique des travaux émanant de notre Compagnie, ainsi que des récompenses dont ils ont été l'objet.

Don. — M. Grimaud dépose un exemplaire du « Monde Moderne », où, sur la demande du Directeur de cette Revue, il a fait insérer un article intitulé : *Chinon pittoresque*. De charmantes vignettes accompagnent le travail de notre collègue.

Remerciement de la part de la Société.

Correspondance. — La Société archéologique de Montpellier remercie notre Compagnie d'avoir accepté sa demande d'échange des publications et demande nos volumes anciens. Cette proposition est renvoyée à M. le Trésorier.

M. Jardonnet fait savoir que l'on pourra visiter au n° 18 de la rue de Saint-Pierre-des-Corps, le samedi, de 1 heure à 3 heures, la belle collection de silex de notre défunt confrère, M. l'abbé Brung.

M. Faye, en raison de son absence et de son indisposition, prie la Société de vouloir bien ajourner l'excursion projetée pour le 20 mai à Vendôme. — Adopté.

M. le Président annonce que nos collègues, MM. Tourlet, Emmanuel Drake del Castillo et Bobeau viennent d'être proclamés *officiers d'Académie* et leur adresse ses félicitations.

La Société archéologique de Touraine croit devoir s'associer à un double deuil, qui vient de frapper deux provinces voisines : l'Anjou, en la personne de M. Célestin Port, décédé le 4 mars, et le Poitou en celle de Mgr Barbier de Montault, décédé le 31 du même mois. M. Louis de Grandmaison rappelle en quelques mots leurs principaux travaux :

François Célestin Port était né à Paris, le 23 mai 1828. Ancien élève de l'école des Chartes, il remplissait depuis de longues années les fonctions d'archiviste du département de Maine-et-Loire ; ses travaux remarquables lui avaient acquis les titres de membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, membre non résidant du Comité des travaux historiques, officier de la Légion d'honneur et officier de l'Instruction publique. Parmi ses nombreuses publications, il faut citer particulièrement : le *Cartulaire de l'hôpital Saint-Jean d'Angers* (1870, in-8°) ; les *Artistes angevins* (1881, in-8°) ; la *Vendée angevine* (1888, 2 volumes in-8°) et surtout le si utile et si savant *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire* (1869-1878, 3 volumes in-8°, atlas in-4°), ouvrage qui fut honoré du grand prix Gobert en 1877. A signaler également un document relatif à notre grand sculpteur tourangeau, Michel Colombe, publié par M. Port dans le t. VII des *Comptes rendus des sessions des Sociétés des Beaux-Arts des départements*.

Xavier Barbier de Montault, fils de Joseph Barbier et d'Adélaïde de Montault, né à Loudun en 1830, était prélat de la maison du Pape, comte de Latran, grand-croix de l'ordre de François I^{er}, commandeur de l'ordre du Saint-Sépulcre, chevalier de Saint-Silvestre et de l'Éperon d'or, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, etc...

Il avait publié dans notre *Bulletin* une étude sur le très curieux *Réseau à trois cierges de la cathédrale de Tours* (t. IV, p. 17-38), et signalé à la Société *l'épithaphe* d'un chanoine de Saint-Martin, D. Chevalier, ainsi que deux passages du *Clovis*, de J. Des Marets, confirmant la tradition qui fait naître en Touraine le cardinal de Richelieu (cf. *Bulletin*, t. IV, p. 1). Il était l'auteur d'une *Notice historique sur saint Avertin* (4^e édition, 1860, in-8^o), et avait été le collaborateur de notre regretté président, Léon Palustre, pour deux de ses publications, *le Trésor de Trèves* (1886, in-4^o) et *l'Orfèvrerie et l'émaillerie limousines* (1887, in-4^o); à ces divers titres, il était donc un peu des nôtres.

Il eut pendant vingt-cinq ans pour auxiliaire et ami notre savant confrère, M. l'abbé Girou, curé d'Hommes, et c'est dans le cimetière de cette paroisse qu'il a voulu être inhumé. On peut encore citer parmi ses innombrables travaux consacrés principalement à l'archéologie religieuse : *la Question des messes sous les papes Urbain VIII, Innocent XII et Clément XI* (1863); *l'Épigraphie du département de Maine-et-Loire* (1869); *le Traité pratique de la construction, de l'ameublement et de la décoration des églises* (1878); *le Traité d'iconographie chrétienne* (1890), etc. Mgr Barbier avait entrepris, en 1889, la publication de ses *Œuvres complètes*, où l'on trouve sur l'histoire des divers objets du culte de précieux renseignements pour les archéologues.

M. L. Bossebœuf se propose de parler ultérieurement de la guerre de Cent ans en Touraine, histoire dont il réunit en ce moment les matériaux.

Notre confrère a visité l'hôtel Gouin, bien connu de tous les amateurs et dont il a pu étudier les archives et la structure. Les soubassements renferment, très visibles encore des murs galloromains; on en rencontre d'ailleurs de semblables dans les constructions voisines et la chose n'a rien que de naturel, si l'on veut bien se rappeler que les rues Colbert et du Commerce formaient une voie romaine désignée plus tard sous le nom unique de Grande rue. Il y avait là, sans doute, une habitation importante.

D'après de vieux titres, l'hôtel Gouin était possédé, en 1620, par une famille de riches bourgeois, les Gardette, dont un membre, conseiller au bailliage et siège présidial, fut, dès 1559, maire de Tours. Son blason figure à la voûte et si, au lieu des trois trèfles que

comportent ses armoiries, on en trouve en nombre varié, il n'y faut voir qu'un motif d'ornementation employé dans les réparations successives de cette demeure. Le vrai blason des Gardette, d'argent au croissant d'azur posé en cœur accompagné de trois trèfles de sable, se présente encore au fronton d'une lucarne.

La famille Gouin possède depuis 1738 cette belle habitation, dont la physionomie n'était point, en 1810, telle que de nos jours. Des bâtiments, un couloir, en masquaient l'entrée ; on dut les acheter pour la dégager. Divers dessins très soignés de notre confrère, M. Hardion, permettent d'examiner les charmants détails de ce beau monument, dont nos *Bulletins* publieront une notice complète.

M. L. de Grandmaison sait qu'il existe aux Archives, parmi les titres provenant de Saint-Julien, un *plan géométral* de l'hôtel Gouin.

M. Langlois lit sur notre *Armée nationale*, à la fin du xvi^e siècle, un curieux travail accompagné de nombreuses copies des obligations passées à Tours, en 1593, par Henri IV, au profit de ses régiments suisses. L'infanterie française comprenait surtout des étrangers, corses, albanais, navarrais, italiens, allemands et suisses, « la plupart gens de sac et de corde, meschants garnements échappés de justice, et surtout force marquez de la fleur de lys sur l'épaule, essorillez, avec longs cheveux et barbes horribles », dit Brantôme. La durée du service était généralement limitée à celle de la campagne, mais, en cas de prolongation, on admettait le remplacement. Suit une série d'autres portraits peu flatteurs de ces bandes, dont la plupart « lâches et avarés, ne se payent pas de mots ». Leurs capitaines, promettant plus d'hommes qu'ils n'en ont, complètent les rangs par les gens les plus vils, dont, au surplus, ils volent une partie des salaires, et alors ceux-ci désertent ou pillent et ruinent tout sur leur passage. « Habillez d'ailleurs, Dieu sçait comme, plus à la pendarde qu'à la propreté, avec chemises à grandes manches comme Bohèmes, qui leur duroient vestus plus de deux ou trois mois sans changer, etc. » Les mœurs répondaient à cet extérieur, « c'était cruauté, violence, rapine si grandes qu'il n'y a nulle différence de la fureur des barbares vainqueurs contre leurs ennemis ».

Les troupes suisses se distinguaient de ces hordes par une fidélité inébranlable, par une sévère discipline, un courage sans pareil, une obéissance exemplaire, qui prenaient leur source dans le caractère même de la nation ; elles avaient leur constitution propre et servirent de modèle à toutes les puissances de l'Europe pour la formation de leur infanterie. Louis XI négociait avec les Ligues helvétiques la levée de 6,000 hommes pour un an,

commandés par Diesbach, et les payait 4 florins par mois et par homme. François I^{er} complétait ce traité par l'alliance dite de la « Paix perpétuelle », en 1516. Les troupes étaient levées par canton, suivant une coutume dont M. Langlois explique tout le mécanisme, en indiquant aussi la solde de chacun suivant son grade. Il n'y avait donc aucune ressemblance entre elles et ces bandes indisciplinées dont nous avons déjà parlé. Un détail typique est que chaque régiment avait un « Lustig » (d'où notre mot : loustic), bouffon uniquement chargé d'égayer les hommes. Cette infanterie suisse, douée de pareilles qualités, était si appréciée de nos rois, qu'en un siècle, on constate quarante-cinq levées formant environ 300,000 hommes.

Henri III n'arrivait qu'à peine à leur payer les gages ordinaires ; quant à la « solde de bataille » et aux pensions stipulées, elles étaient oubliées depuis longtemps. Des plaintes s'élevaient de toutes parts, la situation des officiers était devenue, par ce fait, critique en leur pays ; il fallut au moins donner quelques acomptes et distribuer de bonnes promesses. Sancy, envoyé comme négociateur, fut assez habile pour obtenir encore 12,000 hommes et 100,000 écus d'or que Bérne avança au roi. Les lettres annonçant ce succès furent apportées, entre deux plaques de marbre, par un officier suisse déguisé en chaudronnier. Cette ambassade obligea Sancy à engager une partie de sa fortune personnelle, ses pierreries et le fameux diamant historique si connu.

Dans le long et très intéressant document de M. Langlois figurent beaucoup de noms d'officiers suisses, entre autres les d'Erlach, Wichser, Arregger, d'Hartmannis, Schawenstein.

À l'avènement de Henri IV, Sancy parvint à conserver au service de la France les régiments suisses ; le roi « en fit un saut de joie », dit de Thou, et serra la main à tous les capitaines, avouant ingénument qu'il leur « devait son salut et celui du royaume ».

À leur licenciement, en 1598, le roi conserva, par honneur et pour sa garde personnelle, une compagnie de 100 hommes pris dans ces régiments et commandés par leur colonel. Le Béarnais écrit « aux advoyers et conseil de la ville de Soleure » faisant l'éloge des troupes et de leurs officiers, et sollicitant de conserver leur colonel, promettant leur faire tenir l'argent dû. Par l'entremise de Sillery, il avait emprunté en Suisse 70,000 écus ; mais, malgré ses efforts, le premier terme demeura impayé, aussi les officiers étaient-ils en butte aux récriminations des hommes et aux vexations de leurs créanciers, en danger de voir leurs biens vendus. Henri IV presse Sillery de trouver des fonds pour sauver la situation ; il souscrit, au profit des officiers des régiments suisses, plusieurs obligations dont les minutes se trouvent

aux archives de notre confrère, qui en a extrait les plus curieuses. L'orthographe des noms y subit de fortes altérations de la part des scribes du temps ; cependant on parvient à les identifier pour la plupart. Le roi y donne des délégations sur le prix à provenir de l'aliénation de son domaine personnel de Navarre ou du domaine des duché d'Orléans et comté de Blois. Parmi les bénéficiaires sont le colonel Arregger, créé chevalier en 1591. Suit une étude sur sa famille. Puis ce sont les capitaines Greder et Gebelly ; ce dernier dont le nom serait plutôt Gibelin, annobli par le roi, chargea ses armes d'une fleur de lis d'or sur fond d'azur. Viennent encore les Schwaler, les Gallati, dont un régiment reçut de Louis XIII la garde d'honneur des rois de France, qu'il devait conserver jusqu'à la Révolution.

Il est impossible, dans ce résumé, de citer tous les noms relatés dans ces actes ; on les retrouvera avec l'étude dont ils sont l'objet dans le *Bulletin*, où doit paraître in extenso le travail de M. Langlois.

On se demande toutefois, avec notre confrère, comment la terre de Roigny (évidemment Reugny), adjugés dès 1591 au seigneur de la Vallière, put être l'objet d'une délégation consentie en 1593. Dans l'obligation portant le n° 17, nous voyons apparaître une assignation sur la vente de... « et les boutiques assises sous le Palais de ceste ville de Tours ». Le montant total des sommes comprises dans ces actes passés en notre ville s'élève à 440,262 écus et 60 sols ; il semble que leur réalisation eut à souffrir de longs retards, malgré les lettres des officiers exposant leur condition devenue précaire, car, en maints endroits, la bonne volonté du souverain fut paralysée. En 1601, la Diète de Soleure met pour condition au renouvellement de « la Paix perpétuelle » le paiement d'un acompte de un million d'or. En 1603, Henri IV en écrivait encore à Sully, craignant « que si nous manquons à y satisfaire (à l'arriéré), nous perdrons tout crédit, en sorte que je serai mal servy d'eulx s'ils ne prennent de pires résolutions ». Quoi qu'il en soit, en 1605, Sully dit qu'il était encore dû aux cantons suisses, y compris les intérêts, 35 millions 823 mille 477 livres 6 sols !

On aurait tort, dit en terminant M. Langlois, de reprocher aux Suisses leur âpreté à l'argent, qui mérita aux autres régiments l'épithète de mercenaires. Ils conservèrent leur discipline au milieu du pillage des autres troupes ; tels de leurs officiers, après dix ans de licenciement, reçurent, pour une créance de 15,000 écus, une assignation de 2,000 seulement, sur une vente non encore réalisée ; beaucoup sacrifièrent leurs ressources personnelles et, poursuivis par leurs créanciers, accordèrent encore

à la France un nouveau crédit ou même reprirent du service. On peut hardiment conclure « que, contrairement au légendaire proverbe, le désintéressement des Suisses fut à la hauteur de leur vaillance et de leur bravoure ».

Cette lecture excite au plus haut point l'attention de l'assistance et provoque ses applaudissements.

M. l'abbé L. Bossebœuf rappelle que M. Vitry signalait au musée de Château-Gontier une statue faussement attribuée à Michel Colombe (*Bulletin*, t. XII, 2^e partie, p. 118); or, il existe au château de la Carte (Ballan) une statue qui mérite examen. C'est une charmante vierge en terre cuite drapée dans un grand vêtement comme les personnages du tombeau de François II à Nantes. Le fait que ses pieds sont chaussés, ce que l'on ne trouve pas dans l'école italienne, et plusieurs autres détails, font penser à notre collègue qu'elle est due à des artistes français et peut-être à Michel Colombe. On sait que, propriétaire du château de la Carte, dès 1497, Jacques de Beaune en fit construire la chapelle. Or, il était, en 1491, trésorier d'Anne de Bretagne; il n'y aurait donc rien que de naturel à lui voir employer le sculpteur de cette princesse. La statue dont M. Bossebœuf a pris une photographie est, en effet, d'un charmant style; vendue il y a quelques années, elle a été rachetée par le propriétaire actuel du château, qui l'a déposée dans la chapelle en même temps qu'il en faisait placer le moulage sur le portail.

Il existait aussi au presbytère de Notre-Dame-d'Oé une statue dont notre collègue fait passer la photographie. On peut y voir un monogramme formant un M et un H entrelacés, dont le sens est à découvrir.

M. Ch. de Beaumont, grâce aux archives du château de Rochecotte (commune de Saint-Patrice), a établi la liste des propriétaires successifs de ce domaine depuis le xviii^e siècle. En 1785, les gens de Saint-Michel-sur-Loire menaient leurs bestiaux sur les dépendances du château et, malgré les gardes, coupaient et emportaient des bruyères. Il y eut des luttes, des coups de fusil et des procès, tous, d'ailleurs, en faveur du propriétaire, qui ne faisait que défendre son bien. Louis-Fortuné Guillon de Rochecotte naquit le 30 avril 1765 et non en 1769; il fut fusillé à Paris en 1798.

La séance prochaine, en raison des vacances de la Pentecôte, est avancée de huit jours et fixée au 22 au lieu du 29 mai.

Elections. — Sont élus membres correspondants : MM. Bonnichon, avocat, et Dubois, directeur du journal *Le Tourangeau*; est ensuite présentée la candidature de M. Varenne, sculpteur.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général,
DE LÉPINAIST.

OBLIGATIONS PASSÉES A TOURS

PAR HENRI IV

AU PROFIT DE SES RÉGIMENTS SUISSES

(*Mars 1593*).

A la fin de mars 1593, à la veille d'engager la conférence de Suresnes et de consacrer, par son entrée dans sa capitale de Paris, la conquête de son royaume, Henri IV songeait déjà à liquider l'énorme arriéré des dépenses occasionnées par la longue lutte qu'il avait eu à soutenir; du reste, créanciers et soldats le harcelaient déjà de toutes parts. Quelques mois auparavant, aux termes d'un acte reçu par M^e Denis, notaire à Tours, le 10 ou le 19 décembre 1592 (1), les créanciers du roi s'étaient réunis afin d'élire pour leur syndic et procureur, M. Michel Bouët, s^r de la Noue, conseiller du roi et trésorier général de France en la généralité de Tours; une transaction, intervenue entre ce dernier et les membres du conseil du Roi, avait décidé que celui-ci ferait vendre son ancien domaine, nonobstant les arrêts et saisies opposées à la requête de ces créanciers, pourvu que la moitié du prix de ces aliénations fût distribuée au profit de ces derniers, et affectée au paiement de ce qui leur serait dû.

(1) Cette procuration, ainsi que la transaction dont il va être parlé, sont énoncées dans un acte reçu par M^e Foucher, notaire à Tours, en date du 20 juin 1594 : on indique pour la procuration, en deux endroits, es dates différentes de 10 et 19 décembre 1592.

Les 22 et 24 mars 1593, Henri IV, de passage à Tours, signe devant M^e Jehan Foucher, notaire en cette ville, 30 actes par lesquels il délègue, sur les prix à provenir des ventes de son domaine de Navarre, diverses sommes s'élevant ensemble à 248,000 livres, et sur les sommes à revenir de l'aliénation des biens de la couronne de France, d'autres sommes se montant ensemble à 440,000 livres, le tout au profit de colonels et de capitaines suisses qui avaient été à son service, et dont les soldes étaient depuis longtemps impayées, bien que la plupart fussent licenciés déjà depuis deux années au moins (1). Presque tous appartenaient aux régiments suisses, levés en 1589 pour Henri III par le comte de Sancy, dans des circonstances particulièrement difficiles, où l'ambassadeur du Roi avait développé les ressources d'une diplomatie consommée.

L'analyse de ces divers contrats, qui paraissent presque tous inédits (2), peut présenter un certain intérêt, tant au point de vue du mode de règlement alors employé pour la solde de ces troupes, qu'au point de vue de la liste qu'on y trouve des noms de ces braves capitaines suisses, qui continuaient à servir les rois de France avec un zèle et un courage, dont leurs successeurs devaient continuer la glorieuse tradition jusqu'à la journée du 10 août.

I

Il ne sera peut-être pas inutile, tout d'abord, de rappeler dans quelles conditions les étrangers en général, et plus spécialement les Suisses, fournissaient ce service

(1) Ces actes sont aujourd'hui au rang des minutes de M^e Langlois, notaire à Tours.

(2) Zurlauben (*histoire militaire des Suisses*, 8 vol in-12. Paris, 1751-1753) reproduit un de ces actes d'après une copie vidimée, conservée aux archives d'un régiment Suisse, t. VI, p. 154.

à la monarchie française, quelles en étaient l'origine et les causes, et quel en était le fonctionnement.

A la fin du xvi^e siècle, l'infanterie française, en tant que troupe nationale, existait à peine malgré les efforts des rois de France pour la constituer, et, dans toutes les armées de l'époque, les fantassins français formaient une faible proportion des troupes de pied levées par les rois de France. Charles VII, dans son ordonnance du 28 avril 1448, avait bien créé les francs-archers que devaient fournir les paroisses (1); d'après le nombre de leurs feux, elles élisaient un ou plusieurs archers qui devaient se tenir toujours prêts à répondre à la convocation du roi. Louis XI les avait constitués sous le commandement de quatre capitaines généraux correspondant aux quatre quartiers du royaume (ordonnance de 1469), mais cet essai de milice nationale avait peu réussi. « Ce n'estoient, dit Brantôme, que de marauds belistres, mal armez, mal complexionnez, fainéants, pilleurs et mangeurs de peuples; les uns, un temps, se sont appelez brigans, à cause des brigandins et armes dont ils estoient armez et endossez, d'autres francs archers, comme le franc archer de Bagnolet, dont est la chanson (2). » Dès 1480, après la défaite de Guinegate, le roi décidait que les paroisses, au lieu de fournir des hommes, paieraient une taxe de

(1) Ordonnance du 28 avril 1448 : « Il y aura par cinquante feux ou environ un archer ou arbalétrier qui se tiendra continuellement en habillement suffisant et convenable de salade, jacque ou brigandine, épée, dague, trousses, arc ou arbalète et seront appelés iceux les francs archers et seront quittes de toutes tailles et impôts, hormis les aides et la gabelle; Lesquels seront choisis par nos élus en chaque élection, parmi les plus aisés pour le fait de l'arcet de l'arbalète, sans avoir égard ni à la faveur, ni à la richesse, ni aux requêtes qu'on pourrait pour ce faire; Et leur serons payer quatre livres tournois (24 fr. 24) par chacun mois pendant le temps qu'ils nous serviront. » (Lieut. Colonel Belhomme. — *Histoire de l'infanterie Française*. Paris, Lavauzelle, t. 1^{er}, p. 3.

(2) Mémoires de Brantôme : *Discours sur les colonels de l'infanterie de France*.

4 livres 20 sols, dont le montant serait destiné à payer des fantassins volontaires (1).

François I^{er}, après sa première campagne d'Italie, dans laquelle il avait emmené 26,000 lansquenets allemands, 4,000 Italiens, 6,000 Navarais, et seulement 9,000 Français (2), essaya de reprendre les projets de Louis XI et procéda à la transformation des francs-archers en bandes légionnaires. L'infanterie française était divisée en sept légions de 6,000 hommes de pied chacune ; la levée continuait à ne pas être imposée aux paroisses, et chaque capitaine enrôlait ses hommes dans la circonscription assignée à sa bande. Le changement de nom n'eut aucune influence sur la qualité des hommes, et, d'autre part, le principe même de l'organisation d'une milice nationale poursuivie par les rois, rencontrait une très vive opposition, dont un ambassadeur vénitien en France, Michel Suriano, dans le compte rendu de son ambassade, nous donne la raison. « Ces arrangements des rois de France ont été abolis par les délibérations des Etats, d'après lesquels l'exercice des armes est resté un privilège de la noblesse. Ceci a plusieurs raisons, entre autres la crainte d'armer les plébéiens, qui, aussitôt qu'ils seraient armés, se soulèveraient contre les nobles et les grands, par jalousie et par vengeance des oppressions qu'ils endurent. Ils ne voudraient plus s'adonner à la culture des champs, au grand préjudice de tout le monde. Les pillages leur paraîtraient plus commodes et ils jetteraient tout le royaume dans le désordre et la confusion. On voit en effet, par expérience, qu'aussitôt qu'un homme du peuple est soldat, il devient insolent ; il veut com-

(1) « Voyant que le service de tels gens malaguerris était du tout inutile, on commua cela en argent et appelle-t-on cette taille la solde des cinquante mille hommes de pied, à laquelle tous les roturiers universellement du royaume sont contribuables et subjects ; et de cet argent on façonne de braves hommes et vaillants capitaines. (*Mémoires de Vieilleville*, t. VII, ch. III.)

(2) Soit 9,000 français sur 45,000 hommes. — Belhomme. *Histoire de l'Infanterie Française*, t. I^{er}, p. 150.

mander dans la maison à son père et à ses frères et se rendre le maître de tout(1). »

Brantôme en fait d'ailleurs, dans son discours sur les colonels de l'infanterie française, un portrait peu flatteur. « C'étoient de bons hommes, mais la plupart de sac et de corde, meschants garnemens eschappez de la justice et surtout force marquez de la fleur de Lys sur l'espaule, essorillez et qui cachoient les oreilles à dire vray, par longs cheveux hérissés, barbes horribles, tant pour cette raison que pour semontrer plus effroyables à leurs ennemis. »

En réalité, à la fin du xvi^e siècle, à part quelques corps de fantassins, dont les uns ne contiennent que des officiers sans soldats et dont les autres n'ont que la moitié ou le quart de leur effectif, il n'y avait pas d'infanterie française régulière en temps de paix : en revanche, épars sur la surface d'Europe, des milliers de soldats tout faits ne demandaient qu'à louer leur vie au mois ou à l'année selon la volonté du preneur (2). C'est ainsi qu'en cas de guerre, les rois de France se trouvaient dans la nécessité de faire des levées à l'Étranger et que nous voyons, à côté des rares bandes françaises de fantassins, généralement composées de Gascons, des bandes étrangères

(1) Relation des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France au xvi^e siècle; trad. Tommaseo, 1838. Collection des documents inédits sur l'Histoire de France, t. 1^{er}, p. 495. Ambassade de Michel Suriano en 1561.

(2) La durée du service était généralement limitée à celle de la campagne, qui durait rarement plus d'un an; quand elle se prolongeait, l'on admettait le remplacement. Voici un exemple trouvé au rang des minutes de M^e Foucher, notaire à Tours: par acte en date du 22 février 1562, Pierre Bouet, demeurant à Saint-Georges-sur-Cher, promet à Guillaume Pornin, « d'aller pour luy au service du Roy, pour servir en l'estat de pionnier, là par où il luy sera commandé par son cappitaine pour la présente année, à la charge que quand il reviendra, il apportera bon certificat suffisant de son cappitaine, moyennant que ledit Pornin a promis et sera tenu aller en la maison dudit Bouet, pour dire à sa femme qu'il va au service et luy faire tenir ses habillements, ensemble la somme de soixante sols dedans quinze jours d'buy. » (Minutes de M^e Foucher, à Tours. Etude de M^e Langlois.)

de toutes nationalités, corses, albanaises, navarraises, écossaises, et surtout italiennes, allemandes, et suisses.

Les bandes italiennes, si l'on en croit un juge qui paraîtra peu suspect, puisqu'il était lui même italien, n'étaient guère fameuses. Le vénitien Marino Cavalli, ambassadeur en France en 1546, les ménage peu : « Pour les Italiens, dit-il, le Roi a acquis l'expérience ainsi que les autres princes, que l'avarice et la lâcheté des chefs en ont fait une milice plus nuisible qu'utile. S'il y a des capitaines, ils n'ont pas de soldats à leur suite ; la faute de ce désordre en est toute aux capitaines, qui, pour gagner davantage, promettaient le double des troupes qu'ils avaient à leur suite. Pour remplir les rangs, ils étaient forcés d'enrôler les gens les plus vils ; ensuite, afin de rendre leurs profits plus forts, ils volaient aux soldats une partie des salaires promis ; or ceux-ci, n'étant pas payés, désertaient leurs postes, négligeaient leurs devoirs, pillaient et ruinaient les citoyens qu'ils auraient dû défendre et commettaient toutes sortes d'excès (1). »

Le tableau n'est pas flatteur. mais les bandes allemandes semblent avoir eu plus mauvaise réputation encore. L'ambassadeur de Venise à Paris, Jean Correro, écrit en 1569 : « Sa Majesté a affaire aux Allemands, nation avare et qui ne se paie pas de mots et qui se mutineraient si l'argent ne venait pas assez vite » (2). Davila parle également de « l'*Importunità dei Tedeschi* », qui ne cessent de demander paie et gratification (3). Brantôme dit qu'ils sont fâcheux, avares, importuns et qu'ils consommeraient un gouffre d'argent. Quant à leur extérieur, voici le portrait imagé qu'il en donne : « Dieu sçait comment habillez, plus à la pendarde vraiment qu'à la propreté, portans des chemises longues et à grandes manches, comme Bohêmes de jadis et Mores, qui leur

(1) *Relation des ambassadeurs vénitiens en France*, t. I, p. 305.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 125.

(3) Davila, t. I, p. 137.

duroient vestus plus de deux ou trois mois sans changer, ainsy que j'ay ouï dire à aucuns, montrant leurs poitrines velues et pelues et toutes découvertes, les chausses plus bigarrées, découpées, déchiquetées et ballafrées, usant de ces mots, et la plupart montroient la chair de la cuisse, voire des fesses ; d'autres plus propres avoient du taffetas en si grande quantité, qu'ils les doubloient et appelloient chausses bouffantes, mais il falloit que la plus part montrassent la jambe nuë, une ou deux, et portoient leurs bas deschaussés pendant à la ceinture (1). »

Leurs mœurs répondaient à leur extérieur : l'archevêque de Bourges, président de l'ordre ecclésiastique, disait aux Etats de Blois : « Leur cruauté, violence et rapine est si grande qu'il n'y a nulle différence de la fureur des barbares vainqueurs contre leurs ennemis ; debattre, mutiler, lier, rançonner, emprisonner, saccager, violer femmes et filles, distraire les enfants de la mammelle, gaster, rompre, briser, fouler le bien aux pieds des chevaux, emporter le reste, laisser les femmes et enfants misérables, sans pain, suivant leurs maris et pères et leurs chevaux qu'on emmène, c'est un ordinaire. Ces maux viennent en partie par faute de paiement. Inviter des soldats à la guerre sans argent, c'est proprement les convier au brigandage (1). »

Les régiments suisses ne doivent pas être confondus avec ces bandes allemandes ; ils s'en distinguent par une fidélité inviolable à tenir la foi jurée, par une sévère discipline, une obéissance exemplaire qui prenaient leur source dans le caractère de la nation, dans les usages appuyés sur leurs capitulations et les règlements intérieurs de ces régiments. Chacun avait sa constitution propre, qui différait sous tous les rapports de

(1) Brantôme. *Discours sur les colonels de l'infanterie française*, t. IV, p. 44. Edition de Leyde de 1666.

(2) Pierre Mathieu. *Histoire des derniers troubles de France*. Lyon, 1597, p. 106

celles des régiments français ou des autres corps étrangers au service de la France (1). « Les Suisses, dit Fieffé dans l'histoire des troupes étrangères au service de la France, furent les véritables créateurs de notre infanterie; ils servirent de modèles à toutes les nations de l'Europe par leur instruction militaire, ils donnèrent aux troupes françaises des leçons et des exemples auxquels celles-ci durent plus d'une victoire. Leurs bataillons se retrouvent à toutes les pages de notre histoire, et l'on estime que 750,000 hommes des Cantons ont servi dans notre armée (2). »

II

« Les Suisses, écrivait l'ambassadeur Jean Correro, sont, comme chacun sait, pensionnaires du roi, et c'est là, sans nul doute, de l'argent très utilement employé, car Sa Majesté doit à cette nation sa couronne et sa vie; j'ai vu, je puis le dire, par leur exemple, tout ce que peut la discipline militaire (3). » C'est en 1444, pour la première fois, que la terrible infanterie des *Dompteurs des Rois* fit connaissance des Français, les armes à la main; 1,200 Suisses livrèrent combat à Louis XI, encore dauphin, sous les murs de l'hôpital Saint-Jacques, à Bâle; ils s'y battirent comme des lions et furent écrasés sous le nombre, *moins vaincus*, dit Œnéas Silvius, *que las de vaincre*. Des 1,200 confédérés, 10 seulement survécurent, et le Dauphin, qui y avait perdu 8,000 hommes, se jura de ne plus leur faire la guerre; le 27 février 1453, il faisait conclure avec les Cantons, à Montils-lès-Tours, une convention, où il s'engageait à ne jamais leur être contraire et à ne donner aide, secours, ni faveur à personne qui

(1) Baron Os. de Watteville. *Le Régiment de Watteville*. Paris, 1898.

(2) Fieffé. T. I, p. 56.

(3) *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 187.

voudrait les molester ; Louis XI, devenu roi, convertissait ce traité d'établissement en un traité d'alliance défensive contre le duc de Bourgogne par la convention de Tours (13 août-23 sept. 1470) (1). En 1480, il négociait un traité avec les Ligues Suisses, lui permettant de lever 6000 hommes pour un an, moyennant une solde de 4 florins du Rhin par mois et par homme, et il employait ce régiment, commandé par Diesbach de Berne, à l'instruction des bandes de francs-archers, réunis au camp de Pont-de-l'Arche, auxquels il fit apprendre, sous sa surveillance, les formations et les exercices des Suisses (2).

François I^{er} confirma et régularisa les traités passés avec ses prédécesseurs par l'Alliance, qui devait justifier son nom de Paix Perpétuelle (29 novembre 1516). C'était un traité d'alliance offensive et défensive renouvelable à l'avènement de chaque roi de France ; elle comportait l'obligation de ne pas s'attaquer, comme aussi de se secourir au premier appel en cas d'attaque par un ennemi étranger, et l'interdiction de porter aide aux adversaires de l'un ou de l'autre. Le roi de France s'engageait à payer à chacun des cantons des rentes annuelles de 2,000 livres, argent de paix ou *Friedegeld*, et des pension s ; Les cantons, en échange, s'obligeaient à fournir sur sa réquisition des troupes, dont le chiffre s'élèverait à 6,000 hommes au moins et 16,000 hommes au plus, qui seraient soldées par le roi.

Les régiments suisses et grisons ont donc un tout autre caractère que les bandes de mercenaires Allemands, Italiens et autres, dont nous avons parlé ; ils constituent des troupes suisses nationales et non des bandes de mercenaires. A cette époque, tout Suisse ayant atteint sa majorité de seize ans était astreint au service militaire ; service, qui consistait à venir, aussitôt la proclamation d'un appel aux armes, se ranger armé sous la bannière

(1) Ed. Rott. *Henri IV, les Suisses et la H^e Italie*, p. 144.

(2) Belhomme. *Histoire de l'infanterie française*, t. I, p. 129.

du Canton, sous le pavillon particulier du Cercle ou *Bezirke* auquel on appartenait ; point de distinction comme aujourd'hui en classe de telle ou telle année ; la levée de la milice comportait seulement deux appels ou bans. Au premier ne devaient répondre que ceux qui étaient prêts et disposés, les volontaires, les célibataires. — Au second appel, qui n'était publié que si le nombre des troupes ainsi réunies ne paraissait pas suffisant aux autorités du Canton, tout le monde devait se présenter, même les hommes mariés. Telle était l'organisation militaire de la Suisse à cette époque. Lorsque le roi de France, en vertu de la Paix Perpétuelle, demandait des troupes aux Cantons confédérés, on ne procédait pas autrement pour cette levée que s'il se fût agi d'une levée nationale.

Le roi de France, par l'intermédiaire de son ambassadeur, demandait aux autorités du Canton de vouloir bien ordonner une levée, appelée plus spécialement dans ce cas *Aufbruch* ; par une circulaire, notre ambassadeur rendait publique la demande du Roi et provoquait aux frais de celui-ci une réunion ou une diète des cantons appelés à délibérer sur cette demande. Dans cette session était décidée la proportion dans laquelle chaque canton y contribuerait, proportion qui, comme dans l'organisation militaire nationale, n'était pas en rapport avec le nombre de leurs habitants et leur importance, mais se réglait par libres arrangements. D'accord avec l'ambassadeur du roi, les Cantons désignaient les capitaines, qui y prendraient part et qui restaient toujours sous leur autorité ; leurs noms étaient publiés et le premier appel était proclamé. Les hommes de ce premier ban, c'est-à-dire tous les volontaires, se présentaient aux capitaines autorisés, qui choisissaient chacun trois cents hommes ; il ne semble pas qu'on eut jamais besoin de procéder au second ban ; pour ces montagnards misérables, le service à l'Étranger était presque la seule source d'un enrichis-

sement possible, et l'on a comparé ces exodes militaires à ce que l'on voit aujourd'hui encore en Suisse, chez les paysans du Tessin, qui s'expatrient à chaque printemps pour revenir dans leur pays à l'automne avec le produit des salaires gagnés au dehors pendant la saison d'été. Les Suisses, qui répondaient à l'appel de la levée, ne pouvaient d'ailleurs suivre d'autres bannières que celles de leur cercle et canton. Les régiments suisses levés par les rois de France constituaient donc des régiments absolument nationaux, levés et constitués conformément à l'organisation militaire de la confédération (1).

Sans doute, pendant l'époque troublée des guerres de religion, on trouve bien en France quelques enseignes suisses au service soit des huguenots, soit de la Ligue et du duc de Mayenne, mais c'étaient des levées clandestines et non enrôlées en vertu de la Paix Perpétuelle ; leurs colonels et capitaines étaient sévèrement désavoués par la confédération des Cantons, souvent par les Cantons mêmes auxquels ils appartenaient, et frappés de graves peines à leur retour dans leurs pays.

Chaque troupe, levée en exécution de l'alliance avec le roi de France, était l'objet d'une *Capitulation*, code des conventions spéciales qui réglaient les questions relatives à la solde et aux privilèges de ces régiments ; les Capitulations, à cette époque, étaient directement arrêtées entre chaque capitaine et un officier général des finances, que le roi accréditait à côté de son ambassadeur ; nulle part ailleurs n'existait cette double représentation permanente.

Les capitaines nommaient à l'élection le colonel placé à la tête du régiment, qui comportait de trois à six mille hommes. Ce droit d'élection de leur colonel, ac-

(1) Segesser. *Ludwig Pfiffer und seine Zeit*. Berne 1880, t. I, p. 115. Carl von Elgger. *Kriegswesen und Kriegskunst der schweizerischen Eidgenossen im XIV, XV und XVI Jahrhundert*. Lucern. Militärisches Verlagsbureau 1873.

cordé aux capitaines, devint souvent illusoire, par suite de la désignation et de la reconnaissance du Colonel, que le Roi faisait, avant le départ de Suisse, du régiment par lui demandé aux Cantons ; mais en cas de décès du colonel, au cours de la campagne, le droit des capitaines d'élire leur chef leur fut toujours reconnu au xvi^e siècle.

Le régiment était réparti en un certain nombre d'enseignes, généralement dix, quinze ou vingt, uniformément composées de 300 hommes, dont deux tiers de piquiers, et un tiers de corselets, mousquetaires et arquebusiers sous les ordres d'un capitaine, d'un lieutenant, un porte-enseigne avec quatre tambours. — La solde était fixée, à la fin du xvi^e siècle, à 3 écus par homme et par mois. Les arquebusiers et mousquetaires touchaient en plus quinze sols tournois par mois : le lieutenant et porte-enseigne, dix-neuf paies par mois ; le capitaine, 20 0/0 des paies de sa compagnie. Le colonel touchait, tant pour lui, que pour son état-major, « les plus apparents de la Bande », 300 écus (1). Cet état-major comprenait : 1 maréchal des logis, 1 juge général, 6 sergents, 4 conseillers de justice, 1 prévôt, 6 sergents de prévôt, 1 secrétaire de justice, 1 tambour de crie, 1 tambourin de justice, 1 capitaine du guet, 1 fourrier, 1 trucheman ou interprète, 1 secrétaire du corps, 1 capitaine de haliebardiens, 1 capitaine de piquiers, 1 capitaine d'arquebusiers, 1 capitaine de bagages, 1 exécuteur de la justice. Le roi avait à sa charge l'aumônier des régiments catholiques ; le colonel payait de sa poche le pasteur protestant et dans chaque compagnie un *Lustig* (d'où vient le mot français de Loustic), bouffon, dont l'unique mission était de distraire,

(1) Segesser, *op. cit.* — De Watteville. *Le régiment de Watteville*. — Belhomme. *Hist. de l'infanterie française*, t. I, pp. 214, 293. — Zurlauben. *Hist. militaire des Suisses*. — *Capitulation du capitaine Osterwald*, 8 avril 1539, t. V, preuve V.

d'égayer les hommes et de les empêcher d'être frappés de nostalgie (1).

L'infanterie suisse se recommandait, non seulement par sa bravoure et sa discipline, mais par sa patience qui ne se décourageait jamais ; sa force consistait dans sa manière de combattre, rangée en gros bataillons de 3 à 4,000 hommes et dans la longueur de ses piques formant le hérisson. Cette infanterie, disait le maréchal de Schomberg, faisait dans une armée le même effet que les os dans le corps humain. L'ambassadeur de Venise, Jean Correro, les avait vus à la bataille de Meaux, en 1567, trois fois retourner sur l'ennemi, lui jetant tout ce qu'ils avaient sous la main, jusqu'à des bouteilles, et, baissant leurs piques, courir contre lui, comme des chiens enragés, *sans que l'un fit un pas de plus que l'autre* (2).

III

De l'année 1480 à l'année 1589, date de la levée des régiments suisses, objet des contrats passés à Tours, qui font le sujet de cette étude, les rois de France avaient fait de fréquents appels à ces vaillantes troupes de fantassins disciplinés. Dans l'*Histoire de l'infanterie française*, du lieutenant-colonel Belhomme, nous n'avons pas relevé, pendant cette période, moins de quarante-cinq levées, formant un total d'environ 300,000 hommes en un siècle, et encore il est probable que certaines levées ont pu échapper à l'historien.

(1) Watteville. *Le régiment de Watteville*, p. 10. — Fiefé. *Histoire des troupes étrangères au service de la France*.

(2) *Relation des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 187. — Voir sur l'organisation et la tactique des Troupes Suisses au xvi^e siècle, Segesser. *Ibid.* t. I, pp. 115 et suivantes.

Les contrats passés devant M^e Foucher, concernent principalement les régiments levés en 1589. Cette levée s'était faite dans les circonstances suivantes.

Au commencement de 1589, Henri III suffisait à peine au paiement de la solde ordinaire de ses troupes suisses ; on avait depuis longtemps mis en oubli tout ce qui s'appelait solde de bataille et pensions stipulées ; depuis quatre ans, les Cantons n'avaient entendu parler d'aucun paiement, et, comme ils ne pouvaient rester sourds aux plaintes que les capitaines licenciés leur portaient, il fut résolu dans la diète du 19 janvier 1589, à Baden, d'envoyer une ambassade au roi ; elle fut composée de Irmi, de Bâle, Jean de Lanten dit Heyd, de Fribourg, et Jean-Jacques Staal, de Soleure ; on ne les laissa pas dépasser Nevers, où le Roi leur écrivait de Tours pour leur promettre des délégations sur le domaine de Lyon et de Rouen. A ce moment même, Henri III dépêchait au grand duc de Toscane le seigneur de la Chelle, pour essayer de négocier un emprunt de 200,000 écus ; le trésor était vide. Comme on exposait dans le conseil du roi le désordre des affaires et qu'on délibérait sur les moyens de détruire la Ligue, Nicolas de Harlay, s^r de Sancy, qui avait été ambassadeur en Suisse et exerçait alors les fonctions de maître des requêtes, opina qu'il fallait de toute nécessité lever un corps de troupes suisses. Le Conseil, qui savait que le roi n'avait pas d'argent, lui demanda d'un ton ironique qui serait cet heureux Français ou plutôt ce généreux sujet, qui, avec des lettres du roi, lui pourrait former une armée étrangère. Alors Sancy, transporté d'indignation contre l'ingratitude de ceux qui s'étaient enrichis des grâces de Sa Majesté, répliqua : « Messieurs, puisque, de tous ceux qui ont reçu du roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir, je vous déclare que ce sera moi qui leverai cette armée (1) ». -

(1) Davila. *Histoire des guerres civiles de France*, t. X. — De Thou,

L'entreprise était hardie. Sancy dut partir sous un déguisement, avec un seul homme d'escorte ; il se rendit de Lyon en Bresse, et de là à Genève. Arrivé à Berne, il sut très habilement combattre l'opposition des Cantons catholiques, inspirée par le colonel Pfyffer, « le roi des Suisses », et profiter des menées du duc de Savoie contre Genève, en promettant d'employer tout d'abord les troupes levées par Henri III à la défense de cette ville ; non seulement les cantons accordèrent au roi de France la levée de 12,000 hommes qu'il leur demandait, mais Berne avança au roi 100,000 écus d'or. La nouvelle du succès de la mission de Sancy parvint au roi, à Châtellerauld, par l'intermédiaire d'un officier suisse, qui traversa les troupes de la Ligue sous un déguisement de chaudronnier, portant les lettres de Sancy fermées entre les deux plaques d'un couvercle de marmite. L'ambassadeur avait dépensé dans sa négociation une partie de ses biens personnels et engagé à Genève toutes ses pierreries, entre autres le fameux diamant historique, connu sous le nom de son propriétaire, le Sancy, par lui acheté d'Antoine, roi de Portugal, moyennant 60,000 livres, et qui fit plus tard partie des diamants de la Couronne.

Berne, Glaris, Soleure et les Grisons avaient seuls consenti la levée de ces hommes, dont on forma 4 régiments : le régiment de Berne à 4 enseignes, sous le commandement du colonel Louis d'Erlach, le régiment de Glaris, à 6 enseignes, sous le colonel Ludovic Wichser, le régiment de Soleure à 8 enseignes, sous le colonel Laurent Arregger, banneret de la République, et le régiment des Grisons à 10 enseignes, sous le colonel Schawenstein, qui mourut peu après et fut remplacé par Hartmann d'Hartmannis. De Sancy obtint en outre la levée de compagnies détachées dans les cantons de Bâle

Histoire, XCIII, 676, XCIV. — Zurlauben. *Histoire militaire des Suisses*, t. V, pp. 316 et suiv.

et de Neufchâtel, entre autres la Compagnie de Jean-Jacques Osterwald, maire de Neufchâtel, dont nous retrouverons le nom dans les contrats passés à Tours.

D'Erlach fut détaché, conformément à la promesse de Sancy, dans le duché de Savoie ; son succès rapide et facile permit, comme l'espérait Sancy, de demander l'envoi direct en France des trois autres régiments devenus inutiles pour l'expédition de Savoie ; d'Arregger, Wichser et Hartmann d'Hartmannis entrèrent en France par Langres et la Franche-Comté, où Sancy se mit à leur tête. Philibert, s^r de la Guiche et Chaumont, qui avait obtenu des lettres de colonel des Suisses, s'était présenté pour les commander ; mais Sancy lui répondit : « Gardez votre papier, je garde mes hommes ». Cette réplique, dit un historien du temps, donna un nouveau relief à la réputation de Sancy, qui portait, sous la robe de maître des requêtes, le cœur intrépide d'un guerrier⁽¹⁾. Sancy poursuivit sa route et, le 25 juillet 1589, il présentait aux deux rois de France et de Navarre, à Poissy, ses régiments, qui furent accueillis avec joie. Le roi pleura en embrassant Sancy. « Je ne pleure, lui dit-il, que du regret que j'ai de n'avoir que des larmes et des promesses pour payer un si grand service ; mais si Dieu m'en donne le moyen, je vous rendrai si grand, qu'il n'y aura point de grand dans le royaume qui ne vous puisse porter envie. » Huit jours après, Henri III mourait assassiné à Saint-Cloud (2 août 1589).

La Paix Perpétuelle étant renouvelable à l'avènement de chaque roi de France, les régiments suisses, levés au nom de Henri III, se trouvaient dégagés ; en outre, comme ils dépendaient, non de leurs colonels, mais de leurs cantons, l'on pouvait craindre qu'ils ne voulussent servir avant d'en avoir référé à leurs États et cette situation ne laissait pas que d'être fort inquiétante pour le

(1) J. Le Laboureur. *Additions aux mémoires de Castelnau*, t. II.

nouveau souverain. L'un des capitaines suisses, Jost Greder, dans un journal manuscrit cité par Zur Lauben raconte ainsi la scène. « Le roi, à son lit de mort, avait commandé à Sancy d'aller au quartier des Suisses pour les obliger, *en cas qu'il vînt faute à lui*, à demeurer fermes dans le parti et à suivre la fortune du roi son successeur. » L'habile négociateur rassembla les colonels, les capitaines et leur représenta que le roi ne mourait jamais en France et qu'ils terniraient leur réputation et leur honneur s'ils abandonnaient Henri de Bourbon, légitime héritier de la couronne ; certains régiments avaient des scrupules de servir un prince huguenot ; Sancy les entraîna tous et amena au roi les colonels et 40 capitaines, croisant en route Guitry, qu'Henri IV, de son côté, avait envoyé pour sonder les intentions des troupes suisses. De Thou raconte que le roi en fit un saut de joie, serra la main à tous les capitaines, avouant ingénument qu'il leur devait son salut et celui du royaume.

Jost Greder, de Soleure, Michel Baeldi, de Glaris, partirent néanmoins aussitôt, pour obtenir de leurs États respectifs confirmation et ratification de la conduite des régiments d'Arregger et de Wichser. Jost Greder était porteur d'une lettre du roi, qui, en la lui remettant, demanda à son secrétaire Révol s'il n'avait pas une chaîne d'or à remettre à ce capitaine : il ne restait qu'une chaîne des bijoux de sa femme, la reine de Navarre ; le roi en gratifia aussitôt le capitaine, qui en fit hommage à son épouse, en arrivant en Suisse (1). Le voyage était long ; on ne pouvait guère voyager que de nuit, en évitant les villes. Les deux capitaines ne devaient revenir qu'en novembre (2), rapportant au roi la bonne nouvelle de la sanction donnée par leurs États à leur con-

(1) *Journal manuscrit de Jost Greder.* — Zur Lauben, t. V, 387.

(2) De Thou raconte qu'il voyagea au retour avec eux, revenant lui-même de Toscane. *De vitâ suâ*, t. VII, livre IV.

duite. Le roi, dit Davila (1), « en fut fort satisfait, tant pour avoir connu par épreuve qu'en ces régiments de Suisses, qui avaient toujours vaillamment combattu, consistaient les principaux nerfs de l'Infanterie, que pour l'espérance qu'il avait de pouvoir accroître leur nombre par de nouvelles levées ».

Et, en effet, le réservoir d'hommes était inépuisable. Henri IV, en janvier 1590, levait un nouveau régiment de 5 enseignes sous le commandement du colonel Balthazar de Grissach (2); à la fin de la même année, en décembre, Berne lui accorda 5 enseignes sous les ordres du colonel Imbert de Diesbach (3); en septembre 1591, Fribourg fournit 5 compagnies, à la tête desquelles marchait le colonel Jean Heid (4).

Nous ne pouvons suivre ces régiments dans leurs campagnes; Wichser fut envoyé en Picardie; Hartmann d'Hartmannis en Champagne; Arregger en Normandie, où il contribua puissamment à la victoire d'Arques; Segesser, dans la vie du colonel Pfyffer, fait remarquer que le roi donnait aux armées du duc de Longueville et du maréchal d'Aumont les 2 régiments protestants et gardait avec lui le régiment catholique. Tous trois se réunirent à l'attaque de Paris le 1^{er} novembre 1589, suivirent Henri IV dans son expédition de Normandie et prirent part à la bataille d'Ivry avec le nouveau régiment de Grissach: Wichser et Hartmannis à la gauche de l'escadron du roi, Arregger et de Grissach à droite (14 mars 1590). Ces 4 régiments se retrouvent au siège de Chartres le 19 avril 1591.

Après la prise de cette ville, le roi licencia les troupes d'Arregger et d'Hartmannis. Sancy fut envoyé à Mantes pour dresser leur décompte, qui commençait au 16 avril

(1) Davila. *Histoire des guerres civiles*, t. III, livre X.

(2) Zurlauben, *op. cit.*, t. V, in fine. — Belhomme, t. 1^{er}, p. 296.

(3) Zurlauben, t. VI, p. 113. — Belhomme, t. 1^{er}, p. 298.

(4) Zurlauben, t. VI, pp. 159, 160.

1589 et finissait le 30 avril 1591. On leur paya la solde de bataille, mais on n'acquitta pas les grandes sommes qu'on leur devait. Arregger fut créé chevalier ; chaque capitaine, dit Jost Greder dans ses mémoires, reçut une chaîne d'or valant 400 écus couronne, enrichie d'une médaille représentant le buste du roi. Ils ne purent rentrer à Soleure qu'en octobre 1591, résistant à toutes les tentations d'intimidation et de flatterie du duc de Mayenne, refusant même de lui un passe-port (4).

Wichser et Grissach, restés au service du Roi, furent employés au siège de Noyon, puis, avec le nouveau régiment de Jean Heyd, au siège de Rouen. Une lettre de Henri IV, du 11 janvier 1593, et les contrats dont nous donnerons l'analyse, indiquent qu'ils furent licenciés au commencement de ladite année. Ce licenciement ne paraît pas avoir été suivi d'effet ; la date en est laissée en blanc dans les actes de M^e Foucher et nous retrouvons au service de sa majesté, sans interruption, les officiers de ces trois régiments, qui devaient entrer dans Paris avec Henri IV et le servir jusqu'à la paix de Ver vins en 1598, époque où il les licencia, conservant par honneur une compagnie de 100 hommes de chacun de ces régiments, pour sa garde personnelle, commandée par le colonel.

IV

Les contrats, que nous avons retrouvés dans l'étude de M^e Foucher, notaire à Tours, à part quelques-uns qui regardent des compagnies plus anciennes, d'autres, l'interprète ou *trucheman* général, le conducteur des

(4) De Thou dit à ce sujet : « Vi primum adortus, cum nil proficeret, mox minas, et minis blanditias addidit, nec tamen homines decoris plus quam vitæ cupidos adducere potuit, ut sumpto ab ipso comœatu iter per Unionis urbes caperent » (*Historiarum*, lib. C.).

troupes, et les censes dues à la ville de Soleure, concernent les colonels et capitaines des régiments, dont nous avons brièvement indiqué les campagnes.

En 1591, comme nous l'avons dit plus haut, les régiments d'Arregger et d'Hartmann d'Hartmannis avaient reçu une solde de bataille et réglé avec Harlay de Sancy le décompte de ce qui leur restait dû; le premier terme devait leur en être versé à la fin de l'année. Le 14 juillet 1591, Henri IV écrivait à ses très chers et grands amis, alliez et confédérez, les advoyers et conseil de la ville et canton de Soleure : « Chers et grands amis, ayant vos colonnels et cappitaines esté pressez par leurs soldats de s'en retourner pour le désir et besoin qu'ils monstrent avoir de revoir leurs maisons et familles, nous avons bien voulu non seulement nous accommoder à leur intention en cela, mais aussy chercher tous moyens de leur donner le plus grand contentement de ce qui leur estoit deu pour leur solde qui nous sera possible, en quoy, comme ils ont veu clairement nostre bonne volonté, aussy ils se sont gracieusement contentez de ce qu'ils ont congneu que l'estat de nos affaires pouvait porter, ayant les choses esté composées et accordées pour ce regard aux conditions qu'ils vous pourront faire entendre, suivant lesquelles nous ne fauldrions, Dieu aydant, de leur faire tenir à la fin de ceste année l'argent qui leur a esté promis pour leur licentiaement, et pour ce que nous serions très navrez que les dictes colonnels et cappitaines feussent cependant mollestez par leurs soldats pour avoir leur payement, dont le retardement ne vient de leur faute, mais seulement de la nécessité de nos dictes affaires, qui n'a peu permettre que leur fassions plus promptement satisfaction, nous vous prions de vouloir bien leur donner autant de terme qu'ils ont esté contrainct nous en accorder pour satisfaire à leur paiement. » Le roi continue en faisant l'éloge de ces troupes, en demandant également terme

pour les Censes dues par la Couronne à la ville de Soleure et en sollicitant l'autorisation de conserver le colonel Balthazard de Grissach, qui, dans la lettre, est inexactement dénommé Balthazar Brossard (1).

Et de fait, le roi s'occupait activement de ce règlement; il résulte d'une de ses lettres que, pour faire face au paiement du premier terme, il avait fait en Suisse même, par l'intermédiaire de Sillery, un emprunt de 70,000 escus, cautionné par les états de Bourgogne. Le maréchal d'Aumont, gouverneur de cette province, prétendait en prendre plus de la moitié, « Ce qui, dit le Roi, exciterait un grand mal contentement au pays et, possible, empescheroient-ils la sortye de l'argent ». En conséquence, il prie le maréchal d'Aumont de se contenter de 20,000 escus et de le faire entendre à son pays de Bourgogne. « Vous sçavez, mon cousin, en quel estat sont nos affaires de là et le besoing que j'ay d'y conserver mes serviteurs, entre lesquelz veux éviter toute occasion de plainte et de crierie (2). »

Néanmoins, et en dépit de ces dispositions, le premier terme du paiement reste impayé et Jost Greder, par ordre des Cantons, vint rejoindre le roi au siège de Noyon en février 1592; il raconte lui-même dans le journal manuscrit cité par Zurlauben, qu'Henri IV reçut avec bonté ses représentations et qu'il le conserva à sa cour jusqu'à la fin de l'année, avec les capitaines Nicolas Grimm, Jacques de Wallier et Martin Kuntschler, mais que le malheureux état de ses finances empêchèrent les effets de sa bonne volonté.

Les colonels et les capitaines étaient non seulement impayés, mais en butte aux poursuites de leurs hommes et de leurs créanciers. Sillery, notre ambassadeur à Berne, expose leur misérable situation, en danger d'être chas-

(1) *Lettres missives de Henri IV*, t. VIII, p. 424.

(2) *Ibid.*, t. VIII, p. 430.

sés de leurs maisons et de voir leurs biens vendus par leurs créanciers; lui-même a dû en assister un à plusieurs fois de ce que l'on a pu, pour nourrir sa femme et empêcher la vente de ses terres. — Hartmann de Hartmannis fut dépêché par Henri IV à Soleure, pour rassurer ces malheureux; « il affirme que, pour le regard de ses dettes, elles ne courent aucune fortune pour en estre le paiement retardé, que le fonds sur lequel elles sont assignées est bon et solide, non conquis, ni usurpé, mais l'ancien patrimoine de la Couronne qui ne peut ni manquer ni faillir ».

Au commencement de 1593, le 15 janvier, le roi annonce à Sillery le nouveau licenciement des régiments de Berne, Glaris et des Grisons, qui ne paraît pas avoir été effectué; il lui dit qu'il leur a donné ce qu'il a pu, « et, du surplus j'ai faict passer bonnes et valables obligations; je désire que vous confirmiez à leurs seigneurs et supérieurs l'assurance que je feray pourveoir au paiement de ces obligations le plus tôt qu'il sera possible. Ceulx des quatre villes ont particulièrement désiré que je priasse, oultre ce, leurs dicts supérieurs (les états de leurs cantons) de les vouloir accommoder de quelque somme d'argent, ce que je désirerais bien pour le soulagement desdicts colonnels et cappitaines, mais je n'ay pensé estre à propos de les en prier expressément craignant que cela ne fust receu d'eulx en la bonne part que je voudrois » (1). Il s'en remet à la prudence et au jugement de Sillery pour le faire, s'il le juge possible. C'est qu'en effet le roi comprend très judicieusement la délicatesse de sa situation et d'une pareille demande. Quinze jours plus tard, il y revient dans une lettre à Sillery; les colonels lui ont suggéré l'idée de recourir à un emprunt de 15 ou 20 mille écus dans le canton de Zurich. « Je sçay bien que leur estant débiteur d'ailleurs

(1) *Lettres missives de Henri IV*, t. VIII, p. 470.

comme je suis, ils pourront trouver estrange, si, au lieu de les paier, cette nouvelle requeste leur est faicte de ma part ; toutefois je désire tant le contentement et le repos dudict collonel que je n'ay voulu laisser de vous en escrire et vous prier qui si voëz tant soit peu d'apparence, de pouvoir honnestement et sans les rebuter de mon amitié faire cet essay, vous y employiez toute l'industrie que vous pourrez en offrant de leur passer obligation en mon nom (1). »

Ce n'était pas la première fois, en effet, que l'habile Sillery avait su ainsi trouver de l'argent pour les régiments suisses, en contractant un emprunt dans les Cantons. En 1591, déjà, il s'était présenté successivement devant les conseils des villes de Zurich, Berne, Schaffouse et Bâle, les plus riches de la confédération, et il avait su y faire une si vive et si touchante peinture de la détresse du Roi, que les trois premières de ces villes consentirent à prêter de fortes sommes à ce prince. Les Bernois s'obligèrent pour 30,000 livres, sous la condition toutefois qu'il en resterait 10,000 en leurs mains en déduction des 24,000 qu'ils avaient prêtées, en 1582, à quelques-uns de leurs concitoyens, alors au service de Henri III. Sillery manda le succès de sa négociation par le capitaine Michel Baeldi, de Glaris(2). L'on comprend les hésitations du Roi à renouveler ses tentatives.

Faute d'argent, il fallait bien que les colonels et capitaines se contentassent de la bonne volonté du roi et des obligations qu'il leur consentait, sur la vente qu'il était contraint de faire, tant de son domaine personnel de Navarre que de celui de la couronne de France. Il leur en avait ainsi passé devant les notaires de Mantes, devant les notaires de Chartres ; en passant à Tours, il en consent trente nouvelles devant M^e Foucher.

(1) *Lettres missives de Henri IV*, t. VIII, 477.

(2) Zurlauben. *Histoire militaire des Suisses*, t. VI, page 137.

Ces contrats se ressemblant à peu près tous dans leur forme ; nous n'en rapporterons qu'un ou deux dans le texte intégral, en nous contentant d'analyser succinctement les autres. Le tabellion tourangeau a quelque peu écorché les noms étrangers, aux consonnances desquels il n'était pas habitué (1) ; sur les soixante et dix-huit noms qui y sont mentionnés, nous avons pu identifier le plus grand nombre, et, à propos de chacun d'eux, nous citerons les renseignements que nous avons pu retrouver sur eux et sur leurs familles, dont la plupart ont fourni plus d'un vaillant officier à la France, soit dans les temps qui les avaient précédés, soit dans les siècles qui devaient suivre.

OBLIGATIONS PASSÉES DEVANT M^e FOUCHER, NOTAIRE A TOURS,
LE 22 MARS 1593.

Les treize premières obligations signées par Henri IV contiennent une délégation sur le prix à provenir de l'aliénation des biens de son domaine de Navarre : aussile Roi se fait-il assister de Philippe Duplessis-Mornay, surintendant des finances et de Navarre et de Jehan de la Burthe, garde des sceaux de la couronne de Navarre ; deux seulement portent l'indication qu'elles sont signées « au logis du Roi ».

I. — *Obligation de 10,697 écus au profit du colonel Arraquier (d'Arregger) et de ses capitaines.*

« Le lundi vingt-deuxiesme jour de mars mil cinq cents

(1) Les documents suisses du temps ne respectent pas davantage l'orthographe des noms français. Beaulieu, près Loches, devient « Losche Bioly » ; Châtillon-sur-Indre, « Styung ». Segesser. *Itinerarium des Régiments Pfyffer*, op. cit.

quatre-vingt-treize après midy fut présent très hault, très puissant, très excellent, très vertueux, très illustre et très crestien Prince, Henry parla la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, lequel se trouvant de présent en telle nécessité qu'il n'a moyen ny fonds de ses finances de France tant ordinaires que extraordinaires pour satisfaire aux debtes deues pour l'Estat de couronne de France aux sieurs colonnels, cappitaines, officiers des ligues des Suisses et Grisons et néangmoins recognoissant de quel zelle et affection ils se sont employés au bien de cet estat et couronne de France, pour leur donner occasion de continuer, restant résolu de faire faire vente de son propre et entier domaine de Navarre jusques à la somme de deux cent vingt cinq mil escus pour pareille somme estre employée à l'acquittement desdictes obligations de la couronne de France deues aux sieurs colonnels et cappitaines Suisses et Grisons et afin qu'il soit au plus tost que faire se pourra satisfait aux debtes deues par sa majesté et couronne de France aux sieurs colonnel Arraguier et cappitaines de son régiment et qu'ils puissent promptement recepvoir les sommes portées par ses contracts, Sad. Majesté assistée de messire Philippes de Mornay, s' du Plessis, conseiller au conseil d'Estat du Roy, gouverneur de la ville et chasteau de Saulmur et surintendant des maisons et finonces de Navarre et de Jehan de la Burthe aussy conseiller du Roy en son conseil d'Estat et garde des sceaulx dud. Navarre.

« A promis et promet auxdits sieurs colonnel Arraguier et cappitaines de son dict régiment ce acceptants, que de la somme de deux cents vingt cinq mil escus provenant de la vente de son entien domaine de Navarre il en sera cy apres baillé assignaon au trésorier des ligues Suisses et Grisons, m^e Nicollas Girard sur M. Julien Mallet, trésorier et recepvreur général de la maison et finances de Navarre, de la somme de dix mil six cents quatre vingt dix sept escus vingt sols payable

sur les deniers provenants de la dicte vente du domaine dudict Navarre par ledict Mallet audict Girard ou ses commis à la fin du mois d'aoust prochain pour icelle somme estre par led. Girard conduite au pais de Suisse et fournie aux dessus dicts colonnel et cappitaines de la ville de Solleure selon qu'il est porté par lesdicts contracts.

« A quoy faire sa dicte Majesté assistée des dessus dicts S^{rs} du Plessis et de la Burthe, a obligé et ypotecqué spécialement les deniers provenans de la vente et alienation dudict domaine et lequel paiement de dix mil six cents quatre vingt dix sept escus vingt sols de quatre testons pièche sera endossé sur ledict contract en lacquit de sa dicte Majesté. Promettant en oultre sa dicte Majesté assistée comme dessus faire cesser toutes les oppositions qui pourroient intervenir tant par Madame sa sœur que par les créanciers du roy de Navarre sur le paiement et acquittement de ladicte assignaon.

« HENRY,	
« PHILIPPES DE MORNAY,	« DELABURTE,
PORTAYS,	« FOUCHER »,

ces deux derniers notaires.

M^r Foucher indique en fin le *stille* des grosses de ces contrats.

« Promettant aussi sa dicte Majesté en foy et parolle de Roy tenir, entretenir et avoir pour agréable, ferme, estably à toujours le contenu en ces présentes sans jamais y contrevenir et sous l'obligation et ypotecque de tout ce que produiront les biens et domaines de sadicte majesté qui sera pour ce soubmiz à la justice et juridiction et contraincte de ses cours roïalles. En tesmoing de quoy et à la relaon des notaires royaux sur les susdicts, le scel royal y establi a esté mis et apposé à ces présentes qui passées furent à Tours les jours mois et an que dessus. »

Le colonel Laurent Arraguier, au régiment duquel est passée l'obligation ci-dessus de 10,697 écus 20 sols, n'est autre évidemment que le colonel Laurent Arregger, qui avait débuté comme enseigne de la C^{ie} d'Etienne Schwaller au régiment du colonel Pfiffer en 1567, et avait levé, comme banneret de la République, le régiment demandé par Harlay de Sancy au canton de Soleure en 1589. Ce régiment, d'abord employé en Savoie, où il prit les châteaux de Thonon et de la Ripaille, avait combattu à Arques, contribué à la prise du Mans et d'Alençon, soutenu la droite du roi à Ivry et finalement coopéré à la prise de Chartres, après laquelle il avait été licencié.

En juillet 1591, Henri IV avait créé Arregger chevalier. Ce colonel, sorti d'une famille noble, dont un membre, Martin Arregger, avait servi la France sous Louis XII, fut élevé dans son canton, en 1594, à la charge d'avoyer de Soleure et, en cette qualité, fut délégué à la signature du renouvellement de la paix perpétuelle, conclue à Paris, le 22 septembre 1596.

Après lui, on retrouve au service de la France, en 1606 et 1614, le capitaine Guillaume Arregger, en 1641 le capitaine Jean-Jacques Arregger, mort en 1678, un fils de ce dernier, appelé aussi Jean-Jacques Arregger, mort en 1680, le brigadier François-Antoine Arregger en 1744, enfin, en 1748, M. d'Arregger, brigadier des armées du roi et capitaine au régiment des gardes suisses de Sa Majesté.

Dans l'église Saint-Ours de Soleure, se voyaient, au dire de Haffner (*Chronique allemande de Soleure*, t. II, p. 66), les monuments d'Ours Arregger, mort en 1509 conseiller de la République et capitaine en France, de Laurent Arregger, et de Jean-Jacques Arregger, décédé en 1638, conseiller de la République : il rapporte leurs épitaphes (1).

(1) Zurlauben, t. VI, p. 150.

II. — *Obligation ou profit des capitaines Yost Greder et Jacob Gebelly.*

Le 2^e acte est une obligation de même nature et rédigée dans les mêmes termes au profit de Yost Greder et Jacob Gebelly, capitaines au régiment de Soleure, de la somme de deux mille trois cents escus, montant du contrat passé avec eux à Mantes, le 14 juillet 1591, par devant M^{re} Thibault et Fany, notaires à Mantes.

Le capitaine Greder est ce Jost Greder, qui avait laissé un journal manuscrit, auquel nous avons emprunté quelques extraits, et qui semble avoir occupé une place considérable dans les troupes suisses au service de la France. On le trouve pour la première fois sous les ordres du colonel Gallati à l'armée de Mayenne en Dauphiné en 1579, en Provence en 1586 dans un nouveau régiment levé par Gallati, et en 1589 au régiment d'Arregger. C'est lui qui fut délégué à Soleure lors de l'avènement de Henri IV et qui, à la bataille d'Ivry, négocia la reddition des Suisses de la Ligue. En 1592, nous l'avons vu revenir au nom de la ville de Soleure, député près du roi pour le règlement des soldes arriérées restées toujours impayées. En 1617 il fut créé chevalier et mourut à Soleure à l'âge de 80 ans, le 3 mai 1629 (1).

Son nom se perpétua dans les régiments suisses au service de la France. Son deuxième fils, Jean Ulric, fut colonel aux gardes sous Louis XIII ; le troisième, Wolfgang Greder leva deux régiments en 1635 et 1638, soutint l'héroïque siège d'Aire en 1641, où il mourut ; à sa mémoire fut élevé un magnifique mausolée dans l'Église Notre-Dame d'Aire. Un autre Wolfgang Gre-

(1) Zurlauben, t. V, pp. 68, 118, 378, 483, 496, 532 ; t. VI, pp. 29, 156, 281, 307, 321, 476.

der, fils du précédent, aussi colonel, fut brigadier des armées du roi en 1688 ; il eut cinq fils : François-Laurent Greder, maréchal de camp en 1696 et lieutenant général en 1704, Louis Greder, mort colonel en 1703, Balthazar Greder, brigadier en 1704, Jean-Georges-Ignace Greder, mort capitaine à Nerwinde, et Wolfgang Greder, qui, après avoir servi dans les armées du roi, devint conseiller de son canton (1).

Jacob Gebelly devait sans doute appartenir à la famille des Gibelins de Soleure ; dans une permission accordée en 1643 au capitaine Daniel Gibelin, de Soleure, pour aller en Suisse, il est appelé Guibelly ; ce dernier, anobli par le roi, avait reçu l'autorisation de charger ses armes d'un écusson d'azur à la fleur de lis d'or. Il avait un frère, Ours Gibelin, qu'il avait remplacé en 1636, et un neveu, Victor Gibelin, qui fut tué à la bataille de Lens (2).

III. — *Obligation au profit du colonel Arraguier et des capitaines de son régiment.*

Le 3^e acte est une deuxième obligation de la somme de 18,036 écus au profit du colonel Arregger et des officiers de son régiment ; c'est la confirmation d'un contrat de semblable somme passé à Mantes le 26 septembre 1591, par devant MM^{rs} Famyn et Chesneau.

(1) Zurlauben, t. I, II, III, *passim*.

(2) Zurlauben, *op. cit.*, t. VI.

IV. — *Obligation au profit des capitaines Schwaller de Soleure, Gallati de Glaris, Jacob Wallier, Jost Greder, Pierre Sury, Jérôme Saller, Frédéric Graff, Pierre Wallier et Nicolas Grim de Soleure.*

Le 4^e acte est une obligation de 6,000 écus, passée en vertu d'un contrat du 14 juillet 1591, reçu par les notaires de Mantes, au profit des « sieurs Wilhely Schovaller, de Solleure, Baltazar Gallati, du canton de Glaris, capitaines Jacob Vallier, Jost Greder et Peter Sury, Jhronimus Saller et Frédéricq Graff, Petreman Wallier et Nicollas Grin, cappitaines au régiment de Solleure. »

Schovaller est évidemment le Guillaume Schwaller qu'on trouve en 1569, enseigne sous le capitaine Etienne Schwaller, de Soleure, et le lieutenant Georges Frœlich. Sous Louis XIII, on retrouve en 1630 un Jean Schwaller (1).

Balthazar Gallati portait un nom illustré par le célèbre Gaspard Gallati, dont le régiment avait été licencié en 1589 et remplacé par les cinq enseignes de Grissach. Simon Lamoral Le Pippre de Neuville a raconté l'histoire de ce régiment, dont une compagnie fut conservée aux Gardes. En 1614, un nouveau régiment Gallati fut appelé de Poitiers à Tours, où le roi Louis XIII lui confia la garde d'honneur des rois de France, qu'il devait conserver jusqu'au mois d'août 1792 (2).

Jacob Wallier était en 1576 secrétaire et trucheman du roi de France aux liguees suisses. A la bataille d'Ivry, il fut un de ceux qui s'entremît avec le plus d'ardeur pour engager le roi à admettre la soumission des régi-

(1) Zurlauben, *op. cit.*, t. VI, p. 154 ; t. IV, p. 403.

(2) *Histoire du régiment de Gallati dans l'abrégé chronologique de l'origine, du progrès et de l'état actuel de toutes les troupes en France.* Liège, 1735 ; Belhomme, *Histoire de l'infanterie française* ; Zurlauben.

ments suisses de la ligue restés seuls inébranlables dans la déroute de Mayenne. « Sire, disait Biron, souvenez-vous des lansquenets d'Arques. — Sire, répliqua de Wallier, ce ne sont pas des lansquenets, ce sont des Suisses ; nous en répondons de toute façon. »

Son fils, Louis de Wallier, s^r de Saint-Albin et Zanay, fut gouverneur de Neufchatel, capitaine aux gardes et gentilhomme de la Chambre. On retrouve également sous Louis XIII un capitaine Jean-Victor de Wallier, fils de Jérôme de Wallier, avoyer de Soleure, qui fut depuis gentilhomme de la Chambre et chevalier de Saint-Michel, et un capitaine Philippe de Wallier, fils de Henri de Wallier, secrétaire interprète du roi, près du canton de Soleure (1).

Pierre Sury fut avoyer de Soleure et bailli de Dorchach ; un de ses fils, Henri Sury, colonel en 1649, fut tué au siège d'Arras en 1654 ; sa compagnie passa alors à son fils Jacques. La famille Sury fournit également à la France : Jean-Ulric Sury, au siège d'Aire en 1644, Jean-François Sury, capitaine en 1654, Victor Sury, capitaine en 1656, Jean-Joseph-Guillaume Sury de Steinbrougg, colonel en 1744 (2).

Jérôme Saler est indiqué par Zurlauben, comme faisant partie du régiment d'Arregger ; en 1589, il signale au régiment de Wichser les capitaines Jérôme et Ours Saler. En 1543, on trouve en Picardie un capitaine Werner Saler (3).

Nous n'avons trouvé aucun renseignement particulier sur Frédéric Graff ; cette famille de Soleure avait déjà fourni un Conrad Graff, capitaine au régiment de Frœlich, en 1557, et un Jacques Graff, tué à la bataille de Dreux en 1563. Plus tard, sous Louis XIII, on

(1) Zurlauben, t. I, II, V, pp. 52, 315, 334 ; t. VI, pp. 29, 145, 156, 230.

(2) Zurlauben, t. I, II, VI, pp. 154, 230, 300, 440, 475, 477.

(3) Zurlauben, t. IV, 202, t. V, p. 385 ; t. VI, p. 154.

retrouve les capitaines Jost Graff, Jean-Ulric Graff et Jean-Jacques Graff (1).

Pierre ou Peterman Wallier était le frère de Jacques Wallier, dont nous avons parlé plus haut ; il était avec son frère capitaine au régiment d'Arregger, levé en 1589, et son fils Petermann Wallier servit au régiment Gallati en 1606 et en 1614, et fut gouverneur général de Neufchatel. A Hesdin, en 1639, un autre Petermann Wallier, du régiment de Greder, fut présenté au roi Louis XIII (2).

Le dernier des capitaines dénommés dans notre acte, Nicolas Grin, s'appelle de son véritable nom Grimm. Il avait été délégué avec Jost Greder près de Henri IV, au siège de Noyon, par le canton de Soleure, pour réclamer le paiement de l'arriéré dû aux régiments licenciés. Son fils Ours Grimm, qui servit en Valteline et aux sièges de Landrecies et de Saint-Omer, fut anobli en 1647. Un Jean-Guillaume Grimm se distingua au siège d'Aire en 1644 ; Henri Grimm, Jean-Charles Grimm, petit-fils de Nicolas, N. Grimm, servirent également sous Louis XIII (3).

V. — *Obligation au profit du colonel Arraquier.*

Le 5^e acte est une obligation de 3,000 écus souscrite personnellement au profit du colonel Arregger, en exécution d'un contrat de semblable somme passé devant les notaires de Mantes, le 14 juillet 1591.

VI. — *Obligation au profit de la ville de Soleure.*

Le 6^e acte ne concerne pas les sommes dues pour la

(1) Zurlauben, t. IV, pp. 268, 319 ; t. VI, pp. 278, 364, 440.

(2) Zurlauben, V, 315 ; VI, 281, 307, 469.

(3) Zurlauben, V, p. 315 ; VI, 156, 440, 461, 475, 477.

solde des troupes ; c'est une obligation de la somme de 14,000 écus d'or pour paiement de deux années des censes dues à Messieurs de la ville et du canton de Soleure. Par censes on entendait les intérêts d'argent prêté.

VII. — *Obligation au profit du colonel Arraguier et des capitaines de son régiment.*

Le 7^e acte est encore une obligation au profit du colonel Arregger et des capitaines de son régiment, en exécution d'un contrat passé devant les notaires de Mantes le 4 juillet 1591, pour une somme de 52,000 écus sur le montant de leur contrat étant de 78,000 écus. Cette fois la liste des capitaines de ce régiment paraît complète et l'historien Zurlauben a reproduit cet acte d'après une copie vidimée qu'il avait pu consulter aux archives des régiments suisses en 1750. Par cet acte, sa Majesté « a promis et promet au d. colonel Laurent Arraguier, du dict canton de Solleure, au cappitaine Vilelhen Schoualler, de Solleure, au cappitaine Baltazar Gallati du canton de Glaris, aux capitaines Lienard Grinefelder et Gaspart Helly du dict canton de Glaris, au capitaine Jacobvidallier (évidemment Jacob Wallier), aux cappitaines Jost Greder et Peter Suris, aux cappitaines Ihironimus Saller et de Fordengash(?), aux cappitaines Petreman Wallier et Claus Grin, tous du dit canton de Solleure, aux cappitaines Martin Rueschein et Hans Effderflu (Auf der fluh), aux cappitaines Cristan Ridmaten et Hans Pevran, aux cappitaines Michel Allet et Vincent Albertin, aux cappitaines Paul Melchiten et Niclaus Albert, et au capitaine Gabriel Ruck Durintal, tous du pays du Vallais, la somme de 52,000 escus de quatre testons pièche pour estre payée et acquittée assavoir d'huy en ung mois prochain vingt-six mil escus et pareille somme

le dernier jour du mois d'aoust prochain. » Zurlauben a rectifié l'orthographe de plusieurs noms écorchés dans la minute. Grin s'appelle réellement Grimm ; Effderflu, Auf der Fluh ; Pevren, Parran ; Melchiten, Michlig ; Albert, Habert ; Ruck, Rueta du Rhintal. Il ne reproduit pas celui de Fordengash et confirme l'existence de tous les autres (1).

Nous avons déjà rencontré la plupart de ces officiers ; nous n'avons rien trouvé concernant les autres, sinon la présence de Léonard Grinfelder à la Saint-Barthélemy, alors qu'il faisait partie des Suisses de la garde du duc d'Anjou (2), et la mention de deux capitaines de Riedmatten en 1624, appartenant à une importante famille valaisane, dont un des membres occupait le siège épiscopal de Sion en 1590.

VIII. — *Obligation au profit du colonel Ludovic Wichser de Glaris et de ses capitaines.*

La huitième obligation a trait à un nouveau régiment, celui du colonel Wichser, de Glaris, un des régiments de la levée de Sancy, comportant onze compagnies de Suisses sous la charge des capitaines ci-après nommés, savoir : « Michel Baldy, Hans Spirer, Bartelome von Heim et Heinrich Vuerdeberg, Heinrich Stocker, Conrad Reyer et Werly Abeck, Georg Roch et Hans Keller, Anthoine Duterrault et Hans-Jacob Triboulet, David

(1) Zurlauben, t. VI, p. 154.

(2) Léonard Grinfelder aurait même participé avec Martin Koch au meurtre de l'amiral de Coligny. Une lettre d'un témoin oculaire à l'abbé de Saint-Gall mentionne expressément le fait. Cette lettre en latin, adressée le 26 août par Joachim Opser à l'abbé, et conservée aux archives de Saint-Gall, a été publiée pour la première fois par M. Hungerbühler dans les mémoires de la *Saint-Gallisch-dppenzellischen gemeinnützigen Gesselschaft*. Ce récit diffère des versions ordinaires des historiens et semble jusqu'ici peu connu (Segesser, *Ludwig Pfyster und seine Zeit*, t. II, p. 184).

Haffner et Diebold Guimier, Simon Balanche et Loys Pourry, Narx Vicher. » Cette obligation est de 53,000 écus, reste de plus grande somme arrêtée suivant contrat du 14 juillet 1591 à Mantes ; elle est payable, 11,000 écus à raison de 1,000 écus par C^e dans un mois, 22,000 écus à raison de 2,000 écus par C^e à la fin d'août et les 22,000 de surplus le dernier jour de février 1594.

Nous ne reviendrons pas sur l'histoire du régiment de Wichser. Le colonel, que l'on retrouve en 1593 en Bourgogne, au siège de Champlitte, fut anobli par Henri IV en 1596 ; ses lettres de noblesse rappellent les services par lui rendus à Arques, Paris, Pontoise et Rouen. Le roi le chargea d'exposer à la diète des cantons les obstacles qui empêchaient le remboursement de ses dettes et le chargea d'annoncer que son nouvel ambassadeur, Hottemann, apporterait de l'argent pour en acquitter une partie et avait ordre de prendre des arrangements pour le surplus (1).

Michel Baldy, dénommé aussi Michel Baeldi, semble avoir débuté au régiment de Tilleman, levé par le roi de Navarre en 1587 ; ce fut lui qui, en 1589, fut chargé de notifier aux cantons de Glaris, Berne et Schaffouse, l'avènement de Henri IV, et de leur demander leur avis sur la continuation du service qu'ils avaient commencé au feu roi. Michel Baeldi, qui revint au roi apporter la nouvelle de l'adhésion de ces cantons, eut encore, en 1591, l'agréable mission de lui apprendre le prêt consenti cette année par Zurich, Berne et Schaffouse. Un Beldi fut tué à la bataille des Dunes en 1658 (2).

Nous ne connaissons rien d'Hans Spirer ; un Jacques de Heim avait été capitaine au régiment de Pfifferen 1569 ; Vuerdeberg était le siège d'un comté dans le canton de Glaris. Les Stocker ont donné plusieurs capitaines à

(1) Zurlauben, t. VI, pp. 208, 213.

(2) Zurlauben, t. V, pp. 149, 529 ; t. VI, pp. 37, 212.

la France : Beat-Jacques Stocker, tué à Dreux en 1560 ; Jacques Stockerau régiment de Gallati en 1580 ; plus tard sous Louis XIII on trouve un Paul et un Beat-Thomas Stocker de Hitzfelden (1) ; les Abeck, sans doute Abegg, avaient fourni Werner Abegg en 1553, Ulric Abegg en 1596, Jean-Ulric Abegg en 1591 ; ils étaient originaires de Schaffouse. Jean Keller avait levé à Schaffouse une compagnie au service de Henri IV. Un Duterrault servit au régiment d'Erlach en 1679. Jean-Jacques Tribolet ou Tribolet fut nommé chevalier par lettres royales de Saint-Denis en juillet 1593 ; nous ignorons si David Haffner fut parent d'Antoine Haffner, secrétaire d'Etienne Schwaller, au régiment de Froelich, qui écrivit le récit des guerres civiles de 1562 à 1575 et fut le père de l'historien François Haffner, chancelier de Soleure ; nous n'avons rien retrouvé concernant Simon Balanche, Diebold Guimier, Loys Pourry (2) et Narx Vicher ; nous ne croyons pas qu'il faille confondre le dernier avec Marc Escher, de Zurich, capitaine au régiment de Belliken, levé par le roi de Navarre en 1587 (3).

IX. — *Obligation au profit du colonel Hartmann d'Hartmannis et de ses capitaines.*

Le neuvième acte est une obligation d'une somme de 35,000 escus restant due de plus grande somme résultant d'un contrat passé devant MM^{rs} Fanyn et Thibault, notaires à Mantes, le 14 juillet 1591, payable 7,000 écus dans un mois à raison de 1,000 écus par compagnie ; 14,000 écus à la fin d'août à raison de 2,000 écus par

(1) Zurloben, t. IV, p. 319-372 ; t. V, pp. 67 ; t. VI, pp. 279, 393.

(2) Signalons cependant dans la levée du régiment de Clervant, par le roi de Navarre, en 1587, un capitaine Pourry de Murten (Segesser, t. III, 233).

(3) Zurloben, t. V, p. 148.

compagnie et le surplus le dernier jour de février 1594. Cette obligation est consentie « au S^r Hartman de Harteman colonnel de sept compagnies des Grisons et à sept compagnies de son régiment sous la conduite des capitaines cy après nommés assavoir : Jochem de Jochberg, Thomas von Hesannestein (évidemment Schawenstein) et Christian de Joisberg, Gaspar et André de Salis, Andolff de Sesannestein (évidemment encore Schawenstein), Johannes Baselgua et Johannes Planta, Jacob Bertis ».

Harteman de Harteman, ou plutôt Hartmann d'Hartmannis, remplaça peu après la levée de Sancy le colonel des Grisons, Rodolphe de Schawenstein. Zurlauben, qui ne se trouve pas ici tout à fait d'accord avec le contrat présentement analysé, indique comme étant ses capitaines : Jean-Rodolphe de Schawenstein, André de Salis, Hertli de Salis, Jean Baselgen, N. Raget, et un autre dont il ignore le nom. Nous avons dit quel avait été le rôle de ce régiment : Henri IV accorda à son colonel des lettres confirmant sa noblesse, où il rappelle ses services à Saint-Denis, à Ivry et au siège de Paris. Plus tard, en 1602, on lui donna la compagnie de Grissach, et il mourut en 1603 (1).

Belhomme (I), p. 214) indique en 1553 un Joachim von Jochberg, capitaine au régiment de Salis; en 1609, on retrouve un Joachim de Jochberg au régiment de Gallati (2); ce sont sans doute le père et le fils; Christian de Joisberg est peut-être aussi un Jochberg, dont le nom aura été défiguré. — Pour les Schawenstein, dont l'orthographe est certainement estropiée, Andolf est le Jean-Rodolphe de Schawenstein, colonel d'un régiment en 1625, qui fut pendant toute sa vie, comme Hartmann d'Hartmannis, le représentant du parti français dans les Liges grises et se trouva mêlé à toutes les négociations

(1) Zurlauben, t. V, p. 316; t. VI, pp. 146, 169.

(2) Zurlauben, t. VI, p. 287.

intervenues entre celles-ci et la France; il avait deux fils, Henri de Schawenstein, colonel en Valteline et le capitaine Thomas de Schawenstein, qui commanda une compagnie de 1628 à 1642 et qu'il ne faut évidemment pas confondre avec le Thomas de notre contrat (1).

Baselgua nommé Baselgen, signa avec Baeldi, en 1594, une lettre collective pour exposer le dénûment des capitaines suisses; un Caspar Baselga devait jouer quelques années plus tard un rôle important dans les révolutions des Grisons, compromis dans les intrigues espagnoles; il fut condamné et exécuté malgré ses aveux (2); — nous n'avons pu identifier le nom de Jacob Bertis. — Quant aux Salis et à Jean Planta, ils appartiennent aux deux grandes familles rivales des Grisons, qui nourrirent l'une contre l'autre une animosité que ne tempéraient pas les liens du sang qui les unissaient. Notre Jean Planta était seigneur de Rezuns, il fut souvent député des ligues Grisonnes dans d'importantes circonstances (3). Louis-Auguste, baron de Planta de Wildenberg, fut maréchal de camp en 1748. Les de Salis ne cessèrent pas de servir dans les armées des rois de France, et l'on retrouve leur nom à toutes les pages de l'histoire militaire de notre pays, où ils finirent du reste par s'établir.

X. — *Obligation au profit du colonel Baltazar de Grissach.*

La 10^e obligation est souscrite « aus' colonnel Balthazar de Grissach pour la somme de cinq mil escus d'or de

(1) Zurlauben, t. V, p. 315; Ed. Rott, *Henri IV, les Suisses et la Haute-Italie*, Plon, 1882.

(2) Zurlauben, t. VI, p. 212; *Chr. allemande de Berne*, par Settler, t. VIII, p. 374; Ed. Rott, *Henri IV, les Suisses et la Haute-Italie*, p. 339 et suiv.

(3) Ed. Rott, *Henri IV, les Suisses et la Haute-Italie*, p. 315.

quatre testons à luy due par contract passé à Mantes le quatorziesme jour de juillet 1591. »

Ce même jour 14 juillet 1591, Henri IV écrivait à ses très chers et très grands amis alliés et confédérés les advoyers et conseil de Soleure : « Nous vous prions de trouver bon que le colonel Balthazard soit condescendu à rester à nostre service, ainsy que nous l'avons désiré, dont le bon gré que nous luy sçavons s'estendra aussi à vostre Estat en général » (1). Avant la levée du régiment alors licencié et dont nous avons dit en quelques mots l'histoire, Baltazar de Grissach avait déjà rendu d'importants services aux rois de France. A la diète de Baden, du 13 novembre 1578, relative à l'irruption du duc d'Anjou en Bourgogne, il représentait le roi de France. Au renouvellement du serment d'alliance en 1579, il représentait le grand conseil de Soleure. Lieutenant à la compagnie des Cent Gardes de sa Majesté, capitaine au régiment de Heyd, interprète du roi en langue germanique près du corps helvétique, il négocia presque toutes les levées de troupes suisses faites sous Henri III. Quand son régiment fut licencié au traité de Vervins, il resta à la tête d'une compagnie d'honneur de 100 hommes qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1602 ; en 1603, elle passa, après avoir été confiée à d'Hartmannis, à Peterman de Grissach, fils du colonel Baltazar. A la même époque, du 17 septembre 1591 au 23 juillet 1598, servaient au régiment de Heid, Jacques et Verly de Grissach ; leur solde fut réglée en un acte d'obligation passé par le s^r de Hendicourt, ratifié par Henri IV, le 25 juillet 1598 (2).

(1) *Lettres missives de Henri IV*, t. VIII, p. 421.

(2) Zurlauben, t. V, pp. 60, 65, 118 ; t. VI, p. 230, 232.

XI. — *Obligation au profit du colonel Wichser.*

Le 11^e acte est une obligation de 3,000 écus au profit du colonel Ludovic Wichser, bénéficiaire déjà d'une autre obligation s'appliquant à son régiment.

XII. — *Obligation au profit du colonel Hartmann d'Hartmannis.*

La 12^e est une obligation de pareille somme de 3,000 écus au profit du colonel d'Hartmannis.

XIII. — *Obligation au profit du colonel de Grissach et des capitaines de ses compagnies.*

Enfin, le 13^e acte est une obligation de 25,000 écus restant dus de la somme de 35,000, résultant du contrat arrêté avec eux à Mantes, au profit du « s^r Baltazard de Grissach, collonnel d'un régiment de cinq compagnies de suisses et de la garde du roy, et de cinq compagnies de son régiment, soubz la charge des cappitaines cy après nommés, assavoir : Wilhelin Tugginer, Conrad Bilstein, Hercules Acget, Abraham Kreutzer et Rudoff Grin ».

Il y avait eu au service de la France un Guillaume Tuggener, neveu de ce célèbre colonel Froelich, qu'on appelait le César Soleurois et qui conduisit pendant 40 ans la *Muraille Branlante* de ses Suisses, jusqu'à sa mort arrivée en 1562, à Paris, où notre Wilhelm Tuggener lui avait fait élever un superbe mausolée dans l'église des Cordeliers; ce Guillaume Tuggener, qui avait servi très jeune en France et avait pris part aux batailles de

Cerisolles et Versailles, à la bataille de Saint-Quentin, aux journées de Jarnac, Montcontour et Dreux, était commandant général des 4 compagnies suisses conservées par Charles IX, qui le nomma gentilhomme servant et le créa chevalier; quoique originaire de Zurich, il mourut à Soleure, où il était sénateur, en 1591. Brantôme, qui l'appelle Tocquenet, dit qu'il « marchait toujours vêtu de pied en cap de peaux d'ours, fort pelli, les cheveux longs et hérissés avec la barbe pareille, de sorte qu'à le voir on l'eût pris pour un diable sauvage avec sa grande et demesurée taille ». Le capitaine du régiment de Grissach était le neveu du précédent; des lettres de noblesse furent données par Henri IV, en 1595, à Guillaume Tuggener, bourgeois de la ville de Soleure, neveu de feu Guillaume Tugginer, colonel (1).

Nous n'avons rencontré le nom de Bildstein, ou plutôt Bildstein, que dans une pièce que Zurlauben avait vue aux archives du régiment des Gardes Suisses. Par acte du 25 octobre 1605, M. de Caumartin, alors ambassadeur en Suisse, certifie que remontrance lui a été faite par Jost Greder, que Luc Isely, de Bâle, aurait fait cession à Laurent Arregger et Pierre Suri, avoyers de la ville de Soleure, et aux sieurs Jacob Wallier, gouverneur de Neuchâtel, Wilhelm Schwaller, Nicolas Grin, Jeronimus Saller, Pètre Wallier, Frédéric Graff et audit Greder de 11,500 écus, faisant partie de 23,000 acquis par Isely du capitaine Conrad Bildstein, auquel lad. somme était due du reste du contrat portant obligation de 33,699 écus 10 sols, passé au profit dudit Bildstein *le 29 mars 1593*, par le s^r de Bussy Guybert, intendant des finances, commis et député par le Roy pour compter avec led. Bildstein et autres capitaines du régiment de Grissach.— L'acte de M^e Foucher, à Tours, se réfère à un contrat passé à Mantes en 1591; celui auquel se

(1) Zurlauben, t. IV, pp. 330-337, 440; Brantôme, Discours sur les colonels de l'infanterie française.

rapporte le contrat énoncé ci-dessus, à une date bien rapprochée de notre obligation, est évidemment différent : du reste, pendant les deux années qui se sont écoulées entre les deux règlements, une nouvelle dette était certainement survenue, puisque le régiment de Grissach était resté au service du roy (1).

Dans le capitaine Hercules Acget, nous croyons que l'on peut reconnaître Hercules Reget, dont la Compagnie, à la Journée des Barricades, fut assaillie par les Ligueurs dans le cimetière des Innocents, y perdit sans pouvoir se défendre près de 40 hommes, mais ne laissa aucun drapeau aux mains des assaillants, ainsi qu'en témoigne une lettre du colonel Gallati, datée de Chartres, le 20 mai 1588. Le 6 juin suivant, ce Reget était à Vernon ; au licenciement de Gallati, il avait du reprendre du service (2).

Quant aux derniers capitaines du régiment de Grissach, Abraham Kreutzer, et Rodolphe Grin, le premier paraît devoir être le capitaine Abraham Krytzer dont les héritiers, en 1603, transportent une créance de 29,396, écus sols que ledit Krytzer, commandant ci-devant une compagnie avec Rodolphe Grin, au régiment de Grissach, se trouvait avoir, en vertu d'un contrat particulier du 12 février 1602, arrêté avec M. de Sillery, conseiller du roi (3).

Nous en avons fini avec les obligations donnant des délégations sur les prix à provenir de l'aliénation des biens du domaine du royaume de Navarre. Ces délégations atteignaient un chiffre total de 236,033 écus 20 sols ; le préambule des actes ne parle pourtant que d'une somme de 225,000 écus à disposer sur la vente de ces biens. Le roi considérait sans doute que les délais réservés pour le paiement de certaines de ces

(1) Zurloben, t. VI, p. 230.

(2) Zurloben, t. V, pp. 262, 282.

(3) Zurloben, t. VI, p. 231.

sommes permettraient d'équilibrer la recette et la dépense.

Nous nous contenterons de remarquer, qu'en dehors des sommes attribuées aux régiments, en vertu des comptes arrêtés lors du licenciement des troupes à Mantes en 1591, chacun des colonels Arregger, Hartman, Wichser et Grissach, recevaient personnellement et en vertu des contrats de réglemant passés par Harlay de Sancy, une somme fixe de 3,000 écus.

OBLIGATIONS PASSÉES DEVANT M^e FOUCHER, NOTAIRE A TOURS,
LE 24 MARS 1593

Dix-sept nouvelles obligations furent signées par Henri IV, deux jours après, le 24 mars 1593. Henri IV n'agissant plus comme roi de Navarre, et donnant des délégations sur les biens du domaine de la couronne de France, n'est plus assisté de Duplessis-Mornay, ni de De la Burthe, il signe seul les actes avec les notaires. Un état joint à ces obligations en donne le résumé, en exceptant toutefois 3 nouvelles obligations consenties au profit d'Arregger et de ses capitaines. Toutes sont indiquées comme faites et passées dans la maison de la duchesse d'Angoulesme. En outre quatre désignent spécialement les biens dont les prix de vente seront affectés à leur paiement. Nous y retrouvons les officiers des régiments d'Arregger, Wichser, Hartmann d'Hartmannis et de Grissach; en outre apparaissent ceux des régiments de Heyd, de Diesbach, des C^{ies} des aventuriers de Wytnawer et des officiers qui n'étaient pas encore payés de leur solde des campagnes de Guyenne et de Flandre, c'est-à-dire depuis plus de dix ans.

I. — *Obligation au profit de Hartmann d'Hartmannis
et de ses capitaines.*

« Du vingt-quatrième jour de mars mil cinq cents quatre vingts treize en la maison de Madame d'Angoulesme après midy fut présent très hault, très puissant, très excellent, très vertueux, très illustre et très crestien Prince, Henry par la grâce de Dieu Roy de France et de Navarre, désirant donner contantement au sire Harteman de Harteman, collonnel de sept compagnies de Grisons, la sienne y comprinse, sous les cy après nommés Jochem de Joesberg. Thomas von Channestein et Christian de Joesberg, Gaspart et André de Salis, Rudolff de Schannestein, Johannes Baselgua et Johannes Planta, Jacob Virtch, et les assigner de quelques notables sommes et deniers sur le tantmoins de plus grande qui se treuvera leur estre deüe lors du lisansiment par le compte general qui se fera avec eux par ceulx qui sont commis par sa Majesté depuis le jour qu'ils sont partis du pays de Suisse jusqu'au dit jour de leur lisansiment.

« Sa Majesté veult et entend que des deniers provenant de la vente qui se faict à présent de son dommayne à perpétuité, il soit païé auxd. colonnel et cappitaines la somme de quarante deux mil escus de quatre testons pièce sy est a raison de six mil escus pour chacune des susd. compagnies, laquelle somme de six mil escus sera païée et dellivrée auxd. s^m colonnel et cappitaines en la ville de Solleure par le trésorier des ligues de Suisse et Grisons, le tout suivant et autant que ce leur sera deu par leur compte lors de leur lisansiment, des deniers provenant de lad. vente à la charge que lad. somme de quarante deux mil escus sera desduicte et précomptée sur le compte dud. lisansiment.

« HENRY.

« PORTAYS.

« FOUCHER. »

Nous retrouvons là les noms des capitaines du régiment d'Hartmannis sans aucun changement.

II. — *Obligation au profit des capitaines du régiment de Wichser.*

Le 2^e acte est une obligation conçue dans les mêmes termes que la précédente, de la somme de 54,000 écus d'or au profit de « Ludovic Wichser, collonnel de neuf compagnies la sienne comprinse et aux cy après nommés assavoir Michel Baldy, Hans Spirer et Werly Abeck, Anthoinne Duterrault et Hans Jacob Triboulet, Marc Escher, Fridli Strœuli et Gallati, Michel Allet, Gabriel Rouck ».

On remarquera que le colonel Wichser n'a plus que neuf enseignes; cette nouvelle obligation ne mentionne plus les capitaines de Heim, Vuerderberg, Stocker, Reyer, Georges Roch et Keller, Hafner et Guimier, Balanche et Pourry. En revanche, nous retrouvons Galati et Allet, qui avaient servi au régiment d'Arregger, et deux nouveaux capitaines, Friedli Strœuli et Gabriel Rouck.

III. — *Obligation au profit du colonel de Grissach.*

Le 3^e acte est une nouvelle obligation de 30,000 écus au profit du colonel Baltazar de Grissach « sur étant moins de plus grande somme qui se trouvera luy estre deüe en son particullier pour services par luy faicts à la couronne de France ».

IV. — *Obligation au profit du colonel Heid et ses capitaines.*

Le 4^e acte est une obligation de 24,000 écus au profit

du « S^r Hans Heyd, colonnel de quatre compagnies du canton de Fribourg la sienne y comprinse, cy après nommées assavoir Ulric, d'Engelsberg et Anthoine Maistre d'Erlach ».

Jean de Lanten, dit Heid, était avoyer de Fribourg, quand en 1568 il leva un régiment au service du roi de France ; son mérite, dit Zurlauben, répondait à sa haute extraction. A la tête d'un nouveau régiment en 1573, sa compagnie fut conservée par Henri III pour sa garde. Un nouveau régiment levé par lui en 1585 coopéra avec celui de Reding aux opérations de Guienne, où il resta jusqu'en 1589. Comme nous l'avons vu plus haut, c'est en septembre 1591 qu'il avait levé les cinq compagnies, dont il est ici question, qui furent employées au siège de Rouen. Plus tard elles devaient passer en Bretagne contre le duc de Mercœur. De Thou a raconté la part que prit ce régiment au combat de Guimer ; Molac, qui commandait, chagrin de ce que la victoire restait indécise et que la nuit arrivait, arracha un drapeau aux Suisses et, se tournant vers eux, s'écria : « Reprochera-t-on aux Suisses d'avoir abandonné leur drapeau ? » En même temps les Suisses l'assurèrent qu'ils le suivraient partout et retournèrent au combat. D'Erlach perdit son frère dans cette journée (1). De ce régiment licencié au traité de Vervins, une compagnie, celle de Heid, resta dans la Garde.

Antoine d'Erlach appartenait à l'illustre famille dont on retrouve les membres dans les fastes des guerres d'Italie, et qui devait fournir jusqu'au dix-huitième siècle des colonels, des brigadiers et des maréchaux de camp.

Nous n'avons pas retrouvé d'autres traces des autres capitaines. Engelsberg s'orthographie peut-être Englisberg, nom d'une famille fribourgeoise (2).

(1) Zurlauben, t. VI, p. 209.

(2) Ulric d'Englisberg servait en Dauphiné en 1575; il écrit de Tour.

V. — *Obligation au profit du régiment de Grissach.*

Le 5^e acte est une obligation, dans les mêmes termes que les précédentes, de 30,000 écus au profit de Grissach et de ses capitaines. Le nom de Hercules Reget est cette fois bien orthographié.

VI. — *Obligation au profit de Bertrand Manuel de la Fay.*

Il s'agit ici, non plus d'un officier suisse, mais du commissaire général à la conduite des Suisses en France, Bertrand Manuel de la Fay, dont le solde des appointements arrêtés par le sieur de Bussy, conseiller intendant et contrôleur général des finances de Sa Majesté, par elle commis à la vérification des comptes des colonels et capitaines suisses, s'élevait à la somme de 3,786 écus 20 sols. De la Fay n'attendit pas longtemps son paiement : le 31 mars suivant, sept jours après, il en donne quittance devant M^e Foucher, à Pierre Lecaron, trésorier général des finances de guerre. — En 1625, Pomponne Manuel de la Fay, évidemment de la même famille, est nommé, par édit du 2 avril, commissaire général à la conduite des régiments suisses, qui viennent en France.

VII. — *Obligation au profit de Philippe Vigier, interprète en langue germanique.*

La 7^e obligation est consentie au profit du « s^r Pheppes Vigier, secrétaire interprète de Sa Majesté en

le 27 janvier 1570, qu'il ne consent pas à aller en Guyenne avec le duc d'Anjou faute de solde (Segesser, *Le colonel Pfyffer*, t. 1^{er}, p. 598).

langue germanique, et son truchement général aux régiments qui sont en France, pour une somme de 3,985 écus sols, solde de ses appointements ».

Philippe Vigier, originaire de Soleure, était interprète du roi ; jusqu'à l'époque de Louis XIII, les interprètes résidaient près des ambassadeurs de France et étaient attachés à la conduite des régiments qu'ils suivaient dans leurs expéditions et où ils faisaient fonction de commissaires aux revues. Philippe Vigier avait un frère, Jean Vigier, qui remplissait les mêmes fonctions (1). Philippe avait été chargé de ramener en Suisse les régiments de Mayenne après la bataille d'Ivry ; il résulte d'un compte de 1605, qu'il touchait pour appointements 100 livres tournois par mois (2). Ses enfants lui succédèrent dans sa charge : un acte du roi, du 27 avril 1656, confirme comme interprètes Philippe Vigier, son fils et Jean-Frédéric Vigier, son petit-fils. Robert de Vigier de Steinbrugg, fils de ce dernier, remplaça son père. Un autre fils de Jean-Frédéric Vigier, François-Joseph-Guillaume de Steinbrugg, maréchal de camp en 1743, commanda en Provence.

VIII. — *Obligation au profit de Jost Greder.*

Dans le huitième acte du 24 mars 1593, le roi, sur le montant des prix de son domaine qu'il dit affectés spécialement, jusqu'à concurrence de 500,000 écus, au paiement des troupes suisses, délègue au capitaine Jost Greder une nouvelle somme de 4,000 écus à valoir sur les 10,000 écus à lui reconnus à Mantes, le 14 août

(1) Zurlauben, t. V, pp. 17, 282, 569 ; t. VI, p. 231.

(2) Zurlauben, t. VI, p. 34 ; Henri IV le confirma expressément dans ses fonctions par une lettre du 23 mars 1590, *Lettres missives de Henri IV*, t. VIII, p. 380.

1591, par devant M^{re} Fanyn et Chesneau. La dite somme doit être prise « sur la vente dud. dommayne de la Couronne de France qui se faict à perpétuité au ressort du Parlement de Paris. »

IX. — *Obligation au profit des colonels et capitaines du régiments d'Arregger.*

Dans le neuvième acte, le roi prend en outre la qualité de duc d'Orléans et comte de Blois et assigne au colonel d'Arregger et aux capitaines de son régiment, une somme de 21,691 écus 40 sols sur les premiers deniers à provenir de la vente du domaine de la Généralité de Caen. Cette somme représente deux années de rentes ou intérêts à échéance du 30 septembre 1593 « à cause de dix mil huit cens quarante cinq escus cinquante sols de rente qui dès le neufiesme jour d'aoust mil cinq cens quatre vingts unze leur furent particulièrement vendus et constitués par sa majesté par devant Chesneau et Fanyn, notaires à Mantes à commencer le cours de lad. rente du premier jour d'octobre mil cinq cens quatre vingts unze ».

X. — *Obligation au profit des mêmes.*

Par un dixième acte, Henri IV, encore qualifié duc d'Orléans et comte de Blois, passe au profit des mêmes, pour une somme de 26,000 écus restant dus sur les 78,000 écus à eux dus pour services à la couronne de France et reconnus à Mantes, par un contrat du 4 juillet 1591, une assignation de semblable somme à prendre sur les prix de la vente des domaines des duché d'Orléans et comté de Blois.

XI. — *Obligation au profit du capitaine Huessi.*

Dans cet acte, il s'agit du paiement d'une somme encore plus arriérée, puisqu'il s'agit du paiement de services rendus en Guienne, en 1585, par le capitaine Frédéric Huessi, ou plutôt Hessy, prénommé plus souvent par les diminutifs Fridli ou Fridolin. Hessy, capitaine de Glaris catholique, servait en 1567 au régiment de Louis Pfiffer. Dans ce même régiment servaient Wilhelm Tugginer, dont nous avons parlé; leurs noms étaient inscrits sur les coupes d'argent doré que les capitaines offrirent à leur colonel après la campagne en 1569. L'historien Segesser donne la description de ces deux coupes, dont le rebord offrait l'image des rois de France depuis 1214, le portrait de Charles IX, roi de France, les noms des quatorze capitaines du régiment. On retrouve Frédéric Hessy en 1588, après le licenciement de Reding, au régiment de Gallati (1). Landamme de son canton en 1611, il résigne ces fonctions pour rentrer au service; colonel des gardes suisses, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, blessé au siège de Montauban, il mourut en 1626. Au dix-septième siècle, de nombreux Hessy, le colonel Jean-Melchior, Wolfgang, Walter-Henry, et le lieutenant général Gabriel continuèrent à illustrer ce nom dans nos armées.

XII. — *Obligation au profit des compagnies
d'Aventuriers commandées par Wynnaver.*

Par un douzième acte, toujours en date du même jour, le roi accorde une affectation spéciale sur les

(1) Zurlauben, t. IV, p. 336; t. V, p. 282; t. VI, p. 279.

biens du domaine de France aux quatre compagnies d'aventuriers commandées par Wytnaver. Les termes de cet acte sont un peu différents des autres; le roi « désirant donner contentement au S^r Hans-Ulrich Vitnawri du canton de Basle, commandant aux quatre compagnies des avanturiers et aux cappitaines Onophrius Mentzinger dud. canton de Basle, Jehan-Jacques Osterwalder et Daniel Reybault de la ville de Neufchastel qui sont quatre cappitaines desdicts aventuriers du pays des Suisses, attendant que sadicte majesté ayt faict faire et arrester les comptes desdicts pour le service qu'ils ont fait à la couronne de France depuis le quinziesme d'apvril mil cinq cens quatre vingt neuf qu'ils sont partis de leur pais jusques au jour que son dict régiment sera licentié, a accordé auxdicts sieurs que sur la vente qui se faict du donmaine de la couronne de France à perpétuité il leur sera dellivré la somme de quatre vingts six mil escus de quatre testone pièce sur les deniers à provenir de la vente à perpétuité qu'il faict faire, mesmes les terres et chastellaynies de Provins Boiscommun, la terre de Roigny, Langestz, la terre de Lorris et la terre de Civray près Chenonceau, si tant lesdictes terres chastellenyes sont vendües et que la vente se monteroit à plus grande somme, le surplus de ce qui s'en trouvera sera et demeurera aux dessusdicts nommés aussy à compte sur plus grande somme à eulx deüe, comme de mesme si moins elles sont vendues que lad. somme de quatre vingts six mil escus, seront tenus lesdicts S^{rs} se contenter pour ceste fois des deniers qui proviendront d'icelle vente et pour cet effect seront icelles terres vendues par les commissaires à ce députés par sa Majesté, les solemnités en tel cas requises et accoustumiées bien et deument observées, auquel cas pourront lesdicts sieurs ou l'un d'eulx, ou leur procureur, faire adjuger lesdicts terres pour eulx et en leur nom, pour puis après en faire et disposer,

comme de chose à eulx appartenant à la charge que sur les comptes de ce qui leur sera deu en général lors du licentement ladicte somme de 86,000 escus, ou plus ou moins si lesdictes terres sont plus ou moins vendues, sera defalqué sur ce qui se trouvera deu ausdicts sieurs au prorata et ne pourront les deniers provenant de la vente des susdites terres estre baillées à d'autres qu'auxdicts sieurs cappitaines ou leur procureur, qui leur ont esté spécialement affectées; mesmement seront receus à y enchérir, comme les aultres serviteurs et subjects de sadicte majesté, en faisant la condition du Roy meilleure et sera ladicte somme de 86,000 écus ou plus ou moins selon que lesd. terres seront plus ou moins vendues, fournie auxdicts S^r cappitaines ou leur procureur ayant pouvoir spétial dans la ville de Solleure par les trésoriers des ligues de Suisses et Grisons. »

Hans-Ulrich Wytnaver était de Bale. L'obligation qui lui est accordée fut sans doute lente à lui assurer son paiement. Dans sa chronique allemande de Berne, Stettler, cité par Zurlauben, rapporte une lettre collective de Diesbach, Baeldi, Baselgua et de ce Wytnaver, envoyée de Paris au corps helvétique le 27 septembre 1594, exposant la misère que les capitaines suisses éprouvaient par suite du retard apporté à l'acquit de leurs soldes (1).

Jean-Jacques Osterwalder commandait une compagnie levée par son frère Louis Osterwald, maire de Neuchâtel en 1587, au service du roi de Navarre ; ce dernier mourut en 1589 au service du roi de France, laissant le commandement à son fils Jonas, tué six mois après. C'est alors que notre Jean-Jacques Osterwald se mit à sa tête et la conserva jusqu'en 1594 ; sa majesté lui devait alors 73,763 écus, dont elle lui passa contrat (2).

Nous n'ayons pu identifier les deux autres capitaines, Onophrius Mentzinger et Daniel Reybault.

(1) Zurlauben, t. VI, p. 212.

(2) Zurlauben, t. V, pp. 143, 316.

La terre de Roigny, évidemment Reugny (Indre-et-Loire), avait été, d'après M. Carré de Busserolle, adjugée le 27 mars 1591 à Jean Le Blanc, S^r de la Vallière, qui en avait payé le prix entre les mains des commissaires extraordinaires des Guerres ; comment s'expliquer la délégation ci-dessus consentie ? devait-on procéder à une revente ? Quant à Langeais, d'après le même auteur, ce domaine avait été donné à titre d'engagement au S^r de Saint-Severin, duc de Somma, par lettres patentes du 16 septembre 1547, et le 13 février 1630, il était donné à titre d'engagement à Marie Touchet, veuve de François de Balsac d'Entragues. Pour Civray près Chenonceau, cette terre mise aux enchères publiques par ordre du roi le 17 juin 1591, avait été adjugée à titre d'engagement à Jean-Mathias Salviatris. Le 8 août 1603, Marie de Beaucaire, princesse de Martigues et duchesse de Pen-thièvre, en devint adjudicataire moyennant 9,656 livres (1).

XIII. — *Obligation au profit de David Studer.*

La 13^e obligation a pour objet une ancienne dette contractée envers le capitaine David Studer, « l'un des cappitaines qui ont servy la couronne de France au païs de Flandre, près la personne de feu Monsieur le duc d'Anjou, que Dieu absolve, sous le colonnel Gallati ».

En vertu d'un contrat passé devant MM^{rs} Nicolas Leroux et Jean Lasson, notaires au Châtelet, de Paris, le 14 septembre 1583, les conseillers du roi, Marcel et Petremol, avaient arrêté à 87,539 écus les sommes dues aux officiers du régiment de Gallati : il revenait à David Studer 18,462 écus, 3 sols, neuf deniers. « Pour avoir l'as-

(1) Carré de Busserolle, *Dictionnaire d'Indre-et-Loire*, aux mots Reugny, Langeais, Civray.

seurance du roi », David Studer fit remise de 1,000 écus, et sa créance, par un nouveau contrat passé à Soleure avec M. de Fleury, ambassadeur de sa Majesté, le 3 mai 1585, fut réduite à 17,462 écus 3 sols 9 deniers. En 1593, il lui était encore dû 15,462 écus 2 sols 9 deniers. Henri IV lui accorde une assignation de 2,000 écus à valoir sur cette créance de plus de 15,000, qui remontait à dix années au moins.

XIV. — *Obligation au profit de Josué Studer.*

Cette obligation concernant Josué Studer, qui avait également servi en Flandre avec le duc d'Anjou, créancier d'une semblable somme en vertu des mêmes contrats, lui accorde une assignation de 4,000 écus sur les 15,462 écus 3 sols 9 deniers restant dus. Josué Studer avait consenti la même remise de 1,000 écus accordée par David Studer. Elle est conçue dans les mêmes termes que la précédente.

XV. — *Obligation au profit d'Hector Studer.*

La 15^e obligation accorde, sur les prix à provenir de la vente du domaine de France, une assignation de 2,000 écus à Hector Studer, qui a servi la couronne de France, au pays de Guyenne, sous le colonel Reding, à valoir sur plus grande somme à lui due.

Ces trois Studer étaient très certainement originaires de Saint-Gall. Villars, dans ses Mémoires (tome I, liv. IX, p. 896. Paris, 1630), rapporte que le maréchal de Brissac, en informant le roi de l'état du Piémont en 1558, recommandait à ce prince le capitaine Joseph Studer, comme l'un des plus vaillants de tous les Suisses. Sa compagnie, au régiment de Froëlich en 1553, fut laissée à la garde

de Beaugency (1); il était de Winkelbach, commandait l'enseigne de l'abbé de Saint-Gall et, d'après Segesser, serait le père de Josué Studer; peut-être David et Hector sont-ils les frères de ce dernier. Josué, au moment de la Saint-Barthélemy, était fourrier de la garde du duc d'Anjou. Il reçut à cette occasion de ce prince 1500 couronnes d'or, en même temps que Martin Koch, un des meurtriers de Coligny, recevait 10,000 couronnes. Tugginer écrivait au canton de Soleure: « Il y a eu gros à gagner à Paris; les confédérés en ont eu leur part, ils sont tous devenus riches (2) ».

XVI. — *Obligation au colonel d'Arregger
et à cinq de ses compagnies.*

Dans une nouvelle obligation, Henri IV, agissant comme duc d'Orléans et comte de Blois, donne assignation de 17,800 écus sur le produit de la vente des domaines des duché d'Orléans et comté de Blois, au colonel Arregger, aux capitaines Schwaller et Jacob Vallier, chacun pour une compagnie, Peter Sury et Jost Greder pour une autre, Saller et Graff pour une autre, Petermann Vallier et Nicolas Grin aussi pour une autre. Cette somme leur était due en vertu d'un contrat passé à Mantes, le 14 août 1591. Par un second acte passé à Chartres le 24 septembre suivant, M. de Sancy leur avait donné, jusqu'à concurrence de 12,000 écus, le cautionnement de la duchesse de Longneville, avec garantie sur ses biens de Neufchâtel.

(1) Zurlauben, t. IV, p. 290.

(2) Segesser, *Ludwig Pfiffer*, t. II, p. 185.

XVII. — *Obligation au profit du régiment de Diesbach.*

Dans ce dernier acte, nous voyons apparaître un nouveau régiment, celui du colonel Imbert de Diesbach, colonel des cinq enseignes du canton de Berne, et ceux de ses capitaines Jacob Lericq et Hans Casper Aescher, du canton de Zurich, Corrad Rubelli, Samuel Muller, tous deux de Berne, Augustin Curion, de Bâle. Leur compte n'avait pas encore été arrêté depuis leur levée en date du 15 janvier 1591. L'acte présentement analysé leur donne une assignation de 87,000 écus sur la vente des terres et seigneuries de Dourdan, Janville, Neufville près Beaugency, assises au pays de Beauce, la terre et seigneurie de Châteauneuf-sur-Loire, la terre et seigneurie de Vitry aux Loges, et les « boutiques assises sous le Palais de ceste ville de Tours ».

Les conditions de cette assignation sont identiques à celles stipulées dans l'obligation au profit des aventuriers : le même droit d'enchérir aux adjudications de ces biens est réservé aux créanciers.

C'est en 1590 que Berne avait accordé au roi la levée d'un régiment commandé par Imbert de Diesbach, de 1,500 hommes : Zurlauben cite parmi ses capitaines Conrad Rubeli et Samuel Muller, que nous retrouvons dans notre acte et un Jean Wyff, sans doute remplacé depuis. Sancy l'avait tout d'abord employé dans le pays de Gex et en Savoie, où il prit Thonon et Evian (1). Imbert de Diesbach appartenait à l'illustre famille de Berne, dont on retrouve fréquemment le nom dans notre histoire. Le chevalier Guillaume de Diesbach, qui assista à la diète de Worms en 1495, fut appelé plusieurs fois près de Louis XI; Sébastien de Diesbach fut ambassa-

(1) Zurlauben, t. V, p. 201, t. VI, p. 113.

deur près de François I^{er} en 1551 ; Jean de Diesbach, qui assista le chevalier Bayard à ses derniers moments, fut tué à la bataille de Pavie ; nous ne citerons pas les nombreux membres de cette famille qui ne cessèrent de servir dans les régiments suisses de la monarchie française.

Aescher, ou plutôt Escher de Zurich, devait appartenir à la famille dont plusieurs membres, Rodolphe, Jacques, Jean, furent ambassadeurs de leur ville près de Louis XII et de Henri II (1). Un Marc Escher, aussi de Zurich, servait au régiment levé par le roi de Navarre en 1587, et commandé par le colonel Caspar Krieg, de Belliken ; le Lericq mentionné à notre contrat n'appartiendrait-il pas à la famille de ce dernier (2) ? Quant à Curion de Bâle, on retrouve un Curion, capitaine aux régiments de Praroman et de Fegelin en 1606 et 1614. Un Jacques Curion, de Bâle, était capitaine en 1594 (3).

Le montant total des sommes comprises aux actes qui précédent s'élevaient à la somme de 440,262 écus 60 sols. Une note inscrite sur un état annexé par le notaire à l'un de ces contrats indique que le total des contrats de licenciement que devait préparer le même notaire s'élevait à 1,800,000 écus. Nous n'en avons pas retrouvé trace dans ses minutes.

V

Toutes les obligations que nous avons analysées semblaient assurer à leurs bénéficiaires un paiement certain dans un délai rapproché ; il ne semble pas que cet espoir se soit rapidement réalisé. Le 26 mars 1593, Henri IV,

(1) Zurlauben, t. IV, pp. 101, 116, 211.

(2) Zurlauben, t. V, p. 148.

(3) Zurlauben, t. VI, pp. 194, 280, 307.

encore à Tours, rappelait « à ses très chers et bien amis les manants et les habitants de la ville d'Angiers » la promesse par eux faite d'une somme de 6,000 écus pour l'aider à supporter la solde et le paiement des étrangers à son service, offre toujours retardée, et il les prie de faire lever en toute diligence lesdits deniers et les faire tenir aux mains de Jérôme Binet, échevin de la ville de Tours (1). Des résistances semblables paralysaient la bonne volonté du souverain en maints endroits. — Le 27 septembre 1594, Diesbach, Baeldi, et Baselgua exposaient dans une lettre la misérable situation où les plaçait le retard apporté au paiement de leurs soldes toujours impayées. — Le 26 octobre 1596, l'ambassadeur du roi en Suisse, Hotman de Morfontaine, exprime aux confédérés le regret de son souverain de ne pouvoir acquitter ses dettes. Il les prie d'excuser le passé « par la considération des calamités de son royaume, lequel il a été contraint de reconquérir pied à pied à la pointe de son épée, au hazard de sa vie, n'y ayant épargné ni le sang de sa noblesse, ni la bourse de son peuple et moins la sienne propre, dont le seul siège d'Amiens doit faire foy à tout le monde, qu'il est certain lui avoir coûté plus de 3 millions d'or, partie desquels il avait destiné à l'acquit de ses dettes et pour reconnaître et gratifier ses amis. Je ne vous donne néanmoins cette très juste et valable excuse en paiement; car, outre l'ordre que Sa Majesté et son conseil veut donner au paiement de Messieurs des ligues suisses pour l'avenir, son royaume est si puissant et si fertile qu'en peu d'années de paix, il peut se remettre en sa première abondance, comme on l'a vu souventes fois. — Considérez cependant par vos prudences, je vous supplie, Magnifiques Seigneurs, si votre État avait été affligé d'une guerre civile et étrangère depuis dix ans, dont Dieu

(1) *Lettres missives de Henri IV*, t. VIII, p. 479.

vous garde, ou que le feu eût embrasé vos maisons en particulier, vous ne demanderiez pas répit à vos créanciers et si un juge équitable ne vous accorderait pas terme et délai de payer vos dettes. » — En licenciant les régiments suisses à la fin de la guerre terminée à Vervins, on ne pouvait encore verser que des acomptes « Pour l'égard de leur reste deub de leurs services, écrit Henri IV au canton de Soleure, le 15 janvier 1598, nous en aurons bonne souvenance, lorsque nous enverrons de l'argent en Suisse, pour les faire comprendre au département qui s'en fera, comme en toutes choses nous aurons plaisir à leur tesmoigner par les effets de nostre bienveillance de la satisfaction que nous avons de leurs bons et fidèles déportements pendant qu'ils ont esté à nostre service. »

Cependant l'argent ne venait pas ou ne venait que lentement : le 25 novembre 1601, la diète de Soleure, qui s'occupe du renouvellement de la Paix perpétuelle, y met la condition du paiement d'un acompte d'un million d'or sur les dettes et pensions. Cette condition fut-elle exécutée ? En tous cas, l'alliance fut renouvelée le 31 mars 1602 et jurée à Notre-Dame, de Paris, le 20 octobre suivant ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que de très grosses sommes restaient toujours dues et que leur paiement fait toujours l'objet des préoccupations de Henri IV. Le 8 mars 1603 il en parle à Sully dans une longue lettre : « Il y a incertitude dans la réception des assignations que nous avons données. » Le parlement de Rouen retarde à enregistrer des édits destinés à créer des ressources, dont le montant est destiné à payer des officiers suisses qui attendent toujours à Paris la distribution des deniers promis. Il demande à Sully l'envoi immédiat en Suisse d'une voiture de 300,000 livres, d'une autre trois semaines après de semblable somme, afin qu'elles y arrivent avant ou en même temps que l'ambassadeur Devic, qui donnera espérance du reste.

« Mettez-y la main vous même, car aultrement rien ne s'avancera et je considère, si, après avoir failly de paier ladicte somme au premier terme, nous manquons encore à y satisfaire au mois de may que les communes des dictes ligues s'assemblent, ou du moins devant la journée générale que lesdicts cantons tiennent à la Saint Jean, nous perdrons tout crédit avec eulx, de sorte que je seray mal servy et assisté d'eulx si j'en ay affaire, s'ils ne prennent eucore de pires résolutions. Il faut faire un effort pour l'éviter. »

Sully dit, dans ses *Economies royales* (année 1605), qu'il était dû « aux cantons Suisses tant pour leurs services que pour leurs pensions, y compris les intérêts, trente cinq millions huit cent vingt trois mille quatre cent soixante dix sept livres six sols ! »

Tous ces documents, les contrats passés à Tours, les lettres de Henri IV, sont d'accord pour établir péremptoirement que c'est à tort qu'on a quelquefois reproché aux Suisses et à leurs régiments l'âpreté à l'argent qui fit flétrir les autres régiments de l'épithète de mercenaires. Montluc, au commencement du xvi^e siècle, avait écrit déjà : « Les Suisses se battent bien ; mais il ne faut pas que l'argent manque, car ils ne se paient pas de paroles ». Henri IV lui-même, dans la dernière lettre à Sully que nous avons citée, dit « qu'il sait bien que cette nation ne reçoit guère d'excuses en matière d'argent », et il avait pourtant bien des preuves du contraire. Un peu gracieux proverbe a consacré cette légende. Quand on voit des officiers comme Heid, comme les Studer, après dix ans de licenciement, recevoir pour une créance de 15,000 écus, une assignation de 2,000 écus sur une vente qui n'est pas encore réalisée, quand on voit ces capitaines, ayant sacrifié toutes leurs ressources personnelles, en proie aux poursuites de leurs créanciers, n'hésiter pas cependant à accorder au roi de France un nouveau crédit, reprendre même du service avec un

dévouement semblable à celui du passé, on ne retrouve là aucun des caractères justement reprochés aux véritables mercenaires. Il est même évident que pour conserver leur esprit de discipline, au milieu des habitudes de pillage des autres troupes, il fallait qu'ils subordonnassent leurs services à des principes plus élevés qu'à leurs intérêts matériels (1).

L'histoire retrace les faits d'armes des troupes suisses au service de la France; l'étude des contrats passés à Tours prouve que, contrairement au légendaire proverbe, le désintéressement des Suisses fut à la hauteur de leur vaillance et de leur bravoure; c'est à bon droit que les Cent Gardes d'honneur portaient sur leurs drapeaux la fière devise *Ea est fiducia gentis*. On pourrait la traduire: « Ils étaient aussi fidèles que confiants. »

L. LANGLOIS.

LISTE DES NOMS DES OFFICIERS SUISSES

MENTIONNÉS DANS LES CONTRATS PASSÉS A TOURS EN 1593

I. — *Régiment du colonel Laurent Arregger, de Soleure.*

Capitaines : Jost Greder.

Jacob Gebelly ou Gibelin.

Wilhelm Schwaller, tous trois de Soleure.

Baltazar Gallaty, de Glaris.

Jacob Wallier, de Soleure.

Peter Sury, de Soleure.

(1) Voir Fieffé, *Histoire des troupes étrangères au service de la France*; O. de Watteville, *Le régiment de Watteville*; Segesser, *le Colonel Pfyffer et son temps*, t. VI, p. 99.

Capitaines : Jérôme Saler et Frédéric Graff, de Soleure.
Peterman Wallier, de Soleure.
Nicolas Grin ou Grimm, de Soleure.
Liénard Grinfelder ou Grinefelder, de Glaris.
Gaspard Helly, de Glaris.
De Fordengach (?), de Soleure.
Martin Rueschein et Hans Aufderfluh, du
pays de Valais.
Christian Riedmatten et Hans Parran, du
pays de Valais.
Michel Allet, du pays de Valais.
Vincent Albertin, du pays de Valais,
Paol Melchiten ou Michlig, du pays de Valais.
Nicolas Albert ou Habert, du pays de Valais.
Gabriel Ruck ou Rueta du Rhintal, du pays
de Valais.

**II. — Régiment du colonel Ludovic Wichser, de Glaris,
colonel de onze compagnies.**

Capitaines : Michel Baldy.
Hans Spirer.
Bartelome von Heim.
Henri Vuerdeberg.
Henri Stocker.
Conrad Reyer et Werly Abeck.
Georges Roch et Hans Keller.
Anthoine Duterrault et Hans Jacob Tri-
boulet.
David Haffner et Diebold Guimier.
Simon Balanche et Loys Pourry.
Marc Vicher ou Escher.
Friedli Strœuli.

III. — *Régiment du colonel Hartmann de Hartemann
(ou Hartemannis), colonel de sept enseignes des Gri-
sons.*

Capitaines : Joachim de Jochberg.
Thomas von Schawenstein et Christian de
Jochberg ou Joisberg.
Gaspar et André de Salis.
Rudolf de Schawenstein.
Johannes Baselgua et Johannes Planta.
Jacob Virtch ou Bertis.

IV. — *Régiment du colonel Hubert de Diesbach,
commandant cinq enseignes du canton de Berne.*

Capitaines : Jacob Lericq et Hans Caspar Escher, de
Zurich.
Conrad Rubelli, de Berne.
Samuel Muller, de Berne.
Augustin Curion, de Bâle.

V. — *Régiment de Baltazar de Grissach, colonel de
cinq compagnies de Soleure.*

Capitaines : Wilhelm Tugginer.
Conrad Bilstein.
Hercules Reget.
Abraham Kreutzer.
Rudolf Grin.

VI. — *Régiment de Hans Heyd, colonel de
quatre compagnies de Fribourg.*

Capitaines : Ulric d'Engelsberg.
Anthoine Maistre d'Erlach.

VI. — *Régiment de Hans Ulrich Wytnawer de Bâle, commandant des quatre compagnies d'Adventuriers.*

Capitaines : Onophrius Mentzinger, de Bâle.
Jean-Jacques Osterwald, de Neuchâtel.
Daniel Reybault, de Neuchâtel.

VII. — Capitaine Frédéric Huessy ou Hessy, du régiment de Reding.

VIII. — Capitaines David et Josué Studer, du régiment de Gallati et Hector Studer, du régiment de Reding, tous trois de Saint-Gall.

NOTE SUR LES JETONS DES MAIRES DE TOURS

L'histoire des jetons des maires de Tours a été faite plusieurs fois ; Chalmel lui consacre la troisième partie de son *Histoire de la mairie et des maires de Tours*, 1826 (Bibl. m^{le} de Tours). Il décrit un grand nombre de ces pièces, sans en donner la reproduction. M. Dauban a copié ce travail, en l'abrégéant, dans son *Histoire des maires de la ville de Tours par les jetons*, Paris, imprimerie Dupont, 1855 ; il y a ajouté quelques jetons non cités par Chalmel. « Nous ignorons, dit-il, s'il serait possible de reconstituer toute la suite, et s'il n'existe pas des lacunes sans remède, conséquences d'une négligence coupable dans l'émission des jetons. » Trois fac-simile sont joints à cet ouvrage. Ces travaux seront complétés

par l'étude sur *les jetons Tourangeaux*, que publie en ce moment M. le comte Ch. de Beaumont dans la *Gazette numismatique française*.

Il serait sans intérêt de répéter ici ce qui a déjà été dit ; aussi nous bornerons-nous, dans ces notes, à fournir quelques renseignements sur l'émission des jetons, sur leur emploi, et sur la cause des lacunes signalées par M. Dauban.

La permission de faire frapper des jetons aux armes de la ville et du maire avait été accordée par arrêt de la Cour des monnaies du 23 août 1584. Il ressort d'une délibération du 22 juin 1605 qu'on les distribuait aux membres du Corps de ville qui assistaient à la reddition des comptes annuels du receveur. « C'était, dit M. Benoist de la Grandière, dans son *Histoire de la mairie de Tours* (Bibl. m^{le} de Tours), une espèce d'honoraires, ou, si l'on veut, une « espèce de reconnaissance des services rendus ». La même délibération nous apprend que les jetons étaient frappés à Paris : « on avait envoyé la pille à Paris pour les faire marquer, on ne la trouva pas bien faite ; elle fut renvoyée, et on en demanda une autre pour la marque des jetons de l'année suivante ».

A la séance du 29 juin 1642, le receveur fit observer qu'il n'avait pas fait frapper de jetons par le motif que les ouvriers de la monnaie avaient été très occupés à la fabrication des espèces d'or et d'argent, et que, d'ailleurs, il avait manqué des fonds nécessaires, le Roi s'étant emparé de presque tous les octrois. Le Corps de ville décida, « malgré ces remontrances », qu'il en serait frappé, « mais en cuivre, et seulement blanchis ». C'est peut-être cette émission qui a donné naissance au dicton : « faux comme un jeton ».

L'argent ayant fait défaut pendant plusieurs années, la frappe des jetons cessa ; une délibération du 25 octobre 1653 les rétablit et prescrivit d'y mettre les armes

de la ville et celles du maire en fonction lors de la reddition des comptes, « sans regarder aux années qui avoient précédé ». Ces prescriptions furent observées pendant plusieurs années ; les jetons disparurent ensuite de nouveau, et furent remplacés par des bougies en cire jaune.

L'usage des chiffres arabes s'étant généralisé dans les comptes, et l'instruction ayant fait des progrès, l'on n'employa plus, dès le xviii^e siècle, les jetons pour calculer ; leur rôle devait dès lors se borner à celui de gages de présence (C'est pour cet usage qu'une délibération du 14 juin 1755 en prescrivit le rétablissement. Il fut décidé que chaque assistant, sans distinction, recevrait « un demi jeton, sans que la part des absents pût accroître aux présents ». Le prix de chaque pièce fut de « 36 sols, compris la façon ». Comme il n'est guère probable que l'on coupât les jetons en deux, cette disposition signifie sans doute, que chaque assistant n'avait droit à un jeton qu'après deux séances.

Une délibération du 2 août 1780 porte : « ... ; et, de plus, a été remis à M. Simon 70 jettons d'argent, dont feu M. Moisant avait été chargé comme les ayant trouvés chez M. Banckereau, remis par M. Moisant à M. le Maire, et par luy à M. Petit, suivant la délibération du 12 juillet dernier, desquels 70 jettons, ainsi que des 1,200 qui luy ont été précédemment remis, il demeure chargé ». MM. Simon et Petit étaient alors échevins.

E. GATIAN DE CLÉRAMBAULT.

LES

PROPRIÉTÉS DE LA FAMILLE RABELAIS

(1480-1650)

En recueillant les documents pour établir une généalogie de la famille Rabelais, nous avons trouvé divers renseignements sur certaines propriétés possédées par quelques-uns de ses membres, et nous avons pensé qu'il y aurait quelque intérêt à les faire connaître.

*
* *

C'est d'abord la Devinière, dont il est parlé dans presque toutes les biographies de Rabelais.

La Devinière, maison de campagne située sur la commune de Seuilly, est, suivant une tradition constante appuyée par tous les historiens tourangeaux, l'endroit où naquit le célèbre auteur de *Pantagruel*. Dans la *Revue poitevine et saumuroise* (n° de février 1898), nous avons, avec documents à l'appui, soutenu cette thèse, que depuis M. L. Bossebœuf a confirmée dans son savant travail sur le *Coudray-Montpensier* (page 105). Cette maison du xv^e siècle, ajoute M. Bossebœuf, par « son entrée, son intérieur, sa cheminée et sa physionomie générale, est bien dans le style de l'époque; ici, comme il arrive trop souvent, pas de trace d'anachronisme archéologique ».

Rabelais a toujours eu une prédilection marquée pour la Devinière; il en parle souvent dans ses

œuvres. Au chapitre V de *Gargantua*, parmi les propos des buveurs, on trouve cette exclamation : « C'est de la Devinière ! c'est vin pineau ! » Il montre encore sa préférence pour la Devinière en la mettant en tête de l'énumération des propriétés de sa famille ; une autre fois, l'illustre satirique tient à montrer l'importance de cette propriété, comparée aux autres, en la mentionnant d'une façon spéciale.

Pour la guerre picrocholine, *Gargantua* (chap. LXVII) donne l'ordre de marche aux « légions » qu'il « entretenait ordinairement en ses places de la Devinière, de Chavigny, de Gravot et Quinquenays ». Le chapitre IX du livre II du *Pantagruel* contient une conversation de Panurge en « langage lanternois ». On y relève le passage suivant : « pagbrlelang Gravot, Chavigny, Pomardière, rusthpkalhdracg Devinière près Nays..... » Le mot « brlelang » peut être traduit par brelan ; cette traduction a son explication. Un brelan est formé par trois cartes de même valeur ; or, aux yeux de Rabelais, Gravot, Chavigny et la Pomardière sont trois fermes de même valeur. La Devinière est citée à part parce que Rabelais l'estime plus importante. Le texte porte : la Devinière « près Nays » ; cette anagramme peut se traduire par « Synay ». On sait qu'elle se trouve en effet tout près de Cinais, village dont le nom est écrit maintenant par un c dans les actes administratifs ; mais anciennement, avant qu'un c remplaçât l's comme première lettre, il était Synais ou Sinais. Dans la *Pantagrueline prognostication* (chap. VI), Rabelais écrit : « Sur le milieu de l'esté sera à redouter quelque venue de puces noyres et cheussons de la Devinière ».

En s'appuyant sur les documents cités ci-après, nous avons dressé la liste des membres de la famille de Rabelais, avec les dates des pièces où ils sont indiqués comme propriétaires de la Devinière.

1505. — Dans un acte notarié, il est parlé de « la métairie de la Devinière », appartenant à M^r Antoine Rabelais, licencié en lois (*Bulletin de la Société des amis de Rabelais* ; 1887, p. 27).

1534 et 1559. — Antoine Rabelais, « sieur de la Devinière », est mentionné aux dates indiquées dans plusieurs pièces provenant des archives d'Indre-et-Loire ; G. 770.

1562. — Thomas Rabelais figure comme possesseur de la Devinière dans le livre des *Aveux de l'abbaye de Seuilly*. Il était apothicaire à Chinon.

1610 et 1612. — Même remarque pour Antoine Rabelais, apothicaire à Chinon.

1624. — Thomas Rabelais, procureur du roi à la maréchaussée de Chinon, est qualifié « sieur de la Devinière » dans un acte de l'état civil. (Paroisse Saint-Etienne de Chinon ; 19 mars 1624.)

Thomas Rabelais fut le dernier possesseur de la Devinière ; il dissipa ses biens, qui passèrent en mains étrangères. On constate cette mutation par le livre des *Aveux de l'Abbaye de Seuilly*.

On lit dans les diverses éditions du *Pantagruel* annotées par Le Duchat : « Son frère ou neveu (de Rabelais), qui estoit aussi apothicaire au dit Chinon et Seigneur de la Devinière, y a vescu fort accomode et est décédé environ mil cinq (*sic*) cent dix huit, n'a laissé qu'un fils fort peu spirituel, qui est mort à l'hôpital après avoir mangé plus de vingt mille livres de bien qu'il avait en bons héritages et particulièrement au lieu de la Devinière, où croissent les meilleurs vins de Chinon, et qui est proche de l'abbaye de Seuilé. »

Le texte de Le Duchat demande quelques explications. Le neveu du célèbre auteur de *Pantagruel*, Antoine Rabelais, sieur de la Devinière, était bien apothicaire à Chinon. Le titre de « seigneur » de la Devinière est une inexactitude ; il n'avait, d'après les

documents, que celui de « sieur ». Antoine Rabelais est décédé avant l'année 1616 et non 1518 (faute d'impression pour 1618), comme cela est écrit par Le Duchat. D'autre part, les renseignements de Le Duchat sur la vente forcée des biens de Thomas Rabelais, « qui est mort à l'hôpital », sont confirmés par d'autres auteurs du ^{xvii}^e siècle. Il résulte de ces renseignements que vers 1630 la famille Rabelais ne possédait plus la Devinière, dont elle avait la propriété depuis la fin du ^{xv}^e siècle.

Dans les anciens plans, les deux principales maisons du hameau sont appelées la Grande et la Petite Devinière. La Grande est la maison natale de Rabelais ; la petite n'en est qu'une dépendance située tout auprès ; et elle contient une cave où la tradition prétend que Rabelais aurait dit la messe. Encore une légende qui ne s'appuie sur rien. Cette cave, creusée dans le roc, étant voûtée en forme d'ogive, les habitants du hameau veulent, pour ce motif, y voir une chapelle. En 1821, un commentateur des œuvres de Rabelais, Eloi Johanneau, visita la Devinière et y recueillit cette tradition fantaisiste. « Mais, dit-il, arrivé au véritable clos qui porte le nom de la Devinière, et où le vigneron m'a reçu et fait voir la cave, qui est une assez belle chapelle en ogive, je n'ai pu en douter quand ce vigneron, qui n'est point un devin, m'eut dit : Ah ! monsieur, c'est bien là la closerie de Rabelais, car j'y entends encore son âme rabater toutes les nuits. » Eloi Johanneau continue en faisant l'éloge du vin de la Devinière : « Je suis allé ensuite à demi-lieue plus loin déjeuner chez une dame à laquelle j'étais adressé, où j'ai mangé des fouaces de Lerné et bu du vin de la Devinière : c'est du vin blanc, qui mousse comme le champagne, et qui est encore en réputation dans le pays et même assez loin de là ; car j'en ai bu depuis d'excellent à Saint-Aignan-sur-Cher. » Cet éloge des vins

de la Devinière par le commentateur Eloi Johanneau est ratifié par les gourmets.

En 1699, Gaignières a fait un dessin de la Devinière(1). Les vignes, plantées autour des deux maisons, étaient alors renfermées de tous côtés par des murs. Depuis, ceux-ci ont été détruits en grande partie.

La Grande Devinière et ses dépendances étaient tenues à l'obéissance féodale envers l'abbaye de Seuilly (2).

Dans les *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest* (t. II, p. 366), M. de Chergé rend ainsi compte d'une excursion à la Devinière en 1836 : « Quel intérêt se rattacherait à cette petite maison modeste et sans faste, si le souvenir de Rabelais ne venait ajouter quelque chose à la monotonie du paysage, à la simplicité bourgeoise de cette demeure, à la froide symétrie de ce mur de clôture bien régulièrement droit, bien séchement aligné, qui sans doute avait plus d'attrait pour le propriétaire que pour nous, puisqu'il renfermait quelques arpents de cette plante aimable qui nous fournit cette tant vermeille et tant douce liqueur que le joyeux curé de Meudon aimait tant ? »

*
* *

Parlons maintenant du fameux « brellan » de propriétés, de ces trois fermes dont Rabelais semble si fier.

1° *Chavigny-en-Vallée*, située commune de Varennes-sur-Loire (Maine-et-Loire). Par acte notarié de 1505 (cité dans le précédent alinéa), Antoine Rabelais, licencié ès lois, est confirmé dans la possession du « chastel et maison noble de Chavigny et situés et assis en vallée en la paroisse de Varennes. » Il ne reste plus

(1) Bouchot, *Inventaire des dessins exécutés par Roger de Gaignières*, n° 5325 (Bibliothèque nationale).

(2) *Mém. de la Soc. Arch. de Touraine*, t. XXXII, p. 77.

rien de la construction primitive. « L'ancien château, modeste maison du maître, ne remonte pas au delà du xvii^e siècle. Des douves vives l'entourent ainsi que la ferme (1). » Cette ferme se trouve auprès de la levée de la Loire et d'un chemin assez étroit allant de la dite levée au bourg de Varennes. L'auteur de *Pantagruel* a fait certainement de fréquents séjours à Chavigny ; il parle aussi de Varennes dans ses œuvres (2), et se moque des cloches de l'église de Varennes, dont le « son est plus fatidique que des chaudrons ».

2° *Gravot*, ferme située sur la commune de Bourgueil. Dans ses écrits, Rabelais en parle (3), notamment au prologue du livre IV de *Pantagruel*, où il est question d'une aventure survenue à « un pauvre villageois natif de Gravot », qui, de sa profession, était « abatteur et fendeur de bois et en cestuy bas état, guaingnant cahin caha sa pauvre vie ». Au hameau de Gravot, on montre la maison, ayant appartenu à la famille Rabelais. Elle a été partiellement détruite par un incendie, il y a une quinzaine d'années. Malgré les remaniements occasionnés par cet événement, plusieurs parties offrent encore un caractère ancien. Gravot se trouve sur la lisière d'un bois, petit détail qui confirme encore le récit précité. D'ailleurs, aujourd'hui comme au xvi^e siècle, la plupart des habitants de l'endroit vivent de l'exploitation de ces bois. Enfin Gravot est situé non loin de Benais, où vivaient, au xvi^e siècle, plusieurs parents de Rabelais (4).

(1) Cf. Port. Dict. hist. de Maine-et-Loire, t. I^{er}, p. 661.

(2) *Gargantua*, chap. LXVII et LI. *Pantagruel*, livre II, chap. IX ; livre III, chap. VI et XXVII.

(3) *Gargantua*, chapitre LXI ; *Pantagruel*, livre II, chap. IX ; livre IV, prologue.

Bulletin de la Société des amis de Rabelais, année 1888, p. 35.

(4) *Revue poitevine et saumuroise*, t. I^{er}, p. 174 ; Baudement, *Les Rabelais de Huet*, pp. 44 et 45. — Archives d'Indre-et-Loire, inventaire des registres paroissiaux de Benais pour l'année 1577.

3° *La Pomardière*, ferme située commune de Seully.

— Il en est question au chapitre 34 de *Gargantua*. « Le bonhomme Gallet », ambassadeur envoyé par Grandgousier à Picrochole pour obtenir la paix, consent à donner à Marquet, « grand bastonnier de la confrairie des fouasciers » de Lerné, « la mestairie de la Pomardière à perpétuité pour luy et les siens possédable à franc alloy ». Le « bonhomme Gallet », ce héros du roman rabelaisien, a existé ; ce n'est pas une invention du satirique. Des recherches généalogiques antérieures ont montré que cette famille Gallet était alliée au xvi^e siècle avec celle de Rabelais (1). Par suite, en offrant la Pomardière, Gallet, par la plume de Rabelais, faisait don d'un bien familial. Au xvii^e siècle, nous retrouvons la Pomardière sous la possession de la famille Dusoul, également alliée aux Rabelais (2).

Après Chavigny, Gravot et la Pomardière, si chères à l'auteur de *Pantagruel*, viennent plusieurs autres propriétés moins importantes, dont nous allons maintenant parler.

* * *

1° *Les Quinquenais*, commune de Chinon ; c'est le nom donné à la petite colline faisant face à la partie nord du château ; la famille Rabelais y possédait une petite maison de campagne. Au xvii^e siècle, cette propriété, voisine du castel de Roberdeau, jadis

(1) Chalmel, *Histoire de Touraine*, t. IV, p. 203. — Archives d'Indre-et-Loire, G. 770.

(2) Les registres paroissiaux de Saint-Maurice de Chinon, à la date du 12 avril 1640, mentionnent le décès d'un fils de Louis Dusoul, sieur de la Pomardière.

Au sujet de cette propriété, mentionnons un titre de 1583 où il est question de « M^e Jacques Baudelon, seigneur de la mestairie de la Pomardière située à Seully ». A cette même date, il est aussi question de ce Baudelon dans les partages de la famille Rabelais en 1534 et 1559 (Archives d'Indre-et-Loire, G. 770 et 771).

habité par Agnès Sorel, joignait une terre appartenant aux Dusoul (1), famille alliée des Rabelais. Il est question des Quinquenais dans l'énumération donnée au chapitre XLVII de *Gargantua*. Cette propriété, citée avec la Devinière, Chavigny et Gravot, occupe le dernier rang dans l'énumération, probablement à cause de son peu d'importance. Il est encore fait mention des Quinquenais dans le *Gargantua*, chapitre LI, et dans le *Pantagruel*, livre IV, chapitre XLIV.

2° *Le clos Rabelais*, commune de Seuilly. Ici les titres nous font défaut tant pour la terre elle-même que sur les joignantes. Or les documents des xvi^e et xvii^e siècles donnent à cette terre la dénomination de « cloux des Rabelays » ou « clos Rabelays » (2). On sait qu'autrefois beaucoup de terres conservaient le nom de leurs anciens propriétaires, surtout quand la possession avait été de longue durée. D'ailleurs un aveu de 1640 est très explicite ; on y parle du « clos du moulin qui a appartenu à Rabellais docteur » (3).

3° *Le pré Rabelais*, commune de Cinais. Mêmes remarques pour cette dénomination prouvant qu'il a été en la possession de la famille Rabelais (4). Sur cette paroisse de Cinais, on trouve en outre, en 1625,

(1) De Cougny, *Chinon et ses monuments*, 2^e édition, p. 102.

(2) Bosseboëuf, *Le Coudray-Montpensier*, p. 111. *Mém. de la Soc. Arch. de Touraine*, t. XXXII, p. 77. — A propos du clos Rabelais, le commentateur Eloi Johanneau a fait en 1821 la constatation suivante : « En allant de Chinon à la Devinière, j'ai remarqué aussi, et cela m'a fait plaisir, que plusieurs clos avaient pris le nom de Clos de Rabelais ». Eloi Johanneau s'est fait l'écho d'un renseignement fantaisiste, car dans le pays, ce nom est exclusivement donné au clos situé presque à moitié route du moulin du pont à la Devinière, et dont l'entrée se trouve sur ce chemin.

(3) *Mém. de la Soc. Arch. de Touraine*, t. XXXI, p. 369. — Le clos Rabelais produit d'excellents vins recherchés par les gourmets.

(4) Dans une vente insérée comme annonce judiciaire dans le *Journal de Chinon* du 26 avril 1860, on lit : Neuvième lot : 85 ares 74 centiares environ de pré, appelés le Pré Rabelais, renfermés de fossés, situés à Pontille, commune de Cinais, joignant du levant les représen-

parmi d'autres propriétaires, M^e Thomas Rabelais (1), petit neveu du satirique, dont nous avons déjà parlé à propos de la Devinère.

Le pré Rabelais est situé dans cette immense prairie, arrosée par la Vienne, qui s'étend depuis Chinon jusqu'à Saint-Germain ; il est auprès du hameau de Pontille, dont Rabelais parle dans ses œuvres. Actuellement, comme au xvi^e siècle, on y élève de nombreuses bandes d'oies et on fait commerce de leurs plumes. Rabelais nous apprend qu'au xvi^e siècle, pour avoir « en Chinonais » un bon lit de plume, il en coûtait au moins « douze francs ». L'auteur de Pantagruel s'étonne même de ce prix élevé, puisqu'auprès de Chinon, dit-il, on pouvait facilement se procurer de la plume avec « les célèbres oyes de Pautillé » (2).

Dans les diverses éditions de Rabelais, on trouve toujours le nom de ce hameau écrit Pautillé (la lettre e avec ou sans accent) ; dans le langage courant il se prononce sans accent. Mais ce nom de Pautille est, d'après les diverses cartes et les dictionnaires topographiques, une inexactitude ; on écrit Pontille dans les actes administratifs.

*
* *

Voici une liste d'autres immeubles moins importants.

« Deux arpents de terre situés près le moulin du pont, sur le chemin par lequel l'on va dudit moulin

tants de M. Gaudichon, du midi l'article ci-dessus (Pré Maréchal), du couchant M. Raguin, et du nord un chemin.

(1) Bossebœuf, *Le Coudray-Montpensier*, p. 111. — *Revue poitevine et saumuroise*, t. 1^{er}, p. 176. Dans l'*Inventaire des archives d'Indre-et-Loire*, t. II, p. 189 (Série G, 606), se trouve une liste de prés affermés par la collégiale Saint-Mexme de Chinon. Parmi ceux existant sur Cinais au milieu du xviii^e siècle, on cite « un arpent de 46 chainés, dit le pré Rabelais, près les Granges », affermé « pour 40 livres, puis 66 livres ».

(2) *Pantagruel*, liv. V, chap. XV. Il est question aussi de Pontille aux chapitres VII et XLVII de *Gargantua*.

à la croix de Longarde, et certains chenevraux estants en la paroisse de Cinais » appartenait en 1505 à Antoine Rabelais, licencié ès lois (1). Des aveux du xvi^e siècle mentionnent comme tenues à l'obéissance féodale des terres « près le clos Rabelays » et au « grand clos Rabelays et près le moulin du pont » (2). Ce sont, suivant toute vraisemblance, celles déjà désignées ci-dessus « près le moulin du pont ».

Parce précieux document de 1505, nous savons qu'à cette date la métairie de la Caille-Borne, paroisse de Seuilly, appartenait aux Frapin et aux Delopiteau, alliés aux Rabelais, qui possédaient aussi des terres au Chillou et à la Renaudière, paroisse de Varennes.

*
* *

Voici maintenant l'analyse d'un document publié ailleurs (3) en son entier ; il est extrait d'un registre, daté de 1638, où sont inscrits « les titres des domaines, rentes, revenus, fondations, services et ornements » de la fabrique Saint-Maurice de Chinon. (*Archives d'Indre-et-Loire*. G. 770, — p. 186, 555, 610 et 824.)

26 janvier 1534. Premier acte de partage de la succession d'Antoine Rabelais et sa femme entre Jamet Rabelais Antoine Rabelais, René Pallu (4), et Françoise (5) Rabelais, sa femme, Jehan Gallet, Michel Eudde. La lecture de ce dernier nom est douteuse.

(1) *Bulletin de la Société des Amis de Rabelais*, année 1887, p. 27.

(2) Bosseboeuf, *Le Coudray-Montpensier*, p. 111.

(3) *Revue poitevine*, année 1896, p. 325.

(4) Dans la *Revue poitevine*, année 1896, nous avons écrit par erreur Polus et Pallu ; en réalité le texte du folio 186 du manuscrit G. 770 des Archives d'Indre-et-Loire porte la première fois Polu et la seconde fois Pollu. Comme le texte du manuscrit G. 770 n'est pas un original, mais simplement une analyse du xvi^e siècle, peut-être y a-t-il une erreur de lecture ; aussi sommes-nous disposés à reconnaître le nom de Pallu porté par une famille chinonaise du xvi^e siècle.

(5) Et non Jeanne, comme il est dit t. IV, p. 327 du *Bulletin*.

14 août 1539. Deuxième acte de partage de la même succession entre les mêmes héritiers.

22 janvier 1539. Testament d'Antoine Rabelais, sieur de la Devinière et de sa femme, contenant fondation d'une rente de huit livres au profit de la fabrique Saint-Maurice de Chinon, à la charge de dire deux services annuels, l'un à la fête de Saint-Antoine et l'autre à la fête de Sainte-Catherine, plus une messe tous les mercredis.

En 1638, les maisons arrentées étaient alors possédées par les familles Le Nain et Guérin. Le document dit que ces maisons étaient « devant l'auditoire royal de Chinon » autrement appelé le palais du bailliage, édifice qui subsiste toujours et a servi de tribunal jusqu'en 1838. Les maisons, faisant face au palais du bailliage, « devant l'auditoire », dit le document, portent les n^{os} 56, 58, 60 et 62 de la rue Voltaire. Le n^o 58, orné d'une élégante tourelle, a tous les caractères d'une construction du début de la Renaissance. Les n^{os} 60 et 62 ont été construits en ce style flamboyant à la fin du x^v siècle. Entre les n^{os} 58 et 60 est une ruelle qui, d'après un savant historien local (1), porte le nom d'impasse de l'Epinaist. Or, parmi les noms des anciens propriétaires de ces maisons, nous trouvons dans le document analysé : « défunt M^e Christophe Vallée, sieur de Lespinays, conseiller et eslu à Chinon ». La rente, fondée par le testament d'Antoine Rabelais, fut amortie en 1642.

*
* *

Dans un rôle de la taille de 1623 à 1629, il est fait mention d'une maison « où à présent demeure Vincent Babu patissier (2) ». Cette maison, qui se trouvait dans

(1) De Cougny, *Chinon et ses monuments*, troisième édition, p. 3.

(2) Archives municipales de Chinon, série GG ; impôts.

l'enceinte de la ville-forte, appartenait en 1623 à la veuve d'Antoine Rabelais, apothicaire à Chinon, et à son fils, Thomas Rabelais, procureur du roi à la maréchaussée de cette ville.

Le principal immeuble, possédé à Chinon par les Rabelais, s'élevait jadis sur l'emplacement du n° 15 actuel de la rue de la Lamproie ; il a été remplacé au xviii^e siècle par une maison dont l'architecture ne présente aucun intérêt. Par ses vastes dimensions, cet emplacement répond à la description donnée, en 1598, par l'historien de Thou (1), qui parle d'une très grande maison (*in domo amplissima quæ quondam Francisci Rabelæsi fuit*). Les jardins, par leur extrémité, touchaient au jeu de paume (2), vaste hangar, situé rue de ce nom, qui, après avoir abrité le jeu de paume au xvi^e siècle, servit de manège pour la cavalerie en garnison à Chinon à la fin du xviii^e (3).

Sans parler des emplacements successifs de l'hôtellerie de la Lamproie, discussion historique longuement traitée ailleurs (4), nous décrirons le premier emplacement d'après deux anciennes gravures. Fort heureusement, en effet, il reste deux dessins faits en 1699 à Chinon, pour Roger de Gaignières (5), qui nous permettent de reconstituer les bâtiments disparus et serviront de guides en cette visite rétrospective de l'hôtellerie. Laissant de côté les dépendances (écuries, jeux de boule et jardin), visitons cette tour carrée sise à gauche du bâtiment principal ; là seulement est le point historique intéressant.

(1) *Mémoires de J.-A. de Thou*, livre VI.

(2) De Thou écrit : « Hortus adjacens ad ludum oppidanis per dies festos se exercentibus projectum in hortum despiciebat. »

(3) On lit cette note dans l'*Inventaire des archives d'Indre-et-Loire*, (C. 68) : « Projet d'établir des manèges pour les troupes dans les jeux de paume de la Flèche et de Chinon ; rapport à ce sujet de M. de Voglie, ingénieur en chef de la généralité de Tours. »

(4) *Revue poitevine*, année 1896, pp. 355 à 371.

(5) Bouchot, *Inventaire des dessins exécutés par Roger de Gaignières*, n° 5,323 et 5,324 (Bibliothèque nat.).

Dans cette tour carrée, depuis longtemps disparue, on montrait au rez-de-chaussée la bibliothèque de Rabelais transformée en cellier. Ce changement explique l'inscription gravée sur la porte extérieure : *La véritable estude de Rabelais*. N'était-ce pas dire clairement qu'il préférait le bon vin à l'étude ? Ingénieux, mais surtout commerçants, les hôteliers de la Lamproie firent de cette tour une sorte de musée rabelaisien pour attirer les étrangers. Le cellier, un peu primitif, fut transformé en chambre élégamment décorée et très bien meublée. On montrait aux touristes cette salle sous le nom de « chambre de Rabelais », et l'on y voyait un lit, une table et divers autres objets lui ayant appartenu, disait-on. Enfin, « *peint sur la cheminée* », était un portrait de Rabelais qui a été vu en 1687, par Huet, évêque d'Avranches (1), et, en 1697, par le commentateur Bernier (2). Deux ans plus tard, ce portrait n'existe plus sur la cheminée ; il est remplacé par une peinture quelconque reproduite dans le dessin de Roger de Gauguier.

Au commencement du xviii^e siècle, les maîtres de l'hôtellerie de la Lamproie quittèrent l'immeuble pour s'installer dans une autre maison de la même rue.

Dans son intéressante notice historique sur le *Coudray-Montpensier*, M. L. Bossebœuf énumère succinctement (p. 111) quelques propriétés des Rabelais citées dans les archives de ce domaine seigneurial. M. Bossebœuf termine par cette remarque : « La famille Rabelais possédait une véritable aisance ». Les documents nouveaux publiés dans cet article confirment en tous points cette appréciation. Cette petite fortune, que les Rabelais du xvi^e siècle avaient acquise par le travail fut

(1) Baudement, *Les Rabelais de Huet*, p. 44.

(2) « Feu M. Bignon, président au grand conseil, avait celui de M. de Thou. On en voit un semblable à présent à Chinon, peint sur la cheminée du cabinet de ce docteur. » Bernier, *Jugement sur les œuvres de Rabelais*, 1697, p. 16.

anéantie au début du xvii^e siècle. La débâcle commença avec cet Antoine Rabelais, apothicaire à Chinon, qui mourut avant 1616, « mal en ses affaires (1) ». La situation devint encore plus précaire avec Thomas Rabelais, fils de l'apothicaire, procureur du roi à la maréchaussée de Chinon, qui dissipa follement le reste des biens. Vers 1630 tout était dilapidé.

Huet, évêque d'Avranches, confirme ces renseignements en nous disant « que le dernier du nom de Rabelais était mort gueux » (2). L'aisance avait fait place à la gêne dès le commencement du xvii^e siècle, car les impérieuses nécessités de la lutte pour la vie obligeaient en 1604 un « nommé Rabelais, qui était de Chinon », à remplir les modestes fonctions de jardinier au collège de Saint-Jean de Latran; vers 1635, il se trouvait à Paris dans une situation précaire (3).

Enfin, dernier détail sur les mutations des propriétés de cette famille. En 1598, depuis longtemps déjà, l'hôtellerie de la Lamproie n'appartenait plus aux Rabelais. Sur ce renseignement nous terminons cet article, dont le sujet historique n'avait été jusqu'ici l'objet d'aucune étude spéciale.

HENRI GRIMAUD.

LES PROCHES PARENTS DE DESCARTES

EN TOURAINE.

L'on sait que René Descartes était fils de Joachim Descartes, conseiller au parlement de Rennes, et de Jeanne Brochard.

(1) Bernier, *Jugement sur la vie et les œuvres de Rabelais*, 1697, p. 3.

(2) Baudement, *Les Rabelais de Huet*, p. 44.

(3) Cf. Hanoteaux, *La jeunesse de Richelieu*, 1585-1614; dans la *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 1^{er} juillet 1889.

Celle-ci avait deux frères, René et Claude Brochard. René Brochard fut maire de Poitiers en 1589; il avait épousé Jeanne d'Elbenne, et mourut sans enfants en 1648.

Claude Brochard, seigneur de la Coussaye, conseiller au parlement de Paris, décéda le 20 juillet 1586. Il eut de Charlotte de Moulins, sa femme, un fils, René Brochard, seigneur de la Coussaye, qui épousa Anne Garin. De ce mariage sont issus trois enfants : Jeanne, Anne et Marguerite.

Jeanne épousa Martin Reveau, seigneur de Cirières.

Marguerite mourut religieuse au monastère de Sainte-Croix, à Poitiers.

Anne épousa, en 1643, Pierre Vidard, seigneur de la Ferrandière; ils eurent deux enfants, René et Marie.

René épousa, au mois de juillet 1709, Anne Anguille, dont il eut un fils, Pierre-André Vidard de la Ferrandière, chevalier, capitaine au régiment Dauphin Cavalerie, chevalier de Saint-Louis, qui épousa, le 17 novembre 1727, Catherine Moret.

Marie épousa René le Brun de la Messardière, dont postérité.

Du mariage de Pierre-André Vidard de la Ferrandière avec Catherine Moret est issue une fille, Marie-Joséphine, Catherine, mariée, au mois de décembre 1767, à Côme François-Claude de Marsay, chevalier, capitaine au régiment Dauphin-Dragons, seigneur d'Alette (1), décédé à Loches au mois de décembre 1828, dont Louise-Joséphine, Henriette, Adélaïde-Victoire, Côme-Pierre (2).

I. — Côme-Pierre de Marsay, né le 25 juillet 1773, épousa en premières noces Marie-Constance Dauphin, et,

(1) La terre d'Alette est située commune de Civray, canton de la Haye-Descartes. Elle a été vendue à M. de la Poëze le 31 janvier 1811.

(2) Cette généalogie, tirée des archives de la famille de Marsay, diffère sur quelques points de celle fournie par M. Paul Viollet, et que nous avons donnée dans un précédent bulletin; c'est par ce motif que nous avons cru devoir la reproduire en entier.

en deuxièmes, Françoise-Claudine de Vauzelles. Il décéda à Loches le 1^{er} juillet 1852, laissant de son premier mariage un fils, Cosme-Edmond, né le 1^{er} août 1804, décédé en 1838, époux de Claire-Marie-Rosalie Brugnères de Sorsum, dont deux fils, Edouard et Arthur, et, de son second mariage, une fille, Hortense, mariée à M. O'tard de la Grange, dont postérité.

Edouard de Marsay, né le 13 février 1835, épousa en 1865 d^{me} Isabelle d'Angot, dont deux fils encore vivants, Jacques et Jean ; il décéda au château de Ris, commune de Bossay, le 16 avril 1890.

Arthur de Marsay, né le 3 octobre 1836, décéda à Loches le 19 août 1888, veuf de d^{me} Claire Cibiel, laissant quatre enfants, Edmond, René, Berthe épouse de M. de Lauriston-Boubers, et Jeanne épouse du vicomte d'Armaillé.

II. — Louise-Joséphine de Marsay, baptisée à Loches, le 18 octobre 1768, mourut sans enfants, veuve de Jacques de Ponard.

III. — Henriette-Françoise de Marsay, baptisée à Loches le 1^{er} novembre 1769, épousa le 30 septembre 1797, dans la chapelle du château d'Alette, François-Marie Gatian de Clérambault ; elle décéda à Tours le 9 octobre 1846, laissant quatre enfants : François-Alfred, Henriette, Léonie-Athénaïs, et Philibert.

François-Alfred Gatian de Clérambault, né à Tours le 7 nivôse an VII, épousa, le 30 juin 1830, d^{me} Cécile de Pignol de Rocreuse ; il décéda le 20 janvier 1870, laissant deux fils : 1^o Charles-Henri, né le 30 juin 1831, décédé à l'Hérissaudière, commune de Pernay, le 23 mars 1893, colonel de cuirassiers en retraite, chevalier de la Légion d'honneur. Il avait épousé, au mois de juin 1870, d^{me} Marie-Augusta-Alice Quirit de Coulaïne, dont un fils, René. — 2^o Edouard, conservateur des hypothèques en retraite à Tours, qui a épousé le 4 février 1868 d^{me} Valentine de Saint-Chamans, dont deux fils, Gaëtan et Roger.

Henriette Gatian de Clérambault, née le 16 fructidor an VIII, mariée le 23 mai 1821 à Charles de Perthuis, est décédée à Tours le 21 mai 1877. De son mariage sont issus trois enfants : Charles, décédé au Mexique, le 28 janvier 1865, capitaine au 2^e régiment de zouaves, chevalier de la Légion d'honneur ; Agathe, décédée sans postérité, le 25 octobre 1869, veuve de Léon des Mazis ; Victor, décédé à Tours, le 9 juillet 1894, capitaine d'infanterie en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, laissant, d'un premier mariage avec d^{me} Jeanne de Rodays, une fille, Jeanne, mariée à M. Robert de la Rupelle, et, d'un second mariage avec d^{me} Elisabeth Collomb d'Arcine, une fille, Alix.

Léonie-Athénaïs Gatian de Clérambault, née le 24 avril 1808, décéda le 24 février 1900, aux Blossiers (Eure), veuve de Charles Coustis de la Rivière, laissant une fille, Noëmi, mariée au baron Papion du Château.

Philibert Gatian de Clérambault, né à Tours, le 29 mai 1806, décéda le 31 mai 1882, veuf de Clémence Morinet, laissant deux enfants, Alice et Raoul, décédés sans postérité.

IV. — Adélaïde-Victoire de Marsay, baptisée à Loches le 21 décembre 1770, épousa à Poitiers, le 3 octobre 1798, Pierre-Augustin Charcellay de Bors ; elle décéda laissant un fils, Paul-Augustin, qui épousa, au mois de décembre 1831, d^{me} Noëmi-Joséphine Picque-non. Il décéda au château de la Brosse, commune de Lureuil, le 12 décembre 1884, laissant un fils, Auguste, qui épousa, le 3 mars 1886, d^{me} Louise du Authier.

X**.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE

Séance du 22 mai 1901.

PRÉSIDENCE DE M. FAYE, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Ouvrages parus. — *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir* (mai 1901). — *Mémoires de la Société éduenne*, (t. XXVIII). — *Recueil de la Commission des Arts et Monuments historiques de la Charente-Inférieure* (10^e livr., avril 1901), où M. Caron discute la légende d'un denier du x^e siècle. — *Recue de Saintonge et d'Aunis* (1^{er} mai 1901), dans laquelle est prise la défense du patois saintongeais. La page 201 de cette publication signale la présence à Saintes du sous-préfet Joseph-Gérôme-Hilaire Angellier, lors du passage de Joseph Bonaparte. Né à Amboise le 3 janvier 1778, Angellier entre en 1798 à l'École polytechnique, est secrétaire général du département de la Sésia (Italie) en 1808, sous-préfet de la Rochelle en 1809 et de Saintes lorsque la Préfecture fut transférée, en 1810, de cette seconde ville dans la première. Il y resta jusqu'à la fin de l'Empire, fut installé à la Rochelle, toujours comme sous-préfet, aux Cent-Jours, et de là passa à Lannion. — *Annales littéraires et artistiques du Maine*; y consulter un article sur « Le tailleur d'ymaiges, Michel Colombe ». — *Bulletin de la Société de Borda* (1^{er} trim. 1901). — *Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais* (3^e, 4^e trim. 1900). Un chapitre intitulé : « Traité de l'art d'enluminer », d'après un manuscrit de l'abbaye de Fleury, conservé à Berne, montre quels soins méticuleux apportaient les moines enlumineurs dans la préparation des couleurs. Ce traité est malheureusement inachevé, il n'a que cinq pages, et doit remonter à la fin du xi^e siècle. Sur cette question, divers écrits nous sont parvenus. Le parchemin le plus apprécié, le plus blanc, venait de Flandre ou de Normandie, tandis que celui de Bourgogne était rugueux et teinté. On le réglait à la pointe

*

sèche, le crayon n'apparut qu'au ^{xii}^e siècle ; l'encre se faisait avec du noir de fumée, de l'eau, du vin et de la gomme ; l'enlumineur employait six couleurs principales dont le folium, peut-être le vert. Suit le procédé pour obtenir une bonne couleur qui dépend du battage jusqu'à la mousse du blanc d'œuf, et de la conservation au frais dans un vase en terre et non en métal. De fait, les nuances anciennes possèdent dans nos manuscrits un éclat qui ne s'est pour ainsi dire point terni. — *Revue poitevine et saumuroise* ; y consulter plusieurs documents relatifs à l'évêque constitutionnel Suzor. — *Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure*. — *Bulletin historique de l'Auvergne* (févr. 1901). — *Bulletin des Amis des sciences et arts de Rochecouart*. — *Analecta Bollandiana* (t. XX, fasc. 1). — *Annuaire de la Société archéologique de Bruzelles*. — *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*, (t. IX du ^{XIX}^e vol.). — *Journal des Savants* (mars-avril 1901). M. Derenbourg y constate, à la Bibliothèque nationale, l'entrée de 6,096 manuscrits arabes, dont 1,431 depuis 1895. M. L. Delisle signale la « Vie de saint Louis par Guill. de Saint-Pathus, confesseur de la reine Marguerite », publiée d'après les manuscrits par M. Fr. Delaborde. Jusqu'ici l'on ignorait à quelle source les éléments de cette vie avaient été puisés et quel en était l'auteur. Ce religieux minime fut l'exécuteur testamentaire de cette princesse. — *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques* (3^e livr. 1900). — La *Société archéologique de Montpellier* fait paraître le Cartulaire d'Aniane et de Gellone. — Étudier dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (4^e trim. 1900) un chapitre de M. Barbier sur « Descartes, sa famille, son lieu de naissance ». — *Bulletin de la Société des antiquaires de France* (1899). M. Vitry, notre collègue, y signale le centaure Nessus remettant à Déjanire la tunique empoisonnée, motif de sculpture d'une miséricorde placée dans l'église de Saint-Epain. Il semble que ce sujet ait été emprunté à quelque plaquette italienne. Le tome IX (*Mém. de 1898 de la même Société*) présente une étude comparative entre le psautier de saint Louis (Bibliothèque nationale) et celui de M. Ruskin. Un peu plus loin, se lit une relation des fouilles de Kourganès au Kouban (Caucase), avec énumération des objets recueillis dans les dolmens. Enfin M. Vitry relève plusieurs erreurs de catalogues dans nos musées de Versailles et du Louvre. D'après son étude, la statue funéraire de Versailles, appelée la duchesse de Joyeuse, représente sa mère, la duchesse de Retz ; celle de Jeanne de Vivonne, dame de Dampierre, sa mère, est au Louvre, faussement dénommée la

duchesse Joyeuse ; tout porte à croire qu'elle doit être attribuée à Germain Pilon.

Dons. — *Voyage de Henri IV à Angers, en 1598*, par l'abbé Rangeard, offert par l'abbé Uzureau. Resté dans les cartons de l'auteur depuis 1777, ce mémoire fut imprimé en 1786 par M. Mame, alors directeur des *Affiches d'Angers*. — Madame Sergent adresse à la Société, au nom de notre regretté collègue : *la France préhistorique*, par Cartailhac ; *la Création de l'homme*, par H. du Cleuziou, et *la Formation de la nation française*, par G. de Mortillet. Ces trois ouvrages contiennent de nombreuses gravures. — M. Bonnery dépose l'estampage d'une inscription du *xv^e* siècle ornant une pierre tombale à Tauxigny : CI GIST MES-SIRE ... BEGVIN CVRE DE CEANS QVI A FONDE CESTE CHAPELLE DE DEVX MESSES LA SEPMAINE..... LE XII FEBVRIER 1480? DIEV AIT SON AME.

Des remerciements sont adressés à M^{me} Sergent, à M. l'abbé Uzureau et à M. Bonnery.

Communications. — M. le Président signale divers numéros du *Catalogue de portraits ecclésiastiques* paru chez Geoffroy frères, marchands d'estampes à Paris (mai 1901). Ce sont notamment : n° 102, Barbet (Pierre-Paul), chanoine de Tours, d'après Pipelet ; n° 209, 210, Blouet de Camilly, archevêque de Tours, par Cars, en deux exemplaires avec variante ; n° 828, le cardinal Georges d'Amboise ; n° 1518, Odespun de la Meschinière ; n° 1329, l'abbé Manceau, etc.

M. Grimaud estime qu'un *Inventaire des richesses d'art en Touraine* serait de première utilité, et que la Société devrait établir ce travail dont la portée serait immense.

Notre collègue signale au hameau de Bonivet, commune de Chinnon, une construction du *xvi^e* siècle placée au bord de la Vienne. Cette maison, dont la façade est ornée d'assez belles sculptures datant de la Renaissance, servait de rendez-vous de pêche pour les gouverneurs du château ; elle est appelée dans le pays *maison de Bonivet*, du nom de l'amiral qui, suivant la tradition, l'aurait fait édifier. On ne connaît malheureusement ni l'architecte, ni le sculpteur.

M. Grimaud fait aussi connaître que la *Société des archives historiques du Poitou*, dont le siège est aux archives départementales de la Vienne, publie de nombreux documents intéressant la Touraine. Nous pourrions organiser l'échange de ses volumes avec les nôtres. M. Louis de Grandmaison pense que nous devrions être en relations de ce genre avec toutes les sociétés savantes limitrophes et qu'une révision de nos échanges s'impose. Ces propositions seront examinées par le Bureau.

Il est donné lecture d'une notice de *M. Charles de Grandmaison*, sur la *chapelle funéraire de Seigne* à Bléré, destinée à être lue à la prochaine réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements.

Cette chapelle, érigée par Jean de Seigne en mémoire de son père, Guillaume de Seigne, trésorier receveur général de l'artillerie, mort en 1526, se compose d'une nef carrée de six mètres de côté et d'une abside semi-circulaire. La nef est couverte d'un dôme en pierre surmonté d'un lanternon, également en pierre, ce qui indique une influence italienne bien marquée. La porte en plein-cintre et la façade sont décorées de sculptures et d'emblèmes guerriers d'un relief très bas, d'une finesse et d'une élégance exquises rappelant les arabesques du tombeau de Louis XII, dues au ciseau des Juste. M. Ch. de Grandmaison termine en demandant pour ce gracieux monument, sinon une restauration complète, du moins des mesures de consolidation et de réparation qui le mettent à l'abri de la ruine totale dont il est menacé.

M. L. Bousrez rappelle que la Société a pris diverses précautions pour empêcher la *dégradation* du pied de la *Pile de Cinq-Mars* ; on a dû, notamment, faire entourer le terrain d'une palissade et établir un escalier d'accès. Peut-être serait-il bon de faire valoir aujourd'hui les droits que nous pouvons avoir, afin d'arrêter la détérioration de cet antique monument.

Il en est de même pour l'*aqueduc de Contré*, qu'il n'est que temps de protéger.

M. le Président a dû, pour raisons de santé, ajourner les préparatifs de notre *excursion à Vendôme*. Sur sa proposition, cette promenade archéologique est renvoyée au 14 octobre ; le départ aurait lieu par le train de 6 heures du matin. Des lettres spéciales seront adressées à nos confrères.

En attendant qu'il y réponde d'une façon plus complète, *M. Louis de Grandmaison* dit quelques mots au sujet du nouvel article de *M. Barbier* sur le *Lieu de naissance de Descartes*, article qui vient de paraître dans le « Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest » (4^e trim. 1900). On doit s'étonner de voir cet érudit soutenir qu'il n'y a pas de preuves écrites de la naissance de Descartes à la Haye ; évidemment nous n'avons pas un acte de naissance, mais il n'existait au xvi^e siècle que des actes de baptêmes dans lesquels les curés n'avaient pas l'habitude de mentionner le jour ni le lieu de la naissance des enfants. Si l'on dit qu'il n'y a pas de preuves écrites de la naissance de Descartes à la Haye, il faut en dire autant pour tous ses contemporains ; les preuves écrites, en ce qui concerne

ce grand philosophe, sont, au contraire, exceptionnellement nombreuses pour le temps : il y a notamment les témoignages de René lui-même, de son compatriote l'abbé de Marolles, de son historien Baillet, de sa propre nièce Catherine Descartes. C'est en vain que M. Barbier s'est efforcé d'en diminuer la valeur, ils sont formels et positifs, tandis que, pour la tradition de la Sibillière, il ne peut, non plus que M. de Milan d'Astis, apporter aucune trace de son existence avant 1854. Or, comme il l'a dit lui-même dans une autre occasion, une tradition éclosée 258 ans après la naissance de Descartes est fort suspecte ; il est impossible, en effet, de voir un reflet de la tradition dans l'assertion de l'inexact historien Pierre Borel, qui fait naître le philosophe à Châtellerault, non plus que dans celle de Roffay des Palus, qui place son berceau au faubourg Saint-Jacques de la Haye. M. Thouverez, dont le remarquable travail sur *la famille Descartes* est cité par M. Barbier avec les éloges qu'il mérite, n'hésite pas à qualifier de « douteuse » la tradition de la Sibillière ; M. L. de Grandmaison est, sur ce point, parfaitement d'accord avec le savant professeur de l'Université de Toulouse.

Il y a lieu de relever dans l'article de M. Barbier une erreur évidente ; René, y est-il dit né le 31 mars 1596, n'aurait pas été baptisé le 3 avril comme on l'avait cru, mais le 6. Pour établir ce fait, l'auteur donne un fac-similé de l'acte de baptême, en marge duquel on lit deux fois la mention du 6 avril ; il suppose que le baptême devant d'abord avoir lieu le 3, l'acte aurait été écrit par le curé à cette date ; puis la cérémonie s'étant trouvée remise, celui-ci aurait indiqué en marge le jour véritable où elle eut lieu. Il suffit d'examiner le registre original et même seulement de regarder le fac-similé pour constater que les deux mentions du 6 avril ne sont certainement pas d'une écriture du xvi^e siècle ; elles ont été mises à une époque très postérieure par une personne peu versée dans la paléographie et qui a lu à la date le chiffre VI au lieu de III.

M. le C^{te} Ch. de Beaumont prend ensuite la parole et annonce que l'on vient tout récemment de démolir en partie une vieille ferme nommée les Roulets ou Roulais, à 500 mètres ouest du château de Chatigny (Fondettes)¹, et c'est afin de conserver le souvenir des quelques vestiges anciens qu'elle contenait qu'il a rédigé la note suivante :

« Carré de Busserolle, dans son *Dictionnaire*¹, distingue, selon

(1) Carré de Busserolle, *Dictionnaire*, t. V, p. 425.

nous, deux localités de ce nom sur Fondettes : les Roulets, ferme, commune de Fondettes, sur laquelle il ne donne point de détails, et les Roulais, qu'il assimile à la Roullière ou Raoulerie. Quoi qu'il en soit, nous constatons que le maire de Tours, Jacques Houdry, est qualifié, sur son jeton de 1606, de « S' des Rouletz¹ ». S'agit-il du même lieu ? nous sommes portés à le penser.

« On pénètre dans la cour par un grand portail qui porte les mots : CANTON DE | ROULAIS | † BELAIR. On se trouve alors en présence de deux corps de bâtiments : l'habitation dirigée Est-Ouest et les étables dirigées Nord-Sud ; sur le linteau d'une porte de ces étables, on lit en gros caractères la date 1639.

« Au-dessus d'une des portes de l'habitation, se voyait un médaillon oval en terre cuite, d'environ 0^m20 de haut : il représentait une tête d'empereur romain vue de profil, à droite de laquelle on apercevait encore (le bord étant ébréché) les lettres MA... VS. Sur le montant d'une porte on lisait : ROULAIS, sur une autre : 1760. Enfin sur le montant de droite de l'entrée principale on voyait une inscription en belles capitales, très soignées, mais dont le commencement est tronqué ; la voici telle que nous avons pu la rétablir en partie :

LOY | ci TOYENS | LA | liBERTÉ | l'égalITÉ | la
sURETÉ | de la prOPRIÉTÉ | de RABEAU | ... TROUVE
1790 | ... LOY-QUE | coNTRARIE | R MORI &
... SIETE.

« A l'intérieur rien à signaler, si ce n'est une pièce entièrement tendue en papier peint de l'époque Louis XVI : bandes chamois avec petits amours et trophées, séparées par de minces colonnettes vertes ; bordures de roses. Le trumeau de la cheminée, en boiserie blanche à peine moulurée, supportait encore deux petits médaillons en plâtre, genre antique, de l'époque du premier Empire.

« Séparés de ces bâtiments par le chemin dit de Pique-les-Muses, s'en trouvent d'autres connus également sous le nom de Roulets ; l'un d'eux peut remonter au xvi^e siècle ; et l'une des cheminées contient une taque en fonte, sans doute du xvii^e siècle, présentant l'écu de France surmonté de la couronne royale et accosté de deux palmes. »

M. A. Gabeau a compulsé l'inventaire dressé en 1742, des chartes du château de la Vallière (Reugny). Inutile d'insister sur l'in-

(1) Comte Charles de Beaumont, *Les Jetons tourangeaux*, n° 23, in : *Gazette numismatique française*, 1900, p. 145.

térêt tout particulier d'un semblable document : on y trouve relatés les vieux usages féodaux, le morcellement de la propriété, la description intérieure et extérieure du château, la liste des seigneurs à partir de 1552, celle des fiefs relevant du domaine, etc... Notre confrère énumère et décrit successivement les appartements ornés de frises ou de tapisseries, et leur disposition. D'après les chartes qui sont très bien classées, la famille de Laurent Le Blanc était originaire du Bourbonnais. Le *Bulletin* publiera cet important travail.

M. l'abbé Louis Bossebauf, à l'occasion de l'étude de M. A. Gaubeau, entretient la Société du château de La Vallière, envisagé au point de vue archéologique et qu'il a visité en détail, grâce à l'obligeance de M^{me} la comtesse de Montessuy et de son intendant M. Belamy. Dans ce monument, dont une portion a été remplacée par des constructions modernes, il distingue trois époques. La première se rapporte au moyen âge et comprend ce qui regarde les fortifications qui ont été remaniées dans la suite : cette partie est antérieure aux La Baume Le Blanc. Après que Laurent I^{er} eut acheté ce domaine en 1542, il construisit un logis dont il reste un corps avec pavillon élevé et, sur la façade de la cour, l'escalier auquel plus tard on a ajouté un autre couronnement. Cette seconde partie, à l'extérieur et à l'intérieur, offrait les caractères du milieu du xvi^e siècle.

De la décoration des salles il demeure, au premier étage, une grande cheminée ornée d'une peinture murale qui mérite à tous égards de fixer l'attention. Une scène de plein air représente la petite cour d'un gentilhomme de province. Le seigneur est assis tourné vers la gauche et ayant près de lui, debout, sa femme et une personne de condition inférieure, qui peut être sa nourrice. La droite est occupée par un groupe de femmes dont deux, en costume de paysannes, sont occupées à filer, tandis que les autres, chambrrières ou suivantes, travaillent à différents ouvrages domestiques. Au milieu d'elles, inoccupée et tenant un chien, est une jeune fille à la mise distinguée et dans une attitude de coquetterie. Elle paraît visée par la flèche d'un Amour qui se tient sur la gauche du tableau, sous un arbre, et lance un trait comme au travers d'une cible. Ici et là, un petit chien, une corbeille de fruits et des fleurs, un double vol d'oiseaux, etc. Quelle est la signification et la date de cette peinture ?

Peut-être faut-il y voir un sens allégorique et figurerait-elle la *Moralité du travail et de l'oisiveté* avec les faits propres à l'un et l'autre, ce qui s'accorderait bien avec une autre peinture du rez-de-chaussée dont il sera question. Mais il semble que ce

soit là également un tableau de tout point historique. Le seigneur, en brillant costume de gentilhomme avec vêtements à crevés et toque de velours à la Charles IX, paraît être le châtelain de La Vallière assisté de sa femme, également vêtue de riches habits. En 1569, Jean Le Blanc, fils aîné de Laurent I^{er}, épousa Charlotte Adam, et, à cette occasion, l'on aurait peint, en souvenir du mariage, cette scène où figure au premier plan le futur héritier de La Vallière avec sa jeune épouse; l'attitude, l'âge, le costume et les divers détails, tout s'accorde bien avec cette explication. En se plaçant à ce point de vue, dans la toute jeune fille coquettement assise à la place d'honneur au milieu des filles du château, peut-être pourrait-on voir Marie Adam, sœur de Charlotte, que Laurent II, frère cadet de Jean, devait épouser quelques années plus tard et dont la physionomie offre des traces de ressemblance avec son aînée.

A quel peintre attribuer ce sujet dans lequel on a soigné les moindres détails et dont les figures sont pour la plupart des portraits? A l'époque dont il s'agit, Jacques Adam, beau-père de Jean Le Blanc, était maître d'hôtel de la reine, et Jean lui-même occupa la charge de maître d'hôtel du roi et de Catherine de Médicis. Or, on se souvient que le célèbre peintre tourangeau, François Clouet, fut également valet de chambre du roi. Comme le caractère du tableau, la facture des costumes, l'exécution serrée et fine des figures sont bien dans la manière du grand artiste, on peut croire que les relations intimes nouées à la cour ont déterminé le Maître à faire cette décoration bien propre à flatter les puissants seigneurs de La Vallière.

M. l'abbé L. Bossebœuf place sous les yeux des assistants diverses photographies qu'il a prises de cette curieuse peinture, bien digne d'être publiée, et poursuit l'examen du château.

C'est en 1582 que Jean hérita de son père de la maison d'habitation. A cette époque, il convient de rattacher la portion de l'édifice dont on a enveloppé alors la tour d'escalier, en particulier le vestibule, avec sa remarquable porte aux armoiries mutilées des Le Blanc, et les curieuses lucarnes. Un reste fort intéressant de cette période est une cheminée décorée de fines sculptures et d'incrustations de marbre avec les inscriptions gravées : *Ad principem ut ad ignem — Amor indissolu[bilis]*. Au-dessous est un monogramme formé des lettres entrelacées JB. CA., initiales de Jean le Blanc et de Charlotte Adam, que M. Palustre a relevées sans montrer leur rapport avec les diverses phases de la construction du château et dont M. l'abbé L. Bossebœuf présente un calque.

Il semble que c'est vers ce temps qu'il convient également de placer les peintures qui ornent la grande cheminée du salon au rez-de-chaussée. Au centre on remarque une représentation de la vallée de la Brenne avec les divers travaux et plaisirs des champs, le bourg, l'église et le château de Reugny sur le versant du nord. Les côtés de la cheminée sont rehaussés de quatre personnages allégoriques, dont trois femmes et un homme. Celui-ci, en costume de la fin du xvi^e siècle, a pour légende : *Cinere mediteris et urnam* ; la femme, peinte à l'opposé, a près d'elle un Amour avec, au-dessous, l'inscription : *Sit tibi surda Venus*.

On le voit, l'ensemble des constructions, les décorations, ainsi que les légendes, accusent bien tout à la fois les sentiments de goût et d'honneur des seigneurs de La Vallière au cours du xvi^e siècle.

Elections. — M. Varennes, sculpteur, présenté à la dernière réunion, est élu membre correspondant. — Plusieurs collègues proposent la candidature de M. l'abbé Berloquin, curé de Villiers-au-Bouin.

La séance est levée à quatre heures.

Le Secrétaire Général,

DE LÉPINAIST.

Stance du 26 juin 1901.

PRÉSIDENCE DE M. FAYE, PRÉSIDENT.

Lecture est donnée du procès-verbal de la précédente réunion, qui est adopté.

Ouvrages reçus. — *Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (janv.-févr. 1901). — *Bulletin de la Société des amis des sciences et des arts de Rochechouart* (1901). — *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome XLIX. — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* (mars 1901). — *Annales littéraires et artistiques du Maine* (15 mai 1901). — *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie* (année 1899). — *Journal des Savants* (mai 1901). — *Congrès archéologique de France : séance générale à Bourges en*

1898. — *The Place Manos de Cambridgeshire* (1901). — *Mono-graphie de la cathédrale de Chartres*, par M. l'abbé Bluteau (juin 1901). — *Catalogue et prix de vente des médailles de la Monnaie* (1901). — *Revue historique* (mai-juin 1901), avec un article curieux intitulé : L'ouvrier en soie ; monographie des tisseurs lyonnais ; réglementation du travail, etc... — *Bulletin de la commission historique et archéologique de la Mayenne*, tome XVII (1901) : on y relève des notions intéressantes sur le château du Coudray et les châtellenies de Cheméré et de Saint-Denis-du-Maine ; à lire également les articles concernant les commencements de l'imprimerie dans l'ouest de la France, la maison de Laval et le cartulaire de Laval. — *La Picardie historique et monumentale* (nombreuses et belles planches), fascicules contenant : 1° *Mono-graphie de la cathédrale d'Amiens* ; 2° *Le canton de Montdidier*.

Correspondance. — M. Picard, notaire à Loches, membre correspondant, rend compte par lettre de la visite qu'il a faite aux fouilles que M. Revillé a pratiquées sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-André, à Beaulieu, près Loches, église pouvant dater, selon lui, du x^e ou xii^e siècle. Le pourtour du chœur avait été rasé à une hauteur d'environ trois ou quatre mètres ; l'intérieur du chœur et les deux premières chapelles latérales viennent d'être dégagées ; des fûts de colonnes, des chapiteaux et des sculptures ont été retirés des décombres. M. Picard joint à sa lettre le calque du plan cadastral en ce qui concerne l'église Saint-André et ses abords.

Dons. — M. le Président offre à la Société : 1° une gravure représentant le célèbre abbé de Marolles ; 2° un portrait de Blouet de Camilly, archevêque de Tours (gravure du xvii^e siècle) ; 3° une reproduction d'un portrait à la sanguine d'Antoine de la Barre, archevêque de Tours. Le portrait de Blouet de Camilly porte comme légende : *Episcopus comes Tullensis*, qu'il faut traduire : « comte évêque de Toul » et non évêque de Tulle, comme le dit Carré de Busserolle dans son *Dictionnaire*. François Blouet de Camilly, né à Rouen, le 22 mai 1664, d'une famille noble de Normandie, fils d'un conseiller au Parlement, prieur et docteur en Sorbonne, fut abbé de Val-Richer ; nommé par le roi, le 24 décembre 1693, confirmé par le pape Innocent XII, il entra en possession en mai 1694. Quelques jours après, il fut nommé par le roi vicaire général et official de l'évêque de Strasbourg. Il obtint la commande de Saint-Pierre-sur-Dives en 1699. Le 11 mai 1704, il était nommé évêque de Toul et consacré le 22 novembre 1705 par le cardinal de Rohan. Transféré au siège archiépiscopal de Tours le

10 janvier 1721, il mourut en octobre 1723. La légende qui accompagne le portrait d'*Antoine de la Barre* porte : « M^r l'évêque de Tours, frère du prévôt de Paris La Barre ». On sait qu'*Antoine de la Barre* fut archevêque de Tours de 1528 à 1547. Il était fils de Jean de la Barre, comte d'Etampes, qui fut prévôt de Paris. Le portrait d'*Antoine* nous apprend qu'il avait un frère qui fut, lui aussi, prévôt de Paris. — *M. le D^r Léon Marchand*, qui habite Thiais (Seine), lègue à la Société des dessins originaux, œuvre de son père, M. Jean Marchand, premier directeur de la fabrique de vitraux peints de Tours. Plusieurs de ces dessins ont été reproduits dans l'ouvrage intitulé : *Vitraux peints de l'église métropolitaine de Tours*, paru en 1848; ils seront envoyés à la Société après le décès de M. Marchand, par les soins de son exécuteur testamentaire. Ce legs est accepté par la Société. -- Deux pièces de monnaie, dites « roupie » et « demi-roupie », des Indes orientales, sont offertes à la Société par un donateur qui tient à conserver l'anonyme. — *M. Damien* fait don d'un moule à poterie trouvé en Touraine et d'un moulage pris dans ce moule lui-même. — *M. Delpérier* fait don d'un très beau moulage d'une tête de Christ, qui se trouve sur une maison sise à Saint-Pierre-des-Corps-extra. M. l'abbé Louis Bossebœuf a entretenu la Société de cette intéressante sculpture dans une des précédentes séances.

Des remerciements sont adressés aux généreux donateurs et particulièrement à MM. Marchand et Delpérier.

Communications. — *M. Faye* annonce à la Société la perte que nous venons de faire en la personne de notre distingué collègue, *M. Malardier*, notaire honoraire, ancien juge de paix de Montoire, décédé le lundi 17 juin, à l'âge de 83 ans.

Aussi laborieux que savant, M. Malardier prenait, depuis le mois de novembre 1863, date de son entrée dans notre Compagnie, une part active à nos travaux. Il publia dans nos *Bulletins* et dans nos *Mémoires* nombre d'études importantes sur le Grand-Pressigny, la Celle-Draon, la seigneurie de la Grande-Bretèche, etc... Élu en 1892 membre du Comité de publication, il fut pendant neuf ans un de nos collègues les plus assidus et les plus écoutés. La Société adresse un témoignage de douloureuse sympathie à la famille de notre regretté collègue, sur lequel une notice nécrologique devra prendre place dans notre *Bulletin*.

La Société archéologique a été représentée par plusieurs de ses membres à la 25^e réunion des Sociétés des Beaux-Arts, qui s'est tenue à Paris à la fin du mois dernier. Voici l'énumération des mémoires qui y ont été lus par nos confrères : *Comte Charles de Beaumont*, Un mortier de veille du xvi^e siècle; *A. Gabeau*, Les

décorations intérieures des habitations au Croizic; *Charles de Grandmaison*, La chapelle de Seigne à Bléré; *Louis de Grandmaison*, Les peintures de la chapelle du château de Vêretz.

M. le comte de Lafont donne lecture d'une importante étude sur les origines de la nationalité française. Le travail de M. de Lafont a pour but de démontrer que la France n'est pas une nation latine. Basé sur les recherches de Broca, Topinard, Hovelacque, de Mortillet, d'Arbois de Jubainville, Vacher de Lapouge, Desjardins, Fréret, Pictet, M. Martin, Lagneau, Laumonnier, etc., il passe en revue les races qui ont habité la France et l'Italie et, d'une manière générale, toute l'Europe occidentale, à l'époque néolithique et à la période proto-historique. Ce sont les Ibères, dolichocéphales bruns occipitaux, les Ligures et les Celtes, brachycéphales, et les Kymris germaniques, dolichocéphales blonds à prédominance frontale. Les Latino-Sabelliens, d'où sont sortis les Romains, auraient leur type ancestral dans l'Aveyron et le Languedoc. Les Celtes, après avoir conquis le territoire de la Gaule sur les Ibères, furent conquis à leur tour, mille ans avant notre ère, par les Kymris germaniques, qui imposèrent leur domination et se réservèrent le pouvoir politique et sacerdotal. Ce sont eux qui ont accompli toutes les grandes expéditions militaires relatées par les historiens latins et grecs, qui ont confondu les Celtes conquis par eux avec les Gaulois, véritables Kymris germaniques. C'est grâce à la confusion des auteurs anciens que l'erreur s'est propagée jusqu'à nos jours. Après cette première invasion germanique, antérieure à l'ère chrétienne, commence la seconde invasion : les Suèves, les Tongres, les Bataves, les Alamans, les Alains, les Wisigoths, les Saxons, les Burgondes, les Franks et les Normands. Ce sont les Burgondes et les Franks qui ont joué le rôle le plus important au point de vue ethnique, dans la constitution de la race française. Avec les Celtes et les vieux Kymris germaniques, ils constituent les deux éléments principaux. Quant aux Romains, nous savons que déjà, lors des guerres puniques, il n'existait plus que 300,000 citoyens romains, et que sous César la moitié de ces citoyens étaient des affranchis ou des étrangers. Après la conquête de César, la garnison romaine se composait de 3,000 légionnaires seulement pour toute la Gaule. Les Romains n'ont donc pu avoir une influence ethnique. Grâce à l'affinité de de la race celtique avec les Latino-Sabelliens, les Celtes adoptèrent les institutions romaines et la langue latine, le latin étant plus rapproché du celte que du grec. En résumé, il n'y a pas de race latine, même en Italie, où les éléments Ibères dominent

dans le Sud, les éléments Pélasgiques dans le centre et les éléments Celtes et Germains dans le Nord ; à plus forte raison ne trouve-t-on aucun élément latin en France, où seuls les Celtes et les Germains ont constitué la race. Dans le midi, à Marseille, Arles, Tarascon, Beaucaire, c'est le type grec importé par les colonies helléniques qui s'est conservé, et dans le pays basque, le type des Ibères. Enfin, actuellement, il y a lieu de tenir compte de l'immigration toujours croissante des étrangers en France. Leur chiffre, qui en 1851 n'était que de 379,000, est porté, en 1886, à 1,126,000 individus, sur lesquels 800,000 de souche germanique : Belges, Allemands, Suisses, Hollandais, Luxembourgeois et Anglais.

M. le comte Ch. de Beaumont lit ensuite la note suivante sur le 68^e Congrès de la Société française d'archéologie, qui a tenu ses assises à Agen, du 11 au 16 juin dernier, et à Auch, du 17 au 18 ; il a été un des plus intéressants qu'il y ait eu depuis longtemps, sinon par la qualité des monuments visités, du moins par l'intérêt des discussions soulevées : « Nous n'avons pas l'intention de vous conter par le menu tous les détails des excursions et des séances auxquelles notre collègue M. Le Grix et nous-même avons pris part. Ce serait pour vous d'un intérêt médiocre. Qu'il vous suffise de savoir que nous avons visité le château de Bonaguil et le cloître de Moissac, deux pièces capitales que tout le monde connaît au moins de réputation ; nous rappellerons aussi le tournoi scientifique auquel se livrèrent courtoisement, au cours des séances, M. Brutails, archiviste de la Gironde, et M. le marquis de Fayolle, vice-président de la Société archéologique du Périgord, inspecteur général de la Société française d'archéologie, relativement aux églises à coupes. Nous ne devons pas, non plus, oublier la question des piles gallo-romaines, d'un intérêt plus immédiat pour la Touraine ; au cours de la discussion, M. Ad. Blanchet, inspecteur divisionnaire de la Société française d'Archéologie, a rappelé le travail publié sur cette question par notre collègue M. l'abbé L. Bossebeuf, dans le t. XII, 2^e partie de notre *Bulletin*, p. 175 à 190.

« Nous avons cependant recueilli trois détails, au cours de ces excursions et de ces séances, qui ont directement trait à notre Touraine : c'est de ceux-ci que nous vous demandons la permission de vous entretenir.

« Dans les salons de la préfecture de la ville d'Agen, nous avons remarqué deux gouaches signées : Van Blarenbergh, 1771 ; elles représentent le *château de Vêretz*, et mesurent environ 0^m45 de long sur 0^m30 de large. D'une tonalité agréable et claire, on y

voit le château tel qu'il était à cette époque, perché sur le coteau qui domine le Cher, et, au premier plan, un cortège composé de carrosses, de cavaliers et de piétons, celui du duc d'Aiguillon se rendant à sa demeure. Ces deux jolis morceaux, qui proviennent du château d'Aiguillon, avaient été connus du regretté Léon Palustre, qui en avait, paraît-il, demandé des photographies.

« Le cloître de Moissac (xii^e siècle) possède un chapiteau, parmi tant d'autres, fort intéressant pour l'*iconographie de saint Martin*. Nous ne l'avons vu signalé ni dans l'ouvrage de Lecoy de la Marche, ni dans celui de M. l'abbé Bas; aussi croyons-nous utile d'entrer dans quelques détails à son sujet. L'une des faces représente le saint à cheval coupant son manteau et en donnant la moitié à un pauvre; dans le champ, au-dessus du cavalier, est écrit ce mot: MARTINVS, et sur le glaive, malheureusement endommagé, des lettres qu'on a cru devoir lire: DIRimiTVesteM.

« La face suivante présente un bâtiment au toit en dôme couvert d'imbrications et flanqué de deux tours surmontées de toitures coniformes également imbriquées. Plusieurs membres du Congrès, et non des moins qualifiés, avaient cru y voir une représentation de la basilique de Saint-Martin telle qu'elle devait être au xii^e siècle; ils s'appuyaient notamment sur la ressemblance de ce petit monument avec celui qui est représenté sur le sceau de la monnaie de Tours, du serment de France, gravé dans la *Description des collections de sceaux matrices de M. Dongé*, par J. Charvet, p. 87. Nous dirons tout à l'heure les raisons pour lesquelles nous ne saurions nous ranger à cette opinion.

« La troisième face de ce chapiteau représente un personnage debout de face tenant une croix et un livre (?) au pied d'un lit où repose un homme entouré de bandelettes; derrière celui-ci, un troisième personnage se tient debout, un bâton ou une crosse à la main. Cette scène représente le premier miracle attribué au grand thaumaturge et qui eut lieu à Ligugé, d'après le passage suivant de Sulpice Sévère (*Vita beati Martini*, cap. VII): « Saint Martin... « se fit une solitude près de Poitiers. Sur ces entrefaites, un caté- « chumène, désirant être instruit par un si saint homme, se joignit « à lui; mais peu de jours après il fut pris de la fièvre. Martin était « alors absent par hasard. Cette absence se prolongea trois jours « encore, et à son retour il le trouva mort. L'événement avait été si « soudain qu'il avait quitté la terre n'ayant pas encore reçu le bap- « tême. Le corps était placé au milieu de la chambre où les frères « se succédaient sans cesse pour lui rendre leurs devoirs, lorsque « Martin accourut pleurant et se lamentant. Implorant alors avec

« ardeur la grâce de l'Esprit-Saint, il fait sortir tout le monde et « s'étend sur le cadavre du frère. Après avoir prié avec ardeur pendant quelque temps, averti par l'Esprit du Seigneur que le miracle va s'opérer, il se soulève un peu, et, regardant fixement le « visage du défunt, il attend avec confiance l'effet de sa prière. A « peine deux heures s'étaient-elles écoulées, qu'il vit tous les « membres s'agiter faiblement et les yeux s'entr'ouvrir. Alors « Martin rend grâces à Dieu à haute voix et fait retentir la cellule « des accents de sa joie.... etc. » (trad. R. Niot, 1861, p. 25.)

« La quatrième face du chapiteau offre un personnage nimbé accompagné à droite et à gauche de deux anges qui tiennent devant lui un manteau dont ils semblent le couvrir. C'est le Seigneur apparaissant à Martin pendant la nuit qui suivit son acte de charité envers le pauvre, et lui montrant la moitié du manteau qu'il avait si généreusement sacrifié. (Voir *Sulp., Sec., loc. cit.* cap. III.)

« Tout autour du chapiteau règne, au-dessus des scènes que nous venons de décrire, une frise d'animaux curieusement sculptée, et sur le tailloir se lit cette inscription : MARTINVS ADHVC CATECVMINVS | HAC ME VESTE CONTEXIT | HIC MARTINVS ELECTVS | DEI PONTIFEX. Or cette inscription, qui s'étend sur les quatre faces du tailloir, doit se diviser en deux phrases seulement, dont la première, se rapportant à l'épisode du manteau, s'étend à la fois au-dessus des personnages et au-dessus du petit monument que l'on croit être la basilique de Saint-Martin. Nous pensons donc que ce bâtiment fait partie de la scène représentée et serait alors, non plus le monument tourangeau, mais la porte de la ville d'Amiens près de laquelle se passa cet événement. D'un autre côté, plusieurs autres chapiteaux du cloître offrent des représentations monumentales analogues à celle-ci : ce qui semblerait indiquer que nous nous trouvons en présence d'un type banal et non d'un édifice particulier. Ce serait donc téméraire, pensons-nous, d'y voir une représentation de la basilique martinienne. Quant au sceau de la monnaie de Tours, d'une époque très postérieure (xv^e siècle), il présente l'écu de France surmonté d'un buste d'évêque, sans doute celui de saint Martin, accosté de deux tours qui ont, en effet, une ressemblance éloignée avec celles du chapiteau de Moissac.

« Remarquons, en terminant, qu'une très ancienne petite église bâtie en partie en petit appareil, près de la gare de Moissac, est dédiée à saint Martin.

« Enfin, parmi les récompenses décernées par la Société Française d'Archéologie, nous avons relevé : 50 fr. à M. César, jardi-

nier au château de Loches, pour l'encourager à continuer les fouilles qu'il pratique autour du Donjon. »

M. le Président informe la Société que le 4 juillet doit avoir lieu, à *Fresnay-sur-Sarthe*, une réunion provoquée par la Société Archéologique du Maine, pour la pose d'une plaque en l'honneur d'*Ambroise de Loré*, défenseur du Mans pendant la guerre de Cent ans. Plusieurs sociétés savantes doivent y prendre part; délégation est donnée à M. le comte Ch. de Beaumont pour représenter la Société Archéologique de Touraine à cette réunion.

M. Louis de Grandmaison lit la note qu'il a communiquée aux réunions des Sociétés des Beaux-Arts des départements : *les peintures de la chapelle du château de Vêretz*. Il décrit d'une façon détaillée ces peintures, dont Léon Palustre a déjà entretenu la Société dans les séances du 30 novembre 1892 et du 22 février 1893. La découverte d'un marché notarié, inconnu jusqu'à présenté fait connaître la date où furent exécutées certaines de ces peintures et le nom du peintre dont elles sont l'œuvre. Le 30 décembre 1666, un peintre de Tours, *Louis Courant*, donne quittance à l'abb. d'Efflat d'une somme de 100 livres restant à payer du second marché des peintures qu'il a faites dans la chapelle et autres endroits du chasteau de Vêretz et s'engage à exécuter divers travaux et notamment dans la dite chapelle trois paysages : dans l'un sera représenté saint Charles Boromée, dans l'autre saint Jean-Baptiste ; le troisième sera sans figure.

Le peintre Louis Courant, dont le nom n'avait pas encore été cité, était fils de Louis Courant, maître sculpteur et peintre ; il avait épousé, à Tours en 1650, Jeanne Lefebvre, fille de feu Nicolas Lefebvre, maître peintre et vitrier, et de Renée Pinégrier ; cette dernière appartenait à la famille des célèbres peintres en vitraux et était fille de Nicolas Pinégrier et de Renée Bérault.

M. de Grandmaison rectifie à cette occasion la liste des seigneurs de Vêretz donnée dans le *Dictionnaire historique d'Indre-et-Loire* ; par contrat du 19 mai 1662, les terres de Vêretz et de Larçay furent vendues par le célèbre abbé de Rancé et le chevalier de Rancé au duc de Mazarin, époux d'Hortense de Mancini, et à l'abbé d'Efflat, son oncle maternel.

Élection et présentations. — M. l'abbé Berloquin, curé à Villiers-au-Bouin, proposé à la dernière réunion, est élu membre correspondant ; puis plusieurs collègues présentent les candidatures de M. l'abbé Victor Guignard et de M. Emile Boutineau, propriétaire à Tours.

La séance est levée à dix heures et demie.

Un des secrétaires adjoints: Abel JOUANNEAU.



HOTEL GOÛIN
Façade sud. — Etat avant la restauration.

LES
MAISONS HISTORIQUES DE TOURS¹

L'HOTEL GOÛIN

NOTICE ARCHÉOLOGIQUE

L'une des vieilles maisons de Tours, célèbre à juste titre, est depuis plus d'un siècle et demi la demeure de la famille Goûin, dont elle a pris le nom.

Son possesseur actuel, M. le sénateur Eugène Goûin, fut amené à reconnaître qu'une restauration s'imposait ; ami éclairé des arts et de l'archéologie, il recommanda la plus grande réserve, afin de conserver aussi intacte que possible cette charmante œuvre des xv^e et xvi^e siècles.

La Société archéologique de Touraine ne pouvait laisser passer une si bonne occasion d'étude, les échafaudages lui permettant d'examiner de près sculptures et détails de construction, peu accessibles en d'autres temps. Par malheur, la faible résistance des matériaux employés en Touraine a obligé à faire successivement des reprises assez importantes, qui souvent, pour l'étude, nous gênent et nous égarent.

La riche province de Touraine ne se couvrit pas seulement de châteaux à l'époque où la vie devenait plus paisible ; Tours, son centre, abondait véritablement en palais, hôtels et logis somptueux. Aujourd'hui la plu-

(1) Cf. *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine*, 1900, 3^e trim., p. 195 ; 4^e trim., pp. 230, 239.

part ont disparu, remplacés par des habitations plus en rapport avec le goût du jour ou devant des prescriptions d'édilité insuffisamment éclairées et tout à fait regrettables ; aussi faut-il dresser avec empressement l'inventaire de ce qui reste encore.

L'hypothèse de voir dans l'hôtel Gouin la demeure du surintendant des finances de Charles VII est maintenant abandonnée ; du reste, l'architecture indique une date un peu postérieure, et nous ne sommes ici en présence que d'un riche logis ; l'intérêt qui s'y rattache est surtout de savoir si l'état dans lequel il nous est parvenu correspond à ce qu'était une telle habitation au xvi^e siècle.

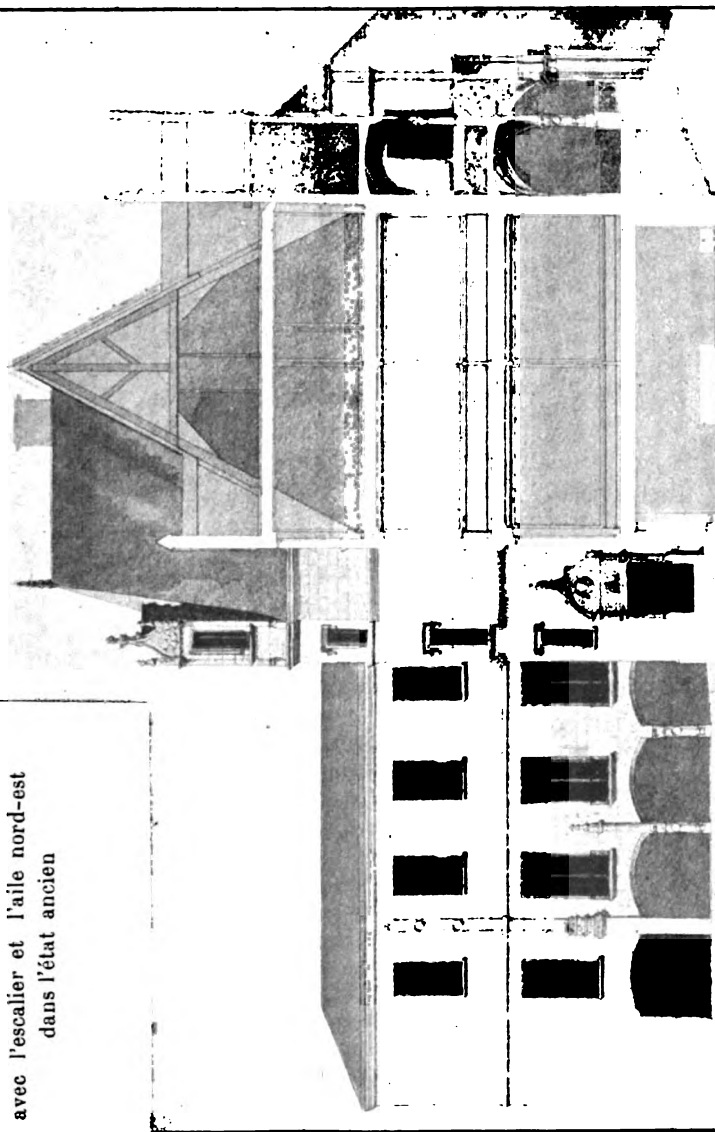
Assurément bien des dispositions étonnent *a priori* ; l'aspect de la loge centrale par exemple, les deux ailes symétriques avec leurs terrasses, l'étage du sous-sol utilisé pour l'habitation. On se demande si des transformations profondes n'auraient pas été apportées au plan primitif. La tourelle d'escalier au nord serait-elle une addition postérieure de quelques années à la construction principale ? L'intérieur comprenait-il une seule grande pièce ou plusieurs ? Et encore, la décoration, les sculptures, ces grandes arabesques qui rappellent celles des bahuts en bois du temps de Henri IV ou de Louis XIII ne seraient-elles pas un embellissement ajouté par quelque propriétaire de cette époque ?

Qu'étaient ces arcades ou portiques regardant l'ouest dans la cour du nord ? Il n'est guère possible de tout élucider par le seul examen extérieur ; une dissection méthodique et réfléchie eût permis de contrôler certaines hypothèses, mais on ne pouvait y songer et il fallait suivre dans la restauration une autre voie moins directe.

La construction pour la partie principale date des dernières années du xv^e siècle, mais dans quelles proportions aurait-elle été remaniée ? Nous devons heureusement à l'obligeance de M. Gouin la communication

HOTEL GÜIN

Coupe nord-sud
sur le bâtiment principal,
avec l'escalier et l'aile nord-est
dans l'état ancien

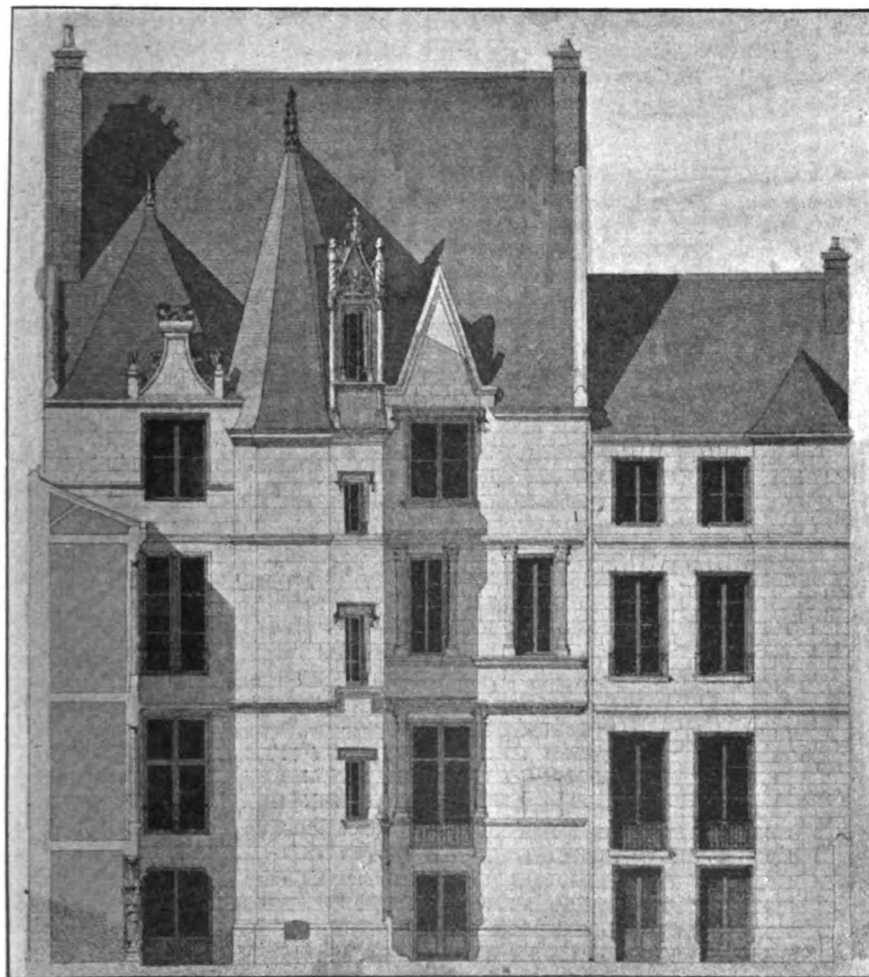


d'un document important, c'est une description de l'immeuble pour la vente de 1738. Ce document, reproduit plus loin, nous permettra de faire revivre un temps déjà ancien ; mais ce qu'il nous décrit n'est pas encore l'état primitif.

Notre guide à la main, parcourons donc la maison sans en excepter les caves. Là généralement tout demeure en état, aussi trouvons-nous facilement les quatre divisions indiquées, chacune d'importance différente ; les deux principales sont séparées par un mur énorme : 8 pieds $1/2$ d'épaisseur, soit 2^m78. Nous reconnaissons qu'il est formé de deux murs accolés. Celui de l'ouest et son vis-à-vis semblent des premiers siècles de la Gaule chrétienne et paraissent se rattacher à des substructions de villas bordant la voie romaine, aujourd'hui la rue du Commerce. L'ancien passage qui réunissait les caves est maintenant condamné ; situé sous la terrasse, son accès se trouvait dans le « salon » qu'on appellerait aujourd'hui la salle à manger, grande pièce contiguë à la cuisine. Une autre cave, celle sous l'avant-corps de droite, nous paraît plus récente ; sa porte d'entrée a été ouverte après coup. La communication avec le couloir est bouchée, et si elle correspond bien comme dimension à la description de 1738, nous sommes portés à croire que cette partie, c'est-à-dire les deux réduits voûtés que nous y plaçons, ne dépassaient pas la hauteur de la terrasse.

Visitant ensuite ce que la notice appelle le rez-de-chaussée, c'est-à-dire le sous-sol actuel, à l'aide de notre guide, nous reconnaissons sans difficulté les quelques pièces qui le composent.

Les degrés, ceux qui conduisent à la cour du sud et à celle du nord, se comptent exactement et nous permettent d'affirmer que les niveaux respectifs des cours et des appartements n'ont pas varié ; sans ce témoi-



HOTEL GÖÜN
Façade nord avant la restauration.

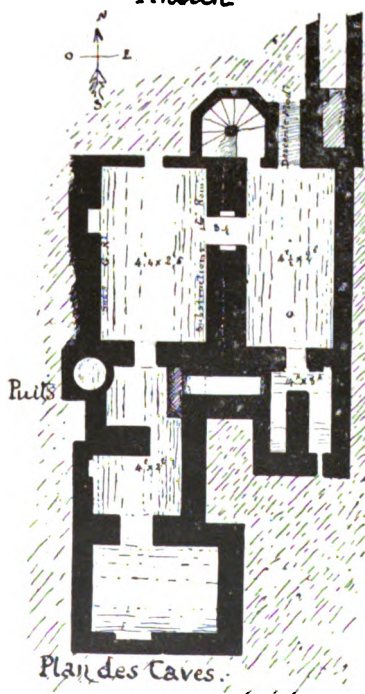
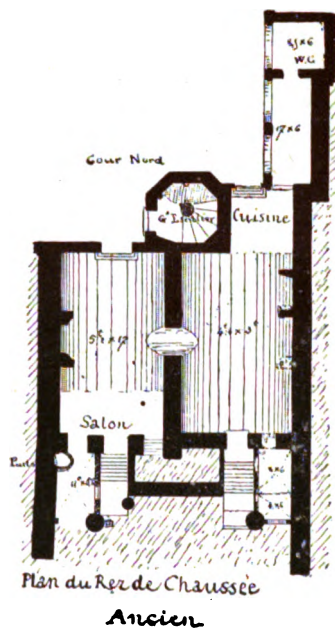
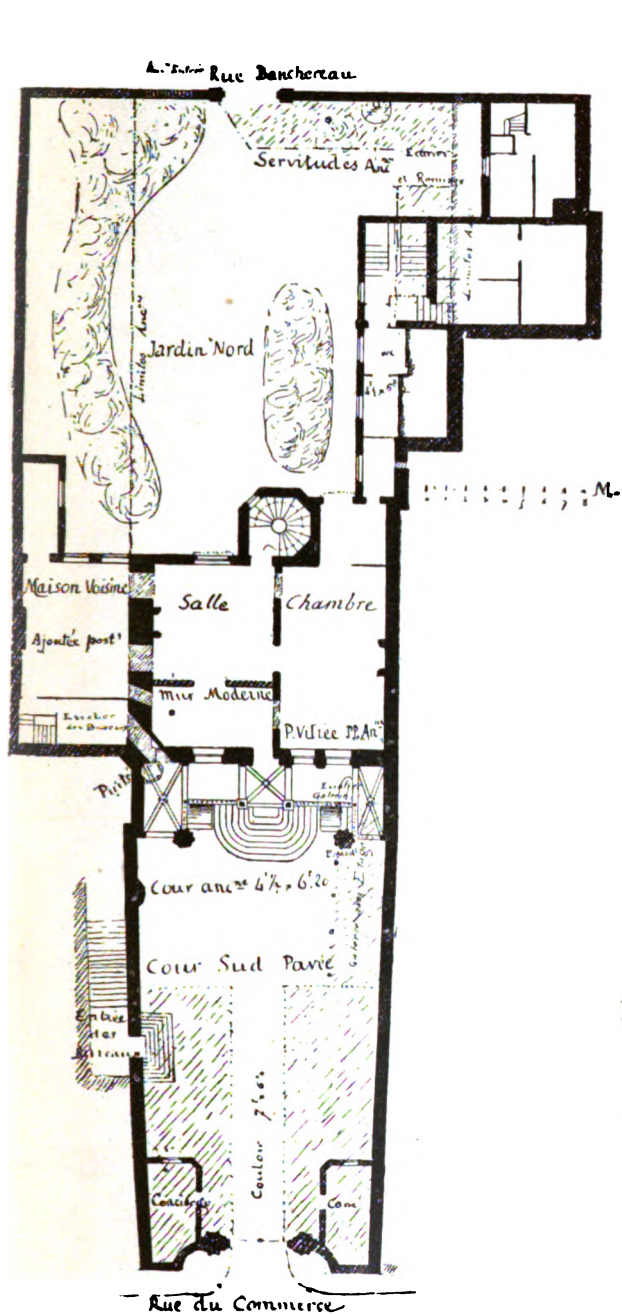
gnage authentique, cette disposition eût étonné ; mais, ne l'oublions pas, ce n'est point ici la demeure d'un Berthelot ou d'un Briçonnet !

Arrivons donc au rez-de-chaussée, et nous retrouverons décrites les mêmes dispositions qui, sans grand changement, ont persisté jusqu'à nous. La loge centrale abritait l'entrée, elle donnait accès aux deux pièces principales. L'avant-corps qui fait partie, dit le document, de la « serche de l'escalier » (celui descendant au salon), laissait voir le puits avec sa margelle et ses serrures. La terrasse qui s'arrêtait à cet avant-corps était garnie d'une balustrade en fer récemment disparue, et le perron qui descendait à la cour du midi est bien l'œuvre du xvi^e siècle ; c'est tout au plus si le sol a varié de la hauteur d'une marche.

Les fenêtres actuelles étaient au temps passé des portes-fenêtres vitrées permettant de sortir directement sur la terrasse, et l'avant-corps de droite n'existait pas ; une seconde porte pleine se trouvait à cette place.

Au 1^{er} étage, rien de bien particulier à signaler, si ce n'est cependant le cabinet du sud-ouest, c'est-à-dire celui de l'avant-corps gauche, qui est spécialement indiqué avec ses deux croisées. Nous avons cru reconnaître des traces de modifications à la partie supérieure de la fenêtre du sud et celle regardant l'est semblait récente ; il n'en est rien, nous pouvons maintenant l'affirmer. Ce gracieux réduit fait penser à l'Oratoire des Briçonnet, mais aucune armoirie ni emblème religieux ne permet une pareille hypothèse ; c'est un simple cabinet ou réduit voûté, comme il s'en trouve tant d'autres exemples.

La seconde grande chambre avait deux croisées sur la cour sud, puisque le second avant-corps n'existait pas alors ; d'ailleurs s'il était contemporain de celui de droite, pourquoi n'eût-il pas été voûté pour porter une terrasse ? La construction des terrasses se faisait seule-



HOTEL GOÛIN
Plan d'après l'état de 1738.



ment sur voûtes en pierres, et jamais sur soliveaux pouvant pourrir et disparaître.

Puis voici la loge centrale, fermée déjà, paraît-il, par un vitrage et communiquant aux deux grandes chambres ; nous avons retrouvé les restes de la deuxième porte condamnée depuis. Enfin, le long cabinet du nord, qui contenait « la botte aux aisances », est de nouveau mentionné et décrit à cet étage ; c'est la galerie qui surmonte le portique de la cour du nord, dont nous avons parlé.

Les lambris et alcôves, avec leurs sculptures et les glaces ou tableaux encastrés, les subdivisions par cloisons de bois, ne sont point parvenus jusqu'à nous ; ce sont comme des meubles que chacun change à sa guise. En lisant leur description, on pense de suite à ces intérieurs boisés des dernières années de la Renaissance.

Au second étage, comme point intéressant, nous remarquons au-dessus de l'aile gauche un cabinet avec ses deux fenêtres comme à l'étage inférieur. Ceci expliquerait la présence de deux pilastres garnis d'arabesques qui sont dans le bahut, et motiverait l'absence de trou d'écoulement d'eau dans la vieille gargouille purement décorative, en admettant même que celle-ci n'ait pas été rapportée lors de la transformation en terrasse.

Le second cabinet au-dessus de la loge centrale n'a pas changé. Il était en 1738 tel que nous le voyons. Cependant on eût pu croire que sa lucarne avait été reportée en avant, tant elle semble tout d'abord d'un style différent de celui du dessous.

A la fin de la description, il est question de l'escalier principal qui desservait tous les étages. Son ornementation et certaines particularités de structure pouvaient donner des doutes sur sa date exacte ; il eût purement remplacer un plus ancien. Après examen, il faut l'admettre comme contemporain du corps principal de l'hôtel.

Des plombs décoraient, paraît-il, les toitures ; rece-

vaient et écoulaient les eaux pluviales ; il n'en reste malheureusement presque rien ; par économie, tout aura été enlevé lorsque les réparations sont devenues nécessaires.



HOTEL GOÛIN
Epi de plomb de
la tour d'escalier
(xvi^e siècle).

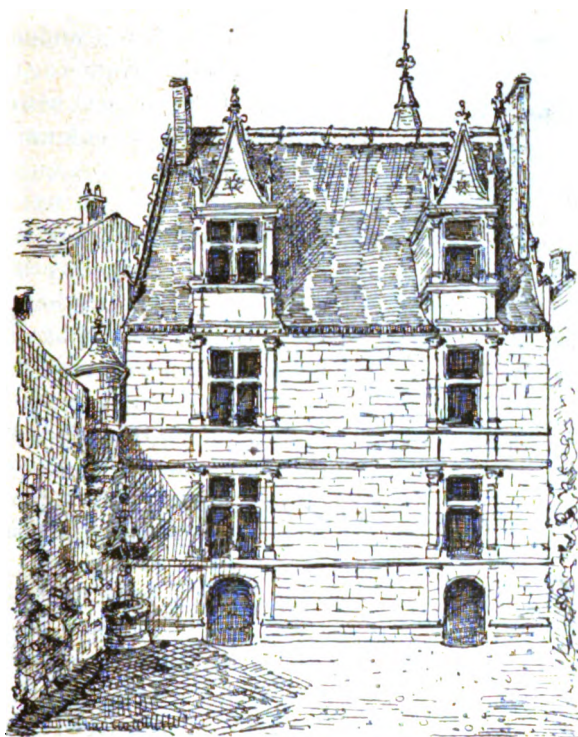
Seul, l'épi de la tourelle d'escalier a échappé à la destruction ; c'est un spécimen fort remarquable des plombs fondus et martelés de la seconde moitié du xvi^e siècle. Sa présence nous fait donc regretter davantage la disparition du reste.

La petite cour pavée et son couloir de 2^m50 accédant à la grande rue ont fait place, aujourd'hui, à une vaste entrée, égayée d'arbres et de fleurs, parmi lesquels nous voyons encore quelques colonnes « en pierre de marnai », reste de la galerie qui s'appuyait au mur est de la cour. Un étage en encorbellement et couvert en appentis le surmonte. On y accédait de la terrasse par quelques degrés placés dans l'angle du côté de la cuisine et « couverts d'un balai » ; c'était évidemment une construction faite à peu près au temps d'Henri IV. Le puits, avec sa margelle et son treuil, comme nous l'avons dit plus haut, complétait ce charmant ensemble.

Maintenant nous croyons pouvoir imaginer ce qu'était l'hôtel dans son état primitif. Le bâtiment principal existait seul avec sa tourelle d'escalier au nord. Ses lucarnes à grands frontons droits ornaient la toiture qui descendait jusqu'à leur base. Vers 1500, la loge centrale et l'avant-corps de gauche ont été ajoutés ; les lucarnes de cette époque paraissent faciles à désigner et à distinguer des adjonctions plus récentes encore.

Ensuite l'aspect général a peu changé : tel il était à la fin du **xvii^e** siècle, tel nous le retrouvons aujourd'hui.

Des réparations importantes ont dû être exécutées dans les premières années du **xvii^e** siècle. Les armoiries



HOTEL GOÛIN

Façade sud. Restitution dans l'état primitif.

des Gardette , seigneurs de Pierrefitte, postérieures à la construction primitive, indiquaient une remise à neuf. On a rapporté leurs écussons à l'étage de la loge centrale, ailleurs on a creusé la pierre pour y faire apparaître les trèfles des nouveaux possesseurs. Probablement à cette époque les lucarnes furent refaites une

première fois ; sans doute on a voulu recopier ce qui existait, mais les sculpteurs d'alors avaient un autre idéal que ceux du siècle précédent et leurs œuvres s'en ressentent. La frise sous les lucarnes pourrait bien leur être



HOTEL GOÛIN
Lucarne de l'escalier nord
avant la restauration.

attribuée, s'ils ne sont pas aussi les auteurs des grandes arabesques de l'avant-corps de gauche. Cependant nous donnerons en exemple, comme point de comparaison, une sculpture ancienne prise dans une maison voisine et qui pourrait faire culer la date que nous pensions attribuer à certains ornements. Le caractère est analogue ; les mêmes rosaces s'y rencontrent avec ces rubans à grands canaux ; la facture dans le détail est assez semblable quelquefois et fait hésiter pour conclure d'une façon absolument précise.

A la considérer de près, la sculpture est d'une exécution un peu disparate ; certains morceaux sont excellents, d'autres médiocres ; la figure et la forme sont généralement moins bien retraits que l'ornementation, souvent très remarquable.

L'architecture semble hésitante ; les formes adoptées sous Louis XII tiennent encore une place dans la pensée des artistes. Les lucarnes de la tour et celle de l'avant-corps montrent le chou frisé à côté de détails plus modernes, cartouches et rubans d'une composition plus souple et plus libre.

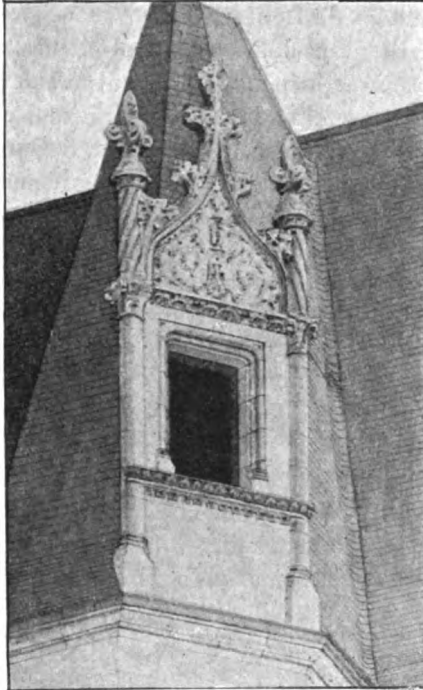
L'auteur de la restauration de 1900, cherchant à s'inspirer des désirs de M. Eugène Gouin, qui sont les vrais principes d'une restauration, a été aussi discret que possible, remplaçant uniquement ce qui tombait en ruine.

Des estampages, gracieusement offerts à la Société archéologique, forment un dossier de nombreuses pièces justificatives que pourront consulter nos successeurs.

Cependant nous devons avouer qu'il était difficile de ne rien ajouter et de laisser sans leurs balustres et amortissements les lucarnes des deux façades ; alors ce sont les vieux monuments de Tours, ceux du voisinage et de la même époque, qui ont été mis à contribution ; ce fut la maison rue de l'Arbalète n° 5,

qui possédait encore de si charmants détails estampés et photographiés, mais disparus aujourd'hui ; puis le cloître Saint-Martin, celui de la Psalette et quelques autres encore, qui constituent une mine de documents.

Au nord, la lucarne de l'est conservait, dans sa terminaison, tout ce qui était nécessaire pour reconstituer



HOTEL GOÛIN
Lucarne de l'escalier nord
après la restauration.

strement le couronnement ; mais il n'en était pas de même de celle de l'ouest, qui avait été retaillée et lissée il y a peu d'années. A l'aide des souvenirs et cherchant à lui conserver son caractère propre, nous avons restitué cette lucarne, dont la forme est celle des dernières années de Louis XII.

Bien des détails peuvent encore laisser à désirer, mais pénétrer la pensée d'autrui n'est pas tâche facile : le temps seul et la réflexion permettent d'y parvenir avec quelque chance de succès ; et, malgré tout, l'empreinte de l'époque peut-elle bien se dissimuler complètement ? S'il faut à certain point de vue s'en attrister, ne convient-il pas aussi de s'en réjouir sous tel autre rapport ?

Et maintenant respirez, patient lecteur ; nous vous quittons, trop heureux si, par hasard, vous avez pris à nous suivre assez d'intérêt pour oublier vos fatigues. Quant à nous, nous ne saurions assez remercier M. Eugène Gouin de tout le plaisir que nous devons à l'étude si passionnante qu'il a bien voulu nous confier. De son côté, le savant Président honoraire de la Société archéologique, qui a l'habitude d'interroger l'histoire, vous dira tout ce qu'il a recueilli d'intéressant sur notre remarquable logis tourangeau.

J. HARDION.

L'HOTEL GOÛIN

NOTES HISTORIQUES

*Nè despende animum duris,
Nec fide tutum dulcibus*
[1491].

Je ne voudrais pas, à propos d'un hôtel, me voir accusé de remonter au déluge; et cependant, sous peine de passer à côté d'un document bien authentique, je dois réveiller les échos endormis depuis tantôt vingt siècles. Nous nous transportons d'emblée à l'époque romaine. En suivant la voie antique, qui est devenue au moyen âge la « Grand'Rue » et, de nos jours, les rues du Grand-Marché et du Commerce, nous remarquons que les maisons de cette dernière rue portant les n^{os} 31, 35, forment un ensemble important de constructions dont les soubassements méritent d'être étudiés.

Il y a plusieurs années, des travaux de canalisation ont fait observer des vestiges curieux, et tout récemment, en examinant les caves du beau logis qui nous occupe, nous avons découvert deux longs murs, perpendiculaires à cette voie et présentant tous les caractères de l'appareil romain, pierre cubique, ciment et joints tracés à la



HOTEL GOÛIN
Culot de la façade nord.

pointe. Des fouilles feraient sans doute rencontrer d'autres restes, mais dès maintenant nous sommes autorisés à admettre que l'Hôtel est assis sur l'emplacement d'une maison gallo-romaine.

Cette constatation faite, et personne ne saurait nous en vouloir, nous franchissons comme d'un bond un intervalle de plusieurs centaines d'années, je veux dire tout le moyen âge, durant lequel rien, hélas ! ne vient nous fournir de renseignements sur le sujet qui nous intéresse. En revanche, aussitôt que le génie des arts a déployé ses ailes, nous avons l'heur de pouvoir saluer ici un monument digne de fixer l'attention.

Aussi bien la Touraine, en première ligne, a le droit de mentionner, non sans une légitime fierté, la brillante pléiade de ses Primitifs. Pour cette province fortunée, la première partie du xv^e siècle a été comme l'aube d'un véritable âge d'or. De tout temps, selon l'expression fleurie de notre illustre compatriote l'historien André Duchesne, les « rois l'ont prisée comme l'un des odorants boutons de leur couronne » (1) ; mais Charles VII a comme inauguré la série des princes qui témoignèrent au Jardin de la France une sympathie plus constante et plus intime. Après des heures sombres, à l'ombre des rameaux bénis de la paix les Muses reprirent leurs doux entretiens, et les Arts, « ces dieux amis, fils de l'oisiveté », selon la pensée du poète des *Nuits*, dotèrent la Touraine d'une floraison superbe d'œuvres originales.

A l'exemple du prince, suivant l'adage antique, la noblesse, le clergé et la bourgeoisie rivalisèrent de zèle à favoriser les artistes et à rajeunir les vieilles et austères demeures des ancêtres : le moyen âge disparaissait dans le rayonnement d'une renaissance qu'il avait préparée comme à son insu. Parmi les personnages plus

(1) *Les Antiquités et Recherches des villes*, etc. Paris, 1614, in-8, p. 2.

en vue de la cour de Charles VII figurait Jean de Xaincoings, receveur général des finances à Tours, intimement lié avec Jacques Cœur, auquel Bourges se croit redevable du magnifique hôtel, objet de l'admiration de tous les visiteurs. Jean de Xaincoings eut lui aussi une demeure digne de son rang, mais une condamnation pour malversation le priva, sinon de la vie dont le roi lui fit grâce, du moins de ses biens qui furent attribués à des familiers de Charles VII.

La disgrâce de Xaincoings nous met en face d'une double tradition. On a prétendu que la maison du receveur est celle-là même qui échet au comte de Dunois, bâtard d'Orléans, et devint plus tard la propriété de Jacques de Beaune, également enveloppé dans un gros procès financier (1). A ce compte, l'hôtel était situé au sud de la Grand'Rue (actuellement Colbert), dans le voisinage de la rue Traversaine (présentement Nationale). Mais une autre légende populaire attribue aussi à Xaincoings une maison sise plus à l'ouest et qui confine de près à notre sujet.

S'il faut en croire les écrivains qui se sont occupés de la ville de Tours, Jean de Xaincoings aurait bâti, vers 1440, l'Hôtel qui fait l'objet de cette étude. Les archéologues de la première heure lui ont attribué la construction actuelle sans remarquer que la Renaissance, qui s'épanouit ici en délicieux ornements, n'a fait son apparition sur les rives de la Loire qu'un demi-siècle plus tard (2). Mieux avisés dans la suite, les antiquaires distinguèrent la construction moyenâgeuse, qu'ils con-

(1) Dr G. (Giraudet père), *Tours, ses monuments*, etc., in-12, 1845, p. 229.
— Dr Giraudet, *Histoire de la ville de Tours*. Tours, 1873, in-8, t. I, p. 225.

(2) Dr G. (Giraudet père), *Tours, ses monuments*, etc., in-12. Tours, Lecesne, 1845, p. 228-229. — Stanislas Bellanger, *La Touraine ancienne et moderne*. Paris, Mercier, 1845, pp. 555-556.

tinuèrent d'attribuer à Xaincoings, d'avec les remaniements apportés à l'époque de la Renaissance (1). Mais par défaut d'attention, — *errare humanum est*, — ils ne surent pas voir que le xvi^e siècle n'a pas seul droit de revendiquer la jolie façade du midi avec ses avant-corps et ses ornements. L'historien, qui a le plus approfondi le caractère et l'histoire des monuments de notre ville, écrit à propos de l'Hôtel Gouin et de sa métamorphose au xvi^e siècle : « Nous ne connaissons pas l'auteur de cette heureuse transformation, car la liste des propriétaires qu'il a été possible de dresser ne remonte jusqu'ici qu'au commencement du xvii^e siècle. Il faut attendre la découverte, qui viendra peut-être un jour éclaircir ce point d'histoire locale » (2).

Ce point, nous allons tenter de l'éclaircir. Une étude plus attentive du monument dans ses diverses parties, aussi bien que l'examen des quelques titres, hélas ! trop laconiques, que M. Gouin a si gracieusement mis à notre disposition, nous aideront dans notre tâche, à laquelle d'ailleurs les registres des anciennes paroisses de Tours viendront apporter leur précieux appoint. Grâce à ce faisceau de renseignements, nous espérons pouvoir reconstituer, en partie du moins, l'histoire du monument que les touristes ne manquent pas de saluer comme l'une des principales curiosités de la ville.

I. — *Les fondateurs de l'Hôtel.*

Les règnes de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII avaient fait de Tours une capitale dans

(1) *La Touraine*, in-folio. Mame, Tours, 1852. — Abbé C. Chevalier, *Les promenades pittoresques en Touraine*, in-8, 18. — *Guide pittoresque des voyageurs en Touraine*, in-12, tome I. 1889, p. 109.

(2) Ch. de Grandmaison, *Tours archéologique*, in-8, pp. 167, 222-224, Paris, 1879.

laquelle les arts, l'industrie et le commerce floris-
saient d'un radieux éclat. Gentilshommes et bourgeois
rivalisaient d'empressement à protéger les artistes et à
se construire des demeures
dotées de tous les charmes
de l'élégance, ainsi que des
avantages du confortable,
tel qu'on l'entendait alors.
Au premier rang des familles
bourgeoises brillaient les fa-
bricants et marchands, les
magistrats et officiers du roi,
que leurs revenus mettaient
à même de satisfaire les
goûts d'aisance et de luxe
dont les voyages d'outre-
mont avaient eu pour effet
de favoriser l'aimable déve-
loppement.

Bon nombre de ces bour-
geois avaient leur domicile
sur la paroisse de Saint-Sa-
turnin. L'église paroissiale,
précisément celle dont relevait l'Hôtel qui nous occupe,
était située au sud de la Grande-Rue, actuellement du
Commerce, à l'ouest et non loin du carroi de Beaune.
Elle se faisait remarquer par l'ampleur de l'édifice, par
les trésors d'art qu'elle renfermait, par les belles œuvres
sculpturales qu'elle abritait, notamment « le tableau de
marbre de l'*Ensevelissement de la Vierge* », exécuté
par Michel Colombe, et le tombeau de marbre des Bohier,
dû au ciseau de Juste, aussi bien que par la magnifique
tour bâtie par le cardinal Briçonnet et dont le dôme
rivalisait avec ceux de la cathédrale. Les anciens plans
et les dessins du siècle dernier nous en ont conservé la
forme et les détails. Il subsiste encore quelques ves-



HOTEL GOÛIN
Façade sud. Culot du cabinet
de l'avant-corps ouest.

tiges de cet édifice, et de récentes fouilles ont fait découvrir de curieux fragments de statues. Saint-Saturnin était la paroisse de la société select, comme on dirait de nos jours; la noblesse et la haute bourgeoisie y fréquentaient les offices en attendant d'y recevoir la sépulture.

Parmi les notables vivant sur la paroisse de Saint-Saturnin, nous voyons apparaître, dans la première moitié du xvi^e siècle, une famille du nom de Gardette. Faut de renseignements assez reculés, nous ignorons si elle était de souche tourangelle.

Le premier membre que nous connaissons est René Gardette. Son existence était unie à celle de Marguerite Hubaille, d'une riche famille bourgeoise qui se partageait entre le commerce et la magistrature, et était alliée à la maison de Descartes, Gilles Descartes, échevin de Tours, ayant épousé Marie Hubaille.

Nous ne sommes pas fixés sur l'époque du décès de René Gardette. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il eut lieu avant l'année 1548. A cette date, sur le registre de la « Confrairie des cinq playes de Notre-Seigneur de la paroisse de Saint-Saturnin », on rencontre Marguerite Hubaille, « veufve de feu M^e René Gardette », qui paie « X deniers » pour sa pieuse cotisation (1). Le domicile résulte nettement de ce fait que le receveur indique la résidence des personnes lorsqu'elles sont étrangères à la paroisse.

Les biens, en même temps que le patrimoine d'honneur, échurent à René Gardette II, qui occupa une situation très en vue. René, possesseur du fief de Varennes, épousa Jeanna Barguin, d'une famille bien posée qui, en 1538, avait donné un maire à la ville : j'ai nommé Victor Barguin, trésorier de la reine-

(1) Archives de l'Hôtel de Ville de Tours, *Registres de Saint-Saturnin*.

mère Louise de Savoie, et seigneur des terres de Montifray, Bois-Granier, la Forest et Vaufouinard.

Les suffrages de ses concitoyens élevèrent René au poste d'échevin et de maire de Tours. En 1552, il apparaît avec la qualité de « per et de conseiller de la ville », et en 1554 il est qualifié « conseiller et magistrat ». Au mois de janvier de cette année, Gardette agit comme « per, conseiller et gouverneur des aulmosnes et hospitalaux » de Tours, de concert avec l'échevin Jean Bernard, suivant un rapport du 24 de ce mois. Le 3 mars, les administrateurs présentent une requête en vue de vendre « certaine vesselle d'argent appartenant à ladite aulmosne valant 150 livres, attendu que ladite vesselle leur est inutile » (1).

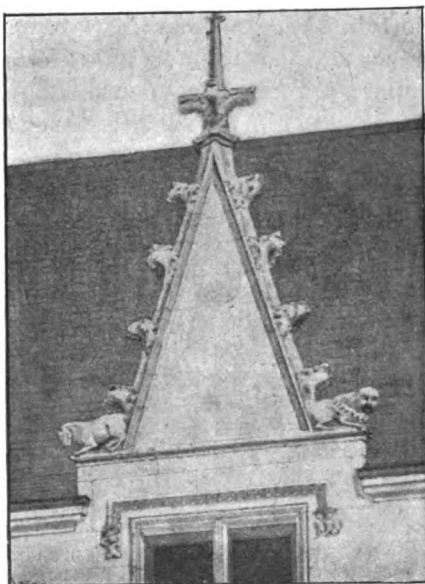
Le mérite et les services de René Gardette le firent choisir en 1559 pour occuper la charge de maire, dans laquelle il remplaçait Laurent Le Blanc, « maistre d'hostel de la reine douairière Eleonore d'Autriche, sieur de la Vallière », et aïeul de la maîtresse de Louis XIV.

En cette qualité, d'accord avec les échevins Marc de la Rue, sieur de la Coste, Charles Voulsey, sieur de Marsay, et Galiot Mandart, sieur de la Jonchère, « le sieur Gardette maire » passait un contrat pour l'exécution de la fontaine de la place Foire le Roy ; celle-ci comprenait une « grande conque et deux petites » avec « pedestal revestü de quatre pillastre de marbre avecques la base et chappitaulx de bronze suivant l'ordre dorique, les architraves, frizes et corniches d'icelle, pedestal de marbre, les arcades et platsfons situez entre lesdits pillastres, qui font les quatre faces d'icelle, revestuz de nymphes et naïades de bronze à bas-reliefs ».

Telle était l'estime dont jouissait René Gardette, que, contrairement à l'usage ordinaire, on le prorogea dans

(1) *Registres des délibérations*, t. XX.

son importante fonction. Dans les comptes pour l'année 1560, nous lisons : « A noble homme René Gardette, sieur de la Varenne, conseiller magistrat au siège présidial de Tours, maire continué de la dicte ville et communauté de Tours en l'an de ce compte MV^eLX, la somme de XXX livres tournois pour les gaiges et estat dudict office de maire durant la dicte année, ainsy que les autres maires précédens ont accoustumé avoir



HOTEL GOÛIN
Façade nord. Lucarne restaurée.

par chacun an, par sa quittance du XXVII d'octobre au dict an MV^eLXI — cy XXX livres » (1).

A l'instar de plusieurs conseillers du présidial, René Gardette adopta avec faveur les idées protestantes, qui pour plus d'un n'étaient qu'un instrument d'opposition, et en même temps qu'eux fut « suspendu par ordre du roy en vue de la paccification des troubles ». Rétablis dans leurs charges, on sait qu'ils furent

définitivement « déjettés » ou révoqués en 1568 (2). Toutefois nous pensons que le premier entraînement

(1) Archives de l'Hôtel de Ville, *Registres des Comptes*, t. 81, p. 44, 53.

(2) Cf. le savant travail de M. H. Faye, *Un Barreau de province. Les Institutions judiciaires en Touraine et le Barreau de Tours*, in-8, 1896, p. 71-75.

passé, René Gardette se montra fidèle à la religion de ses pères. Les actes publics et les fondations pieuses que l'on voit exécuter par les divers membres de sa famille nous donnent l'assurance que les Gardette, à Tours comme dans les localités où ils possédaient des domaines, se montrèrent résolument catholiques.

René Gardette II mourut avant sa femme, nous ignorons en quelle année. Au mois de janvier 1575, les fonts baptismaux de Saint-Saturnin nous offrent comme marraine « noble demoiselle veufve de feu M. de Varennes Gardette, en son vivant conseiller au siège présidial de Tours ». Quelque treize ans plus tard, au mois de juin 1588, la fonction de marraine est encore remplie par « demoiselle Jehanne Barguyn veufve de feu noble homme M^e René Gardette, en son vivant conseiller au siège présidial de Tours ».

A la mort de Jeanne Barguin, la fortune échet à son fils Victor, lui aussi en possession d'une charge dans la magistrature. Victor Gardette avait obtenu la main de Renée Lasneau, d'une honorable famille tourangelle. De cette dernière maison nous connaissons, en particulier, Jean Lasneau, seigneur de Chabert (1580), Charles Lasneau, demeurant également sur la paroisse de Saint-Saturnin et qui de sa femme Jeanne Lesmonnet eut, en 1588, un fils nommé Charles.

Le mariage de Victor et de Renée fut contracté avant 1579. Le premier août de cette année, « demoiselle Renée Lasneau, femme de M. le lieutenant conseiller du roy », tenait sur les fonts une enfant, « Renée, fille de René Saché, maistre joueur d'instrument de vent, ville et ressort de Tours ». A son tour, Victor Gardette, « conseiller du roy, juge et lieutenant général au siège présidial de Tours », fut plusieurs fois parrain au cours de l'année 1580.

La paternité spirituelle, suivant les expressions litur-

giques, était pour l'honorable magistrat comme les prémices d'une autre paternité qui lui tenait plus au cœur. « Le XVIII^e jour de juillet mil V^e IIII^{xx} et ung fut baptisé René fils de noble homme Victor Gardette, lieutenant général au bailliage de Touraine, et de damoy-selle Renée Lasneau, parrains noble homme de Lavendry, abbé des abbayes de L'Estoille et de Beaulieu, et noble homme Jehan Lasneau, seigneur de Chabert (?) marraine damoy-selle Françoise Cheguin, femme de noble Phelippes de Vyry (?) seigneur de Champ-Robin. »

L'année 1586 enrichit le foyer domestique d'un autre garçon ; le 21 février, on porta sur les fonts baptismaux Jehan, « fils de Victor Gardette, lieutenant criminel de ceste ville de Tours, et de damoy-selle Lasneau » ; le parrain cette fois encore était « Jehan Lasneau, seigneur de Chabert ». L'épouse du conseiller et lieutenant Victor Gardette fut à son tour marraine en janvier 1587. L'hiver suivant, elle mit au monde un fils qui reçut le nom de Victor à son baptême, le 6 février 1588. Nous avons déjà fait remarquer que la belle-mère, Jeanne Barguin, remplit le rôle de marraine en juin 1588 ; nous ajouterons qu'en ce même mois, le gendre tint sur les fonts un enfant de Charles Lasneau, son beau-frère.

Le printemps de 1589 allait combler les vœux les plus ardents en apportant une fille, à laquelle on donna le nom d'« Isabel », à son baptême, le 19 avril. La cérémonie eut lieu presque dans le sourd grondement du canon. Le rédacteur des actes paroissiaux, auxquels nous devons ces renseignements, a pris soin de faire remarquer que le 8 mai fut « le jour de la bataille des faulxbourgs de Tours ». Il s'agit de la lutte entre le duc de Mayenne et les troupes de Henri III.

A cette série d'enfants nous devons ajouter une fille dont l'acte de baptême nous a échappé. Au mois d'octobre 1589, nous voyons en effet comme marraine « Anne Gardette, fille de Victor Gardette, juge et lieutenant-gé-

néral ». Pour compléter ces indications empruntées aux sources religieuses, nous ajouterons que, de 1590 à 1593, on voit tour à tour marraine Renée Lasneau, et parrain Victor Gardette, « conseiller du roy, juge et lieutenant général au siège présidial de Tours ».

Nous ne saurions omettre de rappeler deux faits qui se rapportent à l'histoire de ce dernier. Le 3 août 1589, Victor Gardette, « conseiller du roy et lieutenant général en Touraine », apporta officiellement à la municipalité une lettre de Henri III, du 1^{er} août, dans laquelle le roi raconte l'attentat dont il a été l'objet de la part d'« un jeune jacobin ». En qualité « de conseiller du roi, juge et lieutenant général en Touraine », le 8 mai 1596, Victor Gardette, en la chambre du conseil du siège présidial de Tours, rendit une ordonnance destinée à réprimer les actes de vandalisme des protestants de Preuilly à l'égard de l'église abbatiale de cette localité (1).

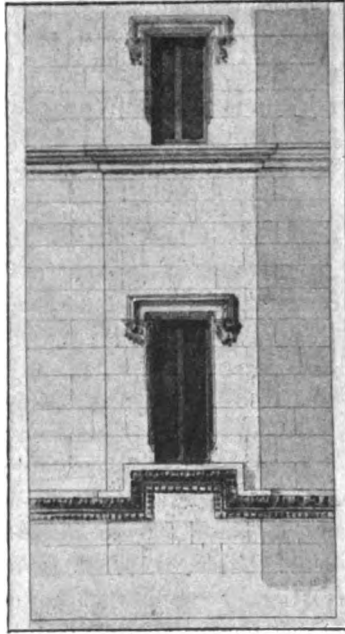
Le lieutenant général Victor Gardette quitta ce monde le 27 juillet 1616; il se trouvait alors à son château de Pierrefitte et fut inhumé dans l'église paroissiale d'Auzouer. Sa veuve lui survécut d'une quinzaine d'années, sans d'ailleurs conserver la maison de ville sous le toit de laquelle s'était écoulée une bonne partie de leur existence à l'un et à l'autre. Cette circonstance nous amène à dire ce que nous savons des origines de l'Hôtel, alors possédé par les Gardette.

II. — *L'Hôtel jusqu'à la famille Gouin*

L'édifice fut d'abord composé d'un corps de logis de forme rectangulaire allant de l'est à l'ouest, dont la principale entrée était au nord, ainsi que l'indique la

(1) *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XI, p. 50-51.

tour polygonale d'escalier qui dessert encore l'Hôtel. Sous les remaniements que la maison a subis, on devine bien cette construction moyenageuse avec ses murs épais, ses fenêtres à meneaux, ses toits élancés et ses lucarnes aux frontons triangulaires. La tourelle d'escalier en spirale est le témoin le plus autorisé de cette période, au sujet de laquelle nous ne possédons pas de document écrit. Je me trompe, l'épigraphie vient heureusement à notre aide et un archéologue éminent, Léon Palustre, avait relevé sur les murs de la tour une inscription avec une date, qui sont demeurées inédites et qui rentrent trop bien dans notre cadre pour que nous ne les transcrivions pas :



HOTEL GÖÜIN
Tour d'escalier du nord. Détail.

*Ne despende animum duris
Nec fide tutum dulcibus,
Sic utere tuo ut alieno non egeas*
1491

Si nous ignorons le nom du constructeur de ce premier logis, nous sommes du moins en mesure d'apprécier la sagesse des maximes suivant lesquelles cet honnête citoyen dirigeait sa vie. Une existence inspirée par cet esprit de courage dans l'adversité, de modération dans la prospérité et d'usage discret de la fortune n'a pas manqué d'être féconde pour les hôtes de ce toit et, par là même, utile pour la cité. Le trésor des vertus

domestiques ne constitue-t-il pas le patrimoine le plus précieux du foyer et la réserve la plus enviable pour les besoins du pays ?

Quoi qu'il en soit, avec sa silhouette élancée, ses ouvertures à croisillon et ses toits rehaussés de crosses végétales et d'animaux, l'Hôtel présentait la physionomie à la fois grave et pittoresque des habitations de la seconde moitié du xv^e siècle, encore assez nombreuses dans notre ville et sur lesquelles nous appelons toute l'attention des propriétaires et de l'administration. La Renaissance, que Charles VIII ramena d'Italie, je dirais presque sur les ailes de la Victoire, tant les arts trouvèrent leur compte à ce retour quasi triomphal, la Renaissance s'empressa de jeter sa dentelle de guipure sur l'austère vêtement de chevalier. De la tête aux pieds, des festons délicats se suspendirent comme d'eux mêmes sur toutes les saillies, pilastres, frises, corniches et frontons. La distribution générale fut modifiée en partie. La façade du sud, renouvelée et rajeunie par le ciseau des sculpteurs, fut augmentée d'avant-corps avec loggia, qui lui donnèrent l'aspect d'un palazzino italien. Sur le côté de la cour méridionale, on éleva une galerie reposant sur des colonnes d'ordre dorique. En même temps, la tourelle du nord fut dotée de la charmante porte avec frise du meilleur goût, tandis que le côté est de cette seconde cour recevait également une jolie galerie avec arcades et colonnes plus ornées que celles du midi, et dont on voit des restes intéressants. C'est à l'époque de Louis XII et de François I^{er} qu'il convient, semble-t-il, de rapporter cette modification. Mais nous nous garderons d'insister sur le côté architectonique, attendu que notre distingué collègue M. J. Hardion, qui a parfaitement restauré l'édifice, a bien voulu se charger d'exécuter cette étude technique avec la particulière compétence qui le caractérise. Nous ne saurions trop l'en remercier.

L'auteur de la métamorphose ne négligea pas de faire graver ses armoiries en bonne place, dans les clefs de voûtes et sur les frontons. Sous le ciseau des restaurateurs, du xvii^e siècle à nos jours, ces armes ont connu parfois des altérations, si bien que le croissant a disparu et que les trois trèfles se sont multipliés comme à plaisir et sont devenus un semis. Les trèfles, répandus ici et là sur les blasons, sous des formes et en nombre différents, ne sont manifestement qu'une altération du blason primitif, qui d'ailleurs se voyait encore de notre temps au tympan d'une lucarne. Ces armes étaient originellement : *d'argent à trois trèfles de sable et un croissant d'azur posé en abîme*.

Or, cet écu est précisément le blason de la famille Gardette. Nous sommes donc ici en présence, pour ainsi dire, de la signature même du fondateur ou du moins du reconstruteur de l'hôtel sous sa physionomie presque définitive. Nous verrons plus tard le motif de la réserve que nous faisons ici. Aussi bien, dans l'étude des textes et dans l'examen de l'édifice, tout nous incline à croire que l'auteur de ce travail fut René Gardette I^{er}, époux de Marguerite Hubaille.

Dans la seconde moitié du xvi^e siècle, les titres parlent avec une précision qui nous fixe définitivement et nous apprennent que l'Hôtel était la propriété et la demeure de René Gardette II et de Jeanne Barguin. A la mort de celle-ci, vers l'époque de Henri IV, la maison, ainsi que les autres domaines situés en Touraine, dont nous parlerons plus loin, passèrent aux mains de leur fils Victor, qui décéda, le 27 juillet 1616, à son château d'Auzouer et reçut la sépulture en l'église de cette paroisse, ainsi que nous l'avons vu précédemment. Si nous en jugeons par quelques détails d'ornementation, il semble que l'Hôtel ait subi, vers ce temps, une restauration en certaines parties. Nous n'avons

pas à suivre la carrière des enfants de Victor Gardette et de René Lasneau. Nous ferons seulement remarquer que l'un d'eux fut prévôt provincial de Touraine et grand prévôt de la connétablie de France, et qu'il mourut en 1667, d'après l'opinion communément admise.

Renée Lasneau éprouva, paraît-il, le besoin de chercher une consolation à son veuvage, en se retirant de l'agitation du monde dans la solitude de sa campagne d'Auzouer. Elle résolut de vendre son hôtel de la Grande-Rue; le contrat fut passé le 3 mai 1621. Ce jour-là, par devant M^e François Nau, notaire à Tours, « demoiselle Renée Lasneau, veuve de feu Victor Gardette, escuier, sieur de Pierrefitte, demeurant en la maison de m^e Hardouin Aublanc chanoine en l'église de Tours aux cloistres de lad. église tant en son nom propre que comme procuratrice de Jean Gardette, escuier, sieur de Pierrefitte et de Plessis-d'Auzouer, demeurant au dit lieu de Pierrefitte, et de Victor Gardette aussi escuier, sieur de Lizardière, demeurant à Paris, rue des Mauvaises Paroles, » « frères, enfants et héritiers seuls », réalisa un contrat avec « noble homme Gabriel Compain, sieur de la Tortinière, bourgeois et eschevin de Tours, y demeurant paroisse de Saint-Saturnin », en son nom et comme tuteur « des enfans de luy et deffuncte dame Jaquine Dubois, sa femme ».

Dame Lasneau vendit « une grande maison et appartenances assise sur la Grande-Rue, paroisse Saint-Saturnin, ayant sa sortye par le grand corps de derrière en la rue de Lange, allant en celle de Montfumier, consistant la d. maison en plusieurs corps de logis, deux d'iceux sur la Grande-Rue, ayant chacun une boutique et arrière-boutique, cours, caves, chambres hautes, greniers et combles; entre lesquels deux logis de devant est le portail et porte principale de l'entrée, la cour de la grande maison sise sur le derrière des deux maisons; composée icelle grande maison de salle, haulte chambre

au costé plusieurs autres chambres hautes tant au dessus qu'au costé, gallerye allant de la d. maison de derrière jusqu'à l'un des logis de devant, cabinets, garde-robes, estudes, greniers, vis montées et perron, avec les cuisines soubz icelles, puits, caves dud. logis, le tout couvert d'ardoise; une autre cour sur le derrière dans laquelle sont les escuryes et en icelle lad. sortie sur lad. rue de Lange ». Nous apprenons, par l'acte, que ces mmeubles étaient venus à feu le « sieur Gardette, de la succession de deffuncte dame Jeanne Barguin sa mère » ; il en a joui et, après son décès, la jouissance est passée à sa veuve et à ses enfants, Jean et Victor.

La maison et appartenances joignent « d'un long aux maisons du sieur Yves Laurancin et aux hoirs du defunct sieur Guill. Galland eschevin, d'autre long a dame Anne Charuau veuve de René Martin m^e appoticuaire et aux maisons de la veuve Robert Le Brethon à cause de l'acquet qu'elle a fait des héritiers de la veuve Desnoues » ; en arrière, à la rue de Lange et « aux logis des dames carmélites cy-devant appelé de Montifray ».

La rue dont il s'agit est celle qui porte actuellement le nom de Banchereau, famille qui a donné un maire à la ville en 1771. Elle s'appelait auparavant « des Carmélites », en raison du monastère de religieuses fondé au commencement du xvii^e siècle et dont on voit encore la chapelle et le couvent. La désignation de Montifray, donnée antérieurement, tient à ce que l'immeuble avait appartenu à la famille Barguin, alliée des Gardette et propriétaire du château de Montifray, paroisse de Beaumont-la-Ronce. L'appellation de Lange venait, comme il arrive d'ordinaire, soit de quelque enseigne, soit d'un notable du quartier.

Les bâtiments, sis « au fief et seigneurie de l'abbaye Saint Jullien », sont dits chargés vers celle-ci de « deux deniers tournoys de cens et devoir seigneurial par an

au jour accoustumé » ; ils jouissent du « droit de bang renfermé en la chapelle dedans l'église paroissiale de Saint-Saturnin à la charge de payer quarante sols à la fabrique », suivant le contrat fait entre feu Gardette et la fabrique le 18 décembre 1606.

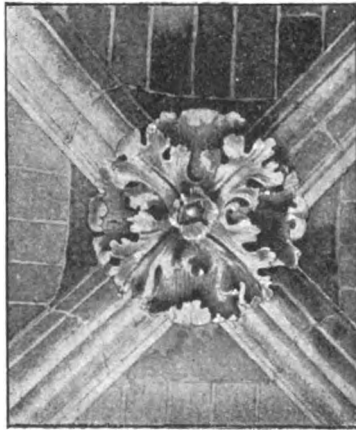
Le prix de vente arrêté pour les immeubles en question était de 30,000 livres. Sur cette somme la vendeuse avait déjà reçu 5,000 livres « en pièces de 16 sols », pour payer « partye des deniers de la consignation que Jean Gardette, sieur de Montiffault, a fait ou doit faire es mains du receveur des consignations du prix de l'adjudication à luy faite de la terre du Plessis d'Ozouer ». L'acheteur versa comptant 2,000 livres « en pièces de seize sols et deniers pistolles d'or », et s'engagea à verser 15,800 livres dans trois mois. Cette somme devait être employée à acquitter les « debtes » et hypothèques auxquels « son mari et elle sont obligez » ; le reste de la somme était payable un mois après le premier terme.

L'acte fut « passé en la maison canoniale du dit sieur Aublanc en présence de M^r Claude de Margot demeurant avec la d. damoiselle aux dits cloistres et M^e Nicollas Gaillard, prieur de Saint-Martin de Truies, demeurant aux dits cloistres ». La procuration, donnée à Paris par les enfants le 7 avril 1621, porte les noms de « Jean Gardette escuier, sieur de Montiffault et de Pierrefitte, gentilhomme ordinaire de la chambre du roy », et de « Victor Gardette escuier, sieur de Lizardière, ordinaire de la maison du roy, enfans et seuls héritiers de défunct Victor Gardette ». De son côté, le fermier général « du temporel de l'abbaye de Saint-Jullien, reçut 1,200 livres pour les droits de vente ».

C'est le 27 mai que l'acquéreur prit possession et saisine réelle selon l'usage, en allant et venant par la maison, ouvrant et fermant les portes et fenêtres, et « rompant du sarment et branches de la treille du per-

ron de devant et arbres estant en la cour de derrière ». Le 5 juin suivant, Jean et Victor Gardette, étant à Tours, ratifièrent le contrat par acte passé « en la maison de M. le doyen de Monsieur Saint-Martin aux cloistres de la dite église en présence de Claude Margot domestique de damoiselle Gardette et de Jean Pallu, clerc aux finances ». Un acte nous apprend qu'en 1623, la veuve Gardette demeurait « paroisse Saint-Venant aux cloistres de Saint-Martin ».

Avant de suivre plus avant les destinées de l'Hôtel entre les nouvelles mains qui viennent de le recevoir,



HOTEL GOÛIN
Façade sud. Clef de voûte
de l'avant-corps ouest.

nous dirons un mot du sort qui échet aux autres domaines des Gardette. La paroisse d'Auzouer avec ses campagnes légèrement mouvementées, ses cultures variées et ses maisons nobles entourées de hautes futaies, avait fixé le regard des Gardette. Le domaine de Plessis-Auzouer appartenait depuis fort longtemps à la maison de Fontenay, et c'est de Jacques de Lavardin que Victor Gardette l'acheta le 13 janvier 1594. Après le décès

de ce dernier, cette terre demeura successivement en la possession de sa veuve Renée Lasneau, morte en 1632, et de leur fils Jean. Ce domaine, saisi sur les héritiers de Jean Gardette, fut acquis en 1678 par l'écuyer François Fourneau, que l'on voit, en 1680, propriétaire du fief de la Lisardière, paroisse de Crotelles.

La terre de Pierrefitte, dont le nom tient à la présence d'un monument mégalithique, partagea le même sort. Après avoir appartenu à Pierre de Fontenay (1559) et à Jean de Lavardin (1569), elle devint la propriété de Victor Gardette et de son fils Jean Gardette ; François Fourneau l'acquit en l'année 1678. En qualité de seigneur de Pierrefitte, Victor Gardette éprouva le désir d'avoir dans l'église d'Auzouer une chapelle sur laquelle il pût placer ses armoiries. Le 11 novembre 1587, Jacques de Lavardin, seigneur de Plessis-Auzouer et de Bourret, accorda son consentement auquel vint s'ajouter celui du conseil de fabrique. Mais des travaux à la partie méridionale du vaisseau retardèrent la construction de la chapelle, qui fut bâtie en 1613. A cette occasion, Victor Gardette fit une fondation de quatre messes annuelles et d'un salut le jour de la Fête-Dieu, moyennant une rente de six livres à prendre sur la seigneurie de Pierrefitte¹. Le château, avec ses trois corps de logis en fer à cheval, ses robustes tours et ses douves en partie conservées, garde une physionomie imposante. Autour du noyau primitif de la construction, qui se rattache au moyen âge, on constate l'œuvre des châtelains du xvii^e siècle et vraisemblablement des Gardette. Actuellement cette belle résidence appartient à M. le marquis de Frémur, qui garde avec un soin jaloux le culte des nobles souvenirs.

Nous reprenons l'histoire de l'Hôtel au point où nous l'avons laissée pour visiter les domaines des Gardette à Auzouer et assister aux derniers moments de Victor et de sa femme. Le nouvel acquéreur, Gabriel Compain, transmet la maison de ville à ses héritiers. De Gabriel, l'Hôtel vint aux mains de « noble » Victor Compain. Ce dernier épousa, en premières noces, demoiselle Françoise

(1) C. de Busserolle, *Dictionnaire d'Indre-et-Loire*, art. *Plessis-Auzouer et Pierrefitte*.

Rochais, dont il eut des enfants ; en secondes noces, ils s'unirent à Claude Perdreau, qui lui donna un fils nommé Claude. Victor Compain ne conserva pas le logis pour son usage personnel ; le 23 avril 1677, il le bailla à Nicolas Boicet, marchand bourgeois, pour 850 livres de rente annuelle. L'acte porte que pour entrer dans la maison « il y a une grande allée et une cour », et qu'elle comprend des caves voûtées, offices et cuisine, une salle au-dessus servant de magasin, une grande chambre, à côté un perron pour y monter, plusieurs chambres hautes au-dessus, et au côté une galerie qui va des dites chambres jusque derrière, enfin une autre cour en arrière dans laquelle sont les écuries, avec une sortie sur la rue de Lange. Au mois d'août 1677, le sieur Compain de la Tortinière vendit pour 17,000 livres les deux maisons situées sur la Grande-Rue, actuellement rue du Commerce. A l'hiver de 1680, Compain fit au sujet de la galerie un arrangement avec Antoine Binault, qui devait payer 550 livres au propriétaire.

Victor Compain était décédé en 1693, époque à laquelle, à partir du 5 septembre, des experts furent chargés de faire l'estimation des immeubles de la succession. Dans l'inventaire, il est question de deux maisons. La première comprend trois étages avec cave et grenier sur la rue, avec un rez-de-chaussée, une salle de 30 pieds de long sur 13 pieds de large, couverte d'ardoises sur charpente « en mauvais estat », les chambres étant « au-dessus de la boutique du rez-de-chaussée et partie sur l'allée du logis appartenant au sieur Nicolas Pommyer » ; elle fut évaluée 3,000 livres. Le second « corps de logis à trois étages joignant celluy cy dessus du costé d'abas, un passage entre deux qui sert pour le logis du dict sieur Pommier, qui est sur le derrière », avec une cave sous la maison et une autre « sous la court du sieur Pommier », avec couloir voûté d'une cave à l'autre, un escalier de pierre à deux noyaux ; au rez-de-chaussée,

boutique sur la rue de 30 pieds de long sur 14 pieds de large. Cette maison fut aussi estimée 3,000 livres.

Des deux habitations, l'une était occupée par Floreau, libraire, et l'autre par le sieur Pommier, marchand. En outre, la succession comprenait une closerie avec maisons et terres à Saint-Georges-sur-Loire, qui fut estimée 8,000 l. Quant à l'Hôtel, c'est le 1^{er} septembre 1703 qu'il fut vendu par licitation entre la veuve et les héritiers de Nicolas Pommier, dont Neau Viot, marchand, et sa femme Françoise Pommier. L'acquéreur fut Gilles Douineau, « marchand, paroisse de Saint-Denis à Tours, » moyennant 9,330 livres. Il prit possession trois jours après, « en présence de Robert Montallée, marchand tapissier, et Pierre Pellechet, marchand bonnetier, proches voisins ». Suivant l'acte, le logis comprend quatre caves voûtées sur la cour, l'entrée à porte cochère sur la Grande-Rue, « deux autres caves voûtées à cheminée servant l'une de cuisine et l'autre de bûcher, une décharge proche le puits qu'on va sous la cour, et au bout une petite voûte servant de fruittier, plus dans la dite cour une gallerie portée sur cinq colonnes de pierre dure » ; les bâtiments sont dits « couverts d'ardoises et de plomb ».

Gilles Douineau vit les honneurs venir à lui avec la fortune. Il occupa les charges d'échevin, de conseiller du roi et de trésorier de France au bureau des finances de Tours. Ses immeubles consistaient en plusieurs terres, en particulier celles de Charentais, de la Ménardièrre et de la Pictière. Sa femme se nommait Anne Huet.

A l'époque qui nous occupe, l'Hôtel avait une partie de ses murailles imprégnées d'humidité et par trop riches en salpêtre. Pour se défendre contre les ouvriers, le propriétaire fut obligé de recourir à la protection du grand maître de l'artillerie, par l'intermédiaire de M. Micault, contrôleur général des poudres

et salpêtres de France. A l'été de 1707, il obtint la lettre suivante dont l'original est conservé dans les archives de la famille Gouin :

« Louis Auguste de Bourbon, par la grâce de Dieu prince souverain de Dombes, duc du Maine et d'Aumale, comte d'Eu, pair de France, commandeur des ordres du roy, lieutenant général des Suisses et Grisons, gouverneur et lieutenant général pour sa Majesté dans ses provinces du haut et bas Languedoc, grand maître et capitaine général de l'artillerie de France, nous deffendons très expressément à tous salpestriers de quelque qualité et condition qu'ils soient d'entrer dans la maison du sieur Douinot, sise à Tours, dans la Grande-Rue, pour y fouiller et faire œuvres de salpêtre, attendu que nous avons pris et mis la dite maison avec ses appartenances et dépendances en la protection et sauvegarde du roy, sous peine aux contrevenans de punition corporelle, et afin que personne n'ose prétendre cause d'ignorance nous avons permis au dit sieur Douinot de faire mettre et afficher nos armes et pannonceaux aux lieux plus éminens de la maison. Fait à Versailles le dix septième jour de juin mil sept cens sept. (*Signé*) Louis Auguste de Bourbon ».

La ville était divisée, on le sait, en plusieurs fiefs et l'Hôtel relevait féodalement du fief de l'abbaye de Saint-Julien, auquel nous voyons le propriétaire faire sa déclaration obligatoire pour le « corps de logis dans lequel il fait sa demeure » et comprenant, outre les caves, « une cuisine voultée avec office voulté en costé et diverses pièces, » pour laquelle maison il doit aux religieux deux deniers de cens annuel.

Gilles Douineau, conseiller du roi et échevin de Tours, avait cessé de vivre au mois de février 1738 ; il était décédé en son Hôtel et l'inventaire commença le quatre dudit mois. La succession revenait à Gilles Douineau,

« écuyer, seigneur de Charentais, La Menardière, la Pictière et autres lieux, conseiller du roy, président trésorier de France au bureau des finances à Tours, demeurant paroisse de Saint-Pierre du Chardonnet » ; à « Michel Douineau, sieur de Vaudour, marchand bourgeois, d' paroisse de Notre-Dame de l'Ecrignole » ; à « Pierre Taschereau, seigneur des Pictières, la Cour d'Avon et autres lieux, chevalier de Saint-Louis, lieutenant du grand maistre de l'artillerie de France demeurant paroisse de Saint-Venant, à cause de sa femme Anne Douineau ».

Une autre, Jeanne Douineau, avait épousé Charles-Jérôme Levesque, chevalier, seigneur de Grandmaison, et leur décès fit orphelines Anne-Françoise et Angélique Levesque de Grandmaison ; la tutelle fut exercée par l'oncle, Charles Levesque, chevalier, seigneur de Chilly, demeurant à Orléans. Il y avait enfin Jacques Bernard, chevalier, seigneur de Conan et autres lieux, demeurant à Blois, par suite de sa femme Marie Douineau ; Claude-François Bouet, chevalier, seigneur de La Noue, capitaine au régiment de Bourbonnais, en raison de son épouse Louise Douineau, enfin Pierre Douineau du Clos, « interdit », « tous seuls héritiers de leur père et mère, beau-père et belle-mère et ayeul ».

Sur l'initiative du trésorier Gilles Douineau, le 6 mars, un jugement fut rendu en vue de faire évaluer les immeubles de la succession. Les experts estimèrent l'Hôtel 16,000 livres, en ajoutant que la maison « ne peut-être divisée sans perte et grosse dépense », et, le 18 mars, un jugement du baillage ordonna que la maison sera « licitée entre les parties comme entre cohéritiers » et adjugée au plus offrant.

Dans une réunion par devant notaire, le 20 mars, les héritiers, par eux-mêmes ou leurs procureurs, décidèrent de faire « imprimer des placards » destinés à être lus aux prônes ou affichés ; les enchères seront

reçues le 1^{er} jeudi après la 3^e publication ; l'adjudicataire paiera le censif dû à Saint-Julien et versera le prix de vente à Gilles Douineau, qui le répartira « à chacun desdits héritiers » ; cependant il pourra, s'il le préfère, « garder vers luy la part des mineurs jusqu'à leur majorité, et de l'interdit jusqu'à ce qu'il ait trouvé un employ convenable, en payant l'intérêt à raison de cinq pour cent ».

L'acte de mise en vente fut confié à l'impression et comme cette pièce, extrêmement rare, décrit la maison par le détail, nous en donnerons la reproduction intégrale aux annexes. Le document est d'autant plus précieux que jusqu'à cette époque, l'Hôtel avait subi peu de changements et que depuis lors il a été l'objet de plusieurs modifications en vue de l'aménagement.

Toutes les formalités remplies, après deux adjudications estimées insuffisantes, « par licitation entre cohéritiers où les étrangers sont reçus », en l'étude M^e Gervaise, notaire, le 28 mai 1738, l'immeuble fut adjugé pour la somme de 18,150 livres. L'acquéreur était le sieur Henri-François Gouin, négociant à Tours, « demeurant paroisse de Saint-Pierre-du-Boile ». La somme fut « payée comptant » par l'adjudicataire, qui d'ailleurs déclara qu'il y avait « 15,000 livres, procédant des deniers du sieur Pierre Douineau du Clos et qu'il a empruntés conjointement avec son épouse, suivant le contrat de constitution passé ce jour ».

Le 19 juillet, le père jésuite Loyer, « procureur du collège royal de Tours auquel est unie l'abbaye de Saint-Jullien », reçut de M. Gouin 504 livres, au lieu de 756 livres « qui reviennent au collège pour la moitié des lots et ventes, remise faite du tiers en faveur de l'acquéreur ». D'autre part, le 5 août, frère J. Roüaud, « prieur de l'abbaye de Saint-Julien », reçut également 504 livres pour la seconde moitié, avec la même remise

et « sans préjudice des droits seigneuriaux et féodaux ». Les deux quittances sont écrites dans la marge de l'acte de vente. Le 5 février 1739, Henri-François Gouin prit possession du logis en accomplissant tous « actes requis et nécessaires à prendre possession » et paya 40 livres pour le « remboursement des controlles et vacacions ».

L'Hôtel ne sortira plus de la famille dans laquelle nous venons de le voir entrer et, comme celle-ci a joué en Touraine un rôle considérable, nous avons le devoir de donner quelques éclaircissements sur ses origines et sur son histoire.

III. — *L'Hôtel et la famille Gouin.*

La famille Gouin, d'après ses titres et ses traditions, est originaire de la Bretagne, de Rennes ou des environs. Elle y était honorablement connue et, lors de la vérification des titres nobiliaires bretons en 1531, elle fut maintenue dans ses droits et ses armoiries : *d'azur à la croix tréflée d'or*. L'un de ses membres vint se fixer en Touraine, à Preuilly, où il paraît en 1610 : son nom était Antoine Gouyn ou Gouin. Sa profession de négociant donnait l'aisance au foyer que son épouse, Madeleine Jubert, dota de plusieurs enfants. On y comptait une fille, qui s'unit à Duplye, et trois fils, dont l'un fut curé à Preuilly, un autre m^e chirurgien et bourgeois de Tours (1686), et Pierre qui s'établit à Paris. Dans la série des curés de Preuilly, on remarque Louis Gouyn, curé de Notre-Dame (après 1609), et Antoine, curé de Saint-Mélaine (1665) (1).

En la personne de Jacques Gouin, m^e chirurgien, la famille se fixa sur les bords de la Loire, qu'elle ne quit-

(1) C. de Bussierolle, *Dictionnaire d'Indre-et-Loire*.

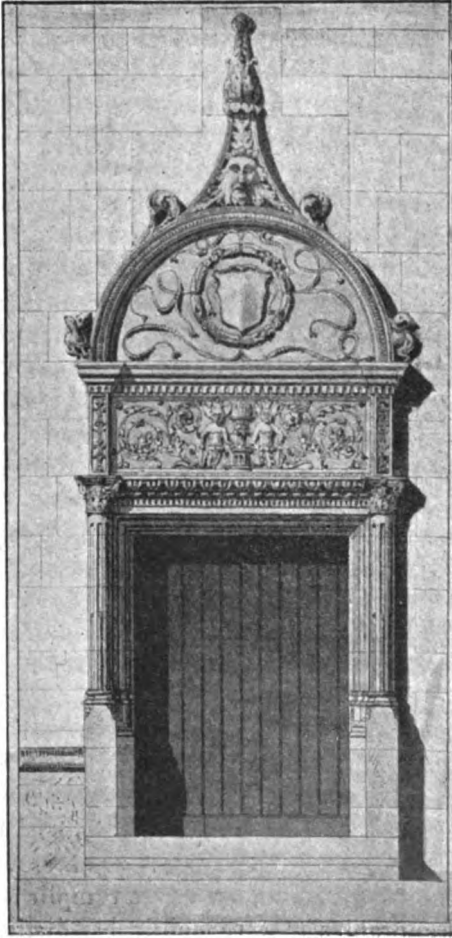
tera plus. D'un premier mariage avec Marthe Toytault, il eut François, Antoine et Joseph; ce dernier, également chirurgien, épousa Madeleine Guérineau en 1680. Après la mort de sa femme, Jacques contracta une seconde union avec Anne Brunet, qui mit au monde deux fils, Henri et un autre, lequel fut seigneur des Ormeaux. Par contrat du 23 novembre 1684, Jacques Gouin vendit à Pierre Menard, seigneur d'Yzernay, une maison sise sur la Grande-Rue. Le 10 janvier 1686, Henri Gouin, qui avait embrassé le notariat, épousa Françoise Maillard. Celle-ci donna le jour à Henri-François, né le 16 octobre 1686 et décédé le 27 juillet 1748, et à Anne, morte en février 1755. La carrière de négociant fut suivie par Henri-François Gouin, qui, le 7 juillet 1721, unit son existence à celle de Marie-Anne Boisseau.

Le xviii^e siècle, par ses idées plus libérales et ses initiatives plus fécondes, offrait aux tempéraments généreux le moyen de développer les ressources de leur activité. L'étoile de la maison Gouin connut dès lors une ascension ininterrompue, de pair avec les familles les mieux posées, et son éclat n'allait pas tarder à dépasser les frontières de la Touraine pour atteindre les limites même de la France.

Henri-François Gouin, doué d'une intelligence ferme et d'une volonté résolue, eut de sa femme trois enfants : Henri-Pierre, né le 8 février 1732, Pierre-Bonaventure, né le 30 septembre 1733, mort en 1811 sans postérité et qui fut sieur de la Boissière, et Geneviève-Marguerite (10 septembre 1736); cette dernière donna sa main à du Bault et décéda en 1807.

Nous connaissons maintenant la famille des nouveaux possesseurs de l'Hôtel. Le 11 février 1739, à la demande de l'acquéreur, un procès-verbal de l'état des « réparations nécessaires pour la rendre commode » fut dressé par Leonard, greffier, « entrepreneur des ouvrages du

roy, » et par Claude Mansart, m^e charpentier. « La



HOTEL GOÛIN

Façade nord. Porte Renaissance de la tour d'escalier.

cuisine et le salon à costé, y lisons-nous, sont très
sombres et très humides, et pour rendre ladite maison

logeable et plus commode il serait nécessaire de fixer la cuisine sous la gallerie dans la cour de devant en entrant à main droite, pourquoy boucher une des arcades, y faire une cheminée, qui sera élevée jusqu'au plancher attendu qu'on se servira d'un ancien tuyau qui est dans le cabinet au-dessus ; faire au quatrième pilier un mur de refend, une porte et trois croisées dans la façade, carreller à neuf toute ladite cuisine, y faire un potager, mettre un contre feu de fonte de fer » (1).

Le 20 février 1742, Henri Gouin remplissait son devoir féodal envers la « chastellenie et seigneurie de l'abbaye de Saint-Jullien » en faisant l'aveu et déclaration de son hôtel, au devoir de deux deniers de censif « au jour de Saint-Brice ». Cette déclaration reproduit à peu près textuellement l'acte de vente de 1738, aussi nous bornerons-nous à mentionner les variantes de nature à nous fournir quelques nouvelles indications : « Au bout du costé du midy et communiquant de la cour de devant dans la cuisine sont *huit* marches » au lieu de douze. La salle au-dessus de la cuisine est dite avoir « 20 pieds de long sur 20 pieds de large, le plafond de menuiserie ». La gallerie au midi n'est plus dite « carrelée de carreaux blancs et ardoises ».

Dans la seconde moitié du xviii^e siècle, l'Hôtel reçut diverses modifications au point de vue de l'aménagement. A Henri-François Gouin succéda, comme héritier, son fils Henri-Pierre Gouin, aussi négociant. Celui-ci, marié le 27 mai 1757 à Marie Le Roux, devint le chef d'une nombreuse famille, appelée à remplir les carrières les plus honorables et à recueillir les distinctions les plus flatteuses. Il eut trois garçons : Henri, Alexandre et Augustin, ainsi que trois filles : Anne, Agathe et Geneviève. Anne-Marie-Céleste (1759) épousa Jacques

(1) Cf. Etat aux pièces annexes.

Boësner de Clairvau; Agathe-Charlotte-Pauline (1764) s'unit à Pierre-Charles Gondouin, notaire à Paris; Geneviève-Justine-Chantal (1769) se maria à de Tourailles, de Chartres. Henri-Pierre Gouin modifia la physionomie de la façade nord de l'Hôtel, en construisant, en 1766, le grand corps de bâtiment qui est au levant, et sous lequel paraissent les restes d'une intéressante galerie Renaissance.

Les relations de propriété amènent nécessairement quelques difficultés, mais avec M. Gouin elles s'aplanissaient d'elles-mêmes. C'est ainsi qu'en 1758 nous le voyons faire un arrangement avec M. Bizot, son voisin à l'est, à propos d'une cheminée que celui-ci veut édifier dans « un petit cabinet dépendant de la maison qu'il occupe et faisant partie d'une galerie qui règne le long de la cour de la maison du sieur Gouin, le surplus de laquelle galerie sert de cuisine audit sieur Gouin, comme il est nécessaire de percer les plancher et couverture de la galerie au-dessus dudit cabinet ». L'acte déclare que les deux maisons ont appartenu jadis au même propriétaire.

Henri-Pierre Gouin mourut le 5 juillet 1782, laissant la maison « en indivis » à ses enfants, dont deux mineurs, Geneviève-Justine et Augustin-Raymond. La veuve Anne-Marie-Renée Le Roux fut tutrice de ces derniers, et c'est à ce titre que le 29 décembre 1787 nous la voyons faire la déclaration féodale à l'abbaye de Saint-Julien. Cette pièce, que nous donnons aux annexes, renferme des détails intéressants au sujet de la distribution de l'Hôtel à la fin du XVIII^e siècle.

L'Hôtel demeura entre les mains de Henri-Jacques. Né le 14 février 1758, et marié le 15 mai 1781 à Madeleine-Rose Moisant, Henri-Jacques-Marie Gouin eut l'honneur d'inaugurer l'entrée de la famille dans les fonctions publiques, qu'elle ne cessa dès lors d'occuper avec une compétence et une activité remarquables. Il

fut membre du conseil municipal, maire de Tours en 1795, président du tribunal de Commerce et député du département d'Indre-et-Loire en 1815; deux élections successives lui confirmèrent le mandat législatif, et la croix de la Légion d'honneur récompensa les services importants de l'homme public (1). Les traditions d'honneur furent continuées par ses quatre fils Henri, Charles, Edouard et Jules. De son côté Augustin-Raymond (1770) eut de sa femme Madeleine-Henriette Du Bernad : Jeanne-Caroline, Henri-Raymond, Elisabeth-Sophie et Auguste-Francis (1802+1869); ce dernier occupa le siège de président au tribunal de Brest.

Nous devons suivre tout particulièrement la descendance de Alexandre-Pierre-François, né le 19 juillet 1760 et mort le 17 mai 1832. De son union avec Marie-Madeleine Benoist de la Grandière, bénie le 22 août 1785, dans la chapelle du château de la Plaine, naquirent quatre enfants : Alexandrine-Stephanie (1788+1837), qui épousa Edouard Gouin; Alexandre-Henri, auquel nous reviendrons; Anne-Henriette (1794+1864), mariée à Charles Gouin, et Frédéric (1801+1868), qui s'unit à Adrienne Dimier. Le chef de famille vécut, nous l'avons dit, jusqu'au mois de mai 1832. C'est en l'année 1809 que Alexandre-Pierre Gouin devint par héritage propriétaire de la charmante maison évaluée alors 36,000 livres.

L'Hôtel Gouin fut, au commencement du dernier siècle, le théâtre d'un épisode tragique dont le héros nous a raconté lui-même les diverses circonstances dans le tome VI de ses Mémoires. Napoléon I^{er} avait vu pâlir son étoile et la Grande Armée avait, hélas ! trouvé un linceul dans la neige des steppes de la Russie. Au retour,

(1) Ses armoiries *d'azur à la croix tressée d'or* sont mentionnées par M. Lambron de Lignim dans son *Armorial des maires de Tours* (p. 74), et par M. de Busserolle, dans l'*Armorial de Touraine* (p. 425).

quel spectacle douloureux que ces « quelques rares tambours battant sourdement, comme dans un convoi, devant quelques files allongées de soldats mornes, dont les uniformes en lambeaux couvraient à peine les membres à demi gelés ! » Cependant l'empereur vaincu, mais pas encore dompté, avait résolu, en vue d'une nouvelle campagne, de lever dix mille hommes de cavalerie divisés en trois corps et qui, sous l'apparence d'enrôlement volontaire, formeraient des Gardes d'honneur. Pour la réussite de l'entreprise, Napoléon comptait grandement sur les souvenirs glorieux de l'ancienne Garde, sur le choix de l'uniforme, sur la perspective des grades d'officiers, non moins que sur le prestige de son nom et le zèle de ses préfets.

Au printemps de 1813, le général de Ségur, justement investi de la confiance du souverain, reçut l'ordre de constituer le troisième corps à Tours, devenu le chef-lieu d'une division militaire. Le général fit appel au concours d'« un maire commode, d'un préfet spirituel, actif, et d'une population riche et douce ». On lui fournit des logements pour ses trois mille hommes et chevaux, soit en ville, soit dans les faubourgs et dans l'abbaye sécularisée de Marmoutier, et on lui promit la création d'un quartier de cavalerie. Quant au général lui-même, il reçut pour demeure l'Hôtel Gouin. « La maison, écrit-il, est située entre cour et jardin. La grande porte, surmontée d'un bâtiment, ouvrait au midi sur une petite rue aboutissant à la grande rue. Au fond de la cour s'élevait le corps de logis principal, dont la façade opposée se développait au nord et sur un jardin. Ce jardin finissait au quai de la Loire, proche du pont. Le troisième côté de cette maison la liait au bâtiment de la porte cochère : il avait vue au levant sur la caserne, la cour et la prison de la gendarmerie, lesquelles séparaient ma maison de la grande rue de Tours. Cette aile formait le fond de la cour de cette caserne dont la porte d'entrée ouvrait

sur la grande rue ; j'habitais le premier étage au fond de la cour. Un escalier de pierre, pratiqué dans une tourelle, conduisait dans une première pièce, puis, à droite, dans une très vaste chambre à coucher : c'était la mienne. Les fenêtres de celle-ci et celles d'un cabinet attenant, formant une aile saillante, donnaient sur le jardin. La croisée d'un troisième cabinet, formé par l'alcove ouvrait sur la cour des gendarmes ; il en était de même de plusieurs autres croisées du premier et du rez-de-chaussée de l'aile en retour. »

Grâce à l'intelligence supérieure, aux aptitudes remarquables non moins qu'au dévouement et à la bonté du général, au respect et à l'affection dont il était entouré, l'organisation se fit sans encombre durant les premiers mois. Les difficultés surgirent le jour où arrivèrent des détachements venus de régions éloignées, Basques, Gascons, Bretons et Vendéens. Le contingent vendéen fut logé dans l'église de Saint-Julien alors transformée en vaste écurie. Les traditions de « volontaires » tels que d'Elbée, Charette, Marigny et maints autres, les regrets du foyer où la vie s'écoulait doucement dans le calme du labeur quotidien et de l'affection familiale, la discipline rigoureuse à laquelle il fallut s'astreindre, au lieu des libres chevauchées à travers les solitudes du Bocage, la perspective de nouvelles guerres et des souffrances qu'elles entraîneraient après elles, l'opposition entre les opinions politiques et religieuses des nouveaux venus et les idées nouvelles dont le drapeau semblait bien plus celui de l'empereur que de la patrie, tout cela était de nature à fomentier des germes de conspiration que La Roche-Jaquelin se chargea de développer, sur les bords de la Loire aussi bien que sous le toit de la chaumière vendéenne, non sans avoir sondé le terrain par une visite faite, à Tours, au général de Ségur, trop attaché à son devoir pour se prêter à aucune tentative de complot.

Le troisième corps des Gardes d'honneur, outre le grand et le petit état-major, comprenait dix escadrons de chacun deux cent cinquante cavaliers, escadrons qui partirent successivement au fur et à mesure de leur préparation. Au commencement d'octobre, il restait à Tours huit cents hommes environ qui n'attendaient qu'un signe du quartier impérial pour se mettre en route. Le général mettait la dernière main à l'organisation en ne négligeant aucun des moyens inspirés tout à la fois par la fermeté et par la bienveillance, lorsque des ordres partis des ministères de la guerre et de la police lui intimèrent d'envoyer immédiatement à Paris cinq gardes accusés de complot, sans d'ailleurs leur adresser la moindre question.

Quatre des inculpés furent expédiés sans embages, mais il n'en fut pas de même du cinquième, de M. de La Coste, jeune homme d'environ vingt ans, d'un aspect doux, de mœurs agréables et de haute stature, que le général détenait chez lui en attendant le moment du départ. Cinq ou six camarades, à la tête desquels se trouvait Desnetumières, sorte de colosse au tempérament violent et au cerveau mal équilibré, résolurent, après libations abondantes, d'empêcher le départ de La Coste en envahissant le domicile du général. Informé par la police du danger qui le menaçait, celui-ci n'eut que le temps de mettre sa maison à l'abri d'une surprise. Mais laissons la parole à M. de Ségur, chez lequel le talent de l'académicien n'enlève rien à la bravoure du soldat.

« Pour obvier à tout, dit-il, et ne pas avoir le plus grand tort pour un chef, celui de n'être pas le maître chez lui, je fis armer et venir chez moi un sous-officier et deux gendarmes ; j'ordonnai qu'on fermât ma porte cochère ; je postai l'un des gendarmes dans une cour, l'autre au pied de l'escalier, avec la consigne d'interdire l'entrée à tout venant. Un brigadier bien armé,

celui qui devait emmener La Coste à Paris, était déjà dans ma chambre. Quant au maréchal des logis, j'examinai l'amorce de son pistolet, puis je le plaçai lui-même dans la première pièce, à la porte même de ma chambre, avec la consigne suivante : « Vous empêcherez d'entrer ! Si l'on insiste, menacez ! Si l'on veut vous forcer, tirez sans hésiter ! »

« Cependant les exaltés envahissent la cour, se saisissent de l'aide de camp qu'ils renferment dans un réduit et s'élancent vers la chambre du général. Sous leur poussée, « l'un des battants s'ouvrit avec violence, et Denestumières, continue M. de Ségur, parut devant moi, pâle, l'air furieux, égaré, un sabre nu pendant à son poignet par la dragonne, et à cette même main un pistolet qu'il me porta brusquement au front, en me criant : « Général, rendez-moi La Coste ! »

« J'avais à peine eu le temps de mettre le sabre à la main en lui ordonnant de se retirer qu'il lâcha le coup. Ma figure en fut brûlée et criblée de poudre, j'étais presque aveuglé ; mais un mouvement de tête que je fis à propos me sauva, je n'eus de blessé légèrement par la balle que l'oreille gauche. Toutefois presque renversé par la commotion, je me retins d'une main au battant de la porte, tandis que de l'autre je poussai dans l'entrée quelques coups de pointe ; mais Denestumières profitant de l'incertitude que mon aveuglement momentané donnait à mes coups, passa à côté de mon sabre et m'attaqua avec le sien.

« Je recouvrai en cet instant l'usage de mes yeux et saisis au collet cet écervelé qui, sans balancer, me saisit de même. Alors luttant corps à corps, nous nous serrâmes de si près que nos armes devinrent inutiles. Pendant quelques moments ce fut moins un combat qu'une lutte, où Denestumières, plus grand et plus fort que moi et me poussant devant lui, eut l'avantage. Nous passâmes ainsi devant le brigadier de gendarme-

rie qui attendait ma dépêcho. Retiré dans mon alcôve, il y restait témoin immobile de cet attentat. Indigné, je lui criai : « A moi donc, malheureux ! » Mais, soit frayeur, ou qu'il eut aperçu le second de Denestumières, il s'élança vers la porte et disparut.

« Cependant blessé, à demi aveuglé par la poudre, luttant contre Denestumières et forcé d'observer en même temps La Coste, je perdais du terrain. Quant à ce prisonnier, il s'agitait, il gesticulait dans l'embrasement de l'une des fenêtres, en s'écriant : « Ah ! mon Dieu ! Est-ce possible ? quelle horreur ! » et il demeurait neutre, ne pouvant se décider ni à fuir, ni à se joindre à une attaque contre un chef qui l'avait comblé de bontés, ni à le défendre contre un ami qui se sacrifiait pour sa délivrance. Rassuré de ce côté, je redoublai d'efforts ; et, quoique déjà repoussé jusqu'auprès de ma cheminée, je serrai de plus en plus près mon adversaire. Je cherchais ainsi à gagner du temps quand, derrière moi, le bruit de la détente d'une batterie de pistolet me fit tourner la tête : c'était Bargain, le second de Denestumières. Son pistolet ne prenant point feu, il venait de me manquer entre les épaules, à bout portant. Je menaçai cet assassin de la voix et des yeux, seules armes dont je pusse faire usage, et il se déconcertait, lorsque Denestumières lui cria : « Recommence donc, lâche ! » Et le misérable, armant de nouveau son pistolet, vint, d'un air égaré, l'appuyer sur ma poitrine et le tirer une seconde fois, mais encore inutilement.

« En ce moment, enfin, reparait un des quatre gendarmes. Sans doute, l'idée de se trouver en butte à la révolte de tout un corps les avait d'abord effarouchés ; mais, assurés qu'il ne s'agissait que d'un crime isolé, ils reprenaient courage. Celui-ci courut sur Bargain, fit feu sur lui, le blessa, le mit en fuite et sortit de ma chambre en le poursuivant, au lieu de me débarrasser de son complice. Me voilà donc encore resté seul aux

prises avec Denestumières, toujours à la merci de La Coste, qui, par bonheur, s'en tenait à continuer ses exclamations ; il ne cherchait pas même à s'échapper. Mais dans ce dernier conflit nous étions parvenus à dégager nos sabres, et chacun de nous s'en servant aussitôt, en porta la pointe au corps de son adversaire. En même temps nous nous regardâmes dans les yeux, avec cette contraction des traits qui accompagne toujours plus le coup qu'on va porter que celui qu'on va recevoir.

« Pendant que Denestumières, plus étonné de son action que du danger, hésitait, Geoffroy, un jeune valet de chambre que j'avais élevé, accourut au travers de la fumée, passa derrière Desnestumières, saisit la lame de son sabre et la rabaissant vivement sur son genou, il la brisa. Alors, par une singulière fatalité, lui aussi retourna dans la pièce précédente et courant se joindre à ceux qui arrêtaient Bargain, il me laissa seul avec mon prisonnier et Denestumières.

« Mais la crise était arrivée à son terme. Denestumières, désarmé, s'était dégrisé tout à coup. « Ah ! mon Dieu, s'écria-t-il, vous êtes couvert de sang ! Je suis un scélérat ! Tuez-moi, je vous en conjure, tuez-moi donc ! » La pointe de mon sabre était encore engagée dans le dolman de ce malheureux jeune homme. Je la retirai, il n'avait plus d'armes ; et puis, en toute vérité, je ne lui en voulais pas, connaissant bien la folie de sa pauvre tête, persuadé que son attentat, sans préméditation, était presque involontaire, et sûr que, pour le moindre sujet, il se serait fait tuer pour moi un moment avant ce crime, comme il voulait l'être par moi un moment après. C'est pourquoi, jetant mon sabre sur une table ronde qui occupait le milieu de cette pièce, je me contentai de lui répondre : qu'il était bien question de sa vie ou de la mienne, qu'il s'agissait du corps entier dont il venait peut-être d'entacher l'honneur ! Et aussitôt, ainsi désarmé, j'allai étancher mon sang et épon-

ger mes yeux pour m'assurer que l'un d'eux n'était point crevé, et pour effacer, s'il se pouvait, les traces de cet événement, espérant pouvoir le renfermer chez moi ou, du moins, en dissimuler la gravité. »

Les choses ne pouvaient en rester là. L'enlèvement de l'aide de camp, l'arrestation de Bargain et les réflexions de l'autorité civile et militaire décidèrent le général à faire emprisonner La Coste et Denestumières. Comme les esprits n'étaient pas calmés, le général se montra en public et adressa aux gardes une admonestation qu'il termina par le cri de *Vive l'Empereur !* auquel on répondit par celui de *Vive le général !* et La Coste fut dirigé sur Paris. Tout rentra dans l'ordre, non sans d'ailleurs que le drame ne fût agrémenté d'une surprise. La nuit suivante, soudain du bruit se fit entendre dans l'Hôtel, du côté du jardin et vers le cabinet qui renfermait la caisse du régiment, et dont « les murailles extérieures garnies de treillage étaient accessibles à une escalade ». Décidément l'émeute recommençait, à en juger par le vacarme qui allait croissant.

« Je me levai donc, reprend le général; j'allai arracher mon aide de camp et mon valet de chambre à leur sommeil; puis tous les trois, en chemise, nous nous dirigeâmes vers ce redoutable cabinet. Voici notre ordre de bataille : moi le premier en tête tenant d'une main un pistolet armé, et mon sabre nu de l'autre; à ma gauche, mon aide de camp armé de même; derrière moi, mon valet de chambre, Geoffroy, un troisième pistolet d'une main et l'autre main posée sur la clef et prêt à ouvrir. A mon signal, il ouvre et pousse soudainement la porte, dont je hâte le mouvement d'un coup de pied et, tous trois ensemble, nous nous ruons dans cette ouverture. Ainsi l'assaillant était assailli, et l'ennemi, prêt à surprendre, allait d'autant plus lui-même se trouver surpris !

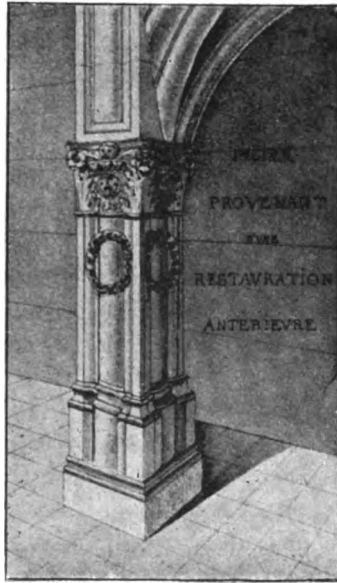
« En effet, il hurle ! il fuit et s'échappe ! mais ce fut en passant sous nos bras prêts à combattre, entre nos jambes, et à nos regards étonnés qui, cherchant plus haut d'autres adversaires, se rencontrèrent stupéfaits de n'avoir eu affaire qu'à... un caniche ! Ce pauvre animal, qu'aucun de nous ne connaissait, s'était sans doute introduit dans la maison pendant le combat précédent ; effarouché par le tumulte et les coups de feu, il s'était caché dans le cabinet où, après être resté immobile sous quelque meuble, la faim et l'ennui l'avaient agité. A cette vue, les trois guerriers, armés de toutes pièces, restèrent d'abord muets en considérant réciproquement leur attitude belliqueuse. C'était, après la grande pièce, la petite : un éclat de rire la termina. Cette fausse alerte, qui ne fut pas la moindre de cette fatigante journée, fut la dernière. Il n'en pouvait être autrement, car j'appris bientôt que tous nos sous-officiers et brigadiers s'étaient entendus pour veiller successivement autour de ma maison, et que même ils avaient résolu de me donner, pendant les trois ou quatre nuits suivantes, et à mon insu, cette marque touchante de sollicitude. »

Plus tard, vers la fin d'octobre, sa mission accomplie, le général rejoignit l'empereur à Mayence. Un jour, Napoléon fit allusion à cet épisode (au premier acte sérieux s'entend), et le général de Ségur s'empressa de répondre qu'il s'était agi d'une « conjuration d'écoliers ». « — Comment, d'écoliers ? mais ils vous ont assassiné ! — C'est vrai, mais fortuitement, follement, et cela n'a guère eu plus d'importance qu'une émeute de collège ! » Et le général ne nous dit pas qu'il ait fait part à l'empereur de la dernière alerte. Au fait, c'était inutile pour la cause impériale ; mais nous avons estimé qu'il n'en était pas de même pour l'histoire intime de l'Hôtel (1).

(1) La tradition place ces événements dans l'Hôtel Gouin que nous étudions ; mais nous devons ajouter que le voisinage de la gendarmerie, de la prison et du palais dont parle le Général, autoriserait

Le **xix^e** siècle devait apporter dans la physionomie de la maison un changement assez profond, soit en dégageant ses abords, soit en l'aménageant d'une façon différente. Nous sommes heureux de rendre à ses possesseurs cette justice que leurs travaux n'ont apporté que des améliorations en l'état des bâtiments, qui avaient été fort éprouvés dans la suite des temps.

L'entrée sur la Grande-Rue consistait en un porche avec couloir sous les habitations qui bordaient la voie. La mise en vente de ces logis fournit à M. A. Gouin l'occasion de transformer tout à la fois l'entrée et la cour du midi. La maison à gauche de l'entrée sur la rue appartenait à M. Bizot. Dans les archives de M. Gouin est conservée une affiche-annonce sur papier blanc de 47 c. de haut sur 37 c. de large; elle est marquée d'un double timbre : l'un à l'exergue du *Département d'Indre-et-Loire* avec une femme assise et un aigle derrière elle, et la marque **S. C.**; l'autre avec la légende : *Timbrer à l'extraordinaire*,



HOTEL GOUIN

Pilastre Renaissance, actuellement isolé dans la cour nord.

à choisir pour théâtre une autre maison, sise auprès de l'angle des rues Banchemin et Ragueneau, et qui aurait alors appartenu également à un membre de la famille Gouin. Quoi qu'il en soit, nous conservons ici cette scène comme un vivant tableau des agitations de l'époque.

un œil dans le ciel enveloppant de rayons un caducée et un miroir en sautoir. M. Alexandre Gouin fit l'acquisition de la maison avec la résolution de la « démolir à l'aplomb du pan de bois qui subsistera en rognant les soliveaux du porche au même aplomb », avec, en arrière, la cour de même largeur dont les murs doivent disparaître. M. A. Gouin, pour dégager l'entrée, fit disparaître la maison qu'il venait d'acheter moyennant 400 livres de rente viagère.

A droite, était le porche-couloir, « de 6 pieds 3 pouces de large en œuvre, partie sous le premier étage de la maison jadis à M. Bizot, et partie sous celui de la maison de M. Rouillé, sur le milieu du plancher duquel porche s'élève un pan de bois séparant les deux maisons dans le surplus de leur hauteur ». Le 28 mai 1840, un règlement de bâtiments intervint entre M. A. Gouin de la Grandière et M. Rouillé. Les « alignements de la voirie ayant fixé la rue à 19 pieds de largeur », il dut reculer de trois pieds le portail qu'il projetait. On fit divers arrangements relatifs au couloir qu'un mur devait couper en deux dans sa longueur, de façon à clore les deux propriétés, ainsi qu'à la séparation de la cour et de la cave en arrière. En vertu d'un échange, M. Gouin cédait, entre-autres, à M. Rouillé, le passage à l'aplomb du « pan de bois », c'est-à-dire la moitié de l'ancien couloir; M. Rouillé, de son côté, abandonnait la moitié de la cave voûtée, qui s'étend sous la cour de M. Gouin : on arrêta du même coup quelques rectifications de clôture et de servitude. D'après le plan géométral, dressé à cette époque par les experts Jacquemin et Guyot, le nouveau portail s'appuyait, à droite, sur ce mur et devait se développer, à gauche, sur l'emplacement de l'ancienne maison Bizot, avec une largeur de 10 pieds.

En même temps que l'Hôtel se dégageait, le nom de Gouin rayonnait progressivement. Pendant trois quarts

de siècle il fut porté avec éclat par le fils de Alexandre-Pierre et de Marie de la Grandière. Alexandre-Henri — c'est son prénom — vint au monde, à Tours, le 26 janvier 1792 et choisit comme compagne Adèle-Henriette Marteau, née à Maintenon le 3 août 1794. Important a été son rôle comme financier en tant que chef de la maison *Goüin frères*, et comme homme politique sous les règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III. Son mérite éclatant et l'estime de ses concitoyens l'élevèrent aux charges de membre du conseil municipal en 1830, de président du tribunal de Commerce, de membre et président du conseil général en 1832, enfin de député de 1830 à 1848. Après avoir été représentant du peuple à la Constituante et à la Législative, il fut député au Corps législatif en 1852, et sénateur en 1867. Le portefeuille de ministre de l'Agriculture et du Commerce lui fut confié en l'année 1840. Il était commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur lorsqu'il mourut, le 27 mai 1872. Sa veuve lui survécut peu de temps et décéda le 28 août 1873. C'est en l'année 1840 que M. Alexandre Goüin devint par héritage propriétaire de l'Hôtel.

Ce noble patrimoine d'honneur fut recueilli par sa fille Louise et par son fils Eugène. Née le 24 décembre 1814, Louise se maria à Charles Cunin, et de cette union sont sorties deux filles, Louise et Berthe, entourées d'une jolie couronne d'enfants et de petits enfants. Eugène Goüin, né le 18 septembre 1818, épousa Louise Christin en 1842.

La carrière de M. Eugène Goüin peut rivaliser avec celle de son père pour l'élévation des dignités et l'importance des services, aussi bien que pour la distinction des qualités et l'honorabilité d'une vie dont les années paraissent entretenir l'indéfectible activité. M. E. Goüin avait la direction de la Maison *Goüin frères* depuis six années, lorsqu'en 1848. il fut élu juge au tribunal de Commerce et membre du conseil municipal. Quatre ans

plus tard, il entra à la chambre de Commerce dont il conserva la présidence durant 25 années. Entré au conseil général en 1866, il en fit partie durant plus de vingt ans. M. E. Gouin fut mis à la tête de la municipalité en novembre 1866, et la guerre franco-allemande ne servit qu'à mettre mieux en relief tout à la fois l'énergie et la sagesse de son administration ; son dévouement trouva une récompense dans la croix d'officier de la Légion d'honneur — il était chevalier depuis 1866, — dans le mandat de député à l'Assemblée nationale en 1871, et dans la gratitude de ses concitoyens, qui le nommèrent en première ligne aux élections municipales de la même année.

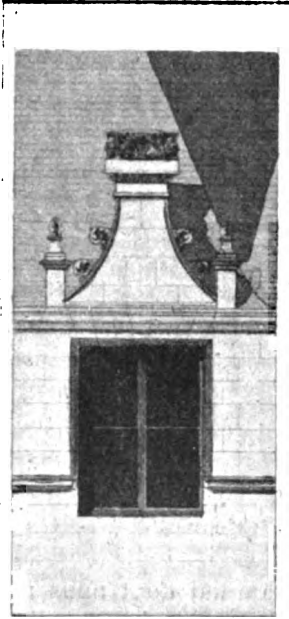
La haute compétence financière de M. Eugène Gouin lui assigna, de tout temps, une place à part dans la Commission du budget, dont, en particulier, il fut rapporteur général en 1872, et dans la Commission de liquidation, chargée de la grande Œuvre nationale de la reconstitution des finances et de l'armée. Comme sénateur inamovible, M. Eugène Gouin a continué, avec une ardeur jamais ralentie, de faire profiter le Parlement et la Nation de son expérience et de son savoir ; notamment comme rapporteur du projet de loi sur les Pensions civiles, il contribua puissamment à l'adoption de cet important projet.

Il est presque inutile de faire remarquer qu'en dehors du Parlement, M. Eugène Gouin applique ses rares qualités au mouvement général des affaires industrielles et commerciales. Nous rappellerons seulement que dans la capitale, il est président du conseil d'administration de la Banque de Paris et des Pays-Bas, et qu'en Touraine il a coopéré activement à la création de la papeterie de La Haye-Descartes.

Plein de sollicitude pour son bel Hôtel, M. Eugène Gouin n'a rien négligé pour l'entretenir et lui conserver son caractère architectural. A plusieurs reprises

il a fait restaurer les parties endommagées, et tout récemment une très importante restauration a été confiée aux soins de notre collègue M. J. Hardion, architecte d'un talent supérieur, avec le concours duquel nous nous félicitons d'avoir exécuté cette notice.

A l'instar des patriarches, M. Eugène Gouin a vu grandir autour de lui une famille bénie du Ciel, formée de quatre enfants: Louis, Cécile, Georges et Jenny, et de plusieurs petits-enfants et arrière-petits-enfants. M. Louis Gouin, épousa Thérèse Cottin; M^{lle} Cécile se



HOTEL GOÛIN
Façade nord. Lucarne
avant la restauration.



HOTEL GOÛIN
Façade nord. Lucarne après la restauration

maria à M. Raoul Auvray; M. Georges Gouin s'unit à M^{lle} Jane Taigny; enfin M^{lle} Jenny a donné sa main à M. Pierre de Montalivet.

Nous n'avons pas à exposer ici les mérites des différents membres de cette

belle famille. Il nous suffit de faire remarquer que, pour ce qui est de la gestion des affaires financières en Touraine, M. Eugène Gouin est secondé par son fils M. Georges Gouin, ancien membre du tribunal de Commerce, dont les lumières furent toujours fort appréciées de ses collègues. Il est superflu de rappeler que la charité trouve dans la générosité d'âme de MM. Gouin et de MM^{mes} Gouin, et tout particulièrement de M^{me} Georges Gouin, le concours le plus précieux pour les différentes œuvres de bienfaisance, qui ne manquent jamais de solliciter avec fruit un patronage si autorisé.

Désormais et à toujours le nom de Gouin est inséparable de la si gracieuse demeure, qui a fixé notre attention et excite notre admiration. Le culte des souvenirs et le goût des arts qui sont traditionnels dans la famille Gouin se personnifient, pour ainsi dire, dans l'Hôtel familial dont nous avons esquissé l'histoire. Ce joyau de la Renaissance, l'un des fleurons les plus exquis de la couronne artistique de notre ville, demeurera, nous l'espérons, en des mains faites à tous égards pour en assurer à jamais la conservation.

L. BOSSEBŒUF.

DOCUMENTS ANNEXES

I. — ACTE DE PUBLICATION DE VENTE EN 1738 (1).

De par le roy, on fait savoir que la maison ci-après exprimée, dépendante des successions du sieur Gilles Douïneau, ancien échevin de la ville de Tours, et de Dame Anne Huet, sera vendue à la dernière enchere, après trois publications, en l'étude de maître Gervaise notaire à Tours, par licitation entre co-héritiers, où tous particuliers seront reçus à enchérir, en exécution du jugement rendu au Balliage de Tours le 18 mars 1738, entre Gilles Douïneau, écuyer, seigneur de Charantais et la Meraudiere, conseiller du roi, président trésorier de France au Bureau des finances à Tours, poursuivant les partage, vente et licitation des biens dépendants des dites successions, d'une part. Et Michel Douïneau sieur de Vaudour, marchand bourgeois, messire Pierre Taschereau, chevalier, seigneur Despic-tières et Lacour Davon, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, lieutenant du grand maître de l'artillerie de France, Dame Anne Douïneau son épouse, messire Charles Levesque, chevalier, seigneur de Grand-Maison, ses nièces, demoiselles mineures, par représentation de dame Jeanne Douïneau leur mère lors de son décès, veuve de messire Charles Jérôme Levesque, chevalier, seigneur de Conan, Dame Marie Douïneau son épouse, messire Claude-François Bouët, chevalier seigneur de Lanoüe et Saint-Georges, capitaine au régiment de Bourbonnois, Dame Louïse Douïneau son épouse : et le sieur Pierre Mangeant,

(1) Nous conservons ici l'orthographe de l'affiche imprimée que nous avons entre les mains, sauf en ce qui concerne les majuscules des noms communs.

marchand à Tours, au nom et comme curateur à la personne et biens du sieur Pierre Douineau du Clos, interdit, d'autre part.

Cette maison est située ville de Tours, en la Grande-Ruë paroisse de Saint-Saturnin. Elle consiste en quatre caves voûtées et pavées en entier, la première sous la cour d'entrée, du côté de la Grande-Ruë, a quatre toises de longueur, sur deux toises de largeur, dans laquelle est la serche du puits ; la seconde de quatre toises et demie de longueur, sur deux toises de largeur, est sous la cuisine, et est séparée de la première par un mur de trois pieds d'épaisseur, dans lequel est une porte pour la communication aux deux caves ; la troisième sous le salon a de longueur quatre toises quatre pieds, sur deux toises cinq pieds de largeur, séparée de la seconde cave par un mur de huit pieds et demi d'épaisseur ; au bout de cette cave et à côté du degré est un passage voûté de neuf pieds de longueur sur trois pieds et demi de largeur, pour le service desdites caves, dont l'entrée est dans le salon ci-après ; la quatrième qui est ensuite, a quatorze pieds de longueur sur neuf pieds de largeur, et est séparée d'un mur de trois pieds d'épaisseur, dans lequel est une porte fermante à clef ; au dessus desdites caves, est une cuisine, voûtée et pavée de pierres dures de Marnai, de quatre toises quatre pieds de longueur, sur trois toises de largeur dans laquelle est une cheminée, un évier de pierre dure de Marnai, un potager à deux fourneaux, et une armoire dans le mur, garnie de sa menuiserie, ferrure et serrure ; au bout, du côté du midi, sont douze marches pour communiquer de la cour de devant, dans ladite cuisine ; à côté est un salon de cinq toises deux pieds de longueur, sur dix-sept pieds de largeur, planchayé en entier, voûté dans la longueur de vingt-un pieds, le restant d'onze pieds a son plancher à soliveaux dans lequel est un avant corps de onze pieds de longueur, sur cinq pieds et demi de largeur, qui fait partie de la serche de l'escalier. Ce salon où il y a une cheminée avec un contre-feu de fer, est lambrissé dans le pourtour de ce qui est voûté, fors neuf pieds, et boisé dans le surplus, est séparé de la cuisine par

un mur de deux pieds et demi d'épaisseur dans lequel est une porte, et est percé de deux autres portes, l'une sur la cour de derrière, avec un marche-pied de trois marches de bois chêne, l'autre sur la cour de devant, avec sept marches de pierres dures ; de ce côté sont deux cabinets voûtés, le premier de huit pieds de longueur, sur six pieds de largeur, le second de quatre pieds et demi de longueur, sur six pieds de largeur, séparé par deux cloisons de planches. Dans l'autre bout dudit salon, est une office planchayée en entier, lambrissée en partie ayant dix-sept pieds de longueur, sur six pieds de largeur, ensuite est un cabinet de huit pieds et demi de longueur sur six pieds de largeur, dans lequel est la botte des aisances ; au dessus de la cuisine est une salle de vingt-neuf pieds de longueur, sur dix-neuf pieds de largeur, carrelée de grands carreaux blancs d'un pied, ayant le plat-fond de menuiserie lambrissée du côté du midi, dans toute la hauteur, du côté du nord, dans la plus grande partie, et dans le surplus, jusqu'à sept pieds de hauteur ; ouverte au midi, d'une grande porte vitrée à deux batans, et d'une porte pleine, et au nord, d'une croisée égale à la porte vitrée, et d'une autre porte pleine, dont la cheminée est boisée en partie, et ornée de trois glaces de six pieds de longueur au total, sur un pied de hauteur ; au devant de la dite salle, au midi, règne une gallerie carrelée de careaux blancs et ardoises, et garnie d'une balustrade de fer, et un perron d'onze marches de pierres dures de Marnai, pour communiquer de la cour de devant au bout de la dite gallerie, au couchant, est un petit cabinet voûté percé de deux portes, l'une en la salle, l'autre en la gallerie ; à côté de la salle, et au dessus du salon, est une chambre à cheminée de six toises trois pieds de longueur, sur trois toises de largeur, séparée en deux, d'une cloison de bois de sapin, lambrissée en la plus grande partie, dans toute la hauteur de son pourtour et dans le plat-fond, éclairée de deux croisées, l'une sur la cour de devant, l'autre sur la cour de derrière, percée de trois portes, la première dans le mur de réfend qui sépare la salle de cette chambre, la seconde sur le perron, la troisième servant d'entrée au cabinet ci-après ; au bout de cette chambre, au nord, est

un cabinet de quatre toises et demie de longueur, sur cinq pieds et demi de largeur, séparé d'une cloison de planches de bouillard, lambrissé en partie, éclairé de trois croisées.

Au dessus de la salle, est une chambre de cinq toises de longueur, sur dix-neuf pieds et demi de largeur, séparée d'une cloison, partie de lambris, le surplus de planches de sapin, lambrissée dans toute la hauteur du côté de la cour de devant sur la cheminée, dans laquelle il y a un tableau encadré, ornée dans le pourtour d'une corniche de menuiserie, éclairée par une croisée sur la cour de devant, ensuite est un cabinet séparé de ladite chambre, par une cloison de planches, tirant le jour par une croisée sur la cour de derrière ; à l'autre bout de la dite chambre, est un petit cabinet voûté, de onze pieds et demi de longueur, percé de deux croisées sur la cour de devant.

Une autre chambre desix toises quatre pieds de longueur, sur trois toises de largeur, séparée en deux par une cloison de planches de sapin, éclairée de trois croisées, deux sur la cour de devant, la troisième sur la cour de derrière ; dans ladite chambre une alcove de menuiserie avec deux pilastres ornez (*ailleurs* « ornée ») de sculpture et peinture, et une cheminée boisée avec un cadre sans tableau, au bout est un petit cabinet voûté saillissant sur le perron porté par deux piliers, tirant son jour sur la cour de devant par un vitrail, percé de deux portes sur les chambres ci-dessus ; sur la cour de derrière, est un autre cabinet de quatre toises et demie de longueur sur cinq pieds et demi de largeur, séparé par une cloison de planches de bouillard, éclairé de trois croisées, siège d'aisances dans le bout dudit cabinet.

Au troisième étage sont trois chambres avec plusieurs cabinets, la première à cheminée, de quatre toises de longueur sur dix-neuf pieds de largeur, éclairée par une croisée sur la cour de devant ; de ce côté est un cabinet de pierres dures de Marnay, de douze pieds de longueur sur dix pieds de largeur, percé de deux croisées ; de l'autre côté, sur la cour de derrière, est un autre cabinet de seize pieds de longueur sur six pieds de largeur, séparé d'un pend de bois, percé d'une croisée ; la seconde de trois toises six pouces de longueur sur quatorze pieds de largeur

tirant son jour sur la cour de devant par une croisée, ensuite est un petit cabinet saillant sur le perron, éclairé par une croisée ; la troisième à cheminée, de quatre toises un pied de longueur sur dix-neuf pieds de largeur, séparée en deux par une cloison de planches de sapin, percée d'une croisée sur la cour de derrière, dans laquelle il y a un poulain pour le service du grenier ci-après ; au-dessus desdites chambres, est un grenier bâti en comble, bouzillé sur les entrails, couvert d'ardoises, fétage de plomb dans toute la longueur, dont les eaux tombent dans la cour de devant et dans celle de derrière par des gouttières de plomb, qui règnent dans le pourtour du bâtiment, et par des canaux aussi de plomb, qui descendent jusqu'au ré de chaussée des cours ; pour le service des chambres hautes, est un escalier tournant de pierres dures, bâti en pavillon, couvert d'ardoises, garni de ses gouttières et descentes de plomb.

Au devant de la galerie, qui règne au midi dans le bout dudit bâtiment, est une cour pavée, de quatre toises et demie de largeur, et de six toises deux pieds de longueur ; ensuite est un couloir pavé, de sept toises de longueur sur six pieds quatre pouces de largeur, au bout duquel est la porte d'entrée sur la Grande-Ruë ; dans ladite cour, au levant, est une galerie en arcade portée sur des colonnes de pierres dures de Marnay, de cinq toises de longueur sur sept pieds de largeur, dont partie est renfermée par une cloûaison de planches, au bout est un espace voûté, de neuf pieds de longueur sur sept pieds trois pouces de largeur, qui sert d'entrée au salon voûté ; à côté de la cuisine, au-dessus de ladite galerie et arcade, est un cabinet de vingt-six pieds de longueur, sur huit pieds de largeur, lambrissé dans son pourtour et plat-fond, cheminée dedans, percé de deux croisées sur ladite cour, bâti en apenty, couvert d'ardoises, avec gouttières de plomb qui jette ses eaux par un tuyau aussi de plomb, descendant en la cour de la Dame veuve Bizet ; pour la communication audit cabinet, il y a au bout de la galerie devant la salle, un perron, composé de trois marches, et un petit degré de bois couvert d'un balet ; dans ladite cour, au couchant, est un puits à marelle, garni d'un tour et d'une rouë.

•

Derrière lesdits bâtiments, au nord, est une autre cour pavée, de sept toises de longueur sur cinq toises un pied de largeur, dans laquelle est construit un apenty porté sur des poteaux, de quatre toises et demie de longueur, sur huit pieds de largeur, un siège d'aisances, un escalier de bois à noyau, dont la serche et les murs sont de maçonnerie, écurie pavée, de quatorze pieds en quarré, garnie de rateliers et mangeoires, chambre à cheminée au-dessus de quatre pieds de longueur, sur quinze pieds de largeur, percée d'une croisée sur la cour, grenier dessus en apenty couvert d'ardoises, remise pavée, de quinze pieds en quarré, passage pavé aussi de quinze pieds en quarré, au bout duquel est un abat-fouin, séparé par une clûaison de planches, et une porte cochère sortant sur la rue des Carmélites, lesdits remise et passage en demi mansarde, couverts d'ardoises : le tout joignant d'un bout, au midi, à ladite Dame veuve Bizet, et au pavé de la Grande-Ruë, d'autre, au nord, à la ruë des Carmelites, d'un long, au levant, au sieur Patas marchand et aux religieuses Carmélites, d'autre, au couchant, à la Dame veuve Decop.

Ainsi que ladite maison se poursuit et comporte, et qu'elle appartenoit ausdits défunts Sieur et Dame Douineau.

L'adjudication sera faite aux conditions et charges ci-après. L'adjudicataire entrera en jouissance de la dite maison du jour qu'elle lui sera adjugée, et lors les titres et clefs lui seront mis és mains.

Il payera le censif dû par ladite maison à compter du dernier terme, à l'abbaye de Saint-Julien, au grand fief de laquelle elle est située ; il ne sera tenu d'autres frais que du contrôle, centième denier et grosse de son adjudication, dont il fournira expédition és mains dudit sieur Douineau trésorier.

Il sera tenu de payer comptant le prix de son adjudication és main dudit sieur Douineau trésorier, pour le répartir à chacun de ses co-héritiers. Seront les curateurs des mineurs et de l'interdit, respectivement tenus de colloquer la portion qui leur en reviendra, de faire déclaration qu'elle procède des deniers de ladite adjudication, pour valoir

subrogation au profit de l'adjudicataire, auquel sera fourni copie de l'acte d'employ, dans six mois, du jour du payement qui sera par lui fait du prix de ladite maison, si mieux n'aime l'adjudicataire garder vers lui la part desdits mineurs jusqu'à leur majorité, et de l'interdit, jusqu'à ce qu'il ait été trouvé un employ convenable, en payant l'intérêt à raison de cinq pour cent, suivant l'ordonnance.

Néanmoins, l'adjudicataire aura toujours l'option de se libérer vers lesdits mineurs et interdit, en avertissant six mois devant. En cas de troubles ou éviction, les héritiers dudit sieur Douineau seront tenus de les faire cesser, ou de rapporter chacun en droit soi ce qu'ils auront touché.

Sera procédé à ladite licitation en l'étude de M^e Gervaise Notaire à Tours, le premier jeudi d'après la troisième publication, deux heures de relevée, continué même heure le jeudi suivant; et sera ladite maison adjugée purement et simplement à la troisième remise.

II. — ETAT DE LIEU EN 1739

[Le commencement de l'acte se trouve dans le corps de la notice, p. 236]

A main gauche en la dite cour près le puy faire un lavoir et un massif de maçonnerie pour poser la ceille et les pots. Dans la cour de derrière poser au pied de l'escalier deux marches de pierre de Marnay en place de celles qui sont usées et rompues, mettre plusieurs autres pierres et receper à chaux et ciment.

Faire deux portes à l'entrée de la porte du degré et de la cave (actuellement ruinées) et refaire les croisées de l'escalier (usées). Rellever en entier le pavé de la cour et la repaver à neuf avec chaux et ciment. Maçonner et boucher deux renforcements sous la remise de la porte du costé des Carmelites, faire dans la façade au midi un mur de pierre de Bourré, faire deux croisées et une porte pour la renfermer, rétablir le jambage de la porte de l'écurie du costé du couchant (pourri); refaire le degré qui commu-

nique aux appartements sur l'écurie ; faire une toise de bouzillage et carrelage dans les cabinets du premier étage, élargir la porte qui conduit dans le magasin et raccomoder la croizée.

Dans la salle, faire environ 15 toizes de lambrissage de menuiserie, conforme à celle qui est dans les faces des croisées, et au lieu des mauvais lambris usés de vetusté, et mettre en la cheminée un contre feu de fonte de fer.

Refaire à neuf le pavé étant au bas de l'escalier qui communique au cabinet régnant sur la cour de devant et donner de la pente pour l'écoulement des eaux qui tombent sur le mur et le gatent. Dans led. cabinet faire une cloison en place d'une qui y estoit autrefois, pour séparer led. cabinet en deux, en rétablir les croisées, oster et demollir trois frontons qui sont en péril éminent, relatter à neuf la couverture dud. cabinet et en refondre les goutières.

Dans l'appartement au-dessus de la salle, remettre environ un cent de carreaux en plusieurs endroits, rendreire et blanchir toute la chambre murs, cloizons, solliveaux et plafond, en colle. Oster le mauvais lambris du cabinet au-dessus du perron et y rendreire à chaux et sable.

Dans les chambres au-dessus qui sont en comble, rétablir en entier lesd. chambres, faire en outre dans celle qui est du costé du couchant et a la face au midy un latiss et bouzillage et mettre quatre cent de carreaux en les d. chambres. Blanchir et rendreire le grand escalier du haut en bas, tous les cabinets, l'ancienne cuisine, le sallon, raccomoder la brizure dud. sallon ; repeindre les portes et croisées, reparer plusieurs fenêtres, et fournir douze serrures qui manquent aux portes.

Descendre les pyramides qui sont sur le perron dans la façade du devant, attendu qu'elles sont en péril éminent. Sur le grand corps de logis, à la lucarne qui est du costé du levant, faire deux noues, repiquer de l'ardoize en différents endroits, refondre les goutières étant toutes percées ; du mesme costé, au-dessus du perron faire deux noues de couverture ; de l'autre costé du perron à main gauche, au-dessus du comble du puy oster les pyramides, du plomb ensemble le faitage qui se trouve percé et hors d'état de

servir, faire une petite lucarne et un chevallet derrière la cheminée, souder les gouttières en plusieurs endroits.

Faire environ 5 toizes de couverture au-dessus du bûcher, poser un echeneau de plomb d'environ 3 pieds de large; faire environ trois toizes de couverture sur le grand bastiment du costé des Carmélites; refaire les gouttières sur les cabinets du costé du sieur Patas; faire une lucarne dans le grenier au-dessus de la porte vitrée du sallon et sur la decente du vin de la cave, et ce pour monter la paille et le fouin avec une poulie dans le grenier.

III. — DÉCLARATION DE L'HOTEL EN 1787.

L'hôtel a deux entrées, « l'une à porte cochère sur la rue ou cour des Carmélites, l'autre à porte batarde sur la grande rue; un couloir pavé lui sert d'entrée par la grande rue entre deux maisons appartenant aux héritiers de feu Jacques Bizot, marchand chapelier. Ensuite du d. couloir est une cour pavée, à main gauche de laquelle, en entrant, est un petit renfermé où est le puits, et au levant d'icelle est une cuisine et un cabinet de décharge, au-dessus de laquelle cuisine et cabinet sont des vaisseaux servant de lingerie. Quatre caves voûtées et pavées, la première sur la d. cour où est la serche du puits, la seconde sous un passage voûté et pavé qui servait autrefois de cuisine et qui sert actuellement à communiquer de la d. cour à la seconde cour; la troisième sous une pièce qui servait autrefois de sallon et qui sert actuellement de magasin, au bout de laquelle cave et à costé de l'escalier cy-après est un passage voûté pour le service des d. caves, dont l'entrée est dans le susd. magasin; la quatrième est à la suite de la dernière.

Au-dessus des trois dernières caves est le d. passage voûté et pavé qui servait autrefois de cuisine, et ensuite au levant du d. passage est un magasin qui servoit autrefois de salon à manger et d'office, partie voûté et partie solivé dans lequel est un avant corps où est placée la cage de

l'escalier ; à la suite du d. magasin sont deux cabinets voûtés séparés par des cloisons de planches, et un autre cabinet solivé.

Au dessus desquels vaisseaux, sont une salle de compagnie, un salon à manger, un office, une antichambre et un cabinet à écrire ; et, au nord du tout, une galerie pour communiquer au grand magasin, qui est au nord de la cour, dont sera cy-après parlé.

Pour l'usage desquels derniers vaisseaux est une galerie sur la d. première cour, carrelée en carreaux blancs et ardoise et garnie d'une balustrade de fer, à laquelle on communique par un perron ; au couchant de laquelle galerie est un petit cabinet voûté.

Au-dessus des derniers appartements sont deux chambres à cheminée, un cabinet et une anti-chambre. Au midi des appartements ci-dessus sont deux petits cabinets voûtés en saillie sur le perron dont a été ci-dessus parlé, suportés par des pilliers.

Au-dessus des derniers vaisseaux sont plusieurs chambres à cheminée et cabinets en mansarde auxquels on communique par un corridor placé au milieu et qui a sa direction du midi au nord. Sur ce dernier étage est un grenier en comble, couvert d'ardoise avec faitage de plomb dans toute sa longueur. Pour le service des d. appartements hauts est un escalier à noyau en pierre dure.

Au nord de la seconde cour est un bâtiment composé au rez-de-chaussée d'une écurie, d'un vaisseau servant à déballer, d'une remise sous laquelle est une porte cochère donnant sur la rue ou cour des Carmélites ; et, au premier étage, d'un magasin sur le tout, et dessus un grenier à deux égouts. Pour communiquer au d. magasin et grenier est un escalier en bois dans l'angle N.-E. de la d. cour.

La maison joint, au couchant, à la maison de Louis-Julien Bellanger ; au levant, à Nicolas Rénier, m^e teinturier en soie, et à Jacques Liger, marchand fabricant ; du nord, à la maison et cour intérieure des Carmélites et à lad. cour extérieure ou rue des Carmélites ; au midi, aux deux maisons des enfants et héritiers de Jacques Bizot, et, à cause du portail d'entrée, au pavé de la Grande Rue.

IV. — MISE EN VENTE DE MAISONS SUR LA GRAND-RUE.

(Affiche imprimée au commencement du XIX^e siècle.)

Maison de ville à vendre ou à donner à rente.

Cette maison située rue du Commerce, entre le carroi de Beaune et la rue Monfumier, actuellement occupée par M. Glassier, marchand, consiste, par bas, en une belle boutique, une arrière-boutique ou salon, une cour et une petite cuisine, deux belles caves. Au premier étage, où l'on monte par un escalier commode, une belle chambre à cheminée boisée donnant sur la rue et qui s'étend sur l'allée de la maison Gouin ; une autre chambre sur le derrière, divisée par des cloisons de bois. Au second étage deux chambres, qui sont la répétition de celles du premier. Au troisième, un grand grenier régnant sur le tout. Cette maison, saillante sur la rue, conséquemment avantageuse pour un commerçant, puisqu'elle peut être aperçue de loin, a subi ses assauts pour le retrait, mais sa solidité, constatée par procès-verbaux dressés par experts nommés par le maire, en lui assurant son avantage de l'avancement dans la rue, l'a sauvée de l'inconvénient du retrait, et la sauvera tant qu'il y aura dans cette ville des magistrats équitables ; c'est-à-dire qu'elle la sauvera longtemps.

On pourra s'adresser pour la voir à M. Glassier, qui l'occupera jusqu'à Notre-Dame de Mars ; et pour les conditions de la vente, à M. Juge, notaire à Tours ; ou à M. Bizot le jeune, rue des Récollets, n° 64, propriétaire de la d. maison.

Il y a toute sûreté pour les acquéreurs, et facilité pour les paiemens.

A Tours, de l'imprimerie de la Préfecture, chez Mame, rue Napoléon, n° 69.

TOURS. — IMP. PAUL BOUSREZ.



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE

Séance du 31 juillet 1901

Présidence de M. LOUIS DE GRANDMAISON, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Ouvrages reçus. — *Discours prononcés à la séance générale du Congrès des Sociétés savantes à Nancy, le 13 avril 1901*, par MM. Mascart, de l'Institut, Pfister, Le Monnier et Decrais, ministre des Colonies. — *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1901, 1^{re} livraison. — *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, mars-avril 1901, contenant : Discours de M. le comte de Lasteyrie à l'occasion du décès de M. Célestin Port, Note sur l'origine du gros tournois par M. Adrien Blanchet. — *Revue historique*, juillet-août 1901. — *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente*, 1900, 6^e série, t. X, renfermant une note sur l'étude de M. l'abbé Louis Bossebœuf relative aux Piles romaines, étude parue dans notre *Bulletin*, et un long article de M. Paul de Fleury sur les origines et le développement de l'imprimerie à Angoulême. — *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, 1901, 2^e semestre. — *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, 2^e série, t. XXX, 1901-1902, 1^{er} fascicule ; on y trouve le très intéressant inventaire des registres de la paroisse Saint-Benoît du Mans, par MM. Legeay et Gentil. — *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, n^o 249, juillet 1901, formant la fin du t. XII des *Mémoires* (1895-1900). — *Bulletin de la Société dunoise*, n^o 127, juillet 1901. — *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 2^e série, t. XXI, 1^{er} trimestre 1901. — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, 2^e série, avril 1901. — *Revue de Saintonge et d'Aunis*, XXI^e volume, 4^e livraison, juillet 1901. — *Bulletin-Revue de la Société d'Emulation et des Beaux-Arts du Bourbonnais*, t. VIII, 1900 ; on y signale un essai de M. l'abbé Flachard, sur l'apostolat de saint Martin entre Vichy et Roanne. — *Annales de la Société académique de Nantes*, VIII série, t. I, 1900.

Correspondance. — Lettre de M. le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts informant que le 40^e Congrès des Sociétés savantes s'ouvrira à la Sorbonne le 1^{er} avril 1902; les manuscrits entièrement terminés, lisiblement écrits sur le recto seulement et accompagnés des dessins, cartes, etc., nécessaires, devront parvenir *avant le 30 janvier prochain* au Ministère de l'Instruction publique, 5^e bureau de la Direction de l'Enseignement supérieur. — Circulaire du *Comité du monument de Racan*, demandant des souscriptions pour l'érection d'un buste du poète à Saint-Paterne; la *Société archéologique* a adhéré à ce Comité constitué par les Sociétés savantes et littéraires de Touraine, sur l'initiative de la *Société littéraire et artistique*; on est prié d'adresser les souscriptions soit à M. Robert Gaschet, président du Comité, 46, rue Sébastopol, soit aux vice-présidents, MM. Auguste Chauvigné et Louis de Grandmaison.

Dons. — Plusieurs *objets* recueillis par M. Garnier-Roy, demeurant à Saint-Pierre-des-Corps, ouvrier chez M. Guilbert, et sur le conseil de M. le Maire de Tours et, par son entremise, offerts au musée de la Société. Ces objets, découverts à six mètres au-dessous du sol, dans des fouilles faites pour la construction d'une maison à l'angle de la rue de Clocheville et du mail du Chardonnet, n° 10 de cette place, comprennent : 1^o une hallebarde en fer; 2^o un vase en fer; 3^o débris de vase en terre cuite; 4^o objet prismatique avec trous, dont il existe déjà plusieurs spécimens au Musée de la Société. — M. Louis de Grandmaison offre à la Société la *photographie* d'un des relevés faits par M. Yperman, *des peintures du château de Vèretz*, peintures dont il a entretenu la Société à la séance précédente. Cette photographie représente Jonas et le Christ apparaissant à Madeleine.

Distinctions. — M. le Président, au nom de la Société, envoie ses félicitations à M. le docteur Bailby, promu officier de la Légion d'honneur, et à M. le docteur Meunier, qui vient d'être nommé officier de l'Instruction publique.

M. Louis de Grandmaison informe également la Société que notre confrère M. Paul Vitry, attaché des Musées nationaux, a soutenu brillamment, le 3 juillet dernier, devant la Faculté des lettres de l'Université de Paris, ses thèses pour le doctorat. M. Vitry a été jugé digne du grade de docteur ès lettres avec mention très honorable. Sa thèse latine avait pour titre : *De Caroli Alphonsi Dufresnoy poemate quod « De Arte graphica » inscribitur*. Quant à la thèse française *Michel Colombe et la sculpture française de son temps*, elle intéresse tout particulièrement la Touraine.

Communications. — M. le Président entretient les mem-

bres présents à la séance d'une « *Table générale des publications de la Société* », due au patient travail de M. de Lé pinaist. Cette table est actuellement livrée à l'impression, et M. le Président demande s'il ne serait pas utile, pour ce travail, d'élever le chiffre ordinaire du tirage des publications de la Société. Les ouvrages de la Société sont tirés à 400 exemplaires : ne pourrait-on pas tirer à 700 exemplaires l'ouvrage de M. de Lé pinaist ? Après une courte discussion, où furent mises en évidence toutes les chances d'un prompt écoulement pour un travail appelé à rendre à tous de si grands services, le tirage à 700 exemplaires proposé par M. le Président est adopté à l'unanimité.

M. Briand fait part à la Société qu'il vient d'être autorisé par M. Laurent, conservateur du Musée de Tours, à placer la *tête de Christ* moulée par M. Delpérier, et dont il a été question à la précédente séance, dans l'escalier qui conduit à la salle de nos séances, sur le pilier, à droite, en descendant.

M. le comte Boulay de la Meurthe a ensuite la parole pour une communication :

M. de Grandmaison (*Doc. sur les arts en Touraine*, p. 23) mentionne, dit-il, « une grande table d'autel de la nativité N.-D., peinte d'or et d'azur » qui avait été exécutée par Pierre André pour « la chapelle du châtel des Montils ». Cette citation est empruntée au sixième compte de Jehan Briçonnet pour l'année finie en septembre 1472. En examinant ce compte, dont malheureusement il ne subsiste que des extraits, M. Boulay de la Meurthe a retrouvé cette mention : « Pierre André, peintre, xxvii l., x s., pour les images de saint Martin, saint Marc et saint François, peintes d'or et d'azur et autres couleurs, mises en la chapelle du chastel d'Amboise ». Notre confrère fait ressortir l'intérêt de ce document en ce qui concerne le choix des saints, la décoration intérieure et aussi la date approximative de l'achèvement de la chapelle.

A propos du *château d'Amboise*, il lit l'article suivant d'un compte royal, approuvé le 8 juin 1566 (*Arch. nat.*, KK. 133 bis, f° 87 v.) : « Ledit Seigneur voullant récompenser Jehan Le Large, habitant d'Amboise, d'une sienne maison scituée aux forsbourg dudict Amboise, près le couvent des Frères Mineurs, qui luy fut ruynée et desmollye à l'ocasion des bastimens commencez par le feu roy François dernier, au roch du chasteau d'Amboise, duquel roch tomba beaucoup de matières sur ladicte maison, dont s'est ensuivie ladicte desmollition, luy a, en ceste considération, fait don de la somme de cent cinquante escuz d'or soleil, à icelle avoir et prendre sur les deniers provenuz ou qui proviendront des lotz, ventes, quincez, requincez, rachaptz, proffictz de fief et

autres droictz et debvoirs seigneuriaux eschuz ou qui pourront cy apres escheoir en la baronnye dudict Amboise. »

M. Boulay de la Meurthe discute ensuite la question difficile et obscure de savoir si en 1572 il y a eu une *saint Barthélemy* à Tours. Après avoir exposé qu'avant cet attentat d'ordre politique aucune précaution, aucune mesure préparatoire, n'avait été prise dans les provinces, et que les crimes qui s'y sont répandus ont été désavoués par le roi, il passe en revue les autorités qui existaient alors dans le vaste gouvernement comprenant la Touraine, l'Orléanais et le Maine. Il montre notamment que le gouverneur, le maréchal de Cossé, en ce moment à Paris, était affilié à la faction naissante des Politiques et ne pouvait être favorable aux massacres. Les meurtres qui ont ensanglanté alors Orléans ont dû se commettre en dehors de son action. L'exemple d'Orléans s'est-il étendu jusqu'à Tours ? Notre confrère lit et commente plusieurs documents, et surtout deux lettres de M. de Prie, qui, sans être des preuves certaines, rendent au moins probable que des violences contre les Huguenots ont été exercées à Tours dans les derniers jours d'août ou les premiers de septembre.

Il est donné lecture d'une note communiquée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par notre confrère M. Charles de Grandmaison, correspondant de l'Académie, sur l'origine et l'étymologie du mot *Huguenot*. M. de Grandmaison discute les opinions admises jusqu'ici et établit, au moyen de divers extraits d'un manuscrit de la Bibliothèque de Tours, datant de la fin du xiv^e siècle, que le prénom *Huguenot* et même son féminin *Huguenotte* étaient déjà en usage à cette époque, c'est-à-dire bien avant la Réforme. Il faut donc reconnaître dans ce mot un diminutif de Hugues, analogue à ceux de Huguet, Huguenin, Huguteau, formes déjà connues.

M. Louis de Grandmaison communique à la Société l'inscription qui se lit sur l'ancienne cloche de Couesmes, bénite le 9 mai 1787 ; cette inscription est ainsi conçue : + L'AN (*sic*) 1787 JAY ETE BENITE PAR M^{re} RENÉ BRETAULT CURÉ DE CETTE PAROISSE ET NOMMEE FRANCOISE || PAR DELLE BION DAME DE MONTIGNY QUI MA FAIT REFONDRE COMME BIENFAITRICE DE CETTE EGLISE || JEAN CHAUVIN FABRICIER DAVID SYNDEIC (*sic*.) Sur cette cloche qui, d'après les registres de l'état civil, pèse 360 livres, se trouvent représentés : le Christ en croix, la Vierge tenant sur le bras gauche l'enfant Jésus, et un saint évêque, probablement saint Julien, évêque du Mans, second patron de l'église de Notre-Dame de Couesmes. La marque du fondeur, dont le nom parait

être Thérot, est une cloche à côté de laquelle sont disposés en sautoir un compas et une sorte de bâton (?).

La donatrice, damoiselle Françoise Bion, dame de Montigny, décéda le 29 avril 1788, âgée de 73 ans, et fut inhumée le 30 dans le cimetière de Couesmes; elle fut la bienfaitrice de l'église, à laquelle elle donna des ornements, une balustrade en fer, un tabernacle, des chandeliers argentés, etc. Ces nombreux dons sont mentionnés dans les registres de l'état civil.

Dans ces mêmes registres il est question de diverses autres cloches qui ont précédé à Couesmes celle qui existe actuellement.

Le 28 octobre 1722, fut bénite par le curé R.-L. Mollet la grosse cloche nommée Marie-Louise; elle eut pour parrain M^e Louis Roulleau, sgr de la Roussière et de Montigny, avocat en Parlement et, pour marraine, Marie Meré ou Deméré, épouse de M^e Jean-Laurent de Thory, ancien major du régiment de Blésois, chevalier de Saint Louis.

Cette cloche eut une existence éphémère, car, dès le 10 août 1723, le même curé bénit une nouvelle grosse cloche nommée également Marie-Louise. Le parrain est ledit M^e Louis Roulleau et la marraine dame Marie-Anne Lecomte, épouse de M^e Louis Froger, officier de la maison du Roi, bailli d'Ecommoy, sgr de la Bousinière des Douves.

En 1686, le 16 août, avait été bénite, par le curé Etienne Giroust, une cloche qui eut pour parrain Philippe Lemercier, conseiller du Roi, président au grenier à sel du Lude et, pour marraine, Michelle Lemercier, sa fille, représentant dame Catherine-Françoise-Marie (?) Legagneux de Lessay (?), épouse de M^e Etienne Morier, sgr de la Roche-Morier, sénéchal du duché de Château-la-Vallière.

Au nom de M. Faye, M. le président communique un extrait des registres de la paroisse de Saint Georges, réunie à Rochecorbon et contenant le procès-verbal (11 juin 1747) de la *bénédiction d'une cloche* « nommée Marie, par Messire François Payelle, chevalier de Saint-Louis, capitaine ingénieur en chef, et par dame Marie-Louise Cossard de Marchebourg, veuve de Messire Thomas Pallu, procureur du Roi en l'élection de Chinon. »

M. l'abbé L. Bossebœuf, en faisant des recherches dans les registres paroissiaux de Veigné, pour une Histoire du château de Vézetz qu'il prépare, a découvert formant la couverture de l'un de ces registres, un fragment du livre des recettes de Marmoutier. Comme il intéresse la famille Descartes en Touraine, il s'est empressé de le transcrire. On y lit : « De Gillet Descartes, pour sa maison et appartenances de la Coupe, assise en ladite ville de Tours devant l'église collégiale de saint Pierre Puellier, et

faict le coingt d'aller du cimetière de saint Pierre Puellier au quarroy aux Chapeaux, joignant des deux pars aux pavez, et d'autre part à la maison des greniers et celliers de Maremoustier. A cause de laquelle maison de la Coupe est deub chacun an à Monseig^r de Maremoustier dix sols tournois de rente, à ce terme saint Brice. Et fut led. des Quartes condamné par maistre Pierre Sohyer, lieutenant général de Monseig^r le bailli de Touraine, le xvii^e jour de janvier l'an mil cccc soixante et dix, à payer certain arrérages et à continuer la rente, receu X sols. »

Ce fragment est intéressant par plus d'un côté. Il répond à l'objection faite au sujet de l'orthographe du nom de Descartes. Dans le même acte, le nom du même personnage est écrit de deux façons différentes et confirme ce qui a été dit touchant la simultanéité des deux orthographes. Il s'agit ici vraisemblablement d'un membre de la famille des Descartes de Tours, soit Gilles qui devint maire de Tours, soit un ancêtre dont le domicile, ou du moins le domaine, est indiqué. En se reportant au registre même des rentes de Marmoutier, M. l'abbé L. Bossebœuf espère pouvoir éclaircir la question et rattacher ensemble les anneaux d'une généalogie qui nous échappe. En attendant, il inclinerait à croire que « les celliers et greniers » dont il est question, sont le curieux bâtiment à arcades ogivales et voûtes situé près l'ancienne église Saint-Pierre-le-Puellier et dont on ignorait la destination.

M. l'abbé L. Bossebœuf communique quelques indications touchant une découverte qui vient d'être faite à Tours, rue Michelet, dans un terrain appartenant à M. Schichmacher, pharmacien. Les ouvriers de M. Hérault, entrepreneur, en déblayant, ont trouvé, à la profondeur d'environ 1^m50, un four à poterie assis sur le jard et bien conservé. Malheureusement, l'urgence des travaux l'a fait démolir sans qu'on ait pu relever des détails utiles. Bâti en briques et dans la forme ordinaire, il avait un dallage formé de grands carreaux mesurant 40 c. sur 25 c., dont un a été conservé. Tout autour gisaient de nombreux débris de poteries et quelques vases entiers ; il s'agit de petits vases en terre rougeâtre commune. Il sera facile de se procurer quelque pièce pour le Musée et notre confrère se propose de revenir sur cet établissement de céramique ainsi installé au milieu de la vallée de la Loire et qui présente tous les caractères de l'époque gallo-romaine.

M. Louis de Grandmaison signale à la Société un volume dont l'exemplaire unique a été découvert récemment chez M. Ludwig Rosenthal, de Munich ; il a pour titre : *Le cinquiesme | liere | des faictz et | dictz du noble Pan | tagruel.*

| *Auquelz sont comprins, | les grans Abus, et d'esordonnée | vie de Plusieurs Es- | tatz, de ce mô | de. | Composez par M. François | Rabelays D'octeur en Medeci- | ne et Abstracteur de quite Essen | ce. | Imprime en Lan Mil cinq | cens Quarante neuf* (in-16 de 64 feuillets numérotés, à 25 lignes par page). On a eu un moment l'espoir que ce petit volume, encore recouvert de sa charmante reliure originale en veau fauve rehaussé de gaufrures et de fleurs de lis dorées, contenait le texte primitif et véritable du V^e livre de Pantagruel, que nous ne connaissons que par une publication posthume, et dont la paternité est au moins partiellement contestée à Rabelais (cf. *Œuvres de Rabelais*, édition Marty-Laveaux, t. IV, p. 309-314). Il n'en est rien ; M. Henri Stein, dans un article du *Bibliographe moderne* dont le tirage à part a pour titre : *Un Rabelais apocryphe de 1549* (Paris, Picard et fils, 1901), a démontré d'une façon absolue que nous étions là en présence d'un faux, peut-être sorti d'une imprimerie lyonnaise, et qu'il est impossible de reconnaître dans le texte de ce livret l'œuvre de Rabelais : « le style y contredit absolument, il y manque tout ce qui est l'essence même de l'originalité et du talent de Rabelais, et Rabelais n'a pu qu'accumuler malédiction sur malédiction, épithète sur épithète, contre l'homme assez effronté pour présenter un semblable produit en s'affublant de son nom. »

A propos de Rabelais, notons qu'un journal annonçait dernièrement que M. Massiet venait de donner au Musée Carnavalet une série de dessins de valeur du xvi^e siècle, parmi lesquels on remarque surtout *un portrait de Rabelais*, d'une facture très solide, disait-on.

M. Alfred Gabeau, dans l'« *Inventaire des titres de la Vallière* », a relevé les noms de trois curés de Reugny que ne cite pas Carré de Busserolle dans son Dictionnaire géographique d'Indre-et-Loire, ce sont :

Hardy Hameau, qui existait le 1^{er} janvier 1484.

Pierre Bruye ou Braye, déclaration du 8 novembre 1574.

Enfin Douin, curé, vers la même époque.

Elections et Présentations. — M. l'abbé Victor Guignard, vicaire de Saint-Ours à Loches, et M. Emile Boutineau sont élus membres correspondants. — Sont présentées les candidatures de MM. Delanoue, à Loches, le C^{te} Charles Lair, au château de Blou (Maine-et-Loire), et Robert Triger, président de la Société historique du Maine.

La séance est levée à 4 heures.

Un des secrétaires adjoints,

PAUL FAY.

Séance du 30 octobre 1901

PRÉSIDENCE DE M. FAYE, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Ouvrages reçus. — *Bulletin de la Société Nicornaise des lettres, sciences et arts* (t. IX du XIX^e vol.). — *Musée municipal de Châteauroux*. — Dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest* (t. XXIV, p. 150), il est dit que Rabalais a eu connaissance d'un séjour de Villon à Saint-Maixent. — *Revue historique et archéologique du Maine* (t. XLIX), qui contient une table des matières. — *Recueil des Notices et Mémoires de la Société archéologique de Constantine*. — *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan* (année 1900). — *Mémoires de la Société nationale d'Agriculture, sciences et arts d'Angers*, contenant la table des matières de la 4^e série (1887-1897); à signaler (p. xix) un article de M. d'Espinay sur *Faye-la-Vineuse*. — *Recueil de la Commission des Arts et Monuments historiques de la Charente-Inférieure* (10^e livr., juin 1901); un remarquable article de M. Paul Vitry sur la « statue funéraire de Jeanne de Vivonne, dame de Dampierre, et celle de sa fille la duchesse de Retz ». — *Société archéologique d'Eure-et-Loir* (t. XI, 1^{er} fasc., sept. 1901). — Collection des *Bulletins du Cercle historique et archéologique de Gand*. — *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* (2^e livr. 1901) : recherches de M. Léon Germain sur le croissant dans la symbolique chrétienne. — *Société géographique de Tours* (1901). — *Journal des Savants* (juin, juillet, août, septembre 1901). — *Bulletin de la Société des amis des sciences et arts de Rochechouart*. — *Revue bénédictine* (octobre 1901). — *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles* (t. XV, janv. 1901). — *Bulletin de la Société de Borda* (2^e trim. 1901). — *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais* (2^e et 3^e trim. 1901). — *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France* (1900). — *Revue historique* (septembre-octobre 1901). — *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, compte-rendu des séances de l'année 1901. — *Romania* (avril-juillet 1901). — *Analecta bollandiana* (t. XX, fasc. 2). — *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne* (t. XVII, 1901). — *Revue de Saintonge et d'Aunis* (XXI^e vol., 5^e livr.).

Dons. — *Le Congrès d'Agen et d'Auch*, compte rendu offert par le Comte Charles de Beaumont. — *Au beau pays de la Touraine*, par Jacques Rougé, hommage de l'auteur. — *Essais historiques et généalogiques sur le château de l'Isle-sur-Arnon et ses seigneurs*, par François Deshoulières, hommage de l'auteur. — Belle photographie du *Tombeau de Descartes* à Stockholm, gracieusement offerte par le distingué Suédois M. Henrich Lagerlof, de Stockholm. — M. Bonnery offre une empreinte à la plombagine sur papier de l'*Inscription du Temple d'Yzeures*, restituée par M. l'abbé L. Bossebœuf, dans les séances de mars et avril 1896.

Communications. — M. Faye informe la Société du décès de M. Martin, trésorier honoraire de la Société.

M. Martin (*Auguste*) est né à Villefranche-sur-Meuse, le 2 février 1817. Elève de l'Ecole de cavalerie de Saumur, promotion de 1839, il est nommé sous-lieutenant de cuirassiers le 11 avril 1848, lieutenant le 10 juillet 1851, capitaine le 30 août 1854. Chevalier de la Légion d'honneur le 12 août 1861, il fut admis à la retraite le 1^{er} avril 1870, puis, ayant repris du service actif pendant la guerre de 1870, il fut nommé commandant des mobilisés d'Indre-et-Loire. M. Martin a été admis dans la Société archéologique de Touraine le 27 janvier 1875. Les fonctions de Trésorier de la Société lui furent confiées le 21 mars 1883, et il continua à les remplir jusqu'à la fin de l'année 1897, époque à laquelle l'état de sa santé l'obligea à se démettre de cette charge. La Société lui conféra au début de l'année 1898 le titre de trésorier honoraire. M. Martin est décédé à Tours le 30 août 1901.

Notre Compagnie a aussi à regretter la perte de deux autres membres : M. l'abbé Viollet et M. l'abbé Boisseau.

M. l'abbé Joseph-Paulin Viollet était né à Tours, le 17 mars 1824 ; il est décédé le 30 juillet dernier, après une longue et douloureuse maladie. M. l'abbé J. Viollet appartenait à une ancienne et honorable famille de Touraine ; ordonné prêtre en 1848, il fut successivement vicaire à Bléré pendant quelques mois, puis à Notre Dame-la-Riche de 1849 à 1858 ; nommé en cette dernière année curé de Véréz, il occupa ce poste jusqu'en 1872, date à laquelle il fut transféré à la cure en titre de Montlouis. Obligé par sa santé de donner sa démission, il fut pendant quelques années (1878-1881) aumônier des religieuses de Sainte Ursule de Tours.

M. l'abbé François Boisseau, chanoine honoraire, curé de Villeperdue, était membre correspondant de notre Société depuis 1878. Il s'était occupé de faire l'histoire de sa paroisse, et ce fut même avant de faire partie de notre Société qu'il composa une

étude sur Villeperdue qui a été insérée dans nos *Bulletins*. t. IV, pp. 262-265. M. l'abbé Boisseau est mort à l'âge de 84 ans.

M. le Président fait part d'une lettre de M. le comte Charles de Beaumont exprimant ses regrets de ne pouvoir assister à la séance.

M. le Président informe la Société, que la 26^e session du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements aura lieu, à l'Ecole des Beaux-Arts, du 1^{er} au 4 avril 1902; les mémoires destinés à y être lus devront être adressés à M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, direction des Beaux-Arts, rue de Valois, n° 3 (bureau de l'Enseignement et des Manufactures nationales) avant le 30 janvier 1902, terme de rigueur. Les présidents des sociétés sont invités à faire connaître à M. le Ministre, avant la même date, les noms des délégués; en dehors des personnes qui auront à faire des communications, chaque Société ne pourra désigner que trois de ses membres.

M. l'abbé Fay communique une note au sujet d'un nom qu'il a lu sur un pilastre Renaissance de l'église de Saint-Cyr.

Un de nos confrères les plus érudits, dit-il, M. Lhuillier, a publié sur l'église de Saint-Cyr une savante étude insérée dans le *Bulletin de la Société Archéologique*, t. VII, p. 113-167. A propos de la partie Renaissance, M. Lhuillier se demande si l'initiateur n'a pas été Guillaume Artault, curé de Saint-Cyr à partir de l'an 1500. A cette observation sur le travail de remaniement exécuté dans le premier quart du xvi^e siècle, j'ajouterai une simple remarque qui concerne également les artistes qui ont pu collaborer à cette œuvre. La façade occidentale, qui fut, vers 1518, revêtue de plaquettes de pierre tendre, fut aussi décorée d'une fenêtre flamboyante et d'une porte sculptée dans le style de la Renaissance. La porte, murée en 1740, est encadrée de deux pilastres ornés d'arabesques dans le goût italien. Or, sur le pilastre gauche, on remarque, gravé soigneusement à la pointe, en lettres cursives de cette époque, le nom : *Maulay f.* La place occupée par ce nom, aussi bien que la façon dont il est formulé, nous incline à y lire : « Maulay fecit ».

S'agit-il ici du constructeur ou du sculpteur? Nous l'ignorons, mais nous avons cru utile de relever ce nom inconnu, sur lequel un document pourra peut-être fournir plus tard quelque éclaircissement.

M. le Président donne un rapide compte rendu de l'*Ercursion de Vendôme*, qui a eu lieu sous sa direction le 16 octobre dernier.

Il se plaît à rappeler l'aimable accueil que nous a fait la Société archéologique du Vendômois, dont plusieurs membres

étaient venus nous recevoir à la gare : MM. le comte de Saint-Venant, président de la Société, Bonhoure, secrétaire, Martellière, de Préville, curé-doyen, l'aumônier du lycée, l'adjoint au maire, avec lesquels, d'ailleurs, nous avons passé la journée et visité l'intéressante ville de Vendôme.

Vendôme, en effet, est une ville riche au plus haut point en monuments dignes de fixer l'attention de l'archéologue ou de raviver les souvenirs de l'historien.

Après avoir traversé un faubourg tout moderne, les vieilles fortifications de la ville que baigne un des bras du Loir attirent notre attention ; puis, derrière ces remparts, nous est montré l'emplacement du *Temple*, aujourd'hui église et couvent du *Calvaire*. Un coup d'œil hâtif sur l'arche si poétiquement placée sur un bras du Loir, et, sans tarder, nous nous rendons à l'église de la *Trinité de Vendôme*, dépendance de la célèbre abbaye ; nous en admirons le portail de style flamboyant et surtout le merveilleux clocher du *xii^e* siècle.

M. de Préville, curé-doyen de la Trinité, nous reçoit et nous fait les honneurs de son église. Nous nous arrêtons quelques instants dans le transept, de style plantagenet bien caractérisé ; les chapelles attirent notre attention par leurs vitraux du *xv^e*, puis dans la chapelle nord nous retrouvons un spécimen des premiers essais de la manufacture moderne de vitraux de Tours. Le ton rose pâle de cette immense verrière n'atteint pas, en richesse et en effets, les couleurs si chaudes retrouvées plus tard ; mais au point de vue de l'histoire de l'art du verrier en Touraine, c'est un spécimen que nous avons été heureux de rencontrer.

Les *bas-reliefs* sur lesquels s'élevait jadis, près du grand autel, sur le pourtour du chœur, le monument où l'on conservait la relique de la *Sainte-Larme*, nous arrêtent quelque temps à déchiffrer leur double inscription grecque et latine.

Puis, continuant notre visite, nous arrivons au transept-ouest, où nous admirons la statue en marbre blanc de *saint Jean-Baptiste*. Après avoir examiné les stalles et les curieux sujets sculptés sur les miséricordes, nous quittons l'église pour visiter les restes de l'abbaye, transformée aujourd'hui en quartier de cavalerie.

De là nous nous dirigeons vers le château, et nous y arrivons après avoir visité les ruines de Saint-Bienheure, vestiges d'une ancienne paroisse conservés dans la propriété de M. Boué, membre de notre Société. De cet endroit, nous avons, sur la vallée du Loir une vue qui rivalise, par son étendue, avec celle que nous aurons du haut des vieilles murailles du Château. Le *Château*, où l'on nous montre la chambre supposée de Jeanne d'Albret, est surtout intéressant, dans une excursion aussi rapide que la nôtre,

par son aspect pittoresque et ses ruines, qui nous rappellent celles de Lavardin.

Nous remarquons encore *l'Hôtel de Ville* de Vendôme, monument de la Renaissance, qui, par une intéressante modification, a été aménagé dans une des portes de la ville, l'ancienne *porte Saint-Georges*.

Un banquet confraternel réunit alors dans une intimité charmante les membres des deux Sociétés. — Lorsque l'heure des toasts a sonné, M. le président de la Société archéologique du Vendômois nous souhaite la bienvenue en termes d'une aimable courtoisie, et notre président lui répond avec une égale sympathie. L'engagement est pris de part et d'autre de continuer ces relations personnelles commencées d'une si agréable façon. La Société du Vendômois, répondant à l'invitation que lui fait notre Président, nous promet sa visite pour le printemps prochain.

Après le déjeuner, nous visitons en détail le clocher de la Trinité, magnifique spécimen de l'architecture religieuse du XII^e siècle.

Après avoir parcouru rapidement le musée et la bibliothèque, qui contiennent de précieux manuscrits provenant de l'abbaye de la Trinité, nous visitons le *lycée* fondé par César de Vendôme, fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrée, lequel en avait confié la direction aux Oratoriens. Après avoir jeté un coup d'œil sur la chapelle, notre attention est attirée dans l'une des salles du lycée par le portrait de *Jean-Baptiste Gault*, évêque de Marseille, originaire de Tours.

Nous terminons notre journée par une courte visite à la chapelle du Calvaire, élevée sur l'emplacement d'un ancien établissement de *Templiers*, et nous y remarquons une belle statue d'*Honoré Barentin*, seigneur des Belles-Ruries, près Monnaie, en Touraine, dont la plaque tombale mérite une mention.

Le moment est venu de songer au départ, et c'est après avoir échangé avec nos aimables collègues du Vendômois les compliments d'usage que nous nous séparons d'eux, emportant de cette journée un excellent souvenir.

M. Louis de Grandmaison dit quelques mots au sujet du portrait de Jean-Baptiste Gault, que les membres de notre récente excursion à Vendôme ont remarqué dans la grande salle du collège de cette ville, qui était, avant la Révolution, dirigé par les prêtres de l'Oratoire. On lit au bas l'inscription suivante : *Joannes Baptista Gault, ex sacerdot. congreg. Oratorii D. Jesu, post Eustachium fratrem episcopus Massiliensis, pietate, zelo, caritate, integritate in vita clarus, miraculis et sanctitate*

post mortem clarissimus. Obiit Mass. die 23 maii anno 1643, sacerdos. 24, episcopus. 1, ætatis 48.

Mgr J.-B. Gault, qui, comme on vient de le voir, avait succédé sur le siège de Marseille à son frère Eustache, ne l'occupa que quelques mois, pendant lesquels il se dévoua particulièrement aux plus déshéritées de ses ouailles, les pauvres galériens. Il a été proclamé vénérable en 1893, et la cause de sa béatification se poursuit à Rome. Il possédait en Touraine divers biens, notamment la closerie des Chesneaux, paroisse de Saint-Avertin, qu'il transmit aux Oratoriens (cf. Archives d'Indre-et Loire, H. 715).

Il existe plusieurs biographies du saint prélat ; la plus récente est celle publiée en 1894 par M. l'abbé Payan d'Augery (Marseille, in-12). L'auteur y regrette la perte d'un document intéressant, l'enquête canonique faite à Tours dès 1643 pour l'introduction de sa cause. On y lit son acte de baptême extrait des registres de la paroisse Saint-Saturnin ; comme ce document y est donné d'une façon un peu inexacte, il ne sera peut-être pas inutile de le reproduire ici :

« Le xxix^e jour de décembre mil cinq cent quatre vingt quinze fut batysé Jehan, fylz de noble homme Jacob Gault, bourgeois et l'ung des cappitaines de ceste dicte vylle, dans la paroyse de séans, et de Margueryte Pouetevin, sa femme. Le parrin est noble homme Jehan Gault, s. de Boisdénier, échevein en ceste dicte vylle, et la mareine damoysselle Rennée Lanneau, épouse de noble homme M^e Victor Gardete, conseiller du roy, juge président et lieutenant général de Toureine. (*Signé :*) Gault, R. Lanneau, Aubry. »

A la fin de l'ouvrage de l'abbé d'Augery se trouve une généalogie de la famille Gault, qui a donné deux maires à la ville de Tours.

M. Boulay de la Meurthe cherche quels ont été les gouverneurs de Touraine pendant l'apanage de François de Valois (1576 à 1584). Il rappelle que le bailliage d'Amboise, ayant été excepté de l'apanage, conserve comme gouverneur le vieux maréchal de Cossé, auquel succède en 1582 Hurault de Cheverny. Quant au reste de la province, le prince apanagiste avait d'abord désigné comme gouverneur le vicomte de Turenne, par une nomination qui a été retirée presque aussitôt. Son choix s'est alors porté sur Jacques de La Fin, sieur de Beauvais La Nocle, qui, bien qu'employé le plus souvent en dehors de la Touraine, est cependant venu plusieurs fois à Tours. François de Valois lui a peut-être donné comme successeur, en 1583, un de ses favoris, Jacques d'Avrilly (et non d'Aurilly, comme l'écrit

Chalmel) : mais ce point demeure douteux. M. Boulay de la Meurthe fait observer que Jacques de La Fin n'avait pas encore été signalé, et peut être regardé comme un gouverneur de Touraine « inédit ».

Notre confrère raconte ensuite l'occupation à main armée des abbayes de Marmoutier, Cormery et Villeloin, qui a été faite en 1583, après la mort de Jean de La Rochefoucault, titulaire de ces trois bénéfices. Ce travail est renvoyé au *Bulletin*.

M. Louis de Grandmaison remet à la Société, de la part de M. Paul Vitry, docteur ès lettres, attaché des Musées nationaux, un exemplaire de son ouvrage *Michel Colombe et la sculpture française de son temps* (Paris, librairie centrale des Beaux-Arts, 1901, gr. in-8°, de xxiii-531 pages). Dans ce magnifique volume, orné de 16 planches hors texte et de plus de 200 planches dans le texte, notre confrère a retracé avec une compétence toute particulière l'histoire de l'école de sculpture désignée ordinairement sous le nom d'*Ecole tourangelles* ou d'une manière plus exacte sous celui d'*Ecole des bords de la Loire*. L'auteur, que sa position au Musée du Louvre a mis en contact journalier avec tous les chefs-d'œuvre de l'art et en rapport avec les critiques les plus distingués, n'a épargné ni son temps ni sa peine ; il a voulu, avec un zèle et une ardeur dignes d'éloges, voir par lui-même la presque totalité des monuments qui subsistent de cette école ; dans ce but, il a visité plus de 100 communes d'Indre-et-Loire, autant dans les départements de Maine-et-Loire et de Loir-et-Cher, sans parler des excursions qu'il a été amené à faire dans la Sarthe et les diverses provinces françaises où il a cherché des points de comparaison et des rapprochements possibles. Ceux-ci sont en général fort judicieux, car M. Vitry n'est pas un téméraire et se garde d'attribuer sans preuve à tel ou tel artiste la paternité d'œuvres dont l'auteur est inconnu ; bien au contraire, il rejette avec raison beaucoup d'attributions faites un peu à la légère et s'est interdit le plus souvent d'en donner de nouvelles.

Au début de son étude, il établit la vitalité, trop souvent niée, de l'art français à la fin du xv^e siècle, vitalité que prouvent la façade occidentale de la cathédrale de Tours, la charmante église de Saint-Cyr-sur-Loire, le chœur de l'abbatiale de Beaulieu-lès-Loches, les châteaux du Coudray-Montpensier et d'Ussé, la partie gothique du cloître de Saint-Gatien, la simple et harmonieuse maison dite à tort de Tristan et bien d'autres édifices de la même époque.

Après avoir jeté un coup d'œil sur l'école de sculpture bourguignonne, qui, pendant la première moitié du xv^e siècle, fut certainement la plus florissante en France, l'auteur détermine

quelle put être son influence dans la région de la Loire et quels sont les monuments qui paraissent y avoir échappé. Parmi ces derniers, citons : la *Mater dolorosa* en bois du Musée de la Société archéologique, le retable de Vernon, aujourd'hui au château de Valmer (1), le tombeau de Jeanne de Montéjean à Bueil, celui d'Agnès Sorel à Loches.

Il examine ensuite l'influence italienne en France avant et après 1495 ; c'est à cette influence, transmise par les décorateurs Jérôme Pachetot et Jérôme de Fiesole et surtout par les frères Juste, que sont dus les pilastres en terre cuite trouvés à Amboise (Musée de la Société), les bénitiers de la chapelle du Lycée, de Genillé, de Sainte-Radegonde, les fonts baptismaux de Saint-Cyr-sur-Loire et de la Cathédrale, le tombeau des enfants de Charles VIII, etc.

Quant à l'art flamand, il eut dans notre région un rôle beaucoup plus modeste ; toutefois la chapelle Saint-Blaise au château d'Amboise, la Déposition de croix de Sainte-Catherine-de-Fierbois témoignent de son influence.

L'auteur termine en étudiant, avec une scrupuleuse méthode, les productions de l'école de la Loire dans plusieurs chapitres consacrés à l'art de Solesmes, à la vie et à la carrière de Colombe, à son œuvre, à son atelier, enfin au rayonnement de son œuvre en Bourbonnais, en Bourgogne, en Normandie et dans l'Ile-de-France. C'est cette dernière partie qui nous touche de plus près ; aussi M. L. de Grandmaison compte-t-il y revenir dans une prochaine séance, d'autant plus que quelques-unes des conclusions de M. Vitry lui paraissent contestables. Pour aujourd'hui, en remettant ce volume à la Société, il est heureux d'en dire le bien qu'il en pense : l'auteur, parfaitement informé, a connu tout ce qui avait été écrit avant lui sur son sujet, a vu par lui-même presque tous les monuments ; il est impossible d'écrire sur un point quelconque de l'histoire de l'École des bords de la Loire sans se servir de son livre. L'usage en est, du reste, très facilité par deux excellentes tables, l'une des artistes, l'autre des œuvres étudiées ou mentionnées. En dehors de l'historien et du travailleur, l'amateur des belles choses et le curieux auront eux aussi plaisir et profit à consulter ce travail et à en admirer la belle et abondante illustration.

Délivrance du legs Meunier. — M. le Président expose l'état des négociations au sujet de la délivrance et de l'acceptation du legs Meunier.

(1) Ce retable a été récemment restauré et repeint ; il faut regretter avec M. Vitry qu'on ait changé les armoiries.

Après un échange d'observations auquel ont pris part MM. Boulay de la Meurthe, Louis Bosseboeuf et Hardion, la Société a pris la délibération suivante :

Considérant que par son testament olographe en date du 27 septembre 1885, M. Louis Meunier, en son vivant clerc de notaire à Beaulieu, décédé le 18 juillet 1900, a notamment stipulé les dispositions suivantes :

« Je donne et lègue 90,000 francs à la Société archéologique de Touraine, à la charge par elle de les employer exclusivement à rétablir le déambulatoire de l'église de Beaulieu, d'y établir un portail d'entrée et d'achever sa restauration. Dans le cas où, pour un motif quelconque, ce legs de 90,000 francs ne pourrait être accepté dans les termes que je formule, les 90,000 francs qui en font l'objet appartiendraient à ma légataire universelle. L'acceptation devra être faite dans les deux premières années de mon décès sous peine de nullité du legs. Les travaux que je prescris ne pourront être exécutés par des ouvriers qui, de près ou de loin, se seront occupés d'élections politiques ou autres depuis 1868. »

Considérant qu'aux termes d'un acte Hénault, notaire à Loches, du 31 janvier 1901, entre M^{me} Julie Chauveau, légataire universelle de M. Meunier, et M. le Président de la Société archéologique, spécialement autorisé à ces fins, en vertu d'une délibération de ladite Société en date du 30 janvier 1901, la légataire universelle s'est engagée à délivrer ledit legs particulier aux conditions du testament de feu M. Meunier, interprété d'un commun accord en ce qui concerne l'ordre des travaux et leur mode d'exécution, que notamment, en ce qui concerne la dernière clause du testament, les comparants à l'acte du 31 janvier 1901 ont déclaré qu'elle devait être entendue ainsi qu'il suit :

« La légataire universelle aura le droit de s'opposer à ce que l'adjudication des travaux à exécuter soit consentie au profit d'entrepreneurs et d'ouvriers qui lui paraîtraient avoir été manifestement exclus par la volonté du testateur comme s'étant occupés de politique militante dans l'arrondissement de Loches ; le droit d'exclusion ne profitera pas aux héritiers de la légataire. De plus les comparants ont reconnu que la Société archéologique de Touraine n'aurait à employer, sur la somme à elle léguée, que le reliquat net de cette somme, déduction faite de toute espèce de frais et droits que la dite Société aura déboursés au sujet du legs, les droits de mutation notamment réduisant d'autant le montant de l'emploi à faire. »

Considérant que la Société archéologique a été avisée par lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en

datedu 11 décembre 1900 que la demande, à l'effet d'être autorisée à accepter le legs Meunier, devait être adressée au Ministère de l'Instruction publique, à qui il appartenait d'en saisir l'autorité administrative; que cette demande devait être accompagnée de pièces établissant que la Société s'était entendue d'une part avec la commune de Beaulieu, propriétaire de l'église, quant à l'autorisation de procéder aux travaux de restauration, et, d'autre part, qu'elle avait également obtenu le consentement du service des Monuments historiques à la Direction des Beaux-Arts;

Considérant qu'au désir de cette lettre, M. le Président s'est entendu avec M. le Maire de Beaulieu; que, par délibération du 12 mars 1901, le conseil municipal de Beaulieu a pris les décisions suivantes :

Le Conseil est d'avis d'autoriser la Société archéologique à procéder aux travaux de restauration de l'église de Beaulieu tels qu'ils sont prévus au testament de feu M. Meunier, interprété par la convention du 31 janvier 1901. Un plan et devis général des travaux à exécuter seront établis par M. Hardion fils, chargé de cette mission par la commune de Beaulieu et la Société archéologique, et dont le concours gratuit est assuré à la Société archéologique et à la commune de Beaulieu. Ces plans et devis devront être soumis à l'approbation du conseil municipal de Beaulieu avant d'être transmis par la Société archéologique au service des Monuments historiques en vue du consentement à obtenir;

Vote des remerciements à M. Hardion fils pour le concours désintéressé qu'il lui prête en la circonstance.

Considérant que M. Hardion a établi, conformément à la mission qu'il avait reçue de la Société archéologique et de la commune de Beaulieu, le devis des réparations projetées, pour ledit devis, être soumis au service des Monuments historiques;

Considérant que, par lettre en date du 24 juin 1901, M. le Préfet d'Indre-et-Loire a fait savoir à M. le Président de la Société archéologique dans quelles conditions il lui était loisible de statuer sur l'acceptation de la libéralité, ainsi qu'il lui appartenait de le faire conformément à la nouvelle loi du 4 février 1901, qui, dans son article 5, dispose que l'acceptation des dons et legs faits aux établissements reconnus d'utilité publique est autorisée par le Préfet du département; que, par dépêche en date du 8 juin 1901, M. le Président du Conseil, ministre de l'Intérieur, a fait savoir à M. le Préfet qu'à son avis il conviendrait que la libéralité fût acceptée conjointement par la Société instituée et par la commune bénéficiaire du legs;

Considérant que M. le Préfet a avisé la Société archéologique

qu'elle aurait en conséquence à se concerter avec la commune de Beaulieu pour dresser et admettre un programme, les mesures d'exécution devant être réglées par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, comme le veut la loi du 30 mars 1887 sur la conservation des Monuments historiques ;

Considérant qu'il appartient aujourd'hui à la Société archéologique de décider s'il y a lieu pour elle d'accepter le legs Meunier et à quelles conditions, afin de se garantir contre toutes éventualités fâcheuses au cas où l'exécution des travaux amènerait soit une demande en révocation du legs pour inexécution des conditions imposées par le testateur, soit une action en paiement du solde des travaux pour le cas où un déficit viendrait à se produire au moment du règlement définitif ;

Considérant qu'il est nécessaire que la Société archéologique conserve un droit de contrôle et de surveillance, tant au point de vue de la détermination des travaux à exécuter qu'au point de vue de leur exécution même ; que cette mission doit être confiée à M. Hardion qui a déjà été chargé par la Société archéologique et par la commune de Beaulieu de l'établissement du devis préalable ;

Considérant enfin que, pour éviter toute chance de déficit, les travaux à exécuter doivent être divisés en chapitres comprenant : 1° rétablissement du déambulatoire ; 2° établissement d'un portail ; 3° réparation du reste de l'église ; 4° réparations extérieures ; les crédits affectés aux deux derniers chapitres ne devant être employés qu'autant que les dépenses afférentes aux chapitres précédents auront été complètement réglées et soldées ;

Après en avoir délibéré :

Accepte, conjointement avec la commune de Beaulieu, le legs de M. Meunier, tel qu'il a été interprété par l'acte du 31 janvier 1901 et, en outre, sous les réserves et aux conditions ci-après :

Les fonds dudit legs, comprenant seulement son émolument net, seront encaissés par la commune ; la répartition des fonds du legs sera faite conformément au devis dressé par M. Hardion, ledit devis étant présentement approuvé par la Société archéologique et devant l'être par la commune de Beaulieu et par la légataire universelle.

Les travaux prévus à ce devis devront être divisés en chapitres, comprenant : 1° rétablissement du déambulatoire, évalué à 28,720 fr. ; 2° établissement d'un portail, évalué à 22,375 fr. ; 3° réparation du reste de l'église, évalué à 5,565 fr. ; 4° réparations extérieures, évaluées à 14,985 francs ; les crédits affectés aux deux derniers chapitres ne devant être employés qu'autant que les dépenses afférentes aux chapitres précédents auront été complètement réglées et soldées.

M. Hardion est chargé de surveiller l'exécution desdits travaux.

Il sera compris, au même titre que les honoraires d'architecte, une subvention de 2,000 francs pour publication par la Société archéologique d'une notice historique sur l'abbaye de Beaulieu et sa restauration.

La présente délibération sera transmise, par les soins de M. le Président, à la Direction des Beaux Arts, service des Monuments historiques.

La Société, conformément à l'article 8 de la loi du 4 février 1901, accepte, provisoirement et à titre conservatoire, le legs Meunier, mais sous les réserves et aux mêmes conditions que celles qui viennent d'être ci-dessus stipulées en vue de l'acceptation définitive.

Elections. — Sont élus membres correspondants les personnes dont les noms suivent et qui avaient été présentées à la dernière séance : M. Delanoue, à Loches, M. Robert Triger, président de la Société historique du Maine, M. le comte Charles Lair.

Divers membres présentent les candidatures de M. l'abbé Vaucelle, licencié ès lettres, professeur d'histoire au Petit-Séminaire, de M. l'abbé Gibert, vicaire à Saint Julien, de M. Paulze d'Ivoy, de M. Paul Martin, de M. Fournier et de M. François Laurand, ingénieur des Arts et Manufactures.

La séance est levée à 10 h. 1/2.

Un des Secrétaires adjoints,

PAUL FAY.

Séance du 27 novembre 1901.

Présidence de M. L. de GRANDMAISON, vice-président.

Lecture du procès-verbal de la dernière réunion.

Ouvrages reçus. — *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* (n° 1 et 2 de 1901) contenant les procès-verbaux du Congrès des Sociétés savantes tenu à Nancy. — *Recue de Saintonge et d'Aunis* (XXI^e vol., 1^{re} livr., nov. 1901); à signaler un article sur les fouaces de Bouteville, diocèse de Saintes, qu'il faut peut-être

rapprocher des fouaces de Lerné. — *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Châlon-sur-Saône* (t. VIII, 3^e partie). — *Romania* (n^o 120, oct. 1901, t. XXX). — *Académie d'Hippone*, comptes-rendus des réunions en 1900. — *Mémoires de la Société des arts et des sciences de Carcassonne* (t. X, 1^{re} partie). — *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse* (2^e série, t. VIII, n^o XIII de la collection, 1^{re} partie). — *Mémoires de l'Académie de Clermont-Ferrand* (2^e série, t. XIV). A lire : Les Muscinées d'Auvergne, par le frère Héribaud Joseph. — *Mémoires de l'Académie d'Arras* (2^e série, t. XXXII). — *Mémoires de la Société philomathique de Verdun* (t. XV). — *Kongl. vitterhets Historie och Antiquitets Akademien Manadsblad* (1896), 104 planches. — *Bulletin de la Société archéologique de Nantes* (1900, 2^e fasc.). — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* (n^o 7, juillet 1901). — *Mémoires de la Société d'agriculture de la Marne* (2^e série, t. III, 1899-1900). — *Journal des savants* (octobre 1901). — *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne* (2^e série, tome XVII, 3^e trim. 1901, n^o 51), contenant la suite des recherches de notre confrère, M. de Broussillon, sur la Maison de Laval; on y trouve 3 planches hors texte représentant, d'après des crayons du xvi^e siècle : François de Coligny, seigneur d'Andelot, frère de l'amiral; Guy-Paul de Coligny, fils du précédent, comte de Laval sous le nom de Guy XIX et Anne d'Alègre, femme de ce dernier. — *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (juillet-août 1901).

Dons. — Par M. le comte Ch. de Beaumont, un exemplaire de ses *Jetons tourangeaux*, contenant la description de tous les jetons, avec de nombreuses planches, tirage à part de la *Gazette numismatique française*. — M. le comte G. de Lafont offre son étude sur *Les origines de la nationalité française; essai sur les Celtes, les Kymris, les Gaulois, les Romains, les Francs et les Ibères*. La Société a eu dans une de ses précédentes séances la primeur de cet intéressant travail. — M. Dupuy, de Rochecorbon, dépose un volume intitulé : *Kearsley's Arms of the Peers, Peeresses, etc., of England, Scotland and Ireland*, nombreux blasons gravés par Mutlow; en tête se trouve l'ex-libris armorié de la bibliothèque de Mgr de Montblanc, coadjuteur et plus tard archevêque de Tours. — M. E. Boutineau fait hommage des curieuses brochures suivantes dont il est l'auteur : *Un trait de mœurs chirurgicales en Touraine, xvi^e siècle; un Mémoire d'apothicaire de Tours au xvi^e siècle; Documents pour servir à l'histoire de la chirurgie en Touraine, I, ordonnances, statuts et règlements, 1408-1701*.

La Société exprime toute sa reconnaissance aux généreux donateurs.

Correspondance. — Lettre de M. Bironneau demandant à la Société d'accorder un secours à M. l'archiprêtre Philibert, notre confrère, pour le remplacement des *cloches de la collégiale de Loches*. La Société, après avoir délibéré, estime que cette question doit être renvoyée au Bureau. — Lettre de M. Ch. Guérin informant le Président qu'on va prochainement abattre les murs de la nef de l'église de *Louans*, incendiée il y a près de trois ans, et demandant si la Société ne croirait pas utile de faire photographier les restes de *peintures* qui vont disparaître avec eux. D'après les renseignements complémentaires fournis par M. Guérin, la nef, très simple, mais dont quelques parties sont en petit appareil, va être reconstruite ; elle avait été entièrement recouverte de peintures qui semblent être du *xiii^e* siècle ; il en existe d'autres sous le clocher ; une Vierge également peinte, et probablement du *xv^e* siècle, se voit au-dessus des fonts baptismaux. L'ensemble de l'église est du commencement du *xii^e* siècle ; dans la restauration projetée, le chœur, les trois absides et le clocher seront conservés. Plusieurs assistants demandent s'il ne serait pas possible de détacher les fresques qui subsistent afin de les sauver ; mais cette opération très coûteuse risque fort de ne point réussir, aussi la Société ne peut que s'en rapporter aux bons soins de M. Guérin pour conserver tout ce qu'il pourra de ces intéressants vestiges que déjà M. L. Bousrez s'est chargé de photographier.

Communications. — Notre collègue M. Dubreuil-Chambardel lit une étude sur la rivière de *Ligueil* appelée par les uns l'Estrigneuil, par les autres l'Esves, à tel point que plusieurs moulins et tanneries sont dits, aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles tantôt sur l'Esves et tantôt sur l'Estrigneuil. Retraçant pas à pas le cours de ces deux ruisseaux, jadis bien distincts et formant des îlots et des marécages, M. Dubreuil montre que les canaux et fossés allant fréquemment de l'un à l'autre ont dû prêter à la confusion des noms. Ceux-ci ont été, avec le temps, comblés par les meuniers et les cultivateurs, en sorte que, les îles et les marécages ayant disparu, il ne subsiste plus aujourd'hui dans la plaine de Ligueil qu'une seule rivière qui doit porter le nom d'Esves.

M. L. de Grandmaison lit une note tendant à démontrer que la localité désignée par « *Maureacum* » dans les Chroniques des comtes d'Anjou et par « *feodum Maureii* » dans le Cartulaire de l'archevêché de Tours doit être identifiée avec *Macré*, commune de Saint-Quentin.

M. Grimaud, parlant de la restauration projetée de l'église

de Beaulieu, propose d'y placer une *inscription* attestant que ce travail a été exécuté sous la direction de la Société archéologique de Touraine, grâce au don généreux de M. Meusnier.— La question a déjà été adoptée en principe, mais il y a lieu d'en ajourner l'exécution, les travaux ne devant pas être terminés avant deux ou trois ans.

Notre collègue fait ensuite une communication sur *Agnès Sorel* et rappelle ses différents séjours dans la région chinonaise, dans les châteaux de Riparfond, de la Villaumaire, de l'Ermitage, de la Chancellerie et surtout dans le manoir de Roberdeau situé au pied du château de Chinon, côté nord. Il signale à ce propos une *peinture* représentant Agnès Sorel que M. Touchard-Lafosse, l'auteur de « la Loire historique », déclarait exister en 1843 au château de la Herpinière, commune de Savigny-en-Véron. En effet, à la page 284, tome IV du même ouvrage, cet écrivain mentionne « une peinture à fresque dans une chambre de ce château représentant cette princesse ». Si cette fresque subsiste encore, il serait utile de la photographier en raison de son intérêt historique.

M. Grimaud communique ensuite le texte d'une *inscription* placée sur la façade d'une maison du xviii^e siècle, sise à Chinon, rue Hoche. Cette façade est surmontée d'un fronton triangulaire au milieu duquel on a sculpté deux génies soutenant une table en pierre portant ces mots gravés : *Sic nos non nobis ædificamus eas*. Cette inscription, empruntée à Virgile, n'est pas tout à fait conforme au texte du célèbre poète latin.

M. A. Viot possède un album contenant des *œuvres de la porte Saint-Floi* et de l'église *Saint-Lazare*, dessinées vers 1830 ou 1834 par une de ses parentes ; il estime que la Société serait sans doute désireuse de les faire photographier et met à cet effet son album à sa disposition. M. le Président remercie notre collègue de son aimable proposition, qui est acceptée avec reconnaissance.

M. l'abbé L. Bossebœuf entretient la Société de l'ouvrage intitulé : *Michel Colombe et la sculpture française de son temps*, que vient de publier notre savant confrère M. P. Vitry et dont il a été question à la séance précédente. Il fait remarquer la haute importance de ce travail d'histoire de l'art, qui est une docte synthèse élaborée à l'aide d'une grande richesse de matériaux. M. P. Vitry a comblé une lacune par un beau livre qui est tout à l'honneur de la Touraine et de la France, et nous devons l'en féliciter. M. l'abbé L. Bossebœuf aborde ensuite l'examen de certains côtés de l'œuvre. Il rappelle le mérite infatigable des écrivains tourangeaux qui, pendant un demi-siècle, ont réuni des documents précieux, et plus particulièrement de

ceux qui se sont occupés de l'histoire artistique, tels que MM. L. Palustre, Giraudet et Ch. de Grandmaison. Puis il examine les considérations relatives à la pénétration de l'école française par l'école italienne et, sous ce rapport, il ne saurait accepter les conclusions de l'auteur ; il montre comment Colombe ne doit pas plus être isolé du milieu où il a vécu et des influences diverses qu'il a subies que des traditions « moyenageuses » qu'il représente à certains égards. Il insiste sur le rôle théorique et pratique de la Renaissance dont on tente d'amoindrir l'action immense, tout en étant obligé ensuite de la reconnaître dans les trois œuvres absolument authentiques de Colombe.

M. l'abbé L. Bossebœuf aborde enfin certaines questions particulières, notamment celle du *sépulcre de Solesmes*, et apporte la preuve de l'opinion qu'il a naguère soutenue. Il se propose de répondre aux autres objections à mesure que les circonstances lui en fourniront l'occasion.

M. Boutineau dit quelques mots sur une *plaque* attribuée à *Nicolas de Nancel*, médecin du *xvi^e* siècle et intitulée : LES TRIOMPHE ET MAGNIFICENCES FAICTES A L'ENTRÉE DE Mgr FILS DE FRANCE ET FRÈRE UNIQUE DU ROY EN SA VILLE DE TOURS LE VINGT-HUICTIÈME D'AOÛST MDLXXVI PAR LES MAIRE, ESCHEVINS, MANANS ET HABITANS DE LADICTE VILLE DE TOURS. Elle a été imprimée en 1576 par René Siffleau, rue de la Sellerie (*sic*) devant les Cordeliers. Notre collègue, qui a copié cette plaque d'une trentaine de pages, donne lecture de plusieurs passages fort curieux dans lesquels l'auteur décrit « l'échafaud » dressé auprès de Notre-Dame-la-Riche ; tout autour se pressent le maire, les échevins, les personnages et les troupes ; les costumes les harnachements, etc., y sont décrits soigneusement. Au carrouel de Beaune, un jardin avait été dessiné avec statues (la Loire et le Cher), grottes et fleuve sur lequel fut donné un simulacre de combat naval. Nancel a écrit vingt ouvrages, dont dix seulement ont été imprimés.

M. l'abbé Bossebœuf communique à la Société divers documents inédits. — Une note écrite en 1598 par le curé sur les registres de l'état-civil de Vêretz, montre que l'*Edit de Nantes* fut signé dans le château de cette localité ; il aurait donc tout aussi bien pu s'appeler l'*Edit de Vêretz*. Notre confrère publiera ce texte dans l'ouvrage qu'il prépare sur l'histoire de Vêretz.

D'autre part, à l'occasion d'une visite au musée Dobrée à Nantes, notre collègue a tenté d'éclaircir la question de l'*origine du Pontifical* qui porte les armes d'Elie d'Angoulême. Il soutient que ce beau manuscrit a été composé pour cet abbé, non pas à Saint-Serge d'Angers, comme le dit M. de Farcy, mais à l'abbaye

de Marmoutier dont Elie fut abbé de 1389 à 1412. La preuve qu'il apporte est tirée du calendrier de ce Pontifical ouvert au mois de décembre dans la vitrine où il est renfermé. Cette page mentionne diverses fêtes propres tout particulièrement à la Touraine, notamment celles de la *TRANSLATIO CAPITIS B. MARTINI* et de l'*EXCEPTIO B. MARTINI ARCHIEPISCOPI*.

Au sujet de la chapelle de Sainte-Anne à Tours, M. Bosseboeuf pense que l'inscription : *SUMPTIBUS TUSSA FARE* pourrait être une abréviation de Toussaint Faré, avocat bien connu qui vivait à Tours à la fin du xvi^e siècle et au début du xvii^e.

Quant à l'inscription *PIERO VAGNARELLO 1591* gravée sur le cloître de la *Sainte-Chapelle de Champigny*, il convient d'y voir, non pas le nom d'un artiste qui aurait travaillé au monument, comme l'a prétendu un savant publiciste, mais le souvenir d'un visiteur qui, à la fin du xvi^e siècle, fut chargé des fortifications de la ville de Tours en qualité d'ingénieur, ainsi que l'attestent les registres des comptes.

Elections. — L'assemblée nomme membres correspondants MM l'abbé Vaucelle, professeur au Petit-Séminaire, Paulze d'Ivoy, Paul Martin officier d'Infanterie, Fournier, peintre en vitraux, l'abbé Gibert, vicaire à Saint-Julien, et F. Laurand, ingénieur.

M. le président rappelle que la prochaine réunion est fixée au 18 décembre au lieu du 25.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,

DE LÉPINAIST.

M. MALARDIER

La mort qui vient d'enlever M. Pierre-Louis Malardier à l'affection des siens, a fait dans les rangs de notre Compagnie un vide profond, dont nous pouvons mesurer l'étendue, en nous rappelant la part si large que notre regretté collègue a prise pendant plus de quarante ans à nos travaux.

Né à Pierrefite (Loir-et-Cher) le 26 juillet 1848, M. Malardier exerça avec une rare distinction pendant de longues années, les fonctions de notaire à la résidence du Grand-Pressigny. Il s'y fit remarquer par la rectitude de son jugement, par la haute honorabilité de sa vie professionnelle, en même temps que par la prudence de ses avis et le caractère conciliant de ses conseils.

Ces qualités exceptionnelles lui méritèrent les distinctions les plus flatteuses. Appelé par ses concitoyens à la mairie du Grand-Pressigny, par ses confrères à la présidence de la Chambre des notaires de l'arrondissement de Loches, il reçut en 1867, lorsqu'il se décida à vendre son étude, le titre de notaire honoraire, digne couronnement d'une carrière si méritante.

Mais M. Malardier n'était pas encore parvenu à l'âge où il faut songer à prendre une retraite définitive. Son activité devait trouver à se dépenser longtemps encore dans le poste de Juge de paix du canton de Montoire, auquel il fut appelé en 1868 et qu'il occupa pendant près de vingt ans.

Dans ses nouvelles fonctions, M. Malardier apporta le zèle laborieux qui devait faire de lui le modèle des juges de paix, comme il avait été le type du notaire accompli. Il devait en outre trouver dans ce changement de

résidence l'occasion d'exercer la curiosité toujours en éveil d'un esprit fureteur. Après avoir épuisé toutes les archives publiques et privées du Grand-Pressigny, il était temps pour lui de chercher un nouveau champ où tracer son sillon. Le canton de Montoire et la région du Bas-Vendômois n'étaient par un théâtre trop vaste pour ses recherches.

Depuis l'année 1863, M. Malardier était membre de notre Société. Il y avait successivement publié dans nos *Bulletins*, diverses études remarquables : Notice historique sur la commune du Grand-Pressigny. — La Peste de 1632 ; ses ravages au Grand-Pressigny et à Barrou. — Notes sur la Celle-Draon. — Notes sur la terre et seigneurie de BoucFerré. — De l'ancien caveau sépulcral du baron du Grand-Pressigny. — Menus détails de ménage et d'administration au château de la Gelle-Guénand (1476-1502), etc. etc.

La Société archéologique du Vendômois, à laquelle il s'affilia en 1876, lui doit également d'importantes publications, parmi lesquelles il convient de citer : Examen et réception d'un maître en l'art de chirurgie à Montoire en 1687. — Evénements calamiteux survenus dans le canton de Montoire, froids, gelées, inondations, récoltes, prix des denrées, épidémies, etc... (1660-1792). — Le Grand-Breuil, commune de Saint-Gourgon, ses invasions, ses seigneurs. — L'hospice de Montoire. — Du long et dispendieux procès que le vigneron Béatu soutint contre les chanoines de Troo en 1739, etc.

Enfin, M. Malardier laisse inédits deux ouvrages considérables : *Recherches historiques sur le canton du Grand-Pressigny et Recherches historiques sur le canton de Montoire*, qui dénotent chez leur auteur une immense érudition mise au service d'un sens critique remarquable et qui lui font le plus grand honneur.

Lorsque l'âge vint enfin pour M. Malardier de quitter

les fonctions publiques qu'il avait si dignement occupées, c'est à Tours qu'il fixa son domicile; et nous eûmes, dès lors, tout le profit de la décision qu'il avait prise.

Désigné par le choix de ses collègues comme membre de notre Comité de publication, il y apporta la précision, l'exactitude et la sûreté de vues qui le distinguaient, et il n'est que juste de rappeler combien ses avis nous furent souvent utiles et tout le fruit que nous tirions de ses conseils. C'est un devoir pour nous de rendre le suprême hommage au collègue dévoué qui se consacra à notre œuvre et honora notre Compagnie.

H. FAYE.

M. AUGUSTE MARTIN

M. Auguste Martin, dont la Société archéologique déplore aujourd'hui la perte, était depuis bien des années un des membres les plus dévoués, disons même un des plus utiles de notre Compagnie, à laquelle il avait voué un solide et durable attachement. Bien que rien ne semblât le préparer, ni dans ses origines, ni dans ses études premières, à la science archéologique, Auguste Martin témoignait pour nos travaux un intérêt des plus vifs, qui se traduisait par une assiduité de tous les jours et par une exactitude militaire à nos séances.

Né à Villefranche-sur-Meuse le 2 février 1817, Auguste Martin prit du service dans l'armée dès que son âge le lui permit. Il ne tarda pas à conquérir les épaulettes de sous-lieutenant de cuirassiers le 11 avril 1848. Nommé lieutenant le 10 juillet 1851, capitaine le 30 août 1854, chevalier de la Légion d'honneur le

12 août 1861, il fut admis à la retraite le 1^{er} avril 1870. Il fixa dès lors sa résidence dans notre belle province de Touraine, qui sait par son charme retenir et conserver tant de ceux qui, à l'heure de la retraite, ne sont plus attirés par leur province d'origine, délaissée depuis trop longtemps. Il s'y fit une seconde patrie, aussi chère que la première, patrie d'adoption à laquelle il fut appelé, quelques mois après sa mise à la retraite, à donner le meilleur de lui-même, son expérience et son dévouement de soldat.

Nous étions à l'heure où la France envahie convoquait tous ses enfants. La Touraine connaissait, comme la Lorraine elle-même, les tristesses de l'invasion. A. Martin courut à ce suprême appel de la patrie en danger, et aussitôt ses concitoyens, confiants dans sa haute valeur militaire, lui conféraient le périlleux honneur de commander le bataillon des mobilisés d'Indre-et-Loire.

Ce fut après la guerre qu'Auguste Martin, retiré dans sa modeste demeure de Saint-Symphorien, fut amené à nous, le 27 janvier 1873, par son voisin et ami, notre regretté Léon Palustre, qui avait pu apprécier la droiture de son caractère et ses qualités de dévouement modeste aux œuvres qui méritaient son affection. C'était bien l'homme qu'il fallait pour remplir les fonctions ingrates et méritoires de trésorier de notre Société. Ce poste lui fut confié le 24 mars 1883, et nous savons tous avec quelle exactitude minutieuse et quel ordre méthodique il le remplit jusqu'en 1898, époque à laquelle l'état de sa santé l'obligea à se démettre de cette charge.

Nul de nous n'a oublié et n'oubliera l'administration consciencieuse qui, pendant quinze ans, a maintenu l'ordre dans nos finances, et qui avait apporté dans notre budget toute la rigueur de la comptabilité officielle d'un bon capitaine-trésorier.

En lui conférant le titre de trésorier honoraire, la Société tenait à affirmer combien elle lui était reconnaissante d'avoir consacré une tradition qui devait se perpétuer avec ses successeurs.

La mort qui frappa A. Martin, le 30 août 1901, atteint la Société archéologique dans une de ses plus anciennes et plus constantes affections. Son souvenir demeurera vivace dans l'âme de sa dévouée compagne, dans le cœur de ses fils, qu'il a eu la joie de voir honorablement établis dans les cadres de cette armée qu'il aimait tant ; il vit encore dans la mémoire de ses collègues de notre Compagnie, associés du fond du cœur aux regrets de ceux qui lui survivent.

H. FAYE.

LA RIVIÈRE DE LIGUEIL

La « *Rivière de Ligueil* » doit-elle porter le nom d'Esves ou celui d'Estrigneuil ?

La carte de Cassini, Mabille, dans ses « Recherches topographiques sur l'ancienne province de Touraine », l'abbé Baranger, dans sa « Petite histoire de Ligueil », l'Atlas cadastral d'Indre-et-Loire l'appellent Estrigneuil. Au contraire, Carré de Busserolle, dans son « Dictionnaire », la carte de l'Etat-Major, Joanne, etc. lui donnent le nom d'Esves. Cette contradiction, que l'on rencontre chez les géographes, se retrouve dans les vieux documents des siècles passés : c'est ainsi que le moulin Vachereau est situé sur l'Esves en 1558 et 1574 et sur l'Estrigneuil en 1580 ; que le moulin de la Touche est mû par l'Estrigneuil en 1610 et par l'Esves en 1630 ; que les tanneries de Pontcharrault et le moulin

de la Ville sont situés sur l'Esves en 1544 et 1683 et sur l'Estrigneuil en 1512. Les habitants du pays ne sont d'ailleurs pas autrement fixés sur ce point, et les blanchisseuses de Ligueil vous diront aussi bien qu'elles vont laver à l'Estrigneuil qu'à l'Esves.

Nous allons tâcher d'éclaircir ce petit problème géographique qui ne laisse pas que de surprendre ceux qui n'ont pas étudié spécialement la topographie du pays.

* *

La « rivière de Ligueil » est formée de deux ruisseaux. L'un, l'Estrigneuil vient des environs de Fretay, passe auprès de Saint-Senoch, de Varennes et de Ciran-la-Latte ; l'autre, l'Esves, formé par divers ruisselets qui prennent naissance près du bourg de Barbeneuve et de la ferme de la Blondière, arrose Esves-le-Moutiers, se grossit des eaux des Fontaines-Rouges, de l'Etang-Gargeau, du *petit ruisseau*, passe au pont de Vaux et se réunit à l'Estrigneuil, au-dessous de Ciran, au lieu dit *Préfonds*.

Autrefois, les deux ruisseaux conservaient sur un long parcours une indépendance relative et ne se réunissaient définitivement qu'en aval de Ligueil. Les fossés que l'on rencontre dans les prés, les fausses rivières formant encore quelques îles, montrent bien que le cours actuel de la « rivière de Ligueil » a dû subir, dans le passé, de grandes modifications. D'anciens documents sont là, d'ailleurs, pour prouver ce que ces derniers vestiges semblent établir. Etudions séparément chacun des deux ruisseaux.

* *

L'Estrigneuil, après avoir, au Gué-Ménier, réuni en un seul bras les eaux des « vieux ruisseaux qui des-

cendaient de Launay », se partageait de nouveau en deux branches dont l'une existe encore aujourd'hui et l'autre était « le vieux ruisseau dudit gué à Vachereau », mentionné dans des actes du xvi^e siècle. Ces deux branches coulaient au milieu de prairies basses et marécageuses nommées jadis les « Marais de Ciran » qui se divisaient en « petits marais », près du bourg de ce nom et en « grands marais », précisément à l'endroit nommé Préfonds. Au delà de Vachereau, le « Vieil ruisseau » se continuait jusqu'à Ligueil, passant au moulin de la Touche, aux Foulons et au faubourg de Pontcharrault.

L'Esves, après avoir franchi le pont de Vaux, se divisait également en plusieurs bras qui formaient, en se réunissant, les îles du Moulin-Pothier et les îles du Bois-Pion, aujourd'hui disparues. Il touchait aux marais de Ciran et, tournant brusquement vers l'Est, faisait mouvoir les roues du moulin Vachereau, traversait les étangs de Mareuil, passait enfin tout auprès des murailles de Ligueil et rejoignait l'Estrigneuil à 600 mètres en amont du moulin d'Epigny.

Les deux ruisseaux étaient souvent réunis dans leur cours à travers la plaine de Ligueil par des fossés, des canaux, des biais qui limitaient des îles et formaient des marécages. Les îles de Vachereau faisaient suite aux îles du Bois-Pion et aux marais de Ciran ; les îles de la Touche et les marais de Mareuil sont souvent cités dans les actes du xvi^e siècle. Les îles et les étangs de Ligueil sont mentionnés en diverses chartes, entre autres en 1203. Ces anastomoses d'un ruisseau à l'autre ont dû facilement induire en erreur les géographes sur leur cours véritable et prêter à la confusion des noms.

Mais d'autres documents permettent de serrer la question de plus près. Dans un acte de 1585, il est question d'une pièce de terre située au-dessous de la Tourmelière et qui touche, « par devers septentrion, au ruis-

seau de Ciran à Ligueil » et, du côté du midi, à la rivière d'Esves. En 1558, une pièce du moulin Vachereau est dite située entre la « rivière qui descend d'Esves à Ligueil » et la « vieille boire » formée par l'Estrigneuil. D'ailleurs, le nom de *Boire*, donné aujourd'hui au ruisseau qui limite au sud la grande île de Ligueil, prouve bien que là se trouvait autrefois le lit d'un cours d'eau plus important.

*
* *

Les étangs et les marécages ont été desséchés peu à peu et ont fait place à de superbes prairies. Les meuniers, pour les besoins de leurs moulins, ont réuni, par des barrages, les eaux des deux ruisseaux afin d'obtenir une force plus grande ; les cultivateurs, par des palissades, ont retenu les terres au bord des fossés et comblé les vieux canaux, faisant, de la sorte, disparaître les îles de jadis.

Une seule rivière coule aujourd'hui dans la plaine de Ligueil à partir de Préfonds. On doit la nommer l'Esves. L'Esves a en effet un débit bien plus considérable que l'Estrigneuil. D'ailleurs, et c'est l'avis de tous les géographes, sauf de Mabile, la rivière formée au-dessous de Ligueil par la réunion des deux ruisseaux de Ciran et d'Esves-le-Moutiers, a toujours porté le nom d'Esves ou d'Evre, d'après Cassini. L'Esves, après avoir baigné Civray et Marcé, se jette dans la Creuse entre Port-de-Piles et Balesmes.

LOUIS DUBREUIL-CHAMBARDEL.

LA SIBYLLE DE PANZOULT

Le village de Panzoult, petite commune du canton de l'Île-Bouchard, est situé sur la rive droite de la Vienne et en face d'un étroit vallon offrant tous les charmes d'un paysage pittoresque et sauvage. De nombreux touristes se rendent là, chaque année, pour y voir la grotte de la Sybille, signalée dans tous les guides. Les renseignements donnés par ces publications destinées aux étrangers, sont par trop sommaires et demandent à être complétés. Le sujet mérite d'être traité d'une façon plus détaillée puisqu'il s'agit d'un endroit immortalisé par les écrits de Rabelais.

Pour se rendre à la fameuse grotte, on prend au nord du bourg de Panzoult, la route se dirigeant vers l'ancien couvent du Croulay, puis, après quelques minutes, on arrive à l'entrée d'une gorge étroite resserrée entre deux coteaux abrupts. L'auteur regretté des *Promenades pittoresques en Touraine* (page 502) donne une élégante description de cette sauvage solitude : « Un sentier, tout ombragé de grands arbres, se glisse le long d'un ruisseau qui gazouille sur les pierres ou s'épanouit en étang pour le service d'un moulin, unique habitation de ce vallon ; des coteaux escarpés vous enferment comme dans une prison, et les bois, qui en couronnent le sommet, arrêtent de chaque côté toute tentative de regard..... Le rocher est percé de toutes parts de grottes et de cavernes d'où découlent de nombreuses sources dont plusieurs sont ferrugineuses. Aucun bruit, sauf le chant des oiseaux et le murmure des eaux, ne vient troubler le silence de cette fraîche et calme solitude. C'est à se croire au bout du monde ».

Telle est la solitude que nous décrit si bien le fin lettré qu'était M. Casimir Chevalier, l'auteur de la précédente citation.

Juste au-dessus du moulin, on aperçoit au milieu de la colline la grotte de la Sibylle. Comme depuis le xvi^e siècle la topographie est restée la même, ouvrons donc les œuvres de Rabelais, nous ne pourrions choisir un meilleur cicerone que l'auteur du roman pantagruélique. L'incident de la consultation de la Sibylle de Panzoult par Panurge n'occupe pas moins de trois chapitres (les 16, 17, et 18) du troisième livre.

Obsédé par l'épineuse question du mariage, Panurge, accompagné de son fidèle Epistemon, se rend à Panzoult malgré la longueur de la route qu'ils mirent trois jours à parcourir vu que le chemin était « raboteux, pierreux, et mal ordonné ». Le troisième jour ils arrivent au but de leur voyage, et on leur montre sur « la croupe de la montagne, la maison de la vaticinatrice » qu'ombrageait « un grand et ample chataigner ». Aussitôt arrivés ils entrent « en la case chaumine » qu'ils trouvent « mal bastie, mal meublée, toute enfumée ». Panurge et Epistemon ont la chance de rencontrer dans son rustique logis la vieille Sibylle qu'ils viennent consulter.

Panurge expose le but de sa visite et demande si oui ou non il doit se marier. L'oracle de la Sibylle, ainsi que les commentaires de Panurge et de ses amis sur ce sujet, occupent deux chapitres du roman pantagruélique ; nous prenons la liberté d'y renvoyer le lecteur car il serait oiseux d'en donner ici un résumé.

Depuis le xvi^e siècle la demeure de la Sybille n'a presque pas changé ; elle reste semblable à la description donnée par Rabelais. Creusée dans le roc et exposée au midi, cette grotte est divisée en trois excavations d'une dizaine de mètres de profondeur. Rabelais a donc raison de qualifier de « tasnière » la demeure de la Sibylle. L'auvent de la porte d'entrée, qui existait

autrefois au-dessus du perron de la dite porte, était recouvert avec de la paille; d'où le nom de « case chaumine » donné également par l'auteur de Pantagruel.

A l'intérieur de la grotte nous ne voyons d'autres choses à signaler qu'une haute cheminée. Cette vieille cheminée est mentionnée dans le roman pantagruélique; en effet, en entrant dans ce rustique logis, Panurge et Epistemon nous disent qu'ils trouvèrent la Sibylle occupée à une bien vulgaire besogne. La vieille assise « au coin de la cheminée » faisait cuire « un potage de choux verts avec une couane de lard jaune ».

Dans ses *Etudes statistiques sur le département d'Indre-et-Loire* (page 226), ouvrage paru en 1838, M. de Croy a écrit la note suivante : « A Panzoult, les populations primitives ont creusé dans les rochers une caverne, décorée de peintures d'une époque inconnue, que Rabelais a cru devoir rappeler en les animant par une prétendue Sibylle de Panzoult. » Ce renseignement est en partie inexact, puisque Rabelais ne fait pas mention de ces peintures dans la description qu'il nous a laissée de cette grotte « toute enfumée. » Malgré le silence de Rabelais, l'existence de ces peintures ne peut être niée; voici un second témoignage. Les *Annuaire*s d'Indre-et-Loire, datant d'une trentaine d'années, disent que dans cette « espèce d'ancre ou grotte taillée dans un rocher » on voit « sur la porte ainsi que sur les murailles, des peintures grotesques et grossières. » Ces peintures ont complètement disparu, et à peine en trouve-t-on çà et là quelques traces. La grotte est surmontée d'un tertre auquel donne accès un escalier taillé dans le roc.

Quelle est cette personnalité que Rabelais a si pompeusement qualifiée de Sibylle de Panzoult? Les commentateurs de Rabelais ont laissé libre cours à leur imagination; aussi dans la plupart des clefs pour les allégories du roman pantagruélique, on dit que la Sibylle de

Panzoult est « une dame de la cour de François I^{er}. » Deux commentateurs approchent un peu de la vérité en disant que la personne, qualifiée de Sibylle de Panzoult par Rabelais, habitait en cet endroit. L'un d'eux, auteur des annotations de l'édition des œuvres de Rabelais parue en 1694, écrit que la Sibylle était « une dame de Panzoult, proche Chinon, qui ne fust point mariée et ne vouloit pas l'estre; laquelle néanmoins estoit conviée à le faire par ses amis pendant qu'elle fust en âge; elle mourut fort âgée. »

Bernier, qui publia en 1697 une intéressante biographie de Rabelais, apporte une autre version. Au moment de la publication du troisième livre de Pantagruel, « la terre de Panzoult » appartenait à « quatre sœurs qui ne furent point mariées d'où il [Rabelais] prend occasion de faire un portrait à plaisir de vieilles fées que chacun applique à qui lui plaît. » Bernier ajoute : « Quant à la Sibylle, il [Rabelais] n'en fait qu'une de quatre sœurs, dames de Panzoult, au lieu que les anciens en ont fait douze d'une seule. »

Il n'y a pas lieu de s'attarder à cette explication amphigourique, qui ne s'appuie sur rien; d'ailleurs, Rabelais lui-même va trancher la question.

La Sibylle était tout simplement une sorcière de campagne, une diseuse de bonne aventure, qui, au xvi^e siècle exploitait la crédulité des naïfs paysans de Panzoult et des environs. Pour mieux ridiculiser cette sorcière, Rabelais l'appelle : « Sibylle très insigne, laquelle prédit toutes choses futures. » Le grand satirique nous fait connaître très nettement son sentiment à cet égard par la bouche de deux héros de son roman.

Cette Sibylle est une « sorcière », dit Epistemon, « ce qui me le fait penser est que celui lieu de [Panzoult] est en ce nom diffamé, qu'il abonde en sorcières plus que ne fit oncques Thessalie. » Comme réponse à

Epistemon, Pantagruel ajoute : « Que savons-nous si c'est une onzième Sibylle ; une seconde Cassandre ? Et ores que Sibylle ne fut et de Sibylle ne méristast le nom ; quel intesret encourez-vous avec elle conférant de votre perplexité ? »

De ces citations il ressort un fait précis : cette Sibylle, qui ne méritait pas ce nom, était une sorcière. C'est d'ailleurs l'opinion conservée dans le pays par la tradition. Cette sorcière a dû habiter cette grotte de Panzoult au commencement du xvi^e siècle ; Rabelais l'a certainement vue et connue, car pendant sa jeunesse il vint souvent « à Panzoult près le Croulay », où il y avait un couvent qui avait des relations suivies avec l'abbaye de Seuilly.

Et dire que sans le ridicule jeté sur cette sorcière par la plume d'un illustre satirique, personne ne se serait occupé de cette obscure paysanne, de cette « vieille mal vestue, édentée, chassieuse, courbassée, roupieuse ». Le ridicule tue d'ordinaire tous ceux qu'il atteint ; dans le cas présent il produit un effet tout contraire. Devenue Sibylle de par Rabelais, la sorcière de Panzoult a acquis une sorte d'auréole. A quoi tient la gloire ?

HENRI GRIMAUD.

NOTE

SUR

LES SEIGNEURS DE ROCHECOT

Certains lieux qui ont eu dans les siècles passés une grande notoriété, sont tellement oubliés de nos jours que c'est à grand'peine si le savant retrouve leur trace. D'autres au contraire ne commencent à être connus que dans des temps relativement modernes; tel a été le sort de la seigneurie qui fait le sujet de cette étude.

Construit sur un coteau qui domine la paroisse de Saint-Patrice (1), le château de Rochecot a la Loire pour horizon. L'étymologie de son nom ne paraît pas douteuse; qu'on l'écrive *Roche-Cot*, *Rochecot*, *Rochecotte*, ou même *Rochequot*, c'est toujours la *Roche du coteau*, nom qui a son analogue à peu de distance (2).

Cette terre n'a sans doute pas acquis d'importance avant le ^{xiii}^e ou le ^{xiv}^e siècle; en tous cas les premiers seigneurs que nous soyons parvenu à découvrir, ne remontent pas au delà du ^{xv}^e siècle. Mais avant d'entreprendre l'histoire de cette seigneurie, il est à propos d'indiquer les sources auxquelles nous avons puisé pour la reconstituer. Les imprimés et les manuscrits des dépôts publics ne nous ont fourni que des détails insignifiants (3). Ce qui fait, on pourrait dire l'unique fonds

(1) Canton de Langeais (Indre-et-Loire).

(2) La Roche-Cotard, commune de Langeais.

(3) Nous avons consulté: Manuscrits: Archives d'Indre-et-Loire C. 443, 654. E. 298, 294. — Bibliothèque municipale de la ville de

de cette monographie, c'est le riche dépôt des titres terriers du marquisat de Rochecot et les papiers de la famille Guillon de Rochecot, actuellement entre les mains de l'une des descendantes des derniers seigneurs de cette terre. Ces pièces, en petit nombre pour toute la période antérieure à 1700, se trouvèrent mêlées aux titres de noblesse, brevets, lettres patentes, etc., et suivirent ceux-ci lorsqu'en 1824 le marquis de la Motte-Baracé, petit-fils par sa femme du marquis de Rochecot, vendit la terre à M. de la Selle, ils sont maintenant, ces précieux papiers, entre les mains d'une femme distinguée et d'un esprit éclairé, la comtesse Octave de Beaumont (1), petite fille elle-même du marquis de la Motte-Baracé ; elle a bien voulu nous les confier pour en extraire ce qui pouvait y avoir d'intéressant. Nous tenons à lui en adresser ici nos plus vifs remerciements.

Le premier seigneur connu de Rochecot est Louis de Marafin ou Maraffin (2) qui, le 2 avril 1487, conclut une transaction avec Antoine de Bueil, seigneur de Saint-

Tours ; Tableau de la Généralité de Tours, p. 253 ; Ms. N° 1420. — Imprimés : Carré de Busserolle, *Dict. géograph. historique et biographique d'Indre-et-Loire*, V, p. 378-381 et *passim* ; Id., *Armorial de Touraine*, *passim*, Id., *Souvenirs de la Révolution en Touraine*, *passim* ; A. de Beauchamp, *Mémoires du comte de Rochecotte*, 1818 ; La Chesnaye-des-Bois et Badier, *Dict. de la Noblesse*, *passim* ; L'Hermite Souliers, *Histoire de la Noblesse de Touraine*, p. 346 ; Chevalier et Charlot, *Etude sur la Touraine*, p. 292 ; *Journal d'Indre-et-Loire*, 22 avril 1821.

(1) Au château du Plessis-au-Maire, par Noyant (Maine-et-Loire).

(2) Marafin alias Maraffin, seigneurs de Nots, Vueil, Rochecot, portait de gueules à la bande d'or, accompagnée de six étoiles de même mises en orle. Touraine. Louis I^{er} de Marafin, chevalier, seigneur de Notz, du Roulet (vers 1459) et de Rochecot, conseiller et chambellan du roi, eut de son mariage avec Peronnelle de Liniers : 1° Louis qui suit ; 2° Guillaume de Marafin, évêque de Noyon et pair de France en 1473, mort le 5 août 1501 ; 3° Philibert de Marafin, prieur de la Charité-sur-Loire, — Louis II de Marafin, seigneur du Roulet (1474), de son mariage avec Catherine d'Avaugour a eu un fils François, et peut-être Agnès de Marafin, réformatrice du couvent de Hautes-Bruyères (Seine-et-Oise) vers 1530. (Voir, Morize, *Le canton de Chevreuse*, Tours, 1892, in-8°, p. 117.) — François I^{er} de Marafin, seigneur

Michau-sur-Loire (1) au sujet des bois de Coupelines et de landes y adjoignant, transaction qu'il fit ratifier le 21 janvier 1493 par Jacques de Bueil, comte de Sancerre.

Comme cet acte, d'ailleurs curieux par lui-même, eut un intérêt capital par la suite, la possession de cent cinquante arpents de landes qui y sont mentionnés, ayant donné lieu, quatre siècles plus tard, à une quasi-émeute et à un interminable procès, nous le donnons *in extenso* d'après une mauvaise expédition du XVIII^e siècle où les négligences du scribe apparaissent à chaque ligne. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu retrouver l'original; force nous a donc été de nous contenter de cette très médiocre copie.

Louis I^{er} de Marafin était déjà mort en 1514 (2), puisque nous trouvons Peronelle de Liniers, sa veuve et

du Roulet, Obterre, Terre-Fronte, la Meilleraye, Rochecot, Bois-Ruffin, Vueil, le Plessis-d'Arrau, de son mariage avec Françoise d'Avangour de Courtalain eut Louis III de Marafin, dont le fils, François II de Marafin, mourut vers 1582, laissant les terres de Notz, le Roulet et Rochecot à sa sœur, Anne de Marafin, mariée : 1^o vers 1584 à Adrien du Fau ; 2^o à Pierre de Counigham, seigneur de Cangé ; Anne mourut le 24 novembre 1586 (Busserolle, *Dict.*, V, p. 224, v^o Roulet. — La Chesnaye des Bois, *Dict. de la Nob.*, XIII, p. 136.)

(1) Antoine de Bueil, comte de Sancerre, baron de Saint-Christophe et de Châteaux, seigneur de Saint-Michel-sur-Loire, fils de Jean V de Bueil, comte de Sancerre, seigneur de Saint-Michel-sur-Loire, capitaine de la ville de Tours, amiral de France, mort en juillet 1477, et de Jeanne de France, fille naturelle de Charles VII et d'Agnès Sorel. — Famille d'ancienne chevalerie qui portait *d'azur au croissant d'argent accompagné de 6 croisettes recroisetées, au pied fiché, de même, rangées en orle.*

(2) L'acte de fondation l'appelle *Périnette de Liniers*. Peronelle de Liniers, d'une famille originaire des environs de Thouars en Poitou, qui portait : *d'argent à la fasce de guules à la bordure de sable besantée d'or*, était fille de Michel de Liniers, seigneur d'Airvault et de la Meilleraye, et de Marie Rousseau, fille elle-même de Jean Rousseau, seigneur de la Mothe-Rousseau et d'Yseult de la Jaille, dame de Cloudé. La famille de Liniers fait remonter sa filiation à l'an 1090 (Cfr. Busserolle et la Chesnaye des Bois, *loc. cit.*)

dame de Rochecotte, fondant la chapelle du château le 13 mai de cette même année, sous le vocable de la Très-Sainte-Trinité « aux charges de quatre messes par semaine, la première desquelles commence le dimanche, même les quatre fêtes annuelles de chaque année avec le droit de faire dire les dits jours de dimanche et fêtes la messe à nottes, toutefois après celle chantée en l'église de ladite paroisse de Saint-Patrice (1) ». L'année suivante, le 27 octobre 1515, la dame de Rochecot passa une transaction au sujet de cette fondation avec Maître Jean de Lamballe, curé de Saint-Patrice, par devant Doyneau, notaire à Restigné (2).

A partir de ce moment jusqu'en 1584, les documents sont muets sur les seigneurs de Rochecot. Ce que nous en savons par les ouvrages de M. de Busserolle (3) ne concorde pas absolument avec nos textes. En effet, nous ne retrouvons aucune trace de Louis III de Marafin, qui aurait été le père de François II de Marafin. Nous croyons même que ce François II ne fait qu'une seule et même personne avec son soi-disant grand-père François de Marafin, premier du nom. En effet, l'acte de vente de 1584 (4) mentionne « haut et puissant seigneur François de Marafin, chevalier de l'Ordre du Roi, seigneur de Notz (5), du Roulet (6), et de Rochecot » comme étant mort à cette date, laissant « Françoise Davaugoux » (7) sa veuve et Anne de Marafin, sa sœur et héritière. Ce doit être le même que

(1) L'original de cette fondation ne nous a pas été conservé ; mais elle est analysée dans un aven de 1786.

(2) Restigné, commune du canton de Bourgneil (Indre-et-Loire).

(3) V. ci-dessus, p. 306, note 3.

(4) V. *Piéc. justif.*

(5) Aujourd'hui Notz-Marafin ou Nau-Marafin (Indre).

(6) Le Roulet, château, commune de Saint-Flovier (Indre-et-Loire).

(7) Certainement « d'Avaugour ». Famille de Bretagne qui portait *d'argent au chef de gueules*.

ce François de Marafin, maître d'hôtel du roi Henri III servant en juillet et août 1582 que La Chesnaye-des-Bois (1) dit être père d'un autre François de Marafin, ce que nous croyons une erreur. Les deux François n'en font qu'un. En tous cas, on sait peu de chose de lui, si ce n'est qu'il avait fait un contrat pignoratif en faveur de « dame Catherine d'Algon, veuve du sieur de l'Aubespine, vivant conseiller du Roy, secrétaire d'Etat (2). »

Néanmoins, sa sœur et unique héritière, Anne de Marafin, épouse de haut et puissant seigneur Messire de Coningham (3), chevalier de l'ordre du Roy, seigneur de Cangé (4) et de la Rochepin (5) en Touraine, chambellan de Monseigneur et capitaine du château de Tours (6), vendit le 24 avril 1584 la terre et seigneurie de Rochecot moyennant 10.000 écus et 400 écus de pot de vin à dame Aymée de Coué (7), veuve de haut

(1) La Chesnaye des Bois, *loc. cit.* XIII, p. 136.

(2) De l'Aubépine, maison originaire de Beauce, qui a donné beaucoup d'illustrations. Armes : *Ecartelé aux 1^{er} et 4^e contre écartelé aux 1^{er} et 4^e d'azur au sautoir alaisé d'or accompagné de 4 billettes de même ; aux 2^e et 3^e de gueules à 3 fleurs d'aubépine d'argent ; — et aux 2^e et 3^e des écartelures de gueules à la croix ancrée de vair, qui est de La Châtre (Busserolle, *Arm.*, I, 77.)*

(3) Coningham, Conygham, Coningan ou Conigan, famille originaire d'Ecosse, établie en Bretagne et Touraine. Armes : *d'argent au pairle de sable pour la branche restée en Ecosse ; écartelé d'azur à 3 sermaux d'or pour la branche française,*

(4) Château, commune de Saint-Avertin. Busserolle commet une erreur à l'article de Pierre II de Coningham. Il avait épousé *Anne* et non *Jeanne* de Marafin.

(5) Serait-ce la Roche-Pinard, commune de Montlouis ?

(6) Depuis 1570 environ, selon Busserolle.

(7) Edmée de Coué, selon Busserolle (*Dictionnaire*, v^o *Rochecot*, V, 378). Il commet une erreur en disant qu'en 1540 Antoine de la Châtaigneraie possédait Rochecot du chef de sa femme. Sans doute il ne connaissait pas cet acte de vente. — Aymée de Coué était fille de Christophe de Coué, écuyer, seigneur de Fontenailles, et de Claude de l'Hôpital (Busserolle, *Dict.* III, v^o *Fontenailles*, commune de Louestault). — Couhé, Coé, Coué de Lusignan (V. aussi Beauchet-Filleau. *Famille du Poitou*, 1^{re} édit., II, v^o *Lusignan*), famille d'ancienne che-

et puissant seigneur Antoine de la Chasteigneraye (1), chevalier de l'ordre du Roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, seigneur de Fourny, etc.

L'acte de vente dont nous avons la grosse originale et une excellente copie du xvii^e siècle, est rempli de curieux détails qui nous éclaireront sur l'état de Rochecotte à la fin du xvi^e siècle. On verra qu'il était fort différent d'aujourd'hui.

Il n'est pas inutile de remarquer tout d'abord que le fief de Rochecotte était déjà uni, comme il le fut toujours par la suite jusqu'à la Révolution, aux fiefs de la Varenne, de Cuzé, de Milly-en-Vallée et de Gennetail, qui plus tard furent compris dans le marquisat de Rochecotte. Les droits seigneuriaux étaient ceux que la coutume de Touraine accorde au seigneur possédant haute, moyenne et basse justice; de plus, comme seigneur fondateur de l'église de Saint-Patrice, le seigneur de Rochecotte avait droit de litre, timbre et armoiries et de prééminence.

Mais pour avoir une idée exacte de ce qu'était le château à cette époque, laissons parler l'acte de vente dans toute sa naïve simplicité :

« La maison seigneuriale dudict lieu consistant en quatre arpents quarante chesnées de pourpris en un grand corps de logis composé de salle basse, cuisine, cabine, garde-manger, cinq chambres haultes, à feu avecq leurs garde-robes, ung grenier dessus, ung aultre corps de maison où est le fourny et puy, avec deux aultres chumbres appelées la Maison rouge, une cheminée séant dedans. La chappelle dudict lieu, belle et bien décorée estant en la cour qui est en la présentation du seigneur

valerie; armes : écartelé d'or et d'azur à 4 merlettes de l'un en l'autre. Cimier : une Mélusine. (Busserolle, Arm. I, 298).

(1) Il était mort en 1580 (Busserolle, Dict., loc. cit.). Ses armes étaient : d'argent au lion d'azur semé de fleurs de lys d'or. (Id., Armorial, I, 249.)

dudict Rochecot, fondée Trinité, quatre messes ordinaires par semaine au lieu, bien assignée et fondée de domaines, un corps de logis et jardin au bas dudict Rochecot pour loger le sieur Chappelain, contenant ledict jardin et appartenances avecq une grange bastie, le tout couvert d'ardoises, ung quartier et demie environ. Le jardin dudict lieu de Rochecot édifié de plusieurs et bons arbres fructaulz partie clos à murailles, une terrasse au-dessus devant la porte dudict lieu de Rochecot. Il y a joignant les bois de haulte futaie, contenant quinze arpents quarente chesnées, et y a partye desdicts bois qui ont esté coupez ; la garenne à connilz, compris son def-froc, ung arpent et demye, etc. »

Cette simple description, toute sommaire qu'elle soit, suffit pour donner une idée de l'importance qu'avait déjà Rochecot au *xvi^e* siècle. Au point de vue féodal, Rochecot et la Varenne relevaient à foi et hommage lige du seigneur de Saint-Michel-sur-Loire ; Milly et Gennetail, à foi et hommage simple du même seigneur, à cause de son château, à la recette duquel étaient dus *chacun an*, 19 sols 2 deniers de service.

Possédant déjà Cangé, du chef de son mari, ne tenant pas, sans doute, à conserver une propriété aussi importante que devait l'être Rochecot, et désirant en outre payer les dettes hypothécaires que son frère avait jadis contractées, Anne de Marafin chercha à s'en défaire et trouva acquéreur en la personne d'Aymée de Coué. Celle-ci ayant récemment vendu Fontenaille à Noble homme messire Molan (1), seigneur de Saint-

(1) Pierre de Mollan, Contrôleur et Intendant des finances, mourut à Saint-Ouen-lez-Amboise, le 16 novembre 1607, âgé de 62 ans, comme en fait foi l'épitaphe suivante, gravée sur une table d'ardoise dans l'église de Saint-Ouen :

CY GIST MESSIRE PIERRE GABRIEL DE MOLLAN, CHEVALIER, CONSEILLER
DU ROY EN SON CONSEIL | D'ESTAT ET PRIVÉ, SEIGNEUR DE ST OUEN |
ET DE FONTENELLES LEQUEL THESPASSA A L'AGE DE LXII ANS
LE XVI^e JOUR DE NOVEMBRE | MIL VI^e VII. PRIEZ DIEU POUR LUY.

(Cfr. L. Bosseboeuf, Amboise, *Le château, la ville et le canton. Mém. de*

Ouen-du-Bois et de Fontenaille, se trouvait avoir de l'argent libre, et cherchait de son côté une propriété à sa convenance.

C'est donc le 24 août 1584 que les parties se réunirent en présence de Jehan Denis, notaire royal à Chinon, pour conclure le marché. Pierre Molan, n'ayant point encore entièrement payé le prix de la terre de Fontenailles, députa Raphaël Doullion, conseiller du Roy en l'Élection de Tours, y demeurant paroisse Saint-Pierre-du-Boille, qui déposa les 10,400 écus demandés entre les mains du vendeur; l'acte fut signé et Aymée de Coué devint dame de Rochecot.

Néanmoins elle n'en prit possession que le 1^{er} mai de l'année suivante, comme le constate l'acte authentique qu'elle fit dresser à cette occasion et qui est parvenu jusqu'à nous. Cette prise de possession eut lieu avec une cérémonie assez bizarre qui mérite d'être rappelée, bien que la mention s'en rencontre fréquemment. Entrant dans la maison d'habitation, elle ouvrit toutes les portes les unes après les autres, les refermant aussitôt; elle en fit autant aux granges, étables, écuries, pressoirs, etc.; enfin elle pénétra dans la chapelle, y sonna la cloche, puis ressortit. Aymée de Coué n'a pas laissé d'autre trace dans l'histoire de Rochecot. Les titres sont muets pendant un espace d'environ soixante ans et ce n'est qu'au milieu du xvii^e siècle, qu'ils nous fournissent quelques détails sur les seigneurs de cette terre.

la Soc. Arch. de Tours, p. 576. Cfr. aussi de Busserolle, *Dict.*, III, v. Fontenailles; *sic. sup.* et IV, v. Ouen (Saint). Sa femme, Marie de Verdun fut marraine le 11 novembre 1602, en l'église de Beaumont-la-Ronce, d'Anne de la Bonninière, fils aîné de Louis de la Bonninière, chevalier, seigneur des Châteliers en ladite paroisse, et de Françoise de Gallois (*Etat-Civil de Beaumont-la-Ronce*. Cf. aussi, *Notice historique et généalogique sur la famille Bonnin de la Bonninière de Beaumont*, p. 17), de Molan porte: *de gueules à 3 étoiles d'or, accompagnées de 3 molettes d'éperons de même; au chef d'or chargé de 3 molettes d'éperons de sable*. Cfr. de Busserolle, *Armorial*, II.

En effet, le 1^{er} mai 1646 (1) Gabriel Le Bascle II^e du nom, chevalier, seigneur du Pin, de *Rochequot* et de l'Aumônerie de Saint-Patrice, passa une transaction avec Messire Hercule Le Mareschal, sieur du Rouy, prieur du prieuré de Saint-Patrice, maître Foucquet Cherpantier, prêtre, curé de Saint-Patrice et certains habitants de ladite paroisse.

Ce nouveau venu appartenait à une puissante famille d'ancienne noblesse poitevine, Le Bascle ou Le Bâcle (2) ; il avait été page du cardinal de Retz et avait épousé (3) Madeleine de la Cour, fille et héritière de Louis de la Cour, chevalier, seigneur du Bois-du-Coudray, et de Marthe Le Nain (4). Il eut plusieurs enfants de ce mariage, parmi lesquels Balthazar Le Bascle.

Celui-ci ayant obtenu un brevet de capitaine dans le régiment du duc de Noirmoutiers, fit plusieurs campagnes en Catalogne et en Flandres. En 1665 il n'était point encore marié. A la mort de son père, il hérita de Rochecot, et c'est en qualité de seigneur de ce lieu, et des fiefs du Pin, de la Varennes, de Cuzé, de Milly-en-Vallée et de Genneteil qu'il rendit hommage et porta son aveu le 21 juin 1673 (5) à Louis-Charles d'Albert, duc de Luynes, pair de France, etc., à cause de sa baronnie de Saint-Michel-sur-Loire. Il était alors conseiller honoraire au siège présidial de Tours et avait par conséquent échangé l'épée contre la toge — *Cedant arma*

(1) S'il faut en croire M. de Busserolle, Gabriel Le Bascle aurait possédé Rochecotte dès 1607 (V. *Dict.*, V, v^o Rochecotte). Nous n'en avons point trouvé de preuve dans les Archives de cette terre.

(2) Voir l'article de Busserolle, *Armor. pr. verb. et Dict.*, v^o Rochecotte.

(3) L'Hermite-Souliers, *Histoire de la noblesse de Touraine*, p. 345.

(4) Marthe Le Nain était fille de Jean II Le Nain, secrétaire du Roi (fils lui-même de Jean I Le Nain, président en l'élection de Chinon) et de Madeleine de Tricot. Armes : *échiqueté d'or et d'azur* (La Chesnay-des-Bois, XIV, p. 795. V. aussi Busserolle, *Armor.*, I.)

(5) M. de Busserolle indique la date de 1671 comme étant celle où Balthazar Le Bascle était en possession de Rochecotte.

togæ — se reposant de ses fatigues guerrières par les occupations plus calmes de la magistrature. Cet aveu de 1673 est assez instructif par lui-même et donne quelques détails sur l'état des lieux à cette époque.

« *Premièrement, je tiens en mon domaine, y est-il dit, ma maison fort, terre haulte justice, terre et seigneurie dudit Rochecot, la haulte justice de la Varane, Milly-en-Vallée et Geneteuil, avecques les tours et guerittes aux tours du chasteau dudit Rochecot, ma chapelle au bout de la grande cour sur la terrasse fondée de la sainte Trinité et cinq messes par chascunes semaines, de laquelle m'appartient la présentation, une grange, caves, escuries, cours, angars, avec bastimans, le tout renfermé de haultes murailles avecq ponts levis et planchette, le tout en mon pourpris contenant y compris les huict arpens, au domaine de la Varane, douze arpens ou environ, joignant du Midy d'une part au chamain tendant de Langeais à Bourgueil et au chamain qui descend de Foulliers au Port-Verron; d'autre long du septentrion aux vignes de Jacques Boureau, etc... Plus ma basse-cour, cour, grange, caves, terrasses; jardins, haultes et basses vignes, bois, futais, taillis, barrages et braières, tout en ung tenant et autour du pourpris contenant le tout quatre vingts arpens ou environ... Plus les bois de Coupline contenant soixante arpens plus cens cinquante arpens de landes à la suite... » moyennant « *un gan de soye, un bouton frangé de soye apprécié cinq sols pour tous devoirs.* »*

On voit d'après ce qui précède, que le château de Rochecot avait à cette époque, une apparence de forteresse féodale avec ses *tours et guerittes*, ses *haultes murailles avecq ponts levis et planchette*. Bien que l'acte de 1584 n'en fasse pas mention, il est certain que tout cela devait déjà exister au moins depuis le commencement du xvi^e siècle, car on ne construisit plus guère de tours ni de pont-levis plus tard que la seconde moitié

du xvi^e siècle. Nous tenions à citer ce passage de l'aveu de 1673, parce qu'il met mieux en relief les différences entre le château actuel et l'ancien.

Balthazar Le Bascle ne paraît pas avoir conservé longtemps le domaine de Rochecot, puisque, s'il faut en croire M. de Busserolle (1), en 1698, N... de Jaucourt (2) en était propriétaire. On ne trouve rien dans les archives de Rochecotte qui rappelle son passage; le 18 novembre 1700 (3) cette terre fut adjugée par décret des Requêtes du Palais à Marie du Bellineau, femme de René Guillon, seigneur de Chaix, trésorier de France à Tours.

Ici commence l'histoire des seigneurs de Rochecot de la famille Guillon.

*
* *

Le nouveau seigneur de Rochecotte appartenait à une famille originaire du Châtelleraudais, qui prouvait sa filiation depuis le milieu du xvi^e siècle.

Le 15 janvier 1598, noble Jean Guillon, deuxième du nom, écuyer, sieur de Mortery, fils d'autre noble Jean Guillon, sieur de Montebert et de dame Françoise Boussard, son épouse, signait le contrat de son mariage avec Antoinetté de Cherny, damoiselle. Il mourut avant le 7 novembre 1635. Leur fils, Jean Guillon, troisième du nom, fut nommé par provisions en date du 1^{er} janvier 1624 à l'office de trésorier de France en la généralité de Tours. Assisté de François Guillon, écuyer, sieur du Fresne et de Jullien Guillon, écuyer, sieur de Courailles, ses frères, il épousa par contrat du 7 novembre 1633 damoiselle Marie Goury, fille de defunt noble homme Antoine Goury, sieur d'Essais et de damoiselle

(1) J. X. Carré de Busserolle, *Dictionnaire*, t. V, v^o *Rochecot*.

(2) De Jaucourt, *Touraine* (xvii^e siècle) porte : *d'hermine au chef de vair* (de Busserolle, *Armorial*, t. I, p. 488).

(3) De Busserolle, *Dictionnaire*, *loc. cit.*

Marguerite Cotreau. Il en eut trois fils : 1° Jean, 2° René, 3° François, et mourut le 13 septembre 1645.

François Guillon, écuyer, sieur de Valbray, fut nommé, par provisions du 5 janvier 1635, à l'office de conseiller du Roi, trésorier de France et général de ses finances en la généralité de Tours. Il mourut probablement célibataire avant 1670.

René Guillon, écuyer, plus tard qualifié chevalier, second fils de Jean III Guillon, et de Marie Goury, seigneur de la Cailleterie et de Chais, fut nommé *homme du roi* le 26 janvier 1646, et par provisions en date du 30 mai 1670 (1), conseiller du Roi, trésorier de France et général de ses finances en la généralité de Tours. Le 30 mars 1697, il fit enregistrer ses armes : *d'azur, à l'agneau pascal d'or, à la bannière de gueules, accompagné en chef de deux étoiles d'or*, à l'Armorial Général (2) pour la somme de 23 livres 6 sols. Ses provisions de trésorier de France honoraire sont datées du 13 mai 1698.

Il avait épousé le 4 août 1669 en l'église Saint-Venant de Tours (contrat du 21 juillet précédent) damoiselle Marie du Bellineau (3), fille de noble homme Jean du Bellineau, sieur de la Loge et de Mondetours et de deffunte damoiselle Marie Aslard, avec laquelle il ne semble pas avoir vécu en fort bonne intelligence, car il en était séparé de corps et de biens avant le 29 mai 1696. Nous avons vu que le 18 novembre 1700, la terre de Rochecot fut adjugée à sa femme; à partir de cette date, il se qualifie seigneur de Rochecot. Il eut trois fils : 1° Louis-Claude; 2° Jean-François; 3° René,

(1) Busserolle a donné dans sa liste des trésoriers de France de la généralité de Tours des dates erronées. « Guillon (Jean) 1656 » [1624] — « Guillon (François) 1670 » [1633] — Guillon (René) 1698 » [1670] — (J. X. Carré de Busserolle, *Dict. géogr. d'Indre-et-Loire*, VI, p. 302.

(2) B. N. Généralité de Tours, élection de Tours, reg. 1^{er}, n° 20.

(3) Du Bellineau : *d'azur au chevron d'argent accompagné en chef de 2 étoiles d'or et en pointe d'un croissant montant de même*.

sur lesquels nous reviendrons plus loin. Après sa mort dont la date est incertaine, mais peut se placer entre 1702 et 1704, sa veuve épousa par contrat du 27 avril 1704 haut et puissant seigneur Henry de Cordouan, chevalier, seigneur de Langey, l'un des exempts des gardes du corps du Roi, fils de haut et puissant seigneur messire de Cordouan, chevalier, seigneur, marquis de Langey et de haute et puissante dame Diane de Montault de Navailles, alors absents pour cause de la Religion (1). Marie du Bellineau mourut avant 1714.

Jean-François Guillon, fils cadet de René, fut baptisé en la paroisse Saint-Hilaire de Tours, le 22 novembre 1675 et eut pour parrain et marraine M. Jean-François Guillon, écuyer, seigneur de Valbray, et dame Catherine de Couppe, veuve de M^e Thomas Denis, écuyer, seigneur de Grand-Maison, conseiller du Roi et avocat au siège présidial de Tours. Le 7 janvier 1702, par un contrat pignoratif en son nom, en celui de sa femme séparée et en celui de son fils aîné, René Guillon, hypothéqua ou aliéna pour payer audit Jean-François une compagnie de cavalerie, les terres et seigneuries de Rochecot, de la Cailletrie et du Pin, et ce pour neuf années, à messire Pierre Guerino, prévost de Blaslay, pour la somme de 3250 liv.

René II Guillon, sieur de Mortery, ne nous est connu que par un brevet de cornette dans la compagnie de Lamotte, au régiment royal des carabiniers, en remplacement de M. de Marle, promu lieutenant, en date du 24 avril 1695.

(1) En présence de Françoise de Montault de Benac-Navailles, duchesse douairière d'Elbœuf; de Henri de Lorraine, duc d'Elbœuf; de Léonard Hélié de Pompadour, marquis de Laurière et du Bourdeix et de Gabrielle de Montault-Navailles, sa femme; de Benjamin-Auguste de Cordouan Taligny, frère du futur époux. De Cordouan de Langey en Touraine porte : d'or à la croix engrelée de sable cantonnée de 4 lionceaux de gueules.

Louis-Claude Guillon, chevalier, seigneur de Rochecot et de la baronnie de Coulombiers, fils aîné de René et de Marie du Bellineau, naquit le 5 février 1684. Il paraît avoir été cornette au régiment de Toulouse-Cavalerie, compagnie de la Courelle, par brevet du 5 mars 1709. C'est à ce titre qu'il assista à la bataille de Malplaquet où il fut grièvement blessé. Par brevets successifs des 14 mai 1712 et 24 août 1713 il fut nommé capitaine au régiment de Bourbon-Cavalerie en remplacement de M. d'Osmont.

Il épousa par contrat du 12 juin 1714 (1) Françoise Bouin de Noiré (2), fille de Louis Bouin de Noiré, conseiller du Roi, Président en l'Election et Maire perpétuel de la ville de Châtellerault, et de Marie Rasse-
teau (3); elle apportait 36 mille livres de dot.

Louis-Claude acheta, peu après son mariage, le 21

(1) Le contrat fut précédé d'un projet de contrat, daté du 22 mai 1714.

(2) Bouin, seigneurs de Noiré et de Marigny. Famille originaire du Châtelleraudais, qui portait : *d'azur à une foi d'argent, accompagnée de 3 soleils d'or posés 2 et 1*. On trouve Guillaume Bouyn, capitaine gouverneur de Châtellerault sous Charles, comte du Maine, qui obtint érection en fief du domaine de Cherdechien, le 22 janvier 1443. La branche de Noiré commence sa filiation suivie avec Vincent Bouin, marié vers 1650 avec Charlotte-Louise de Villeray, et la finit avec Jean-Fortuné Bouin de Marigny, né le 6 mai 1766, général de la République en octobre 1793, tué au combat de Pellouailles, le 5 décembre de la même année. — Louis Bouin, seigneur de Noiré, père de Françoise, fut maire perpétuel de Châtellerault, de 1694 à 1718, charge qu'il possédait à cause de sa femme, Marie Rasse-
teau, qu'il avait épousée le 5 août 1687. Il mourut vers 1726 laissant trois enfants : 1° Louis, seigneur de Noiré et de Marigny; 2° Autre Louis, lige de la branche de Chezelles-Savary; 3° Françoise, ci-dessus, « toute jeune » en 1702. Ils partagèrent le bien de leur père le 23 décembre 1726. (Cfr. Beauchet-Filleau, *Dict. des Fam. du Poitou*, 2^e édition, 1891, I, 678).

(3) Elle était fille de Jean Rasse-
teau, seigneur de Moulin-Neuf et du Petit-Marigny, et de Françoise Cuirblanc (*Arch. de Châtellerault*). On trouve un Gaultier Rasse-
teau, conservateur des privilèges de l'Université et conseiller en la sénéchaussée de Poitiers dès 1539 (*Mém. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*, XXVI, p. 134).

juin 1715, et pour la somme de 51.500 livres, la baronnie de Coulombiers, vendue par Pierre-Paul de Gréaulme de la Cliette, chevalier, seigneur de Pons, et par dame Marie Favreau, son épouse, agissant en son nom, et en celui de son frère, Messire Jean Favreau, chevalier, seigneur de Doussay ; 500 livres seulement furent payées comptant.

Louis-Claude Guillon de Rochecot mourut avant l'année 1752, laissant cinq enfants.

1° *Louis-François-Marie* Guillon de Rochecot naquit le 15 août 1715 à Châtellerault, paroisse Saint-Jacques. Il fut nommé cornette de la compagnie de Montauban au régiment d'Orléans-Cavalerie en remplacement de M. de Castelmus, le 25 mai 1735, et le 1^{er} août 1743, reçut une commission de capitaine d'une compagnie de cheveu-légers de nouvelle formation. Il fut créé chevalier de Saint-Louis le 3 août 1748, et reçu par M. de Ligny, lieutenant-colonel du Régiment d'Orléans ; on ignore à quelle époque il donna sa démission, ni quand il fut nommé pensionnaire du Roi. Il ne se maria point et vécut à Rochecot, sa propriété, qu'il augmenta en achetant les îles et îlots formés par la Loire sur la paroisse de Saint-Patrice (1).

Le 19 mai 1760, il signa au contrat et le lendemain assista au mariage de son frère Fortuné. Quatre ans plus tard, le 11 juin 1764, étant mort à Rochecot, il fut inhumé dans le chœur de l'église de Saint-Patrice en présence d'une grande foule de la noblesse du voisinage.

2° *Françoise-Josèphe* Guillon de Rochecot, naquit le 13 août 1723 à Châtellerault, fut ondoyée de suite, et baptisée le 6 septembre suivant ; son parrain fut M. Joseph de Besse du Fresne, conseiller au Présidial de Poitiers, et subdélégué de Mgr l'Intendant ; sa mar-

(1) Arch. d'Indre-et-Loire, C. 654.

raine dame Françoisse RassetEAU, épouse de M. Perreau des Minières, Président (*sic*) de la ville de Chinon.

Françoise, dite *mademoiselle de Rochecot*, épousa par contrat du 27 juillet 1776, Joseph-Augustin de la Sayette (1), chevalier, seigneur de Tomtrave (?), chevalier de Saint-Louis.

3° Marie-Anne Guillon de Rochecot, dite *mademoiselle de Coulombiers*, naquit le 2 septembre 1725 à Châtellerault, fut ondoyée le lendemain, et baptisée seulement le 29 mars 1731. Son parrain fut M. Louis Cuir-blancs, chevalier, seigneur de Fontaines, lieutenant-colonel du Régiment de Bourbonnois, chevalier de Saint-Louis, et sa marraine, dame Marie-Anne Doucet, épouse de M. Louis Bouin de Noiré (2), lieutenant-général civil de police au bailliage de Chinon. Marie-Anne mourut célibataire avant le 23 octobre 1772.

4° *Fortuné* Guillon de Rochecot, qui va suivre.

5° Marie-Françoise Guillon de Rochecot, dite *mademoiselle de Besse*, naquit à Châtellerault le 10 décembre 1731, et fut baptisée le 18 du même mois; elle eut pour parrain messire Louis-François-Marie Guillon de Rochecot, son frère aîné, et pour marraine demoiselle Françoise-Josèphe Guillon de Rochecot, sa sœur. Elle épousa Charles-Louis-Joseph Jaru de Romands (3), chevalier, seigneur de Flinnes, et mourut avant le 26 mars 1778, laissant une postérité qui existe encore.

Haut et puissant seigneur, messire Fortuné Guillon, premier marquis de Rochecot, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, major de cavalerie, seigneur

(1) La Sayette : d'azur à 3 flèches d'argent 2 et 1 la pointe en haut.

(2) Louis Bouin de Noiré, écuyer, seigneur de Nancré, du Gué-de-Marcé et de Touchevoisin, tige de la branche des seigneurs de Chezelles par sa femme Marie-Anne Doucet, dame de Chezelles, qu'il épousa en 1720 (Beauchet-Filleau. *loc. cit.* — De Busserolle, *Dictionnaire*, II, 246, v° *Chezelles*).

(3) Jaru de Romands : d'azur au chef d'argent chargé de croix pattées et alaisées de gueules.

de Rochecot, seigneur patron de Saint-Patrice, Boizé, Trogues, baron de Coulombiers, seigneur haut justicier de Besse, des fiefs de la Berdonnatière, Clasnay, Launay, etc... tels sont les titres pompeux dont se décorait l'avant-dernier et le plus considérable des seigneurs de Rochecot. Il fut baptisé à Châtellerault le 21 janvier 1729, et eut pour parrain messire Fortuné Cuirblancs de Fontaines, et pour marraine dame Marie Rasseteau de Noiré.

Par brevet en date du 1^{er} août 1743, il fut nommé cornette de la compagnie de chevaux-légers que commandait son frère aîné ; puis le 1^{er} octobre 1756 il passa avec le même grade à la compagnie de Montauban de Boncourt du régiment d'Orléans-Cavalerie. Le 17 novembre 1758, il reçut le brevet d'aide-major au même régiment en remplacement de M de Serres (1), et le 12 juin 1759, une commission de capitaine lui fut octroyée, toujours au même régiment, en remplacement de M. de la Bussière. Il était alors appelé *le chevalier de Rochecot*.

Le 19 mai 1760, Fortuné Guillon signait le contrat de son mariage avec demoiselle Marie-Françoise Doucet du Gué, fille de maître Félix Doucet du Gué, seigneur de Launay, conseiller du Roi, lieutenant particulier au bailliage de Chinon, et de feu dame Françoise-Marie Cougny du Parc. Le mariage fut célébré le lendemain en la paroisse Saint-Étienne de Chinon, par messire Fortuné Bouin de Noiré (2), écuyer, prêtre chanoine de la Collégiale de Saint-Mexme, en présence d'une

(1) Entre temps, il avait dû être promu lieutenant, car le brevet de 1758 lui donne ce grade.

(2) Fortuné Bouin de Noiré, seigneur de la Roche-Clermant, Sassay, Ligré, chanoine de Saint-Mexme de Chinon, troisième enfant de Louis Bouin de Noiré (de la branche de Chezelles) et de Marie-Anne Doucet (*Vid. sup.* Beauchet-Filleau, *loc. cit.*) — Sur la cloche de l'église de Ligré on lit l'inscription suivante qui se rapporte à lui : « L'an 1789 « j'ay été bénite par M^e Bernard Deménil, curé de Ligré, et nommée

nombreuse assistance; de ce mariage naquirent deux enfants :

1° Louis-Fortuné Guillon, dit *le comte de Rochecot* dont il sera parlé plus loin.

2° Adélaïde-Marie-Françoise Guillon de Rochecot, mariée par contrat du 23 mars 1783 à Auguste-François-Chrysanthé de Goddes, comte de Varennes (1), capitaine au régiment du Roi-Infanterie. Elle reçut 120,000 livres en dot, dont la terre de Trogue et Boizé estimée 100,000 livres.

Fortuné Guillon, chevalier de Rochecot fut nommé chevalier de Saint-Louis le 6 juillet 1760; le 25 avril 1762 il eut commission de recevoir au dit ordre Henry-Charles de Longueil, lieutenant au régiment d'Orléans, et le 21 mai 1766 il fut reçu capitaine commandant au même régiment par le marquis de Noé (2), maréchal de camp en remplacement du marquis de Courtebourne. Enfin le 1^{er} janvier 1768 il obtint le brevet de major, toujours au même régiment.

M. de Rochecot perdit son beau-père, Félix Doucet du Gué, peu après son mariage, car nous le voyons le 20 février 1764, vendre aux époux Prévost-Allaire la maison où il était décédé, située rue de la Lamproie (3), paroisse Saint-Etienne de Chinon.

« par M^e Fortuné Bouin de Noiré, prêtre chanoine de Saint-Mexme
« de Chinon, écuyer, seigneur de la Roche-Clermault, Sassay et de
« Ligré, et dame Marcelline Ragonneau, épouse de M^e J. de Cougny,
« écuyer. David et Quantin, frs. ». (*Bull. de la Soc. Arch. de Touraine*, VIII, p. 242).

(1) Goddes de Varennes : *d'argent à la fasce de gueules accompagnée en chef de deux étoiles d'azur et en pointe d'une hure de sanglier de sable défendue d'argent*; couronne de marquis; supports : deux lions.

(2) Un de ses descendants a eu une certaine célébrité comme caricaturiste sous le pseudonyme de *Cham* (fils de Noé).

(3) D'après M. H. Grimaud, cette maison aurait été celle de Rabelais Cfr. Henri Grimaud, *La maison de Rabelais à Chinon*, p. 6. Extr. de la *Revue Poitevine*, 15 décembre 1896.

Par la mort de son frère aîné Louis-François-Marie (11 juin 1764), il devint seigneur de Rochecot. Le 17 septembre de cette même année, il signa avec ses sœurs et beaux-frères un acte par lequel il fut autorisé à suivre un procès intenté par le marquis d'Ussé (1) au sujet de grèves de la Loire et de l'île de la Croix-Blanche que celui-ci prétendait appartenir au domaine d'Ussé. Nous n'avons pu retrouver le résultat de ce procès.

Le 27 mars 1765 il souffrit la constitution d'une rente de 300 livres, au principal de 6.000 livres, au profit de maître Louis-Antoine Chaussé, inspecteur de la manufacture de tabacs au Havre en Normandie, acceptant par son frère Jacques-Antoine Chaussé, prieur, curé de la paroisse Saint-Vincent de Tours. A cet effet, Fortuné Guillon hypothéqua sa terre de Rochecot; ces deniers devaient être employés à faire le retrait féodal de la terre et seigneurie de Serizier, située paroisse Saint-Michel et Saint-Laurent, en ce qui relève du fief de Rochecot, et vendue par la dame de Jousseau à un tanneur nommé Baugé.

Par lettres patentes (2) données à Versailles au mois de janvier 1767, enregistrées le 22 mai de la même année, les terres de Rochecot, la Varenne, Saint-Patrice et Milly réunies, furent érigées en marquisat, juste récompense des services militaires rendus par lui et les siens.

Le 31 mars 1768, il y eut échange entre le marquis de Rochecot, Antoine Donnault et Anne Crucheron sa

(1) Louis-Sébastien Bernin de Valentinay, marquis d'Ussé, colonel de dragons, mort en 1772.

(2) L'original de ces lettres patentes est au château du Plessis, dans les archives de la famille Guillon de Rochecot; une expédition s'en trouve aux archives d'Indre-et-Loire, C. 443, et elles sont indiquées dans le *Tableau de la généralité de Tours, 1762-1766*; manuscrit n° 1120 de la bibliothèque municipale de Tours, p. 253. — Enfin, elles ont été publiées *in extenso* par J. X. Carré de Busserolle, *Dictionnaire... loc. cit.*

femme, de la paroisse de Saint-Patrice. M. de Rochecot, cédaît une maison située au lieu appelé L'Ouche-aux-Soyes, paroisse de Saint-Patrice, relevant du fief de l'Aumônerie de Saint-Patrice et dépendant des Bénédictins de Bourgueil; ce moyennant 4 livres de rentes seigneuriale et féodale. En contre-échange, Donault cédaît à M. de Rochecot un corps de logis et une terre de quatre à cinq arpents, au lieu appelé La Perré, et un demi-quartier de terre près des domaines de Fouillée, joignant au marquisat et au domaine de la Cailletrie et relevant roturièrement de Rochecot moyennant 11 livres et un chapon.

Le 23 octobre 1772 (1) Fortuné partagea avec ses sœurs et beaux-frères la succession de sa sœur Marie-Anne Guillon de Rochecot, dame de Coulombiers, morte célibataire.

De quelle façon le marquis de Rochecot devint-il seigneur des chatellenie et baronnie de Trogues (2) et Boizé (3), nous n'avons pu le découvrir d'une façon précise; tout ce que nous en savons, c'est qu'il en est seigneur à partir de 1765.

L'année 1780 vit éclore entre le marquis de Rochecot et les habitants des paroisses voisines un formidable procès au sujet de 150 arpents de landes attenants aux

(1) Pour être complet, nous devons signaler un procès que Fortuné marquis de Rochecot eut en 1771 avec un sieur Armand Prévost, receveur des tailles en l'élection de Chinon. Il s'agissait de pièces déposées par M. de Mondion aux archives de Rochecot, relativement au fief de la Flonnière, relevant de Milly. Cette terre de la Flonnière ayant été acquise par le sieur Prévost le 24 mars 1768, celui-ci réclamait les dites pièces à M. de Rochecot. (*Mémoire pour Messire Fortuné Guillon, marquis de Rochecot... appelant de la sentence du Duché-Pairie de Luynes du 6 septembre 1771, contre Armand Prévost, receveur des tailles en l'élection de Chinon, intimé. A Blois, chez J. P. Masson, imprimeur en tour du conseil supérieur, 1772.* — Imprimé. Archives du château de Champchevrier).

(2) Commune du canton de l'Île-Bouchard, arrondissement de Chinon (Indre-et-Loire).

(3) Ferme de la commune de Trogues.

bois de Couplines. Ce procès, qui en 1788 durait encore, et a rempli les archives de Rochecot de plus de pièces que toutes les générations précédentes, a un côté tristement instructif. On y sent, dans ce choc entre le seigneur et les paysans, toute l'aigreur du ferment révolutionnaire qui dix ans plus tard devait bouleverser la société française, et faire sombrer la maison de Rochecot. Il nous a paru utile d'en dire quelques mots, aussi brefs que possible ; mais pour donner plus de vérité aux témoignages que nous invoquerons, nous laisserons la parole aux témoins eux-mêmes.

Le marquis de Rochecot était donc propriétaire de 150 arpents de landes et pacages d'un seul tenant, joignant au midi les bois de Couplines à lui appartenant, et au nord aux pacages et landes communs aux habitants de Saint-Patrice et autres paroisses. Il appuyait ses droits sur la transaction de 1493 que nous avons déjà citée, et sur un aveu de 1546 que nous n'avons plus. On prétendit il est vrai que l'acte de 1493 avait été vicié et qu'il n'y avait primitivement que 50 arpents dont on avait fait 150, et que ce chiffre de 50 se retrouvait dans l'aveu de 1546. C'est un point que nous ne saurions élucider puisque les originaux nous font défaut ; mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est la conduite violente des habitants des paroisses de Saint-Michel, Ingrandes, Saint-Patrice et les Essarts, qui réunis en troupes de quatre-ving's à cent cinquante *mutins et obstinés*, dit le réquisitoire du 28 avril 1784, saccagèrent les landes et pâtures de Couplines en proférant des menaces contre quiconque les voudrait empêcher. Pendant ce temps se poursuivait une instruction contre eux, et ils n'hésitèrent pas à tenter de lutter par le droit, comme ils le faisaient par la force. C'est au cours d'une enquête faite le 28 février 1785 que des témoins firent les édifiantes dépositions qu'on va lire. Disons en pas-

sant que sur vingt-quatre témoins à décharge, six furent reconnus subornés.

« Quatre-vingts personnes, tant hommes que femmes, ont été vues avec des bestiaux, deux mois et demi auparavant, sur les landes de M. de Rochecotte, parmi lesquelles Pierre Riddé, fauchant et emportant des bruyères; ces gens étaient de la paroisse d'Ingrandes.

« François Boureau, boucher à Ingrandes, déclare avoir rencontré Joseph Pineau père, de ladite paroisse, conduisant un cheval chargé de bruyère., le soir il rencontra René Rollant, Rubette, le nommé Banger, Rochereau, le fils de la veuve Rollant, avec deux chevaux et trois bourriques chargés de bruyère, que le déposant leur dit que la bruyère était bonne, que ces particuliers lui répondirent qu'il était le maître d'en aller couper, qu'il y en avait pour lui comme pour les autres, qu'ils ne craignaient point les gardes du sieur de Rochecot, qu'ils avaient toujours de quoi les saluer, et dans l'instant, ils tirèrent un coup de pistolet en disant : « *Voilà comme ils seront salués* ».

Un autre témoin déclare « que le nommé Martin Hersant, fils d'Urbain, de Saint-Patrice, a raconté lui-même qu'étant dans les landes de M. de Rochecot, son garde voulut s'emparer d'un cheval à lui appartenant, mais que Boireau, son domestique, menaça ce garde de lui couper les jambes avec sa faux s'il ne lâchait le cheval. Ledit témoin a vu, au mois de décembre dernier, cent cinquante personnes dans les landes ».

Un autre témoin affirme « qu'il a connaissance que M. de Rochecot a fait enfermer de fossés cent cinquante arpents de landes, il y a trois ans environ, que ces fossés ont été rompus, qu'il y a environ trois mois il a vu environ quatre-vingts ou cent personnes fauchant la bruyère, parmi lesquelles la fille Marie Rolland, demeurant à la Noraie, paroisse d'Ingrandes, laquelle

dit en sortant de la lande, lorsqu'elle aperçut le garde du sieur de Rochecot : « *Tuez-le donc ce matin !* »

D'autres témoins, terrassiers de leur métier, déclarèrent qu'un an auparavant, travaillant aux fossés des cent cinquante arpents de landes, des gens venant d'Ingrandes leur dirent de se bien faire payer, car six mois plus tard tout ce qu'ils faisaient serait détruit en une nuit. Un autre terrassier déposa qu'environ deux mois auparavant, il avait eu connaissance d'un complot pour assiéger le château de Rochecot. Un troisième terrassier raconta qu'environ trois ans avant, sur les huit heures du soir en hiver, il vit passer une troupe de gens avec des fusils, des pelles et des bèches qui se disaient les uns aux autres : « *Allons fondre les fossés de M. de Rochecotte, et faire une décharge dans les fenêtres de son château.* » Dans cet attroupement, il y avait des habitants de la Chapelle-Blanche, Saint-Patrice, Saint-Michel (1), les Essarts et Restigné. Le lendemain, de grand matin, il entendit passer beaucoup de monde et quelqu'un qui disait que les fossés étaient fondus.

Ces événements n'étaient pas isolés en Touraine, et les lettres suivantes prouvent que, sur une terre voisine, des désordres analogues s'étaient produits. M. d'Héliand, seigneur du Vivier des Landes, écrivait en effet en 1787 au marquis de Rochecotte :

« Ne sachant, Monsieur, ce qu'étoit devenu la lettre que vous trouverez cy jointe, avec une que j'avois eu l'hon-

(1) C'est peut-être à cette affaire que faisait allusion Gabriel Raison, maire de Saint-Michel, qui écrivait le 9 janvier 1791 dans une brochure devenue rarissime (*Copie des Protestations des habitants de la paroisse Saint-Michel*, in-8° de viii-71 pp.) : « Tous les écrits publiés sont autant de répertoires de révoltes exercées en différentes parties du royaume, et ce qui se passe sous vos yeux et près de vous, ne nous permet pas d'ignorer jusqu'à quels excès certains habitants se sont portés, puisque beaucoup se sont refusés au paiement des devoirs seigneuriaux et fonciers auxquels leurs biens sont assujettis, et livrés ouvertement au pillage du gibier, des bois et à la dévastation des récoltes. » (p. 2.)

neur de vous écrire dans les temps, je ne peux avoir le plaisir de vous remercier de m'avoir fait celui de pouvoir faire quelque chose que vous désiriez. Vous verriez que heureusement je ne me modèle pas sur les grands seigneurs qui promettent par vanité, et qui, s'ils agissent, ce n'est que par importunité ; en petit gentilhomme, je tiens le peu que je promets, et au désespoir que ce ne soit pas pour des choses plus essentielles. J'ai appris par un procès-verbal imprimé que vous étiez choisi pour estre de l'assemblée provinciale ; si cela peut vous plaire, je vous en fais mon compliment, et cela ne peut estre autrement par l'espoir qui est en vous de pouvoir contribuer au bien général. Malgré la bonne envie que chaque individu y porte, c'est un enfant au berceau. L'enfance est un peu longue pour parvenir à l'âge mûr, mais il est à présumer qu'avec de bons instituteurs, l'instruction sera plus prématurée. J'ai appris avec plaisir un avantage que vous auriez eu contre vos antagonistes des Landes. Mon affaire pour pareil objet n'est pas encore décidée. L'abbé Brulon y met toute la chaleur et l'intérêt possible ; je lui en sais fort bon gré ; sans lui j'aurais été victimé, 3 ou 4 païsans ayant si bien fait que l'on m'a joué par sous-jambes à l'auguste aréopage de Château-la-Vallière, où le sieur Lépine, notaire à Sonzé menne tout. M. l'abbé Brulon fait furieusement aller sa plume ; il me fait espérer que d'ici à six semaines ou deux mois, je scauray à quoi m'en tenir.

« M. Lépine, qui travaille pour vous à vostre féodalité a été choisi ainsi qu'un M. Gaullier, architecte à Tours, pour venir voir l'objet de la discussion et constater ma possession, visite ordonnée par M. le lieutenant-général de Langeais affin d'éclairer sa religion et voir si le terrain pour ma possession se rapportait à l'enquête des témoins, ce qui s'est trouvé conforme ; après cette enquête faite pendant mon séjour à Paris, je fus, à

mon retour, à Langeais pour scavoir à ce que montoit les frais. On m'en donna le détail qui alloit à 963 l. avecque, je crois, 400 et tant de livres y compris, pour MM. les arpenteurs. Devant partir peu de temps après pour ma terre d'Ingrandes, je priay ces MM. de trouver bon que je leur payat ces frais à mon retour, ayant besoin de cette somme pour mon voyage; ce que ces MM. le plus honnestement m'accordèrent. Je partis et ne fus pas plus étonné ayant été à Mayenne chez le marquis de Baglion, mon gendre, de recevoir une lettre d'un M. de Langais qui m'avertissait d'envoyer de l'argent parce que M. Lépine et M. Gaullier vouloient me faire exécuter. Cette lettre je ne l'ai reçue qu'après mon retour ici vers le 4 ou le 5 de ce mois. Je vous avoue que cette façon d'agir m'a paru bien étonnante, ces MM. ayant ma reconnaissance : ou ces MM. étoient bien pressés de vivre, ou ils ont eu mauvaise grâce de soupçonner ma façon de penser sur l'assertion de ma parole; c'est fort malheneste ou du moins fort désobligeant. Vous vous gesniez pour me prester de l'argent, je pense assez mal pour ne pas vous le rendre, vous me faites assigner, je reconnois ma dette, et je demande pour la payer 4 à 5 mois, le juge me l'accorde. Si j'avois reçu cette lettre avant d'avoir payé ces frais, j'aurais exprès rallenti leur appeti à la curée en demandant deux ou trois mois de délai. Je ne connois pas M. Gaullier, et son avidité m'aurait paru moins singulière que M. Lépine, qui sans doute sait que je suis connu de vous et qui vous aura probablement entendu parler de moi. A peine vis-à-vis d'un étranger ferois-t-on pareille chose. Si ces MM. ont quelques créanciers, et qu'ils les traittent de mesme, je les plains si fort qu'ils n'ont qu'à venir à moi, je leur prêteray de l'argent pour leur rendre le service de les tirer de leurs pattes. Vous voyez que je n'ai pas de rancune; faites lui en la surprise. Cela n'empêchera pas que je ne l'em-

ploye dans toutes les occasions avec confiance et plaisir ; mais il ne sera pas, j'espère, si dur pour les pauvres gens.

« Adieu, Monsieur, je supplie Madame de vouloir bien agréer mes hommages respectueux, et vous les sentiments d'attachement avec lesquels j'ay l'honneur d'estre vostre très humble et très obéissant serviteur.

« D'HÉLIAND (1)

« Au Vivier (2) ce 18 octobre 87. »

Quelques mois après cette lettre, l'abbé Bruslon de la Saulaye écrivait aussi sur le même sujet au marquis de Rochecot.

« Vouvray, 14 aoust 1788.

« Vous avez dû recevoir Monsieur le Marquis, une lettre de remerciement de M. le comte d'Héliand ; j'étais chez luy lorsqu'il reçut la vôtre d'observation ; le premier de ce mois nous fûmes ensemble à Langeais : il n'a été fait aucune faute de forme ; on avait trompé M. Salmon en l'en assurant ; il n'avait pas encore vu les productions ; M. Douault a dit à M. d'Héliand qu'il pouvait estre tranquille de son jugement, il lui a fait part de ses conclusions : les soi-disantes fautes de forme n'ont jamais existées ; je scavais avant votre missive ce qu'on me reprochait ; M. Douault a dit le contraire, ainsi Monsieur le Marquis, rassurés-vous.....

« Je vous le dis à vous par ce que le tonnière n'est pas encore tombé, et voicy le fait : les s^{rs} Dineau et autres m'ont signifiés un aveu, et il est le seul de plusieurs qui fixe la contenance de leurs landes ; leur con-

(1) Henri-René d'Héliand, gentilhomme du duc d'Orléans, commandeur de l'ordre de Saint-Lazare et chevalier de Saint-Louis, d'une ancienne famille du Maine.

(2) Le Vivier-des-Landes, château et terre, commune de Courcelles, vendus par Marie-Louis-César Roulleau le 30 juin 1770 à Henri-René d'Héliand (Cfr. J. X. Carré de Busserolle, *Dictionnaire...* VI, p. 433.)

seil ou autres ont gratés le parchemin, et ont effacés entre les mots *trois... arpents* le mot qui y doit estre; ils ont dit que ce mot signifiait mille, et qu'on lisait mille de manière qu'ils prétendraient posséder trois mille arpents; et de là ils concluaient que c'était à eux à faire la part du s^r d'Héliand qui n'en réclame que mille; ils auraient commencé par prendre leur part; le surplus, s'il en eut resté, eut appartenu au seigneur du Vivier. Je ne me suis pas laissé prendre au piège... C'est le sieur de L'Epine, Bailly de Sonzay, qui a travaillé les moyens des s^{rs} Dineau et habitants de Souvigni....

« L'ABBÉ BRUSLON DE LA SAULAYE, »

Que devint la *Grande affaire*, comme les légistes de l'époque l'inscrivirent sur les rôles volumineux et les amoncellements de paperasses? La Révolution et la mort du marquis de Rochecot arrivèrent avant qu'elle fût complètement terminée, car chaque fois que survenait un jugement donnant gain de cause au seigneur, et il en était toujours ainsi, les habitants révoltés et excités interjetaient appel,.. et nul n'ignore la lenteur des procédures aux siècles passés.

Le marquis de Rochecot, déjà si embarrassé de ce gros procès à Rochecot même, eut encore à lutter (9 juillet 1789) comme baron de Coulombiers, contre le curé de la paroisse nommé Le Lièvre. M. de Rochecot prétendait avoir la mouvance et féodalité sur la cure et sur le prieuré qui ne faisait qu'un avec elle, et dont un sieur Le Roi de la Golmandière était prieur en 1785; le curé ne voulait pas admettre ses droits. Nous n'avons point trouvé la solution de cette contestation; sans doute en fut-il comme de la *Grande Affaire* : la mort et la Révolution y mirent un terme.

M. de Rochecot eut, en outre, des difficultés avec son curé de Saint-Patrice, si nous en jugeons par la lettre suivante de son cousin le chanoine Bouïn; celle-ci

fait ressortir le levain de révolte qui fermentait chez les curés contre les seigneurs, et apparaissait à la veille de la Révolution.

« A Chinon, le 4 avril.

« Je vous croyais parti, cher Cousin, pour Paris, mais l'abbé Morice m'ayant dit que vous étiez encore à Rochecot, je vais profiter de son retour pour causer un instant avec vous avant votre départ. J'ai fait parler l'abbé Morice sur la manière de recommandation aux prières nominales, que fait le curé ; il assure que le curé s'est contenté de recommander le seigneur sans le nommer, et qu'il a eu l'indiscrétion de dire qu'il ne vous reconnoît pas en cette qualité, que c'étoit le duc de Luines qui étoit le seigneur, qu'il pouvoit du moins en douter jusqu'à ce que vous eussiez montré vos titres. Mais les curés ne sont pas recevables à demander au seigneur qui jouit de la seigneurie, et qui est en possession, une représentation de ses titres ; s'il y avoit question, ce ne seroit pas lui à en juger ny à donner la provision. Plus il aura de prétentions mal fondées, et plus il fera et dira de sotises, et plus il vous donnera de moyen de le réduire, Néanmoins, l'abbé Morice dit qu'il n'a jamais nommé M. de Rochecot *se disant seigneur* : sans doute il niera ce fait. Pour éviter la contradiction et la preuve d'un fait incertain, il faudra que votre déffenseur s'en tienne à dire que vous lui reprochés en général de ne pas vous nommer par nom et qualités, comme il y est tenu et que vous demandés qu'il soit condamné [à] le faire et aux dépens.

« Je lui ai parlé du mariage, malgré la notification faite du décret. Il m'a répondu que le Brigadier n'avoit rien signifié par écrit ; à quoi, par réplique, les curés sont tenus de faire mention sur leur registre, des oppositions ; on n'a donc pas besoin de les constater par une signification, et l'arrêt de règlement de 1691 déffend aux curés de passer outre avant la main-levée, ou juge-

ment qui la donne, soit que les oppositions soient bien ou mal fondées. Il me dit que le Curé avoit consulté M. Cossard, peut-être en général, et qu'il lui avoit dit que depuis le dernier règlement qui n'admettoit plus d'oppositions que celles de père et mère et frères ; que les autres tierces oppositions ne pouvant plus être admises, les curés n'étoient point tenus de les recevoir et d'y avoir égard. Mais ce n'est pas là le sens, sûrement, du règlement que je n'ai pas sous les yeux. Il ne permet plus à d'autres qu'aux parents proches de faire des oppositions valables ; c'est-à-dire que ceux qui en font sont desboutés à défaut de qualité : mais je pense que ce n'est pas au Curé à en décider, qu'il faut toujours un jugement. Je l'ai vu observer pour un nommé Simonneau qui vouloit épouser une donzelle. Ses parents éloignés, gens comme il faut de Tours, ont formé opposition ; il a fallu la faire juger, et pour obtenir à leurs fins, ils ont fait valoir un décret de prise de corps rendu contre Simonneau. Mais quand l'opposition d'autres que des proches parens ne seroit pas admissible, M. Cossart auroit été trompé ; on ne lui a pas dit qu'il s'agissoit d'un décret de prise de corps poursuivi à la requête du ministère public. Certainement l'opposition faite en Cour n'est pas du nombre de celles que le dernier règlement a exclus. Il est bon que vous sachiez qu'il a pris l'avis de M. Cossart, et que sûrement il l'a trompé dans l'exposé, et qu'il veut le compromettre en disant que c'est sur son avis qu'il n'a pas admis l'opposition. Il seroit à souhaiter que vous pussiez bien vaincre du 1^{er} coup le curé, pour lui en imposer, sans cela, c'est un homme inquiet, hardy, déterminé, qui vous donnera bien de la peine à le réduire (1), il se défendra et vous attaquera. Il est aussi intrépide que

(1) Ce portrait peu flatteur est celui de l'abbé Jean-Baptiste Cailleau, curé de Saint-Patrice de 1762 à 1790.

mon curé Arvers, et aussi insidieux et facieux. Je vous plains d'avoir ce curé; il n'y a rien à gagner avec des gens de cette espèce, et on perd la tranquillité.

« Je vous souhaite bon voyage, bonne santé, bon succès. Ménagés-vous; quand on approche de 60 ans, on ne peut plus faire tout ce qu'on a fait, ny être toujours en mouvement et veiller. L'affaire la plus importante est de conserver son individu. Je vous embrasse et suis avec l'attachement possible, cher cousin, votre serviteur,

« BOUIN, Ch^{re}.

« Je dis mille choses honêtes et amicales à M^e de Rochecot et au comte de Rochecot.

« M. de Marigny a son brevet et va rejoindre avec M. de Signy qui, à la sollicitation de son colonel, se rend ces jours cy à sa nouvelle garnison à Gray. Ce jeune Marigny est bien content. M. l'Abbé Tourneporte Le Borgne a été écrasé et tué net à Paris par un cabriolet à la descente du Pont-Neuf. Ces cabriolets qui courent sont bien dangereux. Mais le ciel a voulu que cet abbé, qui valoit peu, fut roué. »

Adresse. — A Monsieur — Monsieur le Marquis — de Rochecot à son — château — A Rochecot.

[Cachet cire rouge brisé et complètement fruste ne présentant plus qu'un écu ovale timbré d'une couronne de comte.]

La date de la mort de Fortuné Guillon, marquis de Rochecot, restait incertaine, M. de Beauchamp, dans la biographie de son fils, le comte de Rochecot (1), donne celle de 1795, ce qui était complètement inadmissible,

(1) A. de Beauchamp, *Mémoires du comte Fortuné Guyon de Rochecotte*, ancien officier au régiment du roi, commandant en chef les royalistes du Maine, du Perche et du Pays Chartrain en 1795-96-97 et 98. Paris, Eymery, 1818, in-8 de 260 pp.

puisque sa femme est désignée comme veuve dans un acte sous-seing privé du 9 février 1792. Nous savions, d'autre part, que le marquis de Goddes de Varennes entra en possession des terres de Trogues et Boizé, constituant le fonds de la dot de sa femme dès 1790. On devait donc placer la mort du marquis de Rochecot après le mois de juillet 1789, vers la fin de cette année ou au commencement de 1790.

Son acte de décès, par nous retrouvé dans les archives de l'Etat civil de la commune de Saint-Patrice, établit d'une façon positive qu'il mourut le 14 juillet 1790 et fut inhumé le 16 dans le cimetière de l'église, en présence des notabilités voisines, des curés et vicaires des paroisses environnantes, du corps municipal et de toute la milice bourgeoise.

Cet acte sous-seing privé de 1792, auquel nous venons de faire allusion, fut passé entre la marquise de Rochecot, se faisant fort de ses enfants et gendre, Martine Hardouin de Richebourg, veuve de René Laporte, négociant à Chinon, Claude Salmon et Marie Laporte, son épouse, demeurant tous trois paroisse Saint-Maurice de Chinon ; par cet acte, ils reconnaissent un traité sous-seings privés, entre feu M. de Rochecot et feu René Laporte, en date du 18 juin 1776, dans lequel ce dernier prêtait son nom pour faire défricher 300 arpents de landes et faire toutes poursuites, entreprises, etc. Par ce nouvel acte, la marquise de Rochecot et les héritiers Laporte s'engageaient à continuer comme précédemment, moyennant que tous les frais fussent payés. Nous y trouvons la preuve, d'une part, que les difficultés au sujet des landes de Couplines commencèrent vers 1775, d'autre part, qu'elles n'étaient point terminées à la mort du marquis de Rochecot, puisqu'elles duraient encore en 1792.

Dès 1791, M^{me} de Rochecot s'occupe elle-même de ses intérêts. Cela ressort des lettres suivantes qu'elle

adressait à son avocat, M. Mingot (1) l'ainé, au sujet de contestations de bornages pour la terre de Boisé, entre elle et son cousin le chanoine Bouin de Noiré. Nous les publions à titre de curiosité, pour donner une idée de ce que pouvait être l'orthographe et le style d'une femme du monde à la fin du xviii^e siècle.

« Ce 2 juin 1791. — M^r Dessassé (2), Monsieur, qui étet ci pressé, est à présent celui qui retarde, du moins son esperts. Je vés lui an écrire pour l'angager à venir sur les lieux le plutost possible, et de vous prévenir du jour; ci vous croié que M^r Lépine (3) voussoit nécessaire, vous voudré bien me le marqué. Je suis, Monsieur, avec les santiments que vous méritté, ainsi que l'attachement votre servante, DE ROCHECOT.

« M^r Dessassé prétend sellon les décrets que des arbres doivent lui appartenir qui certainement ne peuvent estre réclamé par lui. M^r Laillot prétaud aussi me poursuivre pour des honoraires que l'on est jamés convenu de lui donnet. Comme sénéchal de la justice de Boizé, vous voudré bien le voir et M. l'abbé Bouin (4) puis vous dirre la dessus ce qui an est. »

Peu de jours après, M^{re} de Rochecot écrivait de nouveau à M. Mingot :

« Avez-vous eu la compléance, mon cher Monsieur Mingot, d'allé à Boizé pour terminé, ci il est possible, avec M^r de Sassé. Il met une grande importance à quel-

(1) M. Mingot, procureur, demeurait à Chinon paroisse Saint-Elieune.

(2) M. de Sassé est Fortuné Bouin de Noiré, chanoine de Saint-Mexme de Chinon, sgr. de Sassay (château commune de Ligré) Ligré, la Roche-Clermout, cousin de la marquise de Rochecot.

(3) Pierre Lépine était commissaire à Terrier et notaire du marquisat de Rochecot.

(4) L'abbé Bouin, probablement neveu de M. de Sassay, était sans doute un autre Fortuné Bouin qui, vers cette époque, était chapelain de Rochecotte.

que choze qui n'an vaux pas trop la pesne; n'importe, je voudrés que cella ceret décidé et M^r Lépine ne pouvut pas faire un choix plus à mon goust, Monsieur, quant mettant mes interest antre vos maints. Voulé-vous bien me faire le plésir de faire dire à M. Boüin qu'il veüille bien remettre le plant (*sic*) qu'il a des bois de Rochecot à M. l'Abbé Boüin; je vous en cerré très obligée. — Je suis, mon cher Monsieur Mingot, avec les santiments de toute l'estime et l'atachement que vous meritté, votre très humble servante, DE ROCHECOT. »

Il résulte d'un volumineux dossier relatif à M^{me} de Rochecot depuis son veuvage (1) et de certaines délibérations du Conseil municipal de Saint-Patrice (2) que la pauvre femme eut beaucoup à souffrir de la Révolution. Sans cesse changée de domicile, tantôt envoyée à Tours, tantôt à Langeais, sans argent, obligée, pour payer son loyer, de vendre ses meubles, exploitée, emprisonnée, relâchée, son bon cœur et sa charité ne firent jamais défaut à plus infortunés qu'elle. Nous la voyons, en effet, à diverses reprises, faire des dons en argent à des malheureux et à un prêtre, parent de son mari, alors sans doute dans le besoin.

En 1793, M^{me} de Rochecot avait été condamnée en justice de paix pour avoir maintenu des armoiries sur les panneaux de sa voiture; elle en appela, et voici les considérants du jugement rendu par le tribunal du district de Châteaurenault, en date du vendredi 19 juillet 1793, l'an second de la République : « Dans le fait — si la citoyenne Françoise Doucet veuve Guillon, a fait placer des armoiries sur sa voiture, en contravention de l'article 3 de la loi du 16 octobre mil sept cent quatre vingt onze. — Dans le droit — si l'on doit regarder

(1) Archives du Plessis (Maine-et-Loire).

(2) Archiv. municip. de Saint-Patrice. Registre des délibérations du conseil municipal pour l'année 1792, F^{os} 139, 140, 178, etc.

comme armoiries le contour d'une armoirie dont l'écusson est pleinement effacé par une couche de vernis blanc posé depuis longtemps, audessus duquel on n'aperçoit plus qu'une couronne, et audessous, deux croix entourées d'un cordon en forme de chapelet, qui paroissent avoir aussi été couverts d'un vernis gris. » Le tribunal cassa le jugement de la justice de paix et acquitta la « veuve Guillon ».

Un nommé Brousse, homme d'affaires de la marquise, se conduisit envers elle d'une façon révoltante, mais malheureusement trop fréquente à cette époque. Après lui avoir laissé supposer qu'il lui voulait du bien, il alla la dénoncer au Comité révolutionnaire comme mère d'émigré. Aussitôt, celui-ci fit « une visite dévastatrice chez elle et saisit meubles, effets, et une malle de ses effets particuliers ; elle fut ensuite arrêtée comme suspecte, mise en arrestation et conservée pour le tribunal révolutionnaire de Paris. Elle passa ainsi 18 à 21 mois dans le gouvernement (*sic*) sans autres ressources que de faibles secours de Brousse l'aîné, dépositaire, comme son frère de ses effets.

« Il fut question de vendre ses biens. Alors Brousse l'aîné, conduit par son esprit de voracité, fut au gouvernement sous le prétexte officieux de lui être utile, et lui persuada que pour tirer partie de la triste position où elle était, il fallait faire acheter au nom de quelqu'un de sa connaissance des fonds qui lui seroient rendus si la paix revenait. Que pour cela il croyait nécessaire qu'elle fit diverses reconnoissances comme argent à elle prêté, ce qu'elle fit. (En agissant ainsi, il croyait qu'elle aurait été guillotinée, qu'alors il serait devenu possesseur des effets réclamés, et créancier de la nation pour les billets et autres titres).

« Alors Brousse fut voir M. Papion qu'il savait s'intéresser à M^{me} de Rochecot; celui-ci vit que dans le

temps de terreur où l'on étoit, il fallait de la circonspection : les billets lui furent remis.

« Depuis cette époque, Brousse a été arrêté à Saumur, comme sans aveu, escroc et mauvais sujet (1). »

Nous ne pouvons nous dispenser de dire ici un mot de Louis-Fortuné Guillon, comte de Rochecot, fils du marquis Fortuné et de Françoise Doucet du Gué, bien que nous nous proposons de faire sur lui dans l'avenir une étude plus complète. M. de Beauchamp, auteur des *Mémoires* dont l'exactitude demande à être sévèrement contrôlée, et après lui tous les auteurs qui se sont occupés des guerres de la Chouannerie, le font naître en 1769 ; son acte de baptême prouve qu'il est né le 28 avril 1765, à Rochecot, et qu'il fut baptisé le 2 mai suivant. Il entra fort jeune à l'Ecole Militaire, puis au régiment du Roi-Infanterie. Ce corps se trouvait à Nancy lorsque la Révolution éclata. Il émigra alors et servit dans l'armée de Condé, puis, en 1796, fut nommé maréchal des camps et armées, commandant pour le Roi les provinces du Maine, du Perche et du pays Chartrain. Pendant deux ans, il fit dans cette région une guerre active, intelligente, et souvent heureuse aux soldats de la République. Doué d'une audace peu commune et d'une grande perspicacité, il sut faire réussir plusieurs entreprises difficiles, et se tirer de plus d'un mauvais pas. Il est le type du chef de partisans. Trahi par l'un de ses officiers, gagné à prix d'argent, il fut arrêté, emprisonné, condamné à mort et fusillé au Champ-de-Mars, à Paris, le 7 août 1798, après s'être vu brutalement refuser la suprême consolation de recevoir l'absolution des mains d'un prêtre.

A la fin de l'année 1812, M^{me} de Rochecot, alors âgée de soixante-douze ans, habitait tantôt à Tours, rue de

(1) *Mémoire pour Madame de Rochecot. Archiv. du château de Plessis (Maine-et-Loire).*

la Scellerie, près de la Chancellerie, tantôt chez sa fille, la marquise de Goddes de Varenne, au château de Feneu, commune de Sautré (Maine-et-Loire). Nous ignorons la date de sa mort.

La marquise de Varennes mourut le 25 février 1821 laissant une fille unique, Auguste-Fortunée-Marie-Gabrielle, mariée à Pierre-Vincent-Gatien de la Motte-Baracé, marquis de Senonnes (1). Ceux-ci vendirent la terre de Rochecot, le 12 janvier 1824, pour 280,060 fr. à René de Lasselle de Ligné. Elle appartient actuellement au marquis de Castellane.

COMTE CHARLES DE BEAUMONT.

(1) C'est d'elle que descend madame la comtesse Octave de Beaumont née de la Motte-Baracé de Senonnes, qui possède actuellement (1901) les Archives de Rochecot.

PIÈCE JUSTIFICATIVE

ACTE D'ACQUISITION DE LA SEIGNEURIE DE ROCHECOT (*Extraits*).

[24 août 1584]

Saichent tous présents et advenir que le vingt quatrième jour d'avril l'an mil cinq cens quatre vingt quatre en la court..... pardevant nous Jehan Denis, notaire en lad. court, fut présente en sa personne estable et duement soubmize haulte et puissante dame Madame Anne de Marafin, autorisée par justice à la poursuite de ses droicts, compagne et espouze de hault et puissant seigneur messire Pierre de Conignan, chevalier de l'ordre du Roy, seigneur de Cangé et la Rochepin en Touraine, chambellan de Monseigneur, capitaine du chasteau de Tours, à ce présent estably et soubmis en ladicte court, demeurant audict Cangé, paroisse de Vancsay et Larsay virant qui a autorisé et autorize d'habondant ladicte dame son espouze par ces présentes pour faire la présente vendition, laquelle dame avecq ladicte autorité, et en présence et du consentement du sieur son mary a confessé avoir vendu, et par ces présentes vend..... à perpétuité à haulte et puissante dame Madame Aymée de Coué, veufve de deffunt hault et puissant seigneur M^{re} Anthoine de la Chastagneray, luy vivant chevalier de l'Ordre du Roy, gentil-homme ordinaire de sa Chambre, seigneur du Fourny, de présent demeurant lad. Dame de Coué en cette ville de Tours, à ce présente et stipulante et acceptante et acquérant pour elle, ses hoirs et ayant causes, c'est assavoir les terres, justices, fiefs. et seigneuries de Rochecot, de la Varenne, Cuzé, Milly-en-Vallée, et Genetail, suivant la consistance, sittuacion et desclaracion cy-après.

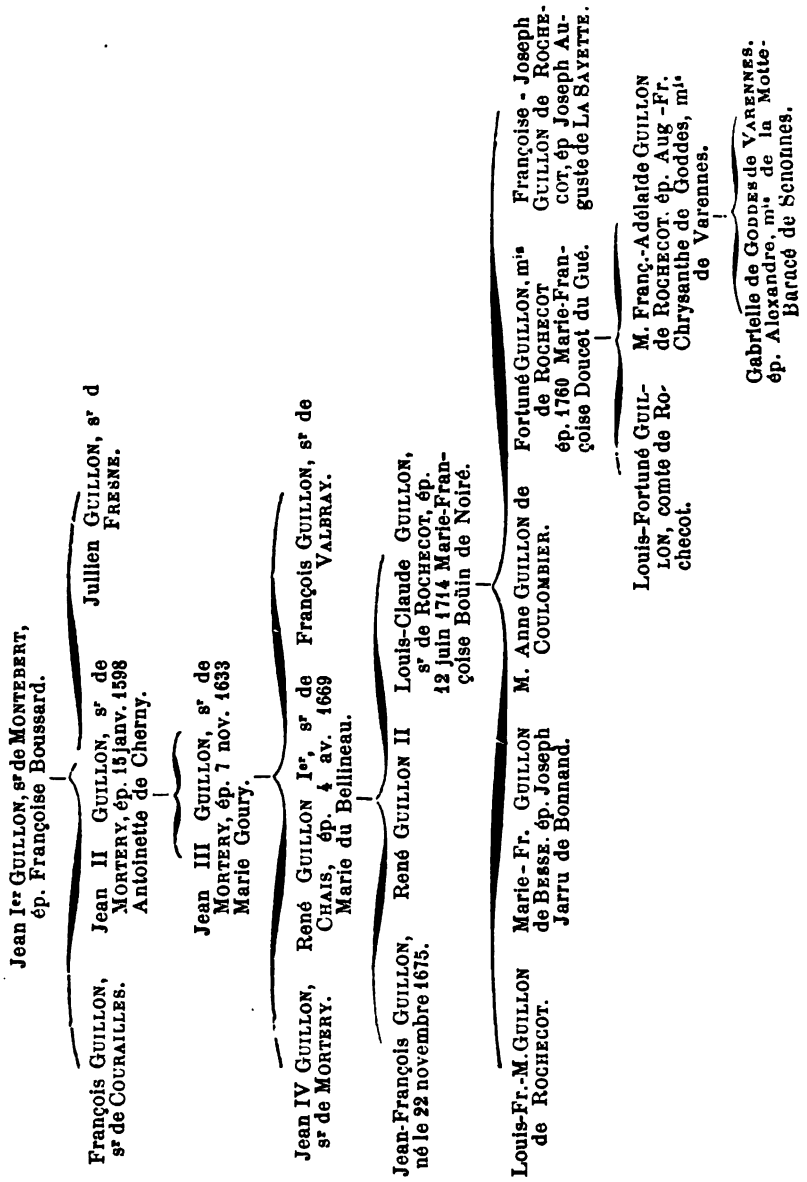
Premièrement lad. terre et seigneurie de Rochecot, située en la paroisse de Saint-Patrice, sur la rivière de Loire, consistant en droit de justice haulte moyenne et basse, et ce qui en deppend par la coutume de Touraine, droict de tenir timbre et armoiries en l'église dudict Saint-Patrice, en laquelle esglise le seigneur dudict Rochecot a droicts de prééminence aussy et en mesme sorte qu'il est porté par ses adveuq. La maison seigneuralle dudict lieu consistant en quatre arpents quarente chesnées de pourpris en un grand corps de logis, composé de salle basse, cuisine, cabine, garde-manger, cinq chambres haultes à feu avecq leurs garderobes; ung corps de maison où est le pressouer,

estables, et grenier dessus; ung aultre corps de maison où est le fourny, et puy avec deux aultre chambres appelées *la Maison Rouge*, une cheminée séant dedans. La Chappelle dudict lieu, belle et bien décorée, estant en la cour, qui est en la présentation du seigneur dudict Rochecot, fondée de la Trinité, quatre messes ordinaires par semaine au lieu bien assignée et fondée de domaines, un corps de logis et jardin au bas dudict Rochecot pour loger le chappelain, contenant ledict jardin et appartenances avecq une grange bastie. le tout couvert d'ardoises, ung quartier et demie ou environ. Le jardin dudict lieu de Rochecot édifié de plusieurs et bons arbres fructaulz, partie dos à murailles, une terrasse au-dessus devant la porte dudict lieu de Rochecot. Il y a joignant les bois de haulte futaie, contenant quinze arpans quarente chesnées, et y a partye desdicts bois qui ont esté coupeez, la garenne à conuilz, compris son deffroc, contenant un arpent et demye deux chesnées... Lesdicts fiefs de Rochecot et la Varenne tenus à deux foyz et hommages liges de la seigneurie de Saint-Michel, Milly et Genetail à deux foyz et hommages simples dudict Saint-Michel, à cause du chasteau dudict lieu, et pour lesdicts quatre fiefs est deub chascun an à la recepte dudict Saint-Michel, dix neuf sols deux deniers de service.

De toutes lesquelles choses ladicte de Marafin a dict luy appartenir de la succession à elle advenue par la mort et trespas de hault et puissant seigneur Messire François de Marafin, luy vivant chevallier de l'ordre du Roy, seigneur de Notz, du Roulet, la Terre Frouse et Obtebre(?) et dudict Rochecot, son frère, et duquel elle est unique héritière et immobilière... Laquelle (vente) est faite pour la somme de dix mil escuz et quatre escuz pour le vin du marché, lesquelles sommes ont esté payées comptant... par M^r Raphaël Doullion, con^{se} du Roy en l'eslection de Tours, demeurant audict Tours paroisse de Saint-Pierre du-Boille, à ce présent pour et au nom de noble homme Messire Pierre Molan, conseiller du Roy et trésorier de son espargne, sieur de Saint-Ouen, du Bois et de Fontenailles... sur ce que le sieur Mollan luy (la dame de Coué) doit de reste de la vendition, dudict Fontenailles... Et a ladicte dame de Marafin desclaré qu'elle faisoit la présente vendition pour employer les deniers en l'acquest et descharge des deptes ypothécaires dud. deffunt sieur de Nau, son frère, sauf et sans préjudice de son recours contre lad. dame Françoise Davaugoux, veufve dudict sieur de Nau.

(Original. Archives du château du Plessis-au-Maire)

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE GUILLON



Tours, imp. PAUL BOUSREZ.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE

Séance du 18 décembre 1901.

Présidence de M. FAYE, président.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Ouvrages reçus. *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France* (févr.-juil. 1901, n° 28) retraçant les statuts de la confrérie des avocats de Rieux, qui subsista de 1527 à 1780 et se composa d'ecclésiastiques et de séculiers, c'est-à-dire des gradés de l'un et l'autre droit. — *Revue historique* (nov.-déc. 1901). — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* (n° 8, août 1901). — *Recueil de la Commission des Arts et Monuments historiques de la Charente-Inférieure et Société archéologique de Saintes* (3^e série, tome I^{er}, oct. 1901). — *Journal des Savants* (nov. 1901). — *Bulletin de la Société de Borda* (3^e trim 1901). — *Mémoires de la Commission des Antiquités du département de la Côte-d'Or* (4^e fasc. 1899-1900, tome XIII). — *Bulletin de la Commission historique de la Mayenne* (tome XVII 1901) où M. de Broussillon continue l'étude de la Maison de Laval.

Dons. — M. Faye offre à notre musée deux intéressantes *gracures*, représentant l'une Simon de Brion, devenu pape sous le nom de Martin V, l'autre le cardinal Guillaume Brissonnet (*sic*). — M. L. Bousrez a photographié l'église de Louans et les peintures murales signalées par M. Guérin (voir le procès-verbal de la dernière séance). Ces trois excellentes épreuves viendront s'ajouter à nos collections ainsi qu'une photographie représentant le portrait, gravé en 1600, de J.-B. Gault, évêque de Marseille.

Des remerciements sont adressés aux donateurs.

Correspondance. — Lettre de M. R. Triger remerciant notre Compagnie de l'avoir admis parmi ses membres et redisant combien ses collègues du Mans seront heureux d'accueillir notre visite en cette ville. La municipalité mancelle a décidé le transfert dans un local plus vaste et plus convenable des collections archéologiques. M. Triger exprime le désir de voir notre arrivée coïncider avec les fêtes d'inauguration. — Lettre de remerciements de M. Laurand, ingénieur, nouvellement élu membre correspondant. — Invitation de la Société médicale d'Indre-et-Loire à

assister à la séance solennelle qui doit se tenir le 10 décembre, à l'occasion du centenaire de sa fondation.

Communications — M. le président annonce le décès de M. le docteur *Chaucet* admis depuis deux ans parmi les nôtres, et prie la famille de vouloir bien agréer le témoignage de notre profonde sympathie — M. Faye dépose ensuite sur le bureau le *diplôme de médaille d'argent* accordé à notre Société pour les objets et travaux adressés par elle à l'exposition de 1900. — Notre musée particulier n'étant pas assuré, M. Faye a pris à ce sujet divers renseignements qu'il se propose de communiquer au Bureau dès la première réunion. La Société le prie de faire toutes diligences à cet égard.

M. L. Bousrez fait passer sous nos yeux plusieurs photographies représentant l'église de Louans et les peintures murales dont il a été dernièrement question. Une portion de cet édifice semble dater au moins du XI^e siècle.

M. l'abbé L. Bossebœuf, poursuivant ses études sur les arts industriels, recueille des documents sur la *fabrique de tapisseries de Tours*. A cet égard, sans entrer dans les détails du sujet, il s'arrête à quelques considérations générales sur les deux périodes principales durant lesquelles la manufacture fut plus particulièrement florissante. Aux renseignements déjà connus, il se propose d'ajouter les nombreux documents qu'il a déjà extraits des archives publiques et privées. Après quelques réflexions touchant la période des Duval, au XVI^e siècle, auteurs de panneaux conservés à Saumur, il fait plusieurs observations sur celle d'Alexandre et de Sébastien Motheron, artistes venus de Flandre, au XVII^e siècle, à l'instigation de Henri IV. En s'appuyant sur les inventaires et les rapports du siècle dernier, il se demande, en passant, si dans les quatre tapisseries de la *Vie de Notre-Seigneur* conservées à la cathédrale, sur huit panneaux ayant subsisté jusqu'à la Révolution, il ne convient pas de voir des pièces tissées sur les métiers des Motheron et si les indications figuratives (armoiries et deux SS MM) qu'on y relève ne se rapporteraient pas à leur atelier ; c'est là une question qu'il se propose d'élucider dans son travail d'ensemble.

D'autres tapisseries tourangelles commandées par un membre de la famille Forget ont disparu ; nous ne les connaissons plus que par un dessin de Gaignières.

M. Grimaud informe la Société que les derniers vestiges des *fortifications de Chinon* s'étendant le long de la Vienne, depuis le square du Vieux-Marché jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville, viennent de disparaître. On a en effet démoli ce qui restait de la dernière tour datant du XIV^e siècle, connue jadis sous le nom

de tour des Pecquais. Une maison neuve, portant le n° 42 du quai Charles VII, s'élève maintenant sur son emplacement. Ainsi disparaît une des dernières portions du mur de ville dont la démolition, commencée en 1823, lors de la création des quais, s'est continuée peu à peu. Le savant historien chinonais, M. de Cougny, a dressé un plan très détaillé des fortifications dans la deuxième édition de sa notice sur « Chinon et ses monuments » ; grâce à ce plan et aux vues anciennes, il sera toujours facile de retrouver exactement l'emplacement des tours et de l'enceinte de la ville.

M. Grimaud signale, en outre, le mauvais état des bâtiments de l'ancienne église de Cravant, propriété de la Société française d'archéologie depuis une trentaine d'années. Notre collègue, M. de Vannolse, déclare qu'une partie de la couverture est détruite et qu'il serait urgent d'y porter remède si l'on veut assurer la conservation de cet édifice dont la construction est antérieure à l'an mil.

M. Langlois a retrouvé le texte d'un *marché* passé, le 8 février 1590, entre Maurice Bouguereau et Gabriel Tavernier, graveur flamand, pour buriner sur cuivre la *carte générale de la France* dessinée par Postel. Ce travail fut terminé le 23 avril suivant et payé « vint-six écus sols ». Cette notice figurera au *Bulletin*. — Notre confrère relate ensuite avec humour un procès entre un maçon et un tisseur ; ce dernier, que l'on croyait mort en raison d'une absence de sept ans, et dont la femme avait alors épousé le maçon, réclame sa moitié avec amendes et dépens. Le nouvel époux proteste de sa bonne foi, que son concurrent se plait enfin à reconnaître, en signant par devant notaire, en 1588, un accord par lequel il lui cède « et quitte à l'advenir » sa femme ; le tout passé moyennant « sept escus sols », en la paroisse Notre-Dame-la-Riche.

M. L. de Grandmaison entretient la Société de deux *manuscrits* provenant de l'abbaye de Saint-Sauveur de Villeloin, qui lui ont été très gracieusement communiqués, l'année dernière, par M. l'abbé Ledet, alors curé de Villeloin-Coulangé. L'un d'eux est « la lièvre » des rentes en argent dues à l'abbaye (1752-1790), visé et coté par la municipalité le 14 mai 1790 ; l'autre, plus important, est une sorte de formulaire dressé au commencement du xvii^e siècle par Pierre Brunet, prévôt (1605) et chantre de l'abbaye. Ce dernier volume contient la copie d'un certain nombre d'actes compris entre les années 1452 et 1617. M. de Grandmaison retrace la biographie de Brunet, qui fut secrétaire de l'abbé Gaillard de Cornac et prieur de Villeloin (1633-1641). A cette occasion, il rectifie et complète la liste des prieurs de cette

abbaye donnée par M. de Busserolle, dans son « Dictionnaire géographique et historique d'Indre-et-Loire ». L'abbé de Cornac résida presque continuellement à Villeloin, dont il n'était qu'abbé commendataire, il légua sa bibliothèque à l'abbaye qui la vendit plus tard quinze cents livres ; il fit peindre l'adoration des bergers par Jean Boucher ou Bouchier, de Bourges, qui fut le maître de Mignard. Dans l'église de cette bourgade existe un beau Christ de 1625 provenant sans doute du monastère.

En outre, notre confrère signale à la Société une *inscription* relative à la *cessation du culte*, à l'époque de la Révolution, dans la petite paroisse de *Cussay* ; elle était ainsi conçue : CESSAVRUNT DIVINA OFFICIA, 14 FÉVRIER 1794. D'après les renseignements fournis par notre confrère M. Ch. Guérin, elle fut découverte, il y a quelques années, à l'occasion de travaux exécutés dans l'église. La pierre où elle était gravée fut déplacée et M. l'abbé Gervais, curé de Cussay, qui a bien voulu, sur sa demande, communiquer à M. de Grandmaison le texte reproduit ci-dessus, ajoute que, malgré les ordres donnés par lui aux entrepreneurs, l'inscription paraît n'avoir pas été conservée.

Ce document assez curieux constate que l'exercice du culte public, plus ou moins entravé peut-être, continua dans la paroisse pendant toute l'année 1793. Quoique généralement ignoré, ce fait n'est pas une exception, et l'on a des exemples analogues assez nombreux. M. de Busserolle, dans sa biographie de *Bouilly, Jean-Nicolas* (Tours, 1875), p. 43 et suivantes, et la *Petite histoire de la petite ville de Ligueil*, ouvrage anonyme de M. le chanoine Louis Baranger (Tours, 1876, 25^e et 26^e entre-tiens), nous apprennent que les habitants de Cussay restèrent attachés à la religion pendant la Terreur. Malgré les injonctions des autorités, disent ces auteurs, l'église n'avait pas été fermée et les croix des chemins n'avaient pas été abbatues quand, le 31 janvier 1794, dix membres de la Société populaire de la Haye-Descartes arrivèrent à Cussay, pénétrèrent dans l'église et la dévastèrent, puis tentèrent de renverser la croix du cimetière. C'est alors qu'un cultivateur de Ligueil, nommé René Guérin tira un coup de feu sur les membres de la Société populaire et blessa l'un d'eux. Guérin réussit d'abord à échapper aux poursuites, mais il ne tarda pas à se livrer lui-même, pour épargner aux habitants de Cussay les vexations dont ils étaient l'objet. Il comparut, précisément ce même jour, 14 février, à la Haye, devant une section de la Commission militaire de Tours, présidée par Bouilly, et fut guillotiné le lendemain sur la place de la Haye, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la statue de Descartes.

Le 18 février, Bouilly se rendit à Cussay pour l'inauguration du Temple de la Raison dans l'église.

Le curé de Cussay s'appelait Louis Baudouin ou Baudoin ; il était en fonctions au moins depuis 1773 et avait prêté le serment constitutionnel (Cf. Carré de Busserolle *Dictionnaire*, v^e Cussay). Un peu plus d'un an après, le 14 mai 1795, jour de l'Ascension, il reprit à Cussay l'exercice du culte en célébrant la messe dans la grange des Jannelleries, au milieu d'une grande foule de peuple, comme il l'apprend dans une note reproduite dans nos *Bulletins* (t. XII, 1^{re} pagination, p. 278-279), note où il est question de René Guérin désigné seulement par ses initiales. D'après ce dernier document, le culte semblerait avoir été interrompu dès le 31 janvier 1794. En terminant, il y a lieu de remarquer que, d'après M. Baranger (*op. cit.*, p. 156) c'est le même jour, 14 février, que l'église paroissiale de Ligueil fut pillée et profanée.

M. l'abbé Fay relève dans un ouvrage du Père récollet Saymond, dont il ne reste plus que deux exemplaires, les statuts d'une confrérie érigée, au xvii^e siècle, en l'église Sainte-Geneviève de Luynes, sous le titre de *Confrérie des agonisants* par Mgr Le Bouthillier. L'agonie d'un de ses membres devait être annoncée par trente coups de la grosse cloche.

M. de Lépinaist, établissant une comparaison entre les listes de notre Société, relève au mois d'avril 1899 : 280 membres ; en avril 1901 : 297 ; au 1^{er} janvier 1902, ce nombre est de 301, malgré sept décès survenus en neuf mois. Ce petit tableau prouve donc la vitalité toujours croissante de notre Compagnie.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général,
DE LÉPINAIST.

Séance du 29 janvier 1902.

Présidence de M. LOUIS DE GRANDMAISON, vice-président.

Le procès-verbal de la séance de décembre est lu et adopté.

M. Faye, obligé de s'absenter pour quelques semaines, se fait excuser.

Ouvrages reçus. — Parmi les ouvrages reçus depuis la dernière réunion, il y a lieu de citer : *Le Bulletin de la Société archéologique de Béziers*, t. XXX. Table générale des Bulle-

tins de 1835 à 1900, et t. XXXI, 1^{re} livraison. — Les *Analecta Bollandiana* de Bruxelles (t. XX, fasc. 3), auxquelles sont jointes deux feuilles du supplément au *Repertorium hymnologicum* de l'abbé Ulysse Chevalier. — *Recue bénédictine* de l'abbaye de Maredsous (Belgique), n° de janvier 1902. — *The Verses formerly inscribed in twelve windows in the Choir of Canterbury Cathedral*, n° 38 de la série in-8 de la *Cambridge Antiquarian Society*. — *Bulletin de la Société d'Agriculture de la Sarthe* (t. XXXVIII, 2^e fasc.). — *Journal des Savants* (déc. 1901). — *Mémoires de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher* (t. XIV et les trois premières livraisons du t. XV); à signaler dans ce dernier volume : *Le Compte des recettes et dépenses du comté de Blois en 1319*, publié par M. J. de Croy. — *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (3^e trim. 1901) contenant : *les premiers moines gallo-romains*, par le R. P. dom Besse (saint Martin, saint Brice, etc., l'abbaye de Marmoutier); *Les Gillier de Puygarreau, seigneurs de Marmande, de Faye-la-Vineuse et de Grouin*, par Alf. Barbier. — *Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais* (t. XII, n° 171, 1^{er} trim. 1901). — *Bulletin de la Société des amis des sciences de Rochechouart* (t. XI, n° 3), renfermant : *Notes sur les origines de la nationalité française*, par A. Masfrand; cette question de nos origines a été traitée à une des séances de 1900 par notre confrère M. le comte de Lafont. — *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles* (t. XV, (2^e livr. 1901). — *Manadsblad* de Stockholm, 1900 avec 48 planches représentant des tombeaux, des armes, etc. — *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand* (9^e année, nos 7, 8 et 9). — *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (sept.-oct. 1901) : *Fouilles de Carthage*, par le R. P. Delattre, avec nombreuses planches. — *Revue Poitevine et Saumuroise* (déc. 1901); fin de l'article de notre confrère, M. H. Grimaud : *Le nom des rues de Chinon*. — *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie* (année 1900 et 1^{er} et 2^e trimestres de 1901).

Dons. — Du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts : *Corpus des inscriptions arabes et turques de l'Algérie*. I. Département d'Alger par G. Colin. — De M. le Maire de Tours un double tournois de 1643 trouvé dans les fouilles du lycée de jeunes filles, rue d'Entraigues. — Notre confrère M. Ad. Vincent fait remettre à la Société, de la part de M^{me} Chollet, un fort intéressant manuscrit : *Remembrance des contrats d'acquests faits dans le fief du Gué-de-Pré et Langibaudière* (commune de Saint-Antoine-du-Rocher) de 1573 à 1786; M. L. de Grandmaison, n'ayant pu examiner que très rapidement ce manuscrit, se

propose d'en parler à la prochaine séance. — De l'auteur : *Le Plan de Tours de Estienne Fouquet en 1751*, par M. Auguste Chauvigné. Il s'agit du plan qui orne notre salle des séances et qui est si curieux en ce qui concerne les limites des anciennes justices. — De la part de M. Louis Arnould, un exemplaire de la nouvelle édition de son intéressante brochure : *Racan en Touraine* (12 gravures). — De M. L. Dubreuil-Chambardel : *Empreinte du sceau de la collégiale de Notre-Dame de Loches* (xviii^e s.) dont la matrice faisait partie de sa collection ; ce sceau oval en cuivre porte pour légende : CAP : LOCHIEUSE (sic) B : MARIE VIRG. — Par M. H. Laurier, trois doubles tournois. — Par M. Alf. Perlat de la Société des antiquaires de l'Ouest : *Dessins originaux des grands maîtres* du musée de Poitiers. reproductions en phototypie (Poitiers, Oudin, 1884), 2 volumes. — Par M. Saguey, une série d'*objets préhistoriques*, burins, grattoirs, pointes de flèches, etc., provenant de la collection de M. Bertrand de Saint-Pierre et recueillis dans le sud algérien, entre Tuggurt et Ouargla. fragments de verre irisés, de vases et d'ornements en terre cuite au soleil, ayant un caractère à la fois mérovingien et byzantin, recueillis dans la contrée de Timgat. — Par M. l'abbé Fay, la *photographie d'un baptistère* déposé dans le jardin du presbytère de Luynes.

Des remerciements sont adressés à tous les généreux donateurs.

Correspondance. — Lettre de M. le maire de Monts demandant notre concours financier pour un monument à ériger en souvenir de la catastrophe du Ripault (18 septembre 1901). A son grand regret, la Société ne saurait, par sa destination même, accepter la proposition qui lui est faite. — Lettre par laquelle M. L. Cosson (de Nantes) fait connaître qu'il vient d'acquérir, à Beaulieu-lès-Loches, les restes de la *tour Chevallon* qu'il se propose de restaurer. Dans ce but, M. Cosson serait heureux de se guider d'après nos conseils. « Il ne reste plus qu'un corps de bâtiment avec une voûte en arceaux très haute, une belle chambre au-dessus, oubliettes (?) et amorces de souterrains. Sur la voûte et sur les murs subsistent des traces de peintures murales et peut être, en lavant avec précaution le badigeonnage, ferait-on des découvertes intéressantes. »

M. le Président rappelle qu'il a été adressé, il y a peu jours, à tous nos collègues une demande de souscription pour ériger, à Saint-Paterne, un monument en l'honneur de Racan ; cette souscription a été entreprise sur l'initiative de la Société littéraire et artistique de Touraine, avec le concours des diverses Sociétés du département. M. L. de Grandmaison remercie chaleureusement

ceux qui ont bien voulu, dès maintenant, faire parvenir leur adhésion aux membres du Comité. A la fin de la séance, il sera à la disposition des membres présents qui voudront souscrire. Il prie les membres absents d'envoyer un bulletin de souscription avant la séance de juillet, soit à M. Faye, soit à M. Berthiault, soit à M. Louis de Grandmaison. Tous les souscripteurs, membres ou non de la Société archéologique, ont droit à la notice sur *Racan en Touraine*, écrite par M. Arnould, le savant professeur de l'Université de Poitiers et l'historien de Racan (25 pages in-8° et 12 gravures représentant des monuments tourangeaux). Les souscriptions les plus minimes seront reçues avec reconnaissance.

Enfin M. le Président dépose dans nos archives la *police d'Assurances* consentie par la compagnie « l'Urbaine » à la Société archéologique d'Indre et Loire, sous le N° 7859, pour une période de 10 ans à partir du 21 décembre 1904, et signée, le 20 du même mois, par M. Faye, président. Le capital assuré porte sur les « fournitures de bureau, tables, chaises, vitrines, placards, armoires et, en général, sur tout le mobilier appartenant à la dite Société, ainsi que sur les livres, gravures, catalogues, bulletins scientifiques (ouvrages rares et manuscrits exceptés) et collections archéologiques diverses. . Le tout placé et assuré dans deux salles du bâtiment du musée de la ville de Tours occupées par la Société à titre gratuit. »

La Société approuve la teneur du présent acte.

Communications. — M. l'abbé Fay entre dans quelque explication au sujet du baptistère déposé dans le jardin du presbytère de Luynes et dont il vient de donner la photographie.

Ce baptistère placé dans l'ancienne église Sainte-Geneviève de Luynes, fut, après la reconstruction de l'édifice, remplacé par des fonts-baptismaux en marbre d'un style tout moderne. Pendant de longues années, il fut relégué dans un coin du jardin ; mais, lors de la construction du nouveau presbytère, M. le curé Marchand eut l'heureuse idée de le transformer en une vasque élégante et le sauva ainsi de la destruction, car les ouvriers étaient disposés à l'employer dans les fondations nouvelles. Un piédestal quelconque lui a été donné ; seule, la cuve baptismale est ancienne ; elle mesure un mètre de diamètre extérieur sur 40 centimètres d'épaisseur et comprend trois parties : au milieu une frise, au-dessus un chanfrein, au dessous un tore, le tout élégamment orné de godrons. La frise est composée de losanges décorés de feuillages, motif que l'on retrouve dans les cloîtres de Saint-Gatien et de Saint-Martin et dans le portique renaissance de l'église de Saint Cyr (côté

ouest, ainsi que dans une foule de pilastres de l'époque François I^{er}, ce qui permet d'attribuer ce baptistère au début de la Renaissance.

M. le Président lit une *décision* du Bureau, datée du 30 décembre 1901, en vertu de laquelle : « à l'avenir, le *Bulletin trimestriel* ne comprendra plus que des *Notices variées*, aussi courtes que possible, auxquelles seront réservées environ 32 pages, c'est-à-dire deux feuilles ». Pour cette fois, et par exception, un travail de M. Gabeau sur la châtellenie de la Vallière sera inséré en deux fois dans les *Bulletins* ».

M. l'abbé Bossebœuf lit une notice de M. l'architecte Benoit, sur la *découverte du caveau de sépulture des anciens seigneurs de Châteaurenault*. Le sol était dallé de petits carreaux rouges de douze centimètres. L'identité des cercueils, qui avaient dû être ou superposés ou rangés côte à côte, ressortait de plusieurs inscriptions déjà publiées dans nos *Bulletins* (t. XII, 2^e partie, p. 210 et 224). Une divergence existe toutefois pour la date du décès de François de Rousselet, entre le Mémoire de notre confrère, M. Yvonneau, qui parle du... janvier et celui de M. Benoist, lisant 12 décembre de la même année 1678.

Où sont les corps de Balthazar de Rousselet, abbé de Fontaines-Blanches et troisième fils de François ? où sont les cendres de ses deux sœurs, Madeleine et Claude, religieuses au Boulay ? peut-être parmi les nombreux ossements retrouvés en 1900. Quant à François-Louis, dont le lieu de naissance est ignoré, il fut baptisé à Châteaurenault (voir Dict de Busserolle) et inhumé en 1719 à Saint-Sulpice, où l'on chercherait vainement la trace de sa tombe. Actuellement les ossements de la crypte de Châteaurenault ont été réunis, l'escalier a repris son ancienne forme et une dalle mobile ferme l'entrée de ce caveau.

M. Grimaud, qui avait déjà signalé une *découverte archéologique* auprès du château de Chinon, en relate une nouvelle dont les journaux ont parlé. Les objets de l'époque gallo-romaine mis au jour sont déposés dans une des tours de la vieille forteresse.

M. l'abbé L. Bossebœuf étudie successivement les *portraits des Supérieurs généraux des Bénédictins de Saint-Maur* qui, venus de Marmoutier, ornent le musée de la Société ; ils représentent Jean Harel, élu prieur en 1658, à 57 ans, mort à 72, Ch. de l'Hostallerie, Nicole Monmousseau, Pierre Thibault, Denis de Sainte-Marthe, mort en 1725, René Lasneau, Hervé Ménard, mort en 1735, à 71 ans, et Arnoul de Léo, mort en 1711. Ce dernier était de la famille de Van Léo ; son portrait, dessiné par Jouvenet, a été gravé par Drevet ; notre tableau n'en est peut-être qu'une copie. Quant à Lasneau, mort en 1753, il des-

cendait des Gardette; nous n'avons également que la copie de son portrait dû au pinceau de Restout. Drevet grava aussi les traits de Denis de Sainte Marthe fixés sur la toile par Cazes.

M. Bossebœuf donne ensuite de très curieux détails sur les *peintures murales de Louans*, aujourd'hui malheureusement disparues et qui ornaient la nef de l'église. Vers la fin du xv^e siècle, on les recouvrit d'une épaisse couche de ciment qui reçut de nouvelles fresques d'un médiocre intérêt; l'incendie de 1899 provoqua une soufflure dans cette couche qui, en se détachant, révéla l'existence des anciennes peintures remontant à la fin du xii^e siècle. Celles-ci, dans la partie haute, représentaient dans le genre bysantin les apôtres faisant face au spectateur et, parmi eux, le Christ revêtu du pallium. La vie du Sauveur est figurée dans une autre partie de l'édifice; on y reconnaît trois personnages dont un moine. L'artiste n'a-t-il point voulu figurer le départ pour la croisade dont un autre panneau représenterait l'arrivée à Jérusalem? Un homme y tient une palme. Plus loin sont trois crucifiés dont les mains, au lieu d'être percées de clous, sont passées dans des trous pratiqués dans le bois. Une rotonde supportée par deux colonnes corinthiennes figure le sépulcre; de la voûte descend un lampadaire en forme de couronne. Tout cela donne bien l'impression de l'Orient et probablement a été inspiré par les moines à leur retour de Palestine. On assiste également au trépas de la Vierge qui figure étendue sur un lit; enfin le Christ est, comme toujours aux xii^e et xiii^e siècles ceint d'une sorte de jupon.

M. L. de Grandmaison a découvert l'acte de mariage (23 novembre 1608) d'Antoine Gouin, paroissien de Villiers-Sainte-Radegonde en Loudunais (aujourd'hui Villiers, commune de Messemé, Vienne), avec Madelaine, fille de Mathieu Joubert, et non Jubert (Cf. *Bulletin*, t. XIII, p. 237 et 268).

Il relève également quelques actes de l'époque révolutionnaire tirés des *registres de l'état civil de Bourgueil*. Le 21 brumaire an II (11 novembre 1793), un officier de santé change le prénom de Louis, reçu au baptême, en celui de Franciade, et l'officier public, « en vertu des pouvoirs qui lui sont délégués par la Loy », donne acte au comparant de sa réquisition et lui confère le prénom de Franciade. Cinq jours plus tard, un capitaine adopte le nom de la Montagne-Floréal au lieu de celui de Louis; enfin le 21 floréal an II (10 mai 1794), un autre officier de santé renonce à ses prénoms d'Antoine-Nicolas pour prendre ceux de Lila-Egalité.

Ces faits se produisirent ailleurs; mais, ce qui mérite d'être signalé, c'est qu'entre les deux premiers actes cités, à la date du

23 brumaire an II (13 novembre 1793), le même officier public se qualifie membre du conseil général de la commune élu pour rédiger les actes de « baptême » des citoyens et, constatant la naissance d'un enfant mort aussitôt sa naissance, ajoute : le chirurgien « nous a certifié qu'il a donné l'eau à l'enfant. »

M. Ch. de Beaumont annonce que l'on a recueilli près la route de Luynes à Pernay, au lieu dit le cimetière à Nicot, cinq douzains d'argent frappés de 1422 à 1589 et portant la marque des ateliers de Tournai, Angers et Bordeaux.

Notre collègue examine en détail les cartouches entourant la carte du duché de Touraine de Bouguereau, probablement gravée par Gabriel Tavernier, car on y voit figurer le monogramme G.T. L'écusson de la ville de Tours domine dans l'angle gauche ; à droite les lettres Y et Φ , initiales d'Isaac Franc qualifié viarum magister ; dans une autre partie, une dédicace du 25 février 1592, signée de Bouguereau ; ailleurs, les armoiries d'un maire de Tours, Fr. Maille, seigneur de Valsne, à l'instigation duquel, probablement, la carte fut gravée.

M. de Beaumont passe en revue les tapisseries de la cathédrale, dont l'imperfection du dessin, aussi bien que la fraîcheur des teintes, frappe tout d'abord. Dans les armoiries (d'azur à trois tours d'argent) qui dominent chaque panneau, il ne consent pas à voir l'écusson bien connu des maîtres tapissiers de notre ville (d'azur chargé de dessins d'or et d'un marteau de même posé en pal. Cf. Busserolle). D'ailleurs elles sont surmontées d'un casque à sept grilles placé de face, privilège jalousement réservé aux personnages de haute condition. Parmi ceux ayant de semblables armoiries sont les Pompadour établis non loin d'Aubusson ; or la lisière bleue de nos panneaux dénote une origine limousine. Est-ce par cette famille que ces tapisseries ont été commandées ? Quant au double S.M., figure-t-elle monogramme des Motheron ? On connaît parfaitement aujourd'hui les marques d'ateliers et l'on n'ignore pas que, loin de placer leur signature dans un cartouche établi au centre, fait dont M. Guiffrey n'a jamais vu d'exemple, nos artistes la dissimulaient de préférence dans l'encadrement ou au bas de la lisière.

M. l'abbé Bossebauf répond sommairement à ces quelques observations. Sans doute nos tapisseries rappellent la manière d'Aubusson, mais, comme on avait obtenu à Tours l'autorisation de fabriquer les genres de Flandre et d'Aubusson, pourquoi serait-on allé chercher au loin des panneaux ? D'ailleurs, ainsi qu'il l'a déjà fait entendre, notre collègue examinera toutes ces questions dans un travail d'ensemble actuellement en préparation.

M. le Président inscrit comme *délégués* de notre Compagnie

au Congrès des Sociétés savantes et à celui des Sociétés des Beaux-Arts, MM. A. Gabeau, L. Bossebœuf, de Clérambault, Ch. de Beaumont, L. de Grandmaison et L. Bousrez.

M. Boutineau rappelle que s'il était généralement admis que l'encre noire employée dans l'antiquité, au moins à l'époque Judéenne, était analogue à l'encre de Chine cependant on n'en avait aucune preuve, scientifiquement parlant. Or, au mois de décembre dernier, M. Leidié, pharmacien en chef des hôpitaux de Paris, a présenté à la Société de Pharmacie de la capitale les résultats d'une analyse qui lui a permis de déterminer comme *encre antique* une substance desséchée, contenue dans un vase d'origine gallo-romaine d'un usage inconnu, et cette encre est semblable à nos encres de Chine actuelles. M. Leidié est arrivé à cette conclusion en déterminant la nature du carbone entré dans la composition de cette substance, au moyen des réactions oxydantes employées par M. Moissan, ancien professeur à l'Ecole de Pharmacie, membre de l'Institut, pour différencier les diverses variétés de carbone. Tout le monde sait que c'est à M. Moissan qu'est due la découverte du carbure de calcium qui fournit généreusement à bas prix le gaz Acétylène considéré autrefois comme une curiosité de laboratoire.

M. Boutineau lit ensuite un article paru dans « *Le Matin* » du 27 janvier 1902, d'après lequel M. H. Bouchot, conservateur du Musée des estampes, se base sur la découverte faite, il y a deux ans, d'un bois gravé vers 1340 ou 1350, près de Sennecey (Saône-et-Loire), pour conclure que l'art de la *gravure sur bois est d'origine française* et non pas allemande, comme on l'avait pensé jusqu'ici.

Alors inconnu en France, au dire de nos voisins, cet art florissait à Cologne et dans la Haute Allemagne d'où nous sont venues de vieilles estampes datées de 1437, de 1423, de 1418 et de 1406, cette dernière représente une sainte Face. « Dès l'invention de la xylogravure les abbayes firent concurrence aux imagiers qui, se syndiquant, obtinrent le privilège exclusif de la gravure. Et alors toute image dépourvue de l'estampille d'un syndiqué fut saisie et détruite, tandis qu'en Allemagne les estampes furent respectées, quelle que fût leur provenance ». Voilà pourquoi ces vieux bois sont devenus si rares chez nous. « Au surplus rien ne prouve que des abbayes françaises n'aient point expédié en Allemagne certaines des images qui y ont été retrouvées depuis. J'ai constaté, aussi, dit M. Bouchot, que des caractères soi-disant xylographiques, considérés comme la marque du graveur, n'étaient que des estampilles du propriétaire apposées après coup, au moyen de caractères mobiles ». On connaissait

ces caractères avant Guttemberg, mais ce grand homme a inventé la forme et probablement la presse. « On voit à Notre-Dame une inscription antérieure à l'invention de l'imprimerie et qui n'a pu être obtenue qu'à l'aide de caractères mobiles coulés en plomb. »

M. Collombier annonce la découverte de pièces d'argent se rapportant au monastère de Saint-Martin.

M. de Lépinaist donne lecture de l'*Introduction* qui explique le mécanisme et l'usage de la table générale des *Bulletins* et des *Mémoires*.

M. de Grandmaison demande si l'on connaît quelque dessin d'un portail analogue à celui de l'archevêché, se dirigeant vers le nord, perpendiculairement à la maison aujourd'hui occupée par M. Peigné photographe. Il a été détruit au milieu du siècle dernier par le percement de la rue de l'Oratoire remplacée, de nos jours, par la rue Néricault-Destouches.

M. Grimaud croit utile de faire imprimer à l'avenir, en même temps que nos listes des membres de la Société le résumé historique inséré pages 22 et 25 du tome XIII des *Bulletins*. Nos confrères nouveaux pourraient ainsi connaître les travaux de leurs devanciers et les récompenses dont s'honore à juste titre la Société dans laquelle ils entrent. — Cette proposition sera ultérieurement étudiée.

M. Deshoulières signale dans le tome 71 (15 janvier 1902) de la « Revue des Deux-Mondes » un très intéressant article de M. Lafenestre sur les miniatures de Jehan Foucquet, dans le chapitre intitulé « l'Art français au xv^e siècle ».

Plusieurs membres présentent la candidature de M. Vinchon, à Joué.

La séance est levée à 4 heures.

Le secrétaire général.

DE LÉPINAIST.

Séance du 26 février 1902.

Présidence de M. LOUIS DE GRANDMAISON. vice-président

Le procès-verbal de la séance de janvier est lu et adopté.

Ouvrages reçus. — *Journal des Savants* (janv. 1902). — *Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand* (t. IV, 2^e fasc.). — *Bulletin* de la même Société (10^e année, 1902,

n° 1). — *Inventaire archéologique de Gand* (fasc. 23, n° 221 à 230 avec planches). — *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre* (t. XXIV, 1900), contenant « *L'Hôtel Jacques Cœur à Bourges* », par F. Deshoulières, et « *Les recherches de noblesse en Berry* », par le comte de Toulgoët-Tréanna. — *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* (t. VII, 1902, 1^{er} sem.). — *Le Monde moderne* (1^{er} fév. 1902). — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* (déc. 1901, n° 10). — *Mémoires de la Société académique de l'Oise* (t. XVIII, 1^{re} partie), contenant une généalogie de la famille de Gaudechart dont une branche a résidé en Touraine au xix^e siècle. — *Recueil de la Commission des arts de la Charente-Inférieure* (t. XVI, 1^{re} livr. janv. 1902). — *Bulletin de la Société de Borda* (26^e année, 4^e trim. 1901). — *Mémoires de la Société des antiquaires de France* (6^e série, t. X, 1899), où l'on peut signaler comme intéressant notre région un article de M. Georges de Manteyer sur « *Le sceau-matrice du comte d'Anjou Foulques le Jeune (1109-1144)* ». — *Bulletin de la Société des amis des sciences et arts de Rochechouart* (t. XI, n° 4), avec des notes de M. A. Masfrand sur les « *Origines de la nationalité française* », question dont notre collègue M. le comte de Lafont nous a récemment entretenus. — *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois* (t. XL, 1901), renfermant le compte rendu de la visite faite par notre Société à Vendôme, le 14 octobre 1901. — *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne* (2^e série, t. XVII, n° 52, 4^e trim. 1901); suite du travail de notre collègue M. le comte Bertrand de Broussillon sur « *la Maison de Laval* ». — *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie* (3^e trim. 1901). — *Société archéologique d'Eure-et-Loir, procès-verbaux* (t. XII, févr. 1902).

Dons — Par M. Charles de Grandmaison : *Étymologie française du mot HUGUENOT appliqué aux protestants de France, prouvée par des textes authentiques antérieurs à la Réforme*, mémoire lu à l'Académie des inscriptions le 29 juin 1901, tirage à part du Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français (janvier 1902). — Par M. le D^r Raphaël Blanchard, de l'Académie de médecine : *Les cadrans solaires dans le Briançonnais* (2^e édition), ouvrage orné de dessins aussi nombreux qu'intéressants avec 122 devises. — Par M. de Saint-Venant : *Dissémination des produits des ateliers du Grand-Pressigny aux temps préhistoriques*, extrait des comptes rendus du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, xii^e session, Paris 1900. — Par le comte Ch. de Beaumont : *Un mortier de teille au xvi^e siècle*, mémoire extrait du procès-

verbal des réunions des Sociétés des Beaux-Arts de 1901. — Par M. Em. Boutineau : *Les triomphes et magnificences faites à l'entrée de Monseigneur filz de France et frère unique du Roy en sa ville de Tours* (28 août 1576), par Nicolas de Nancel, travail dont notre confrère nous a donné connaissance à la séance de novembre dernier. — Par M. L. de Grandmaison : *Les peintures de la chapelle du château de Vèretz et le peintre Louis Courant* (1666), tirage à part des Réunions des Sociétés des Beaux-Arts, session de 1901.

Correspondance. — Lettre de M. Faye, président de la Société, exprimant ses regrets de ne pas pouvoir assister à la séance. — Faire-part du décès de Mgr François-Edmond Desnoyers, protonotaire apostolique, vicaire général d'Orléans, président d'honneur de la Société archéologique et historique de l'Orléanais et de la Société d'agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts d'Orléans, conservateur du musée historique, décédé le 27 janvier 1902, dans sa 96^e année. La Société archéologique de Touraine prend une part bien vive au deuil causé par la mort de ce vénérable érudit. — Circulaire de M. Gustave Mallard demandant notre concours financier pour la continuation des fouilles entreprises dans le théâtre gallo-romain de Drevant, près Saint-Amand (Cher). La Société ne peut malheureusement donner satisfaction à M. Mallard. — Lettre d'un strasbourgeois désireux de connaître les noms donnés aux habitants des diverses localités de la Touraine.

Communications — En parcourant le manuscrit donné par M^{me} Chollet intitulé : *Remembrance des contracts d'acquêts faits dans le fief du Gué-de-Pré et de Langibaudière* (voir séance de janvier), M. L. de Grandmaison a pu constater combien la propriété foncière était déjà morcelée au XVIII^e siècle dans les pays riches. Notre collègue a dressé l'inventaire d'une foule de droits féodaux qui constituent un côté historique de Saint-Antoine-du-Rocher et constate que le Gué-de-Pré était un fief avec moyenne et basse justice.

La terre d'Ardree, même commune, eut pour propriétaires : en 1636, Claude Jouye, écuyer, acquéreur au prix de 8.700 livres ; en 1721, Victor de Coutances qui la vendit 25.000 livres à Dubois ; en 1767, Hyacinthe Duliepyre l'achetait de Verger, et en 1781, Ch. Denis en devenait acquéreur au prix de 44.000 livres ; mais en 1784, son estimation tombait à 40.000 livres

Ce manuscrit donne toute la liste des seigneurs d'Ardree et motive des rectifications au *Dictionnaire* de M. de Busserolle. En 1724, les Jacobins achètent la Gruaize qu'ils cèdent à Jean Belin. Il en est de même de la Boulinière (Chanceaux), propriété

de François Besnard, seigneur de la Chassetière. Le nom des Tonnellé figure également dans ce curieux manuscrit sur, lequel une étude sera insérée dans le *Bulletin*.

M. Ch. de Beaumont, dans une visite faite à Montifray (Beaumont-la-Ronce), a relevé au milieu d'une prairie les traces d'une motte entourée d'un fossé de 6 mètres de large, ayant dans un sens environ 26 mètres et de l'autre 24. Son emplacement existe à quelques pas du ruisseau nommé la Vandœuvre, non loin de la ferme du couvent placée sur les limites de Rouziers et de Beaumont.

Notre collègue a examiné en outre les bâtiments du *prieuré de Lencloître* (Rouziers), qui, fondé par Robert d'Arbrissel, dépendait de Fontevrault. L'église, du commencement du xii^e siècle, se termine par une abside voûtée en cul de four sans trace de mortier. On y voit quatre chapiteaux finement sculptés représentant des têtes d'animaux, un tonneau, etc. La nef est du xv^e siècle, avec contreforts. Dans la cour existait un cloître très simple autour duquel étaient des corbeaux, indice d'un poutrage. On y remarque un écusson avec crose tournée en dehors, symbole d'une juridiction étendue, surmonté d'un autre écusson martelé mais sur lequel, cependant, apparaissent un chevron en chef et des hermines. Quelles sont ces armoiries ?

A ce propos, M. de Beaumont regrette que l'on n'ait pas établi de séries de fiches donnant graduellement, suivant leur nombre et leur diversité, toutes les *pièces des blasons*, moyen le plus pratique pour les identifier. A Mettray, par exemple, on voit dans les intéressants vitraux de l'église des armoiries dont on n'a pu découvrir les titulaires.

M. L. de Grandmaison parle ensuite des divers *cartulaires* anciens de l'archevêché de Tours : le *Livre blanc*, le *Livre rouge*, le *Livre des bonnes gens* et l'*Eschequète*. Le cartulaire de Bétencourt qui contient toutes les pièces renfermées dans le *Livre blanc* en est certainement une copie. Le *Livre des bonnes gens* semble être le même que le précédent sous une autre appellation. Le *Livre rouge* est cité dans une Charte de 1436, et c'est la seule trace que nous en ayons ; il faut probablement l'identifier avec un cartulaire conservé à Londres.

Quant à l'*Eschequète* dont la désignation vient peut-être de ce que la reliure, par ses couleurs diverses, rappelait un échiquier, il contenait une liste des aveux rendus à l'archevêque au début du xiii^e siècle ; on a dû désigner sous ce titre non un cartulaire proprement dit, mais un résumé de ces aveux qui se trouve dans deux manuscrits conservés l'un à Londres, l'autre à Rome ;

cette liste est publiée dans le tome XXXVIII de nos *Mémoires*, n° 312, p. 290 et suivantes.

Présentation. — M. Vinchon, demeurant à la Grande-Rabière, commune de Joué, est proposé comme candidat.

Le Secrétaire général,

DE LÉPINAIST.

ÉTUDE SUR LE MARQUISAT DE LA VALLIÈRE ET LES FIEFS QUI EN DÉPENDENT

CHAPITRE I^{er}

LA VALLIÈRE

Le 30 août 1736, par contrat passé par M^e Ballot, qui en a gardé la minute, et son collègue, notaires à Paris, haute et puissante dame Marie-Thérèse de Noailles achetait de son mari, Charles-François de la Baulme-Le-Blanc de la Vallière, duc de la Vallière, pair de France, lieutenant général des armées du roi, gouverneur pour Sa Majesté et grand sénéchal de la province du Bourbonnais, ci-devant maître de camp général de la cavalerie légère de France et menin de messeigneurs les Dauphins, fils et petit-fils de Louis, quatorzième du nom, roi de France, le marquisat de la Vallière, situé paroisse de Reugny, en Touraine.

Préalablement à cette acquisition, au mois d'avril de la même année 1736, par ordre de la marquise, le sieur Lambert, son receveur, avait dressé un état dénombrant toutes les dépendances de cette seigneurie, tant en terres labourables, bois de haute futaie, bois taillis, vignes, prés, ouches et pâtureaux, qu'en rentes, et généralement tout ce qui composait le domaine de la Vallière et des fiefs qui y étaient réunis.

Quelques années plus tard, au mois de mai 1742, il fut fait un inventaire général de tous les titres qui se trouvaient alors dans le trésor du château.

A l'aide de cet inventaire, contenant l'état de 1736,

qu'a bien voulu nous permettre de consulter M. Dela-roche, notaire à Amboise, nous allons tenter de dire ce qui composait alors cette ancienne seigneurie, en y comprenant les différents fiefs qui y ont été annexés, soit à titre de domaine privé, soit à titre de domaine féodal.

Pour arriver à ce but, nous puiserons à pleines mains dans l'intéressant inventaire de 1742.

A la suite d'une saisie, opérée à la requête de René de Bastarnay, seigneur du Bouchage, sur les biens de défunt René Morin, seigneur de la Vallière, cette terre fut adjugée, par arrêt de la Cour du Parlement, en date du 5 septembre 1542, à Laurent le Blanc, écuyer, déclaré plus offrant et dernier enchérisseur.

Avec la maison seigneuriale, il achetait le fief et seigneurie, garenne, bois taillis, vignes et autres appartenances, contenant environ trente arpents, et deux métairies, en un tenant, qui en dépendaient, l'une et l'autre sans bâtiments, contenant ensemble en terres labourables, prés et pâtis, cent arpents environ.

Laurent le Blanc achetait en outre un muid de blé de rente, dû à la seigneurie de la Vallière, par Guillot Chauveau, pour raison du moulin dit de la Vallière, réuni depuis à la seigneurie. Cette adjudication avait été prononcée à la charge de quelques distractions d'immeubles, vendus à divers, par feu René Morin, les 21 mars et 25 avril 1531 : de trente livres de rentes dues à René de Bournon, seigneur de la Roche de Gennes, tuteur des enfants mineurs de feu Renée Morin, sa femme ; de cent livres de rente dues à Jean d'Oiron, ayant droit de René de Bastarnay ; de six cent cinquante livres tournois dues à Jean Jacquet, prêtre, comme curateur de Gabriel Bréron, fils de Louis Bréron, seigneur de Charbonnières ; de cent quatre-vingts livres treize sols et dix-huit deniers parisis dus à de Bournan ; de quatre cent quarante-deux livres tournois, quatorze sols et six deniers dus au seigneur de Reugny ; plus, dus à lui-même

Laurent le Blanc, antérieurement à son acquisition de la seigneurie de la Vallière : six setiers de froment et six setiers de seigle ou de mouture, mesure de Pocé, comme ayant droit de Pierre Alesse; de douze boisseaux de froment et un chapon de rente, plus de cinq setiers et quatre boisseaux de blé, plus de soixante-deux livres tournois, le tout comme ayant droit de Charles Habert; plus vingt écus d'or soleil dus à Médard Piquart et, en outre des sommes ci-dessus, moyennant le prix de deux cent cinquante livres tournois et aux charges, profits de fiefs et autres devoirs dus au seigneur de Boissay, qui en a donné quittance. La prise de possession, par Laurent le Blanc, de la terre et seigneurie de la Vallière, eut lieu le 19 novembre de la même année 1542.

Le fief seigneurial de la Vallière, après qu'on y eut réuni le fief et châtellenie de Boissay, le fief d'Orfeuille, celui du Puy et partie des fiefs de Vaux et de Montperthuy, pour ne plus composer qu'un seul domaine, fut érigé en châtellenie, le 10 mai 1649, suivant l'acte en forme de transaction, fait entre les seigneurs de la Vallière et de Luynes, moyennant indemnité en faveur de ce dernier. Le titre en fut consacré par lettres patentes du roi, données à Rouen au mois de février 1650, enregistrées au Parlement de Paris et au siège présidial de Tours les 15 mars et 1^{er} septembre de la même année.

Du fait de cette érection, la nouvelle châtellenie, avec ses annexes et dépendances, acquit « le droit de haute, moyenne et basse justice, prévôté et châtellenie, hommages, rachats, lods et ventes, sujets et tous autres droits qui appartiennent à châtelain, suivant la coutume du pays et duché de Touraine, où elle était située, elle eut droit de seigneur, fondateur et patron, à cause de la seigneurie d'Orfeuille, annexée à la dite châtellenie, droit de litre dedans et dehors, comme seigneur châtelain et patron doit avoir suivant la dite coutume de

Touraine; droit de douves, pont-levis, machicoulis, arbalettières, tours et toutes autres fortifications appartenant à château; droit de foires, marchés, forests, droit de chasse à toutes bestes, droit de pêche dans les rivières de la dite chastellenie, de garenne, droit d'ordonner des officiers de la dite chastellenie : un bailly, un procureur, un greffier, six notaires, et six sergents; droit de sceaux à sceller contrats; droits de poids et mesures, de bornage et de banalité, fours à ban, à vin et autres droits, suivant et conformément à la dite coutume de Touraine ».

La chastellenie de la Vallière relevait à foi et hommage de la baronnie de Rochecorbon, membre dépendant du duché de Luynes, sous les devoirs dont le détail suit :

Pour Boissay, à un roussin de service, abonné à soixante sols à muance de seigneur et d'homme et à une paire d'éperons dorés. Le fief de Boissay, auquel était uni celui de Bourdigal, avait pour arrière-fief celui de Valmer, qui reporte en arrière-fiefs celui de la Goure, et celui de la Varenne ou de Maillé, appelé les Lombards; ce dernier fief était alors possédé par Mademoiselle de la Goupillière.

Pour le fief d'Orfeuille, qui avait pour arrière-fief celui d'Argouges, autrement Courte-Chaussée, à sept sols et six deniers de service annuel.

Pour le fief du Puy, y compris partie du fief de Vaux, quinze jours de garde et deux chiens braques à muance de seigneur.

Et pour elle-même, la dite chastellenie de la Vallière devait treize deniers de service annuel et la foi et hommage simple.

La terre de la Vallière était encore composée de plusieurs autres fiefs qui relevaient de différents seigneurs :

Le fief de la Besterie;

Le fief de la Huetterie ;

Le fief de Henri ou de Cestre, relevant tous les trois de la seigneurie de Pocé ;

Le fief de Villiers ;

Le fief de la Bertherie ;

Le fief de la Roche, relevant tous les trois de Châteaurenault. Le fief de la Roche avait lui-même pour arrière-fiefs ceux de Pierrefitte, d'Aubigny et de la Petite-Epinière, qui relevaient également de Châteaurenault ;

Le fief et baronnie de la Papelardière, relevant de Mgr l'archevêque de Tours, laquelle baronnie avait pour arrière-fiefs la châtellenie de Chançay, les fiefs de la Haute-Borne, de Vaumorin, de Montfort, alias la Pichaudière, du Tertre-Aubry, de Charmigny, de la Querrière, d'Azay-sur-Cher et du Valdoquer ou Val d'Orquaire, ces deux derniers appartenant à Messieurs de Saint-Martin de Tours ;

Le fief du Souchay dit Thoumeaux, relevant de Rochecorbon ;

Le fief de Reugny, relevant anciennement de Rochecorbon, puis du roi ; de Reugny relevait le fief de la Côte ;

Le fief de la Houatterie, relevant de la seigneurie de Couleurs.

En outre des fiefs ci-dessus, le seigneur de la Vallière possédait plusieurs héritages, en la paroisse de Nazelles, relevant de la châtellenie de ce nom, dont M. de Martigny était seigneur en 1742, et des rentes foncières sur deux maisons, situées en la ville de Tours (1).

A la mort de Laurent le Blanc, la terre et châtellenie

(1) Nous n'étudions ici que les fiefs suivants : La Vallière, Le Puy, Orfeuille, Boissay, Villiers, Vaux et Montperthuy, enfin le Souchay dit Thommeaux ; on trouvera la notice concernant les autres fiefs dans le tirage à part que nous nous proposons de faire.

de la Vallière échut à Jean, son fils. Ce dernier, désireux d'user de tous les droits que lui donnait le titre de châtelain, demanda au seigneur de Rochecorbon, son suzerain, la permission de faire clore à fossés et pont-levis sa maison de la Vallière, relevant alors de Boissay et mouvante en arrière-fief de la dite baronnie de Rochecorbon. La permission lui fut accordée le 14 février 1578 et fut confirmée quelques jours après, par lettres patentes du roi, enregistrées au bailliage de Tours le 13 mai de l'année suivante (1579). Mais le seigneur de Boissay, qui, peut-être, ne voyait pas d'un œil favorable s'accroître l'importance d'un domaine voisin, qui relevait de sa seigneurie et en était mouvant immédiatement et en plein fief, résista pendant dix années et ne ratifia la permission donnée à Jean le Blanc qu'en février 1598.

Laurent le Blanc, dont l'ambition croissait en même temps que la fortune, avait, sans doute, conçu le projet de constituer un vaste domaine qui augmenterait encore l'influence de sa famille, et avait jeté les yeux sur la Vallière; car, sans attendre l'acquisition de cette seigneurie, il avait acheté des rentes importantes sur le fief. Lorsqu'il en fut devenu le seigneur, il continua à réunir à son domaine toutes les parcelles d'héritages, toutes les rentes que les partages de famille ou les malheurs du temps obligeaient leurs possesseurs à vendre, soit sur son propre fief, soit sur ceux qu'il convoitait autour de lui. Ces errements furent suivis par ses successeurs, et elles sont innombrables les parcelles, souvent infimes, qu'ils ont achetées ainsi, soit directement, soit par retrait féodal ou par échange. Sur la Vallière seulement, et en dehors de l'acquisition première du fief, qui était, comme nous l'avons vu, de 130 arpents, nous avons connaissance de 63 contrats d'acquisitions, dont il a fallu au moins quarante-deux, pour réunir cinq ou six arpents de dépendance, et il en fut ainsi sur les

autres fiefs ; mais tous ces contrats ne furent pas d'aussi minime importance, puisque en 1736, lors du dénombrement fait par le receveur Lambert, le marquisat de la Vallière comprenait encore 1133 arpents et 51 chainées 1/3, malgré un démembrement déjà commencé d'une étendue plus importante que le restant du domaine conservé.

Dans la contenance ci-dessus de 1133 arpents, 51 chainées 1/3, le fief de la Vallière entrait pour 234 arpents et 40 chainées, dont le détail suit, d'après l'état fait par ordre de Madame la duchesse de la Vallière, au mois d'avril 1736, par le sieur Lambert, son procureur ; c'est également à cet état que nous emprunterons les contenance des fiefs composant le domaine de la Vallière. Nous allons citer textuellement :

Le château de la Vallière et ses dépendances contient 3 arpents, tout en un clos entouré de murs, et le domaine séparé consiste, sçavoir :

Terres labourables en sept pièces, vingt-sept arpens, cinquante chesnées, cy	27 arp. 50 ch.
Pastureaux en deux pièces, quatorze arpens.	14 » »
Bois de futaye en trois pièces, trente-trois arpens, cy.	33 » »
Bois taillis, en cinq pièces, seize arpens, cy.	16 » »
Prez en onze pièces, vingt-deux arpens soixante dix-neuf chesnées, cy. .	22 » 79
Vignes, en deux pièces, soixante-quinze chesnées	0 » 75
Plus du dit domaine dépend le moulin à blé du dit la Vallière, contenant tant en maison, grange, étable et escurie, cour, jardin, ouches, demy arpent ou environ, cy	» » 50

Auquel moulin on a joint sçavoir :		
Pastureaux trois arpens, cy.	3 arp.	» ch.
Prez, trois arpens soixante-dix-neuf chesnées	3 »	79
Terres labourables, dix arpens, trente sept chesnées, cy.	10 »	37
Plus la mestairie de Logerie, contenant en maison, grange, estable, escuries, cours et jardin, cinquante chesnées, cy.	» »	50
En terres labourables, vingt-huit arpens, cy.	28 »	»
Bois taillis, huit arpens, vingt-cinq chesnées, cy.	8 »	25
Pastureaux, seize arpens, cy.	16 »	»
Prez, six arpens, vingt-cinq chesnées, cy.	6 »	25
Plus la métairie de la Rurie, démolie et dont il ne reste plus que la grange, contenant sçavoir en terres labourables, vingt-quatre arpens soixante-cinq chesnées, cy.	24 »	65
En prez, un arpent, dix-huit chesnées, cy.	1 »	18
En pastureaux, dix arpens, cy.	10 »	»
En bois taillis, quatre arpens, cinquante chesnées, cy.	4 »	50
(Nota. En 1753, la maison et les étables ont été rétablies.)		
Une petite maison appelée la Benarderie et terre, vingt-cinq chesnées, cy.	25 ch.	} 37 ch.
Vignes, douze chesnées, cy.	12 »	

Si maintenant, des contenances, nous passons aux revenus, nous verrons que les baux du marquisat, consentis aux particuliers et dont la liste est ci-dessous

produisaient 4744 livres, 54 chapons, 24 canards, 48 anguilles et trois fouasses au beurre, le tout réparti sur vingt métairies, moulins ou closeries. Quant aux cens, rentes, terrages et autres droits féodaux dus à la seigneurie, les renseignements nous manquent pour les indiquer en entier, l'inventaire disant seulement qu'il y avait au Trésor des registres, sur lesquels ces devoirs étaient consignés, sans en faire connaître le montant ; les seuls que nous y ayons constatés ne s'élevaient qu'à 38 livres, 194 sols, 11 deniers, plus, en nature, un setier et six boisseaux de blé, six boisseaux de seigle, 48 boisseaux d'avoine, dix chapons et un demi chapon et une poignée d'osier par chaque douzaine de poignées, ce qui certes n'était point la totalité des droits féodaux de la châtellenie.

Détail des Baux.

Bail de la métairie de la Barre, en date du 18 octobre 1726, fait pour neuf années, à raison de cent livres, et quatre chapons, cy .	100 liv.
Bail de la métairie de la Logerie, du 12 novembre 1717, fait pour neuf années, à raison de cent soixante-dix livres et le labour de trois arpents de menus grains, qui, après la récolte, seront conduits et rentrés dans la grange de la Vallière.	170 »
Bail du lieu de la Réauté, consenti à raison de trente-six livres et quatre chapons. . .	36 »
La métairie de Boissay, affermée le 5 septembre 1727, à raison de quatre cents livres et deux chapons, cy	400 »
Bail de la métairie de la Besterie, fait en 1718, produisait par année soixante-dix livres.	70 »
Bail du moulin de la Pierre, fait le 19 octobre 1726, produisait chaque année trois cent quatre-vingt-dix livres	390 »

Métairie de la Touche-Arrault, bail du 25 octobre 1726, produisait chaque année deux cent vingt livres et trois chapons	220 l.
Le moulin de Sainte-Croix, bail de 1735, par année, trois cent cinquante livres, plus quatre chapons, quatre canards et douze anguilles . .	350 »
Le bordage de Cléreau, bail de 1737, soixante livres et quatre chapons	60 »
Le bail des Dames de Neuvy, fait le 12 novembre 1728, trente-trois livres	33 »
La métairie de la veuve Monnier, bail du 12 juillet 1735, cent quarante livres et quatre chapons	140 »
Le moulin à foulon du Coudray, bail du 8 mai 1735, cinq cents cinquante livres, plus quatre chapons, quatre canards et douze anguilles . .	550 »
Le moulin de Villiers, bail du 17 octobre 1728, trois cent soixante-dix livres et quatre chapons, quatre canards, douze anguilles et une fouasse pétrie au beurre	370 »
La métairie de Boissay, bail du 21 septembre 1718, trois cents livres et quatre chapons	300 »
Le moulin de Charreau, bail du 21 décembre 1728, trois cents livres et quatre chapons, quatre canards et douze anguille	300 »
Le moulin du Puy, bail de 1728, trois cent cinquante livres, plus deux chapons, quatre canards, douze anguilles et une fouasse au beurre	350 »
Les dîmes de la Papelardière, bail du 18 novembre 1727, soixante livres	60 »
Le moulin du Petit-Villiers, bail du 18 octobre 1720, deux cent trente-cinq livres, plus quatre chapons et une fouasse de beurre . . .	235 »
La closerie du Petit Villiers, bail du 18 octobre 1726, soixante livres	60 »

Château et domaine de la Roche et le moulin
du Coudray, quatre cent-cinquante livres. . . 450 l.

CHAPITRE II

LE PUY

Le fief, terre et seigneurie du Puy, situé paroisse de Reugny, avait, avec moyenne et basse justice, droit de garenne et de chasse dans toute son étendue et tous autres droits, suivant la coutume de Touraine. En 1622, il lui avait été réuni une portion des fiefs de Vaux et de Monperthuy, relevant anciennement, en partie, de la seigneurie de Boissay, à laquelle il devait la foi et hommage simple, quinze jours de garde et deux chiens braques, à muance de seigneur, et, en partie, de la baronnie de Rochecorbon, membre du duché de Luynes. Mais depuis la réunion faite, en 1650, à la châtellenie de la Vallière, de celle de Boissay et des fiefs du Puy et d'Orfeuille, on portait toute l'étendue du Puy et partie des fiefs de Vaux et de Monpertuy, avec les châtellenies de la Vallière et de Boissay et la seigneurie d'Orfeuille, à la baronnie de Rochecorbon. Il est seulement à remarquer que, dans l'aveu rendu, le 21 avril 1651, au seigneur de Rochecorbon, depuis la réunion de ce fief à la châtellenie de la Vallière, on a distingué le fief du Puy en deux parties, l'une pour ce qui relevait de Rochecorbon, l'autre pour ce qui relevait de Boissay, de sorte que le seigneur de la Vallière pouvait toujours connaître sans confusion tout ce que comportait anciennement le fief du Puy, quoiqu'il ne composât plus, à cette époque, qu'un corps avec la châtellenie de la Vallière.

Le 17 avril 1561, par devant Barthélemy Terreau, no-

taire à Tours, maître Jean Bernard, Perrine Simoneau, sa femme, et Florent Bernard, co-seigneurs, du Puy, enfants et héritiers de feu Jean Bernard et de Marie Beaufiles, seigneur et dame du Puy, vendent à Laurent le Blanc, seigneur de la Vallière, et à Marie Testu, sa femme, la terre, fief, cens, rentes, domaine, revenus, justice et seigneurie du Puy, paroisse de Reugny, tenue à foi et hommage des seigneurs de Rochecorbon et de Boissay, moyennant le prix de huit mille cinq cents livres tournois, dont deux mille cinq cents ont été payées comptant et, entre autres clauses, à la charge de payer :

Trois cents livres de rente rachetables dans six ans, assignées par privilège sur la terre du Puy ; cent livres de rente rachetables de douze cents livres, assignées sur le lieu de la Barre, au profit de Thomas de Bonnigalle et cent livres de rente, aussi rachetables de douze cents livres, sur le seigneur du Puy, au profit de Pierre Tartare. Ces rentes ont été amorties les 21 février, 13 et 14 juin 1563. Le seigneur de la Vallière prit possession le 21 avril 1561.

Antérieurement à l'acquisition de Laurent le Blanc, le Puy avait été possédé par : Charles Godeau, chanoine à Tours, conseiller du roi au Parlement de Paris (1468-1478) ; c'est lui qui, le 14 novembre 1473, fit une donation au curé de Reugny, des dîmes de la seigneurie du Puy ; — Jean Godeau (1501), d'après un aveu à cette date ; — Corneille Beaufiles (1513) ; — Florentine Papillon, veuve de Corneille Beaufiles (1515-1535). Elle eut à se défendre, en 1515, contre Charles de Bonnigalle, propriétaire de la moitié de la seigneurie de la Barre, qui avait tenté de se soustraire à la censive du Puy ; mais une sentence du 21 avril de cette même année la maintint dans la possession de la censive et de la justice dans toute l'étendue de sa seigneurie ; — Jean Bernard, receveur des tailles à Amboise, et Marie Beaufiles, en 1530-1545 ; —

Jean Bernard et Perrine Simoneau, sa femme, et Florent Bernard, co-seigneurs du Puy et vendeurs de cette seigneurie à Laurent le Blanc, 17 avril 1561.

Depuis l'acquisition de Laurent le Blanc, en 1561, le fief du Puy est resté dans les mains de la famille de la Vallière, jusqu'à la licitation du domaine de ce nom, en 1872. Le Puy fut alors acheté par M. Lecomte-Hogou, qui l'a revendu à M. Lefèvre, propriétaire du château de Valmer, lequel le possède actuellement.

La discorde ne tarda pas à naître entre les seigneurs de la Vallière et de la Côte, lorsque le premier, après avoir acheté le fief du Puy, fit à son voisin la signification de son contrat. Le seigneur de la Côte prétendit que, parmi les héritages mentionnés dans l'acte, il y en avait plusieurs qui relevaient de sa seigneurie; Laurent le Blanc soutint, au contraire, qu'une seule pièce de pré, contenant un arpent et demi et trois chainées, assise derrière la terre des Grauges, relevait en partie de la seigneurie de la Côte et en partie de la baronnie de Rochecorbon, et offrit à son contradicteur d'en payer les ventes sur le pied de « l'éventillution » qu'il en avait faite à la somme de cent dix livres tournois. Ce différend se termina peu de temps après, le 8 mai 1561, d'après les conseils des amis des deux seigneurs, Monsieur de la Vallière consentant à ce que les héritages énoncés à la transaction fussent dits et déclarés être du fief de la Côte; en conséquence, il s'obligeait, lui et ses successeurs, à payer à l'avenir au seigneur de la Côte douze deniers tournois de cens, par chaque année, au jour de Saint-Jean-Baptiste, à la recette de la seigneurie de la Côte. Ceseigneur, de son côté, renonçait à pouvoir prendre ou retirer, par puissance de fief, les héritages causes de la contestation, sauf une pièce de pré, contenant un arpent et demi et trois chainées, confrontée ci-dessus, pour retrait de laquelle il paya au sieur de la Vallière cent dix livres tournois et acquitta les lods et

ventes qu'il aurait pu prétendre pour raison des héritages reconnus tenir de son fief de la Côte. D'autres sujets de contestation existaient entre eux : il s'agissait, pour l'un, de la propriété d'une « bouère » appelée bonère de la Côte, laquelle se forme et descend de la rivière de Brenne, à l'endroit des Mottaies et vient rejoindre la rivière vis-à-vis le lieu de la Bourellerie ; elle servait de séparation entre les deux fiefs du Puy et de la Côte. Le seigneur de la Côte accusait son voisin de la Vallière de s'efforcer d'y prendre droit de seigneurie contre toute raison et équité et déclarait vouloir se pourvoir contre Laurent le Blanc, tant au possessoire qu'au pétitoire, par témoins et gens ayant connaissances des dites choses et prouver sa possession. De son côté, le seigneur de la Vallière avait obtenu, le 18 août 1361, « des lettres, aussi en forme d'examen à futur et de compulsoire, à l'effet de prouver qu'il était seul seigneur de la rivière de Brenne, dans l'étendue et les limites ci-dessus exprimées et de pouvoir en faire la preuve par aveux, titres et autres enseignements « estans en la possession de plusieurs notaires et autres ».

Il fut convenu entre les deux seigneurs que « l'eau et cours total de la Rivière, à commencer par le bout d'amont, à l'endroit où se termine la pescherie de la seigneurie de Reugny et le fief de la Côte, et, par le bout d'en bas, à venir finir jusqu'à la fin de la tenue de la Bourellerie, estant au-dessous des moulins du Puy et jusqu'à l'eau et pescherie du Valmer, avec tous droits appartenant aud. cours d'eau et pescherie », seraient la propriété du seigneur de la Vallière et de ses successeurs, « sans que le seigneur de la Coste y puisse rien prétendre tant pour le passé que pour l'avenir ».

Quant à la bouère, aux ruisseaux, viviers et autres commençant aux chaussées des Mottaies et venant reutrer en rivière vis-à-vis et à l'endroit de la Pourrellerie, ils « demeureront communs entre les dits seigneurs de la Coste et du Puy et leurs successeurs, pour en user

comme choses communes et selon l'usage auquel les dites choses sont propres et commodes », et sans que les dits seigneurs puissent rien faire qui empêche le cours de l'eau et le poisson d'entrer ou descendre, « ainsi qu'il a été de tout tems et ancienneté accoutumé faire ».

Une autre contestation s'éleva relativement au Moulin-Blanchard, que le seigneur de la Côte prétendait, non seulement avoir été construit contre l'intérêt du roi, mais encore avoir été exhaussé et ses chaussées rompues ; que les eaux, en refoulant, gâtaient ses prés et ceux des autres particuliers. Le seigneur de la Vallière soutenait, au contraire, que le pied du moulin n'avait point été exhaussé, que les choses avaient toujours été en bonne réparation et que le moulin subsistait depuis l'an 1393, sans que personne, ni pour le roi, ni pour les autres particuliers, s'en fût plaint.

Au sujet de cette contestation, le seigneur de la Côte s'est départi et désisté, à la condition que M. de la Vallière ne pourrait exhausser le pied de son moulin et qu'il entretiendrait les chaussées en bon état et réparation, en sorte que les prés du sieur de la Rue, seigneur de la Côte, n'en soient pas endommagés.

Enfin, le seigneur de la Côte prétendait que son voisin de la Vallière avait pris et usurpé les grands chemins royaux : l'un qui allait de la rivière de Loire et du bourg de Vernou à Châteaurenault, Neuilly-le-Lierre, Auzouer, Saint-Cyr-du-Gault, etc., avait renfermé un de ces chemins dans l'enceinte de son jardin de la Vallière, et qu'il en avait donné un autre fort incommode et dangereux, ce que niait le sieur de la Vallière, qui soutenait que ces chemins n'avaient point été changés et qu'ils étaient les mêmes d'ancienneté. Sur cet objet, M. de la Rue se désista de son allégation, mais seulement en ce qui le concernait personnellement, et M. de la Vallière lui abandonna une pièce de terre appelée les Granges, close de fossés et de haies, contenant un

arpent environ, assise au fief de la Côte. Tous ces procès se terminèrent par une transaction faite entre les deux seigneurs, le 12 février 1562, dans laquelle il fut spécifié que les transactions précédentes, passées entre le sieur de la Rue et la dame Papillon, dame du Puy, le 14 février 1533, et celle passée entre les seigneurs de la Vallière et du Puy, le 28 mai 1561, demeureraient en leur force et vertu, sauf à l'égard de la bouëre et des viviers qui demeureraient communs entre lesdits seigneurs contractants.

Mais qui terre a guerre a, dit un vieux proverbe, et la paix ne devait pas durer longtemps entre les deux voisins. Le nouveau brandon de discorde fut, cette fois, un débordement de la Brenne qui, en 1573, détériora les turcies et levées. Le seigneur de la Vallière, au mois de septembre qui suivit fit réparer et fortifier les chaussées pour contraindre la rivière à rester dans son lit, comme toute sage rivière le devrait faire, et l'empêcher de vagabonder dans les prairies voisines, peut-être aussi le fit-il pour amener toutes les eaux à ses moulins. Avait-il tort ? Nous n'osons le croire. N'est-ce pas la destinée de l'eau d'aller au moulin ? Toujours est-il que Marc de la Rue, peu endurant, paraît-il, ne l'entendait pas ainsi.

« Ce que voyant le sieur de la Rue, il aurait menacé de rompre les chaussées et serait effectivement venu avec plusieurs personnes, armées d'arquebuses, pistolets et autres armes et aurait fait rompre lesdites chaussées, en sorte que ledit sieur de la Vallière s'est trouvé dans la nécessité de former plainte contre ledit sieur de la Rue et de le faire assigner devant le sieur bailly de Touraine, à l'effet d'être maintenu dans la possession et jouissance de ladite rivière et qu'il fut fait inhibition et deffence de procéder plus avant à la rupture des dites chaussées, turcies et levées, nonobstant quoy ledit sieur de la Rue aurait continué à faire

rompre lesdites chaussées, ce qui aurait donné lieu à faire informer contre lui et ses complices qui auraient été décrets et aucuns d'eux constitués prisonniers, ainsi qu'il paroist par les procédures et les différentes sentences et arrests prononcés en la dite justice. »

Une première sentence, du 19 septembre 1573, adjugea au sieur de la Vallière ses frais et conclusions. Sur opposition du sieur de la Rue, une nouvelle sentence du bailliage, du 15 décembre 1573, ordonna que de la Rue rétablirait à ses dépens les chaussées qu'il avait rompues, sans préjudice de l'instance au possessoire, et l'a condamné aux dépens, dommages et intérêts. De la Rue fit appel de cette sentence au Parlement; ce tribunal rendit un premier arrêt, le 18 août 1574, et un second, le 27 janvier 1576, condamnant l'appelant en tous dépens, dommages et intérêts et renvoyant les parties devant le bailli de Blois.

Ce bailliage rendit sa sentence, le 8 mai 1577, par forclusion contre de la Rue et maintint M. de la Vallière, en qualité de seigneur du Puy, en possession et saisine de la rivière de Brenne et condamna de la Rue à tous dépens, dommages et intérêts d'instance et d'appel. Ce dernier ayant encore appelé de cette sentence, le Parlement rendit, le 27 avril 1579, et, finalement, un dernier arrêt, le 30 janvier 1580, suivant lequel la cour mit cet appel à néant et confirma M. de la Vallière en pleine possession et saisine de la rivière, dans l'étendue désignée par la transaction faite, le 22 février 1562, entre M. de la Vallière, comme seigneur du Puy, et le père de l'appelant. Ce procès dura sept années; eût-il été de nos jours plus rapidement terminé ?

Ces dépens, dommages et intérêts et quelques autres chefs de contestation, survenus depuis, entre Laurent Le Blanc de la Vallière, Jean Le Blanc, seigneur du Ruau, d'une part, et de la Rue, seigneur de la Côte, ont donné lieu à une autre transaction qui a été passée entre

eux, le 8 janvier 1582, trop longue à analyser ici, mais de laquelle il ressort que M. de la Vallière est resté le possesseur de la rivière et que les levées devront être maintenues telles qu'il les avait fait réparer.

Le trésor de la Vallière contenait 130 déclarations au fief du Puy, desquelles déclarations la plus ancienne est de 1499 et la dernière de 1740 ; mais il nous a été impossible de déterminer le revenu de ce fief, l'inventaire ne l'indiquant pas.

Parmi les aveux et les actes de foi et hommage, nous relevons l'aveu de l'an 1343, rendu au seigneur de Rochecorbon pour le moulin, terre et seigneurie du Puy ; un autre, de l'an 1370, est la foi et hommage rendue « pour le cours de l'eau de Branne, à venir aux moulins du Puy, de la Saulay feu Regnault Lallier, jusqu'à l'eau de la Bourellerie, de la chasse dudit moulin audit Rochecorbon et du droit de chasse (1), de pacage et usage de bois » ; un autre aveu, rendu le 21 juin 1535, par Florentine Papillon, de la terre du Puy ; un autre, du 2 mars 1501, rendu par Jean Godeau, seigneur du Puy, pour la même terre.

Dans ce fief, nous ne trouvons que six contrats d'acquisitions faites par les seigneurs de la Vallière, en dehors de l'acquisition principale du 17 avril 1561.

En 1736, d'après l'état de Lambert, il dépendait de ce fief : deux moulins, l'un à blé, l'autre à draps ; ils étaient dans le même corps de bâtiment et contenaient, tant en grange, écuries, étables, cours, jardins, caves, qu'en un flot, situé en aval des moulins, environ vingt-

(1) Par ce droit de chasse, il faut entendre le privilège qu'avaient certains meuniers, de parcourir le pays sur lequel ce droit leur était concédé, soit à titre onéreux, soit à tout autre titre, en quête des blés et *grenages* divers, destinés à être convertis en farine dans leurs moulins. Nous verrons plus loin un exemple du droit de chasse, à titre onéreux, lorsqu'il sera question du moulin de Sainte-Croix, dépendant du fief et seigneurie de la Roche et relevant de la baronnie de Châteaurenault.

cinq chainées; en terres labourables, deux arpents quatre-vingts chainées; en prés, huit arpents; en vignes, un arpent quatre chainées et demie;

Une maison appelée la Bourellerie, contenant en terre, un arpent; en taillis, deux arpents cinquante chainées;

La métairie de la Barre, contenant en maison, écuries, grange, cour et jardin, trente chainées; en terres labourables, vingt-sept arpents soixante-quinze chainées; en prés, cinq arpents; en pâtureaux, six arpents; en bois taillis, appelés les Lombards, situés près le moulin du Puy, quatre arpents. En totalité, cinquante-huit arpents, soixante-quatre chainées et demie.

A ce fief, il était dû une rente seigneuriale d'un setier de blé froment, qui a été réunie et se payait à la châtellenie de la Vallière.

Donation aux curés de Reugny.

Le 14 novembre 1473, par devant.... notaire à Amboise, « vénérable et discrète personne, maistre Charles Godeau, conseiller du roi, en sa cour de Parlement à Paris, et seigneur des terre et seigneurie du Puy, en la paroisse de Reugny, fit donation à vénérable et discrète personne maistre Thoumeau, prestre, curé de l'église et paroisse de Monsieur Saint-Médard de Reugny, acceptant tant pour luy que pour ses sucesseurs curez du dit lieu de Reugny, de toutes et chacunes les dixmes quelqu'elles soient et qu'elles peuvent estre le quel le dit vénérable étably a droit d'avoir, prendre et livrer chacun an, paravant a été fait en sa ditte terre et seigneurie du Puy, sans aucun droit en retenir ni réserver, pour lors n'y pour le temps à venir, par le dit vénérable étably ses hoirs et ayant causes de luy, avec les dixmes de sa métairie de la Barre, moyennant pourveu que le dit curé ses hoirs et sucesseurs curez dud. lieu de Reugny soient tenus de dire et faire par chacun

an en la dite église de Reugny un anniversaire solennel dit à nottes comme vigilles des morts à neuf leçons et neuf pseaulmes et messe à nottes au jour et feste de Saint-Martin ditte pour les âmes de ses feus père et mère et ses amis trépassiez, pour ce que le dit vénérable, ses hoirs et ayant causes de luy, demeurera franc et quitte envers le dit curé et successeurs curez dud. lieu de Reugny de un septier de froment de rente que le dit curé avoit et prenoit pour chacun un sur son moulin du Puy pour dire et cellébrer pour chacun an en la dite église une messe pour l'âme des feus seigneurs du Puy, laquelle messe ledit curé et ses successeurs curez seront tenus de la dire comme cydevant en outre les anniversaires dessus déclarez; et les dittes dixmes dessus dites aussy données quittes, dellaisées et transportez par le dit vénérable au dit curé ses hoirs et ses successeurs curez de Reugny, iceluy vénérable a promis et promet, tant pour luy ses hoirs et successeurs et ayant de luy causes, garantir sauver et lesquelles dixmes dessus dittes yceluy vénérable a indonné de sa part au dit curé ses hoirs et successeurs curez de Reugny en payant pour chacun an pour le dit droit de dixme et indemmité par le dit curé et successeurs curez de Reugny, au jour de saint Jean-Baptiste, à sa recette du lieu du Puy, la somme de dix deniers de franc devoir rendus au dit lieu du Puy. »

CHAPITRE III

ORFEUILLE OU ORFEUIL, FIEF ET SEIGNEURIE

A la fin de l'an 1596, les seigneuries et fiefs d'Orfeuille et de la Côte, situés paroisse de Reugny, venaient d'être saisis réellement, à la requête de l'administration de l'Hôtel-Dieu de Tours et de Catherine-Anne Dupré,

veuve de Pierre Binet, sieur de Montiffray, ayant les droits de Simon Testu, subrogé au lieu et place de Pierre Pilletot, sur Renée de la Rue, veuve de Gabriel du Reignier, écuyer, sieur de Dorée, héritière par bénéfice d'inventaire de défunt Marc de la Rue. Jean le Blanc, seigneur de la Vallière, président des trésoriers de France au bureau des finances de Tours, qui ne manquait pas une occasion d'agrandir son domaine, et le président Forget qui, de son côté, convoitait la Côte, firent ensemble, le 17 mars 1597, un compromis par lequel ils convinrent que Jean le Blanc se rendrait adjudicataire des deux seigneuries et que, sitôt l'adjudication prononcée, il céderait la Côte au président Forget et en ferait immédiatement la déclaration au greffe; ils convinrent, en outre, que chacun d'eux consignerait et payerait le prix des dites terres suivant l'estimation qu'en ferait le sieur de la Trottière, expert, par eux choisi et nommé, pour procéder à cette estimation.

L'adjudication eut lieu le 21 mai suivant, sous le nom de Louis de Giffard et, conformément aux conventions du 17 mars précédent, Orfeuille fut déclaré appartenir à Jean le Blanc, moyennant la somme de 4,183 écus et un tiers, et la Côte au président Forget moyennant celle de 8,366 écus et deux tiers. Le tout fut payé de suite entre les mains de Jean du Tillet, conseiller, protonotaire, secrétaire du roi et greffier de la cour de Parlement, qui en a donné quittance par acte passé, le 3 juin, devant Le Camus et son confrère, notaires à Paris. Cette adjudication fut confirmée par décret et arrêt fait en la cour du Parlement, le 25 juin de la même année.

La terre d'Orfeuille, dont le fief relevait de Rochecorbon, à sept sols et six deniers de service annuel, avait été réunie, comme nous l'avons déjà dit, à la châtellenie de la Vallière, en 1650; mais cette réunion

ne fut pas de longue durée, en ce qui concernait la partie du domaine utile, composée des métairies d'Orfeuille et de Salvart, contenant cent dix arpents environ de tenue, en terres labourables, bois, prés, vignes et patureaux, compris le principal manoir, et les lods et ventes que messire Jean-François de la Baume le Blanc, chevalier, marquis de la Vallière, gouverneur pour le roi de la province du Bourbonnais, tant en son nom personnel que se portant fort, de hautes et puissantes dames Gabrielle Glé, son épouse, et Louise-Françoise de la Baume le Blanc, duchesse de Vaujours, sa sœur, vendit, le 10 mai 1669, par contrat passé devant Devaux, qui en a gardé la minute, et Gigot, notaires à Paris, à M^r Louis Rouiller, alors seigneur de la Côte, à la charge de tenir en roture, à douze deniers de cens, de la châtellenie de la Vallière; par ce même acte, le marquis de la Vallière vendait encore l'étang de Ségron, situé paroisse de Reugny, lequel étang le sieur Rouiller tiendrait à roture du fief de Reugny, sous le devoir de six deniers de cens, payable chaque année le jour des trépassés.

Le seigneur de la Vallière ne conservait du domaine utile que les choses ci-après, avec le dit fief et seigneurie d'Orfeuille et le cens sur toutes les terres qui composaient anciennement ce domaine.

Par cette vente, le seigneur de la Vallière s'était conservé aussi tous les droits honorifiques avec la justice et basse voirie, droit de garenne, de chasse, de pêche et autres, dans toute l'étendue du fief, suivant la coutume de Touraine; tous les droits honorifiques dans l'église de Reugny, construite dans le fief, comme seigneur fondateur de la dite église, qui a été bâtie et dotée par ses prédécesseurs, seigneurs d'Orfeuille, dans laquelle église il existe une chapelle particulière nommée la chapelle d'Orfeuille, proche le grand autel, du côté de l'Évangile, sous laquelle le seigneur de la Vallière a

fait faire une cave pour sa sépulture et celle de ses successeurs ; ces droits honorifiques étaient alors réunis à la châtellenie de la Vallière.

Du domaine utile, possédé en 1742 par le sieur de la Martellière, seigneur de la Côte, le seigneur de la Vallière s'est réservé : Le moulin du Pont, lequel contient tant en bâtiments divers, cours, jardins, qu'en terres labourables et prés, 13 arpents 25 chainées ; deux rentes foncières, l'une d'un setier de blé méteil, mesure de Reugny, assignée sur quatre arpents de terre, situés à Salvart, l'autre d'un setier de blé froment, même mesure, sur une pièce de terre située près la métairie de la Gasserie ; une rente foncière de huit sols neuf deniers et sept chapons et demi sur le clos de vigne des Fongerets, contenant sept quartiers et demi ; dix sols et 4 deniers, aussi de rente foncière dus sur sa métairie de la Bénardière ; huit sols, neuf deniers et trois poulets sur cinq quartiers de terre et une maison, possédée, en 1742, par les Guillet ; la dîme de vin, agneaux et chanvre qui se percevait sur une partie de la paroisse de Reugny, à cause du fief d'Orfeuille, et sur laquelle le curé de Reugny prélevait : les deux tiers de celle du chanvre, le tiers de celle des agneaux, un poinçon de vin pour son gros, dont il devait fournir la futaille ; deux maisons situées au bourg de Reugny. l'une où se tiennent les plaids et les marchés au blé, l'autre où habitait le sieur Mangeant, procureur de Cour, à la charge de trente livres de rente foncière ; les droits de péage, boucherie, poids et mesures ; le fief des Argouges, possédé en 1742 par le sieur Mauclair, lequel fief contenait cinquante arpents environ, dont quarante en fief, y compris le manoir, étaient chargés de deux sols trois deniers, par an, de cens envers la seigneurie d'Orfeuille, payables à la recette de cette seigneurie, le jour de Saint-Médard, et le surplus, en roture, était chargé : pour cinq arpents à la Bénardière, de vingt

deniers decens à Orfeuille ; pour six arpents trois quarts de terre sur les tailles de Villeseptier et prés en la Bigottière et en Pot-de-fer, de deux sols quatre deniers de cens à la seigneurie de Boissay ; pour un quartier et demi de pré dans la tenue de la Raimbaudière, d'un denier obole de cens au fief de la Raimbaudière. Le devoir dû à Orfeuille ayant été contesté, une sentence arbitrale, du 23 juin 1605, le maintint en faveur de cette seigneurie et fut acceptée par le seigneur des Argouges, qui s'empressa, le 5 juillet suivant, par acte de Le Chasseur, notaire à Paris, de rendre à la seigneurie d'Orfeuille la foi et hommage qu'il lui devait et lui promit de lui fournir l'avou et le dénombrement des choses tenues d'elle.

On connaît l'acte du 27 novembre 1521, par lequel Henry Emeri acquit le fief des Argouges ; un acte de foi et hommage, du 13 juillet 1565, rendu par Jean Tissard, seigneur du fief des Argouges ; deux aveux rendus à Orfeuille les 1^{er} avril 1623 et 5 mai 1664 ; quatre déclarations, rendues le même jour, 5 mai 1664, par le seigneur des Argouges, de ce qu'il tenait en roture, relevant des fiefs d'Orfeuille, de Boissay et de la Raimbaudière.

Au sujet des différents seigneurs d'Orfeuille, qui ont précédé Jean le Blanc, et même dans la date d'entrée en possession de ce dernier, c'est-à-dire 21-25 juin 1596, il y a désaccord complet entre le Dictionnaire géographique d'Indre-et-Loire et l'Inventaire des titres, dressé en 1742 par Lambert, procureur de M^{me} la duchesse de la Vallière ; nous ne chercherons pas à expliquer cette dissemblance, nous nous contenterons de citer les deux versions. D'après le Dictionnaire, qui remonte de cinquante-six ans plus en arrière, Orfeuille aurait appartenu à : Guymard de Villeblanche, en 1389 ; — Robert de Villeblanche, en 1400 ; — Jeanne de Villeblanche, en 1420 ; elle fut mariée à Alain d'Erian, écuyer, qui vendit

son domaine à Jean de Villeblanche, son beau-frère, en 1449; — Charles d'Erian, écuyer en 1458; — Guillaume Le Breton, par suite de son mariage avec Marguerite d'Erian, fille du précédent, en 1498; — Jean de la Baume Le Blanc, en 1625; il fut gouverneur du château d'Amboise; décédé le 27 décembre 1647, il fut inhumé dans l'église de Reugny.

D'après les titres remis à M. de la Vallière, lorsqu'il acheta cette terre, elle aurait été possédée précédemment par : Jean de Villeblanche, en 1445, le 15 juillet, il rendit aveu à Rochecorbon pour la seigneurie d'Orfeuille; — Guillaume Levineton, en 1489; — André Levineton, seigneur en partie d'Orfeuille; en 1509, le 4 mai, il constitue par devant du Tillet, notaire à Concorsault, douze livres dix sols tournois de rente à Jérôme Pajonnet, à prendre sur la moitié de la seigneurie d'Orfeuille, et par Gatiennne Levineton, co-propriétaire; — Jean Martin et sa femme, en 1517; le 20 mars, la moitié de la terre d'Orfeuille, après saisie réelle, sur ces derniers, est adjugée par décret, en faveur de la veuve de Simon, de Pocé, pour la somme de 2,700 livres; — la veuve de Simon, de Pocé, après le 20 mars 1517; — François d'Alais, pour partie, de 1518 à 1522; il achète, par contrat du 26 juillet, de Guillaume Levineton, la douzième partie de la moitié du fief d'Orfeuille; le 15 septembre, il achète douze vingt-quatrièmes parties du fief; le 5 novembre, il achète la quatrième partie de la tierce partie de la moitié de la même seigneurie, de François Fleury et de Gatiennne Levineton, sa femme; le 23 février 1519, il achète une douzième partie et la moitié de la terre et seigneurie, saisie sur les enfants mineurs du feu sieur chevalier, de Pocé; — Marie Gaultier, veuve de François d'Alais, du 15 février 1523 au 17 janvier 1531; — la dame Delahaye, en 1531 (9 mars); — Claude Boyer, écuyer, en 1574 (2 juillet); — Marc de la Rue et Gabriel du Reignier, en 1582 (5 juin); — Renée de la Rue,

veuve de Gabriel du Reignier, en 1596; — Jean le Blanc de la Vallière, en 1596 (21-25 mai), 1609 (26 décembre).

A partir de cette époque, — si la plus grande partie du domaine utile d'Orfeuille passa en d'autres mains, en 1669, comme nous l'avons vu, — le fief suivit la fortune de la châtellenie de la Vallière et demeura dans la famille des la Baume le Blanc, qui le possédaient encore en 1742, en la personne de madame la duchesse douairière de la Vallière. Aujourd'hui, les dépendances d'Orfeuille appartiennent à M. le baron de Pitters, auquel madame de Pitters, sa femme, les apporta par la liquidation survenue après le décès de M. Valleteau de Chabrefy, son père.

Parsuite de la vente presque totale du domaine utile de ce fief, le rédacteur de l'inventaire explique que la plupart des titres étant devenus inutiles, il s'est attaché seulement à réunir ceux qui se rapportaient aux choses conservées. Il signale un cahier de cens et rentes dus à la seigneurie, commençant le premier janvier 1578 et finissant en 1640; un registre des assises tenues au bourg de Reugny, en la maison seigneuriale d'Orfeuille, depuis le 1^{er} juillet 1598 jusqu'en 1634; un registre des remembrances, du 1^{er} juillet 1598, jusques et y compris 1644; un aveu rendu à Rochecorbon, le 15 juillet 1445, par Jean de Villeblanche, écuyer, seigneur d'Orfeuille; un autre du 28 octobre 1497; un du 17 janvier 1531, rendu par François d'Alais; huit déclarations passées à Orfeuille, de 1610 à 1640; le décret de l'adjudication, faite le 15 septembre 1518, à François d'Alais, de la moitié de la terre et seigneurie d'Orfeuille et plusieurs autres contrats par lesquels il compléta l'acquisition de ce fief; quatre-vingts déclarations, passées à Orfeuille, de 1521 à 1664; quatre feuilles contenant les dépositions de témoins au sujet des droits honorifiques, dus dans l'église de Reugny, au seigneur d'Orfeuille, comme pa-

tron et fondateur de cette église; une liasse concernant la maison seigneuriale, située à Reugny et donnée primitivement à maître Haubois, procureur de cour, moyennant une rente foncière annuelle de trente livres; en 1742, cette maison était occupée par le sieur Mangeant, gendre de maître Haubois; quatre actes de foi et hommage rendus à Rochecorbon : le 5 novembre 1518, par messire François d'Alais, le 16 juin 1522, par Marie Gaultier, veuve de François d'Alais, le 2 juillet 1574, par Claude Boyer, écuyer, le 17 mai 1621, par dame Charlotte Adam, veuve de Jean le Blanc; enfin, le dernier jour de février, une autre foi et hommage rendue par Jean de la Baume le Blanc, seigneur de la Vallière, Orfeuille, etc. . .

La neuvième liasse était consacrée au Moulin Blanchard, ainsi nommé primitivement parce qu'il avait été construit, autrefois, par Denis Blanchard et connu plus tard sous le nom de moulin du Pont, parce qu'il est situé tout près du pont de Reugny. L'inventaire nous dit qu'il est inutile de s'occuper davantage des titres de ce moulin, qui, depuis plus de cinquante années, était la propriété des seigneurs de la Vallière et que jamais aucune constatation ne s'est élevée à son sujet.

Il existait une liasse spéciale, se rapportant aux dîmes de la seigneurie. La première pièce était une transaction du 14 mai 1489, passée entre Guillaume Levineton, seigneur d'Orfeuille, et Hardy Hameau, prêtre, curé de la paroisse de Reugny, à l'occasion des dîmes de la dite paroisse de Reugny. Le seigneur d'Orfeuille disait « avoir droit de prendre la dixme de tous les vins croissant au dedans des fruis en mottes de la dite paroisse, comme, de tout tems, principal dixmeur en icelle paroisse, iceluy sieur curé au contraire se disait fondé de droit commun d'avoir et prendre la dite dixme de vins par toute la dite parroisse et qu'il en jouissait depuis longtems, que si le seigneur d'Orfeuil y avait

quelque droit, ce ne pouvait estre sur toutes les dixmes de la dite parroisse, car luy curé était en possession de prendre et percevoir les dixmes des exemples et novalles qui étaient trouvées en la dite parroisse, même des vignes étant en la coste d'auprès le château de Reugny, des clos de Pierresourde et de Souchenoire, les plans de Geoffroy Chargelon et ses enfants, contenant un arpent ou environ et en la vigne de Martin Gaudin.

« Par la dite transaction a été consenti et accordé que le droit de dixme prétendu par chacune des dites parties et clos de vigne cy-dessus soit et demeure à toujours au dit sieur curé, et à ses successeurs, curez de la dite église, en ce faisant, le dit sieur curé a promis tant pour luy que pour ses successeurs dire et célébrer chacun an en la dite église, tant pour les âmes des dits seigneurs et dames d'Orfeuille deux anniversaires solennels de vigilles des morts à neuf psaumes et neuf leçons et la messe, le tout annotées, l'une le vendredy des jeunes doubles de la sainte Croix, et l'autre le vendredy des jeunes doubles de la sainte Luce, que le dit curé et ses successeurs seront tenus de signifier au prosne de leur grande messe le prochain dimanche devant les jours ci-dessus ; comme aussy que si dorénavant on plante aucune vigne es susdits clos ou autres clos estant en la dixmerie du dit sieur d'Orfeuille, le dit sieur curé n'y prendra rien, fort le droit d'exemple de la première année, que la vigne quy y aura été plantée sera en sa charge comme la quatre, cinq ou sixième année, et pour ce que le dit clos des plantes de Chargelon n'est de présent tout planté en vignes, est dit que en ce qui s'y pourra planter dorénavant, le dit curé ny ses successeurs n'y prendront de dixmes fors seulement une année pour le droit d'exemple, ainsy qu'il est dit cy-dessus ny pareillement es autres vignes qui se pourront faire nouvellement en la dixmerie dudit seigneur d'Orfeuille.

« Le dit seigneur d'Orfeuille et sa dite femme ont promis et seront tenus payer, chacun an, au dit sieur curé et ses successeurs curez de la d. cure pour tout droit de gros qu'yl eust pu ou pouroit demander, un traversier de vin du cru des dites dixmes, bon vin pur et net et nouvel, à luy payable entre la Nôtre-Dame de septembre et la Toussaint, pris au dit lieu d'Orfeuille et dont le dit sieur curé fournira le traversier à mettre le dit vin chacun an ; et sont en ce compris sept jallais de vin que le dit curé avoit droit d'avoir et prendre chacun an pour son gros sur les dittes dixmes, données comme dessus et ont le dit traversier assigné sur les dittes dixmes.

« Et pour ce que le dit curé tient un clos de vigne près et joignant son presbitaire qui est du domaine de la dite cure et audedans du fief et dixme du d. Orfeuille, dans lequel clos le d. seigneur et ses prédécesseurs ont accoutumé de prendre tous droits de dixme, le dit sieur d'Orfeuille et sa femme ont consenty que le dit sieur curé et ses successeurs ayant toujours la dixme de la ditte vigne sans en rien payer aux dits seigneurs et dame d'Orfeuille, et pour récompenser les dits seigneurs et dame d'Orfeuille auront à toujours la dixme du dit clos de vignes de Souchenoire pour autant que contiendra le clos du curé, et si le dit clos de Souchenoire contient plus que celui du dit curé, le dit curé prendra la dixme du surplus, et s'il est moindre, le dit seigneur d'Orfeuille se récompensera d'autant de prochain en prochain.

« A été aussy convenu que le dit seigneur aura les deux tiers de la dixme et charnage des hayes de Reugny, de la maison de Jean Le Blanc et la chainaye des fiefs de la Coste et du Puy, de la maison et aistre de Jean Roze, près l'hôtel Perrin Bruneau au fief de Vaux, de la terre de Bréviande et de la maison de la Besterie, où il y a vingt arpents de tenue.

« Que les dixmes des lins et chanvres croissant en la dite parroisse de Reugny deça la rivière de Branne en le dit lieu de Reugny se répartiront comme cy devant sçavoir au dit sieur curé les deux parts l'un de son chef comme curé, l'autre comme ayant le droit de M. de Rochecorbon et l'autre tiers au dit sieur d'Orfeuille.

« A l'égard des dixmes qui se lèvent outre la dite rivière de Branne, le seigneur de Pocé y prend moitié, et le dit sieur d'Orfeuille et curé de Reugny chacun un quart ; excepté que en ceux du dit Pocé estant dans la dite parroisse de Reugny, le dit curé y prendra toute la dixme de lins et chanvres, comme de coutume. »

Cette transaction a été ratifiée le 22 mai 1489, par des lettres écrites en latin, portant approbation de la susdite transaction, par M. l'official, député à cet effet par M. l'archevêque de Tours. Mais il paraîtrait que le sieur Montagny, l'un des successeurs à la cure de Reugny, du curé Hardy Hameau, signataire de la transaction ci-dessus, ne remplissait pas ses obligations, car le 5 juin 1582, le sieur Marc de la Rue, sgr d'Orfeuille, obtint une commission du bailli de Touraine, à l'effet de faire assigner devant lui le sieur Montagny, « pour se voir condamner à entretenir la susdite transaction, faire et dire les services et messes qui y sont portés et lui faire défense de prendre plus grand droit et portion sur la dixme, et d'avoir à bailler déclaration de ce qu'il tient audit fief d'Orfeuille, où il employera ledit droit de dixme à lui accordé ».

La commission du bailli de Touraine fut exécutée ; le curé de Reugny fut assigné, le 8 juillet 1582, à paraitre le samedi qui suivrait au Palais royal à Tours. Une nouvelle transaction, du 20 décembre 1582, s'ensuivit entre le seigneur d'Orfeuille et le sieur Montagny ; les parties s'engagèrent de nouveau, par cet acte, à respecter le premier accord du 14 mai 1489, à l'entretenir selon sa forme et à exécuter les clauses et conditions

qui y sont portées. Mais le curé de Reugny était tenace dans son désir de s'approprier plus de dixmes qu'il ne lui en appartenait, et il s'ensuivit procédure, sentence et troisième transaction, dont les titres ne nous donnent pas le résultat.

Une autre pièce était une expédition en parchemin d'un acte, passé le 15 février 1523, entre Guillaume Levineton et Marie Gaultier, veuve de François d'Alais, premier médecin du roi, par lequel Levineton avait mis entre les mains de cette dame les dîmes d'Orfeuille, après s'être déclaré propriétaire de ces dîmes, malgré la vente qu'il avait faite à René Morin, alors seigneur de la Vallière, de la partie de ces dîmes à lever sur les fiefs de la Vallière et de la Hueterie, et contre laquelle vente Levineton avait pris des lettres de rescision, qui ont été entérinées le même jour, 15 février 1523, au siège présidial de Tours. Il s'ensuivit un arrêt par forclusion, rendu au Parlement, le 9 mars 1531, contre la veuve de François d'Alais, qui avait rappelé d'une sentence rendue, aux requêtes du Palais, au sujet de ces dîmes; cet arrêt maintenait la dame de la Haye, dame d'Orfeuille, dans la possession et saisine des dîmes de vin sur trois arpents environ de vignes, en différents clos, et sur le résidu de ces mêmes vignes.

La dîme du chanvre semble avoir été difficile à faire rentrer, car nous trouvons à l'inventaire la trace de nombreuses sentences rendues, le 29 novembre 1635, contre différents particuliers qui négligeaient d'accomplir ce devoir.

ALFRED GABEAU.

(A suivre.)

NOUVEAU DOCUMENT SUR L'HOTEL GOUIN

L'acte que nous publions se trouve dans les archives de la ferme de Malitourne (1); ces archives, qui risquaient de se perdre par l'humidité, ont été transportées au château de la Ronde (2) par M. le baron Raoul Auvray, qui a bien voulu nous les communiquer. En dehors de l'intérêt qu'il présente en lui-même, puisqu'il donne une description détaillée de l'hôtel Gouin à la fin xvi^e siècle, c'est-à-dire de cent trente-neuf ans antérieure à la première de celles publiées dans la monographie de M. l'abbé Bossebœuf (3), il précise quelques points intéressants relatifs aux propriétaires. Il établit notamment que Jeanne Barguin, veuve de René II Gardette, mourut, avant le 27 octobre 1598, laissant deux enfants : Victor Gardette, sur lequel la notice ci-dessus mentionnée donne quelques détails, et Anne Gardette, femme séparée de biens de Jacques de Lavardin, sieur du Plessis-Bourreau. Ce dernier personnage est à ajouter à la liste des seigneurs de ce fief donnée par Carré de Busserolle (4). La succession fut partagée entre les deux enfants de Jeanne Barguin; l'hôtel, comme nous le savons, resta à Victor Gardette, et Anne, sa sœur, conserva les biens sis dans les paroisses de Beaumont-la-Ronce et Neuvy-le-Roy. Il n'est, naturel-

(1) Ferme, commune de Luyne, sur les limites de celle de Fondettes. Ancien fief.

(2) Château, commune de Pernay.

(3) *Bulletin de la Soc. arch. de Touraine*, XIII, pp. 201 à 268, avec grav. La pièce en question, p. 257, est de 1738.

(4) Carré de Busserolle, *Dictionnaire...* V. p. 98 v^o, *Plessis-Bourrot*. C'est de ce Jacques de Lavardin que Victor Gardette acheta, le 13 janvier 1594, la terre du Plessis-Auzouer. Cf. abbé L. Bossebœuf, *loc. cit.*, pp. 230 et 231.

lement pas question des terres de Pierrefitte et du Plessis-Auzouer, qui étaient des acquêts personnels de Victor Gardette.

Enfin, nous voyons figurer parmi les experts *Ysaac François*, « maître des œuvres et voyes pour le Roy au pays et duché de Tourayne », que nous avons rencontré sur les cartes du duché de Touraine de 1592, dont nous avons entretenu la Société à une de ses récentes réunions, et où il paraissait sous le nom d'*Ysacus Francus Regius Ædilis nec non in ea provincia viarum magister*.

En raison de l'importance de l'hôtel Gouin parmi nos monuments tourangeaux, nous nous serions reproché de manquer à faire connaître cette pièce, la plus ancienne que nous ayons sur cette artistique demeure ; elle est encore d'actualité, puisqu'il y a peu de temps deux de nos savants collègues nous ont ici même si complètement décrit cette curieuse maison.

C^{te} CHARLES DE BEAUMONT.

Extrait du procès-verbal de l'inventaire des biens meubles, apprétiations et partages, tant desdicts meubles que des immeubles de la succession de deffuncte Jehanne Barguin, damoiselle, vivant veufue de feu noble homme maistre René Gardette, conseiller du Roy et magistrat au siège présidial de Tours, faict entre noble homme Victor Gardette, conseiller du Roy, président, juge et lieutenant général audict balliage et siège présidial de Tours, d'une part, — Et dame Anne Gardette, sa sœur, femme séparée de biens d'avecq Messire Jacques de Laverdin, sieur du Plessis-Bourreau, son mary, d'autre. Par davant nous, Emery Chemin, commissaire examinateur et l'ung des deux commissaires pour le Roy nostre sire en la confection des inventaires, apprétiations et partages audict bailliage et siège présidial de Tours,

ledict procès verbal encommencé le mardy vingt septiesme jour d'octobre mil cinq cens quatre-vingts dix-huict.

Et le sabmedy dix septiesme jour de juillet audict an mil cinq cens quatre vingts dix neuf, pardavant nous Emery Chemin, commissaire susdict, en la maison dudict sieur lieutenant général et ladicte Anne Gardette, femme séparée de biens d'avecq ledict messire Jacques de Laverdin, sieur du Plessis-Bourreau, son mary, sa sœur ; lesquels ont déclaré avoir veu les apprétiations, estimations et arpentages des biens immeubles tant paternels que maternels à eux délaissés et escheus par la mort et trespas de ladicte damoiselle Jehanne Barguin, leur mère et ainsy que lesdicts immeubles sont contenus, spécifiés et déclarés par les procès-verbaux desdictes visitations, arpentages et apprétiations, à eulx baillés, qu'ils ont présentement réputés et lesquels eulx en requérant seront incérés à la fin de ses présentes revenant lesdicts immeubles scitués es paroisses de Beaumont et Neufvys, à la somme de huict mil cent deux escus, cinquante huict sols, sept deniers, et la maison scittuée en ceste ville apprétée à la somme de cinq mil cinq cens escus. Et après que lesdictes parties ont dict avoir bien considéré la valleur desdicts héritages, les charges et rentes, tant seigneurialles que foncières, que doibvent iceulx héritages, dont ils ont dict estre bien acertenés et informés, sont demeurés d'accord de leur consentement et par l'avis de leurs parens et amys de diviser et partager lesdicts biens, immeubles ainsy que s'ensuict. C'est assavoir que ledict sieur Gardette, lieutenant général aura luy demeurera la maison scise en ceste ville de Tours, ainsy qu'elle se poursuict et comporte sans en rien réserver ; et à ladicte dame Anne Gardette demeureront les biens immeubles déclarés et spécifiés par le procès-verbal dudict arpentage et apprétiation faict pardavant ledict René Guil-

leyer, notaire et arpenteur royal cy dessus icérés (*sic*). Et d'aillant que lesdicts héritages sont de plus grande valleur que la maison et lot dudict sieur lieutenant général, ladicte Anne Gardette luy a assigné cent livres de rente foncière sur tous et chascuns lesdicts biens par chacun an à commencer du jour de saint Jehan Baptiste dernier passé. Demeureront les meubles meublans qui sont en la maison de Beaulmont à ladicte dame Anne Gardette, et audict sieur Gardette, la tapisserie courte tenant en lad. maison de Tours, moyennant que pour la plus valleur desdicts meubles estant audict lieu de Beaumont, ladicte dame baillera audict sieur lieutenant général, la somme de douze escus sol. Prandra ladicte dame Anne Gardette les fructs de la présente cuillette, payant les façons des vignes; et pour le regard de la ferme du Moullin de Racan, se partagera ladicte ferme par moictyé jusques audict jour saint Jehan Baptiste dernier passé, et quant aux arrérages des rentes, tant en bled que argent, se partageront par moictyé jusques audict jour saint Jehan dernier; comme aussy est réservé à partager et diviser entre icelles parties les debtes tant hypothéquaires que personnelles, et le bestial qui est à Beaulmont. Pourra ledict sieur Gardette enlever dans trois mois les bleds qui sont en la maison de Beaulmont, ladicte dame Anne Gardette en ayant eu pareil nombre. Comme aussy ladicte dame Anne Gardette pourra enlever ce qui luy reste des meubles partagés qui sont en ceste dicte maison de Tours. De laquelle maison, en ce qui est à louage, ledict sieur Gardette prendra les louages depuis ledict jour saint Jehan Baptiste dernier passé. Et quand audict logis précédant ledict jour saint Jehan, en ce qui en peult estre deub, se partageront par moictyé entre ledict sieur lieutenant général et ladicte dame sa sœur, les réparations qui ont esté faictes, en advences, par les loccataires préallablement

remboursées. Demeureront à chacune desdictes parties les tiltres de leurs partages pour leur servir et ayder. Dont et de quoy icelles parties co requérant, les avons jugéees de leurs dicts consentemens; dit à eux et chacunes d'icelles octroyer le présent procès verbal pour s'en ayder et servir de leurs tiltres comme il apartiendra. Ainsy signés : Gardette, Anne Gardette et Chemin comin^{re}.

Ensuict la teneur desdicts procès verbaux desdictes apprétiations.

(Suit l'énumération des pièces de terre et maisons situées à Beaumont-la-Ronce et à Neuvy, ainsi que des rentes en argent, comprenant 77 pages de l'acte.)

« Aujourd'huy vingt neufiesme d'apvril milcinq cens quatre vingts dix huit, à la requeste de noble homme maistre Victor Gardette, conseiller du Roy, juge et lieutenant général en Tourayne, et dame Anne Gardette, sascœur, femme séparée de biens d'avecq messire Jacques de Laverdin, sieur du Plessis-Bourreau, nous Ysac François, M^e des Oeuvres et voyes pour le Roy au pays et duché de Tourayne nous Nicollas Rousseau, maistre maçon, François Garnissard, M^e Charpentier et Martin Osher, maistre couvreur, demeurans en ceste ville et faulxbourgs de Tours, assistez d'honorables hommes maistre Felix le Gay, conseiller du Roy et esleu en l'eslection de ceste ville de Tours, Paul Boullay et Jehan Marssais, marchans bourgeois en ceste dicte ville de Tours, sommes tous ensemble transportés sur les dix heures du matin en la maison où demeure de présent ledict sieur lieutenant général scituée en la Grand Rue de ceste dicte ville de Tours, parroisse Saint-Saturnin, où ès présances des susdictes parties avons tous faict et presté le sermant pardavant M^e Emery Chemin, commissaire et examinateur en ce bailliage de Tourayne, de bien veoir et visiter ladicte maison et logis et

apartenances tant ce qui consiste sur le devant de ladicte rue que sur le derrière, et de tout en faire bonne et loyalle appréciations en nos consciences. Et pour ce faire à l'ynstant nous avons commencé à visiter le grand corps estant au milieu des deux courts que nous avons trouvé contenir de longueur de dehors en dehors à prendre de la court de devant iusques à la court de derrière cinq toises et demye, et de largueur sept toises, et estre basty tout de pierre de taille à trois estages, son comble dessus couvert d'ardoyse, composé en fonds de deux voustes et berceaux caves séparées par le millieu d'un gros mur, dedans lequel est ung passage pour entrer de l'un en l'autre, et du costé de la dicte court de devant et soubs partie d'icelle de deux autres berceaux de caves voustés, l'une desquelles a de longueur quatre toises et de deux toises de large en laquelle est planté et comprins la fondation du pillier qui suporte les cabinets dudict logis qui sont bastis au dessus du puis estant en ladicte cour de devant, duquel puis la serche est aussy dedans ladicte court praticquée dedans l'espaisseur des murailles. Y est aussi fondé partie du perron et parois dudict logis, et l'autre cave contenant neuf pieds et demy de largeur et treize pieds et demy de longueur. Le second estage dudict logis est composé et consiste en offices et cuisines voustées de deux berceaux dedans lesquelles y a deux cheminées, et du costé de la dicte court de devant y a une boullangerie voustée et ung petit garde manger : et en l'un d'icelle du costé de la court de derrière est la trappe et dessente pour dessendre le vin en caves estant soubs lesdictes offices. Le second estage dudict logis est composé d'une salle à cheminée accompagné d'un cabinet voustée estant du costé de ladicte court de devant au dessus dudict puy et pour monter de ladicte court en ladicte salle est ung perron et parois vousté couvert de cabinets qui servent aux chambres haultes dudict logis ; et au costé de la-

dicte salle y a une chambre aussy à cheminée avecq une garderobe y joignant d'une toise de large estant du costé de ladicte court de devant, lesdictes salle et chambres toutes lambrissées de environs? et planchers.

Le troisieme estage composé de deux chambres à cheminée, l'une desquelles est accompagnée de deux cabinetts l'ung sur celluy de la salle basse, et l'autre sur ledict parvis, et d'une garderobe ayant son aspect sur ladicte court de derriere, et l'autre chambre aussy d'une garderobe regardant sur ladicte court de devant. Plus le comble consiste en deux chambres en galletas à cheminées garnies de pareils cabinetts et gardeobes qu'ès chambre dudict troisieme estage, fors que lesdicts cabinetts ne sont voustés, et sur lesd. chambres en galletas sont les greniers dudict logis pour ausquels monter y a ung petit escallier droict fait de bois praticqué dedans l'une desdictes chambres. Et pour lesdictes chambres, offices et caves, y a une vis et montée de pierre faite à noyau ayant onze pieds de diamètre de dedans en dedans, laquelle est plantée dedans la court du derriere dudict logis. Plus au bout de ladicte court du derriere, joignant à la maison de Montifray, y a ung petit corps de logis basti à deux estages, son comble dessus en arpentil couvert d'ardoyse, ayant deux toises et demye tant en longueur que largeur, composé de deux chambres à cheminée, l'une sur l'autre. Entre lequel logis et ledict grand corps cy-dessus y a une gallerye de sept toises de longueur et de six pieds et demy de largeur bastie à trois estages dont le premier est vuide et le devant fait en arcades planche et solliveaux. Et les deux autres estages sont pour le service de deux chambres dudict grand logis avec les sieges de privés qui sont au bout de ladicte gallerye, tant par hault que par bas. Et au bout de ladicte court, du costé de ladicte maison de Montifray, y a une escurye couverte d'ar-

doyse en arpentil ayant de longueur six toises, comprinse l'allée et passage pour sortir de ladicte court ès la rue de l'Ange, et de largeur deux toises et demye.

Entre lesquels logis cy dessus et gallerye est lad. court contenant huict toises et demye de longueur à l'endroit de la salle dudict logis et de largeur cinq toises et demye. En laquelle court est comprinse ladicte vis dudict logis avecq partie des chambres qui sont à costé de la dicte salle lesquelles avancent sur la dicte court entre (?) le fond du pignon de ladicte salle et (les) chambres estant en icelle; laquelle court est fermée du costée du vent d'aval d'une muraille et closture.

Plus sur la court du devant dudict logis, au bout d'icelluy du coté du vent d'amont y a une gallerye laquelle contient huict toises et demye de longueur et une toise et demye de largeur, au bout de laquelle, contre ledict logis, y a ung cabinet vousté de sept pieds en carré, et le reste du bas d'icelle est vuide, planches de solliveaux, fermé de cinq arcades sur le devant, et le second estage est garny de croisées qui ont leur aspec comme lesdictes arcades sur ladicte court, laquelle court est fermée du costé du vent d'aval d'une grande muraille, et par le costé de ladicte Grand Rue est fermée des logis qui sont bastis sur le devant d'icelles; sous les quels logis au meillieu d'iceulx est l'allée passage pour entrer de ladicte Grand Rue en ladicte court et grand corps de logis, laquelle a de longueur six toises et une toise de large. Et ladicte court huict toises de longueur et quatre toises et demye de largeur.

Et après avoir bien veu et visitté ledict grand corps de logis cy-dessus et ses appartenances, et en avoir fait description nous sommes ensemble entrés en deux corps de logis bastis sur le devant de ladicte Grande Rue joignant d'un long à ladicte allée, passage entre deux, lesquels nous avons trouvés estre bastis à trois estages, leurs combles dessus couverts d'ardoyse,

contenant ensemble de largeur six toises quatre pieds compris ladicte allée, et de longueur en fond cinq toises quatre pouces. L'un desquels logis, assavoir du costé du vent d'aval, est composé d'une cave voustée de la mesme longueur et largeur dudict logis, y comprenant le desvirement de la vis et au derrière de ladicte cave sous la court dudict grand logis cy-dessus d'une aultre cave voustée de longueur de trois toises ung pied, et de largeur deux toises. Et au premier estage d'une boutique sur ladicte Grand Rue et d'une chambre à cheminée au derrière et encores une petite court pratiquée dedans ladicte grand court d'une toise de longueur en laquelle y a ung puy. Et le second estage d'une chambre à cheminée et une petite garde-robe. Entre lesquelles est la vis et montée faicte de bois servant audict logis : au troisième estage d'une chambre à cheminée avec deux petites garderobes au derrière aussy de latrines (?) qui sont près ladicte vis et garderobes : le tout couvert, le grenier et comble dessus.

L'autre logis est composé de deux caves voustées avecq ung desvirement, ensemble d'une boutique, arrière boutique, passage dedans lequel est une cheminée pour le premier estage et une petite court, aussi pratiquée sur ladicte grand court, de six pieds. Le second estage, d'une chambre avec deux garderobes par l'une desquelles l'on passe pour entrer en ladicte chambre. Et le troisieme est composé des mesmes membres que ledict second estage, sur lequel est le grenier et comble dessus et la vis servant audict logis est bastie hors le corps d'icelluy sur l'aparitté de ladicte grand court, au bout de la gallerie respondant sur icelle, dedans laquelle gallerie y a aussy de petits cabinets joignant ladicte vis qui servent audict corps de logis, lesquelles sont séparées du surplus de ladicte gallerie. Lesquels deux logis cy-dessus sont construits et édifiés pour le plus en vieille charpenterie.

Touttes lesquelles choses cy dessus bien veues et recognues avons resolu par commun advis que le total des dicts logis et bastimens, tant devant que derrière, avecq les courts, aisances et commodités, et ainsy que le tout se poursuit et comporte et considéré le retranchement qu'il convient faire des saillies estant sur le devant de ladicte Grand Rue, et plusieurs aultres réparations nécessaires à faire esdicts deux logis, vallent et les estimons, considéré les matières, estoffes, façon et le lieu, endroit et la scittuation d'icelles, la somme de cinq milcinq cens escus. Et que faisant distraction des deux corps de devant à la charge de l'allée et passage qui demeure audict corps de derrière, vallent et les estimons compris lesdictes petites courts qui s'avancent sur ladicte grand court, et la vis d'un desdicts corps de logis, sans passer plus avant que la cave et l'arche de ladicte vis, la somme de deux mil escus; en quoy faisant ledict grand corps du derriere pour les servitudes qu'il recevroit tant pour estre pressé en son entier que desdictes petites courts et veues qui sont sur ladicte grand court et autres qui se pourroient remarquer par beaucoup incommode et en vaudroit moins de cinq cens escus. Comme en semblable partageant ledict grand corps de logis, courts devant et derrière, aisances et commoditez, en deux parts diminueroient de pris et ne vaudroit ladicte séparation faicte à douze cens escus près pour l'yncommodité que l'un partage apporteroit à l'autre, et les servitudes qui demeuroient à l'une et l'autre. Et tel est nostre advis qu'avons faict et signé les jours et ans que dessus. Ainsy signés en la minutte originale des présentes : Le Gay, François, Boullay, J. Mar..., Garnissard, Nicollas Rousseau et M. Ocher.

Collationné,

C. CHEMYN.

'Grosse papier de 62 fol. — Archives du château de la Ronde).

LA NAISSANCE DE L'HISTORIEN JACQUES DUPUY

(Tours, 24 septembre 1591)

Notre confrère M. Pierre Flament vient de publier dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (1) d'intéressantes notes manuscrites qui se lisent en tête d'une Bible, ayant appartenu à Claude Dupuy, conseiller au Parlement de Paris, époux de Claude Sanguin (2). Ces notes forment une sorte de très court *Livre de raison*, dans lequel Claude Dupuy a enregistré la naissance de ses dix enfants (1578-1594). Nous y apprenons que le neuvième d'entre eux, Jacques, est né à Tours ; voici le texte qui le concerne :

« Jacques nasquit à Tours le mardi 28^e septembre 1591, entre quatre et cinq heures du matin, et fut baptisé le mesme jour, en l'église de Saint-Vincent. Ses parrains et marraine, furent Messieurs d'Émeri et de Beaumont, fils de M. le premier président, et Mad^{me} de La Grange Coursin, ma cousine. »

Grâce aux indications fournies par ce document, il a été facile de retrouver à l'état civil de Tours, l'acte de baptême de l'enfant :

« Le mardy xxij^e jour desd. mois et an [septembre 1591], a esté baptisé Jacques, filz de noble homme M^r Claude Dupuy, conseiller du Roy en sa court de Parlement, et dm^{me} Claude Sanguin, son espouse ; parrains Messire Jacques-Auguste de Thou, s. d'Hémery, con-

(1) Tome LXII, année 1901, p. 720-722.

(2) Bible in-4^o, imprimée à Lyon par Jean de Tournes en 1561 ; l'exemplaire en question est conservé au département des imprimés de la Bibliothèque nationale sous la cote : Réserve A. 2408.

seiller du Roy en son conseil d'estat et privé (1), et Christofle de Harlay, s. de Beaulmont, bailly du pallais à Paris ; marraine dam^{le} Marye Le Picard, femme de noble homme M^e Guillaume Courtin (*sic*), s. de La Grange, conseiller du Roy et maistre des requestes ordinaires de son hostel ; baptisé par moy vicaire soubz-signé. (*Signé :*) J.-A. de Thou, C. de Harlay, M. Le Picart, C. Dupuy, J. Marot vicaire (2). »

La naissance à Tours de cet enfant d'un conseiller au Parlement de Paris, s'explique tout naturellement par le fait que cette cour siégeait alors dans notre ville, la capitale se trouvant aux mains des ligueurs. Mais on a probablement remarqué que les deux textes reproduits ci-dessus, textes qui par leur origine devraient cependant l'un et l'autre présenter les plus grandes garanties d'exactitude, diffèrent en ce qui concerne le jour de la naissance et du baptême de l'enfant : le premier indique le mardi 28 septembre (3) et le second le mardi 22 septembre. Une des deux dates était certainement erronée ; or, vérification faite, en septembre 1591, ni le 22, ni le 28, ne furent un mardi. Les deux documents concordant en ce qui concerne le jour de la semaine, nous devons sans aucun doute tenir celui-ci pour exact et, par conséquent, fixer au mardi 24 septembre 1591 la naissance et le baptême de Jacques Dupuy (4).

Il n'y a pas lieu de s'étendre ici sur la biographie de ce personnage, qu'il est facile de trouver dans les dic-

(1) Jacques Sanguin, s. de Livri, avait épousé Barbe de Thou, fille d'Augustin de Thou, et de Claude de Marle. Parmi les ouvrages de Jacques Dupuy, on connaît : *Index de tous les noms latinisés contenus dans « l'Histoire » de de Thou* (1664) et *Catalogus bibliothecæ Thuanæ, ordine alphabetico digestus* (1679).

(2) Etat civil de Tours, paroisse Saint-Vincent, t. III, n° 255, fol. 46.

(3) M. P. Flament a bien voulu contrôler sa lecture primitive ; elle ne laisse aucun doute.

(4) Du reste, dans le volume de l'état civil de Tours, l'acte qui précède celui qui nous occupe est daté du « dimanche 22 », et le suivant, du « samedi 28 ».

tionnaires historiques (1). Disons seulement que l'historien Jacques Dupuy, dont le lieu de naissance était jusqu'à présent inconnu, fut, ainsi que son frère Pierre (2), garde de la Bibliothèque du Roy, charge qu'ils acquirent de Nicolas Rigault en 1645 et qu'ils conservèrent jusqu'à leurs morts, celle de Pierre arrivée le 14 décembre 1651, et celle de Jacques, le 17 novembre 1656. Ce dernier légua au Roi la très belle collection de manuscrits que possédaient les deux frères, et que leur père avaient commencé à réunir. Il eut pour successeur, comme garde de la Bibliothèque, Nicolas Colbert (3).

LOUIS DE GRANDMAISON.

LA CONFRÉRIÉ DES AGONISANTS

A LUYNES

Tous les renseignements apportés sur la Confrérie des agonisants, érigée au xvii^e siècle en l'église Sainte-Geneviève de Luynes, sont tirés d'un intéressant petit volume composé à l'usage des confrères, et dont voici le titre : « *Vive Jésus. LES PRATIQUES ET INSTRUCTIONS DE LA CONFRÉRIÉ DES AGONIZANS. Avec les prières de chaque pratique, mises en françois, pour la commodité de ceux qui n'entendent pas le Latin. Par le Père Dominique Say-*

(1) Voyez notamment la *Nouvelle Biographie* de Didot-Hœffer.

(2) Né à Agen, dans la nuit du 14 au 15 nov. 1582. Cf. Flament, *loc. cit.*

(3) Cf. L. Delisle, *Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. 1, p. 259-264.

mond, Prédicateur Récolet. A Angers, chez P. Yvain, imprimeur et libraire, à la Chaussée Saint-Pierre. Avec permission et approbation des Docteurs.

La dédicace, adressée à Mgr Victor le Bouthilier, nous apprend que ce fut ce prélat qui érigea cette confrérie en l'église Sainte-Geneviève de Luynes.

D'autres, sous le même titre, existaient déjà en France avant celle de Luynes; Migne, dans son *Dictionnaire des Confréries*, en signale plusieurs au ^{xvii}^e siècle, et le Père Saymond lui-même nous en informe dans le délicat compliment qu'il adresse à l'Archevêque de Tours : « Il y a des compagnies et des sociétés d'Agonizans en beaucoup de lieux, mais celle-cy aura la gloire, par dessus toutes les autres, qu'elle est instituée avec plus d'ordre dans son établissement, et plus de conduite dans ses règles que vous lui avez données, etc. »

Dans la préface, l'auteur groupe tous les pieux motifs propres à décider les fidèles à entrer dans la confrérie et prend soin aussi de réfuter toutes les objections que l'on pourrait mettre en avant pour s'en dispenser, entre autres celle-ci : « Il y en a qui sont si peu éclairés, dit-il, qu'ils prennent les Agonies pour rendre la mort plus languissante », et plus loin : « Mais pour ceux qui disent que les Agonies sont plus longues et plus languissantes quand on fait les saluts, c'est chose déplorable. » Cette crainte superstitieuse, chez un nombre de fidèles assez grand pour qu'un auteur prenne soin de la réfuter, mérite d'être signalée comme propre à mettre en lumière certain côté de l'état d'âme des fidèles au ^{xvii}^e siècle.

La confrérie fut approuvée le 30 septembre 1657 par une bulle du pape Alexandre VII : elle commence ainsi « Ayant appris qu'il y a une pieuse et dévote coutume des fidèles de l'un et l'autre sexe (qui n'est pas seulement pour les personnes d'une condition spéciale) canoniquement érigée dans l'Eglise Sainte-Geneviève de Luynes, autrement Maillé, au diocèse de Tours, à l'Autel

de la bienheureuse Vierge Marie, sous le titre des Agonizans, ... etc. » La Bulle fut publiée par Victor le Bouthilier, le 20 novembre 1658. Les statuts de la confrérie commencent ainsi : « Victor le Bouthilier, par la grâce de Dieu et du S. Siège apostolique Archevesque de Tours. A tous ceux qui ces présentes lettres verront salut. Sçavoir faisons, que sur la requeste à nous présentée par les sieurs Curé et habitants de Sainte-Geneviève de Luynes, en notre diocèse, tendant à ce qu'il nous pleust ériger une confrérie dans leur église paroissiale, sous le titre de Notre-Dame des Agonizans et à cet effet leur ordonner des statuts, sous lesquels ladite confrérie sera appuyée. » Ces statuts, que nous n'avons pas l'intention d'analyser, nous apprennent que la confrérie fut érigée sous le vocable de Notre-Dame-de-Pitié.

Il existe à Luynes une maison du xv^e siècle ornée de sculptures sur bois et, parmi les sujets représentés, on remarque une sainte Geneviève, patronne de l'église paroissiale et une Vierge de Pitié. Les textes que nous avons sous les yeux, dans le livre du Père Saymond, sont trop précis pour vouloir faire remonter la confrérie au delà du xvii^e siècle, mais il nous est permis de supposer que le culte de la Vierge, sous son titre de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, était une tradition ancienne dans l'église de Luynes. Un article des statuts recommande aux confrères d'avoir une image de N. D. de Pitié devant laquelle ils puissent rendre leurs hommages et réciter chaque jour l'antienne : *Sub tuum præsidium* avec une oraison propre et, pour ceux qui ne sauraient ces prières, un *Pater* et un *Ave*. — Dans un autre article, il est dit que lorsqu'un confrère ou une sœur sera à l'agonie, le directeur averti fait sonner trente coups de la grosse cloche, afin que les membres se réunissent devant l'autel de la confrérie, où l'on chantera l'antienne *Sub tum præsidium*.

L'article X règle aussi l'élection des conseillers : « On

eslira tous les ans au jour le plus commode proche la Feste principale, deux conseillers, dont le premier sera ecclésiastique, et l'autre un des plus notables bourgeois de la ville, et un procureur de la Confrérie, qui aura soin de recueillir les Aumônes que feront ceux qui seront reçus dans la Confrérie le jour de leur entrée, et tous les ans ce qu'ils voudront donner à leur discrétion. »

Enfin ces statuts se terminent ainsi :

« Mandons aux curés et vicaires des églises paroissiales tant de la dite ville qu'autres voisines en notre diocèse de publier aux Prônes de leurs Messes, notre présente Ordonnance, et d'exhorter le peuple à embrasser cette sainte dévotion. Donné en notre palais archiépiscopal, le 10 de février 1636 ».

Tels sont les renseignements que nous fournit le livre du père récollet Saymond sur cette confrérie, qui, sans remonter à une haute antiquité, par la date respectable de sa fondation, aussi bien que par son cachet particulier, mérite, ce nous semble, de prendre rang dans l'histoire religieuse du diocèse de Tours.

PAUL FAY.

L'ATLAS DE BOUGUEREAU

L'atlas de Maurice Bouguereau publié à Tours en 1594, sous le titre de « Théâtre François », a assez de célébrité pour que les documents qui se rattachent à cette publication, si minimes qu'ils soient, semblent dignes d'être rappelés (1). Les minutes de M^e Foucher, no-

(1) Sur le « Théâtre François » de Bouguereau on peut consulter : M. Ludovic Drapeyron. — *Le premier atlas national de France*. Bul-

taire royal à Tours (1), contiennent précisément un marché passé entre Bouguereau et un graveur flamand pour la gravure d'une des cartes de son atlas, la première, la carte générale de la France dessinée par Postel; cette carte ne portant dans l'atlas ni la signature du graveur, ni même comme certaines autres son monogramme, il nous a paru intéressant de révéler l'existence de ce marché qui nous donne le nom du graveur de cette première carte :

En voici la teneur in-extenso :

« Le huictiesme jour de février l'an mil V^e quatre vingts et dix, en la cour du roy nostre sire à Tours, fut présent en sa personne estably et deüment soubzmis Gabriel Tavernier, graveur en cuivre, flamant, dem^t à Paris rue Saint Jehan de Latran, à l'enseigne de la Samaritaine, parr^e S^t Benoist le bien tourné, estant de présent en ceste ville de Tours. — Lequel a promis et promet par ces présentes à honorable personne Maurice Bouguereau, marchand libraire, demeurant audict Tours parr^e S^t Saturnin, présent et acceptant, de luy tailler et pocher en une table de cuivre, qui luy sera baillée par led. Bouguereau, une carte de France de Postel, pareille à celle que led. Bouguereau luy a ce jourd'hui montrée en une feuille de papier et icelle rendre faite et parfaite, de pareille forme et grandeur, au plutost que faire se pourra, à commencer dedans huict ou dix jours prochains veuants et continuer sans inter-

letin de géographie du Ministère de l'Instruction publique; année 1890, p. 35.

Le même. — *L'évolution de notre premier atlas national sous Louis XIII*. Même recueil, p. 280.

Le même. — *Notre premier atlas national et la Ménippée de Tours sous Henri IV*. Paris, Delagrave, 1894.

M. l'abbé Bossebœuf. — *La Touraine et les travaux de Géographie*. Tours, Louis Bousrez, 1894.

(1) Etude de M^e Langlois.

*

valle jusques ad ce que lad. besongne soit faite et parfaite et sans qu'il puisse entreprendre autre besongne pour y travailler que lad. carte ne soit faite — Et pendant le temps que led. Tavernier sera à faire lad. carte sera tenu led. Bouguereau le loger et luy fournir de lit et bois pour se chauffer bien et honnestement selon sa quallité, moyennant et à raison de douze sols par jour qui luy seront déduits sur ce qui se treuvera luy estre deu pour la fasson de lad. carte; pour laquelle carte faire sera tenu led. Bouguereau luy payer la somme de vingt six escus sol, assavoir moitié lad. besogne my faite et le reste lad. besongne faite et parfaite comme dessus est dit. — Et quant à tout ce que dessus obligent les d. parties l'une à l'autre, eulx et leurs hoirs et biens, et mesme led. Tavernier son corps à tenir prison, nonobstant, promettant, renonçant. Ce fut fait aud. Tours en l'estude dud. notaire après midi en présence de Martin Gentilz et Loys Rochebouet praticien aud. Tours tesmoins. (Signé) : Gabriel Tavernier, M. Bouguereau, Foucher.

Deux mois et demi après, le travail était terminé; ensuite de l'acte est la quittance suivante :

« Et le vingt troisième jour d'avril mil V^e IIII^{xx} dix, en présence de moy, notaire royal à Tours sousigné et des ci dessous scripts led. Gabriel Tavernier a confessé avoir reçu dud. Morisse Bouguereau la somme qui luy estoit due et que se pouvait monter et revenir pour la besongne par lui faite pour led. Bouguereau comme aussy led. Bouguereau a confessé lad. besongne bien et deument estre faite: dont et de tout le contenu d'iceluy accord ils se sont tenus pour comptant et se sont quittés et se quittent l'un l'autre. »

La carte dont il est question nous semble bien être la

carte générale de France, par Guillaume Postel, qui ouvre l'atlas du Théâtre français, cette carte dont Bouguereau nous parle dans sa dédicace au roi : « or, est-il, Sire, que quand vostre Majesté passa Loyre pour venir à Tours, j'avoys fait graver la carte générale de la France » (1). Cette carte dans l'atlas porte pour titre : *Gallia — Guillelmus Postel describebat Augustæ Turonum in ædibus Mauricii Boguearealdi.*

Le nom de Tavernier est illustre dans la cartographie ; à cette même époque Melchior Tavernier apportait d'Anvers à Paris l'art de la gravure en taille-douce des cartes de géographie, dont l'invention ne remontait qu'à la date toute récente de 1560 ; un autre Melchior Tavernier, neveu du précédent, peut-être un fils de notre Gabriel Tavernier, naquit à Paris, en 1594 ; il devait, en 1642, donner une carte de la France en douze feuilles (2).

Faudrait-il attacher au nom de Gabriel Tavernier, l'auteur de la carte de France de Postel, les cartes des provinces qui la suivent dans l'atlas et qui portent, quelques-unes, un monogramme de deux initiales qu'on a lues tour à tour J. G. et C. T. ? Nous espérons que la découverte du marché passé entre Bouguereau et Gabriel Tavernier éclaircirait cette énigme ; mais l'examen de ces monogrammes ne semble pas permettre d'y lire les initiales G. T. de notre graveur ; d'autre part, la carte de France de Postel n'a aucun monogramme ; enfin, la gravure de cette carte ne semble pas de la même facture que celle des cartes qui complètent le Théâtre Français.

(1) Ludovic Drapeyron, en s'appuyant sur ce texte, fixe la date de la carte de Postel au commencement de 1589 ; il semble donc y avoir lieu de rectifier sur ce point la chronologie de l'atlas du Théâtre français.

(2) Drapeyron, dans son *Evolution de notre premier atlas national*, se demandait précisément si le graveur flamand, que ne nomme pas Bouguereau, ne serait pas l'un des membres de la famille Tavernier, venue d'Anvers à Paris pour y fonder une imprimerie en taille-douce.

Nous ne croyons donc pouvoir tirer du document ci-dessus aucune conclusion relative au graveur des cartes des provinces ; nous nous bornons à y relever l'établissement, au profit de Gabriel Tavernier, de la paternité de la carte générale de France, qui ouvre le recueil de Bouguereau.

LUDOVIC LANGLOIS.

LA CARTE DU DUCHÉ DE TOURAINE

EN 1592

La communication faite par notre collègue M. Langlois, à la précédente séance, donne quelque intérêt à celle que nous nous permettons de vous faire aujourd'hui.

Il s'agit d'une carte assez rare du duché de Touraine, dressée par Maurice Bouguereau, et que nous avons tout lieu de croire gravée par Gabriel Tavernier. Elle a 0^m45 de long sur 0^m36 de large pour la partie gravée. Les routes n'y sont point marquées, mais bien les rivières, les forêts, les marais, les ponts, les villes, les bourgs, et quelques lieux tels que : *Le Plessis*, *Saint-Cosme*, *Monconteur*, *Mairemoutier*, *La Carte*, pour ne citer que des noms voisins de Tours. La partie de territoire reproduite s'étend depuis *Vas*, *Vouvray-sur-Loyr* et *Chahaignes* dans le Maine au nord, jusqu'à *Villeigne*, *Tourion* et *Mun-sur-Indre* en Berry au sud ; et depuis *Bloys* et *Selles-en-Berry* à l'est, jusqu'à *Candes* et

Montsoreau à l'ouest. Les points cardinaux sont indiqués ainsi : *Septentrion, Midi, Oriens, Occidens*.

Dans l'angle à gauche, en haut, se voit un grand écusson soigneusement gravé aux armes de la ville de Tours, dont les émaux ne sont pas indiqués ; il est entouré de deux branches de myrtes croisées. Au-dessous se lisent les noms des *Isles de la Rivière de Loyre*, au nombre de 20 et dont les numéros correspondent à ceux marqués sur la carte. Dans l'angle de droite, est un cartouche barlong gracieusement ornementé, dans le tympan duquel se voient les lettres Y quatre fois répétées et ♣ répétées deux fois ; ce sont les initiales d'Isaac François, comme nous le verrons par l'inscription suivante qui se lit dans l'intérieur du cartouche :

« Topographia Augⁱ Turonⁱ Ducatus et confinium Gallia^e/Celtica^e sinu complectitur. Cuius latitudo ab æqui noctiali versus araticum ad 47 grad. 49 mi/nut. porrigitur. Longitudo vere ab occidente in/orientem ad 24 grad. 27 minut extenditur AB YSAACO FRANCO Regio Ædili nec /non in ea provincia viarum magistro perlustrata ac descripta. Anno domini 1592. »

L'angle gauche, au bas de la carte, est occupé par un autre cartouche en hauteur. Son cadre très ornementé porte au sommet un écusson dont les émaux ne sont point indiqués. Ce sont les armes de François Maille, alors maire de Tours, et qui peuvent se lire ainsi : « de... au chevron de... accompagné à dextre d'un arbre de... traversé d'un bâton péri en barre de..., à senestre d'un épervier posé sur le chevron, et en pointe d'une fleur de lis. » Quant au bas du cadre, il porte dans un très petit cartouche, et fort discrètement indiquées, les lettres unies G. T. Ce sont pensons-nous, les initiales de Gabriel Tavernier. Voici le texte de la dédicace ainsi encadrée :

« A MONSEIGNEUR, M. FRANCOYS MAILLE.
SECRETAIRE DV ROY, Maison et Couronne de France,

S^r de Valesnes et Montigny, etc. Maire de la Ville de Tours.

« Monseigneur, Puisqu'ainsi est que les Antiens ont observé la reigle de plaire à leurs supérieurs par choses aprochantes à leur Naturel : je les ay voulu en pareil imiter. Or est-il que depuis deux ans que j'ay cômâcé à faire grauer les cartes particulières de nos voisins, m'y ayt aporté quelque cômôdité de vostre part. Enfin sachât que prenez plaisir singulier aux lettres signamêt à la Géographie. D'autre part voyât qu'avât vostre Advenemêt au Merat, désiriés voir au ranc des autres Provinces la carte de notre TOURAINE, ie me suis voulu râger à vostre desir, n'y ayât espargné tout mon pouvoir et sollicitude à quelque pris q. ce fust, c'est pour quoy vous cõnoissant amateur du Pays en son effect, et y ayât acquis le mérite de Mayrie, aussi à vous seul elle appartient ; Vous la Dediant de tres bõ cœur, ce que voyât vous cõtenter, je demeureray, MONSEIGNEUR, votre Serviteur obligé à prier DIEV pour vostre prospérité. A Tours le 25 febvrier 1592, M. Bouguereau. »

Un troisième petit cartouche long, situé vers le milieu du bas de la carte, porte ces mots : « CESARODVNI, TURONVM, Impensis Mauricij Boguerealdi, cum privilegio Regis ad decennium 1592 ».

Des différents textes qui accompagnent cette carte, il semble bien résulter que c'est sur l'invitation du maire de Tours, François Maille, avec le concours d'Ysaac François (1), *Viarum magister*, c'est-à-dire, quelque

(1) Isaac François, sieur de la Girardie, est qualifié *Maitre des voyes et œuvres du Roy*, dans un acte relatif à l'*Hôtel Gouin*, du 20 septembre 1598, où il paraît comme expert (*Archiv. du chât. de la Ronde*. — Voir ci-dessus). Il est l'auteur d'une *Topographie du Pays et Duché de Touraine, avec quelques remarques sur les Antiquités de cette Province*, 1592. Notre carte en faisait peut-être partie. Trois autres cartes portent le nom d'Isaac François : A. Pareille à celle décrite ci-dessus, sauf que dans le cartouche inférieur à droite au lieu de *Cessa-*

chose comme un ingénieur des Ponts-et-Chaussées de nos jours, que Maurice Bouguereau a établi cette carte du duché de Touraine, qu'il fit graver par Gabriel Tavernier. C'est ce que nous avons cru intéressant de faire ressortir.

C^{te} CHARLES DE BEAUMONT.

L'EMPLACEMENT EXACT DE N.-D. DE L'ÉCRIGNOLE

Des réparations exécutées en ce moment (mars 1902) à l'un des maisons formant l'angle sud-est de la place du Châteauneuf et de la rue des Halles, m'ont fourni l'occasion d'une visite, et permis de déterminer l'emplacement exact de l'église de Notre-Dame-de-l'Écrignole. Aujourd'hui que les divisions intérieures sont supprimées, et que les murs anciens se montrent à nu, on ne peut plus affirmer que cette façade « à trois baies ogivales aujourd'hui bouchées » (1) ait jamais pu appartenir à une église ouverte au culte jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Il suffirait de remarquer que deux de ces trois baies ogivales ont été remplies par deux grandes fenêtres carrées, encadrées de moulures robustes, et dont le style appartient à l'architecture civile, qui ne sauraient être postérieures au xvii^e siècle. La troisième a permis l'établissement d'une fenêtre plus modeste et sans caractère, mais qui éclaire un superbe

rodunum, etc., on lit : IOAN LECLERC *Excud.* — B. Complètement différente des deux autres comme ornementation, mais avec la date 1592, et un texte *français* au revers. — C. Autre carte avec des ornements différents, sans date, et portant la mention : *Amsterdam apud Guiljelmum et Joannem Blaeuw*. Texte hollandais au revers.

(1) Ch. de Grandmaison, *Tours archéologique*, page 162.

escalier en vis, dont les encoignures sont ornées de culs-de-lampe, et qui peut être attribué au xv^e siècle.

Ces constatations indiquent suffisamment que ce bâtiment ne pouvait être celui dont le culte usait encore en 1780. Les divisions intérieures montrent qu'il était divisé en deux corps séparés par une petite cour. Les murs, s'ils ne sont pas de la même époque que la façade, doivent être antérieurs de deux ou trois siècles à la fermeture de l'église.

Notre-Dame-de-l'Écrignole occupait exactement la place de la maison faisant aujourd'hui l'angle de la place du Châteauneuf, où se voit un magasin de porcelaines. Il n'en reste qu'une partie de la muraille septentrionale, servant de séparation entre ce bâtiment et le premier. C'est un gros mur, dont les contreforts, carrés et massifs, font saillie dans la maison voisine. On pourrait retrouver dans la rue du Panier-Fleuri une partie du mur est, dans lequel subsiste une des fenêtres d'un chevet, vraisemblablement du style Plantagenet.

M. de Busserolle affirme que l'église fut démolie en 1782, pour l'élargissement de la rue; d'autre part, une notice de M. Lambron de Lignim fait connaître que le bas-relief dit de l'Écrignole a été trouvé, en 1849, dans la maison d'un épicier, dont la boutique, située rue Saint-Martin, n'existe plus.

La façade à trois baies ogivales a dû faire partie des bâtiments du monastère de l'Écrignole; il est permis de supposer que, plus tard, cette maison servit de presbytère et que son architecture pouvait, à l'époque de sa construction, être comparée à celle de la maison du xiii^e siècle qui subsiste encore au n^o 34 de la rue Briçonnet.

LOUIS BOUSREZ.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE

Séance du 26 mars 1902.

Présidence de M. FAYE, président.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Ouvrages parus. — *Revue historique* (janvier-février 1902). — *Bulletin de la Société de géographie* (2^e sem. 1901), dans lequel notre collègue, M. A. Chauvigné, publie une étude sur le plan de Tours de Etienne Fouquet en 1751. — *Journal des Savants* (février 1902), dans lequel on lira avec intérêt un article sur les manuscrits de Léonard de Vinci et sur les machines de guerre. — *Bulletin de l'Académie delphinale* (4^e série, t. X). — *Romania* (janvier 1902). — *Revue de Saintonge et d'Aunis* (mars 1902). — *Bulletin de la Société archéologique de Gand* (1902). — *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir* (mars 1902). — *Analecta Bollandiana* (t. XX). — *Bulletin de la Société Nivernaise* (t. IX). — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* (n^o 1, janvier 1902). — *Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1901). — *Annuaire de la Société d'agriculture* (1900-1901). — *Rapport fait au nom de la commission des antiquités de France sur les ouvrages envoyés au concours de l'année 1901*, par M. P. Viollet (séance du 12 juillet 1901).

Dons. — Brochure ayant pour titre: *La chapelle de Seigne à Bléré*, par M. Ch. de Grandmaison, travail lu à la réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements en 1901. — *Le portrait de Bretonneau*, d'après l'original, offert par notre nouveau collègue, M. Vinchon. — *Monnaies trouvées à Francueil* et dont M. Bonnery avait déjà entretenu la Société. — M. Noyau-Didier, par l'intermédiaire de M. L. Bousrez, fait hommage d'un *chapiteau* du XII^e siècle provenant de N.-D. de l'Ecrignole. — M. le D^r Héron a remis à notre Compagnie les deux numéros de la *Gazette médicale du Centre* donnant le compte rendu des fêtes, ainsi que les discours prononcés à l'occasion du centenaire de la *Société médicale d'Indre-et-Loire*, dont il est le président. — M. A. Viot et M. Bousrez offrent à notre musée

plusieurs *photographies* tirées d'un album dessiné vers 1831; elles représentent un *vieux pont à Saint-Acertin*, la *porte de la ville dite de Saint-Eloi*, une vue intérieure de l'*église Saint-Lazare* et le *donjon de Montbazou*. Ces dessins fort intéressants ont été exécutés par M^{me} Viot-Otter, mère de notre collègue.

Des remerciements sont adressés à tous les donateurs.

Communications. — M. le Président annonce le *décès*, arrivé le 13 mars, de M. *Pierre Damien-Trioulayre*, statuaire. Entré dans la Société en 1874, notre collègue fit successivement partie de la commission des édifices départementaux et du conseil d'administration; plus tard, lorsque son âge avancé ne lui permit plus d'assister avec la même régularité aux séances, la Société lui décerna le titre de membre honoraire. Notre musée a reçu de M. Damien plusieurs moulages d'une bonne exécution et son œuvre artistique est considérable; on doit à son ciseau la belle Vierge placée dans la chapelle du chevet de la cathédrale, des statues qui ornent les églises de Saint-Etienne, N.-D.-la-Riche, La Bretèche, un chemin de croix destiné à la chapelle du château de Beaumont-la-Ronce, une partie de la décoration intérieure et extérieure de Saint-Martin, le portail occidental de N.-D.-la-Riche dont il a fait toutes les statues, et enfin les travaux de restauration de la tour méridionale de la cathédrale, etc. M. Damien s'est éteint dans sa 79^e année; au nom de la Société, M. le Président adresse à la famille du regretté défunt l'expression de nos respectueuses condoléances.

Nous apprenons avec plaisir que M. *L. Paul-Boncour*, notre collègue, vient d'être nommé officier d'Académie. Toutes nos félicitations pour cette distinction méritée.

Les sommes recueillies jusqu'à présent par l'intermédiaire de la Société pour le *buste de Racan* s'élèvent à 241 francs.

M. *L. Bousrez* signale le pignon de l'ancien *Café des Caves*, à l'entrée de la rue du Président-Merville. Doit-on y reconnaître une église ou un bâtiment civil?

Notre confrère, profitant des réparations actuellement en cours, a pénétré dans un antique bâtiment dont le fronton se dresse au sud-est de la place Châteauneuf et que l'on croit être les restes de l'ancienne *église N.-D. de l'Ecrignole*, désaffectée en 1780. De son étude qui figurera au *Bulletin*, M. Bousrez conclut que l'Ecrignole était placée tout à côté, c'est-à-dire à l'angle même de la place et de la rue des Halles.

M. *Grimaud* a relevé la date 1638 inscrite sur une poutre du *château de la Roche-Clermault*.

M. *L. de Grandmaison* lit une note établissant que l'historien

Jacques Dupuy, garde de la bibliothèque du Roi (1645-1656), est né à Tours, paroisse Saint-Vincent, le 24 septembre 1591 de Claude Dupuy, conseiller au parlement, et de Claude Sanguinde Livry. Il céda au roi la belle bibliothèque formée avec son frère Pierre. Jacques eut au moins neuf frères et sœurs.

Le comte Charles de Beaumont fait connaître un *inceniaire* écrit en 1599 des biens de Jeanne Barguin veuve de René Gardette, et relatif à l'hôtel Gouin, dont la monographie a paru dans notre *Bulletin* (t. XIII, p. 201 à 268). Cet acte, en dehors d'une description de l'habitation à l'époque, nous apprend que les biens de Jeanne Barguin furent partagés entre ses deux enfants : Victor Gardette, qui conserva la « Maison de la Grand'-Rue », et Anne Gardette, femme séparée de biens de Jacques de Lavardin, qui prit pour elle des propriétés sises à Beaumont-la-Ronce et à Neuvy-le-Roy. Dans cette pièce, conservée dans les archives du château de la Ronde et de près de quarante ans antérieure à celle que relate le *Bulletin* précité, figurent plusieurs dates de décès des Gardette; elles diffèrent de celles fournies par Busserolle, qui devra être rectifié sur ce point. Parmi les experts figure Isaac François; il y est fait mention d'une « tapisserie courte ».

Dans une étude insérée en février dernier, au « Bulletin des Sciences pharmacologiques » sur la famille des « Cadet », M. Boutineau a relevé un nom qui intéresse particulièrement l'histoire de Tours; il s'agit de Jean *Cadet de Limay*, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées pendant le dernier quart du XVIII^e siècle. Les historiens de la Touraine rendent un vif hommage à son souvenir, mais aucun n'a parlé de son origine. Il était le quatrième fils d'un chirurgien très habile de Paris, Claude Cadet (1695-1745), qui laissa treize enfants dont sept garçons, et mourut assez jeune et très pauvre. Recueillis par des amis, chacun des fils prit, par reconnaissance de soins qu'il avait reçus, comme aussi pour se distinguer des autres, le nom du pays où il fut élevé. C'est ainsi que notre ingénieur prit celui de Limay, localité de Seine-et-Oise.

L'auteur de l'article, M. Toraude, ne donne ni la date de la naissance de M. de Limay ni celle de sa mort; il nous apprend seulement qu'en décembre 1786, il reçut des lettres patentes de noblesse datées de Versailles, juste récompense de ses travaux en Touraine et dans l'Orléanais, et que, deux ans après, il fut nommé chevalier de Saint-Michel. Marié le 11 novembre 1771, à Perpétue-Félicité des Friches, il eut pour enfants : Aignan Cadet de Limay, devenu Inspecteur divisionnaire des Ponts-et-Chaussées, et nommé écuyer, lequel épousa Hélène-Félicité de

Boery, dont est issu Henry Cadet de Limay (1815-1888), sur lequel il n'existe pas de renseignements.

M. l'abbé Fay relate la biographie d'un *pasteur protestant* nommé Mathieu Cottière, qui vivait au *xvii^e* siècle, et dont l'état civil existe à Tours.

M. l'abbé A. Marcault donne, par lettre du 24 mars, divers détails sur un *groupe sculpté* que l'on vient de découvrir dans l'église de la *Chapelle-Blanche*. Entre l'escalier du clocher, dont une pierre représentait un voile sculpté et une petite chapelle sépulcrale accolée à la nef, dont le mur portait une sorte de demi-cercle encore visible malgré le badigeon, on enleva quelques pierres et l'on découvrit la Vierge de douleur au visage éploré. Puis apparut le Christ descendu de la croix et remis à sa mère, enfin une tête de saint Jean l'Évangéliste et une console de corniche. Les visages et les membres sont détériorés, mais les yeux de la Vierge sont pleins d'expression ; les deux personnages sculptés dans une seule pierre sont de bonnes proportions, les draperies ont été bien traitées, quoique gâtées par de trop vives couleurs.

M. Marcault souhaite que les connaisseurs viennent examiner les mérites de ce groupe et donner leur avis sur la manière de le restaurer.

M. de Clérambault lit une étude sur *les cimetières des Protestants à Tours*. Un édit prescrivit en 1787 de réserver un terrain convenable pour ceux de la religion réformée. La municipalité de Tours avait, à cette époque et dans ce but, fait enclore un terrain derrière le bastion appelé « le Genève », pour inhumer les soldats d'un régiment suisse.

Un premier cimetière protestant existait en cet endroit (voir Giraudet, Hist. de la ville de Tours) ; mais, en vertu d'une décision de la Convention, les non catholiques purent, comme les autres, être inhumés dans un cimetière communal, sauf à créer, au moyen de haies, murs ou fossés, autant de parties que de cultes différents, article qui fut abrogé par la loi du 14 novembre 1881. C'est en 1856 que toute inhumation fut interdite dans les cimetières de la rue Saint-Jean-des-Coups et de Saint-Eloï.

M. Grimaud rappelle qu'il a publié un article sur *les cimetières des Protestants de Chinon* dans les numéros d'avril et de juillet 1898 du Bulletin de l'Eglise réformée de Tours. Au *xvii^e* siècle il n'y avait plus de cimetière spécial.

M. l'abbé L. Bossebauf nous présente toute une étude sur *quelques artistes de Touraine* dont plusieurs jusqu'ici étaient inconnus.

Notre collègue ajoute diverses notes sur le *château du Ricau*,

commune de Lémeré, jadis possédé par la famille de Beauvau pendant trois siècles. Pierre, vers 1470 ou 1480, commence la construction que François continue au xvi^e siècle ; ce dernier a fait faire les peintures dont l'une imite la tapisserie et montre le Φ qui semble être le monogramme de son nom. Dans les écuries voûtées on relève une centaine de distiques et nombre d'inscriptions et de devises dont plusieurs se rapportent aux qualités des chevaux suivant leurs couleurs. A la fin du xvi^e siècle, Jacques de Beauvau avait épousé Marguerite de Clermont et alors ce sont des sentences que l'on dispose parmi les peintures, dont l'une reproduit avec beaucoup de détails le festin de Balthazar. Il serait bon de photographier toutes ces curiosités, qui sont appelées à disparaître.

M. Bossebœuf parle enfin d'*estampes* qui existent à Paris et représentent des personnages de Touraine, entre autres le châtelain de Véretz. Jean de la Barre, chambellan de François I^{er}, étant allé à Madrid, écrivait à la cour tout ce qu'il voyait ; c'est ainsi qu'il énumère tous les cadeaux faits aux Espagnols par le roi.

M. le Président propose de fixer au 26 mai l'excursion annuelle, qui promet un intérêt considérable puisqu'elle nous mènera au Mans, que nous pourrons, grâce à l'amabilité et à la compétence de M. Triger et de ses confrères, visiter en détail.

Elections. — MM. Vinchon et Bernoux, présentés à la dernière réunion, sont élus membres correspondants.

La séance est levée à 4 heures

Le Secrétaire général,

DE LÉPINAIST.

Séance du 30 avril 1902.

Présidence de M. FAYE, président.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Ouvrages reçus. — *Bulletin de la Société académique du Centre* (N^o 1, janv.-mars 1902). — *Bulletin archéologique et historique de Tarn-et-Garonne* (1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e trim. 1901). Dans le chapitre intitulé : Hugues de Cartailiac et la poudre à canon, M. Forestié rappelle que les Arabes connurent la poudre avant le xiii^e siècle et l'introduisirent en Espagne, mais qu'elle ne fut utilisée en France qu'en 1338, et il cite un document du

2 juillet de cette année, par lequel « Guill. du Moulin déclare avoir reçu de Thomas Fouques, garde de l'arsenal du roi à Rouen, un pot de fer à traire (tirer) garros (carreaux ou boulets) du feu, 48 garros en deux caisses, une livre de salpêtre et demi-livre de soufre vif pour faire poudre pour traire les dits garros ». Cartailiac déclare, le 8 octobre 1338, avoir fait de sa main dix canons « pour lesquels il a reçu 25 livres, deux sous, sept deniers tournois ». — *Annuaire des bibliothèques et des archives pour 1902*. — Deux bulletins de la *Société des architectes de la Marne* (févr.-avril 1902), avec plusieurs photographies de la nouvelle église ronde Sainte-Clotilde et des parties en réparation de la cathédrale de Reims. — *Bulletin de la Société de Borda* (1^{er} trim. 1902) M. Foix y publie une étude sur le lieu de naissance du célèbre La Hire. Ce serait Préchacq, dans les Landes, résidence des seigneurs de Vignoles qui revendiquaient cette origine et possédaient le fief de la Hite, dont l'altération du langage aurait fait La Hire. — *Mémoires de la Société historique de Lorraine* (tome LI). — *Bulletin historique*. — Notes de M. Usureau sur la province d'Anjou en 1762. — *Annales de la Société d'agriculture* (1900-1901). — *La station préhistorique d'Averdon*, par M. Guignard. — *Annales du Gâtinais*, avec un article de M. P. Vitry sur le Saint-Michel de Montargis. — *Mémoires de la Société historique de la Charente*. — *Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand* avec plans de la bataille de Courtrai et un inventaire de l'église Saint-Michel. — *Bulletin du musée municipal de Châteauroux* (3^e série, n° 9, mars 1902). — *Mémoires de la Société éduenne* (t. XXIX). Une photographie accompagne une notice et montre une table de forme très rare, ayant beaucoup d'analogie avec nos trictracs. — *Inventaire sommaire des registres de la Jurade de Bordeaux* (1520-1783), par M. A. Ducaunnès-Duval, archiviste. Ce second volume, d'une belle impression, comprend 780 pages suivies d'une table des rubriques avec texte de l'inventaire et d'un index chronologique et alphabétique. — *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, tome XLII, composé uniquement de la table des *Bulletins* depuis l'origine et des *Mémoires* depuis le tome XV jusqu'à 1900.

Dons. — *Discours* prononcé le 12 décembre 1901 par M. Grandin, professeur de chimie et de toxicologie, à l'occasion de la rentrée de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de notre ville. C'est l'historique aussi complet qu'intéressant de « l'hôpital de la Charité de Tours », devenu l'hôpital général. L'orateur nous le montre lors de sa fondation, en 1519, destiné aux maladies contagieuses et aux pestiférés. Confiné d'abord dans « la grande

maison Brédif », proche le ruau Sainte-Anne, il reçoit 150 pestiférés jusqu'en 1639; on l'appelle « le grand Sanitas ». En 1656, acquisition de cinq arpents pour construire à la Motte-Guédon; en 1658, Louis XIV donne des lettres-patentes pour l'établissement de « l'hôpital de la Charité ». Sous l'impulsion de l'archevêque, Mgr Le Bouthilier, on dresse le plan de trois grandes constructions de 80 mètres, perpendiculaires à la maison Brédif; elles existent encore aujourd'hui avec la chapelle Saint-Roch due à Daniel Massé. La commission administrative comprenait dix-sept membres, dont un religieux de Marmoutier. Les indigents y travaillèrent la soie, dont la vente rapporta environ 10,000 livres; mais on dut renoncer à établir une fabrique de savon. En 1667 construction d'un refuge pour les repenties; en 1738 un don de 50,000 livres permet de fonder un asile d'orphelins; en 1750 a lieu le premier concours de chirurgiens. Les revenus s'élèvent tout d'abord à 4 000 livres, mais comme il faut entretenir près de mille nécessiteux, on établit un droit spécial d'octroi. En 1689 le roi accorde 6,000 livres; en 1691 les ressources font défaut, le sel lui-même vient à manquer, un même lit reçoit six enfants ou trois hommes. En 1709, le receveur, Anthoine Roze, avance 10,000 livres. De généreux donateurs luttent contre cette détresse, qui reparait en 1771 et s'accroît plus que jamais pendant la Révolution, malgré le pressant appel du clergé et un secours de 60 000 livres. Finalement, le ministre de l'Intérieur remet 300,000 livres, auxquelles le département en ajoute 50,000, et cependant, le 21 pluviôse an VI, la caisse ne contient plus que 9 francs 47 centimes. On réunit à l'hospice de « la Charité » les établissements annexes de la ville nommés la Madeleine (orphelins) et l'hospice de l'Humanité (hôtel-Dieu), que les administrateurs n'avaient pas abandonnés malgré les épreuves et les traverses les plus terribles.

M. L. Bousrez offre la *photographie* d'une statue du xvi^e siècle existant à Courçay qui, par certains détails, rappelle celle de Neuillé-Pont-Pierre. A Courçay encore existe un *tableau* dont notre collègue donne la photographie. — De la part de M. l'abbé Girou, M. Bossebœuf dépose une « *carte manuscrite de la France cordelière* », pièce datée de 1778. Notre confrère y joint un *plan géométral de l'église de Genillé* avec l'indication des bancs seigneuriaux (voir plus loin quelques détails sur ces deux objets), puis un estampage de la *signature de Toussaint Chesneau*, qui a travaillé aux sculptures de Beuil et de Champigny, et dont le nom est accompagné d'une citation empruntée au livre I^{er}, vers 416, des *Géorgiques* : *Fato prudentia major*. — M. Ch. de Grandmaison dépose les numéros 135 et 136 du

Bulletin de l'art ancien et moderne, qui ont inséré son étude sur « deux points de la biographie de Michel Colombe à propos d'une publication récente ». L'auteur, à l'encontre de M. Vitry, ne met pas en doute le voyage de Colombe à Dijon ; l'artiste parle lui-même des tombeaux des ducs de Bourgogne et cite « maistre Claux et maistre Anthoniet, tailleurs d'ymaiges dont il a eu connaissance ». M. de Grandmaison donne aussi les raisons qui lui font croire que Colombe est allé à Bourges et admettre la parfaite authenticité du livre d'Heures commandé à Fabri.

La Société adresse ses remerciements à tous les donateurs.

Correspondance. — Programme du *Congrès archéologique de France*, qui se tiendra du 24 juin au 2 juillet à Troyes et à Provins avec excursions dans les environs. Parmi de nombreuses questions scientifiques à résoudre, signalons la première : Etat des études archéologiques dans l'Aube depuis 50 ans, et la dix-septième : Faire connaître les marchés conservés dans les dépôts d'archives ou chez les notaires de la région. Tous nos confrères, même ne faisant pas partie de la Société française, peuvent prendre part à ce congrès et notre Société y délègue MM. Ch. de Beaumont, Avenet, Briand et Villemin.

M. le Président résume le rapport de M. Jouin sur les *travaux* présentés par nos collègues à la vingt-sixième *session des Sociétés des Beaux-Arts des départements*. M. L. de Grandmaison a étudié l'*arc de triomphe* élevé en 1688 à Louis XIV par la municipalité tourangelles. Ce monument, placé au haut de la rue Nationale actuelle, était dû au sculpteur Roussel et à l'architecte Baudequin ; il fut détruit en 1774. — C'est en second lieu le *château de Tournœl* (Puy-de-Dôme) dont M. de Clérambault a dépeint les décorations murales mythologiques ou religieuses et désigné les possesseurs, depuis les d'Albon jusqu'aux Chabrol ; malheureusement la générosité des châtelains ne s'est adressée qu'à de médiocres artistes. — Les congressistes ont ensuite entendu M. L. Bossebœuf parler de la *statue de Henry de Bourbon-Montpensier* placée dans la nef de Champigny-sur-Veude. L'auteur en est inconnu et M. Bossebœuf voudrait, comme tout le monde, voir le tombeau rétabli dans son état primitif. — Enfin nous arrivons au remarquable *vitrail de Saint-Etienne-de-Chigny* décrit par M. Ch. de Beaumont. Il date certainement du *xvi^e* siècle et représente la crucifixion. A gauche le donateur est à genoux, couvert d'une armure à ses couleurs, c'est Jacques Binet, seigneur d'Andigny ; à droite se tient sa femme aux doigts chargés de bagues. Debout, auprès d'eux et dépourvus d'auréoles sont leurs patrons. Aux pieds de

la croix, une Madeleine dont la tête est couverte du béguin de l'époque; au fond un paysage bien traité au milieu duquel apparaissait une petite église.

Lettre de *M. Picard*, notaire, rappelant qu'il existe à Loches un *souterrain* dans le puits de la maison Thuillier habitée aujourd'hui par le fils de notre ancien collègue, M. Edmond Gautier. Le propriétaire, l'ayant dernièrement parcouru, a trouvé des passages bien voutés et des noms inscrits sur la muraille. Dans les bois, actuellement pourris, avaient dû être placés des cercueils; divers ossements en ont été extraits. Ce puits fait partie d'un terrain qui contenait le petit fort Saint-Ours et supportait l'ancienne église de ce nom, laquelle, vendue nationalement au père de l'ancien président Thuillier, a été démolie, ne laissant subsister que le mur du portail et une chapelle convertie en remise.

M. Louis Bousrez se propose de visiter ce souterrain et rappelle que Dufour signale précisément un puits dans lequel on aurait jeté une statue; peut-être est-ce le même.

Communications. — M. le Président annonce le *décès* de M. le capitaine de vaisseau *de Marolles*, officier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de 92 ans passés. Notre vénérable doyen, dont la verte vieillesse était un sujet d'admiration, comptait, depuis plusieurs années, parmi nos membres d'honneur. La Société adresse à sa famille l'expression de ses respectueuses condoléances.

Notre Compagnie apprend ensuite avec un vif plaisir que *M. Louis de Grandmaison* vient d'être nommé *officier de l'Instruction publique*, distinction aussi flatteuse que méritée.

M. Louis de Grandmaison signale les naissances, au château de Montifray (Beaumont-la-Ronce) de : 1° *Jacques-Bonne Gigault de Bellefonds* (1^{er} juin 1698), qui devint évêque de Bayonne, archevêque d'Arles, puis de Paris; 2° de sa sœur, *Madeleine-Eléonore* (3 octobre 1705), abbesse de Montivilliers, au diocèse de Rouen; 3° de leur tante, *Bonne Binet de Montifray* (15 nov. 1675), abbesse de Saint-Avit, près Châteaudun.

Complétant cette communication, *M. le comte Ch. de Beaumont* présente à la Société plusieurs volumes de prix accordés à Jacques de Bellefonds, le futur archevêque de Paris, alors élève d'humanités au collège des Jésuites de la Flèche (1711). Ces volumes, qui appartiennent à notre confrère, proviennent de la bibliothèque de Montifray. Voici la mention écrite sur la première page de l'un d'eux :

« Ego infra scriptus, studiorum Præfectus in Henricæo flexiensi collegio, testor ingenuum adolescentem nobilissimum Jacobum

de Bellefonds, convictorem in schola humanitatis, hoc primum solutæ orationis latinæ præmium eruditorum Æstimatorum iudicio meritum et ex liberalitate ac munificentia christianissimi Regis Ludovici Magni Agonothetæ perpetui, in publico ejusdem. Collegii Theatro, consecutum esse, die XXXI^a Mensis Augusti anno Domini 1711. J. de Vancé, S. J. ».

Notre collègue, à propos de l'église de Saint-Etienne-de-Chigny dont le vitrail vient d'être de sa part l'objet d'une minutieuse étude, signale, en outre, les *fonts baptismaux* servant en même temps de bénitier : ils sont composés de deux vasques de pierre et d'un couvercle de bois en forme de pyramide gothique. Il parle enfin de divers menus objets conservés dans la même église, tels qu'une clochette, une série d'écussons sculptés dans la muraille, etc. En terminant, M. de Beaumont fait ressortir le nombre d'objets d'art ainsi oubliés ou ignorés dans nos églises rurales et l'intérêt qu'il y aurait à les faire connaître.

M. Boutineau appuie cette dernière observation sur des faits tout récents qui montrent que, faute d'être ainsi inventoriés, les objets artistiques disparaissent peu à peu de la province pour aller enrichir à nos dépens les musées de la capitale. Il demande donc à la Société de s'opposer dans la mesure du possible à ces procédés fâcheux, tendant à dépouiller ainsi nos contrées de tout ce qui présente un caractère artistique, et d'inviter son président à transmettre à qui de droit sa protestation.

Les conclusions de M. Boutineau, approuvées par plusieurs collègues, sont mises sous forme de délibération et adoptées.

M. le Président expose le programme très attrayant de l'*excursion annuelle* fixée au 26 mai. Combinée avec nos confrères du Mans, elle nous permettra de visiter dans ses plus curieux détails cette antique cité.

Par lettre du 28 mars, M. Magne, inspecteur général des monuments historiques, a donné des ordres pour hâter l'envoi du *projet de restauration de l'église de Beaulieu*. Les intentions du legs Meunier seront donc prochainement mises à exécution.

Dans les *registres de l'état civil* de cette même commune, M. Faye relève une délibération du 27 juin 1767 relative à un vœu qui remonte à l'an 1301. A cette époque, la contrée souffrant d'une extrême sécheresse, les chanoines de Loches portèrent en procession à Ferrière-sur-Beaulieu les reliques de saint Hermeland et de saint Baud, et l'on fit vœu de continuer à perpétuité cette cérémonie, promettant d'ailleurs de remplacer, pour les ossements de saint Baud, la châsse en bois par un reliquaire en argent. Il y eut une pluie abondante au retour de la

procession qui se perpétua jusqu'à la Révolution. Les reliques de saint Baud furent portées à Verneuil puis à Loches. Quant à saint Hermeland, mort à Basse-Indre, près Nantes, ses restes revinrent à Beaulieu puis à Loches. Les archives de l'archevêché constatent que l'on fit plusieurs fois l'inventaire de ces reliques; mais on ne sait rien sur la châsse de saint Baud.

M. Le Grix remarque, en effet, qu'il existe à Indret un point nommé Saint-Hermeland.

A propos du don offert par notre collègue, M. l'abbé Girou, curé de Hommes, M. l'abbé L. Bosseboeuf signale tout l'intérêt que présente la carte manuscrite de *La France Cordelière*. Dans un élégant cartouche de style rocaille on lit la légende : *Dédiée au T. R. P. Com. g. — Au T. R. P. prov^{al}. — Aux T. R. P. compt. le définitoire. — A tous les R. P. R. conventuels assemblés à Tours, par leur très humb. et très obéiss. serviteur F. J. Raby rel. cono. de lad. province, 1778.*

Quant au plan géométral de l'église de Genillé donné par M. Bosseboeuf, il est daté du « 14 may 1781 ». Parmi les détails de la légende on remarque : « chapelle du seigneur de Genillé, banc et cheminée à droite; stalle de M. l'abbé Garnier, chapelain de la Bourdillière; banc du seigneur du Pont, M. le comte de Bellefont, lieutenant-général des armées; chapelle Saint-Roch dans la nef à gauche; banc à M. de Boislambert; chapelle de la Vierge à M. le M^{re} de Menou, seigneur de Genillé, sur la gauche de la nef; banc à M. de Thiene, seigneur de Marolle; banc à M. Leleu, officier d'invalides. »

Parlant ensuite du *château de Couzières* (Veigné), M. Bosseboeuf fait remarquer que le dit château existait bien avant le duc de Montbazou. Dans la cour est un bassin de 2 mètres de largeur, orné, sur les côtés, des blasons de François I^{er}, de sa femme, de Louise de Savoie et du dauphin. Cette pièce a dû être faite entre les années 1515 et 1521.

Notre confrère fait passer la *photographie* d'une statue d'évêque dont la tête a disparu; elle était jadis à Neuville, près Châteaurenault, et l'on y retrouve certains détails qui caractérisent l'école de Michel Colombe.

M. l'abbé Bosseboeuf, à propos de cet artiste, auquel il est tout disposé à attribuer les sculptures du sépulcre de Solesmes (1496) fait ressortir l'analogie de ce beau travail avec le portail de Brou et appuie ses conclusions sur des photographies qui permettent d'établir des comparaisons. D'ailleurs, en envoyant les dessins du tombeau de Brou, Michel Colombe prévient que « son architecte portera encore le plan du portail ». Il y aurait donc là deux œuvres tourangelles.

Les Vertus et les Vices ont aussi exercé le talent des sculpteurs, qu'ils ont représentés dans les églises d'Amboise, de Mettray, de Champigny et dans les magnifiques statues qui accompagnent le tombeau de François II à Nantes. Grâce aux photographies que fait circuler M. l'abbé Bosseboeuf, nous pouvons admirer plusieurs de ces belles œuvres.

Vœu adopté à la suite des observations présentées par M. Boutineau et plusieurs de ses collègues, tendant à arrêter l'aliénation des objets anciens de la Touraine :

« La Société archéologique de Touraine, considérant que, d'après ses statuts, elle a été fondée pour la conservation des monuments et des objets qui présentent un intérêt au point de vue historique ou artistique ;

Considérant que sa mission consiste à veiller à la conservation des monuments et des objets, non seulement de ceux qui sont classés, mais encore de ceux qui offrent un intérêt de nature à en faire souhaiter la conservation ;

Considérant qu'en tout temps, et surtout à une époque où les meilleurs esprits travaillent à promouvoir la décentralisation dans les arts, il importe que la province garde les objets qui intéressent les arts plastiques et décoratifs ou industriels ;

Vu le projet de vente d'objets appartenant à l'église de Rouziers, dans laquelle la vigilance de M. le curé Blaise a groupé un véritable musée d'art ;

Sur la proposition de M. Boutineau, émet le vœu que la fabrique de Rouziers ne consente pas cette vente.

Elections. — MM. Georges Gouin et Armand Mame sont élus membres correspondants. — Plusieurs collègues présentent la candidature de MM. Grandin, professeur à l'école de médecine de Tours, et Malardier.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général,

DE LÉPINAIST.

Séance du 28 mai 1902.

Présidence de M. FAYE, président.

Lecture du procès-verbal de la dernière réunion.

Volumes reçus. — *Bulletin-revue de la Société d'émulation des Beaux-Arts du Bourbonnais* (1902). Il est utile d'y

signaler tout spécialement un article sur « Les minutes notariales et les archives de l'Allier ». La Chambre des notaires de Moulins possède un local spécial qui s'est enrichi dernièrement de 206 liasses provenant de diverses études et concernant les années comprises entre 1611 et 1773 ; un seul de ces dépôts contient 30,000 minutes antérieures à 1750. Il est juste d'ajouter que 35 départements ont déjà suivi cet exemple, entre autres le Cher, la Sarthe et l'Indre-et-Loire ; beaucoup de Sociétés savantes et de Conseils généraux ont émis des vœux en faveur de ce mouvement. L'auteur de l'article ajoute que certains notaires hésitent, ne se croyant pas autorisés par le Garde des sceaux, leur chef, à se dessaisir de ce qu'ils considèrent comme la propriété privée de leurs clients et qu'une loi leur semble indispensable. Mais il est facile de répondre qu'on ne songe nullement à déposséder les études, le dépôt respectant les droits de chacun. Ainsi la Chambre des notaires de l'arrondissement de Toulouse a adopté une combinaison qui, en échange d'une rémunération accordée à l'archiviste de la préfecture, a mis sous sa surveillance la communication des archives notariales dans un local spécial. Même opération à Limoges où un traité vient d'être passé entre le préfet et le président de la Chambre des notaires pour le dépôt des minutes antérieures à 1800 dans des pièces qui leur seront exclusivement réservées. Le département supportera la dépense, droit de propriété maintenu aux notaires qui pourront même retirer tout ou partie du dépôt après avis de la Chambre de discipline et seront appelés, chacun en ce qui le concerne, à autoriser les communications. A titre d'intéressants détails, l'article signale les archives du Cher qui ont publié l'analyse de 5,000 registres, celles de la Haute-Vienne en possession de 1,350 liasses provenant de 116 études, celles du Nord dont le titulaire a depuis plus de cinquante ans la gestion des dépôts des notaires, celles de Seine-et-Oise dont les minutes comprennent notamment les délibérations des paroisses et constituent 150,000 pièces dont l'inventaire a été dressé. Comme conclusion, l'auteur demande le dépôt aux archives départementales de toutes les minutes antérieures à 1791 ou même à 1800.

Société des sciences et arts de Vitry-le-François (t. XXI, 1902), dont le *Bulletin* donne une étude sur « Bossuet et la Visitation de Meaux » d'après les lettres circulaires de ce monastère. — *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orléanais* (2^e trim. 1901). D'après un manuscrit écrit par un voyageur, en 1752, on employait à Amboise les laines de la Sologne. Le tome XXVIII des *Mémoires* de la même Société publie des

documents inédits sur les maîtres maçons des châteaux de Chambord et d'Amboise, d'après les recherches de M. de Croy, et sur les cryptes de Saint-Aignan et de Saint-Avit. — Dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de France* (1901), M. Vitry attribue à Michel Colombe le modèle de la médaille offerte en 1500 par la ville de Tours à Louis XII, tandis que celle donnée par Orléans serait due à un peintre, peut-être Bourdichon ou Perréal. Parlant ensuite des lettres disposées souvent d'une façon inintelligible sur la bordure des manteaux, le même auteur dit que ce genre d'ornement n'est pas spécial à la France et qu'on rencontre même des caractères arabes ainsi employés. — Les *Annales de la Société académique de Nantes* (2^e vol. 8^e série, 1901) publient le répertoire archéologique de l'arrondissement de Châteaubriant. — *Revue poitevine et saumuroise* (mars 1902); M. Audiger y publie une étude sur Rabelais à Meudon.

Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir (t. XIII, 2^e fasc., avril 1902). — Trois fascicules de la *Société archéologique de Copenhague*. — *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand* (10 janvier, n^o 4). — *Recue de la Société Finlandaise d'archéologie* (t. XXI). — *Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord* (1900-1901) avec très belles planches photographiques d'objets préhistoriques. — *Journal des savants* (mars, avril 1902). — *Bulletin de la Société dunoise* (avril 1902). — *Corpus des inscriptions arabes* du département de Constantine et d'Algérie (fasc. V). — *Inventaire archéologique de Gand* (fasc. XXIV) avec catalogue descriptif illustré des monuments, arts et documents antérieurs à 1830, publié par la Société historique et archéologique de cette ville. — *Revue de Saintonge et d'Aunis* (XXII^e vol., mai 1902). — *Recueil de la commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure*. — *Académie des inscriptions et belles-lettres*, comptes rendus de 1902. — *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (2^e série, t. 9, 4^e trim. 1901). — *Bulletin de la Société des antiquaires de Cambridge* (n^o XLII). — *Analecta Bollandiana* (t. XXI, fasc. I). — *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Beaune* (1900), deux chapitres y attirent l'attention : l'un sur les briques et pavages émaillés, accompagné de nombreuses planches en couleurs, l'autre sur la marche du progrès dans les pressoirs dont plusieurs dessins exposent la variété. — *Annuaire de la Société archéologique de Bruxelles* (1902, t. XIII). — *Bulletin historique de l'Auvergne*. — *Annales de la Société archéologique de Bruxelles* (livraisons III et XVIII de 1901), très intéressant article sur le trésor de Conques, avec

photographies. — Deux *Bulletins de la Société archéologique du Limousin* (t. L et LI), avec tables générales.

Dons. — M. Ratel a fait relier soigneusement tous les *actes de la commission primitive de saint Martin* et les offre à notre bibliothèque. Ce sont les mémoires, études, discussions, depuis la découverte du tombeau et à propos des fouilles relatives à la construction de la basilique actuelle. — 3 *Silex* recueillis à Manthelan et que dépose M. Daveau.

La Société adresse ses remerciements à MM. Ratel et Daveau.

Correspondance. — M. le Président annonce le *décès* d'un de nos anciens confrères, M. le C^{te} Louis de Vautibault, résidant à Parçay-sur-Vienne. Il relève aussi dans le récent compte rendu fait par M. Babelon à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une *mention honorable* décernée au travail de notre confrère M. Ch. de Beaumont, sur « les jetons tourangeaux ». Enfin le *prix Bordin* de 3000 fr. vient d'être attribué par l'académie des Beaux-Arts à un autre de nos collègues, M. P. Vitry, pour son bel ouvrage sur « Michel Colombe et la sculpture française de son temps ». Ces brillants résultats sont des plus flatteurs pour notre Compagnie.

La *Bibliothèque universitaire de Lille* demande à échanger ses publications avec les nôtres. Même proposition de la part de la *Société finlandaise d'Archéologie*, qui joint à sa lettre un très bel exemplaire du tome XXI de sa « Revue ».

Ces demandes sont acceptées et l'échange aura lieu désormais.

Lettre de M. Picard, de Loches, au sujet de l'épithaphe latine de Ronsard dans l'ouvrage de Pasquier intitulé : « Recherches de la France ».

La Société royale d'archéologie de Bruxelles, en excursion à Tours le 5 et le 6 juin, demande à visiter en notre compagnie notre musée ainsi que les parties les plus curieuses de la ville. Le Bureau se fera un plaisir de piloter nos confrères belges et de les recevoir à la gare.

Communications. — M. L. de Grandmaison communique à la Société, de la part de son père, M. Ch. de Grandmaison, une note relative aux *inscriptions* concernant Michel Colombe qui se trouvent sur un livre d'heures du xv^e siècle écrit pour cet artiste par le copiste Pierre Fabri. Ce manuscrit communiqué en 1872 à M. Taschereau, administrateur de la Bibliothèque nationale, était depuis lors resté introuvable. Les articles publiés par M. de Grandmaison dans le « Bulletin de la Revue de l'art ancien et moderne » d'avril dernier sur *deux points de la vie de Michel Colombe* ont permis de le retrouver, et notre confrère a reçu, le matin même de ce jour, les photographies de deux des trois ins-

criptions relatives à l'artiste. La date de 1467 fournie par M. Tschereau à M. de Grandmaison serait inexacte ; on doit lire, ce semble, 1487. On remarque également quelques variantes sans grande importance, mais Fabri y qualifie bien Colombe : *Regni Francie supremus sculptor*. (Voyez sur ces inscriptions le « Compte rendu des sessions des Sociétés des Beaux-Arts des départements », t. XI, année 1887, p. 75.)

M. l'abbé Bossebœuf signale à l'assistance un manuscrit de Marmoutier conservé sous le n° 907 à la Bibliothèque de Tours et contenant un texte original de la *danse macabre*. Résumant rapidement les appréciations diversement émises sur ces sortes de peintures murales, dont la première fut exécutée en 1425, au cimetière des Innocents à Paris. M. Bossebœuf rappelle qu'il en existait d'autres au château de Blois, par exemple, en 1502, à la Chaise-Dieu, en Auvergne, en Italie, et qu'il en subsiste aussi une à Kermaria-en-Isquit. La plus célèbre est due à Holbein ; en 1483 on représentait cette danse sur la scène à Besançon ; mais elle ne fut reproduite par l'imprimerie qu'à partir de 1485. Au début on n'y plaça jamais de femmes, coutume qui se modifia dans la suite ; l'origine de cette peinture est attribuée aux couvents dominicains.

D'où vient « macabre » ! Plusieurs le font dériver de saint Macaire, d'autres des Machabées, mot qui en hébreu, signifie : corps sans chair, d'autres de l'arabe makbara (chambre mortuaire). Doit-on l'écrire macabré, selon la prononciation anglaise, ou y voir, avec M. Gaston Paris, le nom de son auteur ? Autant de questions non encore résolues. Mais il ne faut pas oublier, dit M. Bossebœuf, que le défilé funèbre est généralement suivi d'un personnage appelé tantôt le maure, tantôt le macabré, qui a pour mission d'interpréter par des conclusions morales les paroles de la mort. Ce personnage existe aussi dans notre manuscrit et il faut attribuer à sa présence le nom si connu de danse macabre.

M. Le Grix nous apprend que la *vie de saint Hermeland*, écrite en latin en 740, a été traduite en 1848, par un ecclésiastique de Nantes. Après avoir quitté la cour de Clotaire III pour se retirer au monastère bénédictin de Fontanelle (Saint-Wandrille), saint Hermeland dont le nom, en celtique, signifie grand chef, fut chargé avec plusieurs moines de fonder le couvent d'Aindre (675) et, après de nombreux miracles, mourut en 720. Ses restes, transportés en Anjou dans la crainte des Barbares, à la fin du ix^e siècle, furent concédés par Geoffroy Grisegonelle à la collégiale de Loches ; ils seraient venus dans cette ville sans passer par l'abbaye de Beaulieu, fondée seulement par son fils

F. Nerra, en 1007. Nous avons vu, à la dernière séance, que ses reliques furent portées processionnellement depuis 1301 jusqu'à la Révolution pour les biens de la terre; leur chasse ayant été brisée en 1789, le curé constitutionnel Leduc les sauva de la destruction et on les retrouva en 1830. L'office de saint Herme-land a été publié en 1661 par A. Lesselin à Paris, et c'est de cette même année que date le bréviaire des chanoines de la collégiale de Loches (Voir tome XLI des *Mémoires*, p. 68; t. XII des *Bulletins*, p. 284, et Busserolle).

M. Faye rend compte de l'*excursion archéologique* du 26 au Mans, où M. Triger, accompagné de nombreux confrères, s'est mis gracieusement à notre disposition pendant toute la journée. Le beau temps n'a cessé de favoriser cette très intéressante promenade; aussi le programme, soigneusement réglé, a-t-il pu être suivi de point en point. La curieuse église de la Couture, les antiques remparts, la superbe cathédrale de Saint-Julien, aussi bien que les vieilles maisons et l'intéressante église de Notre-Dame-du-Pré, ont tour à tour reçu notre visite. Mais une mention toute spéciale est due à la ravissante maison de la reine Bérandère, dont le propriétaire, M. Singher, a su faire un musée charmant depuis les combles jusqu'aux caves, où, par la main de « varlets » en costume du xv^e siècle, le café nous attendait. Là encore, dans la journée, une collation était offerte aux excursionnistes. Dans la grande salle de ce charmant logis, M. Triger nous adressait en termes choisis et pleins de cordialité ses compliments de bienvenue. M. Faye témoignait à son confrère du Mans et à ses collaborateurs, sans oublier M. Singher, toute la reconnaissance de notre Société pour la charmante réception qui lui était faite, pour l'organisation si bien comprise de cette journée non moins instructive qu'attrayante, et invitait la Société archéologique du Maine à vouloir bien, l'an prochain, accompagner à Tours M. Triger. Hâtons-nous d'ajouter que cette offre a été acceptée.

M. Dubreuil-Chambardel a recherché quelle était l'*origine* du petit bourg de *Ciran-la-latte*, auprès de Ligueil. Se basant sur l'étude de nos archives départementales, il démontre que Ciran ne saurait être l'« *oratorium Siroialense* » dont parle Grégoire de Tours, dans son Traité des miracles de saint Martin, comme l'ont avancé la plupart des historiens. D'après lui, Ciran ne serait autre que le *Cisomagus* cité par le même écrivain au livre X de ses Histoires, où saint Martin construisit une église. Cisomagus aurait donné Cisomo au viii^e siècle (d'après une monnaie mérovingienne), puis, Cisem, Cisam ou Cisan aux xii^e et xiii^e siècles; Ciram au xiv^e par suite de la transformation de l's

en r; enfin Ciran, à partir du xvi^e siècle. L'origine de Ciran paraît donc définitivement tranchée.

M. Boutineau lit une communication sur un cas d'*empirisme médical*, au xviii^e siècle, en Touraine. Un nomade, Louis Baudrier, originaire de Rochefort, s'arrête à Beaumont-la-Ronce, trouvant le pays agréable, il s'y marie et fait souche. Dans divers actes de l'état civil de cette paroisse, Baudrier est chaque fois désigné avec un qualificatif professionnel différent. — Il se marie comme marchand de poudres aux vers et d'orviétan; l'année suivante, premier acte de paternité, dans lequel il figure comme exerçant l'art de chirurgie. En 1789, il est qualifié d'empirique, et enfin, dans un dernier document, de dentiste.

Les praticiens légaux étaient rares en Touraine, et les empiriques, souvent aidés par le pouvoir administratif, avaient beau jeu pour exercer leur industrie.

Elections. — MM. Grandin et Malardier, présentés à la dernière séance, sont élus membres correspondants.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,

DE LÉPINAIST.

ÉTUDE SUR LE MARQUISAT DE LA VALLIÈRE

ET LES FIEFS QUI EN DÉPENDAIENT

(suite)

CHAPITRE QUATRIÈME.

BOISSAY OU BOISSÉ

Le fief, terre et châtellenie de Boissay, situé paroisse de Reugny, avec les droits et domaines en dépendant, a été acquis, le 25 octobre 1633, par Jean le Blanc, chevalier, seigneur de la Vallière, gouverneur pour Sa Majesté de la ville et château d'Amboise, et par Françoise de Beauvau, son épouse, de Claude de Préaux (ou des Préaux), chevalier, seigneur de Préaux, Boissay, Raunay, etc., et de dame de Préaux, sa femme, auxquels ce fief appartenait et en faveur desquels il avait été érigé en châtellenie, le 8 août 1603, comme nous le verrons ci-après.

La terre de Boissay consistait en maison noble, cours, jardins, fuie et autres commodités, métairies, moulin, bois de haute futaie, taillis, garennes, terres labourables et non labourables, prés, pâturaux, vignes, hommages, cens et rentes, terrages, droits et devoirs seigneuriaux, féodaux et fonciers, étant tant dans la paroisse de Reugny qu'aux environs de cette paroisse ; Jean le Blanc l'achetait sans aucune réserve, soit de domaine noble ou roturier, soit d'autres choses et devoirs quelconques, même le droit de chapelle, appartenant au seigneur de Boissay, dans l'église de Reugny ; exception était faite,

toutefois, de deux boisseaux et demi de blé froment, faisant partie de six boisseaux de rente, qui étaient dus à la seigneurie de Boissay par Noël Pommier. L'acquisition de cette seigneurie avait été faite par Jean le Blanc à la charge de payer à son vendeur quarante-deux mille livres et une rente annuelle de deux setiers de blé froment, dus à cause du moulin à la commanderie d'Amboise, et, en outre, quatre cent vingt-cinq livres pour la chaîne d'or de la dame de Préaux. Le contrat fut passé par Martin Boutet, notaire à Tours.

Antérieurement à cette vente, il s'était élevé, entre les seigneurs de la Vallière et de Boissay, une contestation qui avait pour objet les honneurs auxquels chacun d'eux prétendait dans l'église de Reugny. Par ordre de la reine, de Monsieur, frère du roi, et du cardinal de Richelieu, les ducs de Montbazou et de Vendôme, l'archevêque de Tours et le prince de Condé s'entremirent pour concilier les deux rivaux, et la vente de la terre de Boissay au seigneur de la Vallière fut le prix de cet accord.

La trêve fut de courte durée ; dès 1634, le sieur de Préaux tenta, sous le nom de Jean-Claude de Préaux, son fils aîné, de rentrer en possession, par retrait lignager, du fief de Boissay et, pour cela, fit élire la dame de Dampierre, aïeule de Jean-Claude de Préaux, aux fins dudit retrait.

Le 17 décembre de la même année, une sentence rendue à Tours reconnut Jean-Claude de Préaux à retrait lignager, à la condition, par lui, de rembourser le prix de vente et de ne pouvoir prétendre aux honneurs et prééminence dans l'église de Reugny.

Jean le Blanc fit appel de cette sentence le 21 août 1635, et le Parlement de Paris, par arrêt contradictoire, débouta le sieur de Préaux de sa demande, sans dépens toutefois, ni dommages et intérêts.

Ce fief relevait à foi et hommage de la baronnie de Rochecorbon à un roussin de service, abonné à soixante

sols, à muance de seigneur et d'homme et à une paire d'éperons dorés ; il est porté aux mêmes foi et hommage et devoir, dans le dernier aveu rendu, en 1651, pour la châtellenie de la Vallière à la baronnie de Rochecorbon. De ce fief relevait celui de Valmer, qui reportait en arrière-fief celui de la Goure et le fief appelé la Varenne ou les Lombards, possédé par M^{me} de la Goupillière.

Le château de Boissay, dont on voyait encore des vestiges en 1752, fut démoli en conséquence d'une sentence, dont l'expédition en parchemin était au trésor de M^{me} la duchesse, à Paris, sentence rendue au Châtelet, le 16 avril 1680, et portant homologation de l'avis des seigneurs et demoiselles de la Vallière, mineurs. C'est en vertu de ce jugement que M^{me} Gabrielle Glé, marquise de la Vallière, leur mère, put faire démolir le château, vendre les matériaux et en employer le prix aux réparations des bâtiments dépendant de la terre de la Vallière.

Ce fief ne consistait donc, depuis 1680, qu'en un château en ruines, dans lequel on avait conservé le logement du métayer, deux petites granges, deux étables et une écurie, cour, cave, jardin et fuie à pigeons, depuis démolie, et en cent quatre-vingt-onze arpents et quatre-vingt-quatre chainées et demie de dépendances composées comme suit :

La métairie de Boissay, contenant en bâtiments, cours, jardins etc., cinquante chainées ; prés, sept arpents soixante-quinze chainées ; terres labourables, cinquante-quatre arpents quatre-vingt-dix chainées ; pâtureaux, sept arpents cinquante chainées ; bois taillis, deux arpents cinquante chainées ; vignes, deux arpents soixante-deux chainées, le tout affermé ensemble.

Le moulin à blé de Charreau, contenant en maison, grange, étable, écuries, cour, jardin et deux petites aunaies, trois arpents ; terres labourables, seize arpents ;

prés, trois arpents ; pâtureaux, deux arpents. Ce moulin devait chaque année à la commanderie d'Amboise deux setiers de blé froment, mesure d'Amboise.

La métairie de la Baboderie, dont la grange avait été démolie. Les bâtiments qui restaient, consistant en une chambre, deux étables et un toit à porcs, ont été donnés à rente foncière, avec huit arpents de terres labourables et deux arpents dix chainées de pâtureaux, à René Pénilleau et à sa femme, par bail passé devant Mangeant, notaire royal, le 3 février 1735, pour trois setiers de blé, moitié froment, moitié seigle, deux setiers d'avoine et un chapon ; il en dépendait encore six arpents de bois taillis, qui ont été réunis au domaine de la Vallière.

La métairie des Herbault, contenant en maison, grange, écuries, cour, jardin et bruyère, un arpent ; en terres labourables, vingt et un arpents quatre-vingt-cinq chainées ; prés, trois arpents soixante-douze chainées et demie.

La métairie de Bourdigal contenant en maisons grange, étables, cour, jardin, cinquante chainées ; terre, labourables, trente-deux arpents ; pâtureaux, six arpents ; bois taillis, huit arpents ; prés, trois arpents.

Au fief étaient dues plusieurs rentes, tant en blé, avoine, chapons et poulets, qu'en argent, à cause de différentes fresches détaillées dans l'inventaire des titres de ce fief.

La sixième liasse des titres de Boissay contenait dix aveux, rendus par les seigneurs du Puy à la seigneurie de Boissay, depuis 1300 jusqu'au 1^{er} juillet 1560 ; la huitième contenait également dix actes de foi et hommage ou aveux, rendus à Boissay, par les seigneurs de la Vallière et du Puy, ou par Boissay à Rochecorbon, en 1533, 1553, 1556 et 1623 ; nous n'en retenons que les trois suivants : Le 24 juin 1372, Jean Lemoine rend aveu à Haliquan de Bonrot, seigneur de Boissay ; le dernier avril 1440, Guillaume Poillement du Vau rend

aveu à Louis de Lavardin, seigneur de Boissay, « à cause de son fief de Bourdigal et de son Hôtel et Ebergement du Tremblay, assis paroisse de Reugny » : le 10 mars 1501, Jean de Coulogne, alias Coulanges, rend aveu à François de Lavardin, seigneur de Boissay, pour une pièce de terre près le Noyer-des-Champs, paroisse de Reugny.

La onzième liasse contient trois cent quatre-vingts déclarations diverses.

Outre ceux que nous venons d'indiquer, les documentales plus anciens dont nous ayons connaissance, se rapportant à la seigneurie de Boissay, sont : Le premier, la copie collationnée, en 1605, de lettres datées de 1202, de Catherine de Blois, agissant « au nom et comme ayant commission du comte Jérôme de Profecta, son seigneur, et maistre du fief duquel les choses cy-après concédées sont, portant confirmation de la concession et donation à perpétuelle aumosne faite à Dieu et à l'église de Fontaine, à perpétuelle possession par Théobal de Chancé et sa femme, de tout ce qui leur appartenoit de cens sur le pré et terre que Charreau a vendu aux Religieux de Fontaine, et sur les terres et prés que le dit Théobal a vendu aux mesmes frères situées entre la terre dudit Charreau et la vigne proche le moulin dudit Charreau, comme aussy sur la terre que deffunt Guido de Boissay avoit donnée paraumosne aux susd. frères de Fontaine, de plus leur ont délaissé et affirmé en jurant sur le aint Évangille qu'eux ou leurs héritiers n'auraient absolument aucun pouvoir ny aucun domaine ny aucun droit de pêche absolument, de ce jour et dans la suite, dans soutes les grandes et petites eaux, ny aussy sur tous les rivages ny même dans toutes les isles, depuis l'eau quy est dans le fief de Bourot jusqu'aux dernières partyes des deux isles qu'ils ont plus proche, les eaux de Guillaume Maran en estant excepté, de plus le cens du pré Simon de afueto et demy quartier

proche le pré dudit Simon, ladite copie collationnée sur l'expédition originale étant icelle sur un lai de soye et cire verte par Pluchet, notaire royal en Touraine résidant à Saint-Ouin-du-Bois, en présence de René Tournier procureur de Monseigneur de Fontaine et Nicolas Marchand, le 10 février 1603, signé Tournier et Pluchet et encore collationné depuis, le 12 octobre 1603, par Gallier notaire royal au bailliage de Touraine résidant à Reugny, lequel s'est transporté à cet effet en présence de M^e Jean le Blanc, escuyer, sieur de la Vallière et de Villiers, Laurent le Blanc, escuyer, sieur de la Roche, en ladite abbaye de Fontaine, étant menés au lieu appelé le trésor de ladite abbaye a été représenté par frère Jacques Edeline, religieux et procureur de ladite abbaye, l'originale de ladite copie qui a été de rechef collationnée au dit original de mot à mot en présence de frère Thomas Laurent, prieur dudit lieu, et dudit Edeline, qui ont signé avec ledit notaire. Signé en fin : f. Laurent Edeline et Gallier.»

« La seconde de même datte 1202 sont des lettres de Barthelemy, archevesque de Tours, faisant mention des concession et donnation cy dessus, les dittes lettres collationnées comme les précédentes. »

« La troisième, du 11 février 1230, est copie collationnée d'une sentence rendue par Geoffroy de Vernatot, chanoine de Tours, et Michel, *personna* de l'église de Linère, arbitres nommés par les religieux de Fontaine et Guillaume seigneur de Chançay pour régler à l'amiable leurs contestations au sujet du droit de pêche que chacun d'eux prétendoit avoir dans la rivière de Branne et des eaux que les dits sieurs religieux avaient retenues et qui avoient causé du dommage aux prez dudit seigneur de Chançay, par laquelle sentence lesdits religieux ont été condamnés aux dommages soufferts par ledit Guillaume et ses vassaux dans lesdits prez, lequel dédommagement étant fait, ledit abbé et religieux pos-

céderont à perpétuité les isles pour lesquelles ils ont fait ledit dédommagement avec la mesme liberté qu'ils possèdent leur moulin de Villiers (1) et ledit Guillaume et ses héritiers ne pescheront point dans les eaux desdits religieux depuis la fin des isles qui sont plus proches, excepté les eaux de Guillaume Maran, escuyer, jusqu'aux eaux de Bourot, laditte copie collationnée le 8 décembre 1605, par ledit Gallier, sur l'original en parchemin représenté par lesdits frères Laurent et Edeline, religieux, qui ont signé avec ledit Gallier ladite copie.»

« La quatrième de l'an 1334 copie collationnée de mesme des lettres de Juhellus, archevesque de Tours portant approbation de la sentence arbitrale cy dessus.»

Du quatorzième siècle, ce sont des aveux rendus par le fief du Puy à laseigneurie de Boissay, qui remontent l'un, à l'an 1300 et l'autre au samedi d'après la Saint-Jean de l'année 1372, rendu par Jean Lemoine à Hali-quan de Bourot, seigneur de Boissay, d'une maison, dépendances et héritages, situés en la varenne de Boissay.

Au quinzième siècle, ils sont un peu plus nombreux; le premier est du 16 juin 1414 : c'est le contrat d'une acquisition faite par Marc de Lavardin et Marie de Clermont, sa femme, de Robert Vendomois et sa femme, de la tierce partie de la terre de Boissay et de Bourdigal, pour deux cents livres payées comptant.

Le 30 avril 1440, Guillaume Poillement du Vau, rend un aveu à Louis de Lavardin, seigneur de Boissay, à cause de son fief et lieu de Bourdigal, de l'hôtel hébergement du Tremblay, assis en la paroisse, de Reugny, consistant en estrage, maison, terres, prés, etc., contenant en totalité soixante-dix-sept arpents ou environ.

Le 13 juin 1466 c'est le contrat d'une acquisition faite

(1) Le moulin du Grand Villiers.

par Girault de Samon, de Jean Daillon, seigneur de Fontaines, de cinq livres tournois et six chapons de rente dus par Guillaume Mauperthuy et Jean Bredou, son neveu, à cause des terres et appartenances de Launay et de Villeseptiers, du fief de Boissay.

Le suivant est une sentence du 23 septembre 1474, rendue aux requêtes du Palais, à Paris, portant adjudication, par retrait féodal, à la veuve du sieur de Lavardin, dame de Boissay, de la rente de cinq livres tournois et de six chapons, acquise par Girault de Samon, le 13 juillet 1466, à la charge, par la dame de Boissay, de rembourser le principal et les loyaux coûts de cette vente.

Cinq déclarations faites à la seigneurie de Boissay, l'une, en 1487, par le procureur de la fabrique de la confrérie de Jésus-Christ ; la deuxième et la troisième, en 1625 et 1637, par le procureur de la boîte de la confrérie de Notre-Dame ; la quatrième, du 4 mai 1637, par le procureur de la fabrique des Trépassés, établie en l'église de Reugny, et la cinquième, rendue le 1^{er} décembre 1621, par le sieur curé de Reugny, pour les héritages que ces confréries possédaient, relevant de Boissay.

En 1501, le 10 mars, Jean Coulogne rend aveu à François de Lavardin, seigneur de Boissay, pour une pièce de huit arpents, près le Noyer-des-Champs, paroisse de Reugny, la dite pièce tenue à foi et hommage simple de la seigneurie de Boissay et à deux sols et six deniers de service par année, au jour de Saint-Maurice.

Le 25 mai 1502, Jean de Laval, baron de Rochecorbon, achète d'Etienne Terreau cinq quartiers de terre au fief de Boissay et six boisseaux de froment de rente pour la somme de quatorze livres, payées au vendeur et à la charge de payer chacun an, à la seigneurie de Boissay, au jour de la Trinité, le devoir féodal avec deux boisseaux de froment de rente, dus, chaque année, le

jour de Saint-Michel, desquels, devoir féodal et rente, sont chargés envers la seigneurie de Boissay, les cinq quartiers de terre achetés par Jean de Laval.

Le dernier jour de février 1530, Gilles de Laval, baron de Rochecorbon, voulant sans doute reconnaître quelque important service rendu par Louis de Lavardin, chevalier, seigneur de Boissay, Bourdigalet et autres lieux, fit don à ce seigneur du droit de haute justice en toutes ses terres, fiefs, seigneuries et domaines de Boissay et de Bourdigalet, tenus à foi et hommage envers Rochecorbon ; ce don comprenait tous les droits, prérogatives et prééminences du droit de haute et basse justice, pour en jouir, lui et ses successeurs, seigneurs de Boissay et de Bourdigalet, à la charge de payer à lui, Gilles de Laval, et à ses successeurs barons de Rochecorbon, à muance d'homme et de seigneur, à la recette du lieu, une paire d'éperons dorés, outre les droits, devoirs seigneuriaux, foi et hommage de Rochecorbon ; Lavardin était aussi tenu d'employer, pour son aveu, la dite haute justice. Cette concession fut entérinée par les officiers de la justice de Rochecorbon, le 6 juin 1532. L'année suivante, Louis de Lavardin rendit, comme il le devait, ses devoirs féodaux à Gilles de Laval, ainsi qu'en témoigne son aveu du 11 août 1533.

Mais il n'en fut pas toujours ainsi, semble-t-il, vis-à-vis du roi, car le 1^{er} avril 1540, on dut lui accorder un sursis de trois mois pour remettre la déclaration des fiefs, qu'il possédait, relevant Sa Majesté.

Plus d'un demi-siècle va s'écouler, pendant lequel nous ignorons l'histoire de la seigneurie de Boissay ; nous la retrouvons, le 8 mai 1603, entre les mains de messire Guilbert de Préaux, chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, lieutenant d'une compagnie de cent hommes sous la charge de M. de Souvré, gouverneur et lieutenant-général pour Sa Majesté aux pays et duché de Touraine, seigneur du lieu de Préaux,

de Reugny et de Boissay, en faveur duquel Marguerite Hureau, dame de Givry, comtesse de Joigny et de Maillé, dame de la baronnie de Rochecorbon, va, par lettres entérinées le 8 août 1603, ériger la terre et la seigneurie de Boissay, en titre de châtellenie, au lieu de haute, moyenne et basse justice, qu'elle était auparavant, avec tous les droits, prérogatives et prééminences qui appartenaient à ce titre, pour en jouir et user, lui et ses successeurs en ligne directe, aux mêmes honneurs et droits appartenant à seigneur châtelain, par la coutume de Touraine, sans réduire, toutefois, les droits et devoirs dont est redevable la seigneurie de Boissay à la baronnie de Rochecorbon.

Mais messire Jean le Blanc, écuyer, sgr de la Vallière et du Puy, baron de la Papelardière et seigneur, par engagement, de la châtellenie de Reugny, prit ombrage des prérogatives et des droits nouveaux accordés à son voisin, droits confirmés par lettres patentes du roi, dûment entérinées, et fit opposition, en la cour du Parlement de Paris, à l'érection du fief, terre et seigneurie de Boissay au titre et dignité de châtellenie. Cette opposition amena M. de Préaux à composition et, le 16 novembre 1606, les seigneurs de la Vallière et de Boissay firent un arrangement, en vertu duquel ce dernier consentait à ce que la terre, seigneurie et domaines de la Vallière et du Puy et autres héritages faisant partie des sujets des dits fiefs, ne pourront être tenus ni obligés à d'autres et plus grandes charges et devoirs que ceux auxquels ils étaient tenus avant la dite érection, ni le seigneur de la Vallière et sujets, détenteurs des dites maisons et héritages réservés, être contraints, à l'avenir, à subir la juridiction de Boissay.

Le 8 mai 1619, la châtellenie de Boissay appartient à Gilles de Préaux et dix années après, nous trouvons, aux dates des 16 et 17 septembre 1629, deux accords faits entre le sieur Claude de Préaux, ses frères et

sœurs, au sujet des successions de leur père et de leur mère, suivant lequel accord la terre de Boissay a été laissée à Claude, moyennant des sommes qui ne sont pas déterminées et qu'il s'est engagé à payer à ses cohéritiers.

C'est ce Claude de Préaux qui, le 25 octobre 1633, vendit à Jean le Blanc, seigneur de la Vallière, son fief, terre et châtellenie de Boissay.

Nous avons dit, au chapitre de la Vallière, que les membres de cette famille avaient toujours saisi les occasions d'agrandir leur domaine et que, pour atteindre ce but, ils n'avaient point dédaigné d'acquérir les parcelles les plus minimes ; nous allons, à l'appui de cette assertion, résumer les acquisitions successives faites de divers particuliers, par la famille le Blanc, entre 1552 et 1699, dans le seul fief de Boissay, — à l'exception de deux parcelles dépendant de Fontaines-les-Blanches et d'une troisième dépendant de Chançay. — Ces acquisitions consistaient en deux arpents huit chainées de pré ; un arpent quatre-vingt-dix chainées de bois ; un arpent soixante-quinze chainées de terre et ouche et un quartier de vigne, ensemble cinq arpents quatre-vingt-dix-huit chainées, et elles eurent lieu en dix-neuf contrats, ce qui donne une moyenne de trente chainées environ par acte.

Les seigneurs de Boissay.

Guido de Boissay, vers la fin de 1101 ; — Haliquan de Bourot, 1372 ; — Robert Vendomois, avant 1414 ; — Marc de Lavardin et Marie de Clermont, sa femme, 16 juin 1414 ; — Louis de Lavardin, 20 août 1440 ; — Girault de Samond, 13 juin 1466 ? — Veuve de Louis de Lavardin, dame de Boissay, 23 septembre 1474 ; — François de Lavardin, 10 mars 1501 ; — Louis de Lavardin, 28 février 1530 ; — Charlotte Dubet, veuve de

Louis II de Lavardin, 1563 ; — Guilbert de Préaux, 8 mai 1603 ; — Gilles de Préaux, 8 juillet 1619 ; — Claude de Préaux, 4 septembre 1629 ; — Jean le Blanc de la Vallière et Françoise de Bauveau, son épouse, 25 octobre 1633.

A partir de cette époque, l'histoire de Boissay se confond avec celle du marquisat de la Vallière, dont Boissay fait partie intégrante. Les dépendances de cet ancien fief sont encore réunies au domaine de la Vallière, entre les mains de Mad. la Comtesse de Montessuy.

Donation à l'église de Reugny.

D'après un acte, passé le 1^{er} juillet 1532, « entre Louis de Lavardin, chevalier, seigneur de Boissay et les procureurs de la fabrique et confrérie de Jésus-Christ, Notre-Dame et les Trépassés, fondée en l'église Saint-Médard de Reugny, diocèse de Tours, fondés à cet effet de procuration des sieurs curé et vicaires de lad. église et des autres habitants de la paroisse de Reugny, suivant lequel acte led. sieur de Lavardin a remis, quitté et donné aux d. procureurs en faveur de la dite église les deniers à lui dus par la coutume de Touraine pour raison des droit, indemnité et amortissement des héritages possédés par les dits fabriciers au dit nom relevant de la dite seigneurie de Boissay.

« Les dits fabriciers de leur part ont vendu et aliéné, cédé, quitté, transporté et délaissé au dit seigneur deux sols quatre deniers d'une part et neuf deniers d'autre, le tout de rente, qu'ils avaient à prendre sur le dit seigneur qui leur a compté pour l'amortissement des dites sommes celle de cinquante-six sols.

« Et ont consenti, accordé et eu pour agréable l'édification et construction de la chapelle que le dit seigneur de Boissay a fait faire nouvellement dans la dite église au costé du Cimetière estant vers la ville, pour et au

proffit de luy et de ses hoirs et successeurs seigneurs de Boissay, à condition de l'entretenir en tous temps de toutes réparations, sans que les habitants ou paroissiens du dit Reugny en soyent en rien tenus.

« Le dit sieur a donné par don et aumosne irrévocable et légué à la dite fabrique et boiste de Notre-Dame la somme de huit sols de rente faisant la plus grande portion de neuf sols six deniers de rente qu'il avait à prendre sur Jean Estienne et les trois feu Jean Germon, comme détempteurs de deux arpents de vigne près la Croix de Launay.

« Plus luy a donné et légué un traversier (1) de vin de rente annuelle qu'il avait droit de prendre chacun an au jour de Saint Michel sur les héritiers de feu Lûcas Demonceau comme détempteur d'un arpent de vigne seïs au lieu de la Chailotie au fief de Boissay et autres héritages désignés au dit acte sujet à la dite rente.

« Plus luy a donné et légué un boisseau de froment, mesure de Reugny, de legs ou rente qui sera pris sur son moulin de Charreau ; pour estre les dits blés et vins employés à communier le jour de Pâques, chacun an, aux paroissiens de la dite commune de Reugny, à condition que les dits paroissiens seront tenus de faire faire la prière pour le salut des âmes du dit seigneur et sa femme et de leurs successeurs seigneurs de Boissay et autres leurs parents et amis vivants et trépassés, et de faire dire par chacun an, au dit jour de Pâques, par le curé du dit Reugny, ou son vicaire, ou autre qui dira la grande messe le dit jour le repons *ne recordare* avec le verset qui s'ensuit et l'oraison *ne fidelium* et est aussy fait le dit don et octroy à ce que mondit seigneur, sa femme et autres leurs héritiers et successeurs sieurs de Boissay,

(1) Au sujet de ce traversier de vin, il a été dressé un mémoire par M. de Folleville pour prouver que le seigneur de la Vallière ne le devait pas, ainsi que le prétendait le curé de Reugny.

participent ès bienfaits, prières et oraisons de la dite église et pour ce faire le dit seigneur a donné et laissé au dit sieur curé et successeurs la somme de cinq sols de rente, faisant moitié de dix sols de rente qu'il avait droit de prendre sur la veuve et héritiers Jean Moreau, masson, comme détempteurs d'une cave et une pièce de taillis, un jardin et une pièce de vignes, le tout situé en la paroisse de Reugny, amortissable de cinq livres.»

Valmer, arrière-fief.

Le fief, terre et seigneurie de Valmer, situé paroisse de Reugny, était vassal de Boissay ; aussi voyons-nous, le 10 novembre 1623, Magdelaine Damiray, dame de Valmer, veuve de Henry d'Ambray, sieur de Mérisigny, maître d'hôtel du roi, rendre aveu à Guilbert de Préaux, seigneur de Boissay, de la terre et seigneurie de Valmer.

Le 12 novembre 1629, il est donné à la dame de Valmer, par le procureur de cour de Boissay, assignation de rendre la foi et hommage qu'elle doit à cette seigneurie et il lui est accordé, à cet effet, quatre mois de délai.

En 1630, elle reçoit nouvelle assignation pour le même objet ; il lui est accordé encore un sursis de trois semaines pour s'y conformer.

Le 7 mars 1634, Thomas Bonneau, seigneur de Valmer, rend aveu à Laurent III de la Baume le Blanc, seigneur de la Vallière et de Boissay.

En 1604, le 10 mai, le seigneur de Valmer s'étant permis d'exhausser une chaussée, qu'avait fait construire M. de la Vallière, près du moulin de Valmer et, ayant par cet exhaussement, fait refouler les eaux qui inondèrent les prairies, M. de la Vallière intenta un procès à M. de Valmer, qui fut contraint de remettre les choses en leur premier état.

Le 30 mai 1738, Charles-François de la Baume le Blanc et dame Marie-Thérèse de Noailles, son épouse, présentent une requête au bureau des Trésoriers de France à Tours, à l'effet de revendiquer le sieur de Valmer comme étant leur vassal, contre la prétention du sieur procureur du roi, qui avait fait faire, le 30 avril 1737, une sommation au sieur de Valmer, de rendre au roi la foi et hommage, aveu et dénombrement de la terre, fief et seigneurie de Valmer, comme relevant de Sa Majesté, à cause de son château d'Amboise.

Le bureau des procureurs rendit un jugement conforme à la requête du duc et de la duchesse de la Vallière et le fief de Valmer fut déclaré leur vassal à cause de la seigneurie de Boissay, annexée à la Vallière. En conséquence, le 19 octobre 1754, le sieur Chaban, seigneur de Valmer, fit à madame la duchesse douairière de la Vallière, comme dame de Boissay, le dénombrement du château et fief de Valmer, du fief de la Goure, de la Goujonnière, des terre et seigneurie de Vaumorin et autres réunis à Valmer.

« Valmer fut construit au xvi^e siècle. Il existe, creusée dans le rocher, une chapelle, qui fut consacrée, le 28 novembre 1429, par Jacques Hurault, évêque d'Autun. Une autre chapelle fut fondée le 13 mars 1535, par Jean Binet, maître d'hôtel du roi de Navarre. Jeanne Binet y fut inhumée en 1579, et on peut voir son épitaphe dans cette chapelle. Une troisième fut construite par Thomas Bonneau; Marie Douault, femme de Gatien Pinon, y fut inhumée le 8 janvier 1735. En 1562, une troupe de protestants se rendit à Valmer, qui appartenait alors à Jean Coustely, maire de Tours, mit tout au pillage dans le château et, s'étant saisis de la fille du maire, ils la contraignirent, en lui faisant chauffer les pieds, de faire connaître l'endroit où son père avait caché son or et sa vaisselle d'argent; c'est ainsi qu'ils s'emparèrent de cette vaisselle, qui représentait une va-

leur considérable, et de six cent vingt écus au soleil ». (*Dict. géogr. d'Indre-et-Loire*, t. VI, p. 358.)

Seigneurs de Valmer.

Catherine de Bueil, en 1434 ; — Jacques Binet, 1461 ; — Macé Binet, 1500 ; Jacques Binet, 1535 ; — Jean Coustely, maire de Tours, 1562 ; — Claude Coustely, conseiller au parlement de Normandie, 1603 ; — Henry d'Ambray de Merisigny, août 1623 ; — Magdeleine Damiray, veuve d'Henry d'Ambray, 10 novembre 1623 ; — Thomas Bonneau, 7 mars 1671 ; — Rousseau, 21 juin 1656 ; — Chauffourneau, Etienne-Dominique et Geneviève-Renée, sa sœur, 1691 ; — Gatien Pinon, 1745, décédé le 5 octobre de cette même année ; — Chaban, administrateur des Postes et Relais de France, 19 octobre 1748 et 1751 ; — Marie Chaban, femme de Jacques Valleteau de Chabrefy, 1763 ; — Thomas Valleteau de Chabrefy, lieutenant-général au bailliage de Touraine, 1766-1789.

Valmer est resté la propriété de la famille de Chabrefy jusque vers la fin de l'année 1888, époque à laquelle cette ancienne seigneurie fut achetée par M. Paul-Amédée-Prudent Lefèvre, propriétaire actuel, qui s'est plu à accumuler dans cette belle demeure de nombreux objets d'art.

CHAPITRE CINQUIÈME.

VILLIERS.

Le fief, terre et seigneurie de Villiers, situé paroisse de Neuillé-le-Lierre, relevait à foi et hommage lige de la baronnie de Châteaurenault, à un roussin de service à muance de seigneur et encore à quinze jours de garde

faits en l'hôtel du seigneur de Châteaurenault, « toutes et quantes fois qu'il sera ordonné et commandé par le dit seigneur ». Avec droit de justice, autrement de basse voirie, droit de mesure à blé et à vin en toute ladite terre et autres droits honorifiques qui en dépendaient, comme de faire tenir les assises quatre fois l'an, droit de chasse dans l'étendue de son domaine et dans celle du domaine de ses vassaux ; droit de pêche et de garenne et autres droits dus à bas justicier, suivant la coutume de Touraine.

Cette seigneurie appartenait en 1746 à M^{me} la duchesse douairière de la Vallière, comme faisant partie de l'acquisition, par elle faite, le 30 août 1736, de défunt Mgr le duc de la Vallière, son mari, du marquisat, terre et chatellenie de la Vallière. Cette terre, qui était composée de la seigneurie, d'une métairie et d'un moulin, le Petit-Villiers (le Grand-Villiers appartenant à l'abbaye de Fontaine-les-Blanches,) avait été acquise en différents temps par les auteurs du dit défunt seigneur.

La première acquisition a été celle de la terre et métairie de Villiers, faite par Laurent 1^{er} le Blanc, seigneur de la Vallière, par contrat passé, le 16 juillet 1547, devant René Contesse et Marc Rousseau, notaires à Paris, de François de Coulogne ou Coulanges, écuyer, sieur de Villiers et de Anne Héliot sa femme, veuve en premières noces de feu René de Maran, aussi seigneur de Villiers, ledit de Coulogne, nommé, suivant avis des parents, en date du 12 mai 1542, tuteur et curateur à la personne et biens de Nicolas de Maran, mineur, fils de feu René de Maran et de Anne Héliot.

La ferme et métairie de Villiers avait été précédemment cédée à dame Jeanne de la Forest, veuve d'Anthoine de Maran, pour ses dot, douaire, reprises et conventions matrimoniales, suivant l'acte en forme de transaction passé le 22 décembre 1589, devant Jean de Beausse et Martin Jaloignes, notaires à Tours, entre François et

Georges de Maran, écuyer, au nom et comme curateur de René de Maran, fils de Jeanne de la Forest et de feu Anthoine de Maran. L'acte de vente du 15 juillet 1547, consenti à Laurent le Blanc, retirait à la veuve d'Anthoine de Maran la dite métairie de Villiers, mais une somme de cinq cents livres qui lui fut payée comptant et quinze livres de rente au principal de trois cents livres, qui lui ont été constituées sur cette métairie, suivant acte du 19 mai 1540, par François et par Georges de Maran, curateur de René de Maran, l'indemnèrent de cette cession.

Cette métairie contenait, tant en maison, grange, étables, bergerie et terres labourables en plusieurs pièces, qu'en trois quartiers de vigne, trente arpents de dépendances environ ; plus deux arpents de pré, en une pièce, dans l'enclos et sous les fenêtres de la maison seigneuriale ; le tout se trouvait dans la censive de Villiers et était chargé de cinq sols tournois de franc devoir par an ; plus un autre arpent de pré, dit le Bon-Arpent, joignant les deux pièces ci-dessus ; plus la moitié du bétail blanc, tant en brebis, moutons qu'antenois, bêtes à cornes et autres, que le fermier tenait, à ferme à moitié, du dit de Coulogne.

Cette vente était faite à la charge des cinq sols tournois de cens, et, en outre, pour la somme de cinq cents écus d'or soleil à 45 sols tournois pièce, payés comptant au vendeur, qui garantissait à l'acquéreur un produit de trente setiers de grain, composés de dix setiers de blé, dix setiers de seigle, huit setiers d'avoine et deux setiers d'orge. La métairie était alors affermée pour six années, par bail du 2 avril 1544, à René Lavale, notaire à Reugny, avec charge des cens, rentes et devoirs de la seigneurie de Villiers.

Mais lorsque Laurent le Blanc voulut prendre possession de la métairie, il fut averti par le fermier qui l'exploitait, que cette ferme, loin de rapporter trente

setiers de grain, n'en valait que vingt-deux ; Laurent menaça alors son vendeur, le sieur de Coulogne, de lui intenter un procès ; celui-ci vint à composition et, par une transaction du 4 septembre 1547, indemnisa le seigneur de la Vallière en lui abandonnant les terrages (1) et champs (2) des appartenances de la ferme.

Bientôt, Laurent fut inquiet, dans la possession de cette métairie, par François, Renée et Françoise de Maran, frère et sœurs ; il fit alors appeler en garantie les sieurs et dame de Coulogne et aurait obtenu sentence contre eux. Ces derniers, voyant ne pouvoir garantir la possession de la ferme, transigèrent, et, par un acte passé devant Terreau, notaire royal à Tours, le 3 juillet 1552, il fut convenu que la vente du 15 juillet 1547 serait annulée et le sieur le Blanc remboursé des cinq cents écus soleil qu'il avait payés aux sieur et dame de Coulogne. En conséquence Laurent reçut neuf cents livres tournois, que lui paya Guillaume de Moragne, au nom de Coulogne, et, pour le surplus et le règlement de diverses rentes et de leurs arrérages, François de Coulogne lui vendit une rente foncière de quinze livres à prendre sur la métairie de Chantoiseau, rente qu'il avait acquise de Mathurin de Vimeur, sieur de la Touche et de Rochambault, et de Jeanne de la Forest, sa femme, veuve en premières noces d'Anthoine de Maran. Il lui céda en outre une grange, avec un demi-arpent de noue y attenant, deux septièmes parties de deux arpents de jauneaux et pâtureaux et un arpent et demi de terre, le tout dépendant de Chantoiseau.

Le seigneur de la Vallière désirait annexer à sa terre le fief, seigneurie et domaine de Villiers ; aussi ne se rebutait-il point, et s'il parvint en partie à son but, ce ne fut pas, toutefois, sans de nombreuses difficultés.

(1) Droit de prendre une partie des fruits.

(2) Droit d'enlever des gerbes (champart à le même sens).

Nous le voyons, en effet, par différents actes, passés à Reugny, les 27, 30 septembre et 15 novembre 1550, racheter, moyennant huit cents livres tournois et vingt écus de vin de marché, des sieurs et dame de Vimeur et de François de Maran, des héritages qui faisaient partie de la métairie de Villiers, mais appartenant à François, à René et à Françoise de Maran, et aussi des droits qu'ils avaient dans cette même métairie, et qui avaient été compris parmi les choses que les sieur et dame de Coulogne avaient vendues à M. de la Vallière, alors qu'ils n'avaient aucune qualité pour les lui vendre et dont ils avaient dû lui rembourser le prix. Cette fois M. de la Vallière resta définitivement propriétaire de la métairie, malgré des lettres de rescision prises par Adrien Senneville et Françoise de Maran, sa femme, qui furent déboutés, par sentence rendue au siège présidial de Tours, le 26 septembre 1561.

Puis vint l'acquisition de la totalité du moulin de Villiers, faite également par Laurent I^{er} le Blanc et Marie Testu, sa femme, des héritiers de défunt Jean Morin, auquel ce moulin avait été vendu, le 8 novembre 1538, par Anthoine de Maran, seigneur de Villiers. Cette acquisition fut faite par Laurent de la Vallière, en vertu de quatre contrats : le premier, du 19 septembre 1539, passé avec Michelle Morin, fille de Jean Morin et femme de Jean Barrault ; le second, du 7 juin 1576, passé avec René Chauveau et Elyne Barrault, sa femme ; le troisième du 8 juillet 1576, passé avec François Morin et sa femme, avec Pierre Prinnant, comme tuteur de François Prinnant, né de lui et de feu Charlotte Morin, sa première femme et avec d'autres intéressés ; le quatrième, du 13 août 1576, passé avec Etienne Renault et Anne Morin, sa femme et avec Barbe Morin, veuve d'André Gilbert. Ces quatre contrats réunissaient la totalité du moulin.

Dès 1339, le moulin de Villiers appartenait déjà à la

famille de Maran, représentée à cette époque par Jacquelin de Maran et Isabeau, sa femme. En 1454, le 30 novembre, Jeande Maran passe bail à Jean Percheron, tanneur, et à sa femme, pour soixante-dix sols tournois de rente foncière, payable par moitié, au dit seigneur, à la Saint-Jean-Baptiste et à Noël chacun an : c'est le titre le plus ancien connu par nous.

Le second titre est du 17 février 1468 ; c'est la concession faite par le seigneur châtelain de Châteaurenault à Jean Bouchery, propriétaire du moulin à tan de Villiers, qui souhaitait alors de mettre son moulin « à moudre bled et d'exercer la chasse du dit moulin sur la terre et seigneurie de Châteauregnault », à la charge de payer chaque année à cette seigneurie dix sols tournois de rente au jour de Toussaint. Le troisième est du 30 avril 1469 ; c'est la vente, par Jean Bouchery et sa femme, à Jean Lemenan et à sa femme, du moulin à tan, avec ses appartenances (un arpent) et le droit de chasse sur la terre et seigneurie de Châteaurenault, à la charge de payer à la dite seigneurie dix sols tournois et, au vendeur, six setiers de méteil, mesure de Villiers, chaque année, et encore trois livres dix sols de rente au seigneur de Villiers.

Le quatrième, du 22 février 1481, est la vente par Jean Lemenan à Etienne Adveniat, du dit moulin et de la chasse dans la seigneurie de Châteaurenault, pour la somme de 220 écus d'or et encore, à la charge de payer à la seigneurie de Villiers dix sols de rente et trois setiers et demi de froment et seigle, par moitié, à la Saint-Michel et à Noël.

Le 15 mai 1536, nous voyons les moulins appartenir à Jean Loiseau, maître queue de la reine, lequel a des difficultés avec Louis Dubois, chevalier, seigneur des Arpentis, ayant les droits de Guy de Fromentière, sieur de Beaumont-la-Ronce, pour n'avoir pas réédifié le moulin à blé qu'il avait laissé périr. Après une alié-

nation qui a duré plus de trois quarts de siècle, le moulin à tan de Villiers rentre dans la famille de Maran par la vente qu'en fit, le 3 mai 1538, Jean Loiseau à Antoine de Maran, seigneur de Villiers, à la charge de payer les dix sols tournois dus à la seigneurie de Châteaurenault et pour la somme de quatre-vingt-cinq livres tournois, moyennant laquelle somme les vendeurs seraient chargés envers le seigneur de Villiers de quatre setiers de blé méteil, amortissables dans un an par quarante livres. Le 9 octobre 1538, le sieur de Maran vend le moulin à blé et autres héritages à Jean Morin et à sa femme; enfin les héritiers de Jean Morin revendent la totalité du moulin à Laurent le Blanc, par quatre contrats successifs, dont le premier est du 19 septembre 1559 et le quatrième du 13 août 1576; à partir de ce moment, il fait partie du domaine de la Vallière.

Par suite de ce qui précède, nous trouvons comme propriétaires de ces moulins :

Jacquelin de Maran, en 1339; — Jean de Maran, 1454; — Jean Bouchery, 1458; — Jean Lemenan, 1469; — Etienne Adveniat, 1481; — Jean Loiseau, 1536; — Anthoine de Maran, 3 mai 1538; — Jean Morin 8 novembre 1538; — les héritiers de Jean Morin, avant 1559; Laurent le Blanc, 1559-1576.

A partir de cette époque le petit Villiers n'a point cessé de faire partie de la terre de la Vallière, rachetée par M. de la Motte à la licitation de ce domaine; il appartient actuellement à M^{me} la C^{me} Montessuy.

Laurent le Blanc ne devait pas avoir la satisfaction de concentrer en ses mains, avec le domaine, le fief et seigneurie de Villiers, la mort le surprit avant; ce fut Jean, son fils, seigneur du Ruau, conseiller du roi et général des finances en la généralité du Languedoc, qui accomplit cette mission. Par suite d'une sentence rendue au présidial de Tours, le 13 juin 1579, il fut déclaré adjudicataire par décret, de la terre et seigneurie

de Villiers, saisie sur Nicolas de Maran, écuyer, seigneur de Villiers, de laquelle adjudication il fut distrait un tiers desdites choses, le préciput et avantage appartenant à l'aîné, au profit de Laurent, son frère, sieur de la Vallière, subrogé à Florentin de Rigny, chevalier, sieur de la Guérinière, auquel l'avait vendu Nicolas de Maran, par contrat du 15 janvier 1572. Cette terre était encore chargée de plusieurs oppositions et notamment de celle du douaire d'Isabeau de la Barre, veuve de Nicolas de Maran ; mais cette dame, par un acte en forme de transaction, en date du 8 août 1579, céda à Jean, sieur du Ruau, le bénéfice de ce domaine moyennant la somme de cent vingt écus, qui furent payés comptant. Cette terre, qui fut adjugée pour la somme de 1450 écus, était, en outre, grevée de trente-cinq livres de rente et pension viagère qu'avait droit de prendre Anne Héliot, veuve de Maran, en vertu des deux contrats des 18 décembre 1542 et 30 août 1544 ; elle était composée : de la maison seigneuriale et jardin, un arpent ; l'ouche et le pâtureau de Launay, joignant la maison, deux arpents et un quartier ; quatre arpents de pré à côté ; un arpent de vigne, près la métairie ; les logis de ladite métairie, en partie inachevés, contenant un quartier et demi environ ; trente arpents de terre, en différentes pièces ; la rivière et cours des eaux depuis le boisseau, qui est au-dessus de Villiers, jusqu'au lieu appelé le Bec des eaux de la taille Launay ; le lieu et maison de la Mauraconnière, tel que le sieur de Villiers l'avait acquis de Jacques Judde, sieur de la Rivière, contenant un demi-arpent environ ; un demi-arpent de vigne et un quartier de pré au même lieu ; enfin sept livres dix sols, environ, de menus deniers et profits de fief, quinze chapons et dix poules, seize boisseaux et demi de blé et un boisseau et demi de seigle, le tout de rente, plus le terrage de ladite seigneurie.

Madame Marie de Bourbon, duchesse de Longueville,

baronne de Châteaurenault, dont relevait le fief de Villiers, fit remise au seigneur du Ruau des profits de fief et autres droits qui lui étaient dus, pour raison de cette acquisition, qui fut enregistrée à la justice de Châteaurenault.

Les seigneurs de Villiers, dont parle l'inventaire, furent : Jacquelin Maran, et Isabeau, sa femme, 1339 ; — Jean de Maran, constaté par un aveu du 4 mars 1403 ; — René de Maran, marié à Anne Héliot, avant 1517 ; — François de Coulogne, second mari d'Anne Héliot et tuteur de Nicolas de Maran, qui suit, vers 1547 ; — Nicolas de Maran, avant 1579 ; — Jean le Blanc, seigneur du Ruau, marié à Charlotte Adam ; — Laurent II le Blanc, frère du précédent, mari de Marie Adam, sœur de Charlotte, 1579 ; — François de Bouillon (d'après Carré de Busserolle), 1604.

Comme pour Boissay, les seigneurs de la Vallière n'avaient point attendu d'être les propriétaires de cette seigneurie pour acquérir les parcelles éparses qui en dépendaient ; Laurent le Blanc débute, en 1547, par l'acquisition de la métairie, ensuite, nous le voyons, du 8 juillet 1547 au 12 août 1576, en treize contrats, acheter un arpent cinquante chainées de terre, vingt-cinq chainées de taillis, cinquante chainées de vigne, deux arpents quinze chainées de pré, une maison, une cave, et le moulin de Villiers ; du 15 juin 1579 au 17 mars 1596, Jean le Blanc, seigneur de Ruau, acheter en dix contrats, un arpent cinquante chainées de terre, deux arpents neuf chainées et demie de taillis, trente-sept chainées de pré et la seigneurie de ce fief ; du 1^{er} août 1615 au 4 juin 1620, Charlotte Adam acheter, en cinq contrats, un arpent de taillis et un arpent de quarante-trois chainées et demie de pré ; enfin, le 13 mai 1727, le duc de la Vallière acheter un arpent de terre. En nous basant sur les prix obtenus par les parcelles et qui sont indiqués à l'inventaire, nous constatons que, dans cette localité et

dans la seconde moitié du xvi^e siècle, jusque vers 1620, les terres valaient, en moyenne, douze sols la chaîne, sans compter les quelques sols de vin de marché, les taillis quinze sols, les prés vingt-cinq sols et les vignes deux livres huit sols.

L'acte le plus ancien mentionné dans l'inventaire est du vendredi après la Chandeleur de l'an de grâce 1339: Jacquelin Maran et Isabeau, sa femme, anciens seigneurs de Villiers, ont transporté et délaissé aux abbé et couvent de Fontaines-les-Blanches, un setier de froment de rente, rente que Maran avait acquise de Maurice Testard, au fief de Villiers, et une pièce de terre de trois quartiers, acquise de Guillaume Daviau; plus huit deniers maille de cens sur les prés du moulin de Villiers; plus un quartier de vigne assis au Morpin et tous les droits de seigneurie et de voirie qu'ils avaient sur toutes ces choses; ils ont en outre délaissé et amorti aux religieux toute la foi qu'ils avaient sur la métairie de Vauvert, « tenue en foy desdits seigneurs et dame de Villiers »; cette métairie appartenait aux religieux de Fontaines, qui l'avaient acquise de Jean Biurducil et de sa femme. Cette libéralité était faite, par les sieur et dame de Villiers, pour participer aux bienfaits et prières des religieux.

Le plus ancien acte de foi et hommage que nous ayons trouvé, est rendu par Villiers à la seigneurie de Châteaurenault, le 14 avril 1425, et le plus ancien aveu est rendu par Jean de Maran, le 1^{er} juin d'une année inconnue, le surplus de la date étant déchiré; le second est rendu, par le même, le 4 mars 1403.

La plus ancienne déclaration est de 1444; seize autres ont été rendues dans le cours du seizième siècle: il y est constaté que le seigneur de Villiers avait droit à :

Pour la fresche de la Testardière, contenant huit arpents soixante chaînes, trois sols quatre deniers de

cens et, pour terrage, à une gerbe pour douze, rendue à la grange de la seigneurie, dans toute l'étendue de cette fresche et dans celle de Vauthierry.

Pareil droit de terrage et quatre deniers de cens sur des terres appelées le marchais de Villiers.

Pareil droit, plus un sol, six deniers, une poule de cens et rente sur des terres situées en la Vallée de Vau-bouquet.

Pareil droit de terrage et trois deniers de cens sur trois quartiers de terre à l'aistre de la Gerberie.

Même droit de terrage et quatorze deniers de cens sur trois arpents et demi dans la fresche Colniveau.

Pareil droit terrage et un boisseau et demi de seigle, mesure du roi, et six deniers de cens et rente sur cinq quartiers et demi de terre aux Lesguilliers.

Douze sols et une poule de cens et rente pour un arpent et trois quarts à la fresche de la Connerie.

Un setier de froment, deux deniers et dix sols quatre deniers pour la fresche de la Haute-Brière, contenant cinq arpents.

Trente sols et deux chapons de cens et rente, dus à la Côte pour la métairie de la Mauguinière, moyennant laquelle le seigneur de la Côte est tenu d'acquitter le censif de Villiers.

Six boisseaux de blé froment, mesure du roi, et onze deniers de cens dus par la fresche des Poiriers, contenant un arpent et demi.

Sept sols quatre deniers de cens et rente dus par la fresche de la Cote-Blanchère, contenant un arpent.

Douze sols six deniers de cens et rente dus par la fresches des Coupes, contenant cinq quartiers de vigne.

Dix sols quatre deniers de cens pour les fresches de la Gerberie et de la Bardutterie, contenant quatre arpents un quart et trois chainées.

Vingt deniers tournois de cens et rente dus par la

fresche de feu Jean Maran, contenant quatre arpents soixante-trois chaînées.

Onze deniers de cens pour celle de la Poulie, contenant onze quartiers.

Quatre sols six deniers pour celle de Jean Maran des Caves, contenant trois arpents.

Un boisseau et demi de blé froment, mesure de Châteaurenault, pour la fresche de la Berlandrie.

Douze deniers de cens pour la fresche de feu Jean Morin.

Sept sols quatre deniers de cens et rente pour un arpent de terre à la Côte-Blanchère.

Dix-sept sols quatre deniers, une poule et deux poulets pour la fresche de Mottebaril, contenant un arpent et demi et demi-quartier.

Six sols trois deniers de cens pour le petit clos de Vauvert.

Dix sols trois deniers et un chapon pour l'arpent de Vigneau au clos de Villiers.

Cinq sols et demi-chapon pour un arpent de vigne au clos de Villiers.

Deux sols et demi-poule pour un demi-quartier de terre à Morpin.

Deux sols et une poule pour un quartier de terre et huit chaînées au même lieu.

Onze deniers de cens pour la tenue de Malpeigne, qui était en vigne.

Le cens était aussi dû sur plusieurs terres et prés au Boisseau et sur plusieurs pièces de vigne au clos Crapault.

Huit deniers de cens sur deux arpents de taille des Morin.

Huit deniers de cens sur soixante-deux chaînées de terres aux Vallées.

Dix deniers sur dix chaînées de terre « au carroi du Pot-de-Fer; »

Relevait également de Villiers la seigneurie de Roucheux.

En 1742, le fief de Villiers consistait en une maison seigneuriale et dépendances, contenant environ, avec une aunaie, cinquante-deux chainées ;

Terres labourables, cinq arpents soixante-quinze chainées ;

Près, cinquante chainées ;

Un droit de terrage sur douze arpents environ, le tout affermé ensemble.

Plus, en deux rentes, un setier de blé froment et dix sols en argent, dus par la fresche de la Haute-Bruère.

L'autre, de six boisseaux de blé froment, dus pour une pièce de terre contenant un arpent et demi, appelée la pièce des Poiriers.

Plus un arpent et demi de vigne au clos de Crapault, dépendant du fief de Villiers.

Ce fief consiste, aussi, en un moulin à blé, appelé le moulin de Villiers, contenant tant en maison, grange, écuries et étables qu'en terre et jardin, cinquante chainées, auquel moulin on a joint :

Terres labourables, sept arpents vingt-cinq chainées ;

Bois taillis, un arpent cinquante chainées ;

Près, trois arpents soixante-onze chainées ;

Plus la métairie de Villiers, contenant tant en maison, grange, étable et écurie, qu'en terre, jardin et pâtureaux, trois arpents.

Terres labourables, trente arpents dix-sept chainées ;

Bois taillis, treize arpents cinquante chainées ;

Près, quatre arpents six chainées et demie.

En totalité, la contenance du fief était de soixante-douze arpents cinquante chainées et demie.

CHAPITRE SIXIÈME.

VAUX ET MONPERTHUY.

Une partie des fiefs de Vaux et de Montperthuy, situés paroisse de Chançay, relevant à foi et hommage de la baronnie de Rochecorbon, membre du duché de Luynes, a été acquise par dame Charlotte Adam, veuve de Jean le Blanc, ancien trésorier général au bureau des finances à Tours, d'Etienne Pallu, sieur de Vaux et du Ruau-Persil, échevin de cette ville. Le but de la noble dame était de réunir ces portions de fiefs, enclavées dans les fiefs de la Besterie, du Souchay et du Puy, à cette dernière seigneurie, qui lui appartenait, et de reporter le tout à Rochecorbon, suivant les lettres et transaction, passées avec le seigneur de cette baronnie, le 40 novembre 1649, mentionnées à l'aveu rendu à Rochecorbon, le 8 mai 1651.

Par un premier contract, passé deyant Nau, notaire à Tours, le 28 juillet 1622, dame Charlotte Adam avait acquis d'Etienne Pallu tout et tel droit de féodalité lui appartenant sur le village de Montperthuy, consistant en neuf maisons, ou environ, et sur quelques terres labourables, vignes et autres appartenances, situées aux alentours des villages appelés le Clos-Muré, la Fosse-Hurault, le Petit-Bois, la Parvanchère, la Butte, le Bois d'Anguy, la Casse, de la paroisse de Reugny, et généralement sur tout ce qui était situé au delà du chemin allant de la Naullerie à la maison seigneuriale du Puy, vers la main gauche seulement, à commencer au coin de la charrière et sortie de la prairie de la Raimbaudière, et pouvait, avant le dit contrat, tenir et dépendre du fief de Vaux.

Etienne Pallu vendait le droit de féodalité dans son

entier, ainsi qu'il en avait joui et sans en rien réserver; en conséquence, la veuve de Jean le Blanc devait, à l'avenir, percevoir tous les cens et rentes, droits et devoirs seigneuriaux et féodaux, tant en deniers que poules, qui pourraient être dus sur ces biens et les lods et ventes. Le vendeur consentait à ce qu'ils fussent réunis au fief du Puy, relevant de la baronnie de Rochecorbon et reçut, pour prix de cette vente, trois cents écus payés comptant; il remit en échange à madame de la Vallière, l'extrait des aveux rendus par les précédents seigneurs de Vaux, les déclarations qui ont été faites par les sujets et tenants des héritages et appartenances de la dite féodalité et les extraits du papier censif sur lequel il faisait sa recette des devoirs, dus pour raison des héritages sujets à cette féodalité.

Par un contrat d'échange, du 21 janvier 1650, passé devant Gerbeau, notaire à Tours, Laurent de la Baume le Blanc acquit de noble et discrète personne François Pallu, chanoine prébendé, et prévôt de Mahiet en l'église Saint-Martin de Tours et seigneur de Vaux, le fief et tenue de la prairie de la Raimbaudière, situé paroisse de Reugny, contenant trente arpents environ. Cette tenue de la Raimbaudière, qui dépendait de la seigneurie de Vaux et relevait de celle de Rochecorbon, se trouve, par cette acquisition, réunie et annexée à la châtellenie de la Vallière, au moyen des lettres patentes déjà citées, et de la transaction passée entre les seigneurs de Rochecorbon et de la Vallière, le 10 novembre 1649.

Ce contrat, dont nous avons sous les yeux la copie, énonce longuement le morcellement et les joignants de cette tenue de trente arpents, et énumère quelques conditions particulières, dont nous ne retiendrons que cette dernière, imposée par François Pallu : « Et nonobstant la démission ci-dessus de ladite féodalité, ne laisseront les prières d'être dites et continuées aux prônes en l'église paroissiale de Reugny, ainsy qu'ils ont accoutumé

d'antiquité de se faire pour le seigneur de Vaux, après celle du seigneur de la Vallière; les dites distractions et changements de reconnaissance féodale, sous le bon plaisir de Monseigneur le duc de Luynes, duquel relevait la dite seigneurie de la Vallière et de Vaux, à cause de la baronnie de Rochecorbon. »

En échange de ce droit de féodalité, Laurent de la Baume le Blanc délaissait au seigneur de Vaux, en pleine propriété : Vingt sols tournois et quatre poulets de rente foncière que lui devaient plusieurs particuliers, nommés au contrat, ainsi que les héritages pour lesquels cette rente était due; elle était payable douze deniers le jour de Saint-Maurice et le surplus, dix-neuf sols et quatre poulets, le jour de Noël; seize livres et dix sols de rente foncière que lui devaient les vénérables vicaires perpétuels de l'église Saint-Martin de Tours et autres nommés au contrat, tous se portant forts du chapelain de la chapelle de Saint-Yves, desservie dans l'église de Saint-Martin. Cette rente était assignée sur cinq corps de logis, situés ville de Tours, paroisse du Char-donnet.

Pour ces parties de fiefs, comme pour toutes les autres dépendances qu'ils désiraient annexer à leur domaine féodal, les seigneurs et dames de la Vallière n'avaient pas négligé toutes les occasions de se rendre propriétaires des parcelles à leur convenance et, en dehors des deux actes que nous venons d'analyser, ils avaient acquis par vingt-six contrats, dont le premier est du 7 novembre 1542, par Laurent le Blanc et Marie Testu, sa femme, et le dernier, du 11 août 1580, par Jean le Blanc et Charlotte Adam, sa femme, contrats qu'il serait trop long d'analyser ici, quatre arpents et quarante-huit chaînes de pré, en vingt-six parcelles, et quatre-vingts chaînes de terre, en trois parcelles, le tout à la Raimbaudière moyennant sept cent quatre-vingt-dix-neuf livres dix sols.

Nous ne citons ni aveux ni déclarations, l'inventaire de 1742 les ayant réunis en bloc, sans en faire le détail, sous cette mention : « Dans le cours du siècle de 1500, jusqu'au temps que Madame Charlotte Adam a acquis la féodalité sur les héritages mentionnés dans les dites féodalités ».

D'après Carré de Busserolle (*Dictionnaire géographique et historique d'Indre-et-Loire*, tome VI, page 373), le fief de Vaux avait appartenu, avant ou après la féodalité vendue à la veuve de Jean le Blanc (1), à : Jean Binet, maire de Tours, en 1524 ; — Marie de Villeblanche, en 1550, elle fut mariée à René de la Vanve ; — Pierre du Juglart, en 1593, marié à Charlotte d'Argouge ; — Jacques Frézeau de la Frézelière, en 1596 ; — Etienne Pallu, en 1597, il le vendit le 27 juin 1613 ; — Honoré Barentin, en 1613 ; — François Pallu, chanoine de Saint-Martin de Tours, en 1654 ; — H. Chatelain, en 1711 ; — Gaspard Réal, sénéchal de Forcalquier, en 1717 ; — N. André, en 1719 ; — Charles de la Mortillière, conseiller et secrétaire du roi, gouverneur de Langres, en 1721 ; — Jacques-Charles de la Mortillière, mousquetaire du roi et chevalier de Saint-Louis, en 1755 ; — Nicolas Chaban, en 1759, il le légua, par testament du 8 juin 1763, à Thomas Valleteau de Chabrefy, lieutenant général du roi au bailliage et présidial de Tours.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE SOUCHAY, DIT THOMMEAUX.

Ce fief et seigneurie, situé paroisse de Reugny, fut acquis, le 24 avril 1550, suivant contrat passé devant

(1) Les la Baume le Blanc, n'ayant jamais possédé de ce fief que des rentes et des droits féodaux, il a disparu, et le domaine utile appartient à divers particuliers.

Cormier, notaire à Amboise, par Jean le Blanc, écuyer, sieur du Ruau, conseiller du roy et général de ses finances du Languedoc à Tours, etc., et dame Charlotte Adam, son épouse, de Jacques d'Argences, écuyer, sieur d'Oiron... et de Lugny, en Poitou. Les dépendances s'étendaient dans les paroisses de Chançay, Reugny, Montreuil, Noizay, Vernou et « environs d'icelles », ainsi que ce fief appartenait au sieur d'Argences, par retrait lignager, par lui fait, sur Jean Coustelly, écuyer, sieur de Valmer, maire de Tours, qui l'avait acquis de Jean Périon, écuyer, sieur de la Borde, et de dame Aimée Lelièvre, son épouse, par contrat devant Foucher, notaire royal à Tours, du 9 octobre 1578, « ainsi que ledit fief se poursuit et comporte, consistant en cens, rentes, tant en deniers, grains et poulets, hommes, sujets et vassaux, fief, justice et autres devoirs, sans aucune chose en réserver ni retenir et comme il avait été vendu par les sieurs et dame Périon audit Coustelly, sieur de Valmer, par le contrat ci-dessus. Ledit fief tenu à foy et hommage lige et à quatre jours de garde, avec lesdits droits, devoirs et justice de la seigneurie et châtellenie de Pocé, avec les autres charges et devoirs anciens et accoutumés qui se trouveront être dubs audit seigneur de Pocé ». Le vendeur a remis aux sieur et dame acquéreurs les titres de propriété.

Cette vente fut faite moyennant cent cinquante livres de rente annuelle et perpétuelle, payable chaque année au vendeur ou à ses hoirs et ayant cause, en la ville de Tours, au jour et fête de saint Michel et de Notre-Dame de mars, par moitié et par égale portion. Laurent le Blanc, tant en son nom personnel qu'en celui de Jean le Blanc, sieur du Ruau, en prit possession, par acte passé devant Bédacier, notaire en la châtellenie de Pocé, le 4 mai 1580.

Le 15 décembre 1582, Jean du Ruau amortit cette

rente, ainsi qu'il appert d'une quittance en forme de contrat, passé par Pierrot Digois, notaire à Tours, de la somme de mille écus au soleil, consentie par Jacques d'Argences à Jean le Blanc, sieur du Ruau. Les droits féodaux de cette rente furent également payés entre les mains de Rousseau, receveur du sieur de Pocé. D'Argences profita lui-même de la somme qu'il recevait, pour s'acquitter de six cents écus, amortissement de pareille somme de 150 livres de rente qu'il avait consentie à M^e Pierre Chauvay, sieur de la Morinière, receveur général du taillon de Bourges, par contrat passé devant Michel Cormier, notaire royal à Amboise, le 5 février 1579.

Périon de la Borde avait précédemment vendu le Souchay à Laurent le Blanc; mais ce contrat ne fut pas maintenu, puisque le même Périon revend ce fief au sieur Coustelly de Valmer, sur lequel d'Argences le reprit par retrait lignager, comme nous l'avons dit ci-dessus

Aveux et hommages.

Les plus anciens aveux que signale l'inventaire de 1742 sont celui du 1^{er} juin 1467 et un autre du 9 juin 1506. L'acte de foi et hommage le plus ancien est rendu par Jean le Blanc de la Vallière, le 17 décembre 1588; M^e la duchesse de la Vallière rendait encore ce devoir le 16 juillet 1757 (1). Tous étaient rendus à Pocé, à cause des fiefs du Souchay, de la Huetterie, de Cestre et de la Besterie.

Le domaine du fief du Souchay, en outre de trente arpents de bois, en différentes pièces, désignées et confrontées aux aveux, toutes contiguës, faisant partie des bois connus sous le nom de Bois-du-Coteau et joignant

(1) Cet aveu est reproduit en entier dans le *Dictionnaire géographique d'Indre-et-Loire*.

ceux de la Vallière, était anciennement composé de six arpents de pré, en une pièce, paroisse de Noizay, appelés prés Defferyn et connus en 1742 sous le nom de prés Bonnet ; à cette même époque, ils étaient donnés à neuf livres et deux chapons de rente.

La métairie du Souchay devait quatre livres et quatre chapons de cens et rente par année, à Noël et à la Saint-Jean-Baptiste, à raison des terres et autres héritages qui la composaient et s'élevaient à cinquante arpents et demi, suivant les aveux et un bail à rente du 7 janvier 1450.

Il était en outre dû à cette seigneurie les rentes et cens ci-après : Par le seigneur d'Orfeuille pour les prés du Ruau, contenant seize arpents, seize deniers ; — Pour « une estre » et appartenances à la Glorière, contenant dix arpents, cinq sols et deux poulets ; — Pour deux arpents et demi de terre à la Mahoudaye, dix deniers ; — Pour deux arpents et demi de terre à la Billarderie, dix deniers ; — Pour un arpent de vieilles vignes aux Fosses-Quentin, quatre deniers ; — Pour un autre arpent de vigne au même lieu, quatre deniers ; — Pour un demi-arpent d'autre vigne près la Goure, deux deniers ; — Pour cinq quartiers de vieille vigne aux Fosses-Quentin, cinq deniers ; — Pour un arpent de terre à la Billarderie, quatre deniers ; — Pour une pièce de terre, bois, buissons, fresche et halliers, contenant trente arpents environ, cinq sols ; — Pour neuf arpents de terre joignant les Hayes-de-Pocé, quatre sols ; — Pour un quartier de terre à la Chevalerie, un denier ; — Pour un quartier de terre à la Glorière, trois deniers ; — Pour six arpents de terre à la Glorière et pour un demi-arpent d'estrage au carroi de la Marre, quatre sols ; — Pour deux arpents et demi de vigne et bois au lieu appelé Mourue, neuf sols ; — Pour un demi-arpent de pré près la Goure, deux deniers ; — Pour la tierce partie d'un arpent de pré aux Fauchereaux, un

denier maille ; — Pour les deux parts du même arpent de pré, deux deniers maille ; — Pour un arpent de terre au lieu appelé l'Aistre-feu-Vincent, deux deniers et une poule ; — Pour deux arpents et demi de terre, bois et buissons aux Fosses-Quentin, deux sols et six deniers ; — Pour trois quartiers et demi de terre au même lieu, cinq deniers ; — Pour la huitième partie d'une pièce de terre ou ouche, contenant un demi-arpent aux Ouches-Pottée, un denier maille ; — Pour la moitié d'un tiers de quartier d'ouche aux Ouches-Pottée, un denier maille ; — Pour un arpent de pré aux Poulies, deux sols ; — Pour trois arpents de terre à la Glorière, un setier de froment ; — Pour trois arpents de terre au lieu dit les Vieilles-Vignes, deux sols ; — Pour une pièce de terre, taille et pâtureaux, contenant neuf arpents à la Glorière, douze sols, six deniers et deux poules ; — Pour un quartier de vignes au clos de Seille, cinq deniers ; — Pour dix-neuf arpents de tailles et buissons aux tailles du Souchay, dix-neuf sols et deux poulets ; — Pour demi-quartier de terre acquis de la veuve feu Jean, trois deniers ; — Pour un arpent de terre assis à la Glorière, quatre deniers ; — Et en outre pour différents héritages dus par plusieurs particuliers, vingt sols tournois de rente.

Déclarations.

Parmi les déclarations faites au Souchay, il en existait une de 1396, toutes les autres avaient été rendues en 1612, 1616 et la dernière en 1687 ; — Plus huit déclarations faites par des particuliers possédant des héritages dans la fresche du Petit-Sallé, contenant trente-neuf arpents et chargée de dix-huit sols de rente ; — Plus une déclaration, du 30 juillet 1634, pour une maison à la Porterie et un arpent et demi de terre, chargés de quatre livres et quatre chapons de rente ; — Plus dix autres déclarations passées en 1612, 1618, 1647 et

1690, pour différents héritages à la Glorière, contenant sept arpents et soixante-quinze chainées et deux tiers, chargés de douze sols, six deniers et deux poulets de rente; — Plus quatre autres déclarations faisant partie d'un arpent à la Mahoudière, chargé de cinq sols de rente; — Plus deux autres déclarations d'un bail de 1450, passé à Amboise, relatif à la métairie du Souchay, déjà mentionnée; — Plus six déclarations relatives à un arpent de pré situé aux Pommiers, paroisse de Vernou, chargé de quatre deniers tournois de cens; — Plus quatre déclarations concernant la fresche de la Billarderie, contenant trois arpents, chargée de douze deniers de cens; — Plus une déclaration pour un demi-quartier de terre aux Ouches-Pottée.

En résumé, le fief du Souchay paraîtrait, d'après l'inventaire de 1742, avoir été anciennement composé, en terre, prés, bois, vignes et héritages divers, d'environ deux cent sept arpents et trois quartiers et demi de domaine personnel ou féodal.

A cette même époque (1742), le domaine ne consistait plus qu'en trente-quatre arpents et soixante-huit chainées et demie, réunis depuis longtemps à celui de la Vallière, et il était dû à ce fief :

1° Une rente foncière de trente livres sur la maison et dépendances de la Vallière;

2° Une autre rente foncière de quatre livres et quatre chapons sur la métairie du Souchay;

3° Neuf livres et deux chapons par la fresche des prés Bonnet et le denier à quartier pour les autres terres dépendant de ce fief. — Actuellement, il ne reste rien sur la terre de la Vallière de ces trente-quatre arpents et soixante-huit chainées, qui ont été vendus.

Acquisitions.

Les parcelles acquises par les seigneurs de la Vallière, tant avant qu'après l'acquisition de la sei-

gneurie, sont également nombreuses dans ce fief, et de peu d'importance; en effet, ces seigneurs se sont rendus propriétaires, par vingt-sept contrats, du 7 février 1545 au 17 mars 1635, c'est-à-dire dans une période de quatre-vingt-dix ans, de dix-huit arpents et demi environ de dépendances, non compris le fief de Souchay lui-même, et cela, pour une somme de cent quarante-huit écus, quatre cent dix livres, quatre-vingt-dix-huit sols et quatorze deniers, plus cent quarante-huit sols, pour vin de marché.

Parmi les sentences rendues par la justice du Souchay, il en existe une, du 16 juin 1604, condamnant les cofrescheurs du pré Bonnet, qui y avaient consenti, à l'exception des Cordeliers d'Amboise qui s'y refusaient, à payer quatre années d'arrérages de rente; les Cordeliers prétendaient que le quartier et demi de pré qu'ils possédaient dépendait de la seigneurie d'Auzouer, suivant l'énoncé de leur contrat d'acquisition; mais une sentence définitive rendue au Présidial de Tours, le 10 juillet 1620, a condamné les religieux à rendre déclaration au fief du Souchay.

Le rédacteur de l'inventaire de 1742 s'étend longuement sur un différend qui se serait élevé, dès le xvi^e siècle, entre les seigneurs du Souchay et de Valmer, relativement à six arpent de terre faisant partie de la métairie de la Goure, fief dont le seigneur de Valmer était propriétaire, lesquels six arpents étaient chargés de dix-sept sols, six deniers et deux chapons de cens. Les deux seigneurs prétendaient à cette rente ou devoir. Le rédacteur conclut en disant qu'il eût été, de part et d'autre, imprudent d'engager un procès sur cette prétention qui, malgré des copies d'anciens aveux, mais qui ne sont pas signées, ne repose sur aucun titre régulier. Il paraîtrait que, dans la suite, un accord se serait fait en faveur de la seigneurie du Souchay; puisque Carré de Busserolle, dans son *Dictionnaire géographique et histo-*

rique d'Indre-et-Loire, tome VI, page 92, cite un aveu rendu le 24 décembre 1766, par Marie-Thérèse de Noailles, veuve de Charles-François, duc de la Vallière, à la seigneurie de Pocé, dans lequel nous lisons ceci :

« Le dit seigneur de Valmer doit à la dite dame (de la Vallière) dix-sept sols six deniers de cens et deux chapons pour et à cause de la métairie de la Goure, située dans la paroisse de Vernou. »

ALFRED GABEAU.

NOTES

SUR

QUELQUES ARTISTES DE TOURAINE

Si vaste est le domaine des arts que, même après les travaux importants dont ils ont été l'objet dans notre province, il reste encore à glaner des renseignements utiles. Au cours de nos recherches touchant les Maisons historiques de Tours et la Fabrique de tapisseries, nous avons recueilli, çà et là, plus particulièrement dans les registres d'état-civil, quelques indications qui fournissent des noms d'artistes ignorés ou des détails inédits au sujet de ceux qui ont été signalés. Nous les mentionnons ici en nous bornant à les transcrire sans y ajouter de considérations d'aucune sorte et en les classant d'après les professions et suivant l'ordre chronologique.

XV^e ET XVI^e SIÈCLES

ARCHITECTES ET INGÉNIEURS

A plusieurs reprises, et avec preuves à l'appui, j'ai montré qu'il fallait distinguer avec soin le maître maçon,

purement investi de cette qualité, de l'architecte proprement dit. En conséquence je ne releverai pas ici les indications qui se rapportent aux maîtres-maçons auxquels les documents n'attribuent pas un autre rôle. Par contre, je relaterai ce qui concerne les ingénieurs, deviseurs et maîtres d'œuvre qui, souvent, remplissaient la fonction d'architecte au sens où nous l'entendons de nos jours.

Le 19 novembre 1565, à Tours, devant notaire, « noble homme Steffane Boccio, escuyer ingéneueur pour le Roy estant à présent en ceste ville a nommé, ordonné et establiz pour procureur général et particulier, le seigneur Hiéronyme de Turin, gentilhomme ordinaire de la chambre du roy », à l'effet de recevoir de M. le Trésorier de l'Épargne la somme de 400 livres qui lui sont dues à cause de son estat d'ingénieur du roy pour l'année finie le dernier jour de décembre passé. Il signe *Stefano Boccio di Urbino* (Etude de M^e Vincent).

A la fin du xvi^e siècle, il s'agissait de reconstruire les remparts de la ville sur une échelle plus vaste et plus en rapport avec les progrès de l'art militaire. A cette époque il est question du s^r de Saint-Marc, architecte, et du s^r S^t-Urbain, ingénieur. Au mois de mars 1589, la municipalité résolut de s'enquérir « si le seigneur Hercule ingénieur était à la cour et de le prier de venir en ceste ville pour recouldre les plans et devis des fortifications ». La réponse fut que « le dit seigneur Hercule n'est point en France et s'en est allé en Italie ». D'autre part, « il est impossible de trouver quelque personnage advisé aux fortifications ». Enfin l'on en rencontre « ung par le moyen de Mgr de Souvré » : il s'agit du seigneur Urbin, la ville l'accepta et lui donna un écu par jour, si bien qu'il toucha 30 écus pour un mois commençant le 18 juin. Sa signature porte *Piero Vagnarello d'Urbino*.

Il s'agit vraisemblablement de l'auteur de l'inscrip-

tion *Piero Vagnarello italiano giulio 1591* qui se lit sur les murs de la Sainte-Chapelle de Champigny et qu'un historien a eu le tort de transformer en l'un des artistes qui travaillèrent à cet édifice : évidemment il ne peut être question que de la mention laissée par le visiteur.

A propos de fra Gioconde et de Dominique de Cortone sous Charles VIII et Louis XII, naguère, j'ai fait remarquer le rôle d'architecte-ingénieur de ces artistes et l'importance que l'on attribuait aux modèles en relief, d'ordinaire en bois, exécutés d'après leurs plans. Le même procédé apparaît à l'occasion de la construction des nouveaux remparts sous Henri IV. Parmi les personnages dont le nom se lit à ce sujet on voit : « Barthélemy Richard, ingénieur du roi ; Jacques Androuet, sieur du Cerceau, architecte du roi, commis à la charge de conducteur des plans et ouvrages de la fortification ; Isaac François ^{m^e} architecte et voyer du roi en Touraine, et Philippon Prévost, sieur du Plessis ». François « reçoit le modèle du bastion » fait par Gilles Derouin ». Au sieur du Plessis, « conducteur général des fortifications », on donna 3 écus « pour remboursement d'un modèle en bois de ravelin fait par Charles menuisier ».

Les professeurs de science ne restaient pas étrangers à ce travail ; on remarque dans les comptes une dépense de 25 sols « pour retirer le s' de la Croix, professeur aux mathématiques, de prison, lequel y aurait été mis pour quelques dépances par luy faictes en la rétraction de sa d. charge, même qu'il se seroit employé en la construction d'engins propres à l'avancement du remeuement des terres de la fortification ».

En outre « Gervais de la Touche, gentilhomme du pais du Poictou », recevait 10 écus « par forme de récompense pour aucunes démonstrations de matématicques par le d. sieur au fait de la fortification » (*Reg. des délibérations et des comptes de Tours*).

PEINTRES.

Henry. — Un document du chartrier de Thouars, de 1493 nous montre à Tours « Henry peintre », décorant « estandars et bannières » (*Les La Trémoille pendant cinq siècles*, etc., t. II, p. 46).

Jehan Laygnel. — « Le xxvi^e jour dud. moys (novembre 1559) a esté baptizé Pierre fils de Jehan Laygnel peintre et de Marye le Moyne ; les parrains, Gaby advocat et Cardin Vallance, fontainier de la d. ville de Tours, marayne Madame de Raynier, femme de M. Jehan Charpentier ».

« Le premier jour d'avril 1560 avant pasques fut baptizée Gillette fille de Jehan Laigniel maistre peintre de Mgr le prince de la Roche-sur-Ion et de Marie Lemoysne sa femme, et fut le parain Jehan Fortin et les marraines Gillette, femme de M. Germain Gasne, procureur à Tours, et Gillette, femme de Pierre Haguénier » (*Reg. Saint-Saturnin*).

Le 1^{er} novembre 1566, baptême de « Jehan, fils de Jehan Agnel peintre et de Marie Le Moyne sa femme » (*Reg. Saint-Pierre-des-Corps*).

Benjamin Foullon. — On connaît ses curieuses peintures au château d'Oiron, et la naissance de trois de ses enfants à Tours, de 1589 à 1592. Le 20 octobre 1589, au baptême de Benjamin, fils de Sébastien de Luc, est parrain « seigneur Benjamyn Foullon peintre et vallet de chambre ordinaire du roy et marraine Magdeleine Tricquot femme de sir Jehan Lenain » (*Reg. Saint-Saturnin*), et le 22 décembre 1590, est parrain « Benjamyn Foullon, peintre et varlet de chambre du roy », avec Marie Gay (*Reg. de Saint-Pierre-le-Puellier*).

Jehan Pissard. — Qualifié « peintre et trompette de Mgr », le 4 avril 1582 (*Reg. de Saint-Pierre-le-Puellier*).

Sébastien Brunet. — Le 29 septembre 1597, fut parrain « Sébastien Brunet, m^e peintre et marraine Marie

Martinet, femme Loys Bosse, tailleur » (*Reg. de Saint-Saturnin*).

M^e François. — Le 11 juillet 1583, fut marraine « Marie David femme de M^e François, peigneux de vitres », avec « Estienne Lefebvre, organiste de Marmoustier-lès-Tours » (*Reg. de Saint-Pierre-le-Puellier*).

Pierre Courtoys. — Le « dernier jour du may 1592 », il fit baptiser à Saint-Saturnin un fils nommé Alexandre. Le 18 mars 1603, fut parrain « Alexandre Courtoys fils de Pierre Courtoys, peintre esmailleur » avec Anne Julienne, fille de Nicolas Julienne, marchand (*Reg. de Saint-Saturnin*).

Jacques Jourdain, « illumineur », — paraît le 28 avril 1594 dans un acte où la fonction de marraine est remplie par sa femme Marie de Hailly (*Reg. de Saint-Pierre-le-Puellier*).

François Darly, « peintre », — paraît le 1^{er} octobre 1603 (*Reg. de Saint-Saturnin*).

Nous citerons, à titre de simple indication, Jacques Bardaye « maistre verrier », 1596 (*Reg. de Saint-Pierre-du-Boile*), et Martin Pelletier « verrier, d^e rue de la Scellerie » (1580).

ORFÈVRES.

Jehan Gallant, orfèvre, 1493. (Chartrier de Thouars. Les la Trémoille pendant cinq siècles, t. II, p. 43, 44).

Jehan Questier, marchand en vaisselle d'argent, 1493 (*id.*, p. 41.).

Charles Faulcon, « maistre d'orfaverie du roy nostre sire », et « Loys Faulcon, son filz, orfeuvre demourans en la paroisse N.-D. La Riche » 1493 (*loc. cit.*, p. 159).

Pierre Durand. — Avant 1542, « Pierre Durand en son vivant demeurant au lieu et ville de Tours, bon orfèvre et notable marchand, bien estimé et fort expert en son art; » et « Honneste personne Claude Guetier, marchand,

demeurant à Tours, mary de Françoise Durand », étoit « tuteur donné par justice à Barbe, Marye et Claude les Durands, enfans cohéritiers du dict deffunct Pierre Durand ». L'acte n'est pas daté, mais il doit être antérieur à 1542, car Anne de Laval y est qualifiée « dame de la Trémoille », titre qu'elle ne prend plus après la mort de son mari (*Ms. du Chartrier de Thouars*).

Dans les registres de la paroisse de Saint-Saturnin, on voit : le baptême de Michel fils de sire *Jehan de la Court*, orfèvre, et de Isabeau Rocques, 12 janvier 1571 ; et comme parains *Jacques Aucas* « m^e orfèvre », 26 janvier 1572 ; *Guillaume Gay*, m^e orfèvre, 1572 ; *Philippe Bonnet*, m^e orfèvre, 1577 ; *Jehan de Court*, m^e orfèvre, 1577-1582 ; *André Houdry*, orfèvre, 1578 ; *Jean Royaton*, « lapidère demeurant en cette ville », 1579-1580 ; *René Blondeau*, m^e orfèvre, 1581 ; *Philippe Gonnelle*, m^e orfèvre, 1581 ; *Gilles Billault*, m^e orfèvre, 1582 ; *Jean Menart*, m^e orfèvre, 1582 ; *Pierre de la Court*, orfèvre, 1590.

Dans les registres de la paroisse de Saint-Pierre-le-Puellier, on rencontre : Jean de la Court, orfèvre (1569) ; Philippe Bonnet, orfèvre (1571-87) ; François Hutel, m^e orfèvre (1568-1583) ; « Sire » Guillaume Noryeux, m^e orfèvre (1578) ; Thomas Jarrose, m^e orfèvre (1578) ; Michel Roguer, m^e orfèvre (1579) ; Guillaume Gay, orfèvre (1579) ; Martin Despreault, m^e orfèvre (1583) ; Etienne Menard, orfèvre (1583-90). En 1584, le 23 mai, baptême de « Anne, fille de Ferry Hutel, m^e orfèvre, et de Phelippe Royaton sa femme, parrain Jehan Royaton, marchand lapidaire paroisse de Saint-Etienne ; » on lui voit un fils Ferry, en septembre 1594. On trouve, en outre, Pierre de Launay, m^e orfèvre (1590) ; René Tournier, m^e orfèvre (1590-95) ; Mathurin Ferré, m^e orfèvre (1591) ; François du Jardin, « vallet de chambre et orfèvre ordinaire du roy » (22 août 1591). Le 19 juillet 1594, on lit le baptême de « Thomas, fils de Thomas Brice lapidaire et de Elizabeth de Saintier (?), parrain

Robert Camus m^e orfèvre, marraine Catherine Sauvi-
neau, veuve de Guillaume Herbereau, m^e orfèvre ». On
rencontre enfin Thomas Despreault, m^e orfèvre (1594);
Jean Royatou, lapidaire (1596); Robert Gautier, m^e
orfèvre (1600). Les archives de Thouars mentionnent
Claude Guetier, marchand de bijoux au xvi^e siècle (*Les
la Trémoille*, etc., p. 29).

Dans les registres de la paroisse de l'Ecrignole on
relève les noms de Du Sevray, Jean Chesne et Ches-
neau, orfèvres (1580-1592). Dans ceux de Saint-Pierre-
du-Boile on voit Louis Coupeau, m^e orfèvre (1590).

ARMURIERS.

Guillaume d'Auvergne, 1493. — « Guillaume d'Au-
vergne, armerurier demeurant à Tours », touche « la
somme de cent livres tournois sur ce que mon d. sei-
gneur (Louis II de la Trémoille) luy peut devoir,
comme appert par sa quittance escripte le 29^e jour de
décembre 1493 (*Les la Trémoille pendant cinq siècles*, etc.,
t. II, 39).

Le chartrier de Thouars nous fournit quelques indi-
cations. Ici, dans un compte de 1493, Jean de Vouvray,
armerurier, exécute un harnois (page 54), et un fils de la
Trémoille va essayer son harnois à Tours (p. 57). Là,
il s'agit de travaux faits par Jacques des Merveilles,
« armerurier du roy demeurant à Tours (id., p. 9, 120).
Ailleurs, « Ludovic Massazis milanoys, maistre armeru-
rier, demeurant à Semes pays de Touraine », s'engage
le 24 janvier 1551 (v. s.) à exécuter une armure pour
Louis III de la Trémoille (*Id.*, p. 131).

Sur les registres de Saint-Pierre-le-Puellier, nous
relevons « sire Loys Fredin, armerurier du roy » (1560);
François Souvigneau, m^e fourbisseur (1585); Thomas
Ferrant, m^e fourbisseur (1579); Jean Bruslon, m^e four-
bisseur (1586); Robert Pinon, fournisseur et « gar-

nisseur d'espée » (1589); Michel Legendre « armerurier du roy, paroisse Saint-Saturnin » (1593).

Les registres de Saint-Saturnin mentionnent Macé (?) de Louys, armurier, et André de Mercant, aussi armurier (1572); Macé Legendre, m^e armurier, et Michel Rue, aussi m^e armurier (1588). Ceux de Saint-Pierre-du-Boile signalent Thibault François, m^e armurier (1594), et Jerosme Soudra, m^e arquebusier (1595).

BRODEURS.

Les comptes de Thouars en 1493 nous montrent des brodeurs de Tours travaillant aux tentures pour la sépulture du duc de la Trémoille (*loc. cit.* t. II, p. 108) Dans les mêmes comptes, il est fait mention du brodeur Jehan Hullot (p. 44).

Une pièce manuscrite du même chartrier donne des renseignements sur la sépulture de Gabrielle de Bourbon, fille de Bourbon, comte de Montpensier, et femme de Louis II de la Trémoille, qui l'avait épousée en 1485. On sait que leur tombeau dans la chapelle de Thouars était l'œuvre du sculpteur Martin Claustre. Le « cousturier » qui fit « les draps de deuil des gentilshommes est Thomas Dousy. Les broderies furent exécutées par Alexandre Liston, appelé aussi Alexandre et Cendron, demeurant à Tours, et par ses ouvriers.

Alexandre Liston broda un certain nombre de petits écussons pour 43 livres, un grand écusson pour 41 l. 5 s., un Crucifiement avec Notre-Dame et saint Jean, et une Notre-Dame de pitié tenant Notre Seigneur, pour quoi il toucha 69 l. 10 s. D'autres dépenses se rapportent à « deux compagnons que le dit Cendron (a amenés) pour besoigner aux susd. pour despenses (*déchiré*) à Tours 70 s.» Le receveur fit un autre paiement « au dit Cendron » pour avoir besoigné « à la d. broderie »; le 21 décembre 1516, il toucha « sept vingt cinq livres ».

Les actes locaux mentionnent : sur la paroisse de Saint-Etienne, le brodeur Bricet (1518) ; sur la paroisse de Saint-Pierre-du-Boile, « maître Jehan Dupin, maître brodeur de Saint-Gatien » ; sur la paroisse de l'Ecrignole, les brodeurs Jean Dreux, Bertrand Peschot, Jean Parrant et Pierre Batresseau qualifié « brodeur du roy » (1580 - 1587) ; sur celle de Saint-Pierre-le-Puellier, Olivier Rammot, brodeur du roi, dit défunt en 1576 ; Arthur Brehmont (1577) ; Jean Perrault, brodeur du roi (1578) ; Urbain Guitonneau (1586), Gilles Carrier (1593) et Antoine Peschot (1598).

On relève dans les registres de la paroisse de Saint-Saturnin les brodeurs Jean Besnard et Michel le Gay (1563), Jean Dupuy (1577-80), Nicolas Crosnier (1577-82) ; Etienne Pinparé et Etienne Remonneau (1581), Martin Marcheval et « honorable homme Jean Perrault, brodeur du roy » (1582).

Dans les actes de la paroisse de Saint-Vincent nous voyons, le 16 avril 1595, le baptême de « Philippe, fils de honorable homme Philippe Piot (?) m^e brodeur et de Gacian sa femme, fut parrain honneste personne m^e Isaac François M^e des œuvres pour le roy en Touraine ».

A la suite des brodeurs nous mentionnerons d'autres artisans également employés à « besoiigner » pour le vêtement. Sur les registres de Saint-Saturnin nous rencontrons Claude de Lafons, « marchand de layé de la royne » (1570) ; Ramond de Cappella et Jacques de la Gauderia, marchands à Tours (1580) ; Jean Dupuy m^e tailleur (1582) ; Jean Sergent Salmatory, marchand à Tours (1587) ; François Quartier, marchand seigneur de la Carrée, et Guillaume Arnolfini aussi marchand à Tours (1590). Les registres de Saint-Pierre-du-Boile nous révèlent : Guyon Resnyer, « pelletier et varlet de chambre de Mgr frère du roy » (1570) ; Hugues Catan (?) « pelletier et vallet de chambre du roy » (1588), et

Pierre de Mahé, « valet de chambre du roy de Navarre » (1575), auquel nous ajouterons « maistre Ylaire Papi-net, paticier du roy » (1569), et Nicolas Forgeau, qui porte le même titre (1575).

Nous pourrions mentionner ici les maîtres tapissiers, mais nous préférons réserver cette liste pour le travail que nous préparons sur la manufacture de tapisserie de Tours. Nous signalerons seulement François Maynnier « vallet de chambre du roy garde général des mobiliers en son chasteau du Louvre à Paris, » qui fut parrain à Saint-Pierre-le-Puellier, le 2 septembre 1589.

MUSICIENS.

Le 10 mai 1525, une sentence du bailli de Touraine condamne les fabriciens de Saint-Saturnin à payer au facteur, qui avait fait les orgues, 28 l. en sus de 200 l. portées par le marché fait avec lui, à cause de quelques jeux qu'il avait faicts en plus aud. orgue (*Archives d'Indre-et-Loire*, G. 1024).

On rencontre à partir du milieu du xvi^e siècle : « messire Jehan Duhamel, chantre de la chapelle du roy » (1567) et Denis Baudouyn, « chantre du roy » (1572), qui furent parrains, ce dernier de Denys, fils de Jehan Fouquet et de Guillemine; René Saché, « maistre joueur d'instrument de vent, ville et ressort de Tours », auquel sa femme Andrée Dupont donne une fille Renée, baptisée le 1^{er} août 1579 dans la même église; et Jean Gault, « organiste » (*Regist. de l'Ecrignole*, 1580).

Un des organistes les plus renommés de Tours était Etienne Lefebvre, qui passa du couvent des Carmes à celui de Marmoutier. Voici les actes concernant ses enfants baptisés dans l'église de Saint-Pierre-le-Puellier. Le 16 décembre 1567, baptême de « Magdelaine, fille d'Estienne Lefebvre, organiste des Carmes, et de Loyse Pichon; parrain Philippe Berault, chanoine demy-

prebandé et organiste de Monsieur Saint-Martin ». Le 10 janvier 1571, baptême de « Loyse, fille de Estienne Lefebvre, organiste des Carmes, et de Loyse Pichon, parrain m^r François Basile, organiste de Saint-Martin ». Au mois de mai 1580, Lefebvre est parrain avec la qualité de « organiste de Marmoutier », ainsi qu'en 1583.

A l'époque où, comme nous l'avons vu, François Basile tenait l'orgue de Saint-Martin, c'est Lucien Pohier qui remplissait la fonction « d'organiste de Marmoutier », et fut parrain à Saint-Pierre-le-Puellier en février 1569. Plus tard, en 1594, le rôle de parrain est exercé par Etienne Brunet et par René Deshayes, « maîtres joueurs d'instruments » ; et, en 1595, par Etienne Cruchet, qui reçoit la même qualité.

XVII^e SIÈCLE.

ARCHITECTES.

René Chéron. — Il appartenait à la religion réformée et était le collaborateur et le beau-frère du célèbre sculpteur Charpentier. Nous lisons dans les actes de la réforme conservés aux archives municipales : « Le 14^e jour de novembre 1668 fut baptisé Jehan fils de René Chéron, m^r architecte et sculpteur, et de Françoise Charpentier, qui a eu pour parrain Jehan Leduc, horloger à Saint-Saturnin, et pour marraine Françoise Dubœuf, femme d'Anthoine Charpentier, de cette paroisse ».

Nous inclinons à voir quelque parenté entre cet artiste et Henri Chéron, également protestant, originaire de Meaux et qui exerça la profession de peintre. La célébrité vint à deux enfants de ce dernier, Louis et Elisabeth. Louis, peintre, né à Paris en 1660 et mort à Londres en 1713, est mentionné dans l'histoire des peintres par d'Argenville, où l'on voit son portrait. Eli-

sabeth-Sophie, née à Paris en 1648, épousa Jacques Hay, composa diverses poésies, dont une paraphrase des Psaumes, et mourut dans la capitale le 3 septembre 1711. Elle fut renommée pour les portraits qu'elle peignit ; on possède son portrait peint et gravé par elle-même (in-8, 1693). Outre celui qui est dans d'Argenville, le portrait d'Elisabeth a encore été gravé par Sauterre, par Desrochers et par Chereau, in-fol., d'après son portrait peint par elle-même (1).

Daniel Massés, aussi protestant. — De sa femme Etienne Couurier, il eut Samuel, baptisé le 8 mai 1672. Voici son acte de sépulture : « Le 27^e d'aoust 1675 a été enterré le sieur Daniel Massés architecte et grand voyeur en Touraine, âgé de soixante-dix-sept ans. Et ont assisté à son enterrement le s^r Samuel Massés, Jacques Manier et Jean Ridollet ses neveux ».

Pierre Petit, « c^r du roy et intendant des fortifications de France » a pour femme Marie Dupuy (1643). La sépulture de Catherine, âgée de 6 ans, fille de « M. Petit, architecte et ingénieur du roy », eut lieu à Saint-Hilaire, le 17 sept. 1647. (*Reg. de Saint-Hilaire*).

François Paumier. — On voit parrain à Saint-Saturnin, le 30 janvier 1684, le sieur François Paumier, « m^e entrepreneur et architecte de Touraine ».

Pierre Boynet. — De sa femme Jeanne Baudoin, Pierre Boynet, « architecte », eut un fils Jacob, qui fut ouvrier en soie, et une fille Jeanne, tous deux mariés en 1681.

Pierre Brosseau, « m^e masson et architecte en Touraine, marié à Marie Chauveau, paroisse Saint-Hilaire, a une fille Jeanne, baptisée le 11 janvier 1673 avec Antoine Jacquet, « m^e entrepreneur d'ouvrages », pour parrain ; le 9 juillet 1674, il fait baptiser un fils, nommé Hilaire.

(1) P. Lelong, *Biblioth. historique*, etc. Paris, 1765, t. IV.

SCULPTEURS.

René Chéron, dont il a été question plus haut comme architecte. — En qualité de sculpteur, il passa avec l'abbé d'Effiat, seigneur de Véretz, plusieurs marchés que nous avons découverts dans l'étude de M. Guillonneau, notaire à Saint-Avertin, et que nous avons publiés ailleurs.

Pierre de Saint-Jouin. Dans des actes relatifs à la paroisse de Sainte-Radegonde, on mentionne pour le Vendredi saint, en 1627 « les figures du Crucifix, de Notre-Dame et de saint Jean, faictes et peintes par le sculpteur et painctre Pierre Vaughelmod ». En 1671, le s^r Vaughelmod, « sculpteur », passa un marché avec Jeuffrion, curé de Saint-Etienne, pour faire « les statues du Sauveur, de saint Laurent et de saint Etienne, en pierre de liais de la hauteur de 5 pieds, polies d'or bruni et de carnation, moyennant 200 livres » (*Archives d'Indre-et-Loire*, G. 216).

Jean Quelin. — Le 25 septembre 1673, à Saint-Hilaire, est marraine Suzanne Letard, femme de Jean Quelin « sculteur, paroisse de Saint-Saturnin » (*Reg. de Saint-Hilaire*).

Honorat Augustin. — Le 20 juin 1677, dans l'église de Véretz, la fille du gouverneur du château a pour marraine « Marguerite Bigot, femme de Honorat Augustin, sculteur, maistre d'hostel de Monseigneur l'archevêque de Tours (*Registres de Véretz*).

Le 8 janvier 1624, le s^r Lesueur, sculpteur, demeurant à Paris, « a écrit qu'il a fait quelques modèles différents des ornements et enrichissements qu'il aurait été cy-devant advisé de faire en l'honneur de Mgr le maréchal de Souvré, commandant pour le roy en cette ville, sur la porte Henry : lesquels il est prié d'apporter en cette ville et d'en traiter avec ce corps pourvu qu'il soit assuré des frais de son voyage. »

Après délibération, on décide de voir le maréchal de

*

Souvré et de savoir de lui s'il désire qu'on fasse venir le d. Lesueur ou s'il suffira de lui mander d'envoyer les modèles (*Reg. des délib.*, t. XXXIV).

PEINTRES.

Girard Soudan. — A Sainte-Radegonde, le 15 mai 1630, on assiste à la sépulture de Girard Soudan, « painctre, mort catholique », expression qui paraît indiquer qu'il appartenait précédemment au protestantisme.

Abraham Chaillou, « painctre », a pour femme Catherine Coisneau, dont un fils Jean, baptisé le 6 nov. 1661 (*Reg. des protestants*).

Rolland Robinet, « peintre », marié Catherine Barron, habite sur la paroisse de Saint-Hilaire. Le 17 juin 1669, Robinet, « absent de cette ville, » fait baptiser un fils Jean, âgé de dix mois, en présence de Pierre Robinet, m^e menuisier, aïeul de l'enfant. Le 1^{er} avril 1673, ils font baptiser un fils, nommé Nicolas (*Registres de Saint-Hilaire*).

Jean Lesage, « vivant m^e peintre », a un fils Gilles, qui, le 18 septembre 1641, reçoit l'autorisation d'épouser, à Saint-Saturnin, Anne Breton (*ibid.*).

Thomas Perdreau, « peintre », est décédé le 9 mai 1647 (*ibid.*).

ORFÈVRES.

Guillaume Gay, m^e orfèvre, p^{re} Saint-Vincent (1605); Michel de la Court, m^d orfèvre (1631); Charles Besnard, m^d orfèvre (1632); Norieux, orfèvre (1660); Jean de la Court, m^e orfèvre (1660); David Renou, orf. (1665); Jacques Chesnon, m^d orf. (1670); Aaron Renou, m^d orfèv. (1671) (*Registres protestants*).

Picart, orfèvre, vend à l'église de Saint-Etienne un bénitier et son goupillon, et deux chandeliers, pesant 16 marcs, 5 onces et demie, pour 417 l. 3. s. en 1627.

ARMURIER.

Jean Robert, m^e arm., 1661.

HORLOGERS.

David Leroy, « m^e orloger », parrain le 4 sept. 1631. Feu Dudaict, « m^d orloger » (1632) ; s^r Jacob, « m^e orlogeur » (1658) ; ailleurs, Michel Jacob, « m^e orloger » (1670).

BRODEURS.

Abraham Godard l'aîné, « m^e brodeur du roy », 1632 (*Reg. Saint-Hilaire*).

Paul Raymonneau, m^e brod. décédé en 1678.

MENUISIERS, ÉBÉNISTES.

Frère Pierre Gauguin, natif de Chartres, âgé de 22 ans, qui a fait profession dans le couvent de Plessis le 21 oct. 1628, était habile tourneur ; il a fait le châsse d'ébène qui renferme la nate de saint François, et la balustrade qui clôt la chapelle de Saint-Jean. On dit aussi qu'il a fait la table de communion du couvent de Blois. Il est mort à Nantes le 21 juillet 1649 (*Inventaire des Minimes*, p. 43).

S^r *Erick Brande*, « ébéniste, natif de Hanovre, pays de Brunswick, âgé de 85 ans », meurt le 27 déc. 1681 (*Regist. protestants*).

MUSICIENS.

Jean Pottier, m^e joueur d'instrumens (1688) ; Jean Tasse, m^e joueur d'instrumens (1688) (*Reg. Saint-Hilaire*).

Morlet Antoine, facteur d'orgue, passe en 1661 un marché avec la fabrique de Saint-Saturnin, pour un orgue, moyennant la somme de 3900 l. ; la réception de l'ouvrage eut lieu en 1666 (*Arch. d'Ind.-et-L. G.* 1024).

Mathieu Loiseau, organiste de Saint-Martin, est témoin à un mariage à Sainte-Radegonde en 1652.

XVIII^e SIÈCLE.

ARCHITECTES.

« *M. Barré*, architecte, reçoit chez lui des élèves en pension et par mois : il est expert pour les bâtimens et demeure Grande rue, au coin du carroy de Beaune. » (*Almanach de Touraine*, 1762).

Drouet, ingénieur-architecte du duc d'Aiguillon (*Arch. d'Indre-et-Loire*, titres de Véréty).

SCULPTEUR.

S^r Gaudet, sculpteur, p^{re} Saint-Etienne, 1746 (*Arch. d'I.-et-L.*, G. 1020).

MUSICIEN.

S^r Petay, organiste de Saint-Etienne, 1766 (*Arch. d'I.-et-L.*, G. 1020).

L. BOSSEBEUF.

LES CIMETIÈRES DES PROTESTANTS A TOURS

Avant le décret du 23 prairial an XII, les inhumations se faisaient dans les églises, ou autour de ces monumens ; le terrain était béni, et les défunts excommuniés, ou ayant appartenu à un autre culte que le culte catholique, ne pouvaient y être admis.

Pour mettre un terme aux difficultés qui s'élevaient journellement à l'occasion des funérailles des non catholiques, un édit du mois de novembre 1787 prescrivit aux prévôts, maires, échevins, capitouls, syndics et autres administrateurs des villes, bourgs et villages, « de destiner dans chacun des dits lieux un terrain convenable et décent pour l'inhumation de ceux auxquels la sépulture ecclésiastique ne devra être accordée » (Art. 17).

A la suite de la notification qui lui fut faite de cet édit, le corps municipal de la ville de Tours écrivit le 23 mai 1788 au contrôleur général la lettre suivante :

« Monsieur, nous avons reçu la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire le 18 de ce mois ; le corps municipal a fait clore dès il y a plusieurs années un terrain convenablement situé hors de l'enceinte de la ville, et cependant à portée, derrière le bastion, appelé le Genève, pour l'inhumation des officiers et soldats du régiment de Salis, grisons non catholiques (1). Ce lieu est décent et commode, à l'abri de toutes insultes, et se trouve à ce moyen destiné à l'inhumation des non catholiques.

« Il est d'ailleurs suffisamment grand, vu le petit nombre de ceux qui sont dans le cas d'y être inhumés ; le fonds appartient à la ville ; la clôture a été faite à ses frais, et depuis le départ du régiment de Salis, la clef a été remise au concierge de l'Hôtel de Ville qui la rendra à ceux que l'Administration préposera aux inhumations (2). »

Ce bastion faisait partie de la ligne de fortification dont l'exécution a été prescrite par lettres patentes données en 1520 et en 1591, et qui fut terminée seulement sous Louis XIV, d'après les plans du maréchal de Souvré et du marquis de Courtanvaux, gouverneur de la province. Il fut construit sur l'emplacement qu'occupait alors le cimetière des protestants, auquel on arrivait par les rues du Petit-Genève et du Patouilleau, actuel-

(1) Rodolphe-Antoine-Hubert, baron de Salis, né dans le canton des Grisons en 1732, servit la France pendant plusieurs années, devint maréchal de camp en 1750 et fut fait grand-croix du Mérite militaire. Appelé à Naples, il y organisa l'armée en 1790 et revint en Suisse. En 1799, il leva un régiment à la solde de l'Angleterre, et prit part à plusieurs campagnes contre la France. Il mourut en 1807.

(2) Archives municipales, carton DD-25.

lement rues Charles-Boutard et Léon-Boyer (1). Il a été détruit. C'est probablement à cette époque que le cimetière dont il s'agit fut reporté en dehors des fortifications, à l'endroit indiqué par la lettre qu'on vient de lire, et qui se trouve compris entre les rues de la Lanterne, des Oiseaux et de l'Hospitalité.

Le premier cimetière est indiqué sur le plan qui accompagne l'histoire de la ville de Tours par M. le Dr Giraudet ; il fut le théâtre de la bagarre survenue en 1626 entre les catholiques et les protestants, et dont le récit se trouve dans cet ouvrage (2).

La Convention nationale ayant déclaré, le 12 frimaire an II, qu'aucune loi n'autorisait à refuser la sépulture dans les cimetières publics aux citoyens décédés, quelles que fussent leurs opinions religieuses, les non catholiques purent dès lors être inhumés dans les cimetières communaux ; toutefois, le décret du 23 prairial an XII prescrivit (art. 15), pour le cas où il n'existerait qu'un seul cimetière, de le partager par des murs, haies ou fossés, en autant de parties qu'il y aurait de cultes différents.

Cet article a été abrogé par la loi du 14 novembre 1881, aux termes de laquelle les cimetières sont ouverts à tous, sans distinction de cultes.

Il existait à Tours, avant l'année 1856, deux cimetières communaux situés, l'un à l'est derrière le petit séminaire, le long de la rue Saint-Jean-des-Coups, l'autre à l'ouest, à l'angle de la rue de la Bourde et Léon-Boyer ; une bande de terrain longeant la rue Saint-Jean-des-Coups, dans le premier de ces cimetières et la partie située au sud du second, étaient affectés à l'inhumation des protestants (3).

(1) La rue Léon-Boyer s'appelait précédemment rue des Acacias.

(2) T. II, p. 120.

(3) *Atlas cadastral*. Archives départementales. Ville de Tours. Administration communale, 1814-1825.

La propriété de la Salle, située au-dessus de Saint-Symphorien, ayant été acquise pour l'établissement des cimetières de la ville de Tours, le préfet d'Indre-et-Loire interdit, par arrêté du 12 août 1856, toute inhumation dans les anciens cimetières, qui furent supprimés, et dont les tombes furent enlevées.

Le square Mirabeau et une école communale occupent actuellement la place du cimetière de l'Est ; sur celui de l'Ouest on a construit des habitations et tracé des jardins.

DE CLÉRAMBAULT.

DÉCOUVERTES DE MONNAIES A LUYNES

Dans un champ situé au bord de la route de Luynes à Pernay, près du lieu dit *Cimetière-d-Nicot*, commune de Luynes, un cultivateur nommé Richer trouvait, enveloppées dans un morceau d'étoffe qui tomba aussitôt en poussière, cinq pièces d'argent. En voici la description, bien qu'elles ne soient pas très rares, mais afin d'en conserver un souvenir précis.

1^{re} *Douzain de Charles VII (1422-1461)*. — + KAROLVS * FRANCORVM * REX. Légende entre grenetis. — Écu de France dans un trilobe. — *Rev* : ✕ SIT * NOMEN * DNI * BENEDICTVM. Légende entre grenetis. — Croix pattée dans un double quadrilobe, cantonnée de 2 fleurs de lis et de 2 couronnes. — 16^e lettre pointée (*Tournai*). — Argent. Diam. 28^{mm}.

2^e *Douzain de François I^{er} (1515-1547)*. — + FRA... CORVM REX * Légende entre grénétis. — Ecu de France dans un double trilobe surmonté d'une petite couronne royale. A la pointe de l'écu la lettre F (*Angers*). — *Rev*. SIT..... B.... VM. Légende entre grénétis :

Croix pattée cantonnée de deux fleurs de lis et de deux couronnes dans un double quadrilobe. Au pied de la croix la lettre F. — Argent. Diam. 30^{mm}.

3° *Deux douzains aux croissants de Henri II (1547-1559)*
+ HENRICVS. D. G. FRANCORVM. REX. — Ecu de France surmonté de la couronne royale et accosté de deux croissants montants et couronnés; sous la pointe de l'écu la lettre K (*Bordeaux*). — *Rev*: SIT. NOMEN. D. BENEDICTVM. 1550 (la seconde porte 1551). —
— Croix, dont chaque branche est composée de deux croissants entrelacés et est terminée par une fleur de lis, cantonnée de deux H et deux couronnes, le milieu étant évidé avec un point au centre. Croissant sous la date. Grénétis extérieur à la légende. — Argent. Diam. 29 et 28^{mm}. Poinçon de M^e Béchat.

4° *Douzain aux H. de Henri II. (1574-1589)*. — ✕ HENRICVS. D. G. FRAN. ET. POL. REX. Ecu de France couronné accosté à droite et à gauche de la lettre H. Grénétis extérieur à la légende. — *Rev*: SIT. NOMEN... Croix pattée cantonnée de quatre couronnes. Grénétis extérieur. — Argent. Diam. 24^{mm}.

Voici donc cinq pièces qui nous offrent les types monétaires de quatre douzains compris entre les dates extrêmes de 1422 à 1589, trouvées réunies et sans doute cachées en terre à l'époque des guerres de Religion. Elles portent les marques non de notre atelier local, comme on pourrait le croire, mais d'ateliers fort éloignés les uns des autres, Tournai, Angers, Bordeaux. Telles sont les quelques observations que nous a suggérées cette petite trouvaille.

COMTE CHARLES DE BEAUMONT.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE

Séance du 25 juin 1902

Présidence de M. FAYE, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Ouvrages parus. — *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques* (1901, 3^e livraison) contenant un article de M. Bobeau, notre confrère, sur les fouilles effectuées à l'église de Saint-Laurent près Langeais. — *Mémoires et documents de la Société des antiquaires de France*. — *Bulletin de la Société des amis des sciences et arts de Rochechouart* (t. XI, n^o VI). — *Revue historique* (mai-juin 1902). — *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand* (10 janvier, n^o 5). — *Les établissements gallo-romains de Martres-Tolosanes*, par M. Joulin. — *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques des Sociétés savantes de la France*, par M. de Lasteyrie. — *Mémoires de la Société des antiquaires de Cambridge*. — *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (t. IV, 1901). — *Bulletin de la Société dunoise* (oct. 1901, n^o 128). — *Bulletin de la Société archéologique de Touraine* (t. XIII, 1^{er} trim. 1902).

Dons. — Tirage à part du discours prononcé par notre collègue, M. Grandin et présentant l'histoire de l'hôpital de la Charité de Tours. — *La Maison de la Reine Bérengère au Mans*, par M. R. Triger, ouvrage plein d'intérêt et orné d'excellents dessins et photographies. — *Le Plateau de Bossée*, par M. Jacques Rougé — MM. Mélin et Billet offrent la Notice de M. l'abbé Bossebœuf sur le *château du Ricau*.

Correspondance. — Lettre d'excuses de notre bibliothécaire M. Berthiault, qu'une indisposition sérieuse tient éloigné de nos séances depuis près de deux mois. — Lettre de M. Guérin, président de l'Association amicale des anciens élèves du Lycée de Tours, qui demande notre concours en vue du monument à élever

dans la cour de cet établissement à la mémoire des anciens élèves tués à l'ennemi. — Lettre analogue de la Préfecture motivée par les désastres de la Martinique. — La Société n'a malheureusement qu'un budget très modeste lui permettant bien juste de faire face aux dépenses qu'exigent ses publications; elle se voit donc dans l'impossibilité d'accueillir favorablement ces deux demandes.

Délivrance du legs Meunier. — *M. le Président* rend compte des négociations suivies avec M. Magne, inspecteur général des monuments historiques, relativement à l'acceptation du legs Meunier et donne lecture d'une lettre de M. Magne, en date du 18 juin dernier, constatant l'accord intervenu à cette date entre M. Magne, M. Bruneau, architecte des monuments historiques, M. Hardion et le Président de la Société. La Société prend la délibération suivante :

La Société archéologique, connaissance prise du devis dressé par M. Bruneau, architecte des monuments historiques et des plans établis par ce dernier, en vue de l'emploi des fonds du legs Meunier affectés à la restauration de l'Eglise de Beaulieu :

Autorise M. le Président à accepter définitivement au mieux des intérêts de la Société le legs Meunier aux conditions apposées dans la délibération du 30 octobre 1901 sous les modifications ci-après :

Les différents chapitres du devis comprendront :

1° Réparation du déambulatoire du XII ^e siècle comprenant acquisition d'un terrain pour isoler le déambulatoire et tous travaux de clôture et d'assainissement, la consolidation des parties du XII ^e siècle ainsi que la restauration de l'abside du XV ^e siècle, évalués.	27.413 02
2° Etablissement d'un portail et d'une façade évalués.	35.979 39
3° Réparations intérieures de l'église du XV ^e siècle.	2.475 »
4° Réparation du clocher et du mur de la nef du XV ^e siècle.	5.787 15
Ensemble (imprévu compris)	71.654 56
Honoraires de l'architecte et de l'inspecteur.	5.374 09
Somme réservée pour la publication par la Société archéologique d'une notice historique	2.000 »
Total	79.028 65

M. Hardion sera désigné par la Commission des monuments

historiques comme inspecteur à titre exceptionnel des travaux à exécuter à l'église de Beaulieu.

M. L. de Grandmaison a relevé près du cimetière de Restigné l'inscription suivante au haut d'une fenêtre de la maison appelée la Huetterie. L'existence de cette inscription lui avait été obligeamment signalée par M. Morais, instituteur de la commune.

MOY LAHVETTERYE
IAY ESTE FAICT FAIRE
ENLANNEE 1673 PAR
M^r THOMAS FOVCHER

L'inscription est en capitales sur 4 lignes, les lettres H E du mot Foucher sont liées ensemble de sorte que le second jambage de l'H forme le jambage de l'E.

Les mots sont séparés les uns des autres sauf *Lahuetterye*, *iay* et *enlannée*. On trouvera des renseignements sur Thomas Foucher, sieur de la Huetterie et sur sa famille, dans le volume de l'*Inventaire sommaire des archives d'Indre-et-Loire* que notre confrère imprime actuellement (tome I^{er} de la série E supplément).

M. L. de Grandmaison communique ensuite à la Société une étude sur l'*Arc de triomphe* élevé à Tours en l'honneur de Louis XIV (1688-1693), travail lu à Paris aux Réunions des Sociétés des Beaux-Arts. Si les plans du monument ont été probablement donnés par Mansard, les sculptures étaient l'œuvre d'un artiste local Jean I^{er} Roussel, époux de Marie Rideau, sur la famille duquel les registres de l'état civil fournissent de nombreux renseignements inconnus jusqu'à présent. Une statue pédestre du roi, dont le modèle était dû à Girardon, devait couronner le monument ; elle ne paraît pas avoir jamais été fondue, et vraisemblablement Chalmel s'est trompé en disant qu'elle fut envoyée à Rennes (*Histoire de Touraine*, t. II, p. 483). L'adjudicataire de ce travail fut Martin Hautequin ; Jean Berthé, maître maçon à Luynse, l'acheva, et nous en connaissons les dimensions : quatre colonnes corinthiennes en supportaient la partie supérieure, la dépense atteignit 47,000 livres, Notre collègue fait passer une vue de cet édifice, dont il existe deux dessins. En 1774, lors des travaux du pont, il fallut démolir l'arc de triomphe dont les matériaux, au dire de Chalmel, auraient été employés pour le portail actuel de l'Archevêché, assertion fort douteuse.

M. l'abbé L. Bossebœuf présente un *portrait gravé de Mgr Victor Le Bouthilier*, archevêque de Tours à l'âge d'environ

quarante ans. Le prélat avait pour neveu le célèbre abbé de Rancé, homme dont l'instruction avait été poussée à fond dans toutes les branches. Le portrait est soutenu par les Muses et accompagné de devises grecques. Notre collègue ne serait pas éloigné d'attribuer la dédicace grecque au talent du neveu.

M. Bossebœuf parle ensuite de *Mazarin* et des *peintures du Château de Vêretz*.

M. Faye, accompagné de plusieurs des nôtres, a reçu nos collègues de Bruxelles dont le voyage à Tours avait été annoncé. Malgré un délai assez court, ces Messieurs ont pu, à leur retour de Loches, voir les détails les plus intéressants, de notre ville. Leur voyage, très bien combiné pour une huitaine, comprenait Orléans, Blois et les environs, Chaumont, Amboise, Tours et le pays environnant. Nous avons été invités à nous rendre à Bruxelles, et M. Faye, en raison du prix peu élevé de cette excursion, pense que ce voyage mérite d'être étudié à tous égards pour l'année prochaine.

La séance est levée à 9 h. un quart.

Le Secrétaire général,

DE LÉPINAIST.

Séance du 30 juillet 1902

Présidence de M. LOUIS BOSSEBŒUF

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. A. Gabeau, offre à la Société, au nom de M. Benoît, architecte à Amboise, l'empreinte d'un sceau portant pour légende : *S (igillum) f (ra) tris Joh (ann)is abb (at) is de Fonta(n)is albis*.

L'abbé, debout, tient une crosse de la main droite, un livre de la gauche, dans une architecture flamboyante qui fait penser à la seconde moitié du xv^e siècle; au-dessous, les armes de l'abbaye de *Fontaines-les-Blanches*, timbrées d'une crosse. Ce Jean est, probablement, *Jean Chaillou*, abbé, de 1427 à 1445, époque de sa mort; à moins qu'il ne s'agisse de *Jean Clocq*, élu en 1504 et mort en 1517. Dans ce cas, il faudrait placer le sceau, exempt de toute trace de Renaissance, dès le commencement de

son abbazia, mais il faut sans doute l'attribuer plus probablement à Jean Chaillou.

M. le Comte Charles de Beaumont fait remarquer que le sceau de frère Jehan, abbé de Fontaines les-Blanches, a été décrit, sans être reproduit dans l'ouvrage de J. Charvet : *Description des collections de Sceaux, Matrices, de M. E. Dongé*, page 29.

M. le C^e Charles de Beaumont offre à la Société, de la part de notre collègue *M. le C^e Adrien Lecoindre*, une grande médaille en bronze de *M. Ernoul*. *E. Ernoul* était presque un Tourangeau puisqu'il naquit à Loudun le 5 août 1829; ministre de la justice, il mourut le 25 mai 1873.

Correspondance. — Lettre de *M. Faye*, exprimant le regret qu'un impérieux devoir de famille l'empêche d'assister à la séance. Lettre de *M. Briand*, qui s'excuse de ne pouvoir donner aujourd'hui communication du compte rendu du Congrès de Troyes, où il fut délégué. — *M. Barth*, relieur, informe la Société que la façade de la maison qu'il habite rue Raguenaud (ancien hôtel de la Vallière) doit être réparée ces jours-ci et invite la Société à désigner une commission qui pourrait éclairer de ses conseils *Madame Hulé*, propriétaire, dans la réparation de son immeuble.

Communications. — *M. Boulay de la Meurthe*, à propos du dernier *Bulletin*, où se trouvent deux notes relatives à la carte de Touraine par Bouguereau, fait observer que la date de 1591, donnée par le D^r Giraudet (*Artistes tourangeaux*, p. 37) ne concorde pas avec celle inscrite dans le cartouche de la carte. La date de 1591 est erronée; c'est le mercredi 1^{er} avril 1592 que la carte a été présentée par son auteur au corps de la ville de Tours.

Le même membre expose ce qui s'est passé en 1589 au château d'Amboise, lorsque le nouveau capitaine, le s^r Du Gast, tenta de vendre à la Ligue les prisonniers d'Etat retenus après l'assassinat du duc de Guise. Il montre que du Gast a été pendant plusieurs jours de connivence avec le sieur de Laugnac, qui s'était fait attribuer le gouvernement de Touraine, sans du reste avoir pu exercer cette charge, et que c'est une querelle élevée entre eux qui a fait avorter cette intrigue. Le s^r de Laugnac, de même que Lafin, doit être ajouté à la liste des gouverneurs de Touraine.

M. Boutineau donne lecture de l'acte de vente de l'église de *Saint-Pierre-le-Puellier*. Cette transaction eut lieu le 17 décembre 1791, et le document apporté par *M. Boutineau* contient une description du monument. A noter aussi la mention d'un vitrail de la chapelle de la Vierge, attribué à Pinaigrier.

M. l'abbé Paul Fay fait l'historique d'un collège qui existait

à Luynes à la fin du xvi^e siècle et ne disparut qu'à la Révolution. C'est dans les registres paroissiaux de l'église *Sainte-Genetière* et dans celui de l'*Hospice de Luynes* qu'il a trouvé les documents qui lui ont permis de reconstituer l'histoire de ce collège.

M. *Paul Vitry* entretient la Société de quelques travaux récents sur l'école de peinture française de la fin xv^e siècle et du commencement du xvi^e et particulièrement sur l'école tourangelles. Il présente notamment les photographies d'un certain nombre de miniatures étudiées récemment par M. Emile Mâle, dans la « *Gazette des Beaux-Arts* » et attribuées par lui à Jean Bourdichon. Ces miniatures, très analogues à celles des célèbres *Heures d'Anne de Bretagne*, sont tirées de trois manuscrits de la Bibliothèque nationale, dans un *Missel* dit *Missel de Tours*, qui a appartenu à l'évêque Martin de Beaune, mais a dû être exécuté pour un abbé de Beaulieu de la famille des Fumée, et un livre d'heures dit *Livres d'heures de Charles VIII*, qui a certainement été exécuté à Tours avant 1498.

M. *Grimaud* complète les renseignements indiqués dans le tome XLI des *Mémoires* de la Société archéologique, page 89, où il est dit qu'en 1790 il y avait dans la collégiale Saint-Mexme de Chinon « 20 morceaux de tapisserie tendus autour du chœur ».

Ces tapisseries se trouvaient trois ans après en mauvais état, comme nous l'apprend le document ci-après. Voici à ce sujet l'extrait d'une lettre de la municipalité chinonaise au district de ladite ville ; dans cette lettre, datée du 13 janvier 1793, on lit : « Il y a des tapisseries à Saint-Mexme qui pourrissent, qui seraient bonnes en retour de celles superbes que nous leur avons données, qui représentaient la résurrection et la naissance de Jésus-Christ. Les demander ; elles sont pareilles au grand morceau qui fait face dans le cabinet ». (*Archives municipales de Chinon* ; D. 5).

On ignore ce que ces tapisseries sont devenues au cours de la Révolution.

Notre collègue signale un *cadran solaire* placé sur la façade de l'église d'*Anché* et portant la date de 1776.

M. *Grimaud* appelle l'attention de la Société sur le projet d'installation d'une poudrière au château de Chinon ; projet qui, s'il est mis à exécution, obligera à interdire au public l'entrée de la tour choisie par l'administration, et une des plus curieuses à visiter, puisqu'elle fut celle jadis habitée par Jeanne d'Arc en 1429.

L'étude de la question et du vœu susceptible d'être adressé à ce sujet à l'autorité compétente, est renvoyé, sur la proposition de M. le Président, à l'examen du bureau.

M. A. Gabeau communique quelques documents qu'il a extraits des archives municipales d'Amboise. Une lettre du 10 mai 1792 et une délibération indiquent qu'à Clos-Lucé des gardes nationaux du bataillon de la Vendée avaient commis des dégradations dans la chapelle et mutilé les armoiries du seigneur, M. d'Amboise. Une ordonnance municipale du 13 octobre 1793, appliquant la loi du 29 septembre précédent, fixe la taxation des salaires, gages, travaux de main-d'œuvre et journées, en ce qui regarde la commune d'Amboise. Le 21 brumaire an II, les membres du conseil, assistés de la gendarmerie, de la garde-nationale, des administrateurs et autres fonctionnaires ou membres de comités, sur la place de la République, firent « procéder au brûlement des titres féodaux déposés à la maison commune, des drapeaux de la ci-devant bourgeoisie, du drapeau rouge, des brevets de croix de Saint-Louis ». On fit un bûcher avec ces titres et aussi avec « les lettres de prêtrise de Foucher, les lettres de bachelier, de licencié, matricule d'avocat, provisions d'échevins, de juges du ci-devant duché, juges au tribunal, et un traité des fiefs apporté par le procureur de la commune ». Après un « discours analogue à la cérémonie », le maire mit le feu au bûcher, et les assistants dansèrent autour une ronde « en chantant des couplets civiques ». Le 4 nivôse, an II, en présence du général Descloseaux, venu pour s'assurer du civisme des habitants, on se rend au temple de la Raison où, le général ayant harangué la foule, « on brisa les images et les statues rassemblées par le ci-devant fanatisme et les superstitions ».

M. Arthur Viot signale le mauvais état d'une des *tours* du mur d'enceinte de l'ancienne abbaye de Marmoutier. Cette enceinte, qui est du xv^e siècle, a son intérêt archéologique et mériterait d'être conservée. La *tour* en question étant frappée d'alignement, il appartiendrait donc à la Société de faire quelques démarches et d'aider les Dames du Sacré-Cœur, propriétaires, à obtenir l'autorisation de la restaurer.

M. le Président promet de saisir le bureau de la question et de désigner un membre pour faire, au nom de la Société, les démarches nécessaires.

La séance est levée à quatre heures et demie.

Un des Secrétaires adjoints.

PAUL FAY.

EXCURSION

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE AU MANS

(26 mai 1902.)

Dès leur descente du train, les pèlerins de la Société archéologique de Touraine sont reçus par leur président, M. Faye, venu la veille pour les derniers détails d'organisation. A ses côtés sont MM. Triger, président de la Société archéologique du Maine; marquis de Beauchesne, vice-président; de Lorière, secrétaire; Lhermite, archiviste du département; Hucher, conservateur du musée; chanoine Urseau (d'Angers), correspondant du Comité des travaux historiques; Mautouchet; Moreau, président de la Commission historique de la Mayenne; Fleury; docteur Guignard; Hardouin du Parc, etc.

Après les présentations, le groupe se dirige vers l'ancienne église abbatiale de *la Couture* dont le portail attire l'attention. Au tympan (xiii^e siècle) se voit le sujet si connu du pèsement des âmes; plusieurs personnages sont dignes d'attention: saint Louis, sainte Scholastique et, chose très rare, un damné en prières!

Nous admirons avec M. Triger les six tableaux de maîtres qui décorent la nef; ils sont dus, entre autres, à Carrache, à Philippe de Champaigne et à Restout; un regard aussi pour la merveilleuse Vierge de Germain Pilon, joyau de cette église; enfin n'oublions pas

la superbe tapisserie à cariatides dont la bordure est ornée de médaillons. Grâce à notre regretté Palustre, elle figure dans l'album de notre exposition rétrospective de Tours, où elle a été fort appréciée. Est-elle d'origine italienne ?

Au début, la *Couture* n'avait point de voûtes et, pour établir au XII^e siècle celles que nous voyons et qui sont du style Plantagenêt, il fallut renforcer les murs. Ce travail a laissé des traces bien visibles ; des chaînes de pierres en ligne verticale semblent également indiquer la place des anciennes colonnes. — A gauche du chevet, un autel a reçu deux statues en marbre (saint Pierre et saint Paul) qui ont formé un groupe avec la belle Vierge de la nef et, pourtant, ils ne figurent point dans le marché passé pour celle-ci entre Germain Pilon et l'abbé de la Couture. — Un peu plus loin se trouve une belle table dont les sculptures rappellent les ornements de la tapisserie à cariatides. — Enfin un retable de la chapelle des fonts baptismaux porte cette inscription : DEI HOC SACELV. DONO F. R. DE SECOTAIZ P. DE CHATENEYO COSTRVCTV. FVIT ANNO DNI 1533.

La crypte, à deux rangs de colonnes aux chapiteaux barbares, pourrait être antérieure au X^e siècle ; sous l'autel existe la confession (tombeau) de saint Bertrand, fondateur de l'abbaye.

Dans la sacristie, prise sur le cloître, nous admirons un beau Christ d'ivoire, une porte et deux hauts chandeliers en bois aux fines sculptures, et surtout un tissu oriental aux lions affrontés rappelant la célèbre chape de saint Mexme à Chinon. Là aussi est conservée la belle chasuble de saint Bertrand.

Guidés par notre érudit cicerone, M. Triger, les excursionnistes vont tout droit au *Musée municipal* dont, à regret, il faut laisser de côté l'examen approfondi, car le temps est strictement mesuré. Contentons-nous des pièces de choix : La famille de Michel Gérard,

tableau dû au pinceau de L. David ; un beau portrait gravé du cardinal de Fleury ; une momie en parfait état et son cercueil tout orné de personnages ; mais n'oublions pas, surtout, un splendide émail du ^{xii}^e siècle, autrefois serti dans un pilier de la cathédrale et qui représente Geoffroy Plantagenêt. Enfin, avant de quitter ce bâtiment, arrêtons-nous devant un majestueux escalier du ^{xviii}^e siècle que suit une rampe en fer forgé, et dont les petites voûtes tournantes et les larges degrés reçoivent à flots la lumière d'une magnifique baie qui, d'un seul jet, s'élance jusqu'au sommet de l'édifice. — Une rapide descente au milieu des beaux ombrages de la Préfecture nous conduit par un détour devant le chevet de la Couture dont les absidioles produisent le plus bel effet.

Pourtant il se fait tard, et c'est à peine si l'on s'en aperçoit ; grâce à notre aimable guide, les heures ont passé aussi rapides qu'instructives. Achéons le programme de cette matinée charmante en pénétrant avec lui dans la petite église de *la Visitation*, œuvre d'un élève de Soufflot, d'un style correct par conséquent. L'autel est de 1730, une assez jolie balustrade en fer forgé accompagne la haute galerie du pourtour, une porte artistement sculptée ferme ce vaisseau. A deux pas sont les bâtiments de l'ancien monastère devenu le Palais de Justice,

Parlerons-nous du déjeuner qui nous attend au « Grand-Hôtel » et où prennent place vingt-trois convives, hier étrangers les uns aux autres, aujourd'hui heureux de se serrer la main, d'échanger leurs idées, tous grands admirateurs du passé dont l'étude leur a paru pleine de charmes. La connaissance est vite faite, ou plutôt elle se fortifie par les conversations dont nous étions jusqu'ici plus avares, puisque, grâce à M. Triger, notre grand plaisir était d'écouter. Les esprits chagrins, ceux-là n'étaient point de notre compagnie, auraient eu

tort, parodiant une boutade célèbre, de prétendre ici qu'« un repas sans café ne valut jamais rien ». Excellent, au contraire, de déjeuner ; quant au café, surprise aussi délicate que pleine d'à-propos, il nous attendait à la *Maison de la reine Bérengère* !

Téméraire, sans doute, après tant d'érudits et de connaisseurs, qui voudrait décrire ce ravissant logis que n'habita jamais, et pour cause, la femme de Richard Cœur-de-Lion. Mais la légende a persisté, et cette maison de la fin du *xv^e* siècle, demeure de l'échevin Véron, nous montre sa façade en bois toute ornée de sculptures aussi variées qu'élégantes, servant de cadre à une Annonciation et à des personnages qu'un véritable ami des arts s'est empressé de racheter, alors qu'une main vandale les avait fait scier et vendre au loin. Traversant une cour ornée de bustes, de statuettes, de colonnes et de vasques disposés avec goût, les visiteurs sont reçus par le propriétaire, M. Singher, qui à cet immeuble a réuni les maisons voisines, formant de cet ensemble un musée complet destiné à la ville du Mans. Les larges degrés d'un bel escalier à vis nous mènent à sa suite dans d'immenses caves parfaitement éclairées et d'un curieux agencement. C'est là que nous attend le café servi par des « varlets » en pourpoint et en chausses mi-partie jaune rouge et bleu. Le chaperon descend sur leurs épaules, une ceinture fauve à large agrafe enserre leur taille, sur leur manche paraît un écusson brodé, tandis qu'un chapel à la Louis XI ombrage leur visage. N'était notre banal costume de touristes, on se serait cru au temps de l'échevin Véron.

Faut-il rappeler tout ce que ce charmant logis renferme de curiosités ? Non sans doute, et, quand nous aurons dit qu'à tous les étages se pressent tapisseries et broderies, sculptures, vastes sièges à baldaquin, fers et cuirs ouvrés, armes, ivoires et coffres de toute provenance, nous croirons sage de ne pas entrer

dans plus de détails. A noter cependant une remarquable poutre dont la sculpture déroule d'un côté la vie du Christ et, de l'autre, celle de la Vierge.

Au rez-de-chaussée, une vaste salle reçoit les excursionnistes auxquels, en un langage sympathique, M. Triger exprime combien la Société archéologique du Maine est heureuse et flattée de semblable visite.

« Si, comme l'habitant de la Bretagne notre voisin, dit-il, le Manceau, a conservé quelque ténacité, par contre, de l'Anjou et de la Touraine, ses autres voisins, il tient un tempérament moins barbare.

« Vous ne trouverez pas dans notre ville du Mans des édifices aussi élégants ou des objets d'art aussi nombreux qu'en Touraine ; vous y rencontrerez en revanche, des sujets d'étude assez variés et assez importants pour justifier cette appréciation flatteuse de M. de Caumont, qui disait volontiers que la ville du Mans présentait les éléments d'un cours complet d'archéologie.

« Chaque siècle, en effet, a marqué son empreinte sur notre sol :

« L'époque gauloise y a laissé un menhir au sommet de la colline de l'antique *Subdinum* ; l'époque gallo-romaine, une enceinte remarquablement conservée, qui demeure l'un des plus précieux spécimens du genre ; les ^x^e et ^{xii}^e siècles, l'église romane de l'ancienne abbaye du Pré qui a mérité, dans de savantes discussions, les honneurs d'une comparaison avec votre basilique de Saint-Perpet ; certaines parties de l'église de la Couture que vous connaissez déjà, et la belle nef de la cathédrale qu'une habile restauration vient de remettre si heureusement en valeur. Au ^{xiii}^e siècle nous devons l'intéressant portail de la Couture et l'admirable chœur de Saint-Julien, l'un des chefs-d'œuvre les plus parfaits de l'architecture nationale ; au ^{xv}^e, le transept septentrional, d'une légèreté si étonnante ; au ^{xvi}^e, de vieilles

maisons à pans de bois sculptés et plusieurs vieux hôtels en pierre aux silhouettes pittoresques ; le ^{xviii}^e siècle lui-même nous a légué quelques détails intéressants d'architecture dans nos grandes abbayes de la Couture, de Saint-Vincent et de la chapelle de l'ancien couvent de la Visitation.

« En dépit des pertes irréparables que nous ont causées les bouleversements de l'histoire, nous avons aussi à vous présenter quelques objets d'art dignes de votre attention : le fameux émail de Geoffroy Plantagenêt devenu, pour ainsi dire, classique à la suite de ses voyages aux dernières expositions universelles ; les statues tombales et le chanoine à genoux du musée archéologique ; les riches tapisseries de la cathédrale et de la Couture ; la charmante vierge de Germain Pilon, à laquelle vous avez donné une si gracieuse hospitalité à l'exposition rétrospective de Tours, enfin quelques tableaux de maîtres que j'ai eu le plaisir de vous signaler dès ce matin.

« Je me hâte d'ajouter pour l'honneur de notre ville que, d'ici peu, nous aurons à offrir à nos hôtes étrangers une attraction nouvelle dans la crypte de l'église de Saint-Pierre-la-Cour, l'ancienne collégiale des Comtes du Maine, dont la municipalité poursuit en ce moment la restauration pour y transférer ses collections archéologiques, qui vont enfin sortir des caves du Théâtre, où nous allons avoir, aujourd'hui pour la dernière fois, la honte de vous les montrer encore, à la lueur de la lanterne de Diogène. Cette crypte du ^{xiv}^e siècle fera, nous l'espérons, une belle salle de musée archéologique, et laissez-moi vous dire au passage, Messieurs, combien nous serions heureux s'il vous était possible de revenir à son inauguration.

« Mais, si nous gémissions depuis longtemps sur la lamentable installation de nos musées municipaux, il nous était réservé, dans ces dernières années, une bien agréable compensation. Cette compensation, vous le

pressentez déjà, nous la devons à la générosité et au goût éclairé d'un membre d'honneur de notre Société, M. Singher, qui, après avoir restauré cette charmante maison dite de la reine Bérengère, où nous sommes en ce moment réunis, l'a transformée en un musée privé et y a princièrement installé la Société historique et archéologique du Maine.

« La maison dite de la reine Bérengère, en réalité logis d'un de nos premiers échevins du ^{xv}^e siècle, n'est pas seulement devenue, grâce à M. Singher, l'un des édifices les plus populaires et les plus curieux du Mans ; elle est devenue, sous l'égide légendaire de la belle veuve de Richard Cœur-de-Lion, un logis vraiment féerique où les Sociétés savantes sont assurées de trouver une hospitalité désormais proverbiale des rives de la Garonne aux bords de l'Escaut.

« Cette œuvre, d'une individualité si originale, ne serait pas indigne, j'ose le dire, de votre Touraine ; elle fait honneur à notre ville, et elle a été, pour le vieux Mans tout entier, le point de départ d'un fructueux élan dont l'administration municipale elle-même commence à subir l'entraînement.

« Après cette incursion déjà trop longue à travers notre domaine archéologique, je ne pourrais, Messieurs, sans mettre votre patience à une trop rude épreuve, aborder le domaine historique. Qu'il me suffise de constater que, sur ce terrain, de bien chers et de bien grands souvenirs nous unissent.

« Vous ne me pardonneriez pas, entre autres, de ne pas saluer de nos plus respectueux et reconnaissants hommages votre grand apôtre de Touraine, saint Martin, qui a si vaillamment complété l'œuvre de notre premier évêque, saint Julien, en achevant d'arracher au paganisme et de conquérir à la civilisation chrétienne le pays des Cénomans.

« Vous ne me pardonneriez pas davantage de ne pas

rappeler que l'église du Mans a eu l'honneur et la joie de donner à celle de Tours l'un des plus illustres prélats du ^{xii}^e siècle, le grand archevêque Hildebert de Lavardin, et que l'évêque du Mans demeure depuis seize siècles le premier suffragant de la province ecclésiastique de Tours. Dans un autre ordre d'idées, c'est à une famille aujourd'hui tourangelles que le département de la Sarthe doit son premier préfet, le colonel baron Auvray, administrateur d'une habileté et d'une énergie remarquables, qui a si heureusement ramené la paix parmi nous après les troubles de la Révolution.

« Denos jours mêmes, à côté de ces grands souvenirs de l'histoire, il est des noms que je ne puis me dispenser d'évoquer en ce moment à notre commune gratitude, car ils ont contribué à unir plus particulièrement le Maine à la Touraine par la science et l'amitié : le nom de M. l'abbé Bourassé, l'un de vos premiers historiens contemporains dont le splendide ouvrage illustré sur la Touraine a ouvert une voie toute nouvelle pour notre région ; le nom de Léon Palustre, votre très éminent président et notre regretté directeur de la Société française d'archéologie, qui encouragea mes premiers débuts avec tant de bienveillance et qui restera, avec M. de Caumont, l'un des grands maîtres de l'Archéologie française.

« Ces noms, Messieurs, nous sont aussi chers qu'à vous, et c'est de tout cœur que je tiens à leur rendre hommage dans cette réunion.

« Les traditions, Dieu merci, tendent de plus en plus à se perpétuer, et voici qu'à notre grande joie de nouveaux liens viennent resserrer la bien cordiale confraternité de nos deux Sociétés. Votre très distingué président actuel, M. Henri Faye, appartient un peu à notre ville du Mans par des affections de famille dont nous ne saurions trop nous féliciter. Depuis plusieurs années déjà, nous avons trouvé dans vos rangs un collaborateur d'une haute érudition

et un ami dévoué de notre Revue, M. le comte Charles de Beaumont. Depuis longtemps enfin nous savons apprécier à toute leur valeur vos savants travaux : les remarquables publications de M. l'abbé Bossebœuf, de Mgr Chevalier, de M. Delaville-le-Roulx, de MM. de Grandmaison et Faye notamment, occupent une place d'honneur dans nos bibliothèques. A tous égards, la Société archéologique de Touraine est pour nous un guide et un modèle dont les exemples nous sont précieux.

« Permettez-moi donc, en terminant, Messieurs, de vous renouveler nos meilleurs remerciements pour une visite qui nous honore à tant de titres et qui rapproche davantage encore nos deux Sociétés. »

Ces paroles de M. Triger sont soulignées par d'unanimes applaudissements.

En remerciant ses collègues du Mans, et spécialement M. Triger, d'un charmant accueil dont nous sommes l'objet, ainsi que des paroles flatteuses qu'il vient de prononcer, M. Faye ajoute qu'il a saisi avec empressement l'invitation adressée à la Société archéologique de Touraine.

« Ces liens dont on parlait tout à l'heure s'expliquent tout naturellement puisque le Maine et l'Anjou concourent avec la Touraine à former une même Généralité. » L'étude de l'histoire et des monuments de ces provinces est donc bien faite pour intéresser à la fois nos sociétés sœurs, puisqu'elle leur offre tant de points de contact, et il espère que M. Triger et ses collaborateurs voudront encore sceller cette union en acceptant l'invitation qu'il leur adresse de nous rendre à Tours, l'an prochain, la visite que nous venons de faire au Mans. Se tournant vers M. Singher, notre président l'assure de nos sentiments de gratitude pour les attentions exquises dont il nous a entourés. Il y joint ses félicitations pour le goût avec lequel cet ami des belles choses a su orner ce délicieux immeuble dont il a fait un véritable joyau.

« La légende, dit-il, y veut voir la reine Bérangère, mais, si l'archéologie l'a restitué à l'échevin Véron, pour nous il sera toujours le logis Singher. »

Que de choses restent encore à voir pour suivre le programme ! Nous nous dirigeons vers *la Cathédrale*, dont le portail du Sud, rappelant celui de Chartres, est orné de grands personnages que l'on crut longtemps mérovingiens ; mais une inscription a permis d'y reconnaître les rois de Juda. Le petit appareil est bien visible au mur du Nord ; de ce côté, à hauteur du transept, une vieille tour séparée montre encore, au premier étage, les arcatures de la chapelle Saint-Sauveur ; un oratoire analogue subsiste dans la plupart des tours des églises antiques. Celle-ci faisait évidemment partie de la cathédrale ; semblable à la tour méridionale, elle est, comme elle, à égale distance de l'axe du transept.

On retrouve dans le jardin de l'Évêché la muraille romaine avec ses chaînes de briques et ses joints d'égale épaisseur ; elle forme un coude et passe sous le chevet de la cathédrale. Pénétrons dans celle-ci. A droite et à gauche de la nef, les arcs en ogive ont été inscrits dans ceux en plein cintre encore bien apparents et qui reposent sur des colonnes noyées, pour la plupart, dans les piliers actuels. Inutile de rappeler tout l'intérêt des antiques vitraux dont beaucoup, offerts par des corporations, montrent encore les divers artisans, les architectes, les gens d'église et la série des évêques du Mans. Le chœur englobait autrefois le transept, disposition de la plupart des grandes églises aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles ; le chevet comprend un double déambulatoire séparé par de hautes colonnes au tailloir rond, signe d'une influence normande ; un seul représente des animaux. N'ayons garde d'oublier, en passant, les tombeaux si connus de Charles d'Anjou (+ 1472), par Francesco dit Lantana, de Guillaume du Bellay (1543), et de la Reine Bérangère tiré en 1821 de l'abbaye de

l'Épau. Sur le livre que tient cette princesse est une figure placée entre deux lumières.

Touchante attention, une entaille carrée se voit au pilier qui précède le transept, on y déposait, tout ouvert sous un grillage dont les trous des scellements subsistent encore, le missel destiné aux assistants trop pauvres, qui pouvaient suivre ainsi les offices. Une autre entaille du pilier suivant avait reçu le grand émail Plantagenêt du musée.

La sacristie, d'où s'élance vers la voûte une élégante colonne centrale, est lambrissée de vingt-quatre superbes boiseries du xvi^e siècle dues au ciseau d'artistes manceaux; elles proviennent des anciennes stalles. L'un des panneaux représente le prêche des huguenots dont le diable occupe la chaire; un de ses pareils invite un assistant à écouter l'orateur. Dans un autre compartiment est la double couronne de Pologne et de France, ce qui correspond évidemment à l'époque de Henri III.

Un petit plan, gracieusement offert par M. Triger au sortir de la cathédrale, nous montre le Mans en 1780, il sera pour la suite de l'excursion un guide précieux. Le côté sud de la place est occupé par l'ancien logis de Scarron restauré dans le style du xv^e siècle! Voici plusieurs maisons canoniales avec lucarnes de la Renaissance, puis le Grabatoire destiné aux chanoines malades, mais qui n'en reçut jamais; il servit de résidence à Beaumanoir, gouverneur du Maine. Plus à l'ouest, le logis du Pèlerin, au toit orné de choux frisés, sa dénomination n'a pu jusqu'ici être expliquée; puis c'est la maison des Morets, d'où le colonel Auvray, surpris par les Chouans, put s'échapper grâce à son sang-froid et à sa robe de chambre qui le fit prendre pour un bourgeois en bonne fortune. Au nord-est, enfin, une tour bien apparente est à peu près le seul vestige du château. Non loin de la place Saint-Vincent se dresse une autre tour du

xii^e siècle plantée sur une assise romaine dont le grand appareil se voit encore dans la muraille qui suit la pente du coteau.

Visite au *Musée Archéologique*, dont il faudrait pouvoir étudier tous les objets. On signale cependant le dessin d'un jubé placé dans la cathédrale en 1490, deux pierres tombales, dont celle de Jehan Gohier, du commencement du xvi^e siècle, une épée donnée en prix de tir (1614) avec inscription sur la lame, un plan en relief des ruines gallo-romaines d'Alonnes, la statue d'un chanoine de Vendôme, et encore une photographie représentant l'ancienne disposition du terrain au sud de la cathédrale, etc.

Ces collections, actuellement sous le Théâtre, seront bientôt aménagées dans la crypte de l'ancienne église des comtes du Maine, *Saint-Pierre-la-Cour*, dont la partie supérieure sert d'école. Cette crypte fut surélevée au xiv^e siècle et, à cet effet, on greffa sur les piliers du xii^e de nouvelles colonnes d'un plus petit diamètre. Contournant l'église par les degrés d'une ruelle, on reconnaît facilement ce travail de surélévation dont la base est le mur romain coupé de chaînes de briques qui se reliait à celui du chevet de Saint-Julien. Sur la place Saint-Pierre, à quelques pas, existait cet ancien palais des comtes du Maine, devenu plus tard l'Hôtel de Ville ; toute trace en a disparu, c'est une école qui a été bâtie sur l'emplacement. Non loin, l'« hôtel du Louvre », dont l'architecture, chose assez rare, paraît plutôt du xvii^e siècle, bien qu'il ait été construit au xvi^e.

Mais nous voici revenus à la maison de la reine Bérengère, où l'aimable hospitalité de nos amphitryons nous a préparé une délicieuse collation d'autant mieux accueillie que nous avons suivi un programme chargé.

Ainsi restaurés, nous suivons l'infatigable président

Triger toujours sur la brèche, et dont la sûre mémoire nous est un guide si précieux. Voici *les vieilles rues* de la cité, : d'abord la maison dite d'Adam et d'Eve (1525) construite par le docteur Jean de l'Épine. Dans un médaillon sont deux personnages, l'homme élève une boule (et non une pomme), autour d'eux le soleil, la lune et des étoiles. Selon M. Palustre, il faut chercher dans la mythologie l'explication de ce médaillon ; d'élégants pilastres finement sculptés encadrent les fenêtres. Plus loin, de vieux logis en colombage, un bel hôtel du commencement du xvii^e siècle ; en face, une encoignure nous présente, sous un dais, une assez jolie Madeleine du xv^e siècle qu'entoure une grille plus moderne en fer forgé. Un escalier à balustres, de 1628, orné de boiseries sculptées, un vieux puits avec armature se voient au n° 9. Dans la rue de la Poterne reparait l'antique enceinte munie d'une tour. Rue de la porte Sainte-Anne subsiste l'ancien collège Saint-Benoît dont une inscription incomplète accompagne une fenêtre ; au fond du terrain, une tour, dont un côté est gallo-romain et l'autre du moyen âge, fait saillie sur la muraille qui montre avec régularité cinq rangs de pierre en petit appareil alternés avec trois rangs de briques. Enfin apparaît l'église Saint-Benoît en reconstruction.

En face est *le presbytère* dont le jardin, sol d'un antique cellier, est curieusement coupé d'un mur avec arcades et fenêtres du xiii^e siècle. M. le curé montre les intéressants objets qu'il a recueillis sous la vieille enceinte, d'antiques poteries, quelques lampes en terre cuite et un enduit des premiers siècles.

Une descente un peu raide nous amène au *pont Perrin* ou Saint-Jean, du nom des anciens moulins établis à proximité sur la Sarthe. Ce fut longtemps, de ce côté, le seul accès du Mans, et les Vendéens le traversèrent pour y pénétrer en 1793. Longeant le quai que bordent les dépendances du célèbre prieuré de Saint-Victeur,

nous voyons », sur la droite, la vieille ville et son enceinte se dérouler en amphithéâtre jusqu'à la cathédrale qui domine le coteau de sa masse imposante. Les nombreux dessins recueillis soigneusement par M. Triger et le petit plan de 1780 font encore mieux saisir cette curieuse physionomie de la primitive cité.

Enfin de belles absidioles apparaissent sur la gauche, c'est *Notre-Dame-du-Pré*, dont le mur, en petit appareil à l'extérieur, tandis qu'une raison d'économie, sans doute, a fait adopter à l'intérieur le grand appareil, doit dater du *xi*^e siècle. Les arcades de la nef, ogivales à gauche, en plein cintre à droite, soutiennent le triforium dont les colonnettes, remaniées probablement au *xv*^e siècle, quand on a refait les voûtes, sont en porte-à-faux. La crypte semblerait pour le moins du *xi*^e siècle; elle a été scrupuleusement étudiée par notre savant confrère, M. Ratel (t. VIII, pages 308 à 318 du *Bulletin*) à propos du tombeau de saint Julien comparé à celui de saint Martin, et la « confession » en est bien probablement contemporaine de la première abbaye. De cette dernière proviennent un vitrail du *xvi*^e siècle, orné d'un écusson, et, à côté, un tableau dans lequel figurent deux abbesses dont on connaît le nom.

La journée touche à sa fin; le programme si chargé est épuisé déjà et c'est avec regret que nous prenons congé de nos confrères manceaux, dont la compagnie avait tant de charme. Certes, au cours de leurs voyages, beaucoup d'entre nous ont visité le Mans; combien, avant ce jour, auraient eu la prétention de le connaître à fond?

C'est grâce au concours empressé de nos collègues, à la compétence si connue de M. Triger, dont la science est au service d'une parfaite courtoisie et d'une remarquable habileté d'organisation, que la Société de Touraine a parcouru avec un intérêt toujours grandissant l'antique cité. Formons donc un vœu en terminant,

puisque notre invitation a reçu bon accueil, c'est de pouvoir, l'an prochain, laisser à nos hôtes un souvenir aussi agréable que celui de cette charmante excursion.

DE LÉPINAIST.

PIERRE DAMIEN

Pierre Damien Triouleyre, l'artiste modeste et consciencieux, dont notre Compagnie ressent si vivement la perte, était né le 6 février 1824 à Saint-Germain d'Arcé, petit bourg du canton du Lude dans la Sarthe. Il fit toutes ses études au petit séminaire de Précigné. — Son goût prononcé pour les arts mécaniques lui fit bientôt abandonner la vie paisible à laquelle ses parents le destinaient, et, riche d'espérances, bien que pauvre de deniers, il partit tout jeune pour Paris, où, peut-être, croyait-il rencontrer la renommée ou la fortune. — Le dénuement dans lequel il se trouva (ses parents n'étant pas en situation de lui fournir les ressources nécessaires à la vie) le contraignit à chercher dans le travail manuel le pain de chaque jour. Tour à tour mécanicien, menuisier, sculpteur sur bois, ciseleur, tout lui était également bon pour gagner le modeste salaire du travailleur qui ne vit que de privations. A cette rude école, son talent devint plus robuste et se développa d'autant mieux que les débuts avaient été plus pénibles. — La statuaire l'attirait plus particulièrement. Ce fut dans l'atelier de Bonnassieux qu'il acquit les solides qualités qui devaient bien-

tôt le faire distinguer, et lui permirent de sortir du rang trop humble où il demeurait relégué.

En 1872, Damien quittait définitivement Paris, contraint d'abandonner la direction d'une usine de produits céramiques que les événements de la guerre avaient ruinée. Il venait s'installer à Tours d'où il ne devait plus sortir. Tout de suite il s'y fit remarquer par ses qualités de conscience et de haute probité artistiques. Les commandes vinrent promptement à lui, plus spécialement en ce qui concernait l'art religieux. Il participa aux travaux de restauration de la cathédrale et de plusieurs autres églises. On lui doit encore de nombreuses œuvres d'art répandues dans tous les châteaux de Touraine. La pierre, le bronze, le marbre, le bois, lui étaient également familiers, et l'ensemble de son œuvre témoigne d'un labeur infatigable et d'une volonté artistique persistante. — La maladie et la vieillesse ne parvinrent pas à modérer son ardeur au travail, et, lorsque la mort vint le surprendre, le 13 mars dernier, après quelques jours de souffrances elle le trouva debout dans son atelier, au milieu de ses œuvres ébauchées, qui, jusqu'à son dernier moment, devaient disputer à ses filles et à son fils chéri le trésor de ses affections.

Sa fin fut comme sa vie, d'une haute vertu et d'un grand exemple, et notre Société, qui eut si souvent recours à ses conseils et à ses avis artistiques dans le travail de nos comités, doit à sa mémoire le souvenir ému qui s'attache aux utiles ouvriers de sa prospérité.

H. FAYE

LE COMTE JULES-AUGUSTE DE MAROLLES

Le comte Jules-Auguste de Marolles, que la mort vient de nous ravir, descendait d'une des plus anciennes et des plus aristocratiques familles de Touraine qui figure dans l'armorial de notre province depuis l'an 1130. C'est un membre de cette famille, Hugues de Marolles, qui sauva le roi de France, Philippe Auguste, à la bataille de Bouvines, et c'est également à cette famille qu'appartient le célèbre abbé Michel de Marolles, qui fut, au xviii^e siècle, abbé de Baugerais et de Villeloin.

Le père du défunt, Louis-Jean de Marolles, né à Beaulieu-lès-Loches, en 1769, devint lieutenant-colonel au service de la Hollande pendant l'émigration. Il épousa, en 1807, Gertrude-Adrienne Van Polanen, fille de Roger-Girard Van Polanen, président du Conseil des Indes-Néerlandaises. Louis-Jean de Marolles prit part à l'expédition de Java et mourut en 1809 à Batavia en laissant deux fils. L'aîné, devenu général de brigade, devait trouver la mort au siège de Sébastopol. Le plus jeune, né à Batavia, le 26 décembre 1809, fut le capitaine de vaisseau Jules-Auguste de Marolles, notre collègue, décédé le 30 avril 1902.

Restée veuve, Gertrude de Marolles, née van Polanen, s'embarqua pour l'Europe en 1817 avec ses deux fils. Le vaisseau sur lequel elle se trouvait fit naufrage près de la baie d'Algoa au sud de l'Afrique. Dès l'âge de huit ans, Jules-Auguste de Marolles connut donc une des plus rudes épreuves de la carrière qu'il devait embras-

ser plus tard. Les naufragés furent recueillis par une famille de Boers, puis transportés au Cap, d'où ils gagnèrent la Hollande en juin 1818.

Mais Madame de Marolles tenait à ce que ses fils conservassent la nationalité française. Elle vint s'établir à Versailles et se consacra tout entière à leur éducation. Ses espérances ne furent pas déçues. Tandis que l'aîné entrait à Saint-Cyr en 1824, Jules-Auguste, le plus jeune, était reçu en 1825 à l'Ecole navale, alors installée à Angoulême, et en sortait deux ans plus tard avec le grade d'élève de 2^e classe.

Toute la vie du comte de Marolles, pendant quarante ans, ne fut qu'une longue suite de campagnes à la mer et d'expéditions navales. Elève de 1^{re} classe, en juillet 1830, il passa en avril 1831 sur le vaisseau *la Ville-de-Marseille*. Ce navire, qui faisait partie de l'escadre de la Méditerranée, est envoyé devant Lisbonne sous les ordres de l'amiral Ronsin, pour dicter à don Miguel les volontés de la France. Jules-Auguste de Marolles assista ainsi le 11 juillet à la superbe entrée de l'escadre dans le Tage et aux événements qui suivirent. En octobre 1831, il est envoyé sur la *Bonite* faire une campagne au Brésil dans les mers du Sud. Il est nommé enseigne de vaisseau le 1^{er} janvier 1833, et revient en France en juin de la même année. De janvier 1834 à juin 1836, campagne dans le Levant sur le brick *le Ducouédic*. De mai 1837 à septembre 1839, campagne de guerre sur le brick *l'Eclipse* dans le golfe du Mexique. Ce navire participa au pénible blocus de la côte, à plusieurs petits engagements et enfin à la prise de Saint-Jean d'Ulloa, le 27 novembre 1838.

Le 30 septembre 1840, le comte de Marolles était promu lieutenant de vaisseau.

D'octobre 1841 à juin 1845, il fait, comme second de la corvette *l'Embuscade*, une longue campagne dans les mers du Sud ; il participe en 1842 à l'occupation des îles

Marquises par l'amiral du Petit-Thouars ; puis, en 1843 et 1844, à l'établissement du protectorat français sur l'île de Tahiti. Le 15 avril 1845, il est promu chevalier de la Légion d'honneur.

De 1846 à 1848 il fut attaché à l'usine d'Indret pour étudier les machines à vapeur et se familiariser avec les transformations que ce nouveau mode de navigation devait amener dans la marine de guerre. — Ce fut à cette époque (27 octobre 1846), qu'il épousa M^{lle} Rose Pulchérie de Fontenailles et contracta ainsi une alliance avec une des plus anciennes familles de Touraine, alliance qui devait le fixer définitivement dans notre province.

De juin 1849 à juin 1850, il est à bord de la frégate à vapeur *le Cacique*, qui croisa en Algérie et en Italie pendant l'expédition de Rome. En juillet 1851, il commande *le Météore* ; en novembre 1851, l'avis *le Phare*, avec lequel il fait un service actif sur les côtes d'Algérie jusqu'en septembre 1853.

Nommé capitaine de frégate le 8 mars 1854, il commande, de mai à novembre 1854, *le Beaumanoir*, qui croisa dans la mer Blanche et mit le blocus devant Arkhangel. En juillet 1855, il est second du trois-ponts *le Valmy* et arrive en Crimée pour y apprendre la mort glorieuse de son frère, tué le 8 septembre à l'assaut du petit Redan, le jour de la prise de Sébastopol.

Après quelques années d'un repos relatif au port de Toulon, il part en avril 1861 pour une longue campagne en Extrême-Orient. Il y prend le commandement de *la Renommée*, qui prend part à divers engagements en Cochinchine, entre autres à la prise de Bien-Hoa, en décembre 1861. — En janvier 1862, il part pour la Chine et est, en mars, devant Shang-Hai. La révolte des Taï-Pings bat son plein et concentre ses efforts contre Shang-Hai. Notre corps de débarquement se joint aux troupes chinoises et aux Anglais et purge le pays des rebelles qui l'infestent. Le comte de Marolles assiste ainsi

à la reprise de plusieurs villes fortifiées, entre autres à celle de Ne-Kiao, le 17 mai 1862, où l'amiral Protet est tué à quelques pas de lui. Il quitte bientôt le commandement de la *Renommée* pour celui d'un petit aviso pouvant remonter les rivières et continuer sa campagne contre les rebelles. Le 9 septembre il est grièvement blessé de deux balles à Yu-Yao près de Ning-Po. Bientôt rétabli, il reprend le commandement de la corvette le *Monge*, avec laquelle il pousse jusqu'au golfe du Petchili et au Japon, pour ne rentrer en France qu'en octobre 1863.

Nommé capitaine de vaisseau le 15 mai 1863, et officier de la Légion d'honneur le 11 août 1865, le comte de Marolles avait acquis par ces belles campagnes le droit de goûter dans des emplois moins rudes, un repos bien mérité. — Depuis lors il ne reprit plus la mer et servit à terre. C'est ainsi qu'il occupa en 1866 et 1867 la présidence de la Commission d'examen des capitaines au long cours. — En décembre 1869, il était mis à la retraite par limite d'âge.

Ce fut alors qu'il vint se fixer définitivement à Tours où l'attiraient toutes ses relations de famille et toutes ses amitiés. Par sa haute loyauté, par la sûreté de ses affections, par la sincérité de ses convictions, qui en faisaient un homme d'un autre âge, il avait conquis l'estime universelle et l'universelle sympathie. Notre Compagnie, qu'il affectionnait tout particulièrement, était fière de le compter au nombre de ses membres les plus dévoués et les plus assidus. — La variété de ses connaissances multiples, acquises au cours de ses nombreux voyages dans les cinq parties du monde, faisaient de lui un véritable érudit toujours utile à consulter. S'il ne participa pas d'une façon effective à nos travaux, il fut toujours un des auditeurs les plus assidus de nos séances. Aussi, lorsqu'en 1893 son grand âge ne lui permit plus de suivre nos réunions avec le zèle qu'il y avait

apporté jusqu'alors, la Société archéologique considérait-elle comme un devoir de lui conférer, en sa qualité de doyen d'âge, le titre de membre honoraire. — Sa robuste vieillesse permettait de lui prédire encore de longues années; aussi, fut-ce avec une douloureuse surprise que nous apprîmes, le 30 avril dernier, la nouvelle de sa mort à l'âge de 93 ans. — Que la digne compagne de cette belle existence; que ses deux fils qui continuent si noblement les traditions de la famille de Marolles, dans notre marine et dans notre armée nationale, acceptent ici de la Société archéologique le suprême hommage de notre sympathie et de nos regrets!

H. FAYE.

NOTE

SUR LES

TAPISSERIES DE LA CATHÉDRALE DE TOURS

On a émis l'idée que dans les armoiries surmontant chacun des panneaux des tapisseries de la Cathédrale de Tours étaient celles de la communauté des Tapisiers de notre ville, et que les lettres SS MM, étaient la marque d'un maître tapissier, Sébastien Motheron, qui travailla comme maître de 1636 à une date antérieure à 1674.

Nous ne saurions nous ranger à cet avis. Sans vouloir entrer dans une étude détaillée de cette suite de panneaux, nous rappellerons seulement qu'elle se compose de quatre pièces se rapportant à la jeunesse de Jésus-Christ. Les personnages, qui sont assez bien groupés, sont d'un mauvais dessin mais d'un coloris agréable. Les bordures, présentant des fleurs en abondance, et notamment des tulipes, sont d'un riche effet. Elles sont interrompues au sommet par un écusson, et en bas par un cartouche. C'est sur ces deux points que portera aujourd'hui notre discussion.

I. L'écusson, *d'azur à trois tours d'argent ouvertes de sable*, est surmonté d'un casque de face à sept grilles, muni d'amples et lourds lambrequins. On a cru y voir les armoiries de la Corporation des Tapissiers de la ville de Tours. Or Busserolles (1) s'explique ainsi : « *Tapissiers* (Communauté des) elle tenait son bureau dans la rue de la Cuillère : *d'azur chargé de dessins d'or et d'un marteau de même posé en pal*. Il n'y est pas question de *tours*. »

Il est, en outre, inadmissible qu'au ^{xv}^e siècle une communauté d'ouvriers ait timbré ses armes d'un casque quelconque, et à plus forte raison d'un casque à sept grilles qui était l'apanage des très grands seigneurs. Un particulier eût pu se risquer à pareille inexactitude ; une corporation ouvrière, sans cesse sous la surveillance des agents royaux ne l'eût jamais tenté. Il faut donc, à notre avis, écarter l'idée d'armoiries corporatives et revenir à celle que l'écusson en question appartient à un particulier. Busserolles, dans son *Armorial de Touraine* cite quatre familles de ce pays qui portaient d'azur à 3 tours d'argent 2 et 1 ; ce sont les *Artaud*, seigneurs du Puy-Montbazon ; les *Hilaire*, seigneurs de l'Etang de Bagneu, du Rivau, de la

(1) Carré de Busserolles. *Dictionnaire*, t. VI, p. 310.

Broîne etc. ; les *de Lastre*, seigneurs des Ouches, et les *Prudomme de Meslay*, seigneurs de Boisvallé, Meslay, Saint-Christophe et Gages, tous bourgeois ou petits gentilshommes, et sans doute devons-nous les écarter. Si nous cherchons en dehors de la Touraine, nous trouvons dans l'excellent *Dictionnaire héraldique* de M. Charles de Grandmaison (2), les *Rochebonne* en Languedoc, les *Teraules* en Auvergne, les *Pompadour* en Limousin et les *Collonge* en Périgord, branche des Pompadour. Nous reviendrons tout à l'heure sur cette famille des Pompadour, une des plus considérables, sinon la plus considérable du Limousin, et à laquelle le casque de grand seigneur irait si bien.

II. Passons maintenant au cartouche. Il présente, nous l'avons dit, les lettres SS entrelacées au-dessus des lettres MM également entrelacées. On a voulu y voir la marque de Sébastien Motheron, fils d'Alexandre Motheron, fondateur avec François de la Planche et Marc de Coomans, de la succursale des Gobelins établie à Tours par Henri IV. Je me permettrai tout d'abord de faire observer que la marque de cet atelier, parfaitement connue et maintes fois publiée, est un T accompagné d'une fleur de lis ; de même Amiens marquait d'un A et Paris d'un P, accompagnés également d'une fleur de lis. Les lisières des panneaux qui nous occupent étant malheureusement rentrées, on ne peut y voir si cette marque T existe ou non.

Quant à croire que les initiales SS MM se rapportent à Sébastien Motheron, la chose nous paraît absolument inadmissible. *Jamais* on n'a connu une signature d'artiste ainsi disposée, dans un cartouche, au beau milieu d'une bordure. Quelques artistes du xvm^e siècle, Cozette et d'autres, ont signé en toutes lettres dans le champ même de la tapisserie ; d'autres, au xvii^e, tels

(2) Collection Migne.

que Vernansal, dans la tenture de l'*Ambassade Chinoise*, signaient également en toutes lettres, mais d'une façon dissimulée, dans l'orfroi d'un vêtement, et encore est-ce là une exception pour l'époque. L'habitude générale, aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, était de signer très souvent avec des initiales, d'autres fois avec une figuration spéciale, dans la lisière inférieure, ou dans le bas de la lisière latérale.

Ne nous fiant pas à nos connaissances personnelles, nous avons fait appel à un maître en la matière. M. Jules Guiffrey, directeur de la manufacture des Gobelins et auteur de nombreux et savants ouvrages sur les tapisseries. Voici ce qu'il nous a répondu : « . Quant à l'explication des initiales et des armoiries par un nom de tapissier et une corporation d'artisans locaux, ce serait le premier exemple qu'on pourrait citer »

Il faut donc encore abandonner cette hypothèse. Sans doute les initiales sont-elles celles des saints patrons de l'église à laquelle ces tapisseries étaient destinées; *Sanctæ Mariæ, sancti Martyri* sembleraient assez plausibles en raison de la répétition des lettres S et M. Si cependant nous ne devons pas tenir compte de ce pluriel, qui semble cependant bien indiqué, on pourrait lire : *S. Mauricius* ou *S. Martinus*, ce qui rentrerait agréablement dans un cadre tourangeau.

Nous proposerons cependant, et bien entendu comme simple supposition et sous la plus expresse réserve, une solution qui, à défaut d'autre, aurait du moins le mérite d'être vraisemblable.

Nous avons dit tout à l'heure que la famille de Pompadour était la plus riche et la plus puissante du Limousin ; elle avait, il y en a de nombreux témoins, des goûts artistiques très marqués et a orné de nombreuses églises de ses dons généreux, Aubusson n'est pas fort loin du Limousin ; la caractéristique de ses lisières, un de nos collègues très compétent en la matière nous le disait

récemment, est d'être bleues, comme celles des panneaux de la Cathédrale rien dans l'ensemble de ceux-ci ne répugnerait à les attribuer à la Manufacture Marchoise.

Enfin la Cathédrale de Limoges est dédiée à saint Martial ! Il est facile d'entrevoir une solution *possible* du problème. Pourquoi, en effet, à une époque ultérieure, la Cathédrale de Tours n'aurait-elle pas acheté de la Cathédrale de Limoges des tentures qui auraient cessé de plaire ? S'il n'y a pas de raisons pour affirmer, il n'y en a guère, nous semble-t-il, pour infirmer.

C^{te} CHARLES DE BEAUMONT.

LE STATUT MUNICIPAL DE CHINON

Faute de documents, on ne sait quelle était avant le xvi^e siècle l'organisation municipale de Chinon. Ainsi s'expriment deux historiens tourangeaux (1), qui nous apprennent qu'en 1560, le roi François II réglementa cette institution. Suivant cette ordonnanceroyale, le corps de ville devait être composé à l'avenir d'un maire, trois échevins, deux élus, un procureur du roi et un greffier. Voulant connaître d'une façon plus détaillée ladite ordonnance, nous avons fait faire des recherches à ce

(1) Bellanger. *La Touraine ancienne et moderne*, 1845 ; page 515. — de Cougny. *Chinon et ses monuments* ; 1874. 2^e édition, page 49.

sujet à Paris aux Archives nationales. Ces recherches sont restées infructueuses ; nous le constatons avec un vif regret, parce qu'il y avait un sérieux intérêt à connaître le texte de cette charte fondamentale.

Les délibérations du corps de ville de Chinon permettent de suppléer en partie à cette regrettable lacune ; et par ces documents nous connaissons quelques détails sur l'organisation communale.

Tous les trois ans (au commencement de l'été ordinairement) on procédait à l'élection « des élus sur le fait commun ». Cette élection avait lieu sous la présidence du lieutenant général du bailliage de Chinon. Les élus étaient chargés de la partie administrative et surveillaient la gestion des deniers et des revenus de la ville, perçus par un receveur.

Pendant les ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, la mairie fut toujours occupée par le lieutenant général du bailliage : cette coutume finit par faire croire que la place de premier magistrat de la cité leur revenait de droit. Cet abus s'étant renouvelé au milieu du ^{xviii}^e siècle, les officiers des eaux et forêts et le délégué des marchands firent une protestation à ce sujet en 1760. Les signataires se plaignaient « des entreprises faites par les membres du bailliage de Chinon pour perpétuer le mairat dans leur compagnie » (1).

Le corps de ville se réunissait dans une salle du palais du bailliage, qui a servi d'hôtel de ville jusqu'en 1774. A cette date on inaugura à l'angle sud-ouest de la place centrale un bâtiment neuf spécialement affecté aux services municipaux. La mairie resta dans cette maison jusqu'en 1855, année où a été construit l'hôtel de ville actuel.

Si l'on excepte quelques modifications apportées par l'édit royal du 27 août 1692, qui érigea en titres d'offices

(1) Archives d'Indre-et-Loire ; série C, 335.

perpétuels les charges de maires, on remarque très peu de changements dans l'organisation municipale de Chinon, qui continua à être réglementée jusqu'à la Révolution par l'ordonnance royale de 1560. Tels sont, à grands traits, les principaux détails du statut municipal de Chinon.

HENRI GRIMAUD.

Tableau Chronologique des Maires de Chinon

DE 1567 A 1870

DATES de la durée des pouvoirs	NOMS des Maires	DATES de la Nomination	MODES de la Nomination	MOTIFS du Changement
1567-1600	De la Barre (Jehan).		Ordonnance royale.	Décès de la Barre, vers 1600.
1600-1631	Dreux-Philbert. . . .		—	Décès de Dreux-Philbert, en 1631.
1631-1683	Dreux-Leclerc		—	Décès de Dreux-Leclerc, en 1683.
1683-1693	Boizard (Louis). . . .		—	Pouvoirs expirés.
1693-1717	Perrault d'Epaisses . .	28 décembre 1692	—	—
1717-1722	Perrault de Minière. .		—	—
1722-1723	Bouin de Noiré (Louis).		—	—
1723-1724	Mangot (Denis). . . .	9 décembre 1723	—	—
1724-1735	Bouin de Noiré (Louis).	juillet 1724	—	—
1735-1738	Bridonneau (Jean) . .	27 avril 1735	—	—
1738-1744	Bouin de Noiré (Louis).		—	—
1744-1750	Doucet-Dugué (Félix).	4 décembre 1744	—	—
1750-1753	Lenée (François). . .		—	—
1753-1759	Lebreton de Neuil (François-Jean). . . .	22 juin 1753	Election par le corps de ville.	—

Tableau chronologique des Maires de Chinon (suite)

DATES de la durée des pouvoirs	NOMS des Maires	DATES de la Nomination	MODES de la Nomination	MOTIFS du Changement
1753-1759	Lebreton de Neuill (François-Jean). . .	12 juin 1756	Prorogation de pouvoirs par le corps de ville.	Pouvoirs expirés
— —	—	17 juin 1757	Prorogation de pouvoirs par le corps de ville.	—
1759-1770	Bouin de Noiré (Louis- François)	4 juin 1759	Election par le corps de ville.	—
— —	—	27 septembre 1765	Ordonnance royale.	—
1770-1783	Chesnon de Baigneux- Delamotte	3 août 1770	—	—
— —	—	17 août 1775	—	—
1783-1789	Chesnon de Baigneux- David	17 décembre 1783	—	Décès de Chesnon de Bai- gneux, père, en 1783. Pouvoirs expirés.
1790-1791	Pichereau de Geffrut .	20 février 1790	Election par les assemblées primaires	—
1791 (fév. à nov.)	Champerou (Edme). .	23 février 1791	—	—
1791-1793	Chesnon de Baigneux- David	14 novembre 1791	—	—
— —	—	16 décembre 1792	—	—

Tableau chronologique des Maires de Chinon (suite)

DATES de la durée des pouvoirs	NOMS des Maires	DATES de la Nomination	MODES de la Nomination	MOTIFS de Changement
1793 (juil.)	Lemanceau (Joseph)	12 juillet 1793	Arrêté du Conseil général du département d'Indre- et-Loire.	Chesnon de Baigneux est suspendu de ses fonc- tions.
1793-1794	Chesnon de Baigneux- David	17 août 1793	—	La suspension est levée et Lemanceau refuse la nomination de maire.
1794 (juin à sept.)	Poitevin.	16 messidor an II	Arrêté du citoyen Ichon, représentant du peuple.	Révocation de Chesnon de Baigneux, pour cause politique.
1794-1795	Chesnon de Baigneux- David	20 vendémiaire an III	Arrêté du citoyen Brival, représentant du peuple.	La révocation est rap- portée.
— — —	—	3 floréal an III	Arrêté du citoyen Pochol, représentant du peuple.	Pouvoirs expirés.
1795-1796	Forest.	15 brumaire an IV	Election par les adminis- trateurs municipaux.	—
1796-1797	Chesnon de Baigneux- David	10 nivôse an V	—	—
— — —	—	10 germinal an V	—	—
1797-1798	Champigny-Clément.	25 fructidor an V	—	—
1798-1799	Chesnon-Faucon	16 frimaire an VII	—	—
1799 (fév. à octobre)	Mollandin	16 ventôse an VII	—	—
1799-1800	Champigny-Clément .	1 ^{er} brumaire an VIII	—	—

Tableau chronologique des Maires de Chinon (suite)

DATES de la durée des pouvoirs	NOMS des Maires	DATES de la Nomination	MODES de la Nomination	MOTIFS du Changement
1800-1804	Mollandin	1 ^{er} floréal an VIII	Arrêté du Premier Consul.	Pouvoirs expirés.
1804-1811	Légrand	30 frimaire an XII	Décret impérial.	—
—	—	7 janvier 1807	—	—
1811-1813	Bouin de Noiré.	8 mars 1811	—	—
1813-1815	Bodard de la Jacopière.	10 avril 1813	—	—
1815 (mai à juillet)	Champigny-Clément .	3 mai 1815	—	—
1815-1816	Rodard de la Jacopière.	7 juillet 1815	Arrêté de Chasset, commis- saire impérial extraor- dinaire. Ordonnance royale.	Révocation de M. Bodard par suite des Cent jours, Révocation de la pré- cédente municipalité, pour cause politique.
1816-1828	D'Efflat	25 avril 1816	—	Décès de M. Bodard, en 1816.
1828-1830	De Marcé	20 avril 1828	—	Nomination de M. d'Efflat comme pair de France en 1828.
1830-1831	Raguin-Rouet	2 août 1830	—	Démission de M. de Marcé, le 29 juillet 1830.
—	—	11 septembre 1830	—	Pouvoirs provisoires expirés.
1831-1835	Auvinet	8 novembre 1831	—	Pouvoirs expirés.

Tableau chronologique des Maires de Chinon (suite et fin)

DATES de la durée des pouvoirs	NOMS des Maires	DATES de la Nomination	Modes de la Nomination	MOTIFS du Changement
1835-1848	Rossignol	10 janvier 1835 14 août 1837	Ordonnance royale.	Pouvoirs expirés.
— — — —	— — — —	26 juillet 1840 18 octobre 1843	— — — —	— — — —
— — — —	— — — —	26 septembre 1846 24 mars 1848	— — — —	— — — —
1848(mars à octobre)	Joubert (Léon). . . .		Arrêté de Marchais, com- missaire du gouverne- ment.	Révocation de la pré- sidente municipalité, pour cause politique.
1848-1851	Gautier-Laricherie . .	19 octobre 1848	Election par le Conseil municipal.	Pouvoirs provisoires expirés.
1851-1854	Blanchet.	13 février 1851	Décret du Prince Président de la République.	Pouvoirs expirés.
1854-1857	Auvinet	2 novembre 1854	Décret impérial.	
1857-1869	Fermé (Edouard). . .	9 décembre 1857	— — — —	Démission de M. Blanchet.
— — — —	— — — —	29 décembre 1860 26 août 1865	— — — —	Démission de M. Auvinet.
1870-1871	Joubert (Léon). . . .	29 septembre 1870	Arrêté du Préfet d'Indre- et-Loire.	Pouvoirs expirés. Démission de M. Fermé, en juillet 1869.

LISTE CHRONOLOGIQUE
DES
ÉLUS MUNICIPAUX DE CHINON

de 1567 à 1704

Election par le corps de ville.	1567-1569	Boynard, François.
—	—	Marquet, Jehan.
19 mai 1569.	1569-1572	Vinet, Charles.
—	—	Marquet, Jehan.
12 avril 1572.	1572-1575	Gallet, Jehan.
—	—	Duguet, Nicolas.
—	1575-1578	Renard, Mexme.
—	—	Villain, Georges.
—	1578-1581	Vallet, Hippolyte.
—	—	Chardon, François.
—	1581-1584	Moussault, Zacharie.
—	—	De la Barre, François.
29 mai 1584.	1584-1587	Bellefille, Pierre.
—	—	Lefebvre, Pierre.
—	1587-1590	Lesueur, Balthazar.
—	—	Richer, René.
28 mai 1590.	1590-1593	Lenain, Yves.
—	—	Turmeau, Pierre.
—	1593-1602	
—	1602-1605	Delachartre.
—	—	Savary.
—	1605-1608	Cheanon, Louis.
—	—	
—	1608-1614	
—	1614-1617	Millet, Marin.
—	—	Lebreton, Jehan.
—	1617-1620	Jouye, Charles.
—	—	Dusoul, Abraham.
—	1620-1623	Lenain, Yves.
—	—	Bellefille, Pierre.

28 mai 1590.	1623-1626	Dusoul, Isaac.
—	—	De la Barre, Jacques.
29 mai 1626.	1626-1629	Boynard, Charles.
—	—	Bouilly, Guillaume.
25 mai 1629.	1629-1631	Bridonneau, Charles.
—	—	Chereau, Antoine.
—	1631-1632	Bridonneau, Charles.
—	—	Chereau, Antoine.
—	1632	Lenain, Yves, en remplacement de Charles Bridonneau, dé- cédé (1632).
2 juin 1632.	1632-1635	Admirault, René.
—	—	Milsant, Guillaume.
2 juin 1635.	1635-1638	De la Barre, Jacques.
—	—	De Marcé, Jehan.
5 juin 1638.	1638-1641	Lebreton.
—	—	Chevreau.
22 mai 1641.	1641-1644	Bellefille, Pierre.
—	—	Boysard, Denis.
17 mai 1644.	1644-1647	De la Barre.
—	—	Quillet, Urbain.
14 mai 1647.	1647-1650	Chesnon, Urbain.
—	—	Mangot, Charles.
13 mai 1650.	1650-1653	Joulin.
—	—	Mangot, Pierre.
23 mai 1653.	1653-1656	Berthelot, Jacques.
—	—	Chauffour, Adam.
26 mai 1656.	1656-1659	Lebreton, Jehan.
—	—	Philbert de la Gaudière, Charles.
23 mai 1659.	1659-1662	Philbert, Nicolas.
—	—	Chardon, Gilbert.
23 mai 1662.	1662	Bridonneau, François.
—	—	Cheureau.
5 juillet 1662.	1662-1665	Angibert, Antoine, en remplace- ment de Chevreau, décédé en 1662.
15 mai 1665.	1665-1668	De la Barre, François.
—	—	Daguindeau, Guillaume.
25 mai 1668.	1668-1671	Boisard, Louis.
—	—	Buon.
25 mai 1671.	1671-1674	Mangot, Pierre.
—	—	Guetté de Rochefaucon, François

25 mai 1674.	1674-1677	Chauffour, Philippe.
—	—	Chartrain, Adam.
4 mai 1677.	1677-1680	Chesnon de Sourdé, Urbain.
—	—	Joulin de Montours, Gabriel.
14 mai 1680.	1680-1683	Renazé, Bernard.
—	—	Drouin, François.
7 mai 1683.	1683-1686	Deshayes, Louis.
—	—	Benoist, René.
7 mai 1686.	1686-1689	Bridonneau.
—	—	Bourguignon.
3 mai 1689.	1689-1692	Legrand, Mexme.
—	—	Baudelon, Pierre.
3 mai 1692.	1692-1695	Mangot, François.
—	—	Daguindeau, Jehan.
3 mai 1695.	1695-1698	Perrault de Minière.
—	—	Picault de la Ferrandière.
6 mai 1698.	1698-1701	Bridonneau, Jean.
—	—	Chesnon, Louis.
.	1701-1704	Dulac, Henri.
—	—	Dematz, Jean.

LISTE CHRONOLOGIQUE
DES
ÉCHEVINS DE LA VILLE DE CHINON
de 1704 à 1789

Ordonnance de Turgot, commissaire départi dans la généralité de Tours.		
23 juin 1704.	1704-1707	Bridonneau, François. Vincent du Portail, Gilles.
—	—	—
Elections.	1707-1711	Lenée.
—	—	—
—	1711-1712	Beaupère, Jacques.
—	1712-1715	Beaupère, Jacques. Boureau.
—	—	—
—	1715-1716	Legrand, Charles. Boureau, René.
—	—	—
—	1717-1721	Bridonneau, Jacques-François. Doucet, Jean.
—	—	—
—	1721-1724	Lebreton de la Bonnélière, Cha ^{tes} . Gilloire, François.
—	—	—
—	1724-1727	Lebreton, François. Demutz, Louis.
—	—	—
—	1727-1729	Drouin de Bauvais. Boureau.
—	—	—
—	1729-1730	Torterie, Joseph. Boureau.
—	—	—
—	1730-1741	Torterie, Joseph. Chesnon, Pierre.
—	—	—

N. B. — Par suite d'une ordonnance royale du 1^{er} février 1734, on ne procéda pas pendant sept ans à aucune élection municipale. En 1741, le corps de ville décida que les échevins étant en fonctions « depuis très longtemps d'après les arrêts du Conseil », il était nécessaire de remettre les choses en état.

Election 30 mai 1741.	1741-1744	Legrand, Alexandre. Lenée de la Thibaudière, Pierre.
—	—	
Ordonnance royale. 4 décembre 1744.	1744-1747	Gilloire de Lépinias, Jean (<i>seul</i> échevin).
Election par le corps de ville.	1747-1750	Renault, Joseph. Picault de la Ferrandière.
—	—	
—	1750-1753	Berruer de la Cuissardière, Henri. Picault de la Ferrandière, Joseph.
—	—	
—	1753-1759	Mollandin, François. Boureau, Henri.
—	—	

N. B. — Par délibération du corps de ville, les pouvoirs de Mollandin et Boureau sont prorogés d'une année (12 juin 1756), puis pour deux autres années (17 juin 1757).

Election 4 juin 1759.	1759-1765	Torterie de Langardière, Joseph. Caillault Philippe.
—	—	
.	1765-1767	Goujon, Alexandre. Duclos, Pierre.
—	—	
6 mai 1767.	1767-1769	Chesnon de Baigneux. Goujon, Alexandre.
—	—	
Ordonnance royale.	1769-1775	Duclos.
3 août 1770 et 17 août 1775.	1770-1779	Mollandin, père.
17 août 1775.	1775-1780	Pallu de Lessert.
1 ^{er} septembre 1779 et 2 mai 1781.	1781-1789	Mingot, Benoit.
2 décembre 1781.	1781-1789	Bouchet, Jacques.

LISTE CHRONOLOGIQUE
DES
LIEUTENANTS DE MAIRE DE CHINON
de 1744 à 1789

Ordonnance royale. 4 décembre 1744.	Lenée de la Thibaudière. 1744-1775.
10 août 1775.	Duclos, Pierre-François. 1775-1779.
28 avril 1779.	Mollandin, père. 1779-1780.
14 avril 1781.	Mollandin, fils. 1781-1789.

PROCUREURS DE LA COMMUNE (1790-1793)

NOMS des Procureurs de la commune	DATES de la Nomination	MODE de la Nomination	MOTIFS du Changement
Demons.	1 ^{er} février 1790.	Election.	Pouvoirs expirés.
De Saché	27 février 1791.	—	—
Tortue de Langardière. .	15 novembre 1791.	—	Démission de Tortue de Langardière.
Forest.	10 juillet 1792.	—	Pouvoirs expirés.
Debourg-Desnoyers. . . .	18 décembre 1792.	—	Debourg est suspendu de ses fonctions.
Poitevin.	12 juillet 1793.	Arrêté du Conseil général du département d'Indre- et-Loire.	Refus par Poitevin d'accepter les fonctions. — Arrêté contre Debourg-Desnoyers est rapporté.
Debourg-Desnoyers. . . .	17 août 1793.	—	

AGENTS NATIONAUX (1793-1795).

NOMS des Agents nationaux	DATES de la Nomination	MODE de la Nomination	MOTIFS du Changement
Lemanceau	27 frimaire an II.	Arrêté de Ichon, représentant du peuple.	Pouvoirs expirés.
Lenoir	16 messidor an II.	Arrêté de Brival, représentant du peuple.	—
Mingot	22 vendémiaire an III.	Arrêté de Pochol, représentant du peuple.	—

COMMISSAIRES DU POUVOIR EXÉCUTIF (1795-1799).

NOMS DES COMMISSAIRES du Directoire exécutif	DATES de la Nomination	MODE de la Nomination	MOTIFS du Changement
Guespin	Brumaire an IV.	Arrêté du Directoire exécutif.	Pouvoirs expirés.
Champigny-Clément . . .	Frimaire an IV.	—	—
Laurent	Messidor an IV.	—	Laurent occupe ses fonctions par intérim.
Richard	Primaire an V.	—	Pouvoirs expirés.
Lelorrain	Thermidor an V.	—	—
Plancher-Lami	14 germinal an VI.	—	—
Péan	12 ventôse an VII.	—	—
Plancher-Lami	5 messidor an VIII.	—	—

ADJOINTS (1799 à 1870).

NOMS des Adjoint	DATES de la Nomination	MODE de la Nomination	MOTIFS du Changement
Richard.	1 ^{er} floréal an VIII.	Arrêté du premier Consul.	Pouvoirs expirés.
Guespin-Salle	—	—	—
Archambault-Bedane.	 an XII.	Décret impérial.	—
Guespin-Salle	—	—	—
Archambault-Bedane.	7 janvier 1807.	—	—
Guespin-Salle	—	—	—
Archambault-Bedane.	8 mars 1811.	—	—
Picault de la Férandière.	—	—	—
Bodard de la Jacopière.	23 janvier 1812.	—	Démission de Picault de la Férandière.
Archambault-Bedane.	40 avril 1813.	—	—
Drouin-Plancher.	—	—	—
Plancher-Lami.	3 mai 1815.	Arrêté du Commissaire impérial extraordinaire.	Changement pour cause politique, des adjoints nommés en 1813.
Thibault-Adam.	—	—	—
Archambault-Bedane.	7 juillet 1815.	Ordonnance royale.	Les adjoints changés au début des Cent-jours, sont nommés à nouveau.
Drouin-Plancher.	—	—	—
De Marcé	16 juin 1818.	—	Démission de Drouin-Plancher.

ADJOINTS (1799 à 1870) (suite).

NOMS des Adjoints	DATES de la Nomination	MODE de la Nomination	MOTIFS du Changement
Roy-Adam.	12 octobre 1826.	Ordonnance royale	Décès de Archambault-Bedane.
Roy-Adam.	20 avril 1828.		Pouvoirs expirés.
Tiffeneau-Cailaud	—		—
Lafon-Chesnon.	26 août 1830.		Démission des adjoints nommés en 1828.
Beaudouin.	—		Pouvoirs expirés.
Soulas.	8 novembre 1831.		—
Supliceau, aîné	—		M. Supliceau refuse sa nomination.
Rossignol	28 janvier 1832.		Pouvoirs expirés.
Roy-Adam.	10 janvier 1835.		—
Supliceau, aîné.	—		—
Herpin	14 août 1837.	—	—
Frémont.	—	—	—
Herpin	26 juillet 1840.	—	—
Frémont.	—	—	—
Herpin	18 octobre 1843.	—	—
Blanchet.	—	—	—

ADJOINTS (1799 à 1870) (suite).

NOMS des Adjoints	DATES de la Nomination	MODE de la Nomination	MOTIFS du Changement
Blanchet. Chevalier Roy, Charles. Richou	26 septembre 1846. — 24 mars 1848. —	Ordonnance royale. — Arrêté du Commissaire du Gouvernement.	Pouvoirs expirés. — Changement, pour cause poli- tique, des adjoints nommés en 1846. En remplacement de M. Ri- chou, qui refuse sa nomi- nation.
Chauvelin, Théodore	—	—	—
Blanchet. Gendron. Chevalier Blandin Raguin Faucon	19 octobre 1848. — 13 février 1851. — 24 juillet 1852. 1 ^{er} septembre 1852.	Election par le Conseil municipal. Décret du Président de la République. — —	Pouvoirs provisoires expirés. — — — — —
Fermé. Maurice-Fermé.	2 novembre 1854. —	Décret impérial. —	Démission de M. Chevalier. En remplacement de M. Ra- guin, qui refuse sa nomina- tion. Pouvoirs expirés. —

ADJOINTS (1799 à 1870) (suite).

NOMS des Adjoint	DATES de la Nomination	MODE de la Nomination	MOTIFS du Changement
Maurice-Fermé.	9 décembre 1857.	Décret impérial.	Pouvoirs expirés.
Faucon	—	—	—
Maurice-Fermé.	29 décembre 1860.	—	—
Faucon	—	—	—
Maurice-Fermé.	26 août 1865.	—	—
Faucon	—	—	—
Janneau.	28 novembre 1866.	—	Décès de M. Maurice-Fermé.
Cesvet.	29 septembre 1870.	Arrêté préfectoral.	Changement, pour cause politique, des adjoints nommés en 1865 et 1866.
Ménage-Deschamps.	—	—	—

Tours. — Imp. PAUL Boussez.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE

Séance du 28 octobre 1902.

Présidence de M. FAYE, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Ouvrages parus. — *Bulletin de la Société Niernaise des lettres, sciences et arts* (t. IX, XIX^e vol. 4^e fasc.). — *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin* (t. III, 1^{er} liv.). — *Société archéologique d'Eure-et-Loir* (Mémoires) ; (t. IX, XIII, 3^e fasc., août et octobre 1902). — *Bulletin de la Société des Amis des Sciences et des Arts de Rochechouart* (t. XII, n^o 112). — *Compte rendu des travaux du Conseil d'hygiène publique et de salubrité du département d'Indre-et-Loire*, présenté à M. le Préfet d'Indre-et-Loire par M. le docteur Barnsby. — *Société archéologique et historique de l'Orléanais* (3^e et 4^e trim. 1901 et 1^{er} trim. 1902). — *Bulletin de la Société archéologique de Nantes* (année 1901. t. XLII). — *Analecta Bollandiana* (t. XXI, fasc. II). — *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest* (t. IX, 1^{er} trim. 1902). — *Revue de Saintonge et d'Aunis* (XXII^e vol. 5^e livr.). — *Bulletin de la Société des archives historiques* (XXII^e vol., 4^e livr. 1^{er} juillet 1902). — *Revue Poitevine et Saumuroise* (février, avril, mai 1902). Plusieurs articles méritent d'être signalés : *Une visite épiscopale à Thouars en 1773. Un curé poitevin à la fin du XVIII^e siècle*, par M. F. Uzureau. *La Chapelle Sainte-Radegonde de Chinon. Notes relatives à une élection dans le district de Chinon en 1790*, de M. Grimaud. *Note sur la famille Rabelais. Où sont les restes de Rabelais*, par M. Henri Grimaud. *Notre-Dame des Ardilliers*, par M. F. Uzureau. *Agnès Sorel à Chinon*, par M. Henri Grimaud. — *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne* (t. XVIII, 1902) dans lequel on lira avec intérêt un article sur le *Château du Coudray* par M. le marquis de Beauchesne. A signaler aussi le

travail de M. le comte Bertrand de Broussillon sur la *Maison de Laval*. — *Bulletin de la Société académique du Centre* (1902). — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* (mai 1902, n° 5). — *Recueil de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure et Société archéologique de Saintes* (3^e livr. t. XVI, juillet 1902). — *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe* (1901 et 1902, 3^e fasc.). — *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand* (n° 7). — *Romania*, (t. XXXI). — *Bulletin de la Société de Borda* (1902). — *Journal des Savants* (mai-juin 1902). — *Les établissements gallo-romains de la plaine de Martres Tolosanes*, par Léon Joulín, membre de la Société archéologique du Midi de la France. — *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* (année 1902, 1^{re} livr.). — *Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure* (t. XII, 2^e livr.). — *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* (1902, 2^e sem.). — *Bulletin de l'Académie delphinale*. (2^e série, t. XV, 1902). — *Recueil des Notices et Mémoires de la Société archéologique du département de Constantine* (35^e vol., année 1901). — *Musée Municipal de Châteauroux* (n° 10 et 11). — *Bulletin historique et philologique* (1901, n° 3 et 4). — *Bulletin trimestriel de l'Académie Malgache* (1^{er} trim. 1902). — *Programme du Congrès des Sociétés savantes*. Discours prononcés à la séance générale du Congrès, le samedi 5 avril 1902, par M. Vidal de la Blache et M. Bonquet de la Grye. — *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Compte rendu des séances de l'année 1902. — *Congrès archéologique de France*. Séances générales tenues à Mâcon en 1899. Séance générale tenue à Chartres en 1901. — *Mémoires de la Société d'agriculture du département de la Loire* (2^e série, t. IV). — *Bulletin de la Société dunoise* (n° 131, oct. 1902). — *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais* (2^e trim. 1902). — *Comité des travaux historiques et scientifiques*. — *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre* (1901, XXV^e vol.) — *Journal des Savants* (juillet-août 1902). — *Revue historique* (sept.-oct. 1902). — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* (1902, n° 3). — *Bulletin de la Société polymatique du Morbihan* (1901).

Une proposition d'échange de publications, faite par l'Académie Malgache, est adoptée à l'unanimité.

Don. — Au nom de M^{me} Renard de la Ferrière, M. Coëlier offre à la Société une plaque de marbre noir qui était placée sur la maison formant l'angle sud de la rue Nationale et de la rue de la Préfecture et expose les diverses démarches qui lui ont permis de

doter notre musée de ce document intéressant. — *Tours sauvée des eaux à propos de la Loire navigable*, par M. Ernest Roy.

M. l'abbé L. Bossebœuf, après avoir rendu hommage à l'infatigable activité déployée par notre confrère pour nous assurer cette plaque, donne quelques explications à ce sujet. La grande rue, d'abord irrégulière, qui coupe la ville du nord au sud, fut appelée successivement *Traversaine*, par suite de sa situation, *Saint-Louis*, à partir de l'édification du portail Louis XIV au nord de cette voie, *du Cluzel* et *rue Neuve* après l'exécution de la tranchée, du pont et de la nouvelle grande rue. Depuis la Révolution, elle prit les noms de l'*Armée d'Italie*, *Napoléon le Grand*, de la *Nation*, et *Royale*, qu'elle a gardé jusqu'à ces derniers temps. Le souvenir de l'une de ces désignations persévère dans deux plaques retournées en marbre noir qui se voient sur le Musée et l'Hôtel de Ville. La plaque qu'on vient d'offrir est un document rappelant, lui aussi, une période de l'histoire de la rue. Avant l'élargissement, existait, à l'intersection de cette voie et de celle des *Fossés-Saint-Georges* (actuellement Clocheville) et de l'Archevêché, une place nommée *Saint-Louis*, elle est tracée sur les anciens plans. La plaque qui porte gravée la légende « Place », le reste ayant été martelé, devait être encastree à cet endroit avec le titre de « Place Saint-Louis ». Plus tard, à ce dernier vocable on substitua celui de la *Nation*; enfin, au lieu de « Place » encore gravée, on mit en lettres dorées « Rue », d'où l'inscription dernière fut « Rue de la Nation ». Il est à supposer que la plaque a été insérée à l'angle de la maison n° 76, lorsque la place Saint-Louis a disparu totalement par suite de l'installation des rues Néricault et de l'Archevêché. Quoi qu'il en soit, notre confrère propose de voter de vifs remerciements à M^{me} de la Ferrière et à M. Coëlier.

Communications — M. le Président fait part à la Société de la perte qu'elle vient de faire en la personne de deux de ses membres : M. Louis Camus, directeur de la Société générale à Tours, trésorier de notre Société, et M. l'abbé Blaine, archiviste du diocèse, curé de Saint-Genouph. Après avoir rappelé brièvement leur carrière, M. le Président adresse aux deux familles l'expression des sentiments de sincère condoléance de tous les membres de la Société.

Notre confrère, M. J. Laurentie nous annonce la fondation d'une nouvelle Société « *L'art sacré, Association pour l'enseignement des arts appliqués au culte* », dont il fait partie comme membre du comité. Cette Société, qui a pour président M. Luc Olivier Merson, membre de l'Institut, professeur à l'Ecole nationale des Beaux-Arts et, pour secrétaire, M. G. de Jaer, consul honoraire

re, se propose comme but de donner au clergé un enseignement artistique, de préparer des prêtres capables de remplir les fonctions d'archivistes et d'historiographes diocésains, de promouvoir la création de Musées religieux diocésains, de conserver aux églises leurs trésors artistiques et d'en éloigner les objets indigènes qui, trop souvent, déparent nos plus beaux monuments.

Au mois de juin dernier, elle a adressé aux évêques une circulaire leur annonçant qu'elle se proposait d'ouvrir à Paris une Ecole d'architecture et d'archéologie sacrée réservée aux ecclésiastiques envoyés par leurs évêques. Cette circulaire est signée des noms les plus connus de l'érudition et de l'art, parmi lesquels nous pouvons citer : MM. le prince A. d'Arenberg, membre de l'Institut, Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Léopold Delisle, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale, A. de Baudot, inspecteur général des édifices diocésains, Paul Dubois, membre de l'Institut, directeur de l'Ecole nationale des Beaux-Arts, Th. Dubois, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire national de Musique, Carolus Duran, président de la Société nationale des Beaux-Arts, Jules Guiffrey, membre de l'Institut, administrateur de la manufacture nationale des Gobelins, A. Héron de Villefosse, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre, Eugène Lefèvre-Pontalis, directeur de la Société française d'archéologie, Pierre de Nolhac, conservateur du Musée de Versailles, O. Roty, membre de l'Institut, G. Ruprich-Robert, architecte en chef des monuments historiques et des édifices diocésains, etc.

La Société archéologique de Touraine ne peut qu'applaudir à la fondation de l'« *Art sacré* » qui se propose, sur un théâtre plus vaste, de propager et de défendre les principes auxquels elle s'est toujours attachée depuis plus de 60 ans à la suite de ses fondateurs, les Manceau et les Bourassé. Il serait à souhaiter que beaucoup des membres de notre Société acceptent de faire partie de l'association de l'« *Art sacré* », en envoyant leur adhésion au siège social, 53, rue Bonaparte, Paris, VI^e, soit en qualité de membres actifs (cotisation annuelle : 10 francs, rachetable par le versement de 250 francs), soit comme membres adhérents (cotisation annuelle : 1 franc.)

Il est donné communication, de la part, de M. Arthur Viot, d'un article du « *Messager de Saint-Vincent-de-Paul* » (n° de septembre 1902) signalant la découverte chez M. Durand des Aulnois, notaire à Paris, d'un *portrait de saint Vincent*, que de sérieuses raisons permettent d'attribuer au peintre tourangeau *Simon François*. Malgré quelques retouches fâcheuses l'œuvre est belle, bien dessinée, d'une bonne couleur et se rapporte avec exactitude au portrait

du saint gravé par Pitau, en 1660, portrait au bas duquel se lit une dédicace de Simon François à la reine Anne d'Autriche. On peut consulter sur ce tableau un article de M. E. Didron dans les *Petites Annales de Saint-Vincent-de-Paul* (n° de janvier 1902). Chalmel a consacré un article au peintre François né à Tours en 1606 et mort à Paris au mois de mai 1680 (*Histoire de Touraine*, t. IV, p. 184-186).

M. Louis de Grandmaison analyse un contrat notarié du 12 septembre 1491 par lequel sire Jacques de Cathacaleu, tireur d'or du roi, et Jean Rocanbergier, natif de Rotenbourg es Hautes-Allemagnes, « jouas de soupplées » [clown, paillasse], s'associent pour quatre ans « touchant la monstre de la ville de Troye par ystoires ». Jacques « met en avant en la dicte compagnie la dicte ville, la cité, avecques un mizouer (miroir) tiré d'or » et Jean « tout le reste dudict jeu ». Cathacaleu aura le tiers du bénéfice fait par Rocanbergier chargé de donner les représentations. — Quelle était exactement la nature de celles-ci ? La pièce citée ne contient rien qui permette de répondre à cette question ; elle n'en est pas moins curieuse et semble mériter d'être signalée.

Dans le *Bulletin* de la Société de 1899, M. l'abbé Bossebœuf a publié plusieurs fragments d'un *compte de Catherine de Médicis*, provenant de la ville ou de la région d'Amboise. Le C^{te} Boulay de la Meurthe signale quatre autres feuillets appartenant certainement au même compte. Les mentions les plus anciennes sont de 1547, et les plus récentes, de décembre 1549. On y retrouve les mêmes noms des fournisseurs de la reine, tels que Jacques de la Fons, Louys Courtois, Estienne Gaugain, Guérin de Mantoue. Ces feuillets recouvrent les deux doubles des registres de la paroisse Saint-Ours de Loches en 1707. Il est vraisemblable qu'en examinant, à cette date, les registres d'état civil d'autres paroisses, on découvrirait de nouveaux fragments du compte.

Le même membre communique plusieurs documents tirés des registres du Parlement et concernant les *imprimeurs* habitant Tours pendant la Ligue. — Renvoi au *Bulletin*.

Il parle de nouveau de Jacques d'Acrilly et dit avoir retrouvé des preuves que ce personnage doit être maintenu sur la liste des gouverneurs de Touraine.

M. le Président donne ensuite lecture de l'arrêté préfectoral autorisant la Société à accepter le legs Meunier :

« Nous, préfet d'Indre-et-Loire, officier de la Légion d'honneur, vu le testament olographe en date du 29 septembre 1885, déposé aux minutes de M^e Ména, notaire à Beaulieu, aux termes du-

quel M. Lucien Meunier, en son vivant clerc de notaire, demeurant en cette commune, a légué à la Société archéologique de Touraine la somme de 90.000 francs à la charge de l'employer à rétablir le déambulatoire de l'église de Beaulieu, d'y établir un portail d'entrée et d'achever sa restauration ;

« Vu l'acte du décès du testateur, survenu le 18 juillet 1900 ;

« Vu les pièces établissant l'accomplissement des formalités prescrites par le décret du 1^{er} février 1892 à l'égard de la légataire universelle et des héritiers du testateur ;

« Vu les statuts de la Société archéologique de Touraine, reconnue comme établissement d'utilité publique par décret du 10 juin 1872 ;

« Vu l'acte intervenu le 31 janvier 1901 devant M^e Albert Hénault, notaire à Loches, entre le Président de la Société archéologique et la légataire universelle de M. Meunier ;

« Vu la délibération en date du 30 octobre 1901, par laquelle la Société archéologique de Touraine déclare accepter, conjointement avec la commune de Beaulieu, le legs précité ;

« Vu la déclaration du conseil municipal de Beaulieu, en date du 17 juillet 1901, portant acceptation du dit legs dans les mêmes conditions ;

« Vu le devis de restauration de l'église de Beaulieu dressé par M. Bruneau, architecte en chef des monuments historiques, à la date du 24 mai 1902, approuvé par décision de M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts du 24 juin suivant ;

« Vu les délibérations de la Société archéologique, en date du 25 juin 1902, et du Conseil municipal de Beaulieu, en date du 9 juillet suivant, portant acceptation du devis précité ;

« Vu les lois des 5 avril 1884 et 4 février 1901 ;

« Vu le décret du 1^{er} avril 1896 ;

« Considérant que le legs de M. Meunier permettra d'effectuer d'importantes restaurations à un monument historique digne d'intérêt ;

« Que ce monument étant la propriété de la commune, il appartient à cette dernière d'encaisser le legs et que la Société archéologique ne peut être autorisée à l'accepter que conjointement avec elle ;

« Qu'aucune réclamation ne nous est parvenue contre l'exécution du dit legs et que les délais impartis à la légataire universelle et aux héritiers connus et inconnus de M. Meunier sont expirés ;

ARRÊTONS :

ARTICLE 1^{er}. — M. le Maire de Beaulieu, au nom de cette

commune, et M. le Président de la Société Archéologique de Touraine, au nom de cette Société, sont autorisés à accepter conjointement le legs de 90.000 francs fait par M. Meunier, aux termes de son testament susvisé, pour la restauration de l'église de Beaulieu.

ART. 2. — Le montant de ce legs sera versé dans la caisse municipale pour être employé à sa destination d'après le devis approuvé par M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

ART. 3. — Est approuvée la délibération en date du 9 juillet 1902 sus visée, par laquelle le conseil municipal de Beaulieu a décidé le versement à la Société archéologique, sur le montant de ce legs, d'une somme de 2.300 francs destinée, notamment, à la publication d'une notice historique sur Beaulieu.

ART. 4. — M. le Sous-Préfet de Loches est chargé d'assurer l'exécution du présent arrêté.

M. le Président, au nom de *M. Briand*, donne lecture d'une note sur les travaux du *Congrès archéologique de France* qui s'est tenu le 24 juin dernier à Troyes. Parmi les vœux émis, notre confrère signale la proposition de M. Pasquier, archiviste de Toulouse, demandant que les *archives notariales* soient mises de la façon la plus large possible à la disposition des chercheurs et centralisées à cet effet dans les dépôts d'archives. Un vœu semblable avait été émis jadis par M. Louis de Grandmaison à l'une des séances de notre Société.

Un autre vœu, signalé par notre confrère, a trait à la nomination, dans chaque diocèse, d'une commission chargée d'examiner les *travaux projetés dans les églises*.

A propos des excursions faites par les congressistes, notre confrère fait observer que la région de Troyes manque à peu près complètement de monuments romans, mais, qu'en revanche, elle présente toute la série du gothique et de la renaissance, depuis le *xiii^e* siècle jusqu'au commencement du *xvii^e*. C'est principalement au *xvi^e* siècle que la fécondité de l'art est admirable. Un grand nombre d'églises de cette époque présentent un mélange curieux du style gothique et du style renaissance, notamment les églises de Pont-Sainte-Marie, de Saint-Nicolas, de Saint-Nizier, ainsi que la tour de la cathédrale, gothique jusqu'à l'horloge et renaissance à partir de cette hauteur. La région de Provins, visitée aussi par les congressistes, les a, au contraire, vivement intéressés par une série des monuments religieux et civils du *xi^e* au *xiii^e* siècle.

M. le *C^{te} Charles de Beaumont* qui, lui aussi, a suivi comme délégué de notre Société la séance du Congrès de Troyes,

fait ressortir dans une courte communication ce qui pouvait être intéressant au point de vue tourangeau. C'est : 1° un grand vitrail des premières années du xvii^e siècle, placé dans le transept gauche de l'église Saint-Martin-ès-Vignes, représentant *l'histoire de Saint Martin*. On y remarque un compartiment reproduisant la scène dite des *bonnets de Saint Martin*, que l'on retrouve dans l'un des panneaux des célèbres tapisseries de Montpezat, et qu'expliqua jadis notre collègue, M. Charles de Grandmaison. — 2° Au musée de Provins, un *portrait* ancien de Rabelais, où il est représenté imberbe, de trois quart à gauche; dans le fond les mots : *François Rabelais*.

M. le Président parla ensuite des demandes de secours qui sont parfois adressées à la Société pour des projets artistiques ou non, pour des œuvres sociales ou autres, et il demande qu'il soit bien décidé en principe que la Société ne pourra disposer des fonds que pour des questions intéressant spécialement et exclusivement l'archéologie.

La motion de M. le Président est adoptée à l'unanimité.

Présentation. — M. de Roton, directeur de la Société Générale à Tours, est présenté par MM. Faye, de Grandmaison et C^{ie} de Beaumont.

La séance est levée à 9 heures et demie.

Un des secrétaires adjoints,

PAUL FAY

Séance du 26 novembre 1902.

Présidence de M. L. DE GRANDMAISON, vice-président.

Lecture du procès-verbal de la dernière réunion.

Ouvrages reçus. — *Analecta bollandiana* (t. XXI, fasc. 3-4) contenant : *Miraculum sancti Martini Turonensis*, texte inédit publié par le R. P. Van den Gheyn, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Bruxelles. — *Bulletin de l'Auvergne* (juil. 1902). — *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles* (t. XVI, 1902, livraisons 1 et 2). — *Revue de Saintonge et*

d'Aunis (t. XXII, 6^e liv., nov. 1902). — *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (2^e série, t. IX, 2^e trim. 1902), emplacement de la bataille de Vouillé. — *Bulletin de l'Université de Lille* (2^e série, 6^e année, oct. 1902). — *Romania*, recueil publié par MM. Paul Meyer et Gaston Paris (t. XXXI, n^o 124, oct. 1902). — *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (t. XIII, 2^e trim. 1902, n^o 175). — *Rapport fait au nom de la Commission des antiquités de la France sur le concours de 1902* par notre collègue M. Paul Viollet. — *Journal des Savants* (sept. et oct. 1902). — *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne* (2^e série, t. XVIII, n^o 55, 3^e trim. 1902), suite de l'histoire de la Maison de Laval par notre collègue M. le comte A. Bertrand de Broussillon.

M. le Président signale, dans le fascicule indiqué ci-dessus de la *Romania*, un important article de M. Gaston Raynaud consacré à *Un nouveau manuscrit du Petit Jean de Saintré*; ce manuscrit provient de la bibliothèque Barrois et de celle d'Ashburnham-Place. Acquis récemment à Londres par la Bibliothèque nationale (fr. nouv. acq. 10057), il présente une importance particulière, ayant été revu par l'auteur, Antoine de La Sale. M. Raynaud donne un classement des neuf manuscrits connus de *Saintré*, classement qui paraît excellent et fixe la date de la rédaction de cet ouvrage entre 1454 et 1496; il établit également que La Sale est l'auteur du *Licre des faits de Jacques de Lalaing*, attribué souvent à Georges Chastellain. Pour nous, Tourangeaux, bien que l'ouvrage soit un roman et plus qu'une biographie, c'est particulièrement Jean de Saintré qui nous intéresse. Dans une note de l'article en question (p. 554, note 2) nous lisons: « Tous les manuscrits, même le ms. Barrois, revu par l'auteur, sont d'accord pour faire naître Saintré à Pouilly, en Touraine, bien qu'il n'y ait pas de Pouilly en Touraine ». Gueullette, en 1724, a proposé de lire Preuilly et sa correction a été généralement admise. M. de Grandmaison fait remarquer que s'il n'y a pas de Pouilly en Touraine, il y a plusieurs Pouillé; or Pouilly et Pouillé ne sont qu'un même nom et souvent, dans notre région, il y a hésitation entre les deux formes pour une seule localité; par exemple, on trouve tour à tour Restigné et Restigny, Cangy et Cagé et encore actuellement les habitants de Charantilly et ceux des communes voisines disent toujours Charantillé. Saintré ne serait-il pas né soit à Pouillé, ancien fief relevant de Preuilly (commune de Saint-Pierre-de-Tournon), soit à Pouillé, ancienne paroisse du diocèse de Tours, faisant autrefois partie de l'élection de Tours

(aujourd'hui commune du canton de Saint-Aignan, Loir-et-Cher)?

Correspondance. — Lettre de M. Faye, président, qu'une affaire urgente empêche d'assister à la réunion. — Lettre de M. Picard, notaire à Loches, du 11 novembre, à propos de travaux en cours d'exécution, il en est donné lecture :

« J'ai appris ce matin que des fouilles étaient faites derrière le chevet de l'église Saint-Ours pour la conduite des eaux de la ville. Avec M. Dupin, ancien conducteur des Ponts et-Chaussées, nous avons examiné ces travaux et observé que l'on perceait une voûte très dure faisant autrefois le prolongement de la crypte de Saint-Martin ; elle fait donc, pour ainsi dire, partie des fondations de l'église, et l'on sait qu'en cet endroit le chevet n'est éloigné du rempart que d'environ 1^m50.

« Les infiltrations à travers les terres meubles, et les fuites qui pourraient se produire dans les tuyaux d'adduction peuvent sérieusement compromettre la solidité de l'église.

« Les travaux avancent vite ; dans deux jours il ne sera plus temps de remédier au mal ; il me semble qu'on n'eût pas dû toucher à un monument historique tel que l'église Saint-Ours sans faire une enquête et sans prendre l'avis d'un homme compétent ; c'était aussi l'avis de M. le vicaire de Saint-Ours, notre collègue.

« J'ai donc cru de mon devoir de signaler ces faits à la Société archéologique.

« Veuillez agréer, etc. »

Dons. — M. Boutineau a trouvé chez un marchand une *Notice historique et archéologique sur l'église abbatiale de Saint-Julien*. Celle-ci portait le timbre de notre bibliothèque pour laquelle notre confrère l'a rachetée. Tous nos remerciements à M. Boutineau.

Communications. — M. le Président informe la Société du décès de notre collègue M. Victor Collombier, directeur de l'Enregistrement et des domaines, arrivé à Tours le 5 novembre dernier.

M. Collombier était né à Fives (Nord), le 26 août 1843 ; entré dans l'administration comme surnuméraire, le 2 janvier 1863, il avait été nommé receveur à Saint-Germain-de-Calberte (Lozère) le 17 juillet 1865 ; promu en décembre 1872 aux emplois supérieurs, il avait rempli de 1873 à 1884 les fonctions de sous-inspecteur à Toulon, puis il avait été chargé de l'inspection dans les départements du Tarn et de Seine-et-Marne (1884-1891). Classé second au concours pour la direction, M. Collombier avait été nommé le 16 juin 1891 directeur des Hautes-Pyrénées ; de ce

département il était passé dans le Tarn-et-Garonne et, le 11 décembre 1899, en Indre-et-Loire où il succédait à notre collègue, M. Piédor.

Il avait pris place dans nos rangs dès l'année suivante comme membre correspondant et était devenu titulaire le 30 janvier 1901. Tous nos confrères ont gardé le souvenir de son assiduité aux séances ; s'intéressant particulièrement à la numismatique, il avait formé en commun avec son frère, M. Félix Collombier, receveur de l'Enregistrement à Amiens, une magnifique collection de monnaies et de médailles. Dès qu'une découverte parvenait à sa connaissance, il se hâtait de se transporter sur place et recueillait les pièces les plus intéressantes. Le *Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne* et le nôtre renferment les communications qu'il a faites aux deux Sociétés sur diverses trouvailles.

Très souffrant depuis quelques mois, M. Collombier continuait néanmoins à remplir ses fonctions, négligeant de se soigner et même de voir le médecin. Il n'a été alité que quelques jours et le profond chagrin qu'il avait éprouvé, après une carrière des plus brillantes (il avait eu tous ses avancements au choix), de ne pas être nommé directeur de première classe, a peut-être contribué à abrégé sa vie. La Société prend une part très vive à la douleur de son frère et de toute sa famille et leur présente ses plus sincères condoléances.

Un collègue demande à la société d'échanger ses publications avec celles de la *Revue de Loir-et-Cher*. Cette proposition est acceptée.

M. l'abbé L. Bossebeuf, parlant des *châtelains de Vêretz* : l'abbé de Rancé, le duc de Mazarin et le duc d'Aiguillon, établit un parallèle entre ce dernier et le duc de Choiseul, dont on connaît l'inventaire du mobilier grâce aux recherches de M. Gabeau. Le château de Vêretz était rempli de belles choses dont M. Bossebeuf a pu faire le relevé dans les minutes de M. Guillonnet, notaire à Saint-Avertin ; il a été assez heureux, en effet, pour y copier un inventaire de 1750. Les signatures du comte d'Agénois, d'Armand Charles de Mazarin, de François de Rohan, d'Elisabeth de Bourbon, etc., ont été soigneusement reproduites par notre confrère qui a photographié une gouache de Blarenberghe et une tapisserie de l'enfant prodigue aux armes de Forget, une vue du château de « Saint-Mars de la Pille » en 1699, alors propriété de Mazarin, le tombeau de Martin Ruzé, seigneur de Beaulieu, d'après les dessins de Gaignières, et encore un portrait de M. de Rastignac, archevêque de Tours. Dans l'inventaire de Vêretz figurent les prix de chaque meuble en 1750 ; la chambre

« du roi » était toute tendue de damas et de serge bleue; le duc avait une importante collection d'instruments de physique et de chimie, sa bibliothèque réunissait tous les ouvrages connus sur les sciences; le libraire Masson fut chargé d'en faire l'estimation.

M. L. de Grandmaison signale un programme imprimé d'une séance littéraire au Collège royal de Chinon. Il porte pour titre : *Deo opt. max.* | IN SOLENNIBUS SCHOLARUM REGII COLLEGII CAINONENSIS | EXERCITATIONIBUS. | DEO DUCE, ET AUSPICE DEI-PARA INTERPRETARI CONABUNTUR; suivent les noms des élèves avec l'indication des classes auxquelles ils appartiennent et des auteurs latins qu'ils expliqueront. L'exemplaire que notre confrère a entre les mains (in-folio imprimé en placard) n'est pas complet et il manque toute la partie inférieure où devait probablement se trouver la date. Parmi les élèves, on remarque en rhétorique *Petrus Baignoux, convictor, Blesensis*; il s'agit, sans doute, de Pierre-Philippe Baignoux, né à Blois en 1753, qui fut, en 1791, membre du district de Tours, puis député à l'Assemblée nationale. En quatrième, il faut signaler *Ludovicus Champigny, Cainonensis*, qui fut député à la Convention nationale. *Joannes Ludovicus Chalmel, convictor, Turonicus*, élève de cinquième, n'est autre que l'historien de Touraine, né en 1756. Dans la même classe on peut encore relever *Isaias-Joannes-Franciscus-Stephanus Fey, convictor, Turonensis*, dont MM. Beauchet-Filleau nous indiquent la naissance en 1755 (Cf. *Dictionnaire des familles du Poitou*, 2^e édit., t. III, p. 418-419, généalogie de la famille Fey de la Grange, originaire d'Artannes). Les indications qui précèdent permettent de fixer la date de cette séance aux environs de 1768.

Le nombre des élèves et leur origine très variée — on y comptait, d'après le programme, des élèves natifs de Tours, Poitiers, Blois Saumur, Angers. Versailles et même Paris — prouvent que le collège de Chinon était alors fort prospère sous la direction d'Adrien-Charles Vallée, qui, entré au collège en 1757, y avait la première année régenté la sixième et la cinquième, puis dirigé la seconde et la rhétorique jusqu'à la fin de 1765. A deux reprises différentes, il remplit les fonctions de proviseur, d'abord de 1765 à 1776, puis de 1778 à 1783 (*Arch. Indre-et-Loire, D. 7*). Consultez au sujet de cet établissement Henri Grimaud, *Notice historique sur le collège de Chinon* (Tours, 1894, brochure in-8).

Il est donné lecture d'une note de M. P. Vitry relative au magnifique coffre en bois sculpté d'Azay-le-Rideau qui figura, en 1890, à l'Exposition rétrospective organisée par la Société. M. Jacques Stein vient de l'offrir au Musée du Louvre. On attribuait ce meuble important à l'école auvergnate; M. Vitry,

le rapprochant des stalles de la chapelle du château d'Ussé, serait d'avis d'y reconnaître, ainsi que dans les morceaux analogues, l'œuvre d'un des ateliers locaux des bords de la Loire (second quart du xvi^e siècle).

M. *Grimaud* communique une note pour servir à l'histoire des arts en Touraine. Dans le tome 41 des *Mémoires* (p. 89) il est question de « 20 morceaux de tapisserie » qui, en décembre 1790, étaient « tendus autour du chœur » de l'ancienne église Saint-Mexme de Chinon. En 1793 elles étaient dans le plus mauvais état. On lit dans un document inédit tiré des archives municipales de Chinon (D. 5) : « Il y a des tapisseries à Saint-Mexme qui pourrissent, qui seraient bonnes en retour de celles superbes que nous leur avons données, qui représentaient la résurrection et la naissance de Jésus-Christ ». Cette lettre de la municipalité, adressée au district de Chinon le 13 janvier 1793, se termine en réclamant pour l'hôtel-de-ville les tapisseries « pareilles au grand morceau, qui fait face dans le cabinet ».

Notre collègue parle ensuite de la *famille Rabelais* (Voir *Bulletin*, tome XII, p. 168), d'après des renseignements puisés dans les anciennes minutes de l'étude de M^e Langlois, notaire à Tours, qui a eu la bonne fortune de les découvrir et dont voici le résumé :

22 février 1597. Vente par Marie Rabelais, veuve de Pierre Duchamp, maître ouvrier en soie, Jean Duchamp, aussi maître ouvrier en soie, et Perrine Rabelais, sa femme, à Anthoine Rabelais, apothicaire à Chinon, époux de Andrée Jousseau, d'une maison et dépendances appelée Aragon, paroisse de Sinays (*sic*) plus une vigne contenant neuf œuvres ou environ, renfermée de haies au lieu dit le Cloux Rabelais, paroisse de Seuilly. — 10 juin 1598. Marie Rabelais achète une maison à Tours, rue de la Scellerie.

Ces deux documents inédits établissent d'une façon formelle qu'à la fin du xvi^e siècle, une branche de la famille Rabelais habitait Tours.

Enfin M. *Grimaud* ajoute que le Conseil municipal de Chinon avait désiré voir établir une *poudrière* dans le château de cette ville, mais que la Commission des monuments historiques a fait rejeter cette proposition.

M. A. *Viot* signale une *inscription* ornant la cloche placée dans la tour de l'ancienne église de Marmoutier : « NICOLAS VIGNOLES. P. R. D. I. L. E. CLERC SELERIER. 1736. ✠ D. — PAX. » Mgr Chevalier écrit (Dom Martène, p. 561) : 1733. — Chapitre général de la congrégation tenu à Marmoutier de « *cujus miserabili et irregulari celebratione melius est silere quam loqui* ».

Sur 32 moines qui y assistaient, 28 furent violemment exclus de l'assemblée. Dom Nicolas Vignoles élu prieur, mort le 3 décembre 1736.

Notre collègue parle aussi d'un *manuscrit* de 51 pages rédigé en 1784 par un M. Soreau et intitulé : « *Un Voyage en Touraine* ». L'auteur doit être originaire du pays, puisque son nom figure dans plusieurs transactions. Dans une description enthousiaste de la contrée, Soreau cite les vignobles les plus fameux, il parle des melons extraordinaires de Langeais, des oies de Bréhémont, des viviers de Savigny-en-Véron, des cours d'eau et fontaines intermittentes, des îles flottantes d'Ussé, etc... Un passage, relatif aux tournois, attribue la modification de leurs règles au seigneur de Preuilly ; un autre nomme un savant hydrographe, Laurent, qui réussit en quatre heures à donner les indications les plus précises pour trouver et amener l'eau au château de Chanteloup. Dans ces pages il est encore question du sol de la basilique martinienne ; saint François de Paule y est appelé « l'ermite martotile » ; c'était sans doute son nom de famille. Ce curieux manuscrit fera l'objet d'un examen approfondi.

M. le C^{te} Ch de Beaumont fait connaître quelques *découvertes* qui ont eu lieu à Tréché, hameau situé au Nord-Ouest de Fondettes, non loin du point où l'on retrouva jadis les débris d'un dolmen écroulé. On a exhumé dans un champ deux fragments de colonnettes sculptées dans un marbre blanc d'un grain très fin, une tête de lion, applique en bronze gallo-romain, une bague gravée d'époque mérovingienne, à chaton plat et ovale, une hache d'un silex jaunâtre et une charmante pointe jaune d'ambre taillée sur ses deux arêtes latérales.

M. Fay, au nom de M. Charles de Grandmaison, lit une note sur un *manuscrit* acheté à Londres, par la ville de Tours, pour la Bibliothèque municipale.

Ce volume est un de ceux, trop nombreux, hélas ! qui, volés à notre bibliothèque dans la première moitié du siècle dernier, étaient passés en Angleterre dans la collection de lord Ashburnham avec les fonds Libri et Barrois. M. de Grandmaison expose comment, en 1883, la Ville de Tours eut l'espoir de reprendre possession de ses précieux manuscrits et comment il y faut aujourd'hui renoncer. Ceux-ci, en effet, sont bien rentrés en France, mais ils n'ont point été rachetés, comme ils devaient l'être, en 1883, avec des fonds pris sur le budget de l'Etat. C'est la Bibliothèque nationale qui les a payés avec ses propres ressources ; elle en est donc légalement propriétaire.

M. de Grandmaison étudie ensuite le manuscrit qui est venu reprendre sa place sur nos rayons ; c'est l'*inventaire des reli-*

quaires, joyaux et ornements de la cathédrale Saint-Gatien, dressé en 1439 par les commissaires du Chapitre de Tours assistés d'orfèvres et de brodeurs. Il est divisé en cinq inventaires distincts selon que les objets précieux sont conservés dans différents locaux et confiés à la garde de différentes personnes.

Voici les principaux objets énumérés et souvent décrits longuement dans ces inventaires : *Premier inventaire*. — Une châsse, nommée l'*Ozanne*, d'argent doré ; sept statuette d'argent doré représentant différents saints ; des croix d'or et d'argent, des calices et des vases d'argent doré, des reliquaires de même métal ornés, comme les croix, de perles et de pierreries. — *Second*.

— La croix, la crosse et la mitre archiépiscopales, les croix paroissiales, les chandeliers, les bassins, les châsses de saint Gatien, de saint Maurice et de saint Lidoire, très longuement décrites, le tout d'argent doré et souvent enrichi d'émaux et de pierreries. — *Troisième*. — Chapes et autres ornements ; plusieurs chapes sont en drap d'or avec orfrois d'or fin à personnages. Quelques-unes portent les armoiries des rois, reines et prélats qui en ont fait cadeau à la cathédrale ; chasubles d'or frisé, parements d'autel avec fleurons et figures d'or fin. Un contre-retable d'autel d'or à cinq histoires enrichies de perles et de pierreries. Un fronton dudit autel où sont dix histoires et dix tabernacles d'or nué, c'est-à-dire employé avec de la soie dans un ouvrage de broderie. — *Quatrième*. — Tapisseries au nombre de plus de cinquante pièces, la plupart à histoires et personnages. Plusieurs sont décrites avec tant de précision et de tels détails qu'on pourrait les reconnaître si on les rencontrait jamais. — Le *cinquième* ne contient guère que des tapisseries désignées ainsi : « Vieilles méchantes tapisseries » et n'offre aucun intérêt.

De ces précieux reliquaires et joyaux d'or et d'argent dans lesquels la valeur artistique dépassait de beaucoup celle de la matière, il ne reste plus rien. Tous ont été fondus, en 1562, par les Protestants, ainsi que les chapes et chasubles de drap d'or.

La seconde moitié du volume est consacrée à l'inventaire des registres des différentes bourses de la cathédrale, notamment de celle de l'« œuvre », c'est-à-dire de la construction de l'église ; mais on s'est borné à indiquer les années des registres qui se trouvaient en 1439 sur les tablettes.

M. le Maire de Tours, qui a obtenu du Conseil municipal un vote favorable à l'acquisition de ce manuscrit, a bien voulu autoriser M. de Grandmaison à en prendre copie et à le publier.

M. Louis de Grandmaison a relevé, dans l'église de Crissay,

l'inscription suivante écrite en capitales ordinaires, chaque mot étant séparé du suivant par un point :

EN . CE . LIEV . CY . QVE . VOVS . VOYEZ . REPOVSE .
 . DE . IACQVES . TOVRPIN . LA . TRESBONNE . ESPOVSE .
 . MADAME . KATHERINE . DV . BELLAY .
A . SON . AME . ESPOIR . BON . ET . DELAY .
 . QVE . LE . SAVLVEVR . FERA . GRASSE . ET . PARDON .
 . VOVS . REQVERANT . DE . BON . CVEVR . ET . PAR . DON .
 . QVI . ESPERES . DE . MORT . LES . TRAIGTZ . PASSES .
 . PRIEZ . PO^r . ELLE . ET . PO^r . TOVS . TRESPASSES .
 . ELLE . PASSA . LE . PREMIER . IOVR . DE . MAY .
 . QVI . SVS . LES . AULTRES . MOYS . EST . PL^s . GAY .
 . MIL . ET . CINQ . CENS . VING . ET . NEVF . EN . LANEE .
 . VINGT . ET . NEVFYESME . APRÈS . QUELLE . FUT . NEE

SENBLABLEMENT . SONT . CY . MIS . AVPRES . DELLE .
QVATTRE . BEAVLX . FILZ . ET . VNE . FILLE . BELLE .

Cette inscription qui a peut-être été déplacée, se lit au fond d'un enfeu situé dans l'ancienne chapelle seigneuriale servant aujourd'hui de sacristie. A droite et à gauche, au haut de la pierre où elle est gravée, on voyait un blason en forme de losange ; il n'en existe plus. Quelques abréviations n'ont pu être reproduites par l'impression.

Catherine du Bellay était fille de René du Bellay et de Marquise de Laval. Son mari, Jacques Turpin, fils de Jacques et de Louise de Blanchefort, épousa en seconde nocces Isabelle Chabot.

Dans le beau clocher de l'église, clocher qui réclame une réparation urgente, se trouve une *cloche* ancienne dont M. H. Grimaud a reproduit l'inscription (*Bulletin*, t. IX, p. 67). M. de Busserolle, dans son *Dictionnaire* (t. II, p. 424) a donné le texte d'une troisième inscription relative à l'achèvement de ce clocher en 1527 par Colin Durant et Jean Oger.

Enfin, dans la nef de la même église, au-dessous des traces encore visibles de la litre seigneuriale, à peu de distance à droite de la petite porte d'entrée s'ouvrant dans le mur méridional, on lit, en écriture cursive, le texte suivant :

Le 22 de 7^{bre} 1778
François Debrou
a dit et chanté
sa première messe
en cette église.

La pierre supportant cette inscription sonne le creux ; peut-être par suite de la présence de poteries acoustiques.

Le prêtre dont il est ici question est probablement François-Nicolas Debrou, né à Crissay le 25 septembre 1752. Il fut curé de Joué et donna des cloches aux deux églises de Crissay et de Joué. Voyez dans le *Bulletin*, (*loc. cit.*), une inscription relative aux deux cloches données par lui à Crissay, et qui, paraît-il, sont encore en place. Debrou, que le *Dictionnaire d'Indre-et-Loire* (t. III, p. 409) appelle à tort Debron, fut un des bienfaiteurs de Joué; c'est à une donation entre vifs faite par lui (25 mars 1829, Chotard, n° à Joué) et acceptée par le Conseil municipal le 29 décembre (même notaire; ordonnance royale du 2 sept. 1829) que l'hospice de cette commune, établi seulement en 1855 (décret impérial du 15 déc.), doit sa première origine.

Notre confrère a relevé deux inscriptions dans l'église de Rivière. La plus ancienne se trouve dans la chapelle méridionale de la crypte, autour d'une pierre formant dallage; une partie est complètement effacée, si bien qu'on en lit seulement la moitié: CY GYST DAME (ici une lacune comprenant la moitié du haut de l'inscription, tout le côté droit et la moitié du bas) S^r DESAVEIL (fin du bas de l'inscription, ce qui suit est sur le côté gauche) LES DAME DEBACHER DECEDA XII^r DAPVRIL 1583. Sauf la date de l'année, toute l'inscription est en lettres capitales; les mots ne sont pas séparés, les lettres ME du mot *dame* et HE du mot *Bacher* sont liées ensemble. Le milieu de la pierre est occupé par une figure au trait représentant la défunte, les pieds tournés vers l'est; à droite de sa tête (par conséquent à gauche du spectateur), au-dessous des mots *Cy gist*, se trouve le blason suivant: *de [gueules] à 3 fleurs de lis [d'or] 2 et 1*, qui est La Rochefaton; de l'autre côté existait probablement un autre écusson aujourd'hui effacé.

L'inscription doit être rétablie à peu près ainsi: *Cy gist dame Louise Dupuy, espouse (ou veuve) d'Antoine de la Rochefaton, s^r de Saveilles, dame de Bacher, etc.* Saveille est situé commune de Payzay-Naudin (Charente). Quant à Basché ou Bacher, commune d'Assay, ce fief appartenait à la famille Du Puy depuis le xiv^e siècle. Faute d'avoir compris cette inscription, le *Dictionnaire d'Indre-et-Loire* (t. I, p. 146) donne dans la liste des seigneurs de cette terre: S. de Saveilles, dame de Basché. Louise Du Puy était également dame du Bois-de-Veude, commune d'Anché (Busserolle, *Dictionnaire*, t. I, p. 279). A côté de cette pierre, se trouve, dans une sorte d'enfeu, un tombeau du xvi^e sur lequel sont deux statues mutilées: un homme et une femme. Ce monument est connu sous le nom de: « Tombeau des s'Huguenots » (*sic*). Ces statues sont-elles celles d'Antoine de La Rochefaton et de sa femme?

L'autre inscription, beaucoup moins importante, a déjà été reproduite dans notre *Bulletin* (t. VIII, p. 470), mais avec une légère inexactitude. Elle se trouve dans le pavage du bas-chœur, du côté de l'épître ; elle est également, sauf les chiffres, en capitales et les mots ne sont pas coupés ; les lettres UR du mot *curé* sont liées ensemble ; quelques lettres sont effacées, on les a rétablies ci-dessous en italiques :

CYGIT LECORPS DE M^r LOUIS
GRELET CURE DE RIVIERE
âgé DE 66 ANS LE 31 AOUST
1748.
Priez DIEU POUR LUY.

L'acte d'inhumation de ce curé, qui n'était plus en fonctions lors de son décès, se trouve dans les registres de l'état civil.

Elections. — M. de Roton, présenté à la dernière séance, est élu membre correspondant et, sur sa demande, titulaire. M. le Président, ayant pressenti M. de Roton, demande à l'assemblée de nommer notre nouveau confrère *trésorier* en remplacement du regretté M. Camus, décédé ; cette proposition est accueillie par un vote unanime ; en conséquence M. de Roton est proclamé trésorier.

Le Secrétaire général,
DE LÉPINAIST.

NOTES

SUR DES

IMPRIMEURS ET LIBRAIRES DE TOURS

PENDANT LA LIGUE

Communication de M. le C^{te} Boulay de la Meurthe

I

Du 21 juillet 1589

Sur la requête verbalement faicte par le procureur general du Roy,

La Cour a faict et faict deffences a tous imprimeurs, libraires et colporteurs, d'imprimer, vendre ny debiter aucuns livres ou traictez concernans le faict de la Religion, qu'ils n'aient esté veuz et approuvez par deulx docteurs en theologie de ceste ville de Tours, ou aultres theologiens fidelles serviteurs du Roy, ny d'aultres livres, discours ou escriptz quelconques, sans permission de justice, et sans esprimer le lieu et le nom du libraire où ilz auront esté imprimez, à peyne d'amande arbitraire et de punition corporelle s'il y eschet; et ad ce que aucun n'en pretende cause d'ignorance, sera le present arrest leu et publié à son de trompé et cry public, par ceste ville et faulxbourgs, es lieux accoustumez.

(Arch. Nat., Parlement de Tours, X^{1a} 9230, f^o 37, v.)

II

Du 17 janvier 1590

Veu par la Court les lettres patentes du Roy octroyées à Jamet Mestayer, imprimeur et libraire ordinaire dud. Seigneur, par lesquelles il continue, confirme et en tant que besoin seroit, donne et octroye aud. Mestayer led. office d'imprimeur et libraire ordinaire, qu'il a tenu et exercé du vivant du feu Roy, dernier decédé, tient et exerce encore de présent, pour l'avoir, tenir et doresnavant exercer en chacune des villes du Royaume que bon luy semblera, et en jouyr et user aux honneurs, autoritez, prerogatives, preeminences, privileges, franchises et libertés, gages, droicts, profictz, revenuz et emolumens accoustumez, sans que pour ce il soit tenu faire nouveau serment, ny prendre autres lettres de provision d'iceluy, comme il est au long porté par icelles; la requeste par led. Mestayer présentée à fin de verification desd. lettres; conclusions du procureur general du Roy; et tout considéré,

La Court a ordonné et ordonne que lesd. lettres seront registrées en icelle, ouy le procureur general du Roy, pour jouyr par led. Mestayer de l'effect et contenu, comme il en a cy devant bien et deuement jouy, jouyt et use encores de present.

(Arch. Nat., Parlement de Tours, X¹^a 9230, f^o 176, v.)

III

Du 17 avril 1590

Sur ce qui a esté remonstré à la Court par le procureur general du Roy, qu'il a esté constitué prisonnier

ung colporteur, saisy de placardz imprimez, intitulez « Le grand pardon general pour tous Crestiens », contenans des blasphemmes et impietez contre l'honneur de Dieu et la Relligion catholique apostolicque et romaine, requérant le proces estre faict aud. colporteur, et commission à luy octroïée pour informer qui est et l'auteur et imprimeur, et cependant [faire] deffences de vendre ny retenir led. placart, sur peine de punition corporelle, et aux imprimeurs de ne plus imprimer aucune chose sans permission du Roy ou de lad. Court ; veu led. placart,

La Court ordonne que le procureur general aura commission pour informer contre les auteurs et imprimeurs dud. placart, tant de ceste ville que aultres ; et cependant a faict inhibitions et deffences à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'ils soient, de ne retenir led. placart, sur peine d'ester contre ceulx qui en seront trouvés, saisis, estre pendus et estranglez sans forme ne figure de proces ; faict aussy inhibitions et deffences à tous imprimeurs n'imprimer aucune chose sans permission du Roy ou de lad. Court, laquelle a ordonné et ordonne que le present arrest sera publié à son de trompe et cry public, à ce que aucun n'en prétende cause d'ignorance.

(Arch. Nat., Parlement de Tours, X¹^a 9231, f^o 135.)

IV

Du 14 février 1591

Veul la remonstrance faicte à la Court par le procureur general du Roy, que, nonobstant les deffenses qui ont esté ci-devant faictes, ont esté imprimez et se vendent et débitent plusieurs livres, discours et libeles, sans permission, et qu'ils tendent à sedition,

La Court a faict et faict iteratives inhibitions et defenses à tous imprimeurs, libraires et autres personnes de quelque qualité et condition qu'ils soient, d'imprimer, vendre, debiter et semer directement ou indirectement aucuns livres, discours et escriptz, sans permission ny inserer le lieu et nom de l'imprimeur, suyvant les precedans arrestz, à peyne d'estre puniz comme perturbateurs du repos public; et ad ce qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance, sera le present arrest leu et publié à son de trompe aux lieux et endroicts accoustumés, à la dilligence des substitudz dud. procureur general, ausquelz lad. Court enjoinct tenir la main ad ce qu'il n'y soit contrevenu, et faire informer et saisir justice des contrevenans, et, eulx jugés, d'y proceder dilligemment, et envoyer leurs proces-verbaultz, informations et les prisonniers par devers lad. Court, pour en ordonner ce qu'il apartiendra.

(Arch. Nat., Parlement de Tours, X^{1a} 9233, fo 221.)

V

Du 15 février 1591

Ce jour ont esté mandez en la Court, ce requerant le procureur general du Roy, Jamet Mestaier imprimeur du Roy, son fils, Zacarie Griveau, Jan Richer, Claude Montreuil, la vefve Siffleau, et... (*sic*) aussi imprimeurs et libraires en ceste ville, ausquelz a esté remonstré les fautes faictes en l'impression et debit de livres sans permission, nonobstant les deffenses ausd. faictes, et à eulx enjoinct de garder et observer les arrestz sur ce donnez, à peyne de la vie.

(Arch. Nat., Parlement de Tours, X^{1a} 9233, fo 224.)

VI

Du 4 juillet 1594

Est comparu en ladite assemblée Estienne Goury, marchand bourgeois en ladite ville, lequel a remontré qu'il avoit esté elleu par les habitans de la paroisse Saint-Saturnin, collecteur des deniers de la taxe nagueres imposée pour les frais de la guerre des années *iiij^{xxviiij}* et *iiij^{xxix}*, à quoy aucuns reffugiez qui tiennent maisons de livres estans comprins et coctisez, il se seroict adressé à eulx par plusieurs foyz, desquelz il n'auroit peu tirer aucune chose ; au moyen de quoy luy auroict convenu mener deulx sergens avec luy, pour y proceder par les voyes ordinaires et acoustumées ; et que de faict seroyent en la journée d'hier allez en aucunes maisons de ladite paroisse, mesme en celles de mesdames de Marmoustiers et de Chevalles, et de Jamet Metayer, soy disant imprimeur ordinaire du Roy, esquelles maisons leur auroict esté usé de rebellions et violences, mesmes par ledit Metayer et ses gens, qui leur auroient dict et proferé plusieurs injures atroces et diffamatoires, et se seroict ledit Metayer porté pour appellant de ladite taxe, et depuis a obtenu lettres de commission de sondit appel et opposition, affin d'evoquer en la Court l'instance entre luy et ledit Goury, et en oster la congnoissance à monsieur le lieutenant criminel audit Tours, qui auroict ja decretté contre ledit Metayer, requerant ledit Goury quil plaist à ladite ville vouldoir sur ce faire pourveoir.

Sur quoy, le faict mis en deliberation, il a esté conclud qu'il sera faict autre assemblée de ladite ville lybellée, affin d'adviser sur ce que lesdits reffugiez auroient esté comprins à ladite taxe ; et au regard des violences et rebellions, qu'il en sera faict remonstrance à monsei-

gneur le gouverneur ; et attendu la consequence d'icelles ledit sieur sera prié de se trouver en la court de Parlement, en laquelle il en sera faict plainte au nom de ladite ville, avec supplication à nosseigneurs d'icelle de ne voulloir permettre lesdites rebellions ; et serons pour aller devers ledit sieur gouverneur et en ladite Court à l'effect que dessus, nous maire, et serons assistez de bon nombre des sieurs eschevins de ladite ville.

Juillet 1591

Et au regard des rebellions et excez faictz paraucuns des reffugiez, mesmes par Jamet Mestayer, soy disant imprimeur du Roy, aux personnes de Estienne Goury, marchand dud. Tours, collecteur des deniers de lad. levee en la paroisse Saint Saturnin, et des gens par luy menez pour l'execution de sad. commission, suivant la plainte que en auroict faicte led. Goury en l'assemblee de lad. ville, du iiij du present moys, et les proces verbaux desd. gens, a esté pareillement delibéré et conclud que led. Goury continuera la poursuite du proces criminel par luy intenté pour ced. regard allencontre dud. Mestayer par devant mons^r le lieutenant criminel aud. Tours, et que où led. Goury en seroict empesché par le moyen de lettres et deffenses de la Court du Parlement obtenues par led. Jamet aud. cas, en sera faict remonstrance au nom de la ville à monseigneur le Gouverneur, et led. seigneur prié de se trouver en lad. Court, pour au mesme temps y estre aussy faict plainte, de la part de lad. ville, desd. rebellions et excez, avec remonstrance de la consequence d'icelles, et supplication à lad. Court de permettre que justice en soit faicte par led. sieur juge ordinaire.

(*Arch. Mun. de Tours, Délibérations, t. 25.*)

VII

Mercredi 1^{er} avril 1592

S'est comparu en lad. assemblée Maurice Bouguereau, libraire aud. Tours, qui a remonstré comme n'estant aparue jusques à present qu'il eust par aucun esté entrepris de faire mettre en lumiere la carte particulliere de la province et duché de Touraine, considerant néantmoins combien l'usaige en pourroit estre utile au public et principalement que ce corps de ville en pourroit tirer quelque fruit, en exécution du pouvoir qu'il a du Roy de commender en l'absence de monsieur le gouverneur, led. Bouguereau, meu de zelle et affection au service de Sa Majesté et de lad. ville, n'ayant esgard à la despence qui luy convenoit faire pour ce entreprendre, ains postposant son proffit particullier, auroit fait premierement tailler en cuivre et taille doulce la planche de lad. carte, et de laquelle il auroit aussy faict tirer une coppie en vellin, et icelle fait enluminer et decorer aultant qu'il luy a esté possible, l'ayant encores acompaigné de discours historié en l'honneur de lad. ville et habitans dud. Tours, laquelle il a à l'instant exhibée, faisant d'icelle don et present aud. corps de ville et pour le service de lad. ville. Sur quoy, en acceptant par led. corps de ville lad. carte et bonne intention dud. Bouguereau, a esté conclud, pour aucunement recongnoistre et soullaiger icelluy Bouguereau de la despence par luy pour ce faicte, et attendu l'utilité qui peut estre receue par le public et lad. ville en l'usaige d'icelle, qu'il luy sera fait present de quelquesomme de deniers; et pour recongnoistre plus particullierement le merite de la chose et entendre dud. Bouguereau la despence qu'il peut avoir pour ce faicte, ont esté commis les sieurs du Faultrey et Savare esche-

vins, suivant le rapport et advis desquelz sera ordonné ce que de raison.

Du lundi 6 avril 1592

Après que les sieurs de Faultrey et Savare, eschevins et commissaires en ceste partie par deliberation de lad. ville du premier jour de ce present moys, ont faict leur rapport sur le contenu en lad. deliberation, et déclaré estre d'advys qu'il soict faict don au sieur Maurice Bouguereau, libraire, de la somme de trente escuz, pour aucunement luy recompenser de la despence par luy faicte pour la taille et impression de la carte du pays et duché de Touraine, et pour avoir faict present à lad. ville d'une desd. cartes en vellin et enluminée, a esté ordonné que payement sera faict par m^e Nicolas Le Royer, recepveur, aud. Bouguereau, de lad. somme de xxx escuz, de laquelle luy est faict don en recongnissance que dessus.. (1).

(Arch. Municip. de Tours, Délibérations, t. 25.)

VIII

Du 27 fevrier 1593

Veu par la court la requeste à elle présentée par Adrian Pierre, marchand libraire, cy devant et auparavant les troubles demeurant en la ville de Paris, par laquelle, attendu qu'au prejudice des passeports du Roy et du sieur de Souvray, gouverneur et lieutenant-general pour led. Seigneur en Tourayne, à luy octroyez, et de la commodité du public, aucuns libraires estans de pre-

(1) Voir les *Comptes Municipaux*, t. 104, f^o 423 vo.

sent en cette ville de Tours veulent l'empescher en la conduite, vente et distribution de xxiiij balles de livres qu'il a sur la riviere de Loyre, il requeroit defenses estre faictes à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'ilz soient, de le troubler et empescher en ce que dessus; lesdits passeports des vi^e aoust et iiij^e octobre derniers; conclusions du procureur-general du Roy; tout considéré,

Ladite Court, suyvant et conformement aux passeports octroyez au suppliant, luy a permis et permet faire amener et conduyre les vingt quatre balles de livres qu'il a sur la riviere de Loyre, iceux vendre et debiter en cette ville de Tours, et a faict et faict inhibitions et defenses à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'ilz soient, de le troubler et empescher, sur peine d'amende arbitraire.

(Arch. Nat., Parlement de Tours, X^{1a} 9238, fo 125.)

A PROPOS DU COFFRE D'AZAY-LE-RIDEAU

La Société archéologique de Touraine ne peut, semble-t-il, que se réjouir, avec tous les vrais admirateurs de l'art français, de savoir définitivement fixé dans nos collections nationales le magnifique coffre en bois sculpté qui ornait jadis la salle à manger du château d'Azay-le-Rideau et qui figura avec éclat, en 1890, à l'Exposition rétrospective organisée par la Société.

Ce coffre avait, on le sait, quitté le château d'Azay, il y a environ trois ans, avec la majeure partie des

collections de M. de Biencourt. Le bruit avait couru, depuis, de son passage à l'étranger. Il n'en était rien fort heureusement; mais l'évènement était toujours à craindre, étant donné la valeur marchande considérable de l'objet. Une pensée de piété généreuse de M. Jacques Stein, qui l'a offert au Musée du Louvre, en mémoire de sa sœur, M^{lle} Marguerite Stein, vient de nous rassurer à jamais sur son sort.

Depuis la publication du catalogue de Léon Palustre, ce coffre avait été reproduit à nouveau et longuement commenté par M. Molinier dans son *Histoire générale des arts appliqués à l'industrie* (t. II p. 405). Celui-ci avait classé autour de cette pièce capitale de notre art décoratif français, dans la première moitié du xvi^e siècle, toute une série d'autres monuments du même style, qui présentent généralement ces grands rinceaux à volutes, ces couronnes ou « chapeaux de triomphe » entourant des médaillons de face ou de profil, tous éléments empruntés à l'Italie ou à l'antiquité, mais traités et agencés avec un goût et un esprit très émancipé, très original et très français. Mais il se refuse absolument à voir dans ces monuments, comme on le faisait avant lui (cf. Bonnafé, *le Meuble en France au xvi^e siècle*; Palustre, *loc. cit.*), les produits d'une école ou d'un style *auvergnats*. Pour lui cette école d'art décoratif n'a pu se former que dans le voisinage immédiat des autres, où se produisaient à cette époque les plus abondantes et les plus riches décorations monumentales d'un style très analogue, c'est-à-dire sur les bords de la Loire ou de la Seine, en Touraine ou dans l'Ile de France. Nous partageons absolument cette manière de voir et ne prétendons pas refaire ici la démonstration de M. Molinier.

Nous voudrions seulement invoquer à l'appui de sa thèse un monument dont le témoignage, pourtant très probant, n'a pas encore été produit, nous semble-t-il. Ce sont les *stalles de la chapelle du château d'Ussé*, œuvre

essentiellement fixe et non sujette à ces déplacements continus qui peuvent souvent tromper sur l'origine des œuvres mobilières.

Le château d'Ussé fut élevé, d'après Carré de Busserolle, par Jacques d'Epinay dans les dernières années du xv^e siècle et les premières années du xvi^e. Mais la construction de la grande chapelle ne fut entreprise que par son fils Charles, de 1520 à 1534, et c'est seulement son petit-fils René qui y fonda, en 1534, une collégiale desservie par six chanoines. C'est au moment de cette fondation que l'on dut très vraisemblablement orner la chapelle des stalles qui s'y voient encore.

Ces stalles, qui datent donc des environs de 1535, comportent, sur leurs pièces terminales, quatre grands médaillons présentant deux profils d'hommes et deux de femmes, inscrits dans des couronnes très analogues à celles du coffre d'Azay, et le style décoratif qui s'y manifeste est extrêmement voisin de celui de cette admirable pièce décorative. Nous avons donc là, très probablement, l'œuvre d'un de ces ateliers locaux des bords de la Loire auxquels seraient dus aussi le coffre d'Azay et la plupart des morceaux analogues signalés par M. Molinier.

P. VITRY.

DEUX POINTS

DE LA

BIOGRAPHIE DE MICHEL COLOMBE

A PROPOS D'UNE PUBLICATION RÉCENTE (1)

Le livre publié à la fin de l'an dernier par M. P. Vitry sur *Michel Colombe et la sculpture française de son temps* (2) mérite grandement d'être remarqué. Fruit de patientes recherches et de nombreux voyages, il abonde en précieux renseignements, mis en œuvre par un digne élève de l'école du Louvre qui voit bien et sait rendre ce qu'il a vu et observé.

Est-ce à dire que nous avons là le dernier mot sur Michel Colombe? Je ne le pense pas; il reste encore trop de fonds d'archives à dépouiller, notamment chez les notaires. L'avenir nous réserve sans doute plus d'une surprise. Je crois même que M. Vitry s'est trompé en voulant voir dans l'œuvre du grand sculpteur, telle que nous la connaissons, un pur produit de l'art gothique ne devant rien à l'influence de l'Italie; et cela contrairement à l'opinion de la plupart des écrivains d'art de notre temps, notamment de MM. de Montaiglon, Mantz,

(1) Ces articles ont été communiqués à une précédente séance de la Société archéologique et publiés dans le *Bulletin de l'art ancien et moderne*, 4^e année, numéros 135 et 136, 12 et 19 avril 1902.

(2) Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts, 1901, in-4°. — Voir le compte rendu publié par M. L. de Fourcaud dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, n° d'avril 1902.

B. Fillon, A. Michel, Müntz, Gonse, Lamy et du regretté Courajod. Ce dernier, page 488 du second volume de ses *Leçons professées à l'École du Louvre*, après un ample exposé de la question controversée, n'hésite pas à donner cette conclusion formelle :

« Je déclare que, pour moi, dans la transformation intellectuelle de Michel Colombe, l'influence italienne est indiscutable. »

Selon M. Vitry, Colombe, dès son arrivée en Touraine, y aurait trouvé, déjà établi, un courant très marqué vers la détente et l'adoucissement du style franco-flamand et n'aurait fait que l'accentuer. Il énumère et étudie plusieurs statues encore éparses dans la province, et auxquelles il attribue ce caractère. Mais, excepté quelques-unes, ces sculptures sont assez médiocres et ne pouvaient rien apprendre à Colombe. D'ailleurs, leur lieu d'origine est généralement inconnu, et elles peuvent très bien avoir été souvent importées de provinces plus ou moins éloignées, ce qui ne permet guère de les faire intervenir dans la question dont il s'agit. Peut-être même les meilleures sont-elles des œuvres de la première manière de Michel Colombe qui, jusqu'à présent, nous est complètement inconnue.

L'auteur me paraît, dans cette partie de son livre, se faire une idée fort exagérée de l'activité et de l'abondance de la production de la sculpture en Touraine, aux environs de l'époque où Colombe vint s'y fixer. Les désastreux effets de la guerre de Cent ans se faisaient encore trop lourdement sentir.

En 1471, le roi Louis XI, qui venait de choisir pour sa résidence le château du Plessis, avait la précaution de se faire prêter serment par les principaux chefs de familles de la ville de Tours. Les registres municipaux (1) nous en ont conservé la liste, qui compte 623 noms. J'y trouve une demi-douzaine de sculpteurs sur bois, et pas

(1) *Registres des délibérations*, t. XII.

un seul surpierre ; preuve que ces derniers étaient fort rares, ou dans une position tout à fait infime. Quelques années plus tard, en 1478, je vois la municipalité obligée d'envoyer chercher à Thouars « ung ymagier de pierre », qui n'est pas nommé, « pour tailler richement les armes du Roy et de la ville ou fronc d'ung portal (1) ». Ce fait indique encore une grande pénurie d'artistes de ce genre à Tours et dans les environs. Je pense qu'ils ne devinrent un peu nombreux que lors de l'ouverture des chantiers de sculpture de la façade de la cathédrale, vers 1480.

Mais la place me manque dans le *Bulletin* pour traiter, comme elle le mériterait, cette grosse question de l'influence italienne et d'autres de moindre importance soulevées dans ce livre. Je me bornerai à présenter ici quelques observations sur certains points de la biographie de Colombe.

On sent que M. Vitry est jeune ; il a toute la belle ardeur de son âge. C'est une précieuse qualité que je lui souhaite de conserver longtemps ; mais il y joint une pointe de combativité (2) qui le porte trop souvent peut-être à attaquer les opinions de ses devanciers dans une carrière délicate où, par son ardeur au travail, son sens artistique fin et aiguisé, son talent de description, il me semble appelé à marcher lui-même avec grand succès.

Ainsi, il s'élève vivement contre le voyage de Michel Colombe à Dijon, jusqu'à présent admis par tous les écrivains qui ont étudié ce grand sculpteur.

Le fait, il est vrai, n'est mentionné que dans l'écrit

(1) Ch. de Grandmaison, *Documents inédits pour servir à l'histoire des arts en Touraine*, t. XX des *Mémoires de la Soc. archéologique de Touraine*, p. 274. — Si Colombe habitait déjà Tours à cette époque, on peut croire qu'il était momentanément absent.

(2) Il est juste de noter que ce livre est une thèse pour le grade de docteur ès-lettres, que d'ailleurs M. Vitry a très brillamment enlevé ; et ce genre comporte, plus que tout autre, une certaine vivacité de discussion.

du 3 décembre 1511 ; mais cet écrit est l'œuvre de Colombe lui-même, et, quand on le lit sans prévention, le doute n'est guère possible.

En parlant de la matière des tombeaux des ducs de Bourgogne à Dijon, Colombe rappelle qu'elle a été mise en œuvre par « maistre Claux et maistre Anthoniet, souverains tailleurs d'ymaiges dont je, Michiel Colombe, ay autreffoy eu la congnoissance ».

M. Vitry discute longuement ce texte ; il soutient que dans la syntaxe du temps ce *dont*, suivant l'opinion des grammairiens, — il en cite un en note — peut se rapporter, soit aux sculpteurs Claux et Anthoniet, soit même à la matière de ces œuvres. Cependant, si l'on examine ce passage avec attention, la pensée de l'auteur apparaît très clairement.

En effet, les deux mots, *tailleur d'ymaiges* ne sont qu'une locution du temps pour signifier un sculpteur. Si l'on met à la place ce dernier mot, qui en est la traduction littérale, on a : « maistre Claux et maistre Anthoniet, souverains sculpteurs dont je, Michel Colombe, ai eu autrefois la connaissance ». On voit que le *dont* se rapporte bien aux tailleurs d'images, et l'affirmation de Colombe apparaît alors avec toute sa valeur, qu'il s'agisse d'une connaissance des personnes elles-mêmes, ou simplement de leurs œuvres.

De plus, selon M. Vitry, la pièce de 1511 aurait été en grande partie écrite sous la dictée de Jehan Lemaire. C'est une allégation entièrement dénuée de preuves et que tout repousse. Il n'y a rien ici du style ampoulé de Lemaire. On y trouve un accent personnel bien caractérisé, tout à la fois simple et élevé.

Quant à la présence de Colombe à Bourges en 1467, qui m'a été suggérée par une mention figurant sur un livre d'Heures (1) et que conteste également M. Vitry,

(1) *Réunions des Sociétés des Beaux-Arts des départements*, année 1877, p. 75-78.

j'avoue, comme je l'ai déjà fait en publiant ce texte, que dans l'inscription, le scribe du manuscrit, et non le grand sculpteur, est dit résider à Bourges ; mais diverses circonstances permettent de croire que ce dernier y habitait également. D'abord, c'est Colombe qui a commandé les *Heures* à Fabri ; c'est à sa sœur Jehanne, sa fidèle compagne qui le suivra à Tours, qu'en cas de mort, le volume doit être remis ; tout ceci indique bien que les trois personnages ne sont pas éloignés les uns des autres.

Enfin, et surtout, on trouve établi à Bourges et dans la province voisine du Bourbonnais, des parents de Colombe dont la présence, en cette région si éloignée de leur lieu d'origine, ne s'explique guère que par ce fait qu'ils avaient accompagné l'artiste dans son déplacement (1).

Assurément ce ne sont pas là des preuves absolument décisives du séjour de Colombe à Bourges, mais elles le rendent très probable. D'autant mieux que ces voyages sont tout à fait dans les habitudes des sculpteurs de cette époque, ainsi qu'en témoignent, entre autres, les déplacements connus de Jacques Morel et d'Antoine Lemoiturier, sur la vie desquels nous n'avons cependant que de bien rares notions. En ces temps-là, on se rendait où l'on croyait trouver de l'ouvrage, surtout où l'on espérait se perfectionner dans son art. Il n'y avait pas alors d'écoles officielles de sculpture ; les véritables écoles étaient les chantiers de travaux ; il fallait aller les chercher où ils se trouvaient. Or, au milieu du xv^e siècle, la Bourgogne et le Berry étaient les principaux centres artistiques de la France. Même sans les graves indices

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. III, p. 476-482. — C'est par suite d'une grave erreur que le Dr E. Giraudet a voulu voir dans les personnages cités des fils de Michel Colombe. Ils sont simplement ses neveux, comme il en est convenu lui-même postérieurement.

fournis par les documents, nous devrions croire que Colombe les a visités.

Non content de rejeter les conséquences qu'on peut justement tirer des inscriptions du livre d'Heures dont nous venons de parler, M. Vitry n'hésite pas à en suspecter l'authenticité (1).

Il écrit d'abord : « C'est sur un manuscrit qui passa en 1872 entre les mains de M. Taschereau, le célèbre bibliophile tourangeau, que l'on aurait relevé cette mention. » Ce *on* doit être remplacé par le nom de M. Taschereau, administrateur de la Bibliothèque nationale, car c'est bien lui qui avait copié ces inscriptions ; et comme j'avais publié récemment mes *Documents inédits pour servir à l'histoire des arts en Touraine* (2), il voulut bien me les communiquer. C'est de lui que je les tiens directement.

Ensuite, il s'étonne de trouver, à cette date de 1467, l'expression *supremi regni Francie sculptoris*, appliquée à Colombe. « Voilà, dit-il, un homme dont nous ne connaissons encore rien, qui a environ trente-cinq ans

(1) Pour l'intelligence de cette discussion, je place les textes sous les yeux du lecteur.

CES PRÉSENTES EURES FURENT FAICTES A LA RE-
KESTE DE MIKAEL KOLOM-
BE, PAR UNG NOMMÉ PIERRE
FABRI, POUR LE TEMPS RÉ-
SIDENT A BOURGES.

Ce texte est répété en caractères grecs.

Au-dessous, on lit, en latin :

*Petrus Fabri me scripsit in
honore Michaeli Colombe,
regni Francie supremi sculptoris, et
si sors evanescere sinat, Johanne,
Colombe sorori, largiri dignetur*
II : § 1467.

Je crois pouvoir restituer le mot *largiri*, que j'avais laissé en blanc lors de ma première publication.

(2) *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XX, et 1 vol. in-8, Paris, Dumoulin, 1870.

et que nous trouvons de prime abord traité de prince des sculpteurs. »

Mais Colombe pouvait fort bien avoir, en 1467, plus de trente-cinq ans. Nous ignorons l'époque précise de sa naissance. On la déduit d'un passage d'une lettre de Jehan Lemaire qui donne à Colombe *environ* quatre-vingts ans, en 1511. La façon vague dont s'exprime Lemaire indique qu'il n'était nullement documenté sur ce point. C'est une manière de dire que l'artiste était très vieux, et il peut être né avant 1430.

D'ailleurs, cette date lui donnerait, en 1467, trente-sept ans. Or à cet âge, sans parler de Raphaël qui terminait sa glorieuse carrière, notre Jehan Fouquet était déjà célèbre, et Bourdichon avait le titre de peintre du roi depuis plus de dix années.

Il faut aussi tenir compte des exagérations habituelles aux écrivains du xv^e siècle, lorsqu'ils parlent des artistes de leur temps. Francesco Florio, un Italien fixé à Tours (1467-1477?), ne manquera pas de placer Fouquet au-dessus des peintres de tous les siècles (1); et, en 1473, l'humaniste Robert Gaguin dira, d'un peintre nommé François, « qu'Appelles s'inclinerait à bon droit devant lui » (2).

J'ajouterai que notre ignorance, en ce qui concerne les productions du ciseau de Colombe antérieures à 1467, ne prouve nullement qu'il n'ait pas beaucoup et brillamment travaillé avant cette époque. Il y a environ un demi-siècle, on ne connaissait du grand sculpteur qu'une de ses dernières œuvres, le tombeau de Nantes, érigé en 1507. Était-on pour cela fondé à dire que jusqu'alors il n'avait rien fait de remarquable? Nous

(1) *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. VII, p. 105.

(2) Louis Thuasne, *François Fouquet et les miniatures de la Cité de Dieu de saint Augustin*, dans la *Revue des bibliothèques*, an. 1898, pp. 33-57. Cf. Charles de Grandmaison, *L'auteur des miniatures de la Cité de Dieu de saint Augustin*, nos 31 et 32 du *Bulletin de l'Art ancien et moderne*.

avons déjà des preuves du contraire, et la biographie de Colombe n'est pas faite, elle est seulement en train de se faire. Sans doute elle ne sera jamais complète, parce qu'on s'y est pris trop tard. Mais les pièces d'archives n'ont pas donné leur dernier mot. Il serait donc sage d'attendre, avant de formuler un jugement sur une période de la vie de Colombe, encore si peu connue.

Notre auteur objecte encore que « l'inscription latine est d'un style plus classique que ne l'est en général le latin du xv^e siècle ». Il semble oublier ici que l'humanisme, inauguré par Pétrarque en Italie, au xiv^e siècle, avait, au suivant, pénétré en France, et y compta promptement d'assez nombreux adeptes. Les scribes des manuscrits n'étaient pas toujours de simples copistes, plusieurs nous apparaissent comme de véritables lettrés. C'était peut-être le cas de Fabri (1), qui d'ailleurs a fort bien pu, en cette circonstance, s'adresser à un humaniste, ce que semblerait indiquer la répétition en caractères grecs de L'inscription française.

M. Vitry ne craint même pas de supposer que ces inscriptions, du moins celle en latin, ont été ajoutées après l'exécution du manuscrit, et, page 349, il écrit la phrase suivante : « L'inscription peut donc être postérieure à la date de 1467, celle-ci n'étant qu'un rappel ».

Or, les textes bien examinés contredisent absolument une insertion postérieure à 1467. En effet, dans l'inscription française, il est dit simplement que le livre d'Heures a été écrit à la requête de Michel Colombe ;

(1) Pierre Fabri, qui paraît ici en 1467, pourrait bien être le même personnage que Pierre Faure, qui avait copié en 1458 la traduction française du livre de J. Boccace, *Les nobles malheureux*, beau manuscrit, illustré de 91 miniatures de Fouquet et de ses élèves, et qui est aujourd'hui conservé à la bibliothèque royale de Munich. Pierre Faure, alias Pierre Fabri, aurait eu la bonne fortune d'associer son nom à ceux du plus grand peintre et du plus grand sculpteur de Touraine et même de France au xv^e siècle.

mais, dans l'inscription latine, celle-là même qui porte la date de 1467, on ajoute qu'en cas de mort, le manuscrit doit être remis à Jehanne, sœur de Michel Colombe. Ce manuscrit n'était donc pas, à cette époque, sorti des mains du scribe pour passer en celles de l'artiste, et 1467 est bien l'année où l'inscription a été mise.

Je ferai ici une simple réflexion : Taschereau, d'ailleurs assez sceptique de sa nature, était trop fin connaisseur et avait trop à cœur tout ce qui touchait à la Touraine, pour s'être laissé tromper sur la valeur de l'inscription et de la date qui est à la fin.

Il y a mieux encore : comme je savais que mon éminent confrère et ami, M. Léopold Delisle, aujourd'hui administrateur général de la Bibliothèque nationale, faisait partie, en 1872, du personnel du département des manuscrits, je pensai que Taschereau avait dû lui montrer les inscriptions dont il s'agit et je fis appel à son incomparable mémoire. Or, voici ce que m'écrivit l'homme de France assurément le plus compétent en pareille matière : « Le souvenir que j'ai gardé de ce manuscrit est encore bien présent à ma mémoire... Je ne conçus aucun soupçon sur l'authenticité des inscriptions de Michel Colombe ».

Ceci est bien catégorique et édifiera, je pense, M. Vitry sur la valeur des textes qu'il suspecte.

En sortant des mains de Taschereau, le manuscrit a sans doute repris sa place dans quelque bibliothèque particulière de province, où il est encore enfoui, et dont la présente discussion aidera peut-être à le faire sortir.

Malgré ces observations, et quelques autres que j'aurais à faire si l'espace ne me faisait défaut, je n'en regarde pas moins le travail de M. Vitry comme le plus riche en documents figurés et le plus suggestif de tous ceux où notre école de sculpture de la Loire a été

étudiée, et les écrivains qui voudront traiter ce sujet ne devront pas manquer de le consulter.

CH. DE GRANDMAISON,
Correspondant de l'Institut.

ADDITIONS ET CORRECTIONS (1)

Dans le numéro du *Bulletin de l'art ancien et moderne* du 19 avril dernier, où je défendais contre M. Paul Vitry la valeur et l'authenticité de deux inscriptions figurant sur un livre d'Heures du xv^e siècle, et relatives à Michel Colombe, mon article se terminait par la phrase suivante : « En sortant des mains de Taschereau, le manuscrit a sans doute repris sa place dans quelque bibliothèque particulière de province où il est encore enfoui, et dont la présente discussion aidera peut-être à le faire sortir ».

Mes prévisions et mes espérances n'ont pas beaucoup tardé à se réaliser, au moins en partie. Un amateur éclairé, M. A. de Naurois, que je n'avais pas l'honneur de connaître, m'a très obligeamment communiqué les épreuves photographiques de deux de ces inscriptions qui commencent ainsi à sortir de l'ombre un peu mystérieuse où elles étaient restées jusqu'à présent (2).

Elles sont, comme on sait, au nombre de trois : une en français, une en latin et la dernière en lettres grecques. Mais ces trois n'en forment à proprement parler que deux, la troisième étant la répétition en caractères grecs de la première écrite en langue et en lettres françaises. Celle-ci nous manque encore, les

(1) *Bulletin de l'Art*, 4^e année, n° 152, 4 oct. 1902.

(2) M. de Naurois n'est pas le propriétaire du manuscrit. Celui-ci reste inconnu.

deux photographies reçues ne comprenant que l'inscription latine et la française écrite en lettres grecques. Mais, comme cette dernière reproduit le texte français tel que je l'ai donné en 1887, ma copie doit être conforme au manuscrit.

C'est dans le texte latin que Michel Colombe est qualifié Prince des sculpteurs français, *regni Francie supremi sculptoris*. En le comparant à celui que j'ai publié en 1887, d'après une copie tracée au crayon sous la dictée de Taschereau, et dont quelques mots étaient effacés, on reconnaîtra que j'en avais exactement donné les parties essentielles et que les corrections à faire sont peu importantes (1).

Il n'en est pas de même de la date ; c'est 1487 et non 1467 qu'il faut lire. Cette date est répétée au bas de l'inscription en caractères grecs, et là, le chiffre 8, avec sa boucle supérieure très développée, pourrait être pris pour un 6, ce qui a probablement occasionné l'erreur commise ; mais au bas de l'inscription latine, le chiffre 8 est très bien formé.

L'erreur vient-elle de moi, ou de Taschereau qui me dictait ? Je ne saurais le dire, après un intervalle de trente années ; mais jusqu'à présent j'avais toujours cru à 1467.

C'était à tort assurément, et je regrette vivement cette méprise. Non pas que la date de 1467 fût impossible, mais celle de 1487 paraît plus plausible ; elle ne peut d'ailleurs être contestée (2).

(1) Voici cette inscription, d'après la photographie ; les mots rectifiés sont en italique :

Petrus Fabri me scrip-
sit in *ubertate* Michaelis Colombre (*sic*),
regni Francie *supremi* sculptoris, et
si *sors* evanescere sinat, Johanne,
Colombe sorori, *futuro fulcire* dignetur.
Π Φ : 1487. ober. Ia

(2) Sur le manuscrit, la date de 1487 est accompagnée d'un sigle que

Il n'est guère probable que Michel Colombe habitât Bourges à cette époque; mais, pour d'autres raisons produites dans l'article du 19 avril, je continue à penser que le grand sculpteur y a séjourné antérieurement.

On doit reconnaître d'ailleurs que la discussion soulevée par M. Vitry n'aura pas été sans profit, et que, dans cette circonstance, comme dans presque toutes celles où les parties n'ont pour but que la recherche de la vérité, la contradiction a fait jaillir la lumière.

C. G.

M. L. CAMUS

Un nouveau deuil, en frappant le bureau de la Société archéologique, vient de jeter encore la tristesse dans nos rangs. Notre trésorier, M. Louis Camus, succombait, le 30 août 1902, aux suites d'une cruelle maladie, dont les premières atteintes remontaient à quelques mois à peine.

Né à Decize le 29 juin 1851, M. L. Camus, après avoir acquis, dans de bonnes études secondaires, une solide éducation professionnelle, entra, en 1868, dans les bureaux de la Société générale, où devait s'accomplir toute sa carrière. Après avoir successivement passé

Teschereau n'avait pas relevé et qui me paraît signifier le 1^{er} octobre. Nous avons donc là l'indication du jour même où P. Fabri a tracé cette inscription.

par les agences de Cosne, Nevers, Bourges, Paris et Saint-Quentin, il fut promu, le 29 juin 1886, aux fonctions de directeur de la succursale de Saumur, et enfin, le 4 février 1896, il venait à Tours pour y prendre la direction de l'agence locale. Il était particulièrement attiré dans notre ville par les alliances qui l'attachaient à notre région, et il s'y fit bientôt connaître et apprécier. Notre Société fut heureuse de le compter parmi ses membres, et nous avons tous conservé le souvenir des relations amicales qu'il entretenait avec chacun de nous. Dans l'intimité, M. L. Camus était l'homme du cœur ouvert; dans les rapports de la vie sociale, c'était l'homme courtois, aimable et bienveillant; dans le monde des affaires, c'était l'homme consciencieux et éclairé dont les conseils étaient appréciés de tous.

Il apportait un zèle infatigable aux tâches multiples qu'il avait acceptées, et il dépensait sans compter ses forces pour le bien des nombreuses sociétés savantes, artistiques ou charitables, qui avaient eu recours à sa compétence et à ses connaissances spéciales en matière de comptabilité.

Aussi, lorsque M. A. Martin se vit forcé par l'âge de résigner ses fonctions de trésorier, M. L. Camus nous parut-il tout désigné pour prendre sa succession en qualité de trésorier. Ce poste, il l'occupa trop peu de temps pour la Société archéologique, qui lui avait confié le soin et la direction de ses finances. La mort impitoyable le guettait, et, moins de deux ans après, il était ravi à l'affection de sa digne épouse, de sa famille et de ses amis. Il mourut, comme il avait vécu, en homme de devoir, laissant après lui une mémoire universellement respectée. A ce concert unanime de sympathiques doléances, notre Compagnie joint aujourd'hui le témoignage fidèle de sa reconnaissance et de ses regrets.

H. FAYE.

NOTE

SUR

L'ÉGLISE SAINT-PIERRE-LE-PUELLIER A TOURS

Au cours d'un travail d'archéologie médicale, j'ai été amené à m'occuper de l'église Saint-Pierre-le-Puellier. J'ai parcouru, pour cet objet, la littérature archéologique de Touraine et constaté, avec quelque regret, qu'à part l'article de M. Carré de Busserolle, dans le dictionnaire de nos *Mémoires*, et deux ou trois autres indications, on ne trouve plus rien sur cette Collégiale, qui, à mon avis, mérite d'être tirée de l'oubli.

J'ai été assez heureux pour découvrir l'acte de vente de ce monument en 1791 ; il établit, d'une façon malheureusement trop succincte, la dimension, la composition et certains ornements de cette église ; mais enfin, tel qu'il est, je crois qu'il mérite de prendre place dans notre *Bulletin*.

VENTE DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE-LE-PUELLIER

Le 3 décembre 1791, à 8 h. du matin.

Étaient présents Ansault, vice-président juge, Barré et Japhet administrateurs et M. Soreau procureur syndic.

L'église Saint-Pierre-le-Puellier de cette ville, située sur la Place ou Carroy dudit nom, ayant de longueur du levant au couchant vingt toises, sur treize toises deux

pieds de largeur du nord au midy ; le tout hors d'œuvre ; construite sur une place, sur un plan de figure parallélogramme ayant une principale nef, et deux bas côtés, le tout vouté de pierre de taille, dont les voûtes sont portées par les murs d'enceinte, pilliers et contreforts, du dit édifice surmonté au milieu de la nef, d'un clocher ou tour en pierre de taille, sur un plan carré dans lequel est un beffroy en charpente, terminé par une pyramide sur un plan octogone, le surplus des voutes du bas côté et nef est terminé par un comble, dont la charpente à deux égouts est couverte en ardoise ; dans l'intérieur de l'église sont construits dix autels, dont les retables et contrestable ne font point partie de la présente adjudication non plus que les stalles du chœur, bancs, tambours des deux portes d'entrée ainsi que celui du côté du préau. La chaire à prêcher et généralement tous les revêtements de menuiserie qui se trouvent dans la dite église, ainsi que les grilles de fer qui forment la cloture du chœur.

Les marchepieds des autels, et le carrelage en dalles de pierres dans la partie de la surface de la dite église tous lesquels objets sont exceptés de la présente vente, font partie d'icelle, les murs sur lesquels sont posés les grilles du cœur et la tribune construite en charpente au hout et couchant de la dite église.

Au levant de la dite Eglise est une sacristie adossée au dit édifice, couverte en appenti dans laquelle sont des armoires à placard, qui sont réservées de la présente vente.

Trois petites boutiques situées au midy et couchant de la dite église, entre les contreforts d'icelle faisant partie de la présente vente.

Au nord de la dite église est un cloître et préau, dont les arcades du dit sont construites en maçonnerie, la charpente du comble avec égout couvert d'ardoises adossé à l'Eglise, et aux batiments du ci-devant chapitre

ayant de longueur le dit préau et cloître, du nord au midy quatorze toises quatre pieds, sur dix toises trois pieds du levant au couchant, en sept arcades duquel cloître, est construite une chambre servant autrefois de chapitre au pourtour dudit préau et cloître, sont plusieurs passages communiquant à différentes maisons dépendant du ci-devant Chapitre, tous lesquels passages seront bouchés aux frais des acquéreurs dans le plus court délai, à l'exception néanmoins de celui qui est adjacent à l'église et qui joint la maison du sieur Cormier, lequel passage restera seul.

Joignant l'église ci-dessus du nord aux maisons dépendant du ci-devant Chapitre de Saint-Pierre-le-Puellier, du midy au carroy du levant à la rue de l'Ecouerie, et du couchant à celle des Trois Pucelles. Ne fait point partie de la présente adjudication, le vitrage de la chapelle de la Vierge en la dite, peint sur verre par la main des célèbres Lepellerain frères (1), originaires de cette ville, lequel sera enlevé dans un mois, à compter du jour de l'adjudication, pour être placé où il sera jugé nécessaire par la suite.

Se sont trouvés derniers encherisseurs Alexandre Bouchet, entrepreneur des Ponts-et-Chaussées et Etienne Pillet, entrepreneur de bâtiments, pour 17,300 livres, le dix-sept décembre 1791.

F. EM. BOUTINEAU.

(1) Il faut lire Pinaigrier (Voir E. Giraudet, *Les Artistes tourangeaux*, p. 329).

UN COLLÈGE A LUYNES

Dès le xvi^e siècle, avant d'être érigé en duché-prairie et de recevoir son nom actuel, Luynes, alors simple comté de Maillé, était déjà l'un de ces petits centres très actifs, très vivants, se suffisant presque à eux-mêmes, comme il en existait alors beaucoup dans le royaume. En effet, la petite cour seigneuriale, la garnison d'hommes d'armes qui logeait au château, devaient créer un certain mouvement d'affaires et sans doute y rendre la vie bruyante, sinon agitée. Ses trois églises, Sainte-Geneviève, Notre-Dame-du-Saint-Sépulcre et Saint-Venant, répandaient un autre élément de vie dont on se fût difficilement passé à cette époque.

Enfin Maillé, qui avait son aumônerie et, peut-être, y attenait comme en tant d'autres endroits, son école de charité, possédait dès cette époque un collège.

Ce collège, à la fin du xvi^e siècle, comptait une dizaine d'enfants appartenant tous à de notables familles de Tours, de Paris et d'Anjou.

Leurs noms, d'ailleurs, nous ont été conservés par l'ecclésiastique chargé de leur éducation.

Ce prêtre, *Antoine Rousseau*, a en effet inséré leurs noms à la première page du « *papier baptistaire* » de l'année 1593. Voici ce document (1) :

Antoine Rousseau pour lors ayant en sa pension pour instruire en grammaire, Michel Gallot de Chasteaux en

(1) Archives municipales de Luynes, état civil de la paroisse Sainte-Geneviève.

Anjou, René Balan, Urban Buisson, Gilles et Nicolas Lesbourrus, enfents de M. Bourrus greffier du présidial à Tours, Pierre et Michel enfans de M. Beauxamis procureur en parlement à Tours, estants refugiez de Paris, Urbein Herbault de Tours et Guillaume Robichon fils de M. Robichon natif de Maillé et greffier de l'élection à Paris, demeurant (à cause des misérables troubles de France) à Saint-Deny en France, ait mis en la ditte église ce papier des enfans baptisés par ledit Rousseau ce jeudi 6 mai 1593.

Comme on le voit, on était alors à l'époque troublée de la Ligue, et cela nous explique sans doute la réunion à Maillé, sous la direction d'un ecclésiastique, d'enfants de contrées si éloignées. Cependant, la « pension d'Antoine Rousseau » continua de fonctionner même après les troubles, puisque nous retrouvons mention « du principal et précepteur » du collège de Luynes au milieu du XVII^e siècle, dans le *Règlement de l'Hôtel-Dieu* établi par Louis-Charles d'Albert, duc de Luynes, le 22 novembre 1664.

Les collèges, dans la Province de Tours, étaient en général très mal fondés et sans ressources suffisantes (1). Le collège de Luynes était dans ce cas, et la situation du principal fut alors améliorée par l'adjonction à sa charge de celle d'aumônier de l'hospice nouvellement fondé.

Voici en quels termes le règlement de l'hospice relate le fait (2) :

D'autant que l'assistance spirituelle des pauvres est infiniment plus considérable et plus importante que la temporelle, un prestre sera nommé aumonier de l'hospice et pour être principal et precepteur du collège dudit

(1) *Tableau de la Généralité de Tours depuis 1762, jusques et y compris 1766*, publié par l'abbé Chevalier.

(2) Archives de l'hôpital de Luynes.

Luynes et que outre sa ditte nourriture (fournie par l'hôpital) et le revenu ordinaire dudit collège, il luy soit donné pour l'hôpital la somme de quarante livres, pour chacun an sans qu'il puisse aller demeurer ailleurs que dans le logis, destiné pour servir d'escole au bout de la cour de l'escole, ny de servir aucune autre église, mais pour le bien spirituel des malades dira la messe trois fois par semaine en ce compris les fêtes et dimanches, faire la prière, faire le catéchisme, les instruire, administrer, enterrer dans le cimetière de la paroisse sainte Geneviève sous le bon plaisir de M. le curé jusqu'à ce que l'on ait trouvé quelque autre lieu.

Le collège, ainsi subventionné, fonctionna pendant tout le xviii^e siècle. Il est encore question, à cette époque, d'une *rente* due à l'école et la somme donnée par l'hôpital à l'aumônier fut même légèrement augmentée. Nous avons trouvé, pour les années 1787 et 1790, deux reçus de 57 livres *pour compléter les honoraires de l'aumônier.*

Le collège de Luynes disparut à la Révolution avec tant d'autres choses qu'une centralisation de plus en plus envahissante devait englober. Peu à peu s'éteignit aussi cette petite vie locale qui mettait tant d'intérêt en des existences humbles, dont l'énergie et les activités, en travaillant pour la gloire de leur clocher, travaillaient en même temps pour la gloire et la prospérité de toute la France.

PAUL FAY.

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES A FONDETTES

Il y a quelques années, nous signalions au nord-ouest de Fondettes, non loin du bourg, la découverte d'objets appartenant à l'âge de la pierre polie, trouvés sous les débris d'un monument mégalithique écroulé (1). Nous en avons rendu compte en son temps, et deux brèves notes insérées aux procès verbaux, en ont conservé la trace. Nous croyons intéressant et utile de revenir aujourd'hui sur ce sujet, en raison de nouvelles trouvailles faites récemment dans le voisinage.

Pendant l'automne de 1894, un cultivateur nommé Debeaugé, dont le champ était encombré par un épais fourré de ronces et d'arbustes divers, songea à l'en purger. Ce champ est situé à environ deux ou trois cents mètres au nord du hameau de la Bruzette, au lieu dit les Maumons, près du hameau de Tréché. Ce cultivateur découvrit ainsi un amoncellement d'énormes blocs de poudingue siliceux entassés les uns sur les autres dans le plus grand désordre. Lorsque nous les vîmes, quelques-uns d'entre eux avaient été exploités en vue de faire de la pierre pour les routes, et sous l'un d'eux on trouva de la cendre en abondance et des fragments de corne de cerf blanchis et usés par le temps. Il n'y avait pas de doute, nous nous trouvions en présence d'un monument mégalithique, sans doute une *allée couverte* écroulée. Nous fîmes venir aussitôt Debeaugé chez nous, et lui montrâmes des haches

(1) Cfr. *Bulletins*, t. X, p. 263 et t. XI, p. 429.

polies et des silex taillés, afin qu'en ayant vu, il fit attention de conserver les objets qu'il pourrait éventuellement rencontrer, puisque malheureusement, obligés de nous absenter tout l'hiver, nous ne pouvions surveiller en personne les fouilles.

L'année suivante, en 1895, Debeaugé nous apporta une série d'objets intéressants provenant du point indiqué. Ce sont d'abord deux haches polies, l'une en jadéite (?) de 0^m,135 de long, l'autre en serpentine (?) de 0^m,061 ; puis dix petites lames de grattoirs en silex blond, provenant vraisemblablement de l'atelier du Grand-Pressigny ; les fragments d'un polissoir en grès lustré, trouvé brisé sous les décombres ; des débris d'ossements, de charbon et des morceaux de cette poterie grossière, dite *des dolmens*, faite à la main ; quelques uns d'entre eux étaient ornés d'une ligne ondulée faite en creux.

En 1897, d'autres objets furent retrouvés au même endroit, savoir : une hache en silex taillé de 0^m,10 de long ; une autre hache en grès vert poli, de 0^m,06 ; une onzième lame de grattoir en silex et quelques nouveaux morceaux de poterie. L'ensemble de la découverte donne donc : 4 haches polies ou taillées, 11 lames en silex taillé, 4 fragments de corne de cerf, 25 fragments de poterie ayant appartenu à trois vases au moins, plus d'importants fragments d'un polissoir.

Depuis lors, en 1901-1902, le même Debeaugé, qui commence à avoir l'expérience des antiquités que le sol renferme, a recueilli, dans les environs immédiats du point qui nous occupe, des objets qui, pour être d'une époque postérieure, n'en sont pas moins intéressants. Avant d'en commencer l'énumération, nous croyons utile de rappeler ce que notre collègue, M. Lhuillier, écrivait ici même, en 1896, dans sa remarquable étude sur les *Villæ gallo-romaines* (1). Il citait, en effet,

(1) Cfr. *Bulletin*, t. X. pp. 298 et 300.

Tréché, commune de Fondettes, comme devant se nommer *Tricciacus*, à l'époque romaine, d'après un gentilice gaulois *Triccos*. Nous devons avouer qu'à l'époque, nous avons émis des doutes sur cette attribution d'un nom de domaine gallo-romain à ce lieu de Tréché. Les découvertes, en nous donnant tort, semblent au contraire confirmer complètement les présomptions de notre collègue. En effet, l'origine gauloise est suffisamment démontrée par les objets en silex que nous venons d'étudier, ceux en bronze et en marbre que nous allons passer en revue affirment hautement l'occupation à l'époque de la domination romaine, il ne nous reste pour en faire la preuve, qu'à citer les objets découverts :

1° Fragment de colonnette en marbre blanc, d'un grain très fin, longueur 0^m,21, diamètre 0^m,075, entièrement décorée de grandes feuilles ondulées de 0^m,14 de longueur.

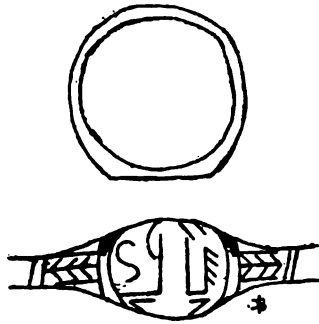
2° Fragment de colonnette en marbre semblable, longueur 0^m,05, diamètre 0^m,065, paraît avoir été décorée de même ; incomplètement percée en son centre d'un trou rond de 0^m,019 de diamètre.

3° Fragments de poterie brun foncé, mince, faite au tour, appartenant à trois vases de petites dimensions.

4° Muffle de lion en bronze, (fig. 1) de 0^m,041 sur 0^m,034, à fort relief, yeux en amandes, oreilles petites, crinière figurée par une collerette ondulée laquelle est percée de deux trous un peu au-dessous des oreilles. La gueule sensée ouverte, avec des dents figurées par des stries verticales comme des fanons de baleine, tient deux crochets recourbés à l'intérieur, l'extrémité de celui de gauche est brisée. L'un des trous de la



collerette porte des traces de rouille, preuve que les rivets qui servaient à fixer cette applique étaient en fer. Sommes-nous en présence d'un ornement de meuble ou de cof-fret, ou d'une agrafe de vêtement?... Belle patine d'un vert foncé.



5° Bague en bronze (fig.2) de 0^m02 de diamètre; patine vert foncé; facture grossière. Le chaton qui n'est qu'un élargissement et un aplatissement de l'anneau est de forme ovale; il porte des signes faiblement gravés, qui pourraient peut-être se lire *Sigillum*. A droite et à gauche du chaton, au

point où l'anneau s'élargit pour le former, est gravé un dessin en forme d'arête de poisson, souligné par deux



traits. Ce bijou est d'un type considéré habituellement comme mérovingien et se rapproche de plusieurs de

ceux publiés par M. Deloche, (1) notamment les n^{os} CCXXX et CCXVII, et par M. Mayor (2) n^{os} VIII et X.

6^e Petite hache taillée (fig. 3) de 0^m058, en silex jaune rougeâtre mat. C'est, vu sa petite taille, sans doute un objet votif.



7^e Petite pointe triangulaire, en silex brillant, mais non transparent, jaune d'ambre (fig. 4) de 0^m053 de long sur 0^m006 de large, entièrement retouchée sur ses deux arêtes latérales. Objet très soigné et extrêmement intéressant.

On voit, par cette énumération, que, dans un rayon très rapproché, se sont rencontrés des objets des époques gauloises et gallo-romaines qui indiquent une durée d'habitation très prolongée et très ancienne.

(C^{te} CHARLES DE BEAUMONT.

(1) Deloche, *Etude sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne*, dans *Revue Archéologique*, 1892, t. I.

(2) J. Mayor. *Notes sur les anneaux mérovingiens du musée de Genève*, p. 10 et 13, in-8^o Extr. de la *Revue Archéologique* 1894.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XIII

Liste des membres au 1 ^{er} avril 1901.	1
Sociétés échangeant leurs publications.	19
Historique de la Société (Récompenses. Publications. Table des publications)	22, 25, 26

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

1900. — Séances du 28 novembre, 26 décembre. . . .	27, 35
1901. — — du 30 janvier, 27 février, 27 mars. . .	42, 82, 88
— — 24 avril, 22 mai, 26 juin.	95, 185, 195
— — 31 juillet, 30 octobre, 27 novembre, 18 décembre	269, 276, 287, 345
1902. — Séances du 29 janvier, 26 février, 26 mars. .	349, 357, 417
— — 30 avril, 28 mai, 25 juin	421, 428, 493
— — 30 juillet, 28 octob., 26 novemb.	496, 545, 552

MÉMOIRES, RAPPORTS ET NOTES

INSÉRÉS DANS LE CORPS DU BULLETIN

Discours de M. l'abbé L. BOSSEBŒUF, président sortant. .	49
Translation des restes de Descartes à l'abbaye Saint Ger- main-des-Prés, par le C ^{te} BOULAY DE LA MEURTHE. . .	55
Obligations passées à Tours par Henri IV au profit de ses régiments suisses, par M. LANGLOIS.	102
Notes sur les jetons des Maires de Tours, par M. DE CLÉ- RAMBAULT.	165
Les propriétés de la famille Rabelais, par M. GRIMAUD. .	168
Les proches parents de Descartes en Touraine, par X. . .	181
L'hôtel Gouin : Notice archéologique, par M. J. HARDION ; notice historique, par M. l'abbé L. BOSSEBŒUF, avec planches et figures	201, 213
Notices nécrologiques sur MM. Malardier et A. Martin, par M. FAYE	293, 295

La rivière de Ligueil, par M. DUBREUIL-CHAMBARDEL. . .	297
La Sibylle de Panzoult, par M. GRIMAUD.	301
Note sur les seigneurs de Rochecot, par M. le C ^{te} CH. DE BEAUMONT.	306
Etude sur le marquisat de la Vallière et les fiefs qui en dépendent, par M. A. GABEAU.	362, 435
Nouveau document sur l'hôtel Gouin, par le C ^{te} CH. DE BEAUMONT.	393
La naissance de l'historien Jacques Dupuy, par M. L. DE DE GRANDMAISON.	403
La confrérie des agonisants à Luynes, par M. l'abbé FAY. . .	405
L'atlas de Bouguereau, par M. LANGLOIS.	408
La carte du duché de Touraine, par le C ^{te} CH. DE BEAUMONT. .	412
L'emplacement exact de N.-D. de l'Ecrignole, par M. L. BOUSREZ.	415
Notes sur quelques artistes en Touraine, par M. l'abbé L. BOSSEBŒUF.	473
Les cimetières protestants à Tours, par M. DE CLÉRAMBAULT. .	488
Découvertes de monnaies à Luynes, par M. le C ^{te} CH. DE BEAUMONT.	491
Excursion de la Société archéologique au Mans, par M. DE LÉPINAIST.	500
Notices nécrologiques sur MM. P. Damien et le C ^{te} J. de Marolles, par M. FAYE.	514, 516
Note sur les tapisseries de la cathédrale de Tours par le C ^{te} CH. DE BEAUMONT.	520
Le statut municipal de Chinon, par M. GRIMAUD.	524
Notes sur des imprimeurs et libraires de Tours pendant la Ligue, par M. le C ^{te} BOULAY DE LA MEURTHE	563
A propos du coffre d'Azay-le-Rideau, par M. P. VITRY. . .	571
Deux points de biographie de Michel Colombe par M. CH. DE GRANDMAISON.	574
Notice nécrologique sur M. L. Camus, par M. FAYE. . . .	585
Notes sur l'église Saint-Pierre-le-Puellier, par M. BOUTINEAU. .	587
Un collège à Luynes, par M. l'abbé FAY.	590
Découvertes archéologiques à Fondettes, par M. le C ^{te} CH. DE BEAUMONT.	593

NOTES ET COMMUNICATIONS INSÉRÉES

DANS LES PROCÈS-VERBAUX.

ACTES OFFICIELS. — Inventaires d'objets artistiques déposés
dans les églises, 43

- M. BARTH. — Restauration de l'hôtel de la Vallière, 497.
- M. BEAUMONT (C^{ie} Charles DE). — Dons de plusieurs brochures, 28, 81. Statues de Saint-Paterne, 33. Etude d'un sceau, 83; d'une statuette, 84; fouilles à Châtigny, 84. Archives du château de Rochecot et généalogie de ses seigneurs, 101, 306. Inscription aux Roulets (Fondettes), 189. Travaux, 195. Le congrès de la Société française d'archéologie à Agen (le château de Véretz, inscription martiniennne à Moissac), 197, 277. Les jetons tourangeaux, 288. Encadrement de la carte de Bouguereau, 355, 412; les tapisseries de la cathédrale, 355, 520. Un mortier de veille, 358. Visite de Montifray et de Lencloltre, 360. Nouveau document sur l'hôtel Gouin, 393; son inventaire, 419. Vitrail de Saint-Etienne-de-Chigny, 424. Prix obtenus par J. de Bellefonds, 425. Fonts baptismaux de Saint-Etienne-de-Chigny, 426. Mention honorable pour « les jetons tourangeaux », 431. Découverte de monnaies à Luynes, 491. Sceau de Fontaine-les-Blanches, 497. Découvertes archéologiques à Fondettes, 593.
- M. BOBEAU. — Fouilles à Saint-Laurent près Langeais, 493.
- M. BOISSEAU (l'abbé). — Biographie, 277.
- M. BONNERY. — Inscription de Tauxigny, 187. Inscription du temple d'Yzeures, 277.
- M. BOSSEBEUF (l'abbé Louis). — Naissance d'André Duchesne; description de l'église de Marmoutier, 28. Statues de Saint-Paterne, 31. Institution de la *Commission du « vieux Tours »*, 33. Notices sur M^{lle} Pellechet, 36. La Belle Louison (Rogier), 37. La famille de Rabelais, 38. Procès de Jeanne d'Arc, Cath. de la Rochelle, 40. Résumé des travaux de la Société, 43-49. Médaillon du Christ à Saint-Pierre-des-Corps, 85-195. Inscription du tombeau d'Agnès Sorel, 90. Origine de la famille de Descartes, 92. Historique de l'hôtel Gouin, 97-213. Statues de Ballan et de Notre-Dame-d'Oé, 101. Le château de la Vallière, 191. La famille Descartes, 273. Four à poterie trouvé à Tours, 274. Critique de l'ouvrage sur Michel Colombe, 290. L'édit de Nantes signé à Véretz; Pontifical d'Elie d'Angoulême écrit à Marmoutier, 291. Artistes ayant travaillé aux chapelles Sainte-Anne (Tours) et de Champigny, 292. La fabrique de tapisseries à Tours, 346. Caveau des seigneurs de Châteaurenault; les portraits des Bénédictins de notre musée, 353. Les peintures de l'église de Louans, 354. Quelques artistes de Touraine; notes sur les Beauvau et le Rivau, 421. Estampes concernant les personnages de Touraine, 421. Plan de l'église de Genillé; signature de T. Chesneau, 423. Statue de Bourbon-Montpensier à Champigny, 424.

- Carte de la France cordelière; le château de Couzières (Veigné); statue d'évêque à Neuville; les sculptures de Solesmes et le portail de Brou, photographies, 427. La danse macabre, 432. Quelques artistes inconnus de Touraine. 473. Portrait de Mgr Le Bouthillier, 495.
- M. BOULAY DE LA MEURTHE (le Comte). — Translation des restes de Descartes, 55. Décoration de la chapelle du château d'Amboise, 271. La saint Barthélemy à Tours, 272. Les gouverneurs de Touraine, 1576-1584; envahissement des abbayes de Cormery, Marmoutier, Villeloin. 282. Observations sur la date de la carte de Bouguereau; de Laugnac et Lafin, gouverneurs de Touraine, 497. Imprimeurs et libraires de Tours pendant la Ligue, 563.
- M. BOULLAY. — Étude d'une monnaie de Ludovic Sforza, 34-43.
- M. BOUSREZ (Louis). — Vitrites pour le musée, 39. Emplacement du prieuré de Boussay, 47. Protection de la Pile de Cinq-Mars et de l'aqueduc de Contré, 188. Photographies de peintures de l'église de Louans, 345. Emplacement de Notre-Dame-de l'Ecrignole, 415, 418. Photographie de monuments, l'ancien café des Caves, 418. Tableau et statue à Courçay, 423.
- M. BOUTINEAU. — Travaux, 288. Plaquette attribuée à Nic. de Nancel, 291, 359. Composition de l'encre antique; origine française de la gravure sur bois, 356. L'ingénieur Cadet de Limay, 419. Disparition d'objets d'art, 426. Empirisme médical en Touraine, 434. Acte de vente de l'église Saint-Pierre-le-Puellier 497-587.
- M. BRIAND. — Vitrites du musée, 39. Objets volés au musée de Lyon, 83.
- M. BRUNG (l'abbé). — Dépôt de sa collection d'objets préhistoriques, 43.
- M. CHAUVIGNÉ. — Le plan de Tours en 1751, 351.
- M. L. CHOLLET. — Poésies, 89.
- M. CLÉRAMBAULT (DE). — Les jetons des maires de Tours, 85, 165. Les parents de Descartes en Touraine, 93-181. Les cimetières protestants, 420, 488. Le château de Tournoël, 424.
- M. COLLOMBIER. — Monnaies, 46, 357.
- M. DAMIEN. — Moule à poterie, 195; son décès, 418-514.
- M. DELPÉRIER. — Moulage de tête de Christ de Saint-Pierres-des-Corps, 195.
- M. DESHOULIÈRES. — Travaux, 277-358. Signale un article sur les miniatures de J. Fouquet, 357.
- M. DUBREUIL-CHAMBARDEL. — Nom à donner à la rivière de Ligueil, 289-297. Don d'empreinte du sceau de Loches, 351. Origine de Ciran-la-Latte, 433.

- M. ESPINAY (D^r). — Faye-la-Vineuse, 276.
- M. FAY (l'abbé). — Signature d'artiste ayant travaillé à l'église de Saint-Cyr, 278. La confrérie des agonisants à Luynes, 349, 405. Un baptistère à Luynes 351-352. Un pasteur protestant, 420. Collège du xvi^e siècle à Luynes, 498-590.
- M. FAYE. — Conditions du legs Meunier, 33. Elu président, discours, 44. Mandat pour recevoir le legs Meunier, 47. Association internationale des Académies, 82. Offre des portraits gravés d'archevêques de Tours et de l'abbé de Marolles, 194 ; de Martin V, du cardinal Brissonnet, 345. Biographie de M. Malardier, 195-293. Bénédiction de cloche à Saint-Georges de Rohecobon, 273. Biographie de M. A. Martin, 277-295 ; des abbés Viollet et Boisseau, 277. Compte rendu de l'excursion de Vendôme, 278. Acceptation du legs Meunier, 283. Assurance du musée, 346-352. Biographie de M. Damien, 418-514. Usage de la poudre au xiii^e siècle ; lieu de naissance de La Hire, 422. Travaux présentés par nos confrères au Congrès archéol. de France, 424. Biographie de M. de Marolles, 425-516. Restauration de l'église de Beaulieu ; les reliques de saint Hermeland et de saint Baud 426. Vœu relatif au dépôt des minutes notariales dans les archives départementales, 429. Résumé de l'excursion faite au Mans, 453. Biographie de M. Camus, 585.
- M. A. GABEAU — La Pagode de Chanteloup et le tombeau de Choiseul ; œuvres d'art de Fontaine-les-Blanches, 89. Les chartes du château de la Vallière, 190. Travaux, 195. Les curés de Reugny, 275. Le marquisat de la Vallière et ses fiefs, 362-435. Sceau de l'abbaye de Fontaine-les-Blanches, 496. Brûlement des titres féodaux à Amboise, 499.
- M. GIROU (l'abbé). — Carte manuscrite de la France cordelière, 423-427.
- M. GRANDIN. — Historique de l'hôpital de Tours, 422.
- M. GRANDMAISON (Charles DE). — Inscriptions du tombeau d'Agnès Sorel, 90. La chapelle funéraire de Seigne, 188, 196, 417. Etymologie du mot Huguenot, 272-358. Michel Colombe, 424. Inscriptions concernant Michel Colombe, 431. Deux points de sa biographie, 574.
- M. GRANDMAISON (Louis DE). — Faux acte de baptême de Descartes, 37. Empierrements découverts à Cravant, 38. Manuscrits généalogiques de M. de Maussabré, 86. Date de l'histoire de Gargantua, 87. Iconographie tourangelle, objets à signaler 91. Inscription sur le portrait de Michel Duchamp, 92. Nécrologie de Célestin Port, Mgr Barbier de Montault, 96. Lieu de naissance de Descartes, 188. Peintures de Vêretz, 196, 200, 270, 359. Inscription sur la cloche de Couesmes, 272. Un Rabelais apo-

- crypte; portrait de Rabelais, 275. Portrait de l'évêque J.-B. Gault, 280. Analyse de l'ouvrage de M. Vitry sur Michel Colombe, 282. Le nom ancien de Mavré (Saint-Quentin), 289. Manuscrits de l'abbaye de Villeloin, 347. La cessation du culte en 1794 à Cussay, 348. Actes de l'état civil de Villiers (Vienne) et de Bourgueil, 354. L'ancien portail des Oratoriens, 357. Etude de contrats féodaux dans un manuscrit intitulé : Remembrance, etc. 359. Cartul. de l'archevêché de Tours, 360. La naissance de l'historien Jacques Dupuy, 403-418. L'arc de triomphe de Louis XIV à Tours. 424-495. Nommé off. de l'Instr. publique; personnages nés à Montifray, 425. Inscription à Restigné, 495.
- M. GRIMAUD. — André Duchesne. 28. Médaillon d'Alexandre-le-Grand à Chinon, 34. La famille de Rabelais; fouilles au château de Chinon, 39. Rabelais; demande un répertoire d'histoire locale, 87. Bibliographie et Iconographie tourangelles à établir, 90. Propriétés de la famille Rabelais, 94-168. Chinon pittoresque, 96. Inventaire des richesses d'art en Touraine à dresser, 187. Inscription à placer sur l'église restaurée de Beaulieu; séjour d'Agnès Sorel en Touraine; inscription à Chinon, 290. La Sibylle de Panzoult, 301. Démolition des fortifications de Chinon, 346. L'ancienne église de Cravant, 347. Le nom des rues de Chinon, 350. Fouilles à Chinon, 353. Proposition relative à l'histoire de notre Société, 357. Date du château de la Roche-Clermault, 418. Les cimetières protestants à Chinon, 420. Tapisseries à Saint-Mexme (Chinon); cadran solaire à Anché; projet de poudrière dans le château de Chinon, 498. Le statut municipal de Chinon, 524.
- M. GUÉRIN. — Restauration de l'église de Louans, 289.
- M. HARDION. — Notice archéologique sur l'hôtel Gouin, 201. Plan et devis pour les réparations de l'église de Beaulieu (legs Meunier), 285. Chargé d'inspecter ces travaux, 494.
- M. LAFONT (le C^{te} DE). — Origines de la nationalité française, 196.
- M. LANGLOIS. — Obligations passées à Tours par Henri IV au profit des régiments suisses; liste des officiers 98-102. Marché pour la gravure de l'atlas de Bouguereau, 347-408.
- M. LE GRIX. — Saint Hermeland, 427-432.
- M. LÉPINAIST (DE). — Procès-verbal d'aménagement de la forêt de Loches, 89. Table générale des *Bulletins* et *Mémoires*, 271. Etat prospère de la Société archéologique, 349. Compte rendu de l'excursion de la Société au Mans, 500.
- M. MALARDIER. — Article biographique, 195-293.
- M. MARCAULT (l'abbé A.). Bâtiment du Petit-Saint-Martin, p. 28. Groupe sculpté à la Chapelle-Blanche, 420.

- M. L. MARCHAND. — Dessins des vitraux de la cathédrale de Tours, 195.
- M. MAROLLES (DE). — Biographie, 425-516.
- M. A. MARTIN. — Biographie, 277-295.
- M. PELÉ, (l'abbé). — Notes historiques sur l'église Saint-Symphorien de Tours, 36.
- M. PICARD. — Fouilles à l'église Saint-André (Beaulieu), 194. Souterrain à Loches, 425.
- M. RATEL. — Actes de la Commission primitive de Saint-Martin, 431.
- M. SALMON DE MAISON-ROUGE. — Armorial dressé par M. de Maussabré, 90.
- SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE. — Vœu tendant au dépôt des minutes notariales dans un local ouvert au public, 82. Récompenses accordées à MM. E. Drake del Castillo, Tourlet et Bobeau, 96. Legs Marchand, 195. Membres décorés, 270. Tirage de la table des *Bulletins et Mémoires*, 271. Excursion à Vendôme, 278. Acceptation du legs Meunier, 283. Secours demandé pour remplacer les cloches de Loches, 289. Plaque à placer sur l'église restaurée de Beaulieu, 290. Médaille d'argent à l'Exposition de 1900, 346. Secours aux sinistrés de Monts, 351. Assurance du Musée, 346-352. Décision relative à la composition future du *Bulletin*, 353. Demande de souscription pour fouilles dans Loir-et-Cher, 359. Vœu pour interdire l'aliénation des objets d'art en province, 428. Demande de subvention pour monument des anciens élèves du Lycée tués à l'ennemi; pour les sinistrés de la Martinique; délivrance du legs Meunier, 494. Excursion au Mans, 500.
- M. VINCHON. — Portrait de Bretonneau, 417.
- M. VIOLLET (l'abbé). — Biographie, 277.
- M. P. VIOLLET. — Travaux, 417.
- M. A. VIOT. — Vues de la porte Saint-Eloi et de l'église Saint-Lazare en 1830, 290-418. Signale le mauvais état d'une tour de Marmoutier, 499.
- M. VITRY. — Ses travaux. 101, 186, 276. Etude sur Michel Colombe, 282, 430. Récompensé du prix Bordin, 431. Ecole de peinture tourangelles à la fin du xv^e siècle; manuscrits tourangeaux, 498. Le coffre d'Azay-le-Rideau, 571.

